



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



6.a.5



F. II A. 508

HISTOIRE

GENERALE

D E

L'EUROPE

SOUS

LE REGNE

D E

LOUIS XIII.

TOME CINQUIEME.

HISTOIRE DE LOUIS XIII.

TOME 5.



HISTOIRE
DU REGNE
D E
LOUIS XIII.

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

TOME CINQUIEME.

Contenant ce qui est arrivé de plus remarquable en France
& en Europe ; au commencement du Ministère du
Cardinal de Richelieu, depuis la Ligue pour
le recouvrement de la Valteline jusques
à la prise de la Rochelle.

Par Mr. MICHEL LE VASSOR.

*Præcipuum munus Annalium reor, ne virtutes flectantur,
utque pravus dictis factisque ex posteritate & infamia
metus sit. Tacit. Lib. III. Annal.*

Nouvelle Edition revue & corrigée.

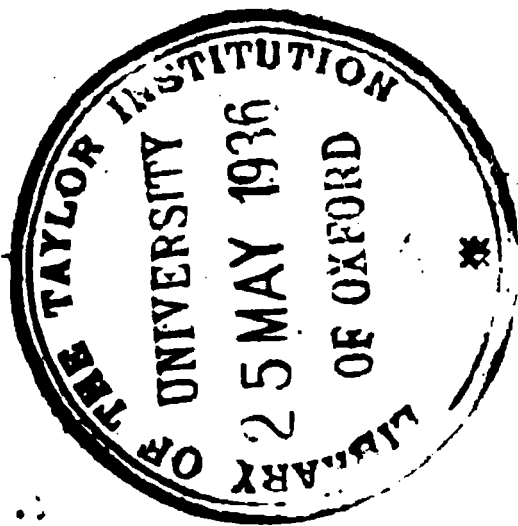


A AMSTERDAM,

Chez ZACHARIE CHATELAIN,

M DCC LI,

Jean Louis Scheinman.





A M Y L O R D
W H A R T O N.

M Y L O R D,

LE Livre que j'ai l'honneur de vous présenter, n'est pas tant la continuation de l'Histoire du Roi Louis XIII. qu'un
*
nou-

pable de soutenir la
des grandes affaires.
y verrez l'entière
sion de ce qui resto
berté dans un Ro
voisin, & les plus
Seigneurs de France
à un honteux esclava
croi même que vous
rez pas fâché de t
certaines choses de l'
re d'Angleterre joi
celle de France. Je
vre l'origine des ma

E P I T R E.

au courage des Gentilshommes & des Seigneurs Anglois qui défendirent les droits & la liberté de leur Patrie dans les premiers Parlemens tenus sous le Règne de ce Prince.

Vos Ancêtres , MY-LORD , se sont signalez parmi ceux de leur Nation, qui profitant du malheur de la France , ont exposé leurs biens & leur vie, pour empêcher l'établissement du Pouvoir arbitraire, & l'abolition des anciennes Loix du Roiaume. La Chambre des Communes a vû avec plaisir sous les Règnes précédens que vous conser-

*

2

hérédité

E P I T R E.

héréditaires dans votre illustre Maison. Vous vous êtes opposé avec autant de vigueur que de justice aux entreprises sur la liberté du Peuple. Et quand il a fallu chercher un Libérateur non seulement à l'Angleterre, mais encore à toute l'Europe menacée d'une oppression prochaine, vous vous êtes déclaré pour le feu Roi d'immortelle mémoire, vous l'avez utilement servi, & en secondant ses justes desseins autant qu'il vous a été possible, vous avez également contribué à la conservation de la liberté de votre Patrie, & de celle de la Chrétienté.

Un zèle si loüable ne vous
attire

E P I T R E

attire pas moins d'admiration dans la Chambre des Seigneurs. Combien de fois y a-t-on applaudi à cette éloquence vive, naturelle, & digne d'une Personne de vôtre rang, avec laquelle vous avez soutenu les Loix & la Liberté, défendu vos illustres Amis attaquez par un puissant Parti, & réfuté ceux qui cherchoient à rendre inutiles les bons desseins & les efforts du feu Roi, d'exclure de la Couronne d'Angleterre les Princes ennemis de la Religion établie par les Loix, & d'en assurer la Succession à l'auguste Maison d'Hanovre. Par cette application constante & invariable à tra-

E P I T R E.

vailler au bien de la Patrie, à la feureté de la sainte Religion que nous professons, & à la défense des Alliez de la Couronne, vous avez mérité l'approbation & l'estime de tous ceux qui ont le cœur véritablement Anglois.

Oserai-je le dire, MY-LORD, il y a quelque chose que j'aime encore plus en vous, pardonnez-moi cette expression, s'il vous plaît. Je suis charmé de la grandeur d'ame qui vous rend supérieur aux mauvais offices de vos ennemis. On vous a vû quitter les marques de distinction, dont le feu Roi récompensa vos services, avec la même modération que

E P I T R E.

que vous les aviez reçûes.
Content d'être bon sujet par
raison , & par conscience,
vous n'en avez pas moins
d'attachement aux vérita-
bles intérêts de Sa Majesté, &
au bien du Roiaume.

Fasse le Ciel que vous
puissiez donner encore
long-temps les mêmes preu-
ves de la droiture de vos in-
tentions. Ce sont les vœux
les plus ardens de celui qui
fera toute sa vie avec un
profond respect & une par-
faite reconnoissance,

MYLORD,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur

MICHEL LE VASSOR.

D e lors que le Cardinal de
tre dans le Ministère.
Cardinal de Richelieu. Tra
Roi de France & les Etats G
Provinces-Unies. On poursui
tion du mariage de Henriette
avec Charles Prince de Galles.
Berulle va solliciter à Rome la
le mariage. Le Pape se rend
sur la dispense. La Ville-aux-
taire d'Etat porte les articles e
re. Le Marquis de la Vieuville e
rement dans sa prison. Recbe
nanciers. Arrêt du Parlemen
contre certains Philosophes nou
faires de l'Evêque d'Angers avec
diacre & le Chapitre de l'Eglise
le. Requête des Cardinaux &
présentée au Roi en faveur d
d'Angers. Nouveau démêlé d
d'Angers avec son Chapitre. Orig
pels comme d'abus en France. Pro
tes les Universitez de France contr
tes. Le Duc de Bavière est reçu dan
Electoral. Mort de Henri Duc de

SOMMAIRE DES LIVRES.

d'Angleterre donne au Comte de Mansfelt le Commandement de ses troupes pour le recouvrement du Palatinat. Diverses négociations sur l'affaire de la Valteline. Le Marquis de Cœuvres est envoyé aux Suisses & aux Grisons. Harangue du Marquis de Cœuvres à la Diète générale des Cantons Suisses. Succès de la négociation du Marquis de Cœuvres. Le Duc de Savoie propose au Roi de France & au Sénat de Venise d'attaquer conjointement le Duché de Milan, ou la République de Genes. Conférence à Suze entre le Duc de Savoie & le Connétable de Lesdiguières. Irruption du Marquis de Cœuvres dans la Valteline. Paroles aigres entre le Cardinal de Richelieu & l'Ambassadeur d'Espagne. Commencement de jalousie & de division entre Louis XIII. & le Duc d'Anjou son frère. Causes de la seconde guerre de Religion sous le Règne de Louis XIII. Entreprise sur Blavet autrement le Port Louis. Expédition de la dispense pour le mariage de Henriette de France avec le Prince de Galles. Plaintes du Pape sur l'irruption faite dans la Valteline. Bernardino Nari Envoyé extraordinaire du Pape en France, fait conjointement avec le Nonce Spada de grandes plaintes sur l'irruption de la Valteline. Négociation du Nonce & de Nari avec le Cardinal de Richelieu & les Ministres du Roi de France. Le Marquis de Cœuvres prend tous les autres forts de la Valteline, excepté celui de Rive. Le Pape nomme le

ement de la guerre de Gen
de Charles I. Roi d'Angleter
riette de France. Le Duc d
arrive à Paris. Départ de l
gleterre.

SOMMAIRE DU LIVRE.

Arrivée du Cardinal B
gat en France. Honn
à Barberin dans sa
trée du Légat à Paris. Aud
nées par le Roi au Légat, C
rences des Ministres d'Etat avec
vemens du Duc de Roban en
E ailleurs. Le Maréchal de
commande en Languedoc les t
Roi contre le Duc de Roban.
d'Epéron fait le dégât aux en
Montauban. Décente de Soubi
païs de Medoc près de Bourdeau
Bize défait Pannetier.

DES LIVRES.

Fin de la négociation du Cardinal Barberin en France. Le Duc de Montmorenci va commander la flotte du Roi contre Soubize. Défaite de Soubize dans l'Isle de Ré par Toiras. Le Duc de Montmorenci défait l'armée navale de la Rochelle. Le Légat Barberin part subitement de Fontainebleau. Le Nonce Spada excuse le départ précipité du Légat. Le Roi assemble un Conseil extraordinaire sur les propositions du Légat. Conférences sur la paix d'Italie entre l'Ambassadeur d'Espagne & les Maréchaux de Bassompierre & de Schomberg. Etat des affaires dans la Valteline. Bassompierre est envoyé Ambassadeur extraordinaire en Suisse. Les Genoïs recouvrent tout ce qu'ils ont perdu. Le Connétable de Lesdiguières se retire dans le Piémont à la vue de l'armée Espagnole. Le Gouverneur de Milan assiège Verruë inutilement. Charles Roi d'Angleterre assemble son Parlement. Division dans le Clergé d'Angleterre à l'occasion de l'Arminianisme. Le Parlement est transféré à Oxford. Le Roi d'Angleterre mécontente ses sujets en cassant le Parlement. Disgrace de Williams Evêque de Lincoln, & Garde du grand Sceau d'Angleterre. Mécontentemens réciproques du Roi & de la Reine d'Angleterre. Ligue proposée par les Etats Généraux des Provinces-Unies contre la Maison d'Autriche. Flotte d'Angleterre sur les côtes d'Espagne. Le Marquis de Blainville est

demandent humblement la p
de France. Le Pape envoie
son neveu Légat en Espagne
une promotion de Cardinaux.
pes du Pape marchent vers la
Négociation du Maréchal de
re en Suisse sur l'affaire de la
Proposition de Bassompierre a
des Suisses. Proposition du
Pape aux Cantons Catholique.
que de Bassompierre au Nonce
Résolution des treize Cantons s
l'affaire de la Valteline. Négoci
la paix des Réformez de France
glorieuse de Severin Avocat Gé
Parlement de Paris. Différend
lement de Paris avec l'Assemblée d
de France. Condamnation d'un
de Santarel Jésuite.

SOMMAIRE DU XXI LIVRE.

DES LIVRES.

Valteline. Différens avis dans le Conseil du Roi sur un traité conclu secrètement en Espagne. Le Prince de Piémont arrive à la Cour de France. Traité de Mouçon en Aragon sur l'affaire de la Valteline. L'accommodement de l'affaire de la Valteline est rendu public, & ratifié. Mort du Connétable de Lesdiguières. Honneurs rendus en Espagne au Cardinal Barberin Légat. Couronnement de Charles I. Roi d'Angleterre. Plaintes du Parlement d'Angleterre contre le Duc de Buckingham. Le Roi d'Angleterre tâche d'arrêter les procédures de la Chambre des Communes contre le Duc de Buckingham. Ce Prince est enfin obligé de laisser une entière liberté à la Chambre des Communes. Le Comte de Bristol est accusé par ordre du Roi devant la Chambre-Haute, & Bristol accuse le Duc de Buckingham. Le Duc de Buckingham est accusé devant la Chambre des Seigneurs par celle des Communes. Artifices pour engager le Roi à soutenir le Duc de Buckingham. La Chambre-Basse demande aux Seigneurs que le Duc de Buckingham soit arrêté. Mécontentement de la Chambre-Basse sur ce que le Roi a fait emprisonner deux de ses membres. La Chambre-Haute demande l'élargissement du Comte d'Arondel arrêté par le Roi. Le Duc de Buckingham est choisi Chancelier de l'Université de Cambridge. Réponse du Duc de Buckingham aux accu-

sance du Cardinal de Richeli
te considérablement. Le D
est trahi par ses Confidens q
dinal de Richelieu corrompt.
tion contre le Cardinal de R
couverte. Le Cardinal de Ri
vaille à perdre le Duc de Ve
feint de vouloir se retirer d
Il jouë le Prince de Condé &
de rendre de mauvais office
d'Anjou. Le Duc de Vend
Grand Prieur son frère sont
Blois. Chalais est mis en pris
tes. Artifices du Cardinal d
pour tromper Chalais. Nour
tive pour détourner le Roi
son frère à la Princesse de M
Inconstance & emportement
d'Anjou. Gaston épouse la P
Montpensier, & devient Duc
On donne au Maréchal de T
Gouvernement de la Bretagne

DES LIVRES.

terre sont renvoiez. Le Duc de Buckingham fait exhorter sous main les Réformez de France à prendre les armes. La guerre continuë dans la Basse-Saxe. Défaite & mort du Comte de Mansfelt. Le Roi de Danemarck est défait par le Comte de Tilli. Négociation de Bullion à Turin. Négociation de Châteauneuf à Venise & en Suisse. Exécution du traité de Mouçon. Le Maréchal de Bassompierre arrive en Angleterre. Premières audiences données à Bassompierre par le Roi de la Grande-Bretagne. Succès de la négociation du Maréchal de Bassompierre. Etrange empressement de Buckingham pour aller en France. Disgrace de Baradas.

SOMMAIRE DU XXIV. LIVRE.

Divers Projets du Cardinal de Richelieu pour maintenir son autorité. Assemblée des Notables à Paris. Harangue du Cardinal de Richelieu. Gaston Duc d'Orleans est nommé Président de l'Assemblée des Notables. Le Cardinal de Richelieu propose divers Articles à l'Assemblée. Délibération de l'Assemblée sur la démolition de plusieurs Places. Contestation de l'Assemblée sur la proposition de défendre aux particuliers tout commerce avec les Ministres des Princes étrangers.
L'Assem-

S O M M A I R E

L'Assemblée des Notables est congédiée. Le Cardinal de Richelieu ménage la Cour de Rome plus qu'à l'ordinaire. Duval & les Docteurs de son parti en Sorbonne font révoquer la censure du livre de Santarel. Mort du premier Président de Verdun. Basseffe du Duc de Vendôme pour obtenir sa liberté. Ligue secrète entre la France & l'Espagne contre l'Angleterre. Traité de la France avec les Etats Généraux des Provinces-Unies. Négociations du Roi d'Angleterre en Savoie, en Lorraine, & dans le parti Réformé. Le Duc de Lorraine vient à Paris. Bouteville & des Chapelles sont condamnés à mort pour s'être battus en duel. Conduite & occupations du Duc d'Orleans depuis son mariage. Mort de la Duchesse d'Orleans, & ses suites. Brouilleries entre le Duc d'Epemon & le Parlement de Bourdeaux. Le Duc d'Epemon profite considérablement des débris d'un naufrage. Marcheville est envoyé vers les Princes d'Allemagne. Progrès des armes Impériales dans la Basse-Saxe. Les Ducs de Wirtemberg & de Lorraine s'emploient pour accommoder les affaires du Palatinat. Diète de Mulhausen. Négociation du Marquis de S. Chaumont auprès de Vincent nouveau Duc de Mantouë. Bruit en Angleterre à l'occasion de quelques Sermons sur l'autorité des Rois. Abbot Archevêque de Cantorberi est interdit de l'exercice de sa

DES LIVRES.

sa Jurisdiction. Quelques Gentilshommes Anglois mis en prison pour avoir refusé de prêter de l'argent au Roi, demandent en vain d'être élargis en vertu des anciennes Loix du païs. La flotte d'Angleterre met à la voile sous le commandement du Duc de Buckingham. Le Roi de France tombe malade. Le Duc de Buckingham envoie son Secrétaire offrir aux Rochelois le secours & la protection du Roi d'Angleterre. Décente des Anglois dans l'Isle de Ré. Le Duc de Rohan prend les armes en Languedoc. Le Duc de Buckingham assiège mal le fort de S. Martin dans l'Isle de Ré. Le Duc d'Orleans va commander l'armée devant la Rochelle. Les Rochelois & le Duc de Rohan publient des Manifestes. Le Roi arrive devant la Rochelle. Conseil tenu sur le secours de l'Isle de Ré. Le P. de Berulle reçoit le bonnet de Cardinal. Secours de l'Isle de Ré. Le Duc de Buckingham abandonne l'Isle de Ré, & retourne en Angleterre. Le Duc d'Orleans mécontent retourne à Paris. Commencement du siège de la Rochelle. Mouvements du Duc de Rohan en Languedoc. Bassesse du Prince de Condé au regard du Cardinal de Richelieu. Second envoi du Marquis de S. Chaumont à Mantouë. Mort de Vincent Duc de Mantouë. Charles Duc de Nevers lui succède.

SOM-

Et les Etats Généraux
vins-Unies offrent leur médi
la paix entre la France & l'
Louis vient à Paris, & lais
mandement de son armée au C
Richelieu. Collusion entre la R
& le Duc d'Orleans, pour
soupçons que le Cardinal donne
Arrivée du Prince de Condé en
doc. Le Duc de Rohan est
trahi par le Baron de Meslai.
te de Soissons refuse de se joindr
de Rohan, & fait sa paix avec
Les Villes de Castres & de Me
se joignent au Duc de Rohan.
entre l'Angleterre, & les habit
Rochelle. Ouverture du Parlemen
gleterre. Le Parlement d'Anglet
mande la confirmation des anciens
en faveur de la liberté du Peup
Parlement d'Angleterre accorde de
des au Roi. Le Duc de Buckingha
inutilement 1.

DES LIVRES.

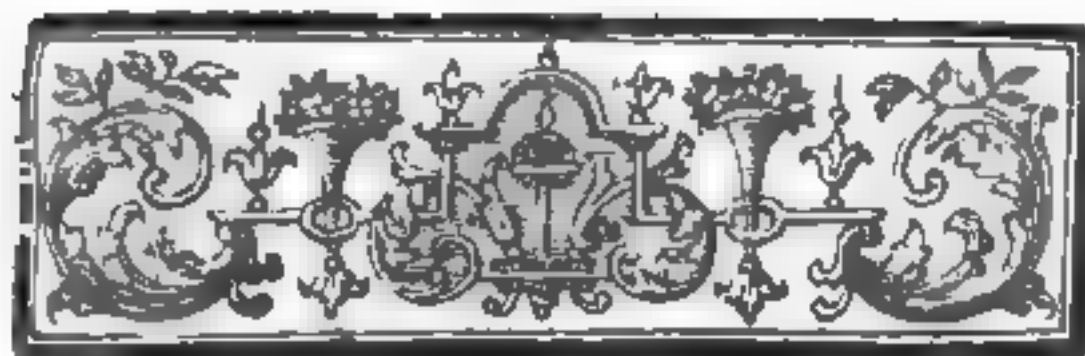
Angleterre confirme les anciennes Loix pour la liberté des sujets. Condamnation du Docteur Manwaring. Requête présentée au Roi par la Chambre des Communes contre le Duc de Buckingham. Le Roi de France retourne à son Camp devant la Rochelle. La flotte Angloise envoyée au secours de la Rochelle s'en retourne sans avoir rien fait. Négociations du Duc de Rohan avec les Rois d'Angleterre & d'Espagne. La Ville de Stralsund arrête les progrès des armes Impériales dans la Basse-Saxe. Le Roi d'Espagne & le Duc de Savoie prétendent partager le Montserrat entr'eux. Le Gouverneur de Milan assiège Casal. Progrès dû Duc de Savoie dans le Montserrat. Procédures de l'Empereur contre le Duc de Mantouë. Le Duc de Savoie repousse le secours que le Marquis d'Uxelles conduisoit au Duc de Mantouë. Le Duc de la Trimoüille embrasse la Religion Romaine. Famine & divisions à la Rochelle. Délais affectez en Angleterre au regard du secours promis aux Rochelois. Le Duc de Buckingham est assassiné. Le Duc d'Orleans retourne au Camp devant la Rochelle. Arrivée de la flotte d'Angleterre devant la Rochelle. Adresse du Cardinal de Richelieu pour tromper les Anglois. Le Cardinal de Richelieu engage habilement les Rochelois à implorer la clémence du Roi sans la participation des Anglois. Les Réformez François de la flotte d'Angleterre acceptent les conditions

SOMMAIRE DES LIVRES.

tions que le Cardinal de Richelieu leur obtient. Capitulation de la Rochelle. Entrée de Louis XIII. dans la Rochelle. Affaire d'Aimargues & de Gallargues en Languedoc. Lettres réciproques du Prince de Condé & du Duc de Rohan. Départ de la flotte d'Angleterre. Abolition de tous les privilèges de la Rochelle. Tournas est fait Gouverneur de la Rochelle. Le Roi retourne à Paris.



HIS.



HISTOIRE DU REGNE DE LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE XXI.

Voilà comme les Favoris se servent fidèlement les uns les autres, dit le Duc de Rohan à propos des divers changemens arrivez depuis peu à la Cour de France. Le Marquis de la Vieuville que le Chancelier de Silleri avoit poussé à la Surintendance des finances, ne peut souffrir que son bienfaiteur partage avec lui la faveur du Roi. Il remontre à Sa Majesté que Silleri & Puisieux son fils, la servent mal ; que les intérêts du Pape & du Roi d'Espagne leur sont plus chers que ceux

1624. Situation des affaires à la Cour de France lors que le Cardinal de Richelieu entra dans le Ministère. Mémoires du Duc de Rohan. Liv. III.

Tome V. A de

1624. de la Patrie, & que si le Commandeur de Silleri Ambassadeur de France à Rome, accepte les articles proposez par le Pape sur l'accommodement de l'affaire de la Valte-line, ce n'est qu'en conséquence des instructions que Silleri & Puisieux lui envoient à l'insçu de Sa Majesté. Facile à croire le mal qu'on lui dit de ses Ministres, elle chasse le Chancelier & Puisieux, donne les seaux à Aligre, partage les divers emplois de Puisieux entre les quatre Secrétaires d'Etat, & la Vieuville demeure seul maître des affaires & de la faveur. On rappelle incontinent les anciens Ambassadeurs, & les créations de la Vieuville sont envoyées dans toutes les Cours de l'Europe. Peu s'en faut qu'on ne fasse le procès à Silleri qui meurt peu de temps après, accablé de douleur, & Aligre devient Chancelier.

La Vieuville nouveau Favori change de maximes. Pour décrier le Ministère précédent il fait desavouer le traité proposé à Rome & accepté par l'Ambassadeur de France sur l'affaire de la Valteline, en conclut un autre assez avantageux avec les Etats Généraux des Provinces-Unies, négocie le mariage de Madame Henriette de France avec le Prince de Galles, forme enfin la ligue pour le recouvrement de la Valteline, & pour la délivrance des Princes de l'Empire que la Maison d'Autriche veut opprimer. Béthune est nommé Ambassadeur extraordinaire à Rome : le Marquis de Cœuvres reçoit ordre de négocier chez les Suisses & chez les Grisons : le Comte de Mansfeld obtient de
quoi

LOUIS XIII. LIV. XXI. 3

1624

voilà lever de bonnes troupes destinées à servir les Princes d'Allemagne ; Et le Comte de Lesdiguières doit attaquer conjointement avec le Duc de Savoie la République de Gènes. Projet formé , afin que le Roi d'Espagne engagé à défendre les Génois & à garder ses troupes dans le Milanais , ne puisse s'opposer au recouvrement de la Valteline. Ces desseins bien concertés préviennent en faveur de la Vieuville , & les connoisseurs lui rendent témoignage que les commencemens en seront assez heureux.

Mais on manquoit d'argent pour soutenir la dépense nécessaire à l'exécution de ces choses résolues. La Cour se souvint alors que l'Assemblée des derniers Etats généraux avoit demandé vivement la recherche des Financiers : cela parut un moyen propre à trouver des fonds suffisants. Ne fut-ce point une proposition misérablement sur le tapis par les ennemis de la Vieuville ? Son exactitude & ses manières devenoient insupportables aux Courtisans. Beaumarchais dont la fille épousa la fille , étoit le plus riche des Financiers. On pensa à le disgracier & à s'emparer de sa dépouille , dit encore le Cardinal de Rohan. Certains libelles publiés commencent de rendre Beaumarchais odieux , & tout le monde crie bien hautement contre lui. La vigueur avec laquelle il est poursuivi en justice , fait que la Vieuville son beau-fils ne se verra pas long-temps. On prévint le

4 HISTOIRE DE

1624. *Roi contre lui ; & le voilà prisonnier dans le château d'Amboise, sans qu'on lui fasse connoître pourquoi il est arrêté. A la faveur de la Vieuville, succède celle du Cardinal de Richelieu, que l'autre avoit introduit dans les affaires. Le Comte de Schomberg est incontinent rappelé, & le Roi rend la liberté au Colonel Ornano Gouverneur de Gaston frère de Sa Majesté. L'appui de Marie de Médicis rend la faveur de Richelieu plus longue & plus insolente. Louis qui a conçu de l'aversion pour la Reine son épouse, & qui craint le Duc d'Anjou son frère, s'imagine désormais que la Reine Mère lui est nécessaire pour appaiser les broüilleries domestiques, qui tourmentent plus les maisons des grands Princes, ajoûte judicieusement le Duc de Rohan, que leurs principales affaires. Richelieu fait profiter de cette situation de l'esprit d'un Prince foible, & devient tout-puissant. Le crédit du Connétable de Lesdiguières, du Cardinal de la Rochefoucaut, & d'Aligre fait Chancelier, pouvoit former quelque obstacle à l'agrandissement de Richelieu. Mais le projet de la guerre d'Italie fera une occasion d'éloigner le Connétable. On donnera tant de dégoût à la Rochefoucaut, qu'il prendra de lui-même le parti de la retraite. Enfin si Aligre refuse de plier, on ne manquera pas de prétextes pour l'éloigner de la Cour. Cependant Richelieu poursuit les négociations entamées avec les Puissances étrangères, & achève ce que la Vieuville laissoit imparfait. Voilà ce que je dois développer maintenant.*

Puis-



LOUIS XIII. LIV. XXI. 5

Puisque le récit dont j'entreprends la 1624.
 continuation, est, à proprement parler, ^{Portrait du}
 l'Histoire du règne de Richelieu, n'at- ^{Cardinal de}
 tend-on point que je donne ici le caracté- ^{Richelieu.}
 re d'un homme si extraordinaire? Ja-
 mais Ministre d'Etat ne fut plus loué, ni
 plus déchiré que celui-ci. Des Ecrivains
 du premier ordre en ont composé le pa-
 négyrique. Si nous les en voulions croi-
 re, l'élevation du génie & les rares qua-
 litez de leur Héros, le rendent infini-
 ment supérieur à tous les Politiques an-
 ciens & modernes. Quelques-uns le re- ^{Les Recueils}
 présentent comme un Sage parfait, & ^{de diverses}
 comme un Prélat consommé dans la pra- ^{Pièces pour}
 tique des vertus Chrétiennes. D'autres ^{la défense de}
 le dépeignent des couleurs les plus noires ^{la Reine Mé-}
 C'est à leur avis un habile homme d'E- ^{re, & pour}
 tat, mais un des plus grands scélérats qui ^{servir à}
 aient paru dans le monde. Qu'il me ^{l'Histoire.}
 soit permis de dire librement ce que je
 pense. Certains endroits éclatans de la
 vie de Richelieu semblent mériter l'en-
 cens que ses flatteurs lui donnèrent à
 pleines mains : Et lors que j'examine
 sans passion la plupart des intrigues &
 des actions du Cardinal, je suis tenté
 de croire que les satyres les plus fortes
 publiées contre lui, sont des descriptions
 exactes & sincères. J'applique à ce Minis-
 tre ce qu'un Auteur ingénieux dit d'un
 ancien Grec. En formant Armand Jean
 du Plessis, la nature prit plaisir à nous
 montrer dans une même personne ce
 qu'elle peut produire de plus excellent &

6 HISTOIRE DE

1624. de plus vicieux. Les bonnes & les mauvaises qualitez de Richelieu sont également extraordinaires. Quand je cherche à juger sainement de lui, je suis surpris de trouver de si grandes contradictions dans un même sujet, tant de vertus & tant de vices. La pensée d'un Païen paroitra plus juste, si je dis que Dieu donna libéralement au Cardinal les talens propres à bien gouverner un Etat. Mais l'ambition demesurée dont il fut dévoré jusqu'au dernier soupir de sa vie, le rendit l'oppresseur & le tyran de sa patrie qu'il pouvoit utilement servir par une administration modérée. Pour conserver la faveur de son Prince qui aimoit la justice & le bien du peuple, Richelieu employa les artifices les plus noirs, & ne craignit pas de commettre ouvertement des crimes atroces.

Ses plus grands ennemis conviennent qu'il eut l'esprit vaste, pénétrant, & propre à démêler heureusement les affaires les plus épineuses. Difficile à se laisser surprendre, & continuellement en garde contre les moindres pièges qu'on lui pouvoit tendre, il prévoioit tout, parloit bien & à propos, méditoit avec soin ce qu'il devoit dire dans les occasions au Roi, aux Seigneurs de la Cour, aux Magistrats, & aux gens du peuple quand il entreprenoit de le gagner, ou de l'amuser. Dans sa plus grande fortune, il continua d'être laborieux & de se lever longtemps avant le jour. Une si grande applica-

LOUIS XIII. LIV. XXI. 7

plication altéra sa santé. On prétend 1624.
qu'il avoit de temps en temps de fâcheux
égaremens d'esprit , défaut héréditaire
dans sa famille, que le travail continuel
augmenta peut-être, ou du moins ne
lui permit pas de guérir. Attentif à le
cacher , & à en prévenir les effets , il
trouvoit des prétextes de s'enfermer à la
première approche du mauvais interval-
le, & prenoit ordinairement quelques
heures de relâche avec des gens gagez
pour le divertir par des contes agréables.
Les bonnes lettres qu'il aimoit d'inclina-
tion , ou par ostentation , afin d'engager
les Savans & les gens d'esprit à publier
par tout ses louanges, les belles lettres,
dis-je , servirent encore à délasser le Car-
dinal de ses occupations sérieuses. Dans
les momens destinez à son plaisir , il ne
vouloit pas être interrompu , & person-
ne n'osoit alors lui parler d'affaires d'E-
tat. La passion de se voir flatter & de re-
cevoir les éloges les plus outrez , le por-
toit à gratifier les Savans , & ceux qui
se distinguoient par un naturel heureux
pour l'Eloquence , ou pour la Poésie.
Mais il ne souffroit point dans sa maison
des personnes d'un esprit pénétrant &
délié , de peur qu'en l'examinant de trop
près , elles ne découvrirent ses défauts
& ses desseins secrets. Au reste , il ne
prit pas toujours des plaisirs aussi inno-
cens que ceux dont je viens de parler.
On l'accuse d'avoir trop aimé les fem-
mes durant sa jeunesse , vice dont l'Or-

1624. dination Episcopale , & la Pourpre de Cardinal ne guérissent pas. Sa complaisance pour des Dames dont il fut amoureux sans en être aimé, lui fit faire des choses indignes de son âge, de son caractère & de son rang. La Duchesse de Chevreuse s'est vantée de l'avoir fait masquer plus d'une fois, & prendre un *pantalon verd*.

On ne peut nier que Richelieu ne fût prudent, subtil, hardi, courageux, habile dans l'art de dissimuler, & heureux dans ses entreprises. Mais ces qualitez propres à former un grand homme d'Etat, il négligea de les épurer des vices dont elles sont ordinairement mêlées. Arrogant dans la prospérité, il insultoit à ceux qui l'avoient traversé. Téméraire quand il étoit question de maintenir sa fortune, ou de faire un coup d'Etat important, il tomboit dans l'abattement & dans le désordre, s'il lui survenoit une disgrâce imprévue. Chagrin, insupportable à lui-même & aux autres, désespéré, & puis suspendu entre la crainte & l'espérance, il ne pouvoit demeurer en place, en allant d'un endroit à l'autre il s'emportoit contre ses confidens & pestoit contre sa propre grandeur. Sa prudence naturelle contribuoit encore à le rendre timide & irrésolu. A force de chercher des expédiens & des ressources, il s'épuisoit l'esprit & s'agitoit d'une si étrange manière qu'il sembloit incapable de se fixer. Dans le trouble où le

LOUIS XIII. LIV. XXI. 9

le mauvais succès de ses projets le jetta souvent , il auroit pris des résolutions extrêmes , si ses confidens , ou ses amis ne l'avoient arrêté par leurs remontrances. Ne voulut-il point remédier à ce défaut , en se rendant capable d'écouter les conseils qu'on lui donnoit , quoique d'ailleurs il affectât de paroître faire tout de lui-même ? C'étoit une de ses maximes , que l'homme le plus sage doit toujours consulter quelqu'un , & que les moins habiles fournissent souvent les plus sûrs moïens d'exécuter une entreprise difficile. 1624

A Dieu ne plaise que je blâmasse la dissimulation de Richelieu & son habileté à cacher ses sentimens & ses desseins , s'il n'avoit pas employé des artifices bas & criminels. Pour faire donner les premiers Seigneurs du Roïaume dans les pièges qu'il leur tendoit , le Cardinal leur promit les dignitez & les emplois les plus considérables. Ceux qu'il redoutoit , crurent quelquesfois lui être uniquement redevables du commandement des armées de terre & de mer qu'on leur acorderoit , ou qu'on leur faisoit du moins espérer. Mais le faux ami dont ils recherchèrent la recommandation auprès du Roi , ne pensoit qu'à les attirer à la Cour , afin de s'assurer de leur personne , ou bien à se défaire d'eux , en les exposant aux plus grands dangers de la guerre. Ses caresses & ses louanges furent autant , & peut-être plus à craindre que ses rebuts & ses

10 HISTOIRE DE

1624. reproches. Dans le temps même que certaines personnes étoient le mieux reçues chez lui , & que pour faire voir la solidité des promesses du Cardinal , on commençoit à les combler de bienfaits, le Ministre artificieux travailloit sourdement à les ruiner de crédit & de réputation. Pour couvrir son dessein d'humilier le Parlement de Paris , il demande d'y être reçu en qualité de Conseiller, & pour rendre l'Université entièrement dépendante de ses volontez , il rebâtit magnifiquement le collège dont il a voulu être le *Proviseur* , & feint de vouloir rendre au Corps de l'Université autrefois puissant & considérable , son premier éclat & son ancienne autorité. Après avoir subtilement engagé son maître dans une affaire périlleuse & délicate, il opine contre dans le Conseil du Roi : Et pour se disculper devant le monde, en cas que l'entreprise ait quelque suite fâcheuse , il demande un acte par lequel il paroisse qu'elle s'est faite contre son sentiment.

L'ambition de Richelieu sera plus mesurée & plus extravagante que celle de Luines. Quoique celui-ci fût un grand ignorant dans le métier de la guerre , il portoit du moins une épée à son côté. Et qui pourra s'empêcher de rire en voyant un Evêque Cardinal exercer les charges d'Amiral & de Connétable , commander l'armée en qualité de *Généralissime* , nom inventé tout exprès pour lui ? Non content

LOUIS. XIII. LIV. XXI. 11

1624
tent d'être fils d'un Chevalier des Ordres du Roi, ce qui prouve que sa maison avoit de la distinction & quelque antiquité, il publiera des généalogies, pour faire accroire au monde que ses ancêtres épousèrent autrefois des Princesses du sang Roial. La terre de Richelieu, fief assez modique dont il devoit l'hommage à un Gentilhomme voisin, deviendra Duché-Pairie avec cent mille livres de rente. Il bâtira de superbes palais à la ville & à la campagne, il acquerrera un grand nombre de nobles & de riches Seigneuries, il aura une maison leste & nombreuse, des écuries magnifiques, & plusieurs Gentilshommes à ses gages qui le serviront en qualité de domestiques. Enyvré bientôt des airs de grandeur & d'autorité que son foible Prince lui laisse prendre, le Cardinal mettra tout en œuvre pour se maintenir dans son poste, & pour se rendre tous les jours plus puissant. Par l'ingratitude la plus noire qui fut jamais, il perdra sans ressource la Princesse à laquelle il est redevable de son élévation. La calomnie, l'injustice, la perfidie, l'homicide ne lui coûteront rien quand il sera question de ruiner ceux qui s'opposent à sa fortune & à son agrandissement. Son ambition le rendit encore l'homme du monde le plus vindicatif au regard de ceux qui eurent le malheur d'être comptez au nombre de ses ennemis. Opiniâtre à les persécuter cruellement, il

12 HISTOIRE DE

1624. ne se reprocha jamais les injustices qu'il leur faisoit , mais il se repentit souvent de n'avoir pas achevé d'écraser les gens qu'il commença d'attaquer.

Louis XIII. étoit naturellement superstitieux & bigot. Richelieu fait le prendre par ce foible. Il feint de penser à la réformation des monastères & du Clergé. Les Prélatures sont communément assez bien remplies , & les gens de mérite obtiennent des récompenses qu'ils n'ont pas brigüées. Il y avoit encore là plus d'ostentation que de zèle pour la Religion. Le Cardinal engageoit d'ailleurs le Roi à faire des choses qui ne convenoient ni à un Prince ennemi juré des Protestans , ni au Prélat qui les conseilloit. Le Confesseur de Louis veut lui desillier les yeux & lui remontrer que plusieurs de ses actions & de ses entreprises sont contraires à la justice & à la piété dont il se picque. Le bon Jésuite est honteusement chassé , & ses lâches confrères le traitent avec la dernière indignité pour plaire à Richelieu. Religieux par affectation & impie par la corruption naturelle de son cœur , le Cardinal prétend que le Confesseur du Roi ne consulte point d'autre Casuiste que le premier Ministre de Sa Majesté. Quelque soin que Richelieu prit de témoigner un grand attachement aux dogmes de sa communion , il fut toujours éloigné de cette sottise bigoterie qui convient encore moins à un homme d'Etat

14 HISTOIRE DE

1624. Religion étoit la chose qui lui tenoit le moins au cœur. Le P. Joseph dont le Cardinal connoissoit l'esprit fourbe & artificieux, lui servit ordinairement à entamer une négociation, à effuier les premiers chagrins des Ambassadeurs, & à préparer les affaires, jusques à ce que le premier Ministre y pût intervenir avec espérance de succès. Ce Moine étoit un homme sans religion & sans probité, un scélerat caché sous le long froc d'un Capucin. Pour en imposer au monde, Joseph demande à Rome la permission d'employer cent de ses confrères à la propagation de la Foi. Les Missionnaires déguisez se répandent dans les Etats Protestans, ou chez les Infidèles. Plus occupez des affaires du monde, que du soin de gagner des prosélytes, ils y sont les espions & les agens secrets de leur Père Joseph qui rapporte tout au Cardinal. Telles furent les qualitez du cœur & de l'esprit du Ministre, qui sera désormais le principal acteur dans cette Histoire. Richelieu y soutient jusques à la fin de sa vie les divers caractères que la sincérité dont je fais profession, m'oblige de lui donner.

Traité entre le Roi de France & les Etats Généraux des Provinces-Unies.

Peu de temps après son entrée au Conseil & avant la disgrâce du Marquis de la Vieuville, Northwick, Paw, & Esten Ambassadeurs extraordinaires des Provinces-Unies vinrent négocier à Compiègne un traité avec la Couronne de France. Celle d'Espagne les attaquoit vigoureusement depuis la fin de la trêve, & Am-

LOUIS XIII. LIV. XXI. 15

& Ambroise Spinola pensoit à se venger ^{1624.}
 tout de bon de l'affront reçu à Bergop-
 zom, dont le Prince Maurice d'Orange
 lui fit lever le siège, il y a plus d'un an.
 Il étoit à craindre que les Espagnols dont *Mercurus*
 la puissance augmentoit par les avantages *François.*
 de l'Empereur en Allemagne, ne fussent ^{1624.}
 en état d'accabler les Provinces-Unies. *Histoire du*
 C'est-pourquoi elles envoièrent deman- *Ministres du*
 der de plus grands secours à Louis. Le *Cardinal de*
 nouveau Ministère qui prenoit haute- ^{1624.}
 ment des maximes contraires à celles de
 l'ancien, les convioit pour ainsi dire, à
 faire la démarche, & sembloit promettre
 tout ce que les Etats Généraux pouvoient
 raisonnablement espérer. Le Cardinal *Vie du mē-*
 de Richelieu eut la commission d'écouter *me par Au-*
 les propositions des trois Ambassadeurs, *bery, L. II.*
 & de traiter avec eux. Un Historien flat- *Chap. 2.*
 teur nous rapporte les raisons que Louis
 & ses Ministres eurent de s'engager plus
 étroitement à secourir les Etats Géné-
 raux contre la Maison d'Autriche. Elles
 méritent de trouver leur place dans un
 ouvrage, dont le but principal, c'est de
 combattre l'établissement de la tyrannie.

*Le Roi qui n'a pas moins d'inclination à
 secourir ses alliez, qu'à maintenir ses peu-
 ples dans l'obéissance, dit un Panégyriste
 du Cardinal de Richelieu, reçut favora-
 blement les Ambassadeurs des Provinces-
 Unies, & leur donna de bonnes espérances.
 Sa Majesté savoit qu'il n'y a rien de plus
 glorieux à un Souverain que de protéger
 les peuples qu'un autre veut opprimer, &
 que*

1624. *que le secours donné en pareille occasion, est la marque la plus éclatante de la grandeur & de la puissance du Roi qui l'accorde. La demande même étoit juste. L'Histoire des Pais-Bas apprenoit au Roi que les Princes de la Maison d'Autriche déchurent légitimement de leurs droits sur des Provinces dont ils entreprirent de ruiner la liberté, & de renverser les loix fondamentales. Le Souverain qui possède son Etat en vertu d'un traité fait avec ses sujets & sous certaines conditions, ne peut les enfreindre sans perdre son autorité : le peuple est alors déchargé de la soumission promise au Prince. Aider des gens qu'on veut opprimer, c'est une œuvre de justice. La conservation de la liberté a toujours été un sujet légitime de faire la guerre. Chacun croit qu'il est plus honnête de mourir que de vivre dans un esclavage dont la naissance & les loix de la patrie affranchissent. C'est ainsi que les tyrans ont deux poids & deux mesures. La France est-elle originairement moins libre que la Hollande & les autres Provinces-Unies? Hugues Capet ne devint Roi qu'en conséquence d'un traité fait avec ses sujets & ses vassaux. Louis pouvoit l'apprendre dans l'Histoire de son Roiaume. Cependant il en renverse les loix fondamentales en souffrant que ses Ministres établissent un pouvoir arbitraire. Le Roi ne pense pas que par là ses sujets sont déliés de leur serment de fidélité, qu'il perd son autorité, & que ses sujets peuvent légitimement prendre les armes*

LOUIS XIII. LIV. XXI. 17

armes pour la défense de leur liberté. E- 1624.
trange contradiction de l'ambition & de
l'esprit tyrannique ! Si quelques François
veulent maintenir les privilèges que leur
naissance & les loix de la patrie leur don-
nent , Richelieu ne manquera pas de crier
à son Prince , que ces rebelles méritent
d'être punis. - Faut-il secourir les Provin-
ces-Unies & recevoir les Catalans qui se
donneront dans quelque temps à Louis
XIII ? le Cardinal lui insinuera qu'il n'y a
rien de plus juste, de plus digne d'un grand
Roi , que de protéger des sujets libres
que leur Prince veut réduire à l'esclavage.
Mais on ne doit pas attendre qu'un disci-
ple de Machiavel se conduise par les prin-
cipes de la raison & de l'équité.

Un autre motif d'intérêt portoit Louis
& son Conseil à s'unir plus étroitement
avec les Provinces-Unies. Il falloit don-
ner un contrepoids à la puissance de la
Maison d'Autriche , & occuper les Espa-
gnols dans les Pais-Bas , pendant que la
France travailleroit à les chasser de la Val-
teline , où ils prétendoient se conserver
du moins un passage libre. Enfin on
pensoit à s'assurer d'un bon nombre de
vaisseaux , en cas que Louis se trouvât en
état d'attaquer la Rochelle par mer. En
négociant des alliances avec les Puissances
Protestantes , Richelieu les empêchoit
subtilement d'envoyer du secours aux Ré-
formez de France , quand le Roi entre-
prendroit de les dépouiller de leurs privi-
lèges & de les opprimer. Par le traité
conclu

1624. conclu cette année à Compiègne avec les Etats Généraux des Provinces-Unies , le Roi s'engageoit à leur prêter trois millions deux cens mille livres en trois ans ; somme que les Etats lui rembourseroient trois ans après la fin de leur guerre contre l'Espagne. Ils promettoient de leur côté de ne faire ni paix , ni trêve avec qui que ce fût , sans le consentement du Roi. En cas que Sa Majesté eût besoin de quelques vaisseaux de guerre, les Etats s'obligeoient à les lui fournir à un prix raisonnable. Que si la France entroit en guerre , les Etats Généraux devoient payer au Roi la moitié de l'argent prêté , ou lui donner des vaisseaux jusques à la concurrence de la somme , & renvoyer à Calais , ou à Dieppe les régimens entretenus par Sa Majesté dans les Provinces-Unies. Lors que les Etats Généraux négocioient ce traité , ils reçurent la nouvelle de la conquête du Bresil & de plusieurs autres avantages que leurs flotes avoient remportez sur les Espagnols dans les Indes Occidentales. Despeffes alla ensuite prendre la place d'Ambassadeur extraordinaire à la Haie, que du Maurier avoit remplie avec beaucoup de réputation. Le nouveau Ministre fit sonner bien haut dans sa harangue aux Etats Généraux les bonnes intentions & les grands projets du Roi son Maître pour le maintien de la liberté de l'Allemagne & de l'Italie contre les entreprises de la Maison d'Autriche.

Spada

LOUIS XIII. LIV. XXI. 19

Spada Nonce du Pape & le Marquis de 1624.
 Mirabel Ambassadeur du Roi d'Espagne On pour-
 à la Cour de France, virent à regret la suit la négo-
 conclusion du traité avec les Etats Géné- ciation du
 raux des Provinces-Unies. La cabale Es- mariage
 pagnole l'avoit traversée sous main. Mais d'Henriette
 la proposition du mariage entre Charles de France
 Prince de Galles & Henriette de France avec Char-
 dernière sœur de Louis donnoit de plus les Prince
 grandes inquiétudes à Rome & à Madrid. de Galles.
 Urbain & Philippe brûloient d'envie de
 rompre la négociation commencée. J'ai
 rapporté ci-dessus les offres spéciennes du
 Roi d'Espagne, & les vives remontrances
 du Pape dont elles furent appuïées pour
 détourner Marie de Médicis de consentir
 à l'alliance d'Angleterre. Le Marquis de *Vittorio*
 la Vieuville inflexible dans ses maximes *Siri. Tom.*
 contraires à celles du Ministère précédent, *V. Pag. 631.*
 déconcerta les intrigues des Agens de Ro- *632. &c.*
 me & de Madrid. Après la disgrâce de *Histoire du*
 la Vieuville ils eurent quelque espérance *Ministère*
 d'un meilleur succès. On se flatta que le *de Riche-*
 Cardinal de Richelieu auroit égard aux *lieu. 1624.*
 instances du S. Père; & l'affaire parut sur *Vie du mē-*
 le point d'être rompue. Les Comtes de *me. L. II.*
 Carlile & d'Holland Ambassadeurs de Ja- *Mémoires*
 ques Roi de la Grande-Bretagne en Fran- *pour servir*
 ce, & les Commissaires de Sa Majesté *à son His-*
 Très-Chrétienne avoient assez long-temps *toire.*
 contesté sur les conditions du traité de *1624.*
 mariage. Les articles plus débattus que
 les autres regardoient ou la personne mē-
 me d'Henriette, ou l'intérêt des Catho-
 liques Romains d'Angleterre. Le Duc de
 Buc-

1624. Buckingham empressé à finir la négociation persuade au Roi son maître d'accepter ce que la France demande. Tout est disposé le mieux du monde, lorsque la subite disgrâce de la Vieuville menace d'une rupture imprévue. Richelieu & les autres Commissaires de France font mine de rejeter les articles proposez par la Vieuville & reçus par Sa Majesté Britannique. *Un lâche prévaricateur a dressé cela de sa tête, dit-on. Ce traité est une des choses sur lesquelles le Roi prétend le faire condamner.* Les Anglois furent extraordinairement surpris de ce langage ; & le Roi Jaques s'imagina que la disgrâce de la Vieuville n'étoit qu'un prétexte que Louis prenoit pour se disculper de la rupture d'une négociation presque finie. Sa Majesté Britannique se plaignit amèrement au Marquis d'Effiat Ambassadeur de France auprès d'elle, de l'irrégularité du procédé du Roi Très-Chrétien.

La négociation se renoua incontinent. Richelieu vouloit seulement en avoir l'honneur & le mérite. Il connoissoit trop bien que l'intérêt de Louis vouloit qu'il s'unît plus étroitement que jamais à l'Angleterre & pour défendre les Princes Protestans d'Allemagne menacez d'une prochaine oppression, & pour empêcher le Roi de la Grande-Bretagne de secourir les Réformez, en cas que le Conseil de France trouvât l'occasion de travailler ouvertement à leur ruine. Richelieu ne pensoit nullement à rompre le mariage d'An-

d'Angleterre. Il le fit bien sentir au Nonce Spada. Celui-ci insinuoit finement au Cardinal que les gens bien intentionnez ne croioient pas qu'il voulût poursuivre ce qu'un aussi malhabile homme que la Vieuville avoit commencé. *Nous aurions bonne grace*, dit Richelieu en souriant, *d'abandonner une affaire avantageuse, parce que M. de la Vieuville l'a entamée.* Du moins, repliqua Spada, *il y va de vòtre honneur de ne conclure pas le mariage aux conditions acordées par un Ministre contre qui tout le monde crie. Le R. T. C. a protesté plus d'une fois que les intérêts des Catholiques Anglois ne lui seroient pas moins chers qu'au Roi d'Espagne. Et vous n'avez assuré, Monseigneur, que le Conseil de France n'auroit pas moins de zèle pour l'avancement de la Religion que celui de Madrid. Vous dites vrai*, reprit Richelieu. *Mais est-on toujours en état de faire ce qui est plus bonnête & plus glorieux en apparence ? Il faut demander ce qui se peut obtenir. Le Roi doit être content que S. M. Britannique acorde tout ce qu'elle avoit promis au Roi d'Espagne dans le dessein de l'exécuter de bonne foi. Pourquoi la presseroit-on de donner des paroles que les Espagnols extorqueroient, & qu'elle n'eut jamais envie de tenir ?* Le Nonce eut beau se recrier que dans les affaires de Religion & d'honneur on ne se régloit pas sur des distinctions si subtiles, si métaphysiques, Richelieu reprit la négociation avec plus de chaleur qu'auparavant.

Une

1524

Une chose embarassoit la Cour de France. On ne pouvoit honnêtement conclure le mariage sans une dispense du Pape; & il témoignoit ne la vouloir point donner, à moins que le Roi d'Angleterre ne s'en tint aux conditions, dont il étoit convenu lors qu'il pensa au mariage de son fils avec l'Infante d'Espagne. C'est ainsi que par une sotte superstition, ou par je ne sai quelle fausse politique, les Princes se rendent tellement dépendans du Pape, qu'ils ne peuvent finir sans lui des affaires de la dernière importance au bien de leur Etat. Charles IX. ne s'assujettit point à ces formalitez, quand il maria Marguerite sa sœur à Henri Roi de Navarre qui suivoit alors la Religion Réformée. Plusieurs Théologiens soutenoient en France que la dispense du Pape n'étoit pas nécessaire en pareil cas; & le Cardinal de la Rochefoucaut parut être du même sentiment, lors que la chose fut proposée dans le Conseil secret du Roi. En effet, il n'étoit point question d'un empêchement qui rendit le mariage nul & invalide, comme Marquemont Archevêque de Lion le remarqua fort bien. Il s'agissoit seulement de prévenir & d'éviter un péché que l'Ecole de l'Eglise Romaine attribue à ceux qui ont quelque communion avec les hérétiques en matière de Sacrement. On trouvoit même à Rome des Canonistes & des Casuistes, qui prétendoient qu'épouser un hérétique, c'est seulement un *péché véniel* dans les

les pais où il y a liberté de conscience, & où des gens de communions différentes vivent dans une même société civile, comme en France & en Allemagne. Quelques judicieuses que fussent ces remarques, elles ne parurent pas exempter Louis de la nécessité de recourir au Pape en cette rencontre. Le Roi d'Espagne avoit donné l'exemple, & n'avoit pas la même déférence pour le S. Siège, c'étoit vouloir se brouiller avec Urbain. Catherine de Navarre Protestante & sœur d'Henri IV. Roi de France épousa le Duc de Bar sans dispense du Pape. On la demanda quelque temps après le mariage consommé. Le Roi ne s'y opposa pas: il aida même à l'obtenir. Un ou deux faits particuliers suffisoient à la Cour de Rome pour appuyer les plus grandes prétensions.

Le Père de Berulle Supérieur Général de la Congrégation des Prêtres de l'Oratoire en France, fut chargé d'aller à Rome & d'y solliciter une dispense du Pape Urbain VIII, qui *prévint*, ou qui fit *évi-*ter, selon le jargon des Canonistes Romains, le péché peut-être *véniel* qu'Henriette de France auroit commis en épousant un Prince Protestant. La Cour ne s'imagina-t'elle point qu'un solliciteur d'une dévotion exemplaire, & d'une conscience extrêmement tendre & délicate, seroit mieux écouté à Rome sur une affaire importante à la Religion, & que le monde convaincu de la droiture du P. de Berulle, ne pourroit blâmer un mariage dont

1624.

Le P. de Berulle va solliciter à Rome la dispense pour le mariage.
Vittorio Siri, *Memoire Recondite*. Tom. V. Pag. 625. 626. 674. 675. 676. 677.
Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu. 1624.

*Mercur
François.
1624.
Vie du Car-
dinal de
Berulle.
Liv. II.
Chap. II.*

Il étoit seulement à trop ardent pour l'avligion, ne le portât à cilement sur ce que la manderoit au delà de geoit du Roi d'Angleter prévenir cet inconvénient précis donnés à Berulle que de concert avec leur du Roi auprès du toujours dangereux de mains d'un dévot de pre où la Religion paroît scrupules, un zèle ave regarde comme le plus glise, l'engagent ordina que fausse démarche. bassadeur, le bon P. de de lui-même certaines rent le Pape plus difficile de la dispense, & qui causeras au Conseil du Roi.

L'instruction de Berulle peu de jours avant la dis

leur profession.

Le Roi d'Angleterre
fils offroient de s'enga
solennel à ne solliciter
directement ou indir
ger de Religion , ou
chose qui blessât sa
ses domestiques devo
cois Catholiques cho
France , & en cas de m
pouvoit prendre d'autr
du Roi d'Angleterre.
stipulé que ces domest
ment de fidélité au R
au Prince & à la Pri
& qu'ils promettoient
prendre contre le bien
me. Serment fort équ
ces gens pouvoient en
les cabales des Papistes
sement de leur Religio
truction des Protestans.
l'Eglise Romaine de p
font en vuë du bien pul
te tous ces articles

tans, d'établir comme une Loi fondamentale, que leurs Rois & leurs Princes n'empousseront point de Catholiques Romains. Ces Dames veulent toujours obtenir des conditions contraires au bien du pais, & les gens qu'elles amènent, sont autant d'ennemis secrets & disposez à travailler au renversement de la Religion que leur Eglise condamne. L'article qui devoit plaire extrêmement au Pape, c'est celui qui donnoit à la Princesse la liberté de faire élever auprès d'elle les enfans jusques à l'âge de treize ans. Avantage dont Henriette sut bien profiter. De ses deux fils qui ont régné après leur père, l'un est mort dans la Religion Romaine après une continuelle dissimulation & la vie du monde la plus scandaleuse : l'autre presque aussi déréglé pour les mœurs, n'a pas cru devoir cacher ses sentimens, & nonobstant sa promesse solennelle de maintenir la Religion établie par les loix, il a tenté de la détruire à force ouverte. Enfin Sa Majesté Britannique donnoit parole en considération de son alliance avec la France de faire élargir tous les Catholiques Anglois Ecclésiastiques ou laïques mis en prison depuis un certain temps, de leur restituer les biens saisis sur eux, & d'empêcher qu'ils ne fussent désormais recherchés ou inquiétés pour leur Religion.

Louis prévoioit bien que la Cour de Rome ne manqueroit pas d'objecter que les conditions stipulées par le Roi d'Espagne au temps de la négociation du maria-

1624. ge de l'Infante sa sœur avec le Prince de Galles, étoient beaucoup plus avantageuses aux Catholiques. A cela Berulle eut ordre de répondre que les Espagnols, qui ne cherchoient qu'à gagner du temps afin d'enlever le Palatinat, offrirent aux Anglois de se contenter de beaucoup moins que ce qui est porté dans les articles obtenus par le Roi de France, & que le Prince de Galles intimidé à Madrid promit des choses qu'il n'avoit pas dessein d'exécuter. *Au reste, disoit-on à la fin de l'instruction, le Roi souhaiteroit de tout son cœur, que Sa Majesté Britannique lui accordât les mêmes conditions qu'aux Espagnols. Mais les affaires ont changé de face. La chose n'est pas faisable depuis les loix publiées dans la dernière séance du Parlement d'Angleterre. Le Roi de la Grande-Bretagne & le Prince son fils y ont consenti, persuadez que les Catholiques Anglois excitoient sous main la Cour de Madrid à demander des conditions exorbitantes. Le mal est fait & il n'y a que le mariage de Madame avec le Prince de Galles, qui soit capable de prévenir la ruine entière des Catholiques en Angleterre. Sa Majesté Britannique & son fils ont recherché l'appui des Puritains. En s'alliant avec la France, ils se retireront du mauvais pas dans lequel ils se trouvent engagez.*

Je l'ai dit plus d'une fois : il n'y a que dissimulation & forfanterie dans ces sortes d'instructions. Le Cardinal de Richelieu

lieu parle plus rondement dans une lettre à Marquemont Archevêque de Lion, qui demeueroit toujours à Rome en attendant un chapeau rouge, dont le P. de Berulle lui porta de nouvelles assurances de la part de Richelieu. *Le Roi trouve fort étrange, dit le Cardinal, qu'on fasse courir le bruit que le Pape ne donnera sa dispense, qu'aux conditions accordées à l'Espagne. Pour l'obtenir, il suffit que le Roi soit assuré de tout ce qui est nécessaire au salut de Madame & de ses domestiques, & qu'il y ait lieu d'espérer beaucoup pour le bien général des Catholiques d'Angleterre. L'affaire est en cet état, & même en des termes plus avantageux. Puis que le Roi rend à Sa Sainteté tout ce qu'elle doit attendre d'un Prince Chrétien & religieux, on espère que le Pape y aura égard. Il ne faut plus rappeler les conditions d'Espagne. On doit seulement considérer si celles de France sont légitimes & suffisantes. Cela se trouve de la sorte. Quel déplaisir auroit donc le Roi de recevoir un refus qui l'engageroit à plus que je ne veux penser ? Je vous conjure de représenter sur ce sujet à Sa Sainteté tout ce que ma lettre vous donne occasion de conjecturer. Le refus de la dispense peut causer de grands inconvéniens, & la facilité que le Pape y voudra bien apporter, produira beaucoup de bien. N'étoit-ce pas dire en bon François que si le Pape faisoit tant le difficile, on procéderoit à la célébration du mariage,*

30 HISTOIRE DE

1624. riage, fans se mettre en peine d'obtenir la dispense?

Le Pape se rend assez facile sur la dispense.

Je ne fai si ces menaces que Marquemont eut ordre de faire honnêtement à Urbain, ne contribuèrent point à le rendre plus traitable. Il parut quelquefois rétif & embarrassé. Mais ce ne fut que pour insinuer aux Ministres de France que le Roi leur maître devoit tenir compte à Sa Sainteté de ce qu'en considération de Louis, elle passoit sur toutes les difficultez qui se présentoient. La vivacité des François & leurs manières hautes & décisives déconcertèrent souvent les artifices du Pape, qui vouloit se faire un mérite d'une chose, dont la Cour de France ne prétendoit pas lui avoir grande obligation. *Il faut parler ferme*, disoit Marquemont à Richelieu, *Et déclarer que c'est une chose qu'on attend absolument Et bien-tôt.* Je donne à entendre que l'affaire étant déjà examinée à fond, c'est perdre le temps que de parler d'obtenir d'autres conditions. Béthune & Marquemont en usoient de la sorte. On laissoit au bon Père de Berulle le soin de s'exprimer d'une manière plus dévote & plus soumise. Les François demandèrent que l'affaire ne fût pas remise à l'examen d'une congrégation de Cardinaux, dont les délibérations sont souvent d'une longueur infinie. Mais Urbain refusa d'y consentir. L'unique grace qu'il acorda, ce fut de nommer des Cardinaux agréables à la France. Le Pape exige d'abord que les arti-

Vittorio Siri, *Memoire Recondite. Tom. V. Pag. 673. 674. Et. 688. 689. Et. Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu. 1624. Mémoires pour servir à l'Histoire du même. 1624.*

LOUIS XIII. LIV. XXI. 31

articles du mariage lui soient communi- 1624.
quez : Et après les avoir examinez , il ap-
prouve que le Roi Très-Chrétien conti-
nuë la négociation commencée. *Cepen- Vie du Car-*
dant , ajoûta-t'il , da dispense dont il s'agit dinal de Be-
est une chose nouvelle & sujette à de grands rulle. L. II.
inconveniens. Le Clergé d'Angleterre doit Chap. II.
écrire ici & me supplier de l'accorder. La
précaution est nécessaire afin de fermer la
bouche à ceux qui voudroient trouver à re-
dire à ma facilité. Que de cérémonies ,
que de formalitez pour obtenir une chose
inutile dans le fond ! La Cour de Rome
fait bien faire valoir ses moindres fa-
veurs.

Je trouve qu'Effiat Ambassadeur de
France en Angleterre sollicita les Catho-
liques du pais d'écrire au Pape. Il y a
de l'apparence qu'ils y consentirent. Ef-
fiat ne leur étoit pas trop agréable : On le
traitoit d'Huguenot. Ces gens s'imagi-
nent que l'Ambassadeur peut leur faire
avoir tout ce qu'ils demandent ; & quel-
ques-uns écrivent contre lui des lettres
sanglantes à Rome & à Paris. Effiat leur
avoit proposé de témoigner leur recon-
noissance au Roi de France qui s'emploioit
de bonne grace à leur procurer tous les
avantages qu'ils devoient raisonnable-
ment espérer dans la situation présente de
leurs affaires. Quelques-uns lui mettent
entre les mains des lettres fort courtes, où
il n'y a que des remercimens froids & gé-
néraux. Je ne sai quel Jesuite Anglois en
porte une , où bien loin de rendre graces

1624.

à Louis, on lui fait des reproches. Un Auteur remarque judicieusement à propos de cette circonstance, qu'en Angleterre, & il en est de même ailleurs, le prétendu zèle de Religion n'est ordinairement qu'un zèle de parti. On gagne difficilement des gens ainsi prévenus & échauffez. Pour les contenter, il faut leur acorder tout ce qu'ils demandent, & entrer aveuglément dans leurs préjugés & dans leurs passions. Effiat est un Huguenot, Louis est un Prince tiède & indifférent sur le chapitre de la Religion, parce qu'il ne stipule pas dans les articles du mariage de sa sœur, que les Papistes auront des Eglises publiques en Angleterre.

Cependant le Père de Berulle, dit l'Auteur de sa vie, faisoit à Rome des vœux à tous les Saints, & s'épuisoit en de longues & ferventes prières, afin d'obtenir un prompt & heureux succès de sa négociation; prévenu que l'affaire dont il étoit le sollicitateur, devoit être infailliblement suivie de la conversion de l'Angleterre. Et comme il espéroit d'être mis avec quelques autres Prêtres de sa Congrégation au nombre des Ecclésiastiques de la maison de la Princesse, le bon Père trop crédule, peut-être visionnaire en matière de Religion, s'imaginait déjà voir autour de lui un nombre infini d'Anglois empressez à faire entre ses mains abjuration des dogmes Protestans. Mais ni les vœux de Berulle, ni les vives instances de Béthune

ne & de Marquemont, n'empêchèrent point que la Congrégation des Cardinaux n'usât des longueurs & des délais ordinaires à la Cour de Rome. On se flatta en vain que tout seroit fait en deux séances; il fallut avoir patience jusques à la fin de l'année. On trouvoit tous les jours quelque nouvelle difficulté. *La dispense, disoit-on, ne se peut espérer qu'après avoir donné au Pape une assurance certaine que les articles du mariage seront exécutez de bonne foi par le Roi de la Grande-Bretagne & par le Prince de Galles. C'est là-dessus que la dispense doit être fondée. Or la parole du Roi Jaques & de son fils ne suffisent pas. On ne se repose point ici sur les promesses des hérétiques. Il faut que le Roi Très-Chrétien se rende lui-même garant au S. Siège que les conditions seront exactement accomplies.* Louis fut obligé de subir la formalité. Comme les Protestans ne croient pas le lien du mariage aussi indissoluble que les Théologiens de l'Ecole de Rome, le Roi d'Espagne exigea que le Roi Jaques & son fils donnassent leur parole de Prince, que l'Infante ne seroit jamais répudiée, en cas qu'elle épousât le Prince de Galles. On demande à Berulle que le Roi de France prène la même précaution au regard de Madame sa sœur. La proposition étoit ridicule & injurieuse à la Princesse. Car enfin, les Protestans croient qu'il n'y a que le cas d'adultère marqué dans l'Evangile, qui soit un sujet légitime

supposent peut-être ,
sance du Roi Très-C
l'esprit de Madame e
du divorce. Craindre
le Roi d'Angleterre ne
cœur la sœur d'un Roi
former des phantômes
rend ce témoignage
manquoit ni d'esprit ,
parla toujours au Pape
avec beaucoup de dexte
mal entendu lui fit cor
crétion qui déplut extrê
de France, Il va sugg
des difficultez , à quoi
en aucune manière. Or
Berulle s'avisa que dai
mariage, les Ministres
oublié de prendre les p
fares pour empêcher
Galles ne donnât des Of
aux enfans qu'il auroit c
les domestiques de la
sent sollicitez de chang
& qu'on

par les loix d'Angleterre. A l'insçu de Béthune Ambassadeur de France, Berulle découvre lui-même ses scrupules, & insinue au Pape & aux Cardinaux d'obliger Louis par l'acte de dispense à obtenir de Sa Majesté Britannique de nouvelles sûretés sur ces trois articles. Chose imprévue & qui causa de l'embaras au Conseil de France. 1624

Pendant que les Ministres de France à La Ville-Rome sollicitoient la dispense du Pape avec empressement, on crut à Paris que le mariage étoit rompu. Le Roi d'Angleterre avoit proposé à celui de France une ligue entre les deux Couronnes, afin d'obtenir la restitution du Palatinat à Frederic Roi de Bohême. Mais le Conseil de Louis remettoit toujours la négociation de la ligue après la conclusion du mariage. Les François alléguoient une raison spécieuse aux Anglois. *Le mariage ne se peut faire, disoient-ils, sans une dispense de Rome. L'Empereur, le Roi d'Espagne, & le Duc de Bavière empêcheront que le Pape ne la donne, si on vient à savoir qu'en négociant le mariage, nous traitons en même temps d'une ligue pour ravoir le Palatinat.* Le Roi Jaques qui pensoit à marier son fils en France, dans le dessein de se venger des Espagnols, & d'engager cette Couronne à demander conjointement avec lui à main armée la restitution des Etats héréditaires de ses enfans, Jaques, dis-je, réitéroit ses ordres aux Comtes de Carlile & de Holland ses Am-

aux-Clercs
Secrétaire
d'Etat por-
te les arti-
cles de ma-
riage en
Angleterre.

Vittorio Si-
ri, Memo-
rie Recondi-
te. Tom. V.
Pag. 690.
691. &c.

742. 743.
Histoire du
Ministère de
Richelieu.

1624.
Vie du m-
me. L. II.
Mercure
Français.

1624.

1624. bassadeurs en France , de remettre l'affaire de la ligue sur le tapis , à mesure que celle du mariage s'avançoit. Les instances devinrent plus fréquentes & plus vives après que les deux Rois furent convenus des articles du mariage. Mais Louis persistoit à refuser d'entrer en aucune autre négociation , jusques à ce que l'affaire du mariage fût terminée. *La dispense n'est pas expédiée* , disoient les Ministres de France à ceux d'Angleterre. On donnoit de bonnes paroles ; mais on ne vouloit point entamer la négociation de la ligue.

Soit que les Anglois se défiasent de la sincérité des François , soit que Jaques tentât seulement de faire dire quelque chose de plus positif à Louis , le Comte de Carlisle sembla déclarer nettement que le mariage ne se concluroit pas , à moins que la ligue ne se fit en même temps. *C'est une chose étrange* , dit-il un jour en sortant de l'appartement de Madame Henriette , *que tant de gens travaillent de concert à empêcher qu'une Princesse si aimable ne devienne une grande Reine. Le Roi mon maître a fait au delà de ce que sa conscience lui permet , afin de placer Madame sur le thrône d'Angleterre. Mais on reconnoit fort mal les bonnes intentions de Sa Majesté pour la Maison de France. Je ne croiois pas que les pistoles d'Espagne fussent d'un si grand poids à la Cour de France.* Ce discours qui paroissoit venir de l'abondance du cœur , fit penser à bien des gens

gens que le mariage se romproit. Mais le Comte de Holland vint dire peu de jours après que Sa Majesté Britannique consentoit à tout, & qu'on finiroit l'affaire du mariage avant que d'entamer celle de la ligue. Le monde reconnut alors qu'il y avoit plus de dissimulation que de réalité dans l'empoiement du Comte de Carlile. 1624.

Les articles aiant été signez à Paris le 10. Novembre par les deux Ambassadeurs d'Angleterre, & par les Cardinaux de la Rochefoucault & de Richelieu, par Ali- gre Chancelier, le Comte de Schomberg, & Loménie de la Ville - aux - Clercs, les cinq Commissaires du Roi Très-Chrétien, le dernier qui étoit Secrétaire d'Etat, reçut ordre de porter les mêmes articles à Londres, d'en demander la ratification à Sa Majesté Britannique & au Prince de Galles. Ceux qui ne concernent point la Religion, ne contiennent rien de considérable. La dot de Madame étoit de huit cens mille écus de France, le Roi d'Angleterre promettoit de lui assurer un douaire de dix-huit mille livres sterling par an, & la Princesse renonçoit à toutes les prétensions qu'elle pouroit avoir sur les terres souveraines ou de domaine Royal, qui lui proviendroient par succession en ligne directe ou collaterale. Le père & le fils ratifièrent ensuite tout ce qui s'étoit conclu en France : ils prêtèrent les sermens, & donnèrent par écrit les promesses dont on étoit convenu de part &

1624. d'autre. Cela se fit avec moins de pompe & d'éclat , que lors qu'il fut question de jurer les articles d'Espagne; soit que les François ne se missent pas en peine de ce qui n'est que faste & spectacle , soit que Jaques craignît de causer de nouvelles alarmes à ses sujets bons Protestans , en jurant trop publiquement certaines choses directement contraires à la Religion établie & aux loix. Il fit cesser les poursuites contre les Papistes, & promit de mettre les prisonniers en liberté après l'accomplissement du mariage. Cependant les articles ne purent pas être secrets. D'où vient que les Anglois qui crièrent si fort contre ceux d'Espagne qui n'étoient guères plus amples , demeurèrent tranquilles en voiant ce que le Roi & le Prince de Galles accordoient à la France? Ne s'imagina-t-on point que cette alliance étoit absolument nécessaire pour obtenir la restitution du Palatinat? Chose que tous les bons Anglois souhaitoient avec une extrême ardeur. Ne se flattoit-on pas encore qu'une Princesse Françoisse , les Ecclésiastiques , & les autres gens de sa maison accoutumés à vivre avec les Réformés de leur país , feroient plus modérez, & moins entreprenans que les Espagnols, en ce qui concerne la Religion?

Le Marquis de la Vieuville est traité durement dans sa prison. Pendant que le Cardinal de Richelieu achevoit heureusement la négociation d'un mariage , le Marquis de la Vieuville qui l'avoit fort bien commencée, étoit chargé de maledictions & de calomnies

nies à Paris, & souffroit les rigueurs d'une étroite prison dans le château d'Amboise, où le Roi l'avoit fait conduire. Beaufort & Bourgoïn lâches & infâmes dénonciateurs suscitez par les ennemis du Marquis, l'accusoient du péculat le plus honteux & des extorsions les plus criantes. A les entendre parler, jamais Surintendant n'amaissa de si prodigieuses richesses, ne se voulut acquérir des terres & des seigneuries si considérables. On soutenoit avec une hardiesse capable d'en imposer aux moins crédules, que la Vieuville avoit six cens mille écus d'argent caché dans sa maison. *Plus de trois Officiers de qualité, ajoûtoient les délateurs, se soumettent à perdre la vie, en cas que cela ne soit pas véritable.* Sur des assurances si positives, le Roi envoie des gens chez la Vieuville qui fouillent par tout. On cherche jusques dans les coffres où étoit le linge de ses enfans encore au berceau, & après la perquisition la plus exacte, il se trouve peu d'argent chez le Surintendant disgracié. Louis qui prenoit dez-lors le surnom de *Juste*, devoit-il écouter les ennemis de la Vieuville, après avoir connu le fausseté d'une accusation avancée si hautement? Soit que ses Ministres lui cachassent bien des choses, soit que ce fût un effet de son défaut naturel, qui le rendoit tellement susceptible des mauvaises impressions, qu'il étoit presque impossible d'effacer de son esprit une calomnie quand elle y entroit une fois, le Roi permit que la Vieuville

1624.
Mercur
François.
 1624. &
 1625.
Histoire des
Ministres
du Cardinal
de Richelieu.
 1624.

Ministre qui l'avoit bien servi
d'y avoir égard. Quand la
parents du prisonnier parloient
en sa faveur , ces Messieurs
les épaules, & témoignoi-
ent de compassion. *Il faut avoir
soient-ils , le Roi est encore tra-
feroit plus de mal que de bien.*
*Vieuville en priant Sa Majesté
quelqu'adoucissement.* Défai-
gens qui ne pouvant obtenir
nation juridique contre un h-
vouloit perdre absolument ,
à le faire crêver de chagrin
dans une étroite prison.

La Vieuville fit alors une
mérite d'être rapportée. Elle
mirablement bien connoître
Courtisans. *J'avois , dit-il
amis , un zèle aveugle pour
pour la grandeur du Roi. C-
nité , Et je lui sacrifiois volon-
nonobstant le grand nombre
je me faisois , en la servant fid-*
la courtoisie le Roi la fait

*J'avois pensé à mes intérêts je serois encore dans la place que j'occupois : mais il en cou-
teroit beaucoup à Sa Majesté. Je puis prou-
ver que jusques à l'instant de mon malheur,
je suis demeuré inflexible dans cette espèce
d'idolatrie , c'est le nom que je dois donner
à la disposition où je me trouvois alors. Dieu
qui se dit jaloux, m'a justement puni. Je
l'oubliois, & j'ai été oublié. Il vouloit bien
que je servisse le Roi , & non pas que je
lui rendisse les hommages qui ne sont dûs
qu'au souverain maître de toutes choses.
Aions patience. Je suis content pourvu
que le Roi me permette de pleurer ma faute
chez moi & dans ma famille. Cet aveu
qui paroît si sincère, si Chrétien, ne se-
roit-il point une flatterie fine, & délicate?
Défions nous d'un vieux Courtisan. Pour-
quoi la Vieuville vient-il apprendre au
monde qu'il aimoit son Roi jusques à l'ido-
latrie ? En demandant pardon à Dieu, il
semble chercher à faire encore sa cour au
Prince. Les lettres que le Marquis pu-
blia sur sa disgrâce, sont basses & ram-
pantes. Elles paroissent être d'un homme
qui cherche du moins le repos, & non
d'un pénitent touché d'un sincère déplai-
sir de ses fautes passées.*

*Quoi qu'il en soit, les personnes équili-
tables lui rendirent justice. Ceux qui le
plaignoient moins disoient tout au plus
que sa disgrâce étoit la punition de son in-
gratitude au regard du Chancelier Sillery
& de Puisieux, qui l'avoient mis en place;
& que le Cardinal de Richelieu excitoit
cette*

1624.

cette grande tempête contre lui afin de l'écarter du Ministère à jamais. On ne comprenoit rien à la conduite du Roi. Il disoit *blanc & noir*, selon que les gens, maîtres de son esprit, le faisoient parler. Dans sa lettre écrite au Parlement de Paris sur la disgrâce de la Vieuville, Sa Majesté l'accusoit de plusieurs fautes importantes; & huit jours auparavant elle avoit témoigné tout publiquement être fort contente de lui. *Je sai*, déclara-t'elle en présence des Députés du Parlement & de quelques autres Cours souveraines mandées exprès, *que Mr. de la Vieuville a des ennemis qui cherchent à le perdre. Mais son éloignement seroit préjudiciable à ma réputation & à mon service.* Il étoit de notoriété publique, & la Vieuville le prouva depuis en détail au Chancelier Aligre, qu'il avoit mis les finances du Roi en fort bon état. Les denonciateurs du Surintendant en convenoient malgré eux, & n'eurent rien à repliquer, sinon qu'il étoit aisé d'amasser de grands fonds, en recevant beaucoup, en dépensant peu, & en rognant quelque chose à tous ceux qui recevoient des gratifications du Roi. Cette réponse des ennemis de la Vieuville suffit pour sa justification. Je l'ai déjà dit, son grand crime, ce fut de n'avoir pas voulu paier tout ce que le Roi & Marie de Médicis acorderent indiscretement. Le Surintendant n'auroit pas vu tant de satyres publiées contre lui, s'il avoit plus ménagé, ou plutôt mieux païé les

LOUIS XIII LIV. XXI. 43

les gens de lettres ; on ne les méprise pas¹⁶²⁴ toujours impunément ; ce sont des frêlons qu'il ne faut pas irriter. Louvois ne s'en est pas mis en peine de notre temps. Sous un règne moins absolu, il s'en seroit mal trouvé. Encore n'a-t-il pu éviter le chagrin de se voir dépeint dans les tragédies dévotes représentées à S. Cyr.

Le déchainement ne fut pas moins grand ^{Recherche des Financiers.} contre tous les Financiers, que contre le Surintendant. Nous avons vû la même chose en nos jours quand Fouquet fut arrêté & poursuivi à outrance. *Vous devez, Sire, disoit-on dans certains écrits adressez à Louis XIII. faire rendre gorge à ces sangsues gonflées du sang de votre peuple.*

Il n'y a point de Financier qui ne vive en grand Seigneur, & qui ne soit meublé en Prince. Pour s'exempter de la potence, les gens de ce métier s'allient aux plus illustres maisons du Roiaume, & leurs enfans se moquent de l'ancienne noblesse. La science de bien dérober, c'est le grand moien de s'ennoblir aujourd'hui en France. Il en est de même sous le règne de Louis XIV. Sa-

chez, Sire, ajoûtoit-on avec beaucoup de ^{Mercur} ^{François.} ¹⁶²⁴ ¹⁶²⁵ *raison & de vérité, qu'il n'y a point de mé-* ^{Histoire du} ^{Ministère} ^{du Cardinal} ^{de Richelieu.} ¹⁶²⁴ *tier plus facile que celui des finances. En* ¹⁶²⁵ *dix jours un homme y devient Docteur. Le* ¹⁶²⁴ *grand secret, c'est d'égaliser la dépense à la* ¹⁶²⁴ *recepte, & d'empêcher que son maître* ¹⁶²⁴ *n'ait recours aux moiens extraordinaires.*

Tout bon économe fait cela, & vos Thrésoriers de l'Epargne le pratiquent mieux pour eux que pour vous. Il ne faut qu'être bar-

44 HISTOIRE DE

1624. *di à prendre , & effronté à refuser pour devenir bon Financier.* La manière dont les Peletiers , les Pontchartrains , & les Chamillards ont appris le métier de Financier sous le règne présent, est une preuve convaincante qu'il n'est pas fort difficile. On leur pardonneroit d'avoir accepté des emplois, auxquels ils ne pensèrent jamais à se former, s'ils avoient su du moins empêcher leur maître d'avoir recours *aux moiens extraordinaires.*

Le Cardinal de Richelieu faisoit courir lui-même ces écrits , afin d'achever de perdre la Vieuville dans l'esprit du Roi, & de préparer le monde à l'érection d'un nouveau tribunal pour la recherche des Financiers. Henri IV. en avoit donné l'exemple à son fils : Et certes le bon ordre demande que par une ou deux punitions exemplaires , on arrête de temps en temps les fraudes & les malversations qui se commettent dans le maniement des deniers publics. Depuis plus d'un siècle en France , la recherche des Financiers est plutôt un moien ordinaire d'avoir de l'argent , lorsque les coffres du Roi sont vuides , qu'une poursuite légitime & juridique du pécumat & des extorsions violentes. On ne parle plus même à présent de *Chambre de Justice.* Il semble que le nom en soit devenu odieux depuis celle que Colbert fit ériger dans le dessein de perdre Fouquet, & de fournir à son Prince de quoi contenter son luxe & son ambition. Les taxes arbitraires des riches Financiers paroif-

paroissent une voie plus courte. On s'accommoda mieux de la méthode d'un Empereur avare. Bien loin de faire administrer ses revenus par des gens intègres & désintéressés, il choisissoit les plus avides & les plus ardents à s'enrichir. *Laissons les faire, disoit-il; ce sont des éponges encore sèches : je saurai les presser quand elles seront enflées.* Deux raisons portèrent Richelieu à insinuer au Roi d'ordonner que les Financiers fussent recherchés; l'envie de ruiner la Vieuville, & la nécessité de trouver de l'argent pour l'exécution des projets que le Cardinal méditoit. Taxer les gens à sa fantaisie, sans aucune forme de justice, & à proportion du bien qu'ils paroissent avoir amassé, c'est une de ces méthodes abrégées, dont l'invention étoit réservée au règne de Louis XIV. Sous celui de son père elle auroit paru aussi injuste, aussi violente que les extorsions reprochées à la Vieuville & aux Financiers. Il fallut que Richelieu prît des mesures plus légitimes en apparence. Afin d'animer Louis & de le rendre sourd aux plaintes que plusieurs gens feront bien-tôt retentir à ses oreilles, on lui représenta vivement le grand désordre de ses finances, & la manière dont ceux qui les administroient, ont détourné à leur profit particulier les deniers du trésor Royal. Louis s'irrite & consent à l'érection d'une *Chambre de Justice*, c'est-à-dire, d'un tribunal composé d'un Conseiller choisi dans chaque Parlement, de quelques Maîtres des Requêtes.

1624.

Requêtes & de deux Présidens à la Chambre des Comptes de Paris. Les Lettres patentes du Roi furent expédiées pour cet effet au mois d'Octobre de cette année.

Richelieu eut l'adresse de ne paroître pas le promoteur d'un établissement qui devoit soulever & faire crier bien des gens. Marillac nouvellement chargé de la direction des finances fut aux yeux du public le grand fleau de ceux qui les avoient maniées avant lui. Cet homme d'un naturel austère & violent, les fit poursuivre si vivement par les Magistrats de la Chambre de Justice, gens la plupart dévouez à la Cour, que les Financiers les plus irréprochables furent effraiez, & ne se crurent pas en seureté. Tous fuioient & se cachotent : c'étoit le meilleur moien de se mettre à couvert de l'orage. Il n'y eut pourtant qu'un pauvre malheureux de pendu. Quelques autres qui eurent la précaution de disparoître, souffrirent en effigie le supplice auquel on les condamna, & dont ils furent exemptez dans la fuite. Quand la tempête eut duré cinq ou six mois, Richelieu se fait un mérite de l'apaiser. On insinuë aux parens des accusés ou présens ou fugitifs, d'implorer la clémence du Roi, & le Ministre donne à entendre que Sa Majesté se laissera fléchir moiennant une somme d'argent. Tous les Financiers recherchez conviennent d'offrir sept millions de livres. Cela parut honnête. La *Chambre de Justice* est incontinent révoquée. En donnant
une

une partie d'un argent bien ou mal acquis, les innocens & les coupables ont la liberté de garder le reste, sans crainte d'être déformais inquiétez. Pour en imposer au peuple on feint d'apporter plus d'ordre à l'administration des finances ; le Roi menace d'ériger tous les dix ans *une Chambre de Justice*, & l'habile Richelieu se conduit avec une si grande dextérité, que le seul Marillac demeure chargé de la haine de ceux qui ont été trop vivement poursuivis.

1624.

Le Parlement de Paris fut presque aussi sévère au regard de quelques nouveaux dogmes de Philosophie, que la *Chambre de Justice* contre les friponneries des Financiers. Villon, qu'on appelloit communément *le Philosophe soldat*, & un Médecin Chymiste nommé de Claves s'étoient avisez de combattre les sentimens d'Aristote sur le nombre des Elemens, & sur la matière & la forme des Substances corporelles. Ces deux aventuriers qui pensoient à se signaler, peut-être à gagner quelque argent, font afficher des Théses que Bitaut leur disciple devoit soutenir dans la salle de l'hôtel de la Reine Marguerite au fauxbourg S. Germain. Déjà plus de mille personnes étoient acourues au spectacle, lors qu'on vint défendre de la part du Premier Président au Parlement d'ouvrir la dispute. Il n'y avoit rien de fort extraordinaire, ni de dangereux dans la doctrine proposée. Ce n'étoit qu'un jargon de Chymistes aussi peu intelligible

Arrêt du
Parlement
de Paris
contre cer-
tains Philo-
sophes nou-
veaux.

*Mercurus
Francois.
1624.
V. le Livre
de M. de
Lamoignon*

1624. ligible que celui des Sectateurs d'Aristote
De varia A- qu'on entreprenoit de réfuter. Mais c'é-
ristotelisfor- toit assez que les opinions avancées fus-
tuna in Aca- sent inconnues dans l'Université de Paris
demia Pari- & contraires à la Philosophie des Docteurs.
sensi. Il n'en falloit pas davantage pour soule-
ver contre les Théses, des gens toujours
prêts à crier à l'hérésie, dès-que vous leur
dites quelque chose dont ils n'ont ja-
mais entendu parler. L'Université pré-
sente requête au Parlement, & remon-
tre aux Magistrats que certaines consé-
quences tirées des Théses affichées, sont
directement contraires aux articles fon-
damentaux du Christianisme. Que les in-
ductions soient bien ou mal tirées, le Par-
lement ne s'en met pas autrement en pei-
ne. En attendant que les Docteurs de la
Faculté de Théologie aient examiné les
Théses on défend de les soutenir. En con-
séquence de la censure des *sages Maîtres*
de Sorbonne, les Théses sont condam-
nées à être déchirées en présence de Cla-
ves, qui moins prévoyant que Villon, se
laissa prendre prisonnier. Le Parlement
ordonne encore que Villon, de Claves, &
Bittaut sortiront dans 24. heures de Paris;
leur défend de séjourner dans aucune vil-
le, ni d'enseigner la Philosophie dans les
Universitez du ressort du Parlement de
Paris, & à quelqu'autre personne que ce
soit de publier, vendre ou débiter les Thé-
ses condamnées, *sous peine de punition cor-*
porelle, quand memes elles feroient impr-
mées dans les Pais étrangers. Ce n'est
pas

pas tout. Il fut défendu dans le même Arrêt *sous peine de la vie , de soutenir ou d'enseigner des maximes contre les anciens Auteurs , & de faire aucunes disputes que celles qui seront approuvées par les Docteurs de la Faculté de Paris.* 1624.

Que des pédans entêtez de leur Aristote fassent du vacarme contre ceux qui prétendent décrier *le génie de la Nature* , cela n'est pas fort extraordinaire. Je ne trouverois pas même à redire qu'afin de prévenir le désordre que certains esprits chauds auroient peut-être causé, le Parlement eût défendu de soutenir des Thèses proposées par des gens qui cherchoient plutôt à se signaler qu'à guérir les hommes de leurs préjugés. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus surprenante, que des Magistrats sages & éclairés flétrissent & condamnent au bannissement trois hommes coupables tout au plus de quelque étourderie , & que le plus illustre Sénat du Roiaume défende *sous peine de la vie* d'enseigner une doctrine contraire à celle d'Aristote & des Scholastiques, ses premiers adorateurs ? Doit-on donner des Arrêts si sanglans, sans y avoir bien pensé , & sans se faire instruire exactement de la manière dont la Philosophie des Péripatéticiens s'est introduite dans les Ecoles Chrétiennes ? Avec un peu de soin & d'application , Messieurs du Parlement auroient appris , que les anciens Docteurs de l'Eglise ont étrangement crié contre les principes d'Aristote. Les fau-

1624. ses subtilitez de ce Philosophe ont à leur avis fourni des armes aux plus grands ennemis de la Religion Chrétienne, & aux hérétiques les plus dangereux & les plus opiniâtres. Les dogmes d'Aristote étoient autrefois inconnus dans l'Université de Paris ; & lorsque ses livres de Métaphysique y parurent premièrement, on les condamna solennellement au feu. Par quelle étrange métamorphose sont-ils devenus depuis, le fondement de la Théologie des Chrétiens ? Sous le règne de Louis XIV, les Magistrats du Parlement de Paris n'auroient pas été moins rigoureux que leurs prédécesseurs contre la nouvelle Philosophie ; & les sentimens de Descartes seroient autant flétris que les Thèses de Villon, si quelques gens d'esprit n'avoient fait ouvrir les yeux aux Magistrats, en exposant d'une manière ingénieuse l'absurdité de l'Arrêt que les Pédans vouloient extorquer. Peu s'en est fallu que le *Grand Monarque* n'ait autant persécuté les Cartéliens de son Roiaume, que les Jansénistes & les Réformez. Il a interposé son autorité, afin d'obliger tous les particuliers d'une savante Congrégation à signer que leur ame est aussi immédiatement unie à leurs talons, qu'à je ne sai quelle partie de leur cerveau, & que le nombre des *Categories* d'Aristote est si sacré, qu'il n'en faut pas retrancher une.

Affaires de
l'Evêque

On approuva plus la vigueur du Parlement de Paris à défendre son droit de recevoir

LOUIS XIII. LIV. XXI. 51

cevoir les appels comme d'abus des procé. 1624
dures irrégulières & violentes des Evê. d'Angers
ques, contre les entreprises de Charles Mi- avec son A
ron Evêque d'Angers que les Cardinaux & le Chapitre
les autres Prélats qui se trouvoient à la de l'Eglise
Cour tâchèrent d'appuyer. Le zèle impé- Cathédrale.
tueux de Miron pour je ne sai quelle faus- Mercure
se réformation que la plupart des Evêques François.
le France font consister dans l'augmenta- 1624
on de leur juridiction, & dans un
ranchissement presque entier du Clergé,
regard de celle du Roi & des Magist-
its ; le zèle de Miron, dis-je, lui faisoit
uis long-temps des affaires au Parle-
nt de Paris ; Tribunal fort attentif à
imer les usurpations du Clergé. Mi-
y étoit extrêmement décrié ; il pas-
pour un homme inquiet & entrepre-
La manière vive dont il soutint
a dernière assemblée des Etats géné-
es prétentions exorbitantes du Cler-
rance, acheva de chagriner les Ma-
contre l'Evêque d'Angers. Ils em-
nt avec plaisir les occasions de le
r : on donnoit gain de cause aux
i appelloient comme d'abus de ses
nces ou des jugemens rendus par
cial. Las de se voir sifflé sans ces-
Magistrats, Miron supplie le Roi
semblée des Etats, de vouloir
son Conseil, toutes les affaires
e d'Angers actuellement pen-
Parlement de Paris. Miron
crédit d'obtenir une chose que
puvoit accorder sans mécon-
C 2
tenter

1624. tenter une puissante Compagnie que la Cour ménageoit. Après tant de chagrins , tout autre que Miron seroit devenu plus sage & plus modéré. Mais il affectoit de paroître un nouveau Thomas de Cantorberi : Il cherchoit à se faire le martyr de la Jurisdiction & de l'autorité Episcopale.

Miron eut l'année dernière un grand démêlé avec le Chapitre de S. Maurice, c'est le nom de l'Eglise Cathédrale d'Angers. Le Doien & les Chanoines prétendoient être exempts de la Jurisdiction Episcopale , en vertu de je ne sais quels privilèges. Là-dessus Miron cesse tout à coup d'officier à S. Maurice. Le Chapitre l'ayant requis d'y faire selon la coutume les fonctions Episcopales durant la Semaine Sainte & aux fêtes de Pâque, l'Evêque le refusa sous prétexte qu'en retournant dans sa Cathédrale, il paroitroit souffrir des désordres qu'il croioit devoir corriger. Cependant le jour du Jeudi Saint approche. Miron ordonne à tous les Curez de la ville de se rendre à l'Eglise de S. Pierre pour la consécration *des huiles*, que l'Eglise de Rome emploie à l'onction des malades, des catechumènes ou des enfans au Batême , & des néophytes qui reçoivent la Confirmation. Le Chapitre de S. Maurice appelle incontinent *comme d'abus* de l'ordonnance du Prélat, qui entreprend de transférer sa Cathédrale dans une autre Eglise. Garande Grand Archidiacre d'An-

d'Angers sommé de se trouver à S. Pierre pour y servir l'Evêque à la consécration des *huiles*, refuse de le faire ailleurs que dans la Cathédrale. Miron qui se croit en droit de punir la désobéissance de son Archidiacre, lui envoie trois monitions consécutives, & le suspend enfin des fonctions de ce qu'on nomme les *saints ordres*, parce qu'il persiste dans son refus d'aller servir l'Evêque à S. Pierre. Garande se pourvoit encore par appel *comme d'abus* au Parlement de Paris, & demande aux Magistrats de l'envoyer à quelque Evêque voisin qui lui donne ce qu'on appelle l'absolution *ad cautelam* de la suspension fulminée par l'Evêque d'Angers : formalité introduite, dit-on, afin d'éviter le scandale & de lever les scrupules de ceux qui auroient la foiblesse de regarder comme véritablement excommunié celui qui ne l'est pas selon le Droit Canonique. Mais dans le fond tout cela n'est que superstition & comédie. Car enfin, pour parler le langage des Canonistes de l'Eglise Romaine, si la procédure de l'Evêque d'Angers étoit légitime, celui de Maillezais nommé par le Parlement, qui est ni Métropolitain ni Primat, pouvoit-il en vertu d'une commission des Magistrats, absoudre d'une censure fulminée dans les formes par un de ses confrères, sur lequel il n'a point de juridiction ? Les Juges séculiers prirent autrefois la coutume d'ordonner ces absolutions *ad cautelam* qui

1624. font maintenant un des articles des *Libertez de l'Eglise Gallicane*, sur ce que par un abus établi & soutenu vivement par le Clergé, une personne frappée d'excommunication, juste ou injuste, ne pouvoit poursuivre son droit, ni être reçue à se justifier, que l'excommunication ne fût préalablement levée. Pour mettre donc ceux qui se vouloient pourvoir contre une censure, en état de défendre leur cause, les Magistrats s'avisèrent d'ordonner provisionnellement ces absolutions *ad cautelam*; jusques à ce que la validité de la censure fût décidée.

L'Evêque d'Angers s'enflamme alors d'un nouveau zèle, & prétend que Garande encourt l'excommunication ordonnée dans le Droit Canonique contre les Clercs qui portent les affaires Ecclésiastiques devant un tribunal séculier. Nouvelles sommations à l'Archidiacre de se désister de son appel au Parlement, & de recourir au Métropolitain, & puis au Primat dont relève l'Eglise d'Angers, en cas qu'il ne se croie pas valablement suspendu des fonctions des Ordres sacrez; & sur le refus constant de l'Archidiacre de se pourvoir ailleurs qu'au Parlement déjà saisi de son affaire par l'appel interjeté, Miron fulmine enfin une sentence d'excommunication contre Garande. Celui-ci en appelle encore *comme d'abus*; & l'Evêque plus emporté que jamais se met à déclamer contre cette manière de recourir à la protection des Juges séculiers, &

& avance imprudemment dans un sermon, que ceux qui favorisent les appels *comme d'abus*, causent plus de mal à l'Eglise que les hérétiques déclarez. Miron acheva de se perdre par là. En combattant les droits & la juridiction du Parlement il engageoit les Magistrats à soutenir ouvertement Garande. Voici un nouvel Arrêt qui ordonne à l'Evêque *sous peine de la saisie du revenu temporel de son Evêché & de ses autres bénéfices, de révoquer & de rétracter la sentence d'excommunication prononcée, & lui défend de procéder à l'avenir par telles voies, au préjudice du Roi & de l'obéissance qui lui est due par tous ses sujets Ecclesiastiques ou laïques de quelque qualité & condition qu'ils soient.* Et comme l'Evêque de Maillezais pour certains ménagemens que les Prélats ont les uns pour les autres, évitoit de donner l'absolution *ad cautelam*, le Parlement commet Ruellé Conseiller Clerc & Grand Vicaire de l'Archevêque de Lion Primat, pour donner l'absolution *ad cautelam* à l'Archidiacre complaignant des censures injustement prononcées contre lui. Ruellé accepte la commission & absout Garande par un acte authentique au nom du Primat des Gaules.

Cependant l'affaire s'aigrit extrêmement & fait grand bruit en France. Le temporel de l'Evêque d'Angers est saisi avec la dernière rigueur, en conséquence de l'Arrêt du Parlement, auquel Miron refuse d'obéir. La Reine Mère qui avoit le

Requête des
Cardinaux
& des Evê-
ques présen-
tée au Roi
en faveur
de l'Evêque
d'Angers.

gou-

1624. gouvernement d'Anjou, exhorta le Doien & les Chanoines de S. Maurice à s'accommoder avec leur Evêque, ou du moins à poursuivre leurs droits d'une telle manière que le public ne fût pas scandalizé de leur conduite. L'entremise de Marie de Médicis causa une réconciliation apparente. Mais elle ne dura guères. Des esprits si échauffez de part & d'autre ne pouvoient demeurer en repos. Le point le plus difficile de l'affaire restoit à terminer. Je parle de la contestation entre Miron & le Parlement de Paris. Le pauvre Prélat vivement poursuivi par des Magistrats qui lui en veulent depuis long-temps, n'eut pas d'autre ressource que d'implorer le secours de ses confrères. Les Cardinaux & les Evêques qui étoient à la suite du Roi, s'assemblerent & convinrent de présenter une requête au Roi. Ils y supplioient Sa Majesté de la manière du monde la plus pathétique de délivrer l'Eglise opprimée par les Magistrats, qui entreprenoient sans cesse d'attirer à leurs tribunaux des affaires purement Ecclésiastiques, dont les Evêques seuls ont droit de connoître. *En acoutumant le peuple à mépriser l'autorité de ses Pasteurs spirituels, & à ne craindre plus leurs censures,* disoit-on au Roi, *vos Officiers, Sire, lui font perdre peu à peu la foi de la Religion, & poussent plusieurs personnes, non plus à l'hérésie, mais du schisme à l'athéisme.* Tel est depuis plusieurs siècles le langage des Evêques. Ne se croire pas coupable

*Mercur
Francois.
1624.*

de la damnation éternelle, dez qu'ils ont lancé contre vous leurs foudres & leurs anathèmes, c'est devenir un franc athée. Les Prélats de France s'imaginèrent qu'un jeune Prince se laisseroit surprendre à leurs grands mots. Ils crurent donner une grande marque de leur modération dans la requête, en se contentant de prier le Roi, non d'abolir les appels *comme d'abus*, mais de les régler de telle manière, que les Magistrats fussent hors d'état d'entreprendre sur la juridiction Ecclésiastique. On finissoit en demandant à Sa Majesté la cassation des Arrêts du Parlement contre l'Evêque d'Angers.

Les gens d'esprit se moquèrent de la hardiesse & de la supercherie des Prélats, qui crioient *au schisme & au renversement de la Religion*, sur ce qu'on cherchoit à mettre les sujets du Roi à couvert de leurs injustes vexations. *Ces Messieurs*, disoient quelques personnes équitables, *devroient se souvenir que Jesus-Christ ne donne aucune Jurisdiction aux Pasteurs de son Eglise. Ils ne sont que des Ministres & des serviteurs établis pour la prédication de l'Evangile, & pour l'administration des Sacremens.* On trouvoit encore fort étrange que les Prélats de l'Eglise Gallicane si jalouse de ses libertez & de l'observation des anciens Canons, priaissent le Roi de maintenir les usurpations des Papes au préjudice des Evêques. *Vos Officiers*, ajoûtoient ceux-ci dans leur requête au Roi, *veulent encore connoître des exemp-*

1624. tions , des dispenses , & des autres graces spirituelles réservées à la seule autorité du S. Siège : comme si ce qui est défendu aux Prélats ordinaires, en vertu de l'exemption, ou de la reserve au Pape, pouvoit être permis aux Magistrats séculiers. Le monde se récria contre la basse adulation des Evêques de France au regard du Pape. L'esclavage leur plait si fort , dit-on , que ces Messieurs ne veulent pas que le Roi puisse interposer son autorité , afin de les en délivrer. A la sollicitation du Clergé, l'affaire de l'Evêque d'Angers avec son Archidia-cre, fut évoquée au Conseil du Roi; expédient trouvé pour assoupir un différend dont les suites auroient pû devenir grandes & fâcheuses.

Nonveau
démêlé de
l'Evêque
d'Angers
avec son
Chapitre.

Mercur
Francois.
1624.

Mais le zèle inquiet & véhément de Miron lui faisoit chercher de nouvelles occasions de se signaler. La cérémonie de la procession annuelle où l'Eglise Romaine fait porter dans les rues une hostie consacrée, se fait à Angers avec plus de pompe & de concours qu'ailleurs. On dit que c'est en détestation de la prétendue hérésie de Berenger Archidiacre de cette Eglise, qui s'éleva courageusement contre les progrès & l'établissement du dogme absurde & monstrueux de la Transsubstantiation. Dans cette procession, le Clergé fait différentes stations , c'est-à-dire qu'il entre en certaines Eglises, pour se délasser de la longue marche pendant qu'on chante quelqu'antieme. A ce qui se nomme le sacre d'Angers on s'arrête de la sorte dans l'Eglise

l'Eglise des Religieuses du Ronceray. Comme ces Dames ne gardoient pas une cloture si exacte que les autres, elles sortoient ce jour-là de leur chœur, cédoient leurs places aux Chanoines, & se mettoient parmi le peuple. Miron tenta d'abolir cette coutume, il n'en doit pas être blâmé. Il y avoit de l'indécence. Les Chanoines qui s'arrêtoient dans le Monastère pour boire & manger avec les Religieuses, pouvoient y faire bien des choses. Mais quand un Prélat entreprend de réformer un ancien désordre, il doit user d'une extrême prudence. Changer quelque chose à la procession du *sacre*, cela parut une nouveauté insupportable au peuple animé par les ennemis de Miron & par les Magistrats de la ville qui appuioient les Chanoines. On se pourvint au Parlement de Paris contre l'ordonnance de l'Evêque; on demande que les anciennes cérémonies de la procession soient conservées. Les gens du Parlement qui n'aiment point Miron, prononcent contre lui, sans examiner si son règlement est juste, ou non. Et parce qu'il est connu pour un Prélat opiniâtre à soutenir ses premières démarches, & toujours prêt à fulminer des censures & des excommunications sur la tête de ceux qui lui résistent, le Parlement défend à Miron d'en venir à cette extrémité sous peine de la saisie de son temporel. Mais je l'ai déjà dit, l'Evêque avoit en tête de se faire le martyr de l'autorité & de la juridiction Ec-

1624. clésiastique. Le voilà derechef aux prises avec son Chapitre sur certaines circonstances de la procession ; & peu de jours après une cérémonie où il y eut plus de querelles & de scandales que de ferveur & de dévotion , il suspend les Dignitez & les Chanoines des fonctions de leurs ordres , pour les punir , dit-il , des indécences commises, & d'une résistance opiniâtre & violente aux ordres de leur Supérieur. Autre appel *comme d'abus* interjetté par le Chapitre. Le pauvre Miron se trouve derechef à la discrétion des Magistrats du Parlement de Paris , qui ne lui auroient rien pardonné , si le Roi ne les avoit arrêtez.

Origine des
appels *comme d'abus*
en France.

Cette contestation dont le détail ne me paroît pas inutile à ceux qui veulent savoir la manière de procéder en France dans les affaires Ecclésiastiques portées devant les Juges séculiers ; cette contestation, dis-je, donna occasion à plusieurs écrits pour & contre les appels *comme d'abus* , & sur l'étendue de la Jurisdiction Royale, en ce qui concerne la police & la discipline de l'Eglise. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans la discussion d'un point qui ne seroit ni difficile, ni épineux , si les Souverains mieux instruits & plus prévoians , eussent connu leurs droits légitimes , donné moins de privilèges au Clergé, & reprimé dans le temps les entreprises des Papes & des Evêques. Attentifs à profiter de l'ignorance & de la superstition des Rois & du peuple , les Ecclésiastiques

Mercur
François.
1624-
Marca de
Concordia
Sacerdotii

LOUIS XIII. LIV. XXI. 61

tiques commençoient à se rendre les juges 1624.
 & les arbitres de tout. On ouvrit alors *& Imperii.*
 les yeux, & il fallut penser aux moyens *Lib. VI.*
 d'arrêter les usurpations continuelles du *cap. 19.*
 Clergé, & de maintenir la juridiction des
 Magistrats, & l'autorité des Souverains
 presque entièrement anéanties. Les Rois
 de France furent conseillez de recevoir
 les plaintes de leurs sujets & de les proté-
 ger contre les Evêques & les Ecclesiasti-
 ques, lors qu'abusant de leur pouvoir,
 ils vexeroient des innocens par des cen-
 sures ou par quelque'autre moyen. Des
 Théologiens éclairés déclarèrent eux-mê-
 mes que les excommunications fulminées
 sans raison, doivent être regardées com-
 me une violence qu'il est permis de re-
 pousser par la force, & qu'en ce cas le
 Souverain est obligé de protéger ses su-
 jets. C'est ainsi que suivant une coutu-
 me introduite sous les premiers Empe-
 reurs Chrétiens, les laïques & les Ecclé-
 siastiques même vexés par le Pape, ou par
 les Evêques, se mirent sur le pied de re-
 courir au Roi, & de le prier de faire lui-
 même, ou de renvoyer aux Magistrats,
 afin qu'ils fissent en son nom, droit sur
 la plainte présentée. Or ce qui n'étoit
 d'abord qu'un simple recours, est devenu
 en France un appel juridique, par le-
 quel on demande au Roi, ou bien à ses
 Officiers la réparation de quelque grief
 reçu de la part du Pape ou de l'Evêque,
 & qu'un jugement rendu en Cour Ecclé-
 siastique soit réformé, ou déclaré nul &

1624. contraire aux Loix & aux Canons reçus dans le Roiaume. La formule de l'appel *comme d'abus*, telle qu'elle est maintenant en usage, n'a commencé que depuis la *Pragmatique Sanction* du Roi Charles VII. peut-être après le *Concordat* de François I. avec Leon X. On appelloit de *l'abus* que le Juge ou le Supérieur Ecclésiastique faisoit de son autorité, en contrevenant à ce qui est réglé dans la *Pragmatique Sanction* ou dans le *Concordat*. Les sujets d'appel *comme d'abus* se sont extrêmement multipliés avec le temps. Et les Magistrats n'ont laissé perdre aucune occasion de rogner la Jurisdiction Ecclésiastique & d'étendre la leur. Voilà sur quoi les Prélats de France se plaignent si amèrement dans leur requête à Louis XIII. que l'Eglise est *opprimée*, sous le Prince du monde le plus juste & le mieux intentionné.

Procès de
toutes les
Universitez
de France
contre les
Jesuites.

Toutes les Universitez de France faisoient conjointement de pareilles remontrances au Roi & à son Conseil contre les Jesuites. Elles se plaignoient de ce que la Société travailloit sans cesse à les *opprimer*. Voici sur quoi cela étoit fondé. Seguérand Confesseur du Roi suivoit exactement la route de ses prédécesseurs. Il tâchoit de se rendre considérable dans sa Compagnie, en lui procurant de nouveaux établissemens & de plus grands avantages : projet dont l'exécution ne pouvoit réussir qu'au préjudice des Universitez du Roiaume. En attaquant des
Corps

LOUIS XIII. LIV. XXI. 63

Corps qui ont des amis puissans & qui 1624.
sont fort considérez dans le monde depuis
long-temps , on trouve des obstacles à ses
desseins. Voilà pourquoi Seguérand ne
fut pas toujours heureux dans ses entre-
prises. Il fallut que ses confrères essuias- *Mercurus*
sent de fâcheuses mortifications. La nou- *François.*
velle tentative qu'ils firent cette année de 1624.
s'établir à Troies en Champagne échoua
comme les précédentes. Les habitans de
la ville inflexibles dans leur ancienne ré-
solution de se passer des Jesuites, agissent
si vivement auprès du Roi, qu'il leur per-
met de chasser les bons Pères de la mai-
son où ils se sont déjà logez. Ils ne fu-
rent pas plus heureux à Pontoise. Les
habitans donnent leur Collège à la Com-
pagnie, & le Roi acorde ses lettres paten-
tes. Mais l'Université de Paris s'étant
opposée à un établissement contraire à ses
privileges, elle l'emporte au Conseil du
Roi. Seguérand & ses confrères se feroient
aisément consoler de ces deux disgraces,
s'ils eussent gagné leur procès contre tou-
tes les Universitez de France jointes en
cause pour empêcher l'effet des lettres
patentes du Roi, obtenues par surprise,
il y a deux ans, en faveur du Collège fon-
dé par le Cardinal de Tournon dans la
ville dont il portoit le nom, & que les
Jesuites tentèrent inutilement de faire
ériger en Université.

Le Roi étant à Lion à la fin de l'an
1622. son Confesseur lui insinue finement,
que dans les Provinces situées le long du
Rhône,

1624. Rhône, il n'y a que l'Université d'Avignon, ville du domaine de l'Eglise de Rome, où les gens puissent prendre des *grades* en Théologie; & que si Sa Majesté veut bien acorder au Collège de Tournon, où les Jésuites enseignent la Théologie, le privilège de faire des *Maîtres ès Arts*, des Bacheliers, des Docteurs en Théologie, & celui de nommer, à l'exemple des autres Universitez de France, des *grandez* qui aient droit de succéder aux bénéfices vacans par mort certains mois de l'année, selon qu'il est porté dans la *Pragmatique Sanction* & dans le *Concordat*; cette concession de Sa Majesté sera d'autant plus utile aux Provinces voisines, que les Jésuites qui ne cherchent que *la plus grande gloire de Dieu*, donneront *gratis* les grades dans leur Université de Tournon. Louis qui ne voit pas les conséquences de ce qu'on lui demande l'acorde, sans difficulté, & fait expédier ses lettres patentes. Elles furent promptement enregistrées au Parlement de Toulouse, sans les avoir signifiées aux Universitez du ressort du Parlement de Languedoc. De là que la chose fut connue à Valence, à Cahors & à Toulouse, les Universitez de ces villes formèrent leur opposition. Le Parlement la reçoit & déboute les Jésuites de leurs prétentions en vertu des lettres patentes & d'un enregistrement obtenu par surprise. Les bons Pères font évoquer l'affaire au Conseil du Roi, & demandent la cassation de l'Arrêt du Parlement

ment de Languedoc. Ils se flattoient de gagner leur procès, & que Louis prévenu par son Confesseur, confirmeroit ce qu'il avoit acordé à la Compagnie. Cela seroit peut-être arivé, si l'Université de Valence n'avoit pas écrit à celle de Paris pour lui remonter les conséquences de l'entreprise des Jesuites. On s'allarme, on s'échauffe à Paris, & dans une assemblée générale de l'Université, on prend la résolution de se joindre en cause à celle de Valence, & d'inviter toutes les autres du Roiaume à faire de même. Elles y consentirent volontiers. 1624.

Nous avons l'avertissement au Roi que le Docteur Froment Professeur à Valence, fit imprimer au nom de toutes les Universitez de France avant le jugement de ce fameux procès. La pièce n'est pas écrite poliment: mais il y a de la raison & du bon sens. Froment n'y découvre pas mal les vües & les desseins de la Société. *On a fait jusques à present plusieurs plaintes, Sire, dit le Docteur, & publié divers écrits contre les Jesuites. Les uns censurent leur doctrine; & les autres les accusent d'ambition & d'avarice, d'introduire des maximes pernicieuses au repos de l'Etat, & de penser à s'y rendre maîtres de tout. L'aigreur & la véhémence de la plupart de ces livres, semblent avoir empêché le bon effet qu'ils auroient dû produire. Les Jesuites n'ont pas eu de peine à persuader aux gens qui n'examinent pas les choses à fond, qu'il y a plus de passion que* de

1624. *de vérité dans les accusations formées contre leur Compagnie, Et que son zèle pour la pureté de la foi, Et la grande réputation de ceux qui la composent, lui attirent un grand nombre d'ennemis. Mais l'instance que ces Religieux ont depuis peu portée à votre Conseil, doit enfin détromper le monde. C'est une preuve évidente de leur projet de ruiner toutes les Universitez de France, ou du moins de les enfermer dans leurs Collèges, de se rendre maîtres des esprits, Et les arbitres souverains des Sciences. Faites nous la justice de croire, Sire, que ce n'est pas ici une de ces déclamations que la passion suggère quelquefois aux ennemis déclarés ou secrets de la Religion, contre ceux qui font profession de la défendre. Nous sommes, graces à Dieu, bons Catholiques; nous honorons les Jesuites en cette qualité, Et nous pensons uniquement à nous opposer à leurs vastes Et injustes projets. Convaincus par une longue expérience que l'instruction de la jeunesse Et les grades qui se prennent dans les Universitez, afin de parvenir aux bénéfices, sont deux puissans moyens de faire des amis Et des créatures, les Jesuites veulent avoir seuls l'empire des lettres Et la clef de la Science. Mais elle est de trop grande importance à l'Etat, pour être confiée à des gens qui ont tant d'intelligences hors du Roiaume, Et qui dépendent absolument d'un Supérieur toujours étranger.*

*Les Universitez, Sire, fondées par les Rois vos prédécesseurs, font gloire de vivre
sous*

sous votre protection , de ne reconnoître point d'autre autorité que la vôtre , de soutenir les libertez de l'Eglise Gallicane, & de défendre la puissance spirituelle des Evêques. Les Jesuites suivent des maximes contraires. Ils sont aveuglément dévoués aux volontez de leur Général : c'est le premier , peut-être l'unique Souverain de la Compagnie. Ils ne reconnoissent l'autorité des Rois , qu'autant que son intérêt le demande. Imbus d'une doctrine contraire à celle de l'Eglise de France , ils combattent ses libertez dans leurs livres , & lient superstitieusement au Pape par leur institut , ils se font soustraits à la juridiction des Evêques. Quoique par le decret de l'Assemblée du Clergé à Poissi en 1561. ils soient obligés à la reconnoître , & à ne rien entreprendre au préjudice des droits des Prélats & des Universitez , ces Religieux ont trouvé le secret de s'affranchir des conditions qu'ils ont acceptées pour être soufferts en France , & de se mettre au dessus de tout ce qui ne les accomode pas. Les Universitez ont le privilège de nommer aux bénéfices ceux qu'elles approuvent en leur donnant des grades. Cette promotion est comme un témoignage public & authentique de la capacité de ceux qui la reçoivent. De manière que les Patrons Ecclesiastiques ont les mains liées quatre mois de l'année , & sont obligés par la Pragmatique Sanction & par le Concordat , à donner les bénéfices vacans par mort aux graduez nommez par les Universitez. Si les Jesuites obtiennent le même privi-

1624. *privilège , qui les empêchera de s'emparer des principaux bénéfices ? Ils les feront tomber à leurs confidens ; & ceux-ci les resigneront à la première occasion favorable que les Jésuites auront de les unir à quelqu'une de leurs maisons. Ces gens ont la main bonne, & nous avons vu plusieurs tours de leur adresse en pareilles rencontres. C'est inutilement qu'ils s'efforcent d'en imposer au monde en promettant de faire des promotions gratis. Ils ont sans cesse ce mot à la bouche.. Mais ils ne veulent & n'ont que des Collèges bien fondez , les bâtimens en sont aussi somptueux que les palais des Princes. Avec de si bons revenus il est aisé de donner gratis ce qui ne coûte rien.*

La Société se trouva peinte d'après nature vers la fin de l'avertissement. C'est, ajoûtoit le bon Froment, un corps bien uni, puissant , répandu dans tout le monde , & animé du même esprit. Uniquement occupez de son agrandissement , les Jésuites ne travaillent que pour eux-mêmes : leur intérêt règle seul leur prétendue charité. Par l'intime correspondance qu'ils ont les uns avec les autres , par la faveur des Grands dont ils flatent l'ambition, enfin, par la prudence des enfans du siècle dont ils savent faire un usage merveilleux, ils trouvent les moyens d'exécuter leurs projets & de se rendre formidables. Elle leur fut inutile dans l'affaire présente, cette prudence raffinée dont les bons Pères se piquent. Le Chancelier Aligre & la plupart des gens du Conseil du Roi élevez dans les Universitez , appuièrent ouverte-

LOUIS XIII. LIV. XXI. 69

vertement leur droit. Les Jésuites sont 1624.
déboutez de leurs demandes par Arrêt du
Conseil, & n'ont que le chagrin d'enten-
dre crier dans Paris je ne sai combien d'é-
crits faits contr'eux à l'occasion d'un pro-
cès honteusement perdu.

Durant ces contestations des Evêques Le Duc de
avec le Parlement de Paris, & des Univer- Bavière est
sitez avec les Jésuites, les Princes de l'U- reçu dans le
nion Protestante en Allemagne se réjouis- Collège
soient de ce que la France avoit changé de Electoral
maximes durant le Ministère du Marquis
de la Vieuville, & de ce que le Cardinal de
Richelieu les suivoit constamment. Le
Connétable de Luines appuia Maximilien
Duc de Bavière, & le fit reconnoître en
qualité d'Electeur. Puisieux ne lui fut
pas moins favorable. Mais la Vieuville
tâcha de réparer le tort que cette fausse dé-
marche fit aux affaires de Louis & au bien
général de l'Europe. En attendant que le
Roi trouve un prétexte honnête de recu-
ler, on sollicite les Electeurs & les Prin- Puffendorf,
ces de l'Empire opposans à la destitution Comment.
de la Maison Palatine, de persister dans Rerum Sym-
leur refus de reconnoître le Bavarois. cicarum
Mais de deux Electeurs, il y en avoit Lib. I.
déjà un de gagné par la Maison d'Autri- Mémoires
che. Jean George Duc de Saxe ne peut de Louise
résister à l'offre que l'Empereur Ferdinand Juliane.
fait, de lui céder la Lusace comme un Pag. 277.
dédommagement de ce que le Saxon a Mercure
dépendu pour la réduction de la Bohême, François.
en cas qu'il consente que le Duc de Ba- 1624.
vière soit reçu durant sa vie dans le Col-
lège

1624. lége Electoral. On ne parloit point encore de faire passer l'Electorat aux descendants de Maximilien. L'Empereur vouloit laisser quelque'espérance aux parens & aux amis de Frederic Roi de Bohême, que ses enfans pouroient rentrer dans les États & dans la dignité de leurs ancêtres. Après que l'Electeur de Saxe se fut ainsi désisté de son opposition, Ferdinand ne crut pas que celle du seul Marquis de Brandebourg le dût empêcher de passer outre à la réception de Maximilien dans le Collége Electoral. On procure une assemblée de quelques Princes de l'Empire à Sleusingen dans le Comté d'Henneberg, & Jean George s'y rend le premier. Les Ministres de France & des Princes de l'Union Protestante se donnèrent inutilement la peine d'y aller, pour détourner le Saxon de consentir à une nouveauté, contre laquelle il protesta lui-même à la Diète de Ratisbonne. Il avoit pris de trop grands engagements avec la Maison d'Autriche : il s'étoit parfaitement dévoué aux intérêts de l'Empereur. C'est ainsi que Maximilien Duc de Bavière fut admis dans le Collége Electoral à l'assemblée de Sleusingen. Swickard Archevêque de Mayence, l'ennemi juré de la Maison Palatine & le zélé promoteur de tous les projets concertez au préjudice de la liberté Germanique y présida. Le Bavarois va trouver ensuite Swickard à Nuremberg, & prête entre les mains de l'Archeveque le serment que les Electeurs font, quand ils
ils

ils entrent dans les fonctions de leur dignité. 1624.

Maximilien eut encore le plaisir de voir entrer les Duchez de Lorraine & de Bar dans la Maison de François Comte de Vaudemont son beau-frère, par la mort d'Henri surnommé *le Bon*, Prince doué de toutes les vertus qui peuvent rendre un Souverain aimable à ses sujets, & leur en faire regretter long-temps la perte. Il fut pacifique, affable, libéral; en un mot, on lui rend ce témoignage que de tous les Ducs qui gouvernèrent avant lui la Lorraine, il ne s'en trouve pas un, dont le règne ait été plus doux, plus tranquille, & plus florissant. Une seule chose manquoit à son bonheur & à celui de ses sujets. Henri n'avoit que deux filles de Marguerite de Gonzague son épouse. Le feu Roi de France forma le projet de marier Louis alors Dauphin à Nicole fille aînée du Duc, & d'unir par ce moien les Duchez de Lorraine & de Bar à la Couronne de France; occasion que Marie de Médicis ne devoit jamais laisser perdre; si elle eût bien connu les véritables intérêts de son fils & les siens propres. Car enfin, la Princesse de Lorraine étoit sa petite-niece, & la Reine Mère pouvoit en recevoir plus de secours & de consolation que d'une Infante d'Espagne. Philippe III. ne donna-t'il point si volontiers la fille aînée à Louis XIII. dans le dessein d'empêcher l'agrandissement de la France, en rompant le projet formé par Henri IV. d'obtenir pour son

Mort
d'Henri
Duc de
Lorraine,
Charles IV.
lui succède.

*Mercur
François.
1624.
Mémoires
de Beauvau.
Liv. I.*

1624. son fils l'héritière des Duchez de Lorraine & de Bar.

Ce ne sont pas des fiefs masculins. L'exemple de René d'Anjou Comte de Provence & Roi titulaire de Naples & de Sicile qui les posséda en vertu de son mariage avec Isabelle fille & héritière de Charles I. Duc de Lorraine & de Bar, prouve que les filles sont capables d'avoir ces deux Principautez. Il est vrai que le Comte de Vaudemont premier Prince du sang de Lorraine, en disputa la succession à René. Le différend aiant été remis à l'arbitrage de l'Empereur Sigismond & du Pape Eugène, ils jugèrent le Duché de Bar à René sans aucune difficulté. Il y eut seulement quelque contestation sur la Lorraine. Mais enfin le Comte de Vaudemont se désista de ses prétensions, à condition qu'il épouserait Yoland d'Anjou fille de René & d'Isabelle, & que la Princesse succéderait aux Duchez en cas que sa mère mourût sans enfans mâles. La chose arriva de la sorte; & les deux Principautez rentrèrent par le moien de ce mariage dans la Maison de Lorraine après avoir été quelque temps dans celle d'Anjou. Henri le Bon persuadé par ce qui étoit arrivé au regard de Frederic son trisaieul, que la Lorraine & le Barois ne sont pas des fiefs masculins, se met en tête de marier Nicole sa fille aînée au Prince de Phaltzbourg bâtard d'un Cardinal de Lorraine. Le Duc l'aimoit si particulièrement qu'il le vouloit faire son héritier. Mais le Conseil
d'Henri

LOUIS XIII. LIV. XXI. 73

1624

d'Henri lui représenta que pour éviter un différend, dont les suites seroient peut-être aussi fâcheuses que celles de la contestation formée à René d'Anjou, qui fit répandre beaucoup de sang, & causa la déolation du pais, il étoit nécessaire que la Princesse Nicole épousât Charles fils de François Comte de Vaudemont frère du Duc. Les mécontentemens que celui-ci avoit donnez à son aîné & la mauvaise opinion qu'Henri conçut de l'esprit inquiet & remuant de Charles son neveu, furent cause que le Duc demeura longtemps sans se rendre à des remontrances si plausibles, si raisonnables.

Quelque déférence qu'il eût d'ailleurs pour les avis de ses Ministres, Henri se-
oit demeuré ferme dans sa résolution, si
adroit Maximilien Duc de Bavière n'eût
le prendre par son foible; je veux dire
la superstition. Le Bavarois envoie
Vanci le Carme Dominique, ce préten-
Saint à miracles dont j'ai parlé à pro-
de la bataille de Prague & du siège de
ntauban. Ce Moine qu'Henri révê-
comme un nouveau Prophète envoyé
ciel, lui parle fortement de la part
ape que le Duc de Bavière & le Com-
Vaudemont mirent de leur côté.
on Henri désormais incapable de ré-
aux insinuations d'un homme qui
impose par son air mortifié, & par
sai quelles manières de Prophète,
e enfin fléchir, reçoit le Comte de
mont dans ses bonnes grâces, &
e V. D con-

1624. consent au mariage de Charles avec la Princesse Nicole. Mais c'est à condition que Charles reconnoitra qu'il succède aux Duchez de Lorraine & de Bar, en vertu du droit de son épouse, que tout se fera au nom de Charles & de Nicole, & que la monnoie sera frappée au coin de l'un & de l'autre. Le Comte de Vaudemont consent de son côté qu'Henriette sa fille aînée Princesse d'une rare beauté, soit donnée au Prince de Phaltzbourg, & qu'on leur assigne un bon apannage. Il fallut accorder cette satisfaction au Duc Henri qui vouloit procurer un établissement considérable à son favori, puisqu'il ne pouvoit pas le faire Duc de Lorraine.

On espéroit qu'Henri passeroit tranquillement le reste de ses jours, après la conclusion d'une affaire qui paroissoit assurer le bonheur de sa famille & le repos de ses sujets. Mais le bon Duc en jugeoit tout autrement. Il devint chagrin & mélancolique. Lorsque ses Courtisans lui disoient du bien de Charles, Prince qui avoit certainement de belles qualitez, & qui donnoit de grandes espérances, Henri jettoit de profonds soupirs. *Cet étourdi perdra tout*, s'écrioit-il quelquefois : *On le verra quand je n'y serai plus*. Ce que nous rapporterons dans la suite de cette Histoire où Charles IV. Duc de Lorraine joue d'étranges rôles, est une preuve certaine qu'Henri connoissoit parfaitement l'humeur & le génie de son neveu. Le bon Duc mourut enfin le 20. Juillet de
cette

cette année. Charles & Nicole son épouse commencèrent alors de régner conjointement. Tous les Ordres les avoient reconnus ; & après que les nouveaux Princes eurent juré sur les Saints Evangiles de conserver les droits & les privilèges de leurs sujets, on leur fit une entrée magnifique dans la ville de Nanci. 1624;

L'Europe étoit alors attentive aux desseins de l'Archiduchesse Isabelle, ou plutôt de Philippe Roi d'Espagne, dans les Pais-Bas. Le Marquis Ambroise Spino-la marchoit dans le Brabant à la tête de trente mille hommes, le Comte de Bergues commandoit un autre corps de dix mille dans le pais de Clèves. Les Etats Généraux des Provinces-Unies dont les forces sont inférieures, ne pensent qu'à se tenir sur la défensive. Maurice Prince d'Orange doit observer les démarches du Marquis avec une Armée de seize ou dix-sept mille hommes, & le Prince Frederic Henri son frère en a sept ou huit mille pour couvrir les places du Duché de Clèves. Quelqu'habile que fût le Marquis à cacher ses desseins, il ne peut prendre au dépourvu la ville de Breda, dont il projettoit la conquête. Justin de Nassau frère naturel de Maurice & Gouverneur de la place, fut la mettre en état de résister long-temps & en rendre les approches plus difficiles. La garnison étoit d'environ sept mille hommes aguerris & déterminés à se défendre bravement. Ils avoient des vivres & des munitions pour plu-

Siège de
Breda par
le Marquis
Ambroise
Spinola.

*Mercur
Francois.
1624.
Nani, Histo-
ria Veneta.
Lib. VI.*

1624.

plusieurs mois, & Maurice trouva encore le moien de leur envoyer du renfort & des rafraichissemens avant que la place fut entièrement investie. De puissans motifs animoient le Prince d'Orange à faire de son mieux en cette occasion, l'amour de la gloire, son dépit contre Spinola qui prétendoit se venger de l'affront reçu à Bergopzom, l'importance de conserver une forte barrière entre les Provinces-Unies & les Espagnols, & la crainte de perdre une belle seigneurie de l'ancien patrimoine de la Maison d'Orange.

Breda étoit si bien fortifié & pourvu d'une si bonne garnison, que Spinola désespérant de prendre la place à force ouverte, résolut de la réduire par la faim. Il fait des tranchées autour, élève quarante forts, ou redoutes, sépare son armée en quatre quartiers également distans l'un de l'autre. Pendant qu'il se repaît de l'espérance d'une conquête qui lui doit coûter peu de sang, Spinola est surpris de voir que le Prince Maurice travaille à l'affaiblir lui-même dans ses retranchemens & à lui couper les vivres. Le prudent Italien déconcerta le projet de l'ennemi, en faisant si bien escorter ses convois, que les gens de Maurice n'osèrent les attaquer, & qu'ils eurent du désavantage quand ils voulurent le faire. Attentif à tout ce qui se passe, le Prince apprend qu'on a tiré beaucoup de soldats de la citadelle d'Anvers, qui doivent escorter un convoi. L'occasion parut belle; Maurice forme

forme le dessein de surprendre la place. 1624
 C'étoit le moien d'obliger le Marquis à lever le siège de Breda, & à venir au secours de la plus puissante ville des Pais-Bas Espagnols. L'entreprise est si bien conduite durant une nuit obscure du mois d'Octobre, que les échelles sont déjà dressées & attachées aux murailles de la place. Elle tomboit infailliblement entre les mains du Prince d'Orange, si le fracas d'une échelle malheureusement renversée, & le bruit des rameurs qui passent des soldats en bateau, n'eussent pas effraïé quelques sentinelles, qui donnèrent incontinent l'alarme à leurs compagnons endormis. Les gens de Maurice déconcertez par cet accident, se retirent au plus vite, & il tombe malade peu de temps après. Le Comte Ernest Casimir de Nassau eut le commandement de l'armée en son absence. La santé du Prince fut tellement affoiblie par la violence du mal, qu'il ne fit plus que languir durant quelques mois. Il est naturel d'en attribuer la cause aux fatigues de la campagne. Le chagrin de ne pouvoir secourir Breda, ni vaincre l'opiniâtreté de Spinola, qui nonobstant la goutte dont il est cruellement tourmenté, la diminution considérable de son armée où les maladies font de grands ravages, & les incommoditez d'une saison fâcheuse, tient Breda étroitement bloqué durant tout l'hiver, le déplaisir, dis-je, qu'eut Maurice de voir avorter toutes ses entreprises contre un ennemi qui a per-

1624. du la moitié de ses troupes , contribua beaucoup à prolonger la maladie du Prince & à la rendre incurable.

Le Roi d'Angleterre donne au Comte de Mansfelt le commandement de ses troupes pour le recouvrement du Palatinat. Une autre chose n'occupa guères moins le monde que le siège de Breda. C'est l'embarquement du Comte de Mansfelt en qualité de Général des troupes que Jacques Roi d'Angleterre envoya vers la fin de cette année en Allemagne pour le recouvrement du Palatinat, entreprise mal concertée & dont le succès fut malheureux. Mansfelt chassé de l'Allemagne voulut se mettre au service des Etats Généraux des Provinces-Unies : mais je ne fai quelle jalousie entre Maurice Prince d'Orange & lui, les rendoit incompatibles. L'aventurier fut obligé de chercher parti ailleurs. J'ai déjà dit qu'il entra en négociation avec le Roi de France, la République de Venise & le Duc de Savoie. Mansfelt promettoit de faire une diversion dans les Etats du Roi d'Espagne, pendant que les trois Puissances confédérées agiroient dans la Valteline, dont elles méditoient de reprendre les forts mis en dépôt entre les mains du Pape. On donna pour lors quelque argent à Mansfelt, afin qu'il commençât ses levées : mais il y eut d'autres mesures prises dans la suite. Charles Prince de Galles & le Duc de Buckingham appellent Mansfelt en Angleterre, & lui offrent le commandement des troupes que Sa Majesté Britannique avoit enfin résolu d'envoyer en Allemagne pour le recouvrement des
Etats

*Mercurus
Francois.
1624.
Mémoires
de Louise
Juliane.
Pag. 274.
Nani, Historia
Veneta.
Lib. V.
1624.
Vittorio Siri,
Memorie
Riccardite.
Tom. V.
Pag. 640.
668 680.
698.
Rushworth's
Historical
Collections.
1624.*

LOUIS XIII. LIV. XXI. 79

1624

Etats héréditaires de Frederic Roi de Bohême. Le projet accommode mieux la France. En attaquant le Palatinat on faisoit une diversion. L'Empereur & le Roi Catholique ne pouvoient se dispenser d'y envoyer une partie de leurs troupes & d'en disputer l'entrée aux Anglois : cependant les trois Puissances confédérées pouvoient chasser sans peine les Espagnols de la Valteline & la rendre aux Grisons ses anciens maîtres. Une seule chose embarassoit la France. Jaques demandoit instamment que Louis se liguât avec lui pour obtenir la restitution du Palatinat, & c'est à quoi le Roi Très-Chrétien ne vouloit pas entendre, quoique d'ailleurs il fit espérer de consentir à la ligue, en cas que la République de Venise & le Duc de Savoie y entraissent pareillement. Après de longues négociations à Paris, à Londres, à Venise, on accorda seulement que l'argent déjà donné à Mansfelt fût employé à lever des troupes qui se joindroient à celles d'Angleterre pour le recouvrement du Palatinat. Le Roi de France fit encore comprendre, mais en termes généraux & ambigus, qu'il contribueroit sous main au bon succès de l'entreprise, & qu'il souffriroit que les Anglois passassent sur ses terres en cas de besoin, lors qu'ils s'avanceroient vers l'Allemagne. Jaques toujours sujet à prendre mal ses mesures, & à se reposer trop facilement sur des espérances vagues & incertaines, leva douze régimens tant

1624. d'infanterie que de cavalerie , & se prépare à les envoyer au secours de Frederic Roi de Bohême. Mais c'est à condition que Mansfelt ne fera pas la moindre hostilité sur les terres du Roi d'Espagne , ou de l'Infante Archiduchesse des Pais-Bas Catholiques.

Je ne comprends rien aux égards ni aux ménagemens de Sa Majesté Britannique pour des gens qui la jouoient de la manière du monde la plus indigne. Elle avoit fait demander à Isabelle la restitution de Frankendal , conformément au traité conclu avec son Altesse dix-huit mois auparavant , le passage libre pour quinze cens hommes de pied & deux cens chevaux que le Roi d'Angleterre pouvoit mettre dans Frankendal, en vertu du même accord. On répondit froidement au nom de l'Archiduchesse, qu'elle consentoit volontiers à la restitution de la place , & à donner passage dans ses Etats aux troupes Angloises : Mais que Son Altesse n'étoit pas engagée à obtenir la permission de l'Empereur , sur les terres duquel les soldats de Jaques doivent passer encore avant que d'entrer dans Frankendal. Cette réponse déconcerta les Anglois. Isabelle aiant parlé au nom de l'Empereur dans le traité dont il étoit question , ils crurent bonnement, qu'il leur seroit permis de passer indifféremment sur les terres de Son Altesse & de l'Empire , lors que le temps marqué pour remettre Frankendal entre les mains de Sa Majesté Britannique , seroit

roît expiré. Mais les Ministres Espagnols plus fins que les Anglois, dressèrent l'article de telle manière, qu'Isabelle s'obligeoit seulement à laisser le passage aux troupes d'Angleterre, dans les pais de sa domination : subtilité dont les Ministres Anglois ne s'apperçurent pas avant que de signer le traité. *On reconnut, mais trop tard, après la réponse de l'Archiduchesse, dit un Auteur, que les négociateurs doivent penser aux moindres choses, avoir soin que toutes les conditions d'un accord soient exprimées en termes précis, & ne se laisser jamais éblouir par de belles paroles.*

Après cette basse supercherie, Jaques devoit-il ménager les Espagnols ? N'étoit-il pas en droit de passer à main armée sur les terres d'Isabelle & de l'Empire pour aller se mettre en possession de Frankendal retenu contre la bonne foi d'un traité ? Mais par un autre motif que celui du Christianisme, le Roi d'Angleterre souffroit patiemment qu'on le jouât de tous côtez. Dans la commission qu'il donne à Mansfelt de commander les troupes destinées à passer la mer, Jaques permet bien à son Général d'attaquer l'Empereur, le Duc de Bavière & les autres Princes ennemis déclarez du Roi de Bohême ; mais il défend expressément que ses gens commettent la moindre hostilité contre l'Infante, ou contre le Roi d'Espagne. Sa Majesté Britannique exigea même que Mansfelt s'engageât par serment dans un écrit signé de sa main à suivre exactement tout

1624.

ce que sa commission lui prescrivait. Voici donc une nouvelle scène que Mansfelt va donner à l'Europe. Il s'embarque à Douvre avec ses troupes, & emporte avec lui pour deux cens mille livres sterling de lettres de change sur les banquiers d'Amsterdam. Tous les amis de Frederic espéroient que ce grand effort de l'Angleterre produiroit quelque chose d'avantageux au rétablissement des affaires du Roi de Bohême. Cependant il fut inutile par la simplicité ou par l'imprudence de son beau-père. Trop crédule aux espérances que la France lui donne en termes généraux, Jaques commande que son armée s'approche de Calais, & que le Général demande passage sur les terres du Roi Très-Chrétien. Louis qui ménage en apparence la Maison d'Autriche, affecte mille délais & amuse les Anglois. Ennuiez d'être si long-temps à l'ancre & de consumer inutilement leurs provisions, ils prennent le parti d'aller débarquer en Zélande. On y arrive après avoir couru risque de faire naufrage. Les Etats Généraux des Provinces-Unies auroient reçu de bon cœur les troupes Angloises, si elles eussent voulu les aider à délivrer Breda que le Marquis de Spinola pressoit de toute sa force. Mais la commission de Mansfelt le défendoit trop positivement. Les Etats Généraux s'excusent de donner passage aux Anglois, sous prétexte qu'ils consumeroient une trop grande partie des vivres destinez à la subsistance des armées & des sujets des Etats.

tats. Ainsi la flotte fut obligée de s'arrêter long-temps sur les côtes de Zélande, & d'attendre de nouveaux ordres de la Cour d'Angleterre, où tout se faisoit avec une extrême lenteur à cause de la mauvaise santé du Roi & des incertitudes continuelles de son esprit. Cependant les maladies emportent les soldats, & Mansfelt déplore en vain la perte de la moitié des gens embarquez sous son commandement.

Si le siège de Breda & la flotte d'Angleterre tenoient les gens du Nord en suspens, les Italiens naturellement plus spéculatifs étoient fort en peine de savoir à quoi tant de négociations liées à Rome, à Paris, à Venise & ailleurs sur l'affaire de la Valteline aboutiroient enfin. Elle devenoit tous les jours plus difficile par les intrigues des Espagnols qui cherchoient à se rendre la Cour de Rome favorable. Grégoire XV. avoit reçu en dépôt les forts bâtis dans la Valteline, & les deux Couronnes consentoient qu'il fût l'arbitre des seuretez nécessaires pour le maintien de la Religion Catholique dans le pais. Urbain successeur de Grégoire étoit bien voulu n'être chargé ni d'un dépôt qui lui coûtoit de l'argent à cause des garnisons qu'il entretenoit dans les forts, ni de l'arbitrage d'une contestation, que le plus raffiné politique ne pouvoit terminer, à son avis, sans mécontenter une des deux Couronnes. Cependant le Pape se feroit honnêtement titre d'intrigue, si moins cré-

Diverses négociations sur l'affaire de la Valteline.

Nani, *Historia Veneta. Lib. V.* 1624.

Vittorio Siri, *Mémoire Recondite. Tom. V.* Pag. 585.

611. 617. 636. 643.

&c.

Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu.

1624.

Mémoires pour servir à son Histoire.

1624.

1624. dule aux insinuations de ses parens gagnez par les Ministres d'Espagne , il se fût uniquement mêlé de ce qui concernoit la sûreté des gens de sa communion dans la Valteline. Mais prévenu par ses neveux, à l'un desquels Philippe offre de donner en mariage une riche héritière dans son Royaume de Naples , Urbain se va mettre en tête , ou du moins il feint d'être persuadé que la Religion Catholique ne se conservera jamais dans la Valteline , à moins que le Roi d'Espagne n'ait aussi bien que le Roi de France , la liberté d'y faire passer des troupes. On insère cet article dans un nouveau traité que le Pape Urbain dresse de concert avec le Duc de Pastrane & le Commandeur de Silleri Ambassadeurs des deux Couronnes. Mais heureusement celui-ci ne le signa pas.

Le Chancelier de Silleri & Puisieux Secrétaire d'Etat son fils aiant été disgraciés en même temps , Louis desavoue hautement ce que son Ambassadeur frère & oncle de deux Ministres , chassés à cause de leurs malversations, accepte contre les intentions de Sa Majesté. Mais le Pape ne se paie point de cette défaite , il prétend que le Roi ne peut refuser de s'en tenir aux articles dont son Ambassadeur est convenu. Béthune envoyé à la place de Silleri eut ordre de représenter fortement au Pape les raisons pourquoi Louis ne pouvoit accepter le traité dressé par Urbain. Nous les lisons dans l'instruction donnée à Béthune & dans une lettre du Roi à Mar-

à Marquemont Archevêque de Lion. Mon honneur, disoit Louis, ne me permet pas d'accorder ce que le Roi Catholique semble vouloir acquérir par force. Puis-je consentir que des peuples libres mes alliez, soient malgré eux réduits à l'esclavage, & stipuler leur servitude, pour ainsi dire, en donnant au Roi d'Espagne le passage de ses troupes par leur pais ? C'est tout ce qu'il peut desirer. Si je me relâche sur cet article, je lui assure ce qu'il usurpe, & je me rends caution d'une chose qui lui donne la facilité d'envahir la Valteline quand bon lui semblera, & de s'y fortifier derechef sans aucun obstacle. Dès que le Roi d'Espagne aura la liberté de ce passage, il me le fermera & à tous les Princes. Comment pourra-t-on ensuite se secourir les uns les autres ? Cela est contraire à la sècreté du S. Siège. Qu'on ne me replique pas que je puis faire passer mes troupes par la Valteline aussi-bien que le Roi d'Espagne. Chacun voit que dans toutes les affaires, où je serois obligé d'intervenir, il y auroit quelqu'occasion de rupture entre nous. Au lieu d'assurer la paix & le repos de l'Italie, un pareil traité seroit une source continuelle de contestations. Mais parce que Sa Sainteté peut insister sur le consentement du Commandeur de Silleri, vous la supplierez que sans s'arrêter à cette formalité, elle en revienne toujours au fonds & à la justice de la cause, à l'intérêt de la Chrétienté, & à la sècreté du Saint Siège. Jusques à ce qu'un traité soit signé & ratifié par les Princes, on pour-

1624. *y ajouter , ou en retrancher quelque chose , le Roi Catholique nous en a donné lui-même l'exemple , en n'exécutant point le traité de Madrid , & en refusant les premiers articles proposez par le Pape , quoi qu'il eût sujet d'en être content.*

Béthune avoit ordre de représenter non seulement ces raisons à la Cour de Rome , mais de leur déclarer encore que le Roi fatigué des longueurs affectées , se feroit enfin justice à lui-même par la voie des armes , puisque celle de la négociation sembloit désormais inutile. On commença de parler sur ce ton depuis que le Cardinal de Richelieu fut au timon des affaires. Persuadé qu'on ne rangera jamais autrement les Espagnols à la raison , le nouveau Ministre affecte de dire que le Roi fera marcher de nombreuses troupes sur les frontières des Pais-Bas & de l'Allemagne , pendant que l'Armée des trois Puissances confédérées pour le recouvrement de la Valteline agira en Italie. Richelieu conféra plusieurs fois avec les Ministres de la République de Venise & du Duc de Savoye. On résolut d'engager les Suisses à se déclarer pour l'exécution du traité de Madrid , & d'exciter les Grisons à prendre les armes afin de retirer les forts mis en dépôt entre les mains du Pape. Il fut alors dans un extrême embarras. Chagrin de se trouver entre deux puissans Rois , dont il ne peut éviter de mécontenter l'un ou l'autre, Urbain parle de remettre les forts entre les mains de
celui

celui qui les avoit avant le dépôt. Mais Béthune lui remontre que cette démarche fera incontinent suivie d'une rupture entre les deux Couronnes, & que si Sa Sainteté veut se délivrer de l'inquiétude que le dépôt lui donne, il est plus à propos de les faire démolir conformément au traité de Madrid, ou de les remettre aux Valtelins avec lesquels on s'accommodera plus facilement. Mais en rendant les forts, Urbain prétendoit être remboursé de l'argent dépensé pour l'entretien des garnisons mises par son prédécesseur. Les Espagnols offroient de dédommager le Pape, s'il leur rendoit les forts: Et cela tentoit l'avare Pontife. Béthune détourna le coup, en offrant un pareil remboursement de la part du Roi de France, si le Pape veut lui remettre les forts. Nouvelles difficultez à la Cour de Rome. On ne peut plus se défaire du dépôt sans offenser l'une des deux Couronnes, ni sans les exposer au danger d'une prompte rupture.

Urbain fait diverses propositions pour se démêler de cet embarras. Mais la France refuse constamment tout ce qui paroît sujet à de trop longs délais. *Le Roi mon maître, disoit Béthune, aime mieux que les forts soient rendus aux Espagnols que de voir traîner encore une affaire finie par le traité de Madrid. L'année ne se passera pas sans que Sa Majesté fasse quelque chose, puisque le Roi d'Espagne ne veut pas exécuter ce qu'il a promis.* Les Espagnols remuoient

1624- muoient mille ressorts différens afin d'empêcher que les Grisons ne rentrassent en possession de la Valteline, & de se conserver du moins quelque espérance d'y avoir un passage libre. Ils renouvelèrent la proposition de l'incorporer au domaine de l'Eglise de Rome, ils tentèrent Urbain en lui offrant d'en investir un de ses neveux. Mais le Roi de France & ses conféderez ne voulurent jamais entendre à de pareils expédiens. *L'agrandissement du Pape*, dit un sage Vénitien, *est peut-être plus à craindre que celui de tout autre Prince voisin. Si vous souffrez l'augmentation d'une puissance que la Religion rend formidable, quel moien aurez-vous de la réduire, lors qu'elle vous incommodera ? On ne peut l'attaquer sans s'exposer à de fâcheux inconvéniens, n'y l'abaisser sans se rendre odieux aux ignorans & aux superstitieux.* Donner la Valteline au Pape ou à ses neveux c'étoit la remettre à la discrétion de la Maison d'Autriche. Pouvoient-ils s'y maintenir indépendamment des Princes dans les Etats desquels elle se trouve enclavée ? Il auroit fallu tôt au tard s'en acommoder avec le Roi Catholique. Les Valtelins séduits par leurs Prêtres, ou par les émissaires d'Espagne, offrirent comme d'eux-mêmes de se donner au Pape, plutôt que de retourner sous la domination des Grisons hérétiques. La proposition étoit spécieuse, on espéroit que Louis naturellement superstitieux se laisseroit éblouir. Mais
l'es-

L'esprit de bigotterie ne régné plus tant au Conseil de France depuis que Richelieu y est entré. Béthune reçoit ordre de déclarer au Pape que Louis ne souffrira point que les Grisons ses alliez soient dépouillez de ce qui leur appartient. 1624.

Les Espagnols qui vouloient du moins gagner du temps , & reculer autant qu'il seroit possible l'exécution du projet formé entre les Puissances confédérées , de recourir à la force , puisqu'une négociation de huit mois à Rome , ne seroit qu'à rendre l'affaire de la Valteline plus difficile & plus embarrassée ; les Espagnols, dis-je , engagent Elizabeth leur Reine à écrire une lettre pleine de tendresse au Roi de France son frère , afin de le détourner de sa résolution. *J'oublierois les nobles sentimens que le sang de France inspire à tous ceux qui en sont formez , dit Elizabeth à Louis , Et je me rendrois indigne de la Couronne que je porte , si je négligeois d'embrasser les occasions qui se présentent de faire quelque chose pour le bien public Et pour la conservation de la paix entre deux Monarchies que je dois chérir particulièrement. Je vois avec un extrême déplaisir , Monsieur , que la mauvaise intelligence entre quelques Ministres du Roi mon époux Et ceux de V. M. peut causer une guerre funeste , Et qu'il n'y a personne qui s'emploie efficacement afin de la prévenir. La passion raisonnable que j'ai de n'être pas tout-à-fait inutile en ce monde, me porte à vous offrir mon entremise en*
cette

*Vittorio S.
ri, Memorie
Recondite.
Tom. V.
Pag. 654.*

1624. *cette occasion. J'espère que je ne trouverai pas de grands obstacles à surmonter, auprès de deux Princes unis déjà par le sang & par la conformité de leurs bonnes intentions. Vous êtes disposez l'un & l'autre à convenir de tout ce qui sera nécessaire au bien commun de vos sujets & de vos alliez, & au maintien de la paix d'Italie.* On crut en France que Philippe avoit dicté lui-même cette lettre à la Reine son épouse. Il parut en même temps je ne sai quel écrit de la façon des Jésuites, dit-on. L'Auteur y étendoit un peu plus les raisons qu'Elizabeth avoit touchées dans sa lettre. Le Cardinal de Richelieu fut d'avis, & les gens du Conseil de Louis l'approuvèrent, que S. M. répondit en termes généraux à la Reine d'Espagne, & qu'on affectât de faire sentir à la Cour de Madrid, que Philippe & ses Ministres se trompoient grossièrement, s'ils s'imaginoient qu'une tendresse mal entendue pour une sœur, fût capable de détourner Louis de ses justes entreprises.

Le Marquis de Cœuvres est envoyé aux Suisses & aux Grisons.

Richelieu pensa dez les premiers jours de son Ministère à rétablir la réputation de la France chez ses alliez, & à la rendre formidable à Rome & à Madrid. Non content d'envoyer des ordres précis à Béthune & à Marquemont de parler ferme au Pape & de le menacer, le Cardinal donne à connoître dans toutes les occasions que le Roi se prépare à employer la force de ses armes, en cas que les Espagnols persistent plus long-temps dans leur refus

LOUIS XIII. LIV. XXI. 91

refus d'exécuter le traité de Madrid. Le 1624.
 Marquis de Cœuvres est envoyé chez les *Nani, Historia Veneta. Lib. V.*
 Suisses en qualité d'Ambassadeur extraor-
 dinaire, avec ordre de les exhorter à se 1624.
 joindre au Roi pour le recouvrement de *Vittorio St-ri, Memorie Recondite. Tom. V. Pag. 613.*
 la Valteline. La somme de six cens soi-
 xante mille livres que Cœuvres portoit,
 parut le moien le plus propre à donner du
 mouvement aux Suisses. Une partie de- *Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu.*
 voit leur être distribuée, & l'autre étoit
 destinée aux fraix de la guerre, en cas
 que Sa Majesté ne pût se dispenser d'y
 entrer. Quelques Officiers Grisons qui
 servent en France & qui ont du crédit au-
 près de leurs compatriotes, accompagnent
 Cœuvres dans le dessein de l'aider, quand
 il sera question d'animer les Grisons, &
 de les exhorter à secouer le joug que la
 Maison d'Autriche prétend leur imposer.
 On avoit donné deux instructions au
 Marquis. Le Roi lui enjoignoit dans
 une d'exhorter tous les Cantons Suisses
 à concourir avec Sa Majesté pour le re-
 couvrement de la Valteline, de disposer
 les Catholiques à ne refuser pas plus long-
 temps la garantie du traité de Madrid, de
 persuader aux Grisons d'accorder une
 amnistie générale aux Valtelins révoltez,
 de presser Leopold d'Autriche Archiduc
 d'Inspruck de décharger les Grisons des
 conditions defavantageuses, qu'il avoit
 extorquées d'eux par violence ou par ar-
 tifice dans les traitez de Lindau & de
 Coire. En cas que les affaires se termi-
 nent à l'amiable, & que les Espagnols re-
 nonçant

1624. nonçant de bonne foi à leur prétention de se conserver la liberté de faire passer leurs troupes par la Valteline, l'Ambassadeur doit demeurer sur les lieux jusques à ce que tout soit ponctuellement exécuté.

Que si la voie de la négociation demeure toujours inutile, comme il y avoit grand sujet de le craindre, dans une seconde instruction secrète qui contenoit les véritables raisons de son envoi, Cœuvres a ordre de faire en sorte que les Grisons se soulèvent, de rappeler les gens bannis par les intrigues, ou par la violence du parti Espagnol, de leur fournir des armes, de lever des régimens Suisses & Grisons, de chasser les Officiers de l'Archiduc Leopold, de lui enlever les endroits dont il s'est mis en possession, de bâtir des forts afin de lui fermer l'entrée du pais, de passer ensuite dans la Valteline, de se rendre maître des forts mis en dépôt entre les mains du Pape, & de prendre garde dans l'exécution de ce dernier article à ménager le S. Père, autant qu'il sera possible, & à sauver certaines apparences de respect. Cœuvres devoit examiner sur les lieux si ces choses étoient praticables, & en ce cas chercher les expédiens les plus propres à faire réussir l'entreprise. Pour ce qui est des provisions & des munitions nécessaires à la subsistance des troupes qui se leveroient, & que la France devoit envoyer au delà des Alpes; les Vénitiens s'obligeoient à les four-

fournir. Le Marquis ne demeura pas long-temps en Suisse sans recevoir de nouveaux ordres d'exciter les Grisons à se soulever au plutôt. On lui recommandoit seulement de prendre garde que la Religion Catholique fût maintenue par tout, qu'on eût tous les égards & tous les ménagemens possibles pour les Officiers & pour les soldats du Pape qui gardoient les forts de la Valteline, & que les gens du pais fussent humainement traités par les Grisons, sous la domination desquels la Valteline devoit rentrer.

Nous avons la harangue de l'Ambassadeur à la Diète générale des treize Cantons assemblez à Bade. Il y parle conformément à sa première instruction, des bons desseins du Roi son maître pour le recouvrement de la Valteline, & représente fortement à ses auditeurs les raisons qu'ils ont de seconder tous unanimement S. M. T. C. dans une entreprise si utile à leur République, & si nécessaire à la conservation de la liberté des Grisons leurs allies. *Magnifiques Seigneurs*, dit Cœuvres avec son éloquence naturelle & cavalière, *c'est pour vous donner une nouvelle preuve de sa bienveillance, & de l'estime qu'il fait de votre amitié, que le Roi mon maître votre meilleur allié m'envoie extraordinairement à cette assemblée générale.* Dès que le rétablissement des affaires de son Roiaume dans un état tranquille florissant lui a permis de jeter les yeux sur celles de ses voisins, il a cru devoir s'op-

1624.

Harangue
du Marquis
de Cœuvres
à la Diète
générale des
Cantons
Suisse.

Vittorio Siri, *Memorie*
Recondite.
Tom. V.
Pag. 654.
ser 655.

1624.
Mercur
François.
 1624.

ser à certaines usurpations , & procurer à ses alliez le repos & le bonheur dont jouissent ses sujets. L'ancienne alliance des Rois ses prédécesseurs avec la Nation Helvetique , semble lui promettre que vous recevrez bien ses bons offices , & que vous écouterez volontiers les conseils qu'il vous donne. Ils tendent à rendre vòtre union si ferme & si stable qu'elle ne puisse être ébranlée par les ennemis de vòtre liberté. Sa Majesté vous a représenté plusieurs fois que la mesintelligence qui se trouve parmi vous, est le plus grand obstacle à la prospérité de vòtre République. Tant que vous serez divisés au dedans , vòtre amitié sera moins recherchée des Princes & vos forces deviendront moins redoutables au dehors. La division semée chez les Grisons vos amis & vos conféderez , est la cause de l'oppression qu'ils souffrent maintenant. Craignez, Magnifiques Seigneurs , que ce mal ne se répande plus avant. Vòtre République est en danger d'un entier bouleversement , si la mesintelligence y continuë. Il en est des corps politiques comme des naturels. Les uns & les autres se maintiennent par ce qui contribue à leur production , & se détruisent par les causes contraires. Réveillez-vous à l'avertissement du malheur dont vous êtes menacés. En reprenant la bonne correspondance établie par vos prédécesseurs entre les membres de vòtre République , témoignez au monde que vous n'êtes pas moins jaloux de vòtre conservation, & travaillez à transmettre à vòtre postérité un état

seils de Sa Majesté. Cela n'a pas empêché
elle n'ait donné tous ses soins à leur obte-
la restitution de la Valteline & de leur
rté. Le refus que quelques-uns de Mes-
rs les Cantons ont fait d'accorder leur
antie, a retardé l'exécution du traité de
drid: Et c'est ce qui rend l'affaire plus
icile. Sa Majesté prévoit ces fâcheux
idens, quand elle vous déclara, il y a
x ans, qu'elle étoit disposée à laisser la
négociation dont on ne voit point la
& d'obliger les Espagnols par la force
es armes à rendre ce qu'ils ont injuste-
nt usuré. Vous n'en fûtes pas d'avis.
vos instantes prières, on reprit la voie
la négociation. Qu'a-t-elle produit de-
s huit mois? Divers articles proposés
Rome. S. M. C. a rejeté les uns, &
loi mon maître ne peut accepter les au-
pour plusieurs raisons importantes à
honneur & à la conservation de votre
rté. Ce qui l'arrête davantage, c'est
demande que font les Espagnols d'un pas-

1624. *judiciaire à votre République ? C'est pour-
quoi Sa Majesté commande à M. de Béthun
son Ambassadeur de représenter forte-
ment au Pape qu'elle ne peut consentir à cet
article, & d'insister que la Valteline soit
rendue aux conditions stipulées dans le trai-
té de Madrid. Elle continuera la négocia-
tion, tant qu'il y aura lieu d'espérer une
juste satisfaction à ses alliés. Les voies de
la douceur lui sont plus agréables que la for-
ce & la violence. Voilà l'affaire impor-
tante à votre repos, sur laquelle le Roi
mon maître vous demande aujourd'hui vos
avis. Il espère que vous prendrez votre
dernière résolution de concert avec lui, &
que vous appuierez ses bonnes intentions.*

*Proposer aux Suisses de donner des
soldats pour la guerre la plus juste & la
plus utile à leur République, sans leur
offrir de l'argent, c'est s'exposer à un re-
fus certain. Point d'argent, point de
Suisse, dit le Proverbe. La Cour de
France eut soin de prévenir cet inconvé-
nient. J'apporte, Magnifiques Seigneurs,
les ordres de Sa Majesté pour le paiement
de vos pensions, ajouta le Marquis de
Cœuvres. Tant que l'état de ses affaires
le lui a permis, elle vous a donné des mar-
ques de sa libéralité. Si vous n'avez pas
reçu si ponctuellement ce que le feu Roi vous
a promis, les guerres & les divisions sur-
venues en France, l'ont empêché. Tout est
tranquille maintenant, grâces à Dieu ; &
le bon ordre établi dans les finances donne à
S. Majesté le moyen de vous dédommager
ample-*

ampliemens de ce que vous n'avez pas touché. Si le Roi mon maître vous donne ces preuves effectives de son desir sincère de cultiver votre amitié, & d'entretenir l'alliance contractée avec vous, il espère aussi que vous en userez avec la même franchise, & que rien ne sera changé dans les traités faits entre la Couronne de France & vous. Il seroit inutile de vous représenter combien cette alliance vous est avantageuse; vous en voyez tous les jours les bons effets. Je me contente de vous assurer que le Roi mon maître veut à l'exemple de ses prédécesseurs, l'entretenir pour l'affermissement de votre République. Il vous conjure d'être désormais plus unis, & de vous souvenir que la bonne intelligence que vous aurez les uns avec les autres, est le plus solide fondement de votre liberté. Aimez votre patrie, Maisons, la jalousie, & les autres causes de vos divisions; serrez de plus en plus les liens de la confédération & d'amitié qui sont entre le Roi mon maître & vous; enfin, joignez-vous à lui pour rendre à Messieurs les Princes le repos & le bonheur dont ils ont si tant qu'ils sont demeurés fermes & constants dans leur alliance avec Sa Ma-

Quelques pressantes que fussent les raisons de l'Ambassadeur de France, elles ne firent pas grande impression sur l'esprit des Suisses assembles à Bade. La Cause du Nonce du Pape & des Agens du d'Espagne étoit trop forte dans les Cantons

Succès de la
négociation
du Marquis
de Cœuvres.

1624.

Cantons Catholiques. On dit au Marquis de Cœuvres que la Diète n'avoit ni les ordres ni les instructions nécessaires pour rendre une réponse positive aux propositions du Roi Très-Chrétien, qu'elles seroient communiquées aux supérieurs, & que les Cantons tiendroient à Soleurre une autre Diète générale, où ils déclareroient leur dernière résolution à l'Ambassadeur. Cependant les Cantons Protestans s'assemblèrent à Arau, & les Catholiques à Lucerne. Cœuvres & Cavazza Résident de la République de Venise à Zurich travaillent de toute leur force à gagner les uns & les autres, & à déconcerter les intrigues des gens du Pape & du Roi d'Espagne. Cœuvres envoie Mesmin son Secrétaire aux Cantons Protestans assemblez à Arau, & un autre de ses domestiques nommé Duménil aux Catholiques à Lucerne. L'argent distribué de la part du Roi de France, fait des merveilles, sur tout auprès des Protestans. Ceux de Berne & de Zurich consentent aux levées que le Roi demande. Mais les Catholiques ne sont pas si traitables. A force de leur représenter que Louis ne prétend chasser les Espagnols de la Valteline qu'en prenant toutes les mesures possibles pour la conservation de la Religion Catholique dans le pais, que la perte de la Valteline fera infailliblement suivie de celle des Ligues Grises, dont l'Archiduc Leopold occupe déjà une partie, & que le Roi d'Espagne maître des passa-

Nani, Historia Veneta. L. V. 1624. Vittorio Siri, Memorie Recondite. Tom. V. Pag. 655. 656. Sc. Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu. 1624.

prendre la Valteline par les armes. Ce
un ménagement pour le Pape qui en
loit les forts en dépôt. Les esprits
t déjà bien préparés, le Marquis de
uvres obtient tout ce qu'il demande
Diète de Soleurre. Ce seul Canton,
a Caballe de l'Advoier Rool Pension-
e d'Espagne prévaut, refuse de se
arer. Cependant tous les autres ap-
ivent la levée des gens de guerre pour
rance. Lande & Devaux envoiez
Grifons par l'Ambassadeur, y firent
re fort bien. On leur promet d'exé-
r ce que le Roi de France propose, &
prendre les armes quand Cœuvres
onnera.

se prépare donc sérieusement à faire
ption dans la Valteline au mois d'Oc-
e suivant. Béthune averti de tout,
le le Pape de remettre les forts entre
mains des Espagnols. C'étoit une es-
de civilité, afin qu'Urbain n'eût pas
and sujet de crier quand on les lui
veroit par force. Il n'a tenu qu'à Vittorio Si-

1624.
*Mémoires
 pour servir
 à l'Histoire
 du Cardinal
 de Richelieu.*
 1624.

font en Suisse & ailleurs, pénètrent le dessein des François; & engagent le Pape à garder les forts. On se flattoit que Louis & ses conféderez s'arrêteroient à la vue des armes & des enseignes du S. Siège, & qu'en tout cas, Urbain seroit dans la nécessité d'appeller les Espagnols au secours des forts attaquez, & de fulminer des anathèmes contre ceux qui lui enlèvent un dépôt mis entre ses mains. Le Pape se rend aux instances des Espagnols, & s'imagine bonnement que son nom seul fera reculer les François & leurs alliez. On l'avertit que le Marquis de Cœuvres prend ses mesures pour entrer dans la Valteline à main armée. Les Espagnols lui présentent des lettres de Cœuvres & de Béthune interceptées & déchiffrées ensuite. On y voloit clairement que le Roi de France avoit résolu d'enlever les forts. Urbain demeure tranquille. *Me voudroit-on faire cet affront?* dit-il, & continue de proposer des voies d'accommodement. Spada son Nonce en France emploioit toute son éloquence à persuader Louis de se désister d'une entreprise, dont le succès donneroit de trop grands avantages aux Hérétiques. *Votre Majesté, lui disoit-il, vient d'acquiescer une gloire immortelle en travaillant à la destruction de l'hérésie dans son Royaume. Est-il possible qu'elle veuille aujourd'hui se mettre à la tête d'une ligue contraire au maintien de la Religion Catholique dans la Valteline?* Lors que vous pouvez, Sire, exécutez.

exécuter le saint & beau projet de ruiner entièrement l'hérésie en France, vos armes iront répandre le sang des Catholiques, & remettre la Valteline à la discrétion des Grisons qui ont tenté d'y extirper l'Eglise de Jesus - Christ ? Les diverses contorsions du Roi en écoutant ce discours, témoignèrent que ces figures outrées ne lui plaisoient point. Prenez-vous-en aux Espagnols, répond-il d'un air chagrin. Ils me forcent à secourir mes alliez dont ils oppriment la liberté & usurpent le bien. Je suis bon Catholique, graces à Dieu, & n'ai pas moins de zèle que le Roi d'Espagne pour le bien de la Religion. Je n'oublierai jamais ce que je dois à Dieu & à ma réputation. Que le Pape ne s'inquiète point : j'ai pour lui tous les égards & tout le respect qu'il peut attendre d'un Prince religieux.

Le Nonce réussit encore moins à donner des scrupules à Richelieu. *Je croi, Monseigneur, répondit un jour Spada au Cardinal qui lui disoit brusquement que le Marquis de la Vieuville avoit tout gâté en écoutant les divers expédiens que la Cour de Rome & celle de Madrid proposoient pour accommoder l'affaire de la Valteline, & que si la Vieuville les eût rejettes d'abord, les Espagnols seroient venus à la raison ; je croi que vous & Monseigneur le Cardinal de la Rochefoucault, êtes fort embarrassés quand on délibère sur de pareilles affaires dans le Conseil du Roi. Vous devez être en garde contre les*

1624. *artifices des Espagnols , & contre les censures dont les fauteurs des hérétiques sont frappez dans le Droit Canonique. Soiez en repos sur mon chapitre , dit Richelieu piqué de la raillerie du Nonce. Je pris mes précautions dès que je fus nommé Secrétaire d'Etat. Le Pape m'acorda pour lors un bref qui me donne la permission de faire tout ce que le Roi me commande pour son service , sans que je puisse encourir aucune censure. Je ne sai , reprit Spada , si ce que vous avez obtenu comme Secrétaire d'Etat , vous peut servir depuis que vous êtes devenu Ministre. Quoi qu'il en soit , favoriser les hérétiques , c'est une chose mauvaise par elle-même. Il y a donc lieu de douter que le Pape puisse dispenser sur cet article. Encore un coup , M. le Nonce , repartit le Cardinal avec un peu d'émotion , ne vous inquiétez point pour la sûreté de ma conscience. Les raisons que le Pape eut de me donner une dispense lors que j'étois Secrétaire d'Etat , subsistent encore depuis que je suis entré dans le Conseil du Roi comme Ministre. S'il est nécessaire de la renouveler , Sa Sainteté ne me refusera pas cette grace. Favoriser les hérétiques , c'est un terme extrêmement vague. Ce qu'il signifie peut-être bon ou mauvais , selon la diversité des motifs qu'on se propose , ou selon que les cas & les circonstances varient. On dit que Richelieu étudia depuis cette question à fonds. Après un long & sérieux examen , il déclara hautement qu'il soutiendrait que toutes les résolutions prises*

ses durant son Ministère au regard des alliances & des traitez avec les hérétiques, étoient bonnes en conscience, & qu'en cas de besoin il les feroit approuver par cent docteurs de Sorbonne. Jamais Ministre d'Etat fut-il plus exact & plus scrupuleux ? disons mieux : vid - on jamais une pareille forfanterie ? 1624.

Chacune des trois Puissances confédérées pour le recouvrement de la Valteline, Le Duc de Savoie remarque judicieusement un Noble Vénitien, avoit ses vues particulières, elles ne s'accordoient en aucune manière sur les moyens de parvenir au but de leur ligue. Louis ne prétendoit pas rompre avec l'Espagne, & ses troupes ne devoient paroître que comme un secours accordé aux Grisons ses anciens alliez qui reprenoient ce que le Roi Catholique leur enlevait injustement. C'est pourquoi les forces de France eurent ordre de s'arrêter sur la frontière, & de s'engager le moins qu'il seroit possible en Italie. On envoyoit seulement un ou deux régimens au Marquis de Cœuvres, dont la petite armée fut principalement composée des Soldats levez en Suisse & chez les Grisons avec l'argent de France. Les Vénitiens y alloient plus rondement. Persuadez qu'il falloit arrêter une bonne fois les entreprises continuelles des Espagnols sur la liberté de l'Italie, les sages du Sénat demandoient que les Conféderez attaquaient vigoureusement les Espagnols, pendant que le Marquis de Cœuvres re-

Le Duc de Savoie propose au Roi de France & au Sénat de Venise d'attaquer conjointement le Duché de Milan ou la République de Genes. Nani, *Historia Veneta*. Lib. V. 1624.

seroit pas mis autrement
trer dans la ligue. *Est-ce q*
ment de la Valteline, disoi
tres du Savoïard au Conse
au Sénat de Venise, doit é
des grandes dépenses des Coi
peines qu'ils se donneront ?
raisonnablement espérer qu
effraiez d'une ligue formée
meureront en repos après qu
chassez de la Valteline ? C
Monarchie ne s'arrête pas
chose. Elle cède au temps en
contres, mais elle ne laisse p
première occasion de reprend
projets & de se venger de ce
opposez. Il faut profiter de
& chasser enfin les Espagnol
La chose est facile dès que la
délivrée. Les troupes que l'
- envoyer en Italie n'auront p
libre. Le Duc nôtre maître
les Ministres de Savoie, faci
ses troupes, ses soins & sa
entretenir le noble C...

mille espérances chimériques. *Avec mes seules forces & quelque argent fourni par la République de Venise*, disoit-il en lui-même, *j'ai su résister à l'Espagne, lorsque tout le monde la redoutoit. Elle perdoit le Duché de Milan si j'eusse trouvé des seconds. Que ne doit-on pas espérer aujourd'hui, si le Roi de France & la République de Venise l'attaquent conjointement avec moi en Italie ? Ses plus grandes forces sont occupées dans les Païs-Bas. L'Angleterre & tous les Princes du Nord se déclarent pour l'Electeur Palatin contre l'Empereur. Voici une belle occasion de faire trembler à son tour, cette fière Maison d'Autriche qui tient depuis long-temps l'Europe dans un effroi continuel. Le Sénat de Venise écoutoit volontiers la proposition d'attaquer le Milanois ; on espéroit d'y faire quelque conquête & de s'agrandir en terre ferme. Mais le Roi de France demeurait inflexible dans sa résolution de n'entrer point en guerre ouverte avec celui d'Espagne. Louis ne cherchoit pas des allies à proprement parler ; il vouloit avoir des gens qui dépendissent tellement de lui, qu'il pût borner leurs projets, & arrêter le progrès de leurs armes, comme il le jugeroit convenable à l'état présent de ses affaires. En un mot, il ne se soucioit pas de conquérir, à moins que la meilleure partie ne lui fût ajugée, & que les Conféderez ne se contentassent de ce qu'il donneroit.*

Le Savoiard qui roule toujours plus
E 5 d'un

cette entreprise, contre une
grate au gré de Marini, qui
venger des mauvais tra
croit en avoir reçus. Char
fait remonter à Paris & à
Valteline se reprendra beau
cilement, si les forces du F
trouvent une puissante diver
La République de Genes est u
ressources des Espagnols, di
nistres Savoiards. En la d
leur enlevez le Milanois, &
du grand avantage qu'ils ti
d'or & d'argent de leur no
Les Genoïs font les avance.
dont le Roi d'Espagne a besoin
l'arrivée de ses flotes & de ses
que les Genoïs ne seront plus en
à Sa Majesté Catholique, elle
quoi fournir à ses guerres &
ses. Le port & la Ville de
encore d'un usage merveilieu
berté de l'Italie. Quoi de plus
lever ce grand arsenal des Elb

France en le faisant souvenir de ses vieilles prétentions sur l'Etat de Genes , & les Vénitiens en réveillant leur ancienne jalousie sur le grand commerce des Genoïs. Pour ce qui est du Savoïard , il se plaignoit en son particulier du tort que les Genoïs lui avoient fait, en recevant de l'Empereur la confiscation du Marquisat de Zuccarello petit fief de l'Empire , fort à la bienfiance de la Maison de Savoie, & qui lui avoit été frauduleusement vendu par Scipion Carretti depuis qu'il fut accusé d'un crime capital devant les Magistrats de l'Empire : Charles Emmanuel faisoit encore grand bruit sur je ne sais quelles indignitez commises publiquement à Genes contre sa représentation, qui servit de jouet à la populace.

Tel est le génie de plusieurs Princes, Hautains , & vindicatifs, ils se croient dispensés de l'observation du précepte qui nous oblige à pardonner les injures les plus atroces , & en droit de se venger du moindre affront , en dût-il coûter la vie à une infinité d'hommes. Louis XIV. en a fait périr plus de deux cens mille dans la seconde guerre déclarée depuis qu'il eût pris l'administration de ses affaires. Et quel fut le prétexte d'une si sanglante entreprise ? *La mauvaise satisfaction*, que les Etats Généraux des Provinces-Unies lui avoient donnée , dit le Roi dans une lettre qui fut comme l'avantcourière de la marche d'une armée formidable. Que si vous demandez les causes de

un Prince puissant & all
l'Europe en feu sur des pi
voles ? Les Potentats de
pouroient avec plus de just
contre la France, & lui décl
afin de tirer raison des méd
ses aux uns ou aux autres.
l'ordre exprès, ou du moind
bation de Louis XIV ; de
insultantes gravées sur les
pitale ; & des premières
l'Europe enchaînées aux pi
tuës. Mais , graces à Die
Souverains ont plus de reli
manité que le Roi Très-Chr
dez qu'un orgueil si ridicule
dignation aux gens d'esprit
postérité , ils ont méprisé
les inscriptions , & ces sta
XIV. On a seulement lev
la vuë des grandes pauvreté
enivré de l'encens que d'inc
lui donnent sans cesse.

Conférence La proposition du Duc

LOUIS XIII. LIV. XXI. 109

d'envoyer mourir le Connétable de Lesdiguières en Italie; soit que Richelieu prétende se signaler dès la première année de son Ministère par quelque entreprise éclatante au dehors, le Conseil de France accepte le projet d'attaquer les Genoïs. Il n'en fut pas de même dans le Sénat de Venise. On y refusa d'employer les forces de la République contre celle de Gènes pour des raisons honnêtes & dignes de la prudence & de la gravité de ceux qui opinèrent en cette occasion. Jean Bassadonna remontre fort judicieusement qu'il est injuste de se venger des Espagnols sur une République, trop dévouée, il est vrai, à cette Monarchie; mais innocente dans les fonds, des usurpations continuelles du Roi d'Espagne; que la ruine des Genoïs ne seroit peut-être pas moins préjudiciable à la liberté de l'Italie que l'adjonction de la Valteline au Duché de Milan; que la conquête de leur Ville & de leur Etat n'est point si facile que Charles Emmanuel se l'imagine; que le Sénat ne trouvera jamais dans cette entreprise de quoi se dédommager de ce que la guerre coûtera; que le Duc de Savoie semble oublier que selon le cours ordinaire de la nature, il ne lui reste pas assez de vie pour exécuter la moindre partie de ses vastes desseins; que la nation Françoisise abandonne ses projets avec la même promptitude qu'elle les forme; enfin, que la prudence ne permet pas qu'on attire les armes étrangères en Italie, & que s'il y a

1624.
de Savoie &
le Connétable de Lesdiguières.

Histoire du Connétable de Lesdiguières. Liv. XI. Chap. 8. Nani, Historia Veneta. Lib. V.

1624.
Vittorio Siri, Memorie Recondite. Tom. V. Pag. 670. 671. &c.

jesté de donner dans le
de Charles Emmanuel.

Mais les engagements étoient
de part & d'autre , lors qu'il
par la Cour de Savoie en
France. Le Connétable
accompagné du Maréchal
Bullion Conseiller d'Etat,
jusques à Suze , où le Duc
le Prince de Piémont avoit
se rendre. Ils appellent l'ancien
tres le nouveau Ministre
conférences. On devoit prendre
mesures , afin d'attaquer la
République de Genes
s'oppose de toute sa force
entreprise , & crie que s'il
sion à faire en Italie, ce d'inter-
ruption des Conféderez de
Mais la France invariablement
tion de n'entrer point direc-
re avec l'Espagne n'en veut
parler. On ne presse plus
rien sur l'affaire de Genes

LOUIS XIII. LIV. XXI. III

concertent cependant un traité particulier entre le Roi de France & le Duc de Savoie. Déjà ils partagent entr'eux l'Etat de Genes. Après quelque légère contestation sur le meilleur morceau, je veux dire sur la Ville de Genes, le Savoïard aveuglé par son ambition consent qu'elle soit comprise dans le lot de la France. Un voisin si formidable & si remuant confinoit déjà par trop d'endroits aux Etats de la maison de Savoie : quelle étoit l'imprudence de Charles Emmanuel de lui ouvrir une nouvelle porte pour entrer dans le Piémont ? C'est en vain que des gens sages & éclairés remontrent au Duc les fâcheuses conséquences de son traité. Tout occupé des chimères dont sa tête est remplie, il se flatte ridiculement que les François sujets à se dégoûter de leurs entreprises, lui céderont par quelque accommodement la Ville de Genes quand elle sera conquise. Les Espagnols effrayés de ce qui se tramoit contr'une République, dont la conservation leur étoit de la dernière importance, tentèrent Charles Emmanuel en lui offrant l'Archevêché de Tolède pour son fils le Cardinal ; quelque satisfaction pour ses prétentions sur le Marquisat de Zuccarello, & d'autres bonnes conditions. Mais le Duc n'écoute ni les sages remontrances de ses amis, ni les offres avantageuses de la Cour de Madrid.

Durant la conférence de Suze, le Marquis de Cœuvres & Béthune Ambassadeur de France à Turin, fut surpris par une

Irruption
du Marquis
de Cœuvres

1624. de France à Rome concertoient ensemble
dans la Val- la manière & le temps d'entrer à main
teline. armée dans la Valteline. La résolution
en étoit prise, & Cœuvres avoit reçu la
commission de Général de l'Armée du
Roi & de ses Conféderez pour le recou-
vrement de la Valteline. Béthune aiant
écrit à Cœuvres vers le mois de Novem-
bre dans le jargon qui leur servoit de chif-
fre, qu'il étoit temps *de recourir à Nôtre-*
Dame de frappe-fort, les Grisons se soule-
vent incontinent & chassent les Officiers
& les soldats que l'Archiduc Leopold mit
à Coire & dans tous les autres endroits
dont il s'empara, il y a un an ou deux.
Après avoir fermé les passages aux Alle-
mans, le Général de l'armée des Conféde-
rez entre dans la Valteline à la tête de six
mille hommes de pied & de trois cens che-
vaux par Poschiavo, dont il chasse la gar-
nison du Pape. Bagni qui commandoit les
troupes Ecclésiastiques dans le pais, se
trouva fort embarrassé. Trop foible pour
résister au Marquis de Cœuvres, il n'osoit
appeller à son secours le Duc de Feria
Gouverneur de Milan, de peur de contre-
venir à la parfaite neutralité que le S. Pé-
re vouloit garder dans cette affaire. Tout
ce que Bagni peut faire, c'est de menacer
les Conféderez de remettre aux Espagnols
les forts déposez entre les mains du Pape,
si le Marquis de Cœuvres passe plus a-
vant. On ne se met pas autrement en peine
de ce que dit Bagni : l'armée des Conféde-
rez prend Pianta mala, & marche droit à
Tirano

Nani, Histo-
ria Veneta.
Lib. VI.

1624.

Vittorio
Siri, Memo-
rie Recondi-
te. Tom. V.

Pag. 704.

705. 706.

Et c.

Histoire du
Ministère du
Cardinal de
Richelieu.

1624.

Vie du mt-
me par Au-
bery. L. II.
Chap. 4.

LOUIS XIII. LIV. XXI. 113

Tirano où le Général du Pape s'est enfermé. Le Duc de Feria voulut lui envoyer du secours, mais il étoit trop tard. Le détachement Espagnol revient sur ses pas, dès qu'il apprend que la Ville de Tirano s'est rendue aux premières approches du Marquis de Cœuvres, & que Bagni retiré dans le Château a capitulé immédiatement après. On lui accorda les conditions les plus honnêtes par respect pour le Pape. Sondrio & Morbegno capitale de la Valteline ouvrent encore leurs portes, & les Conféderez se trouvent maîtres de tout le pais, excepté Rive & Chiavenna, où les Espagnols firent passer du renfort.

Le Pape se récrie à la nouvelle de l'irruption dans la Valteline, il fait quelque vacarme, & se plaint de ce que les armes & les drapeaux du S. Siège n'ont pas été respectez. On lui répond que les Espagnols ont poussé à bout la patience du Roi Très-Chrétien & de ses alliez; & qu'il seroit ridicule de souffrir plus long-temps que Sa Majesté Catholique se mette sur le pied de n'observer que les traites dont elle s'accommode. Ses Ministres se déchaînoient par tout contre les Vénitiens, ils menaçoient hautement d'une irruption sur les terres de la République. Le Pape ne fut guères plus épargné. Les Espagnols crioient contre sa froideur dans l'affaire de la Valteline. *Content de faire un peu de bruit, disoient les Espagnols, il souffre tranquillement les insultes faites au S. Siège.* Pour

1624. Pour profiter de la conjoncture, on propose à Urbain une ligue avec l'Espagne. Mais les Espagnols ne savoient pas qu'il y avoit plus de dissimulation que de réalité dans la colère du Pape. On se louoit en France de sa modération. Plus irrité que jamais de la faute de son prédécesseur, qui se mit mal à propos entre les deux Couronnes, en recevant un dépôt que le Pape ne pouvoit garder qu'autant qu'il plairoit à l'une ou à l'autre, Urbain ne veut entendre parler ni de vengeance, ni d'engagement avec les Espagnols. Il craignoit que cette démarche ne le rendît si dépendant d'eux, qu'il ne pût désormais se séparer des intérêts du Roi Catholique, ni se raccommo-der avec la France quand l'état de ses affaires le demanderoit.

Paroles
aigres entre
le Cardinal
de Richelieu &
l'Ambassadeur d'Espagne.

Vittorio
Siri, *Memorie Recondite*. Tom. V.
Pag. 740.
741. 742.

Les Princes d'Italie neutres ne furent pas moins allarmez que le Pape des mouvemens de la Valteline, & quand on eut appris quelque chose de ce qui s'étoit négocié à la conférence de Suze, ils ne doutèrent plus que la France ne pensât sérieusement à faire la guerre à l'Espagne. Le Grand Duc ordonne à Gondi son Envoié à Paris d'agir fortement auprès de Marie de Médicis, afin qu'elle détourne l'orage dont l'Italie est menacée. *Que veut-on que je fasse ? Je souhaite plus qu'aucun autre, dit la Reine Mère, de voir la paix bien établie entre deux Princes qui me touchent de fort près. Mais le Conseil d'Espagne en use si mal au regard du Roi mon fils, que je*

je ne dois pas m'opposer à sa résolution de sauver son honneur, & d'obliger enfin le Roi d'Espagne à tenir les paroles qu'il a données. Non content de n'observer point ses traittez, il paroît se moquer ouvertement de nous. C'est inutilement que je m'emploierai au rétablissement de la bonne intelligence entre les deux Couronnes, tant que l'Espagne n'abandonnera pas ses entreprises sur la Valteline. La réputation du Roi mon fils est trop engagée dans cette affaire, & il doit la soutenir à quelque prix que ce soit. Richelieu parla plus fortement au Ministre du Grand Duc quand Gondi vint l'exhorter à la paix. *Peut-on proposer au Roi, dit le Cardinal, de renoncer à tous les sentimens d'honneur, & d'abandonner honteusement les plus anciens alliez de la Couronne? Sa Majesté est convaincue que le moien le plus sûr d'avoir une paix solide avec l'Espagne, c'est de l'obtenir par une bonne guerre.* Gondi jugea par cette conversation que bien des gens avoient raison de croire que Richelieu vouloit absolument la guerre, quoi qu'en plusieurs rencontres il témoignât de bonnes dispositions à la paix. L'intérêt de l'Etat, & la nécessité d'aquerir de l'estime & du crédit dans son entrée au Ministère, concouroient à déterminer le Cardinal à la guerre. Il lui étoit important d'ôter ce préjugé pris contre lui, qu'un Ecclésiastique uniquement formé pour le cabinet & pour les intrigues, doneroit difficilement dans les entreprises vigoureuses & éclatantes. On ne savoit

1624. favoit pas encore que le Cardinal Ximenez étoit le grand modèle que le nouveau Ministre se propofoit. Richelieu avoit autant, peut-être plus de passion que l'autre de commander une armée.

Le Marquis de Mirabel Ambassadeur d'Espagne en France voioit fort bien, que Richelieu dissimuloit ses véritables sentimens, quand il parloit du rétablissement de la paix. Dans le temps même que le Cardinal donnoit de bonnes espérances aux Ministres de l'Empereur, du Roi d'Espagne, & du Duc de Bavière, il négocioit ouvertement avec ceux d'Angleterre, de Dannemark, des Provinces-Unies & des Princes Protestans d'Allemagne, & ne leur parloit que de ligue pour s'opposer à l'agrandissement de la Maison d'Autriche. Le feu monte à la tête de Mirabel : il va trouver Richelieu dans le dessein de s'éclaircir une bonne fois avec lui. *Permettez-moi, Monsieur, dit Mirabel, de vous déclarer librement ce que le monde pense des divers mouvemens que nous voions à présent. On trouve fort étrange, & les gens de bien sont scandalisez de ce qu'un homme de votre caractère favorise les hérétiques plus ouvertement qu'aucun autre de ceux qui ont été avant vous au Conseil du Roi de France. Un Protestant déclaré ne feroit pas plus de mal à la Religion Catholique. Si le Roi mon maître l'aimoit moins, il pourroit rendre à vos Huguenots l'argent que vous faites donner aux Hollandois, & soutenir les hérétiques & les rebelles de France,*
comme

comme le Roi Très-Chrétien appuie ceux qui se sont soulevés contre leur Souverain légitime. J'ai eu patience jusques à présent, & j'ai bien voulu me flater que vous prendriez enfin des mesures plus raisonnables. Mais puisqu'un plus long silence seroit criminel & préjudiciable au service du Roi mon maître, je proteste de sa part devant Dieu, que vous serez seul responsable des maux que vos conseils pourront causer à la Chrétienté. Monsieur, repartit le Cardinal, piqué des reproches de l'Ambassadeur, je sai quelle différence il y a entre une affaire d'Etat, & une affaire de Religion. Je suis Cardinal, bon Catholique, & né dans un pays où il n'y a point de Maranés. Je pense à ce qui peut rendre le Roi mon maître plus grand & plus puissant, & nullement à servir le Roi d'Espagne dans son projet de la Monarchie Universelle. Vous voyez que je n'ai pas moins de franchise que vous. Lors que le Roi mon maître étoit occupé à réduire les Hérétiques rebelles de son Roiaume, le vôtre a pris occasion d'opprimer nos allies; doit-on trouver étrange que nous pensions maintenant à les secourir & à les délivrer? Au reste on ne craint point ici que vous rendiez aux Huguenots ce qui a été donné aux Hollandois. Le Roi saura toujours se faire obéir dans son Roiaume & secourir ses allies. Quelques gens s'entremirent pour accommoder le Cardinal & l'Ambassadeur qui s'étoient séparés fort aigris l'un contre l'autre. Mirabel fit toutes les avances. Il recon-

jon son
frère.

*Journal de
Bassom-
pierre.
Tom. II.
Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. V.
Pag. 745.
746.*

loux de la grande considération
ton Duc d'Anjou son frère acqui
le Roiaume. On parloit depuis lo
de marier ce jeune Prince à la
tière de Montpensier dont le Du
se avoit épousé la mère. Gast
amoureux vers la fin de cette ar
croit qu'il pense sérieusement à
Princesse, qu'Henri IV. a desti
second fils. Deux partis se forme
tinent à la Cour, l'un favorise
traverse le mariage. Richelieu
fort embarrassé entre Louis &
Celui-ci faisoit le passionné, & le
posoit à ses empressements. Le
avoit besoin de toute son habile
ménager tellement entre les de
qu'ils le choisissent comme
leurs démêlez, en les remettan
ment de la Reine Mère, qui ne
que de concert avec Richelieu.
pons ici le commencement d
gues qui causeront dans quel
d'étranges mouvemens à la Co

épouse & contre le Duc d'Anjou son frère. 1624.
 Dès que la Cour se fût apperçue que certaines assemblées de divertissement se faisoient exprès chez la Princesse de Conti, afin que Gaston eût l'occasion & le loisir de voir la Princesse de Montpensier dont il se déclaroit l'amant, tous les ennemis de la Maison de Guise se liguerent contr'un mariage qui leur paroissoit trop avantageux à son agrandissement. Le Duc de Guise aiant épousé la Douairière de Montpensier mère de la Princesse, il étoit à craindre que le Duc d'Anjou ne s'unît à ses nouveaux alliez au préjudice du Prince de Condé & du Duc de Montmorenci leurs anciens ennemis. On vid avec étonnement la Duchesse de Chevreuse épouse d'un cadet de la Maison de Guise & la Marquise de la Valette dont le mari fils du Duc d'Epemon étoit proche parent de la Princesse de Montpensier, se joindre à ceux qui vouloient empêcher qu'elle n'épousât l'héritier présomptif de la Couronne.

Il ne faut pas demander que des Dames de Cour se conduisent par les règles du bon sens. Elles ne suivent ordinairement que leurs caprices & leurs passions. La Duchesse de Chevreuse & la Marquise de la Valette n'aiment pas la Princesse de Conti sœur du Duc de Guise. Il y a de la jalousie entre ces Dames. Elles se sont réciproquement piquées en certaines rencontres. Cela suffit pour animer les deux autres à chagriner la Princesse en traversant une affaire qu'elle ménage. Chevreuse

1624.

se & la Valette confidentes de la jeune Reine, lui représentent qu'elle sera infiniment moins considérée, si le Duc d'Anjou marié, a des enfans. Elles lui insinuent même que la santé de Louis paroissant foible & incertaine, il est bon que l'héritier présomptif de la Couronne ne se marie pas si-tôt. *Que deviendrez-vous, Madame, disoient les artificieuses Confidentes de la Reine, si le Roi vient à mourir sans enfans ? Vous renfermerez-vous dans un Cloître pendant que la Princesse de Montpensier montera sur le trône ? C'est votre intérêt que l'héritier de la Couronne soit en état de vous épouser au défaut du Roi son frère.* Ces insinuations entrent profondément dans l'esprit de la Reine, qu'elle remontre elle-même à Louis que le crédit & l'autorité de Gaston augmenteront trop considérablement, si plus heureux que le Roi, il a des enfans. Louis naturellement soupçonneux & jaloux entre dans ces raisons. Un conseil que Bassompierre donna de fort bon sens à la Princesse de Condé, augmente encore la défiance du Roi, & lui fait prendre la résolution de s'opposer aux desseins de son frère. C'étoit l'intérêt du premier Prince du sang que le Duc d'Anjou se mariât le plus tard qu'il seroit possible ; la Couronne regardoit Condé de plus près tant que Louis & Gaston n'avoient pas d'enfans. Le Prince vivoit alors dans son Gouvernement de Berri, éloigné des affaires, & chagrin du rétablissement de l'autorité de la Reine Mère
par

par l'entrée du Cardinal de Richelieu dans le Ministère. Cependant la Princesse de Condé demouroit à la Cour attentive à tout ce qui s'y passoit.

1624.

Elle s'entretient avec Bassompierre du mariage , & le prie de lui dire quel parti le Prince de Condé doit prendre dans une affaire sur laquelle toute la Cour est partagée. *Vous ne pouvez pas absolument la rompre, Madame, répondit Bassompierre. Elle se conclura dès que le Roi & la Reine Mère seront d'accord sur ce chapitre. Mais il n'est pas impossible d'en reculer la consommation, & par conséquent de trouver avec le temps une occasion de renverser tout ce qui est fait. Si M. le Prince & vous feignez d'en être bien-aises, les ennemis de la Maison de Guise s'obstineront à la traverser. On craindra que Monsieur ne devienne trop puissant en épousant une Princesse sœur utérine du Prince de Joinville auquel vous avez promis de donner Mademoiselle de Bourbon votre fille. Contentez-vous de dire d'un air gai & content en apparence, que Monsieur devant être marié tôt ou tard, vous aimez mieux qu'il épouse Mademoiselle de Montpensier que toute autre personne. Par ce moien vous gagnerez l'affection de Monsieur, & de la Maison de Guise. Le monde en estimera plus M. le Prince, qui paroitra préférer le bien de l'Etat à ses intérêts particuliers : Et cependant vous aurez le plaisir de voir qu'en vous déclarant en faveur du mariage de Monsieur, vous y apportez les plus grands obstacles.*

1624. *Que si l'affaire se finit, vous en tirerez moins cet avantage, que Madame, fille de la Duchesse de Guise, dont le fils doit être marié dans la Maison de Conti.* La Princesse suivit le Conseil judicieux Bassompierre. Elle se trouve aux assemblées chez la Princesse de Conti, & est d'être plus ardente qu'aucune autre pour le mariage de Gaston avec l'héritière de Montpensier. On ne manque d'en prendre de l'ombrage. Certains gens remontrent au Roi que par cette alliance, le Duc d'Anjou gagne les restes du parti de la Ligue, & la Caballe de M. le Prince, qui s'éloignera insensiblement des intérêts du Roi, & embrassera désormais avec chaleur ceux de l'héritier présomptif de la Couronne. La jalousie de Louis le réveille : il ordonne au Colonel Ornano de rompre toutes ces intrigues, & d'empêcher que le Duc d'Anjou ne prenne aucun engagement avec la Princesse de Montpensier.

1625. *Causes de la seconde guerre de Religion sous le règne de Louis XIII.* Lorsque Louis & son premier Ministre contiennent du succès de l'irruption faite dans la Valteline, paroissent disposés à envoyer des ordres au Connétable de Lesdiguières d'attaquer plutôt le Duché de Milan comme le Sénat de Venise le propose, qu'à se joindre à la République de Genes à qui Charles Emmanuel veut faire une querelle sur des prétextes frivoles, on apprend à la Cour de France que les Ducs de Rohan & de Soubize travaillent à soulever le parti réformé. Celui-ci aiant armé des batimens

*Mémoires
du Duc
de Rohan.
Liv. III.*

LOUIS XIII. LIV. XXI 123

à la Rochelle, entre avec quelques soldats dans Blavet petit port de Brétagne, où le Duc de Nevers avoit des vaisseaux destinez, disoit-on, à faire la guerre aux Turcs; mais équipez exprès pour bloquer la Rochelle par mer, & pense à se rendre maître de la place & de ce qu'il trouve dans le port. Voici la seconde guerre de Religion sous le règne que j'écris, commencée par Soubize & soutenue ensuite par Rohan son frère, soit qu'ils espérassent d'obtenir avec plus de facilité l'entière exécution du traité de Montpellier, en excitant quelque mouvement dans le Roiaume, lors que les meilleures troupes du Roi marchaient en Italie: soit que les Espagnols les eussent encore animez sous main, en leur promettant du secours, ou du moins d'occuper tellement le Roi de France au dehors, qu'il ne seroit pas en état de réprimer ceux qui remueroient dans le Roiaume. Et c'est peut-être ce que le Marquis de Mirabel Ambassadeur d'Espagne insinuoit au Cardinal de Richelieu, en le menaçant que le Roi Catholique *rendroit aux Huguenots l'argent donné aux Hollandois*. Quoi qu'il en soit, les deux frères prirent mal leurs mesures en cette rencontre, & se déclarèrent avec trop de précipitation. N'étoit-il pas plus à propos d'attendre que la guerre fût bien engagée en Italie? Les Réformez auroient demandé pour lors la réparation de leurs griefs avec plus de seureté; le Roi d'Angleterre, les Etats Généraux des Provin-

1625.
Journal de Bassompierre.
Tome II.

1625. ces-Unies, & les Princes Protestans d'Allemagne avec qui le Roi se lioit tout de bon contre la Maison d'Autriche, auroient appuié les justes demandes des Réformez. Et Louis occupé au dehors & obligé à ménager ses alliez, n'auroit pû se dispenser de les accorder. Si nous en croions le Maréchal de Bassompierre, ne contretemps des Réformez choqua tellement Richelieu, que changeant de vues tout à coup, il conseille au Roi de ne rompre point avec l'Espagne. *Tant que le parti Huguenot subsistera dans le Roiaume, Sire, lui dit le Cardinal, vous ne pourrez rien entreprendre au dehors. Votre Majesté doit abandonner ses autres desseins, & penser uniquement à réduire des rebelles qui la traverseront toujours. Continuez la guerre commencée pour la restitution de la Valteline; votre honneur y est engagé, mais n'attaquez point le Roi d'Espagne. Puisque vos troupes ont passé les Alpes, on peut aider le Duc de Savoie, & voir à quoi l'entreprise sur l'Etat de Genes aboutira. Vous en tirez du moins ces deux avantages, de contraindre les Espagnols à l'exécution du traité de Madrid, & de vous être rendu plus formidable au dehors.*

Un flatteur du Cardinal de Richelieu n'explique pas mal les vues secrètes de cet habile Politique, en le faisant parler de la sorte dans un entretien particulier avec le Roi son maître au commencement de l'an 1625. *Un Prince qui ne cherche que le repos, se chagrine quand il voit les désordres*

LOUIS XIII. LIV. XXI. 125.

des de son Etat. Mais celui qui aime la gloire s'en console aisément. Ce malheur lui fournit des occasions de signaler sa prudence & son courage. Ceux qui ont été chargés de l'administration de vos affaires, Sire, avoient de bonnes intentions : mais la force de génie nécessaire pour remédier aux désordres du Roiaume leur manquoit. Que votre Majesté ne s'inquiète point. Il est seulement question de rechercher les causes du mal & de voir comment on les peut ôter. Quatre choses concourent à la foiblesse présente de l'Etat. L'ambition démesurée de la Maison d'Autriche la porte à entreprendre sur vos voisins, & à surmonter les barrières qui se trouvent entr'elle & le Prince seul capable de s'opposer à l'exécution de ses vâstes projets. Les trois autres causes sont internes, la licence excessive des Princes & des grands Seigneurs qui entreprennent hardiment sur votre autorité, le défaut de troupes aguerries & bien disciplinées pour réprimer vos ennemis étrangers ou domestiques, enfin la négligence de faire les fonds nécessaires à commencer & à soutenir une bonne guerre en cas de besoin. De là cette foiblesse de l'Etat qui vous afflige, Sire. L'entreprise de M. de Soubize sur Blavet pendant que vous secourrez les Grisons, prouve à votre Majesté que le parti Huguenot tâchera toujours de se prévaloir de l'occupation que vos armes auront au dehors. Les guerres civiles que les Princes ou les Seigneurs mécontents renouvellent presque tous les ans les rendent comme indépendans, &

1625.
 Cardinal de
 Richelieu.
 1625.
 V. le Testa-
 ment Politi-
 que du mè-
 me 1. Part.
 Chap. 1.

1625. leur donnent occasion de s'attribuer une partie de l'autorité qui vous appartient uniquement ; Elles entretiennent les peuples dans la désobéissance , & vous mettent hors d'état de vous faire craindre à la Maison d'Autriche. Par ses usurpations continuelles sur vos voisins & sur vos alliez , elle devient insensiblement capable de travailler ouvertement à la ruine de la France , à moins qu'on n'arrête une bonne fois les progrès que l'Empereur & le Roi d'Espagne font tous les jours en Allemagne & en Italie. Enfin le défaut de troupes aguerries & de bons fonds , vous empêche d'agir efficacement au dedans & au dehors du Roiaume pour réduire les rebelles , & pour repousser un ennemi d'autant plus dangereux qu'à la faveur de la paix que vous êtes obligé d'entretenir avec lui , il acquiert des forces qui seront un jour fatales à votre Couronne. Voilà, Sire, à quoi votre Majesté doit remédier désormais. La chose n'est pas impossible , graces à Dieu. Avec un peu d'application, il sera facile de vous rendre puissant au dedans & formidable au dehors.

Que l'entretien soit feint ou véritable, il n'importe. Nous y trouvons les maximes fondamentales de la politique du Cardinal de Richelieu. La suite de cette Histoire prouvera qu'il ne les perdit jamais de vûe dans les dix-huit années de son Ministère. Après avoir mis de bonnes troupes sur pied , & réglé les finances par rapport à ses desseins , il travailla tout de bon à la ruine du parti Réformé. Les
Prin-

Princes & les Grands Seigneurs furent *assés* pour le servir dans ce projet. Amusez par l'espérance de je ne sai quelles récompenses dont on eut soin de flater leur avarice ou leur ambition, ces Messieurs ne voulurent pas voir que le Ministre les abaisseroit ensuite sans aucune difficulté. Pendant qu'il leve les obstacles que l'agrandissement de son maître trouve au dedans, l'habile Richelieu suscite des affaires à la Maison d'Autriche, il a soin de secourir ceux qu'elle veut opprimer. Et dès que Louis aura moins à craindre de la part des Réformez & des Princes ou des Grands de son Roiaume, le Cardinal lui fera porter ses armes de tous côtez contre la Maison d'Autriche, affoiblie par le grand nombre d'ennemis que le Cardinal a déjà soulevez contr'elle. Ce plan formé dès la première année de son Ministère, est une des principales causes de la décadence de la Monarchie d'Espagne, & de la puissance énorme de celle de France. Louis XIV. a recueilli plus que son père les fruits surprenans des conseils de Richelieu. Et peut-être qu'il faudroit desespérer maintenant de voir la France abattue à son tour, si le Roi aveuglé par son ambition n'avoit pas commis la même faute que Philippe II. Les vastes projets de celui-ci épuisèrent ses Etats d'hommes & d'argent, sa Monarchie devint si foible, que la France l'auroit subjuguée plus d'une fois, si la nécessité de mettre une balance dans l'Europe, n'avoit engagé toutes

1625. tes les autres Puissances à se réunir pour sauver l'Espagne. Philippe commença de la ruiner en voulant conquérir l'Angleterre, & mettre la Couronne de France sur la tête d'un Prince de la Maison d'Autriche. Les grands secours envoyez à la Ligue épuisèrent les thrésors du Perou, firent prendre de belles Provinces à l'Espagne, & donnèrent le temps à la formation d'un Etat qui l'a défolée dans le vieux & dans le nouveau monde. Le même inconvénient pourra bien arriver à la France. Louis XIV. a voulu faire un de ses petits-fils Roi d'Espagne: Et nous voions déjà que les forces de son Etat épuisé par les guerres précédentes, & les sommes immenses envoyées au dehors, ne fussent pas pour soutenir une si grande entreprise.

*Mémoires
de Rohan.
Liv. III.
Discours du
même sur les
derniers
troubles.
Journal de
Bassompierre.
Tom. II.
Mercure
François.
1625.*

Je reviens à la seconde guerre de Religion. Si l'entreprise fut imprudente & mal concertée par un certain endroit, il ne s'ensuit pas qu'elle ait été injuste. Le Duc de Rohan en expose les raisons avec cet air de probité qui reluit dans les actions & dans les écrits de ce grand homme. *Le sujet de la seconde guerre, dit-il, ce fut l'infraction de la paix précédente en tous ses articles.* Nonobstant le brevet accordé aux habitans de Montpellier, le Roi conservoit la garnison mise dans la Ville, & y bâtissoit une Citadelle. Bien loin de démolir le Fort Louis devant la Rochelle, selon ce que Sa Majesté promet par un autre brevet, Arnaud en continua les fortifications commencées: & après la mort de celui-

celui-ci , Toiras son successeur enflé de la faveur du Roi & de l'appui du Comte de Schomberg parfaitement bien rétabli à la Cour, conçut de plus grandes espérances qu'Arnaud de réduire la Rochelle ; dont le blocus par mer & par terre sembloit devoir être bien-tôt formé. Les anciens privilèges de cette Ville , on les comptoit pour rien , son commerce se ruinoit , & tout ce qui entroit dans la Rochelle paioit des impôts extraordinaires. Louis se déclaroit l'ennemi irréconciliable d'une Ville qui servit de retraite au Roi son père , au Prince de Condé son grand oncle , & à six Princes du sang enfans de celui-ci , lors qu'ils étoient tous également poursuivis par ceux qui avoient juré l'extinction entière de la Maison de Bourbon. Par le traité de paix fait devant Montpellier, l'exercice de la Religion Réformée fut rétabli dans tous les endroits, où il avoit été aboli durant la guerre précédente : l'exécution de cet article est éludée à Tours & en plusieurs autres Villes. En vertu du même traité, & de l'Edit de Nantes les Réformez étoient capables d'entrer dans les Charges : On rejette même ceux qui se présentent pour le vil office de Sergent , à moins qu'ils ne changent de religion. Les Synodes, les Colloques, & les autres assemblées Ecclésiastiques étoient permises aux Réformez : mais l'agrément des Gouverneurs de Province qu'il faut désormais obtenir , & les Commissaires que le Roi y envoie, rendent l'exécution de cet article ex-

1625. très-difficile , pour ne pas dire impossible. Il sembloit que les Magistrats ne voulussent plus avoir égard au bon droit des Réformez , ni leur rendre justice. Ils perdent leurs procès sur *l'étiquette du sac*. Les Parlemens donnent des Arrêts contraires en des causes pareilles : le Catholique gagne & le Réformé perd dans le même cas.

Lors que le Corps des Réformez se plaignoit de tant d'injustices criantes, & qu'on alléguoit les promesses & les sermens du Roi ; *Sa Majesté*, répondoit-on d'un ton fier & dédaigneux, *ne contracte point avec ses sujets, encore moins avec des hérétiques & des rebelles*. Quelques Catholiques Romains plus équitables que les autres blâmoient ces maximes barbares : mais leur voix, dit Soubize dans son manifeste, étoit étouffée par les clameurs de ceux qui croient qu'au défaut des autres moyens d'exterminer les Huguenots, il en falloit venir à une saignée semblable à celle de la S. Barthelemi. Que ceux qui conservent encore quelques sentimens d'équité, ajoute ce Seigneur, jugent de ce que peuvent & doivent faire des gens qui voient leur perte si opiniâtrement résolue. A quelles extrémités de pareilles injustices ne sont-elles pas capables de les porter ? La patience ne sert qu'à rendre nos ennemis plus hardis & plus entreprenans ; & il n'y a plus d'autre ressource pour nous qu'un desespoir forcé. Je sai qu'on exagère ordinairement dans un manifeste dressé pour animer le peuple, peut-être pour lui

en

LOUIS XIII. LIV. XXI. 131

en imposer. Mais enfin, tout ce qui nous 1625.
reste de l'Histoire du règne que j'écris,
prouve évidemment que la destruction
des Réformez étoit jurée, avant le conseil
donné au Roi par le Cardinal de Riche-
lieu, à l'occasion des mouvemens excitez
par Rohan & Soubize. Si on laissoit les
Eglises Réformées dans une apparence de
paix, ce n'étoit que pour travailler plus
seurement à leur ruine. On ne nous dis-
simule pas qu'un des premiers motifs des
alliances conclues avec l'Angleterre & les
Provinces-Unies, c'étoit de les empêcher
de secourir le parti Réformé, quand le Roi
jugeroit à propos de l'attaquer ouverte-
ment. En promettant un secours d'argent
aux Etats-Généraux des Provinces-Unies,
on stipule qu'ils fourniront au Roi des
vaisseaux quand il en aura besoin ; c'est-
à-dire quand il voudra prendre la Rochel-
le. Rohan & Soubize commencèrent la
seconde guerre avec trop de précipitation,
je l'avoue : Mais il avoient des raisons lé-
gitimes de prendre les armes pour deman-
der l'exécution de ce qui leur fut solem-
nellement promis à la paix de Montpel-
lier. Racontons maintenant l'entreprise
sur Blavet, autrement le Port Louis, &
voions ce que le Duc de Rohan & les au-
tres nous aprennent.

Les Rochelois extrêmement pressés, & Entreprise
inquiets des préparatifs qui se font en Bré- sur Blavet,
tagne pour le blocus de leur Ville par mer, autrement
demandent conseil à Rohan & à Soubize. le Port
Louis.
Entre les grands Seigneurs Réformez, ils
étoient

1625. étoient les seuls qui eussent du zèle & de

*Mémoires
de Rohan.*

Liv. III.

*Discours du
même sur
les troubles
présens.*

*Journal de
Bassom-
pierre.*

Tome II.

l'ardeur pour la conservation de leurs Eglises. Les deux frères furent embarrassés. Diverses choses les détournoient de la guerre, le défaut de concert & d'intelligence dans le parti Réformé, durant les troubles précédens, & la crainte de déplaire au Roi d'Angleterre & aux Etats Généraux des Provinces-Unies, qui venoient de conclure une ligue avec le Roi.

Mes affaires domestiques, dit ingénument le Duc de Rohan, *me portoient au maintien de la paix. La disgrâce du Chancelier de Silleri & de Puisieux son fils faisoit cesser la persécution excitée contre moi, je jouis-*

sous de ce qui m'avoit été assigné pour me

Histoire du dédommager de mes Gouvernemens. Mais le blocus de la Rochelle paroissoit d'ailleurs si certain, que Soubize entreprit de

Ministère du

Cardinal de

Richelieu.

1624.

Bernard,

Histoire de

Louis XIII.

Liv. X.

Mercur

François.

1624.

& 1625.

prévenir aux dépens de tout son bien & au péril de sa vie, ce coup fatal aux Eglises Réformées. Je ne sai, ajoute Rohan, si ceux de notre Religion qui nous blâment, eussent voulu tant risquer pour sa conservation. Il a raison : pendant que la Tremouille, la Force, Châtillon & les autres Seigneurs du parti Réformé, ne pensent qu'à l'établissement de leur fortune, un cadet de la Maison de Rohan conçoit le noble dessein de sauver la Rochelle, & de hazarder tout pour une Ville dont la ruine entraînoit celle des Eglises Réformées de France. Si Soubize manque de prudence, il y a quelque chose de grand & d'héroïque dans sa résolution.

Difons

LOUIS XIII. LIV. XXI. 133

Disons tout. Trop de circonspection eût 1625.
 eût-été mis la Rochelle en danger d'être
 perdue sans ressource. Soubize a du moins
 a gloire d'en avoir retardé la ruine du-
 rant quelques années. Le Maréchal de
 Bassompierre est un juge desintéressé :
 Voions ce qu'il pense de l'entreprise. Elle
 ne lui paroît point si criante. *Les Hu-*
guenots, dit-il, *souffroient impatiemment*
un fort construit à mille pas de la Rochelle
par M. le Comte de Soissons en 1622. veu-
que la démolition en étoit promise par un
article de la paix. Le Roi y eût consenti,
si ils l'eussent demandée après que Sa Majes-
té se fût embarquée en la guerre qu'elle pro-
ettoit. Mais l'impatience de faire raser
le fort ne permit pas aux Rochelois d'atten-
dre. Toutes leurs importunités étant inu-
tiles, ils résolurent de faire quelque noble
représaille, afin que rendant ce qu'ils au-
roient pris, on leur remît le fort qui les in-
commodoit. Voilà certainement la véri-
té du fait.

Soubize rempli de son projet va trou-
 ver son frère à Castres, & le lui commu-
 nique. C'étoit de surprendre Blavet &
 les vaisseaux qui s'y équipaient, tant
 pour le Roi que pour le Duc de Nevers
 qui veut, disoit-on, faire des courses sur
 les Turcs avec son nouvel Ordre de Che-
 valerie, prétexte dont la Cour couvroit
 le dessein de bloquer la Rochelle. Je
 vous demande seulement que vous me secon-
 diez, si je réussis, dit Soubize à Rohan,
 & si l'entreprise échoue, vous aurez la li-
 berté

1625. *berté de me desavouer.* Rohan approuve le projet , & donne parole à son frère de l'assister. *Nous espérons*, dit-il , *que Sa Majesté Britannique & les Etats Généraux des Provinces-Unies porteroient plus facilement le Roi à donner de bonnes conditions aux Rochelois , si dépourvus de ses vaisseaux , il ne pouvoit exécuter le dessein de bloquer la Rochelle , ni accomplir les promesses faites aux Conféderez , à cause des mouvemens excitez dans son Roiaume.* La chose n'étoit pas mal imaginée. Mais il falloit attendre que la guerre étrangère fût plus engagée , & cependant se prémunir le mieux qu'il seroit possible, contre le blocus qu'on craignoit. Les Rochelois furent trop impatiens , & Soubize se laissa emporter à la passion de se signaler par une action éclatante. Il eût en effet pris & les vaisseaux & le fort de Blavet , si Noailles un de ses principaux Officiers , auquel il se confioit , ne l'eût pas lâchement trahi. Soubize s'embarque à l'Île de Ré vers le commencement de l'an 1625. avec 300. soldats & 100. matelots , comme pour un voyage de long cours. Déterminé à mourir , ou à déconcerter le projet formé de bloquer la Rochelle , il tourne tout à coup vers Blavet où sont les vaisseaux destinez à l'exécution , entre dans le port , attaque vigoureusement le plus grand vaisseau , y monte lui troisième l'épée à la main , le prend & tous les autres. Soubize mit ensuite pied à terre dans le dessein d'attaquer

LOUIS XIII. LIV. XXI. 135

quer le fort : Mais il y trouva plus de résistance qu'il ne croioit. La place étoit défendue par douze ou quinze pièces de canon, & la garnison fut renforcée sur les avis que le traître Noailles donna. 1625.

César Duc de Vendôme Gouverneur de Bretagne acourt incontinent au secours de Blavet, accompagné des Ducs de Retz & de Brissac, & de deux cens Gentilshommes. Il amenoit encore près de deux mille hommes ramassez en diligence. Soubize arrêté par les vents contraires soutient l'orage qui fond sur lui. On le bat de tous côtez à grands coups de canons sur ses vaisseaux & dans le bourg de Blavet, où il s'étoit retranché. Afin de lui ôter toute espérance de se sauver, on ferme l'entrée du port assez étroite avec une chaîne de fer & un cable aussi gros que la cuisse; de manière qu'avec ses trois cens hommes il défendit durant trois semaines & le bourg & ses vaisseaux. Le Duc de Vendôme faisoit de son mieux, & cependant la Cour se défioit de lui. On le soupçonnoit de quelque intelligence avec les Rochelois. Le Roi envoie le Maréchal de Bassompierre à Blavet, & lui donne un plein pouvoir de commander & d'interdire même Vendôme des fonctions de sa Charge, en cas qu'il ne paroisse pas assez disposé à bien faire son devoir. Bassompierre arriva trop tard : Soubize s'étoit heureusement échappé. Tout le monde le crut perdu sans ressource, quand on apprit qu'il étoit ren-

1625. renfermé de la sorte dans le port de Blavet. Le Duc de la Tremouille, les Maréchaux de la Force & de Châtillon, les Députés Généraux des Eglises Réformées de France, le Consistoire de Charenton, les Villes de la Rochelle, de Nîmes, d'Uzès & plusieurs autres Communautés Réformées s'empressent à désavouer l'entreprise. Tout le parti Réformé crie hautement contre Soubize, & l'abandonne au ressentiment du Roi qui le déclare criminel de Lèse-Majesté. Un bon vent changea tout à coup la face des affaires, & fit parler le monde d'une autre manière. Celui qu'on détestoit comme un pirate & un corsaire, devient un grand homme. On exalte sa prudence, son courage & son intrépidité. Après avoir fait couper la chaîne & le cable dont le port de Blavet fut fermé, il en étoit sorti à la faveur du vent; emmenant avec lui comme en triomphe les vaisseaux du Roi & ceux du Duc de Nevers. De quinze ou seize, il y en eut deux qui échouèrent malheureusement. Soubize de retour à l'Île de Ré, prend celle d'Oleron, demeure maître de la Mer, & renverse glorieusement le projet du blocus de la Rochelle.

Expédition
de la dispen-
se pour le
mariage
d'Henriette
de France
avec le Prin-
ce de Galles.

Une autre affaire n'embarassa guères moins la Cour que l'entreprise sur Blavet. Le Père de Berulle arrivoit de Rome en même temps avec la nouvelle de l'expédition de la dispense pour le mariage d'Henriette avec le Prince de Galles.

~~Le Roy~~ de la ligue, où Louis fei- 1625.
it du moins de vouloir entrer contre
l'aison d'Autriche. Que favoit-on
re si les bons Protestans Anglois ne se
iroient pas de cette occasion, afin
gager leur Roi à laisser là le dessein de
ier son fils avec une Princesse Catho-
e Romaine, & à secourir les Réfor-
de France qui remuoient? Un zèle
rudent du Père de Berulle fut cause de
ontretemps. Quelque esprit que les *Ambassade*
ots aient d'ailleurs, ils ne sont pas or- *de Bassom-*
ûrement propres à ménager une affai- *pierre en*
l'Etat où la Religion entre. Plus im- *Angleterre.*
ieux & plus opiniâtres que les autres,
ne voient pas que dans le commerce du
ide, on ne doit pas toujours se pro-
er ce qui paroît plus avantageux, &
la prudence veut qu'on ait égard à ce
la conjoncture du temps permet d'es-
ir, & ne savent presque jamais céder
nécessité. Pendant que Béthune Am-
adeur de France à Rome, remontre
oute sa force au Pape & aux Cardi-

1625. leur insinuë secrètement d'ajouter de nouvelles conditions à celles dont les deux Rois sont convenus. On met dans la dispense que les Officiers & les domestiques des enfans qui naîtront du mariage d'Henriette & du Prince de Galles, seront Catholiques Romains, que la mère les choisira elle-même tant que ses enfans demeureront sous sa conduite, c'est-à-dire jusques à ce qu'ils soient parvenus à l'âge de treize ans; que ces gens auront le libre exercice de leur Religion, & qu'on ne les sollicitera point de l'abandonner; que le Roi d'Angleterre fera serment d'observer ces deux articles; enfin, que Sa Majesté Très-Chrétienne promettra au Pape par écrit d'obliger le Roi d'Angleterre à tenir religieusement sa parole.

Le Nonce aiant reçu des ordres positifs de son maître, de ne délivrer point la dispense, à moins que Jaques & Charles son fils ne jurent premièrement l'observation des articles ajoutez, & que Louis ne promette par écrit de les faire exécuter, la Cour de France se trouve extrêmement intriguée. Que savoit-on si celle d'Angleterre y consentiroit? Et en cas qu'elle les acceptât seulement en partie comme il arriva, il falloit solliciter une autre dispense & lever les difficultez formées par le Pape. Les Ministres de France parlent aux Comtes de Carlile & de Holland Ambassadeurs d'Angleterre; & Louis écrit au Roi leur maître, & le prie de condescendre

LOUIS XIII. LIV. XXI. 139

1625.

rendre à la délicatesse de la Cour de Rome. Surpris de ces nouvelles propositions, Jaques ne fait à quoi se déterminer. Mais la passion d'engager la France à travailler conjointement avec l'Angleterre au recouvrement du Palatinat, emporte à la fin. Sa Majesté Britannique accepte les conditions; mais elle ne peut plus entendre parler de sermens. Pour contenter le Pape le mieux qu'il est possible, Louis met un écrit entre les mains du Nonce, par lequel il promet d'obliger le Roi d'Angleterre à l'accomplissement des nouveaux articles stipulés. Madame Henriette envoie de son côté une lettre à Rome, où elle s'engage à mettre que des Catholiques auprès desquels que Dieu lui donnera, & Béthune instamment Urbain de se contenter de ce que le Roi d'Angleterre peut donner. L'Ambassadeur reprend même son fier. *Nous demandons la dispense plutôt par respect, que par nécessité.* dit-il hautement. Plusieurs Théologiens Catholiques croient que dans les deux Communions jouissent du service de leur Religion, les Catholiques & les Protestans peuvent se marier sans dispense du Pape. On semble se rendre d'assez bonne grâce & fait expédier une nouvelle dispense. Le Cardinal Barberin son neveu est à la Cour de France, en qualité d'ambassadeur à latere, pour appaiser la guerre qui commençoit de s'allumer en Italie.

1625. Italie. Barberin étoit en danger de n'être pas trop agréablement reçu, si son oncle eût arrêté la conclusion du mariage. Jaques Roi d'Angleterre mourut durant ce délai : il étoit à propos encore de n'irriter pas d'abord Charles son successeur, & de ne lui donner aucune occasion d'appuyer les Réformez de France. Quand je réfléchis sur les peines qu'il se fallut donner pour obtenir cette dispense, je suis presque également surpris & des bassesses d'un Souverain Catholique auprès du Pape, & de la patience d'un Roi Protestant qui essuie toutes ces ridicules & chagrinantes traverses dans la négociation d'un mariage, dont il se pouvoit fort bien passer. Je le pardonne plus volontiers à Louis. C'est un Prince peu éclairé, qui suit les principes de sa Religion, ou plutôt de sa superstition. Mais Charles ne pouvoit-il se marier qu'en France? Il y avoit tant de Princesses Protestantes dont l'alliance lui étoit plus honnête & plus avantageuse. Jaques & Charles se donnent de grands mouvemens ; ils font mille démarches indignes de leur rang & contraires à la Religion qu'ils professent, afin d'avoir une fille de France, qui fera la cause funeste de la mort de son époux, & de toutes les disgraces de ses enfans qu'on a tant de soin de faire élever dans le culte superstitieux de l'Eglise de Rome.

Plainte du
Pape sur

La dispense fut expédiée pour la première fois un peu avant l'irruption dans la

s'ont pensé que les armes du Roi Très-
 sien dussent attaquer celles de l'Eglise,
 Urbain à Béthune Ambassadeur de *Histoire du*
 ce, qui avoit demandé audience sur *Ministère*
 le Cardinal de la Valette rappor- *du Cardinal*
 es plaintes du Pape. Bien loin que *de Richelieu.*
 mon maître veuille porter ses armes *1625.*
 l'Eglise, répondit Béthune, sa pas-
 sion plus ardente, c'est de les employer
 à la défense du S. Siège & à la réduc-
 tion de ceux qui refusent de reconnoître son
 autorité. Il vous honore particulièrement, *Vie du même*
 vous trouverez toujours en lui les senti- *par Aubery.*
 ments de respect que vous devez attendre *Liv. II.*
 d'un grand Roi qui fait gloire de se dire le *Chap. 4.*
 défenseur de l'Eglise. Je vous supplie seule- *Mémoires*
 ment, Très-Saint Père, de considérer que *pour servir*
 le dépôt est fini, dès que je vous *à son Histoi-*
 rendrai de la part du Roi mon maître *re. 1625.*
 mettre les forts entre les mains des *Nani, Hi-*
 Espagnols & de les rendre même aux Espa- *storia Ve-*
 gnols. *neta. L. VI.*
 J'ai déclaré plusieurs fois à Votre *1625.*
 Majesté que si le Roi d'Espagne refusoit plus
 longtemps de faire justice aux Espagnols &

1625. *Espagnols n'ont pas voulu reprendre les forts après les sommations qui leur en ont été faites : ils ont cru pouvoir les garder plus sûrement par les armes du S. Siège. Seroit-il juste que V^{otre} Sainteté qui veut être un père commun , donnât moien aux Espagnols de conserver au préjudice de l'honneur & de la réputation du Roi mon maître , ce qu'ils ont injustement usurpé sur ses alliez ? Au reste les forts ne sont nullement enlevés à l'Eglise. On prétend seulement les retirer des mains du Roi d'Espagne. Le S. Siège en est censé désaisi , dès que le temps du dépôt est expiré.*

Urbain affectoit de garder certains dehors de modération. Mais accoutumé aux flateries de ses Courtisans , il avoit un extrême ressentiment de ce que les Enseignes de l'Eglise ne furent pas assez respectées. Les Rois devoient , à son avis , soumettre tous leurs intérêts à la volonté du Pape. Les Espagnols connoissoient le fonds de son cœur , & tâchoient de l'engager à faire un coup d'éclat contre la France. Le Cardinal de Borgia lui propose sans façon de menacer Louis , ou du moins son Général dans la Valteline , des foudres du Vatican , si on continué d'attaquer les forts gardez par le Pape. Urbain n'eut garde d'écouter un homme qui lui insinuoit de commettre mal à propos l'autorité Pontificale. On se feroit moqué de ses anathèmes , & la France auroit jeté le Pape dans le dernier embarras en faisant passer un plus grand nombre de

LOUIS XIII. LIV. XXI. 143

de troupes en Italie sous la conduite du Connétable de Lesdiguières , qui étoit déjà au delà des Alpes avec une bonne armée. *Puis que vous souffrez* , dit Borgia d'un air rodomont à Urbain qui rejettoit la proposition des Espagnols, *que la France prenne ce qui appartient au S. Siège , Votre Sainteté ne doit pas trouver étrange que le Roi Catholique en use de même , & qu'il s'accommode de ce qui est à sa bien-séance. On fera sans aucune considération tout ce que l'intérêt de Sa Majesté demandera.* 1625.

Magalotti dont Carlo Barberin frère du Pape avoit épousé la sœur , devenu Cardinal depuis peu , étoit comme le premier Ministre d'Urbain. Le Cardinal Barberin & les autres enfans de Don Carlo neveux d'Urbain & de Magalotti n'avoient ni assez d'âge , ni assez d'expérience pour manier des affaires extrêmement délicates. L'Espagne & la France briguoient à l'envi l'amitié du Pape & de Magalotti. L'une & l'autre Couronne offroient de grands avantages aux Barberins. L'Espagne propose le mariage de Don Thadeo fils de Don Carlo avec la Princesse de Stigliane riche héritière dans le Roiaume de Naples. La France promet de son côté de donner au même Thadeo Mademoiselle de Rieux riche héritière en France , & tente les Barberins en faisant espérer l'appui & les forces du Roi Très-Chrétien si le Pape veut accorder à un de ses neveux l'investiture du Duché

1625. Duché d'Urbain. Cette Principauté devoit retourner au S. Siège après la mort du dernier possesseur extrêmement vieux, puis que la postérité masculine des neveux de Jules II. qui les en avoit investis, manquoit dans la personne du présent Duc. Le morceau étoit friand : mais les Barberins n'osoient l'envifager à cause des Bulles fulminantes des prédécesseurs d'Urbain, qui défendoient les nouvelles aliénations de ce qu'on nomme le patrimoine de S. Pierre. Le Pape craignoit encore de flétrir son Pontificat, & d'exposer sa famille aux recherches & aux poursuites d'un successeur, s'il l'enrichissoit d'un fief si considérable du S. Siège. De là vint que Magalotti & les Barberins, que les biens de la Princesse de Stigiane, accommodoient mieux en Italie, furent toujours plus favorables à l'Espagne, quoique le Pape affectât une parfaite neutralité entre les deux Couronnes.

Bernardino Nari Envoyé extraordinaire du Pape en France, fait conjointement avec le Nonce Spada de grandes plaintes sur l'irruption dans la Val-teline.

Les Ministres du Pape en France parloient avec beaucoup moins de modération que leur maître, soit qu'ils eussent ordre d'en user de la sorte, soit qu'ils s'imaginassent que le Roi & son Conseil intimidés par leurs menaces, se réduiroient plus facilement à donner au Pape la satisfaction qu'il demandoit. Urbain avoit envoyé extraordinairement à Paris le Cavalier Bernardino Nari. Il devoit se plaindre conjointement avec le Nonce Spada de l'irruption du Marquis de Coevres, & demander la restitution des forts de

LOUIS XIII. LIV. XXI. 145

de la Valteline. Les deux Italiens par- 1625.
 érent de l'entreprise de la manière du
 monde la plus outrée & la plus ridicule.
 Ce n'étoit rien moins, à les entendre di-
 re, qu'un sacrilège énorme, & depuis
 le sac de Rome sous l'Empereur Charles
 Quint, on n'avoit pas vû un plus grand
 scandale dans la Chrétienté. Les Cardi-
 naux trouvoient étrange que le Pape n'ac-
 ablât pas de ses foudres & de ses anathê- *Histoire du*
 mes Cœuvres & ceux qui marchaient sous *Ministère*
 son commandement. Enfin, Urbain ne *du Cardinal*
 pouvoit digérer que le Roi voulut récom- *de Richelieu*
 penser de la dignité de Maréchal de Fran- 1625.
 ce l'action du Marquis de Cœuvres qui
 encourageoit les plus fortes censures de l'E-
 glise & la damnation éternelle de son ame.

J'aurai toujours pour le Pape, répondit Nani, Hi-
 Louis étonné de ces déclamations, *le res- storia Vene-*
pect & la déférence qu'il doit attendre d'un ta. Lib. VI.
 son fils. Je n'ai pas prétendu que les cho- *Vittorio Si-*
 ses allaissent si loin, & mon Général a pas- *ri, Memorie*
 sé les ordres que je lui ai envoyez. *Recondite.*
Assurez Tom. V.
 le Pape que je suis bien fâché de ce qu'on l'a *Pag. 747.*
 mécontenté, & que je veux lui donner *748. 749.*
 toute la satisfaction possible.

Spada & Nari ne laissent pas échaper
 l'occasion qui se présentait naturellement,
 de déclarer au Roi que leur maître de-
 mande que Sa Majesté restitue les forts
 pris ; qu'elle répare l'offense faite au S.
 Siège, & que le Marquis de Cœuvres soit
 puni. Je parlerai de ces propositions à mon
 Conseil, repartit Louis, impatient de
 congédier des gens dont les discours longs

1625. & véhéments le fatiguoient. Mais il fallut effuier encore une grave remontrance du Nonce. Sire, dit Spada, vous devez être bien sûr vos gardes contre des gens qui sous prétexte de vous donner des Conseils avantageux à votre réputation, & au bien de votre Roiaume vous engagent à favoriser les hérétiques. C'est une chose défendue par les saints Canons sous peine d'encourir les plus grièves censures de l'Eglise. Votre Majesté est excusable devant Dieu de ce qui s'est fait dans la Valteline, puis qu'elle n'étoit pas avertie de ce que prescrivent les Loix Ecclésiastiques. Mais vous êtes désormais obligé d'écouter avec beaucoup de circonspection ce que des Ministres d'Etat, plus attentifs aux fausses règles de la politique mondaine qu'aux maximes de l'Evangile, & plus jaloux de conserver je ne sais quel point d'honneur, que de vous mettre dans la voie du salut, vous conseilleront désormais sur l'affaire dont nous parlons à Votre Majesté de la part du Pape. Il vous prie, Sire, de considérer, que le moien le plus sûr d'attirer les bénédictions du Ciel sur vous & sur votre Roiaume, c'est de ne vous écarter jamais de ce que la Religion exige du zèle & de la piété d'un Roi Très-Chrétien. L'étrange abus de l'Evangile ! Qu'un Prince soit injuste, cruel, adultère, en un mot le plus grand Tiran du monde, le prétendu S. Père demeure dans le silence. Bien loin de s'élever contre ces crimes atroces, on applaudit à celui qui les commet, on l'exalte, on le comble d'éloges

ges s'il a fait quelque chose d'avantageux 1625.
au Pape & à son Clergé. Mais si un Roi
attaque des places où le S. Père a eu la
permission de mettre garnison pour trois
mois, si les Enseignes de l'Eglise ne sont
pas assez respectées au gré de la Cour de
Rome, elle crierà que tout est perdu : le
Roi, ses Ministres, ses Généraux & ses
soldats seront tous damnez sans miséri-
corde.

Louis aiant répondu au Nonce & à Na-
Négociation
ti qu'il parleroit de leurs demandes à son du Nonce &
Conseil, les deux Italiens furent obli- de Nari avec
gez de solliciter la Reine Mère, & de le Cardinal
voir tous ceux qui composoient le Con- de Richelieu
seil du Roi, c'est-à-dire les Cardinaux de & les autres
a Rochefoucaut & de Richelieu, le Com- Ministres
te de Schomberg, Aligre Chancelier, du Roi de
et d'Herbaut Secrétaire d'Etat chargé des France.
affaires d'Italie. Spada & Nari ne firent
as de moindres exclamations dans le ca-
met de Marie de Médicis qu'à l'audien-
de son fils. *Au lieu de préparer ici des
omphes au Général de l'armée de la Val-
ne, dirent-ils, on devroit, Madame,
rer son entreprise avec des larmes de
r. Les Huguenots de France & tous les
tiques du monde ne se réjouissent pas
s des prétendues victoires du Marquis
eures que les Courtisans ses amis.
n'avons pas voulu écrire à Rome les Vittorio St.
adiffemens que nous lui voions donner^{ri}, *Memorie*
e peur que le Pape justement irrité ne *Recondite.*
et son Envoié extraordinaire, & ne *Tom. V.*
esfendis d'être les témoins des insultes^{753. 754.}
Pag. 752.*

1625. *tes qui se font à l'Eglise.* Marie de Médicis en usa comme son fils. Elle répondit en termes généraux & honnêtes, fit espérer qu'on donneroit satisfaction au Pape, & remit au Conseil du Roi la réponse aux demandes du Nonce & de Nari. Le Comte de Schomberg qu'ils virent ensuite, leur insinua que leurs déclamations ne feroient pas grand effet, & que le Roi vouloit absolument sortir avec honneur de l'entreprise de remettre les Grisons en possession de la Valteline. *Messieurs*, dit Schomberg, *le Roi a une extrême passion de donner satisfaction au Pape : mais Sa Majesté prétend aussi sauver sa réputation engagée à soutenir ses alliez. Ces deux affaires se doivent négocier conjointement : cherchons des expédiens pour terminer l'une & l'autre.* Monsieur, repliqua le Nonce, *le Pape est certainement de la volonté du Roi, c'est à lui de restituer ce qui a été pris, & de punir un Officier qui a fait, dit-on, de sa tête des choses qu'on ne lui a pas commandées. Mais il n'en est pas de même de l'autre affaire dont vous parlez, plusieurs personnes y entrent : elle ne se peut terminer que par une longue négociation entre les parties intéressées. Quelle nécessité y a-t-il de joindre ici deux choses, dont l'une est indubitable & l'autre litigieuse. Je ne crois pas*, reprit froidement Schomberg, *que vous réussissiez à les séparer. Le Pape est le père commun ; & nous espérons qu'il conservera chèrement cette qualité. En obtenant la satisfaction qu'il demande, ne doit-il*
il

LOUIS XIII. LIV. XXI 149

1625.

il pas être bien-aise que le Roi sauve son honneur par le même moien ? Pour ce qui est du bon Cardinal de la Rochefoucaut, que Richelieu éloignoit insensiblement des affaires, il pensa uniquement à se justifier auprès du Pape, en donnant à entendre au Nonce & à Nari que bien des résolutions se prenoient sans la participation de la Rochefoucaut.

Le plus difficile restoit à faire : Il falloit persuader le Cardinal de Richelieu la justice des prétentions du Pape. puis l'éloignement du Marquis de la Rocheville, Richelieu devenoit l'arbitre verain de tout ce qui se faisoit dans le sein de France. Louis & Marie de Médicis l'écoutoient comme leur oracle, & les autres Ministres d'Etat n'osoient le contredire. Le Nonce Spada & Richelieu se querelloient l'un contre l'autre depuis leurs entretiens, se disent encore dans des paroles aigres, & se menaçoient réciproquement. Quand on en vint à Spada & Nari eurent beau exagérer l'injure faite au Pape, & le profond mécontentement qu'il en avoit, Richelieu persistoit constamment qu'Urbain VIII n'avoit rien de se plaindre, que le S. Siège étoit parfaitement offensé, & que la Cour ne devoit chercher qu'à se justifier, & à trouver du mal, où il n'y en avoit point. Les forts, disoit Richelieu, ne se font que pour trois mois entre les Rois. Si le dépôt a duré plus longtemps, ce n'est pas droit à Sa Sainteté de le reprendre. C'est à elle de le donner, & de le reprendre autant qu'il lui plaira.

1625. *une dette qu'un créancier n'a pas voulu exiger plutôt par déférence pour le débiteur, ou par quelque autre considération. Le Roi n'a point ordonné les hostilités faites dans la Valteline. M. de Cœuvres seroit demeuré en repos jusques à un plus grand éclaircissement de la dernière résolution du Pape & du Roi d'Espagne, si le Général des troupes Ecclésiastiques n'eût pas appelé les Espagnols à son secours, ni offert de recevoir dans les forts les soldats envoyez par le Gouverneur de Milan. Le Roi est disposé à rendre au Pape tout le respect imaginable. Sa Majesté enverra volontiers à Rome une personne des plus distinguées du Roiaume, faire des sollicitations à Sa Sainteté, & offrir non seulement la restitution des forts de la Valteline, mais de lui remettre encore la moitié d'une grande Province si le Pape le souhaite. Bien entendu que Sa Sainteté contente de cette démarche, aura égard que l'honneur du Roi est engagé à presser l'exécution du traité de Madrid. Sa Majesté ne se relâchera jamais sur cet article. On rendra demain les forts pris, pourvu que le Pape promette de les démolir, & qu'il ne sera plus parlé de les donner en garde à qui que ce soit, conformément au traité de Madrid. L'opiniâtreté des Espagnols semble rendre la guerre inévitable. Que le Pape demeure neutre; On dédommagera le S. Siège par quelque chose de meilleur que les forts de la Valteline. Vous savez les anciennes prétensions des Papes sur la partie du Roiaume de Naples qui est en deçà du Gargian,*

LOUIS XIII. LIV. XXI. 151

on la rendra au S. Siège, puisque le 1625.
 Espagne veut avoir la guerre. Le Pape
 donner ordre à quelqu'un d'écouter
 positions que nous avons à lui faire
 ; il en sera fort content.

la & Nari répondirent qu'il ne leur
 permis d'entrer en de pareilles né-
 ons, & qu'ils ne croient pas que
 : veuille prendre part à une affaire
 seroit une trop grande effusion de

Nous avons ordre de parler de
 boses, dit l'un des deux hommes
 e. La première, c'est la restitution
 es enlevés au S. Siège. On traitera
 de l'exécution du traité de Madrid.
 inistres du Roi Très-Chrétien ont re-
 le bonne foi que les articles sont trop
 ux, & qu'il en faut adoucir quel-
 s. Tel est celui de la démolition des
 le vous mettez pas cela dans l'esprit,

Richelieu avec un peu de cha-
 mais on n'a cru dans le Conseil du
 eût le moindre changement à fai-
 traité de Madrid. Je vous réponds
 esté est dans la résolution de le fai-
 à la lettre. S'il s'agissoit seule-
 tenter le Pape, il n'y a rien que
 volontiers. Mais rendre les
 et donner un trop grand sujet de
 x Espagnols : Et c'est ce que le
 end pas. Quoi qu'il en soit des
 Majesté, dit un des Italiens,
 té certainement enlevez d'une
 ante au Pape : & il a droit
 s armes spirituelles que Dieu

1625. *lui a mises entre les mains , si on lui refuse une satisfaction raisonnable. Le Pape procéderoit par la voie des censures dans l'affaire de la Valteline , repliqua Richelieu en souriant ; je suis convaincu qu'il n'y pensera jamais : Et je ne le croirois pas quand je le verrois de mes propres yeux. La Cour de Madrid n'a pas envie que les choses s'aigrissent davantage. Les Espagnols sont disposez à remettre tous leurs intérêts entre les mains de Sa Sainteté , & lui donner un million d'or si elle veut les tirer d'intrigue. Ils se flatent de gagner quelque chose en formant la rebellion des Huguenots. Cet artifice est capable , je l'avoue , de détourner le Roi de quelqu'entreprise. Mais on ne l'obligera jamais à se désister du traité de Madrid.*

Les gens du Pape n'eurent plus bonne opinion du succès de leur négociation. Ils paroissoient interdits à la vûe des changemens arrivez dans le Conseil du Roi, & de la différente disposition des esprits depuis que le Cardinal de Richelieu y entroit. Le crédit des Ministres du Pape étoit perdu , on n'écoutoit plus leurs remontrances que par bienfiance, & le Roi paroissoit absolument déterminé à s'opposer de toute sa force aux projets de la Maison d'Autriche. Le Cardinal tâchoit à la vérité de contenter la Cour de Rome en parlant de faire la guerre aux Réformez : il promettoit de les réduire en moins de deux ans. Mais ce grand projet ne se devoit exécuter qu'après que le
Roi

Roi feroit forti avec honneur de l'affaire de la Valteline. Et voilà ce qui désoloit Urbain, ses parens, & ses Ministres. Spada & Nari n'eurent pas de grands entretiens avec Herbaut Secrétaire d'Etat. La médiocrité de son pouvoir étoit trop connue. Ils s'expliquèrent davantage avec le Chancelier Aligre. Mais on ne pût tirer autre chose du dissimulé Magistrat, sinon que le Roi n'avoit point ordonné de prendre les forts de la Valteline, & que le Marquis de Cœuvres en aiant trouvé une belle occasion, il n'avoit pas voulu la perdre. *Au reste, poursuit Aligre, le Roi honore parfaitement le Pape : On voudroit tout faire à sa considération. Mais les Italiens sont trop sages pour exiger de Sa Majesté qu'elle fasse une restitution, dont les Espagnols auroient tout l'avantage.*

On fait mine ensuite de tenir de fréquens conseils sur les demandes du Pape. Et ce n'est que pour mieux jouer ses Ministres. Le Nonce Spada va rendre visite au Cardinal de Richelieu dans le dessein de découvrir quelque chose des résolutions qui se prennent : & Richelieu paroît plus ferme que jamais dans ses premiers sentimens. *Si le Roi d'Espagne ne veut pas accommoder dans six semaines l'affaire de la Valteline, dit le Cardinal au Nonce, tout est bouleversé, & l'Italie sera bien-tôt en feu. Sa Majesté est dans la disposition d'accorder aux Huguenots une grande partie de ce qu'ils demandent, afin d'avoir la paix au dedans pendant qu'elle enverra ses*

154 HISTOIRE DE

1625. *forces au dehors. Que si les Espagnols veulent entendre raison, le Roi se met incontinent en campagne contre les Huguenots. Nous n'aurons jamais un sujet plus plausible de leur faire la guerre. Je suis surpris de ce que l'Envoïé du Pape n'apporte aucune proposition d'accommodement, sous prétexte que la restitution des forts se doit faire préalablement à toute autre chose. On seroit presque tenté de croire que les Espagnols ont envie de pousser les choses aux dernières extrémités. Quoi qu'il en soit, si le Roi porte une fois ses armes en Italie, elles y feront du progrès. En cas que le Pape veuille être d'intelligence avec Sa Majesté, le S. Siège pourra gagner la moitié du Roiaume de Naples.*

Nous ne savons pas bien si Richelieu parloit sincèrement, ni s'il avoit déjà formé de si grands projets contre la Monarchie d'Espagne. Spada & Nari regardoient ces discours comme des rodomontades, ou comme des artifices d'un homme qui leur vouloit donner le change, & éblouir la Cour de Rome par des offres spécieuses, afin de venir à son but. C'est pourquoi ils insistoient toujours sur leurs premières demandes, & ne faisoient aucune attention aux diverses propositions du Cardinal. Il conçut alors le dessein de les entretenir par une négociation pendant qu'on achevoit de reprendre les forts de la Valteline. Richelieu envoie son Capucin Joseph proposer au Nonce quelques projets d'accommodement. L'artificieux

LOUIS XIIL LIV. XXI 155

1625.
ficeux Moine jouë merveilleusement bien son rolle; il met plusieurs choses sur le tapis, rend les choses assez faciles, & parle d'aller à Rome avec une lettre du Roi, où l'on finira ce qui s'ébauche à Paris. La Cour convenoit en apparence d'une suspension d'armes pour deux mois au regard du Comté de Chiavenne, que le Marquis de Cœuvres devoit attaquer sans cesse: & pendant cet intervalle on espéroit que le Pape acheveroit de terminer tous les différends. Le Nonce Spada ne fût d'abord que penser du Capucin. On lui trouvoit du génie pour les négociations: Mais il ne savoit pas assez bien dissimuler sa souplesse ni ses artifices. Le Nonce ne demeura pas long-temps sans reconnoître que Joseph étoit un homme fait exprès pour amuser ceux que le Cardinal vouloit tromper.

Dans le temps même qu'il feint par l'en- Le Marquis
tremise de son Capucin, que le Roi de de Cœuvres
France se relâche beaucoup en consen- prend tous
tant à une suspension d'armes pour deux les autres
mois dans le Comté de Chiavenne, Cœu- forts de la
vres recevoit des ordres pressans d'avanc- Valteline,
cer dans la Valteline autant qu'il seroit excepté ce-
possible. Dès les premiers jours de cet- lui de Rive.
te année le Général de l'armée des Con-
féderez étoit allé à Bormio. La Ville fut
prise d'abord, & le fort se rendit après
quelques coups de canon tirez. Les Es-
pagnols accourus au secours de Chiaven-
ve espérèrent de sauver la place à cause de
la rigueur de la saison qui ne permettoit

156 HISTOIRE DE

1625. pas le transport du canon. Mais Cœuvres
Histoire du ayant trouvé le moyen d'en faire venir ;
Ministère il fallut capituler & se rendre. Il ne restoit
du Cardinal plus que le fort de Rive. Les Espagnols
de Richelieu. s'y retranchèrent si avantageusement &
1625. se défendirent avec tant de bravoure,
Mémoires que le progrès des armes des Conféderez
pour servir à fut enfin arrêté. Cependant les Grisons
l'Histoire du profitent de la conjoncture & s'assem-
même. blent à Coire. Les partisans de la Maison
1625. d'Autriche n'osèrent paroître à la Diète.
Histoire du Sa première résolution ce fut de casser les
Connétable traitez faits à Lindau & à Milan, dont
de Lesdiguié- les articles étoient si contraires à la liber-
res. L. XI. té des Liges Grises. On renouvela en-
Chap. 9. suite les anciennes alliances avec les
Mercure Cantons Suisses & avec la Couronne de
François. France. Une si grande révolution trou-
1625. bla extrêmement le Pape Urbain occupé
à l'ouverture de son Jubilé, pour ce que
la superstition de l'Eglise de Rome appel-
le *l'Année Sainte*. Il voioit la guerre sur
le point de s'allumer fortement en Italie.
Nani, Histo- Le Roi d'Espagne prétendoit y former une
ria Veneta. ligue contraire à celle de la France, de la
Lib. VI. République de Venise, & du Duc de Sa-
1625. voie. On croioit que ces trois puissan-
ces pensoient à partager l'Italie entr'elles.
Vittorio Si- Le Grand Duc de Toscane, les Ducs de
vi, Memorie Parme & de Modene, les Républiques
Recondite. de Genes & de Luques devoient conjointe-
Tom. V. ment avec Sa Majesté Catholique, avoir
Pag. 775. une armée de vingt-quatre mille hommes
776. &c. de pied & de six mille chevaux, com-
mandée au nom de l'Empereur par le Duc
de

LOUIS XIII. LIV. XXI. 157

de Feria Gouverneur de Milan. Le Pape paroissoit vouloir être neutre. Cependant il parloit d'armer aussi de son côté, & de mettre dix mille hommes sur pied, soit qu'il songeât seulement à la sûreté de l'État Ecclésiastique, soit qu'il crût que sa médiation seroit plus respectée, lors qu'il auroit de quoi se faire craindre à celle des deux Couronnes qui refuseroit la paix à des conditions raisonnables. Les troupes de France passées au delà des Alpes & l'arrivée du Connétable de Lesdiguières à Turin causoient ces mouvemens en Italie. Charles Emmanuel Duc de Savoie recevoit le Connétable de France avec de grandes démonstrations de joie & d'amitié. On ne doutoit point qu'ils ne prissent ensemble des mesures pour l'ouverture de la campagne, dans le Duché de Milan, ou du moins contre la République de Genes. 1625.

Le Pape fort intrigué cherchoit les moyens de détourner l'orage qui fondoit déjà sur l'Italie. Le Cardinal Barberin son neveu le fait souvenir alors que Clément VIII. envoya le Cardinal de Médicis en qualité de Légat pour moiennner la paix de Vervins entre la France & l'Espagne; que le Duc de Savoie aiant ensuite attiré sur lui les forces d'Henri IV. Roi de France, l'accommodement de Charles Emmanuel avec Henri fut ménagé par l'entremise du Cardinal Aldobrandin, que le même Pape envoya Légat en France; en fin qu'il y a lieu d'espérer, que Louis & Philippe. 1625.

158 HISTOIRE DE

1625.
*Mémoires
pour servir
à l'Histoire
du même.
1625.*

*Nani, Histo-
ria Veneta.
Lib. VI.
1624.*

Philippe se réconcilieront de même, si le Pape les en sollicite par un Légat que l'un & l'autre Roi soient obligés d'écouter favorablement. Jeune & empressé de paroître avec éclat dans les deux premières Cours de l'Europe, où la qualité de neveu du Pape, devoit lui procurer des honneurs extraordinaires & une grande considération, Barberin s'imaginoit qu'un homme de son rang, ne pouvoit se faire mieux connoître dans le monde, ni entrer avec plus de réputation dans l'administration des affaires auxquelles son oncle Urbain le formoit, qu'en terminant une contestation qui devoit causer une rupture ouverte entre les deux Couronnes, & armer toutes les puissances d'Italie les unes contre les autres. Quelques gens sages & judicieux de la Cour de Rome furent surpris de ce que le Pape donnoit si facilement dans les passions d'un neveu sans expérience. On remontre à Urbain, que l'affaire de la Valteline n'est pas meure; que les esprits trop aigris & trop échauffez encore, ne sont pas disposez à recevoir bien des propositions d'accommodement, & que ce sera une chose fort chagrinante au Pape, si son neveu ne réussit pas après une démarche éclatante. Entêté de se montrer en France & en Espagne, Barberin empêche que son oncle n'écoute un avis si sage. Urbain persiste à vouloir que son neveu soit Légat. Et comme les Papes n'osent donner un pareil emploi sans l'agrément des Rois auxquels on envoie des

LOUIS XIII. LIV. XXI. 159

des Légats, Urbain découvre son dessein à Béthune Ambassadeur de France, & lui propose d'abord son frère. Sorti de l'Ordre des Capucins, il avoit reçu depuis peu le Chapeau de Cardinal avec le titre de S. Onuphre. Le dissimulé Pontife espéroit que la Cour de France dégoûtée de négocier avec un homme nouvellement tiré du Cloître, animeroit mieux le Cardinal Barberin. Le Pape devina bien en partie. On ne fouhaitoit point de Légat à la Cour de France. Cela fait de trop grands embarras à cause de la distinction & des honneurs que les Cardinaux revêtus de ce caractère exigent. Mais parce que le Roi ménageoit le Pape, on n'osoit rejeter la proposition qu'il faisoit d'envoyer son plus proche parent. Béthune tâchoit adroitement de l'éluder, en remontrant tantôt à Urbain que le Cardinal de S. Onuphre seroit trop roide sur ce qui concerne la Religion à cause de la délicatesse de sa conscience, & tantôt que la négociation devoit être un peu plus avancée, avant que d'envoyer un Légat.

M. le Cardinal de S. Onuphre, répondit l'Ambassadeur au Pape, est un Prélat capable de tous les emplois dont Vòtre Sainteté voudra l'honorer. Il est seulement à craindre qu'il ne se trouve embarrassé dans une affaire, où les intérêts de l'État & de la Religion sont fort mêlez. Une personne de piété & qui à long-temps vécu dans la retraite, juge ordinairement de tout par les maximes de dévotion qu'il se prescrit.

Si

1625. Si M. le Cardinal de S. Onuphre vient à regarder l'affaire de la Valteline du côté de la seureté de la Religion Catholique, & à ne faire pas attention aux intérêts d'Etat que le Roi mon maître envisage, M. le Cardinal prévenu du prétexte spécieux dont les Espagnols couvrent leur invasion, plaidera la cause d'une partie intéressée, & ne s'accommodera jamais avec la Cour de France. On y demande que les Espagnols soient chassés de la Valteline, qu'elle retourne aux Grisons ses anciens maîtres, quoique Protestans, & que la Religion Catholique y soit toujours maintenue. Un homme d'une dévotion trop ardente peut se mettre aisément dans l'esprit que la Religion Catholique ne se conservera jamais bien dans un pays dont le Souverain est Protestant. Le Pape écouta paisiblement la remontrance & ne repliqua rien. Quelques jours après il propose le Cardinal François Barberin. L'Ambassadeur eut besoin de la présence de son esprit pour se démêler de l'embaras où il étoit de détourner le Pape de son dessein, sans s'exposer à lui déplaire. Car enfin, le Cardinal Neveu n'avoit ni l'habileté ni l'expérience nécessaires pour négocier une affaire délicate & difficile entre deux puissans Rois & leurs Ministres extrêmement raffinez. Votre Sainteté ne pouvoit mieux choisir, dit Béthune à Urbain, & je ne doute point que M. le Cardinal Barberin ne s'acquière beaucoup d'honneur & de réputation en France & en Espagne. On y admirera
ses

ses rares qualitez. Mais enfin, le plus habile médiateur ne peut répondre du succès de sa négociation quand il trouve des opiniâtres, ou des gens que de puissantes raisons engagent à ne rien relâcher de leurs prétensions. Votre Sainteté chérit M. le Cardinal Barberin : quel chagrin pour elle & pour lui, si cet inconvénient ou quelque autre semblable rend sa légation inutile ? Il est bon encore que son voyage soit le moins long qu'il sera possible. En concertant ici avec l'Ambassadeur d'Espagne les articles les plus difficiles, M. le Cardinal sera plus assuré de réussir & de revenir bien-tôt. 1625.

La seconde remontrance n'étoit ni moins fine, ni moins judicieuse que la première. Mais rien ne faisoit impression sur l'esprit d'Urbain. Il ne vouloit pas contrister son neveu ridiculement entêté d'aller se montrer en France & en Espagne, & d'y faire le petit Pape. Puisque vous voulez absolument être Légat, lui dit un jour le Cardinal Magalotti son oncle maternel, on peut convenir ici de plusieurs choses avant votre départ. Vous en reviendrez plutôt à Rome avec beaucoup d'honneur & de gloire. Vous ne me connoissez pas, repartit séchement Barberin, je ne suis pas un homme à me donner la peine d'aller conclure en cérémonie une affaire déjà négociée. On crut qu'il avoit un autre motif que celui de la gloire qu'il se promettoit faussement d'aquerir dans une Légation auprès des deux plus puissans Rois de la Communion du Pape. Pressé par ses con-

1625. confidens, il espéroit qu'à son retour, le Pape lui confieroit l'entière administration des affaires, & qu'il auroit moins d'un tuteur. Jusques à present il dépendoit d'Urbain & de Magalotti qui s'appliquoient à le former. Magalotti qui pénétoit les vuës secrètes du jeune Cardinal, commença de dire dans le monde qu'il se retireroit des affaires dès que son neveu auroit fini sa Légation.

La France n'ayant osé rejeter la proposition du Pape, de peur de le chagriner davantage, il tint consistoire le 19. Février. Le Cardinal François Barberin y fut déclaré Légat vers les Rois de France & d'Espagne conjointement, & son Oncle lui donna solennellement la Croix qu'il devoit faire porter devant lui comme la marque de sa dignité. Tous les Cardinaux conduisirent le nouveau Légat avec les cérémonies accoutumées hors la porte de Rome. Il pouvoit à l'exemple des autres qui avoient eu le même emploi, revenir *incognito* à Rome, & donner ordre à ses affaires en s'abstenant de paroître en public. Mais l'impatient Barberin voulut partir dès le même jour accompagné de quelques Prélats habiles & expérimentez qui devoient l'affister de leurs conseils. Il alla descendre à Marseille, & en passant par Avignon il y reçut l'Ordre de Prêtrise, dans le dessein de régaler la Cour de France du spectacle de sa première Messe, & de lui faire gagner de grandes Indulgences. Le Cardinal de Richelieu parle en maître de
de

LOUIS XIII. LIV. XXI. 163

de l'équipée du jeune Barberin dans une lettre à Marquemont Archevêque de Lion. Il y marque par avance le succès de la Légation si ardemment désirée. *J'ai peine à croire, dit Richelieu, que M. le Légat se soit mis en chemin sans savoir les intentions du Roi d'Espagne, & sans un plein pouvoir de Sa Majesté Catholique. Ce seroit risquer beaucoup plus que ceux de son rang ne font ordinairement. Je vous répons que le Roi ne fera la paix qu'à des conditions honorables, & qu'il ne souffrira jamais que les Grisons perdent aucun de leurs droits sur la Valteline. Nous verrons M. le Légat. Il sera parfaitement bien reçu. On écoutera ses propositions, & nous les accepterons pourvu qu'elles tendent à une paix sûre.* Voilà justement ce qui arriva. On fit au Légat tous les honneurs imaginables, & ses demandes furent rejetées.

1625.

Louis & ses Ministres attendoient le Cardinal Barberin avec moins d'impatience, que le Courier qui devoit apporter la réformation de la dispense du Pape pour le mariage d'Henriette de France avec le Prince de Galles. Lors que Louis avoit le dernier empressement de finir cette affaire au plutôt, les Comtes de Carlile & de Holland lui vinrent demander un mois de surséance à cause de la maladie du Roi leur maître. La fièvre tierce dont il fut attaqué vers la fin du mois de Février, le mit enfin au tombeau. Jaques I. Roi de la Grande-Bretagne mourut le 6. Avril dans la 23. année de son Règne en Angleterre, & envi-

Mort de Jaques Roi de la Grande-Bretagne.

164 HISTOIRE DE

1625. environ la 59. de son âge , après avoir re-
Rusworth's commandé à Charles Prince de Galles son
Historical fils unique de protéger toujours l'Eglise
Collections. Anglicane, de travailler au rétablissement
 1625. des enfans du Roi & de la Reine de Bohé-
Welwood's me dans leurs Etats héréditaires , & de
Memoirs. chérir la fille de France qui lui étoit desti-
Vittorio Si- née , sans aimer la Religion qu'elle pro-
ri, Memorie fessoit. Cela donne à penser que Jaques
Recondite. mourut Protestant. Mais comment con-
Tom. V. cilierons-nous ces circonstances de sa mort
Pag. 835. avec la confidence faite peu de mois au-
Rélation de paravant à l'Archevêque d'Embrun, avec
l'Archevê- les espérances données au Roi de France,
que d'Em- qui comptoit que Jaques se déclareroit
brun à la bien-tôt Catholique Romain ? Laissons à
fin des Dieu le jugement des dispositions de ce
Mémoires Roi mourant , qui parut souvent incer-
de Deageant. tain & chancelant sur plusieurs articles
 contestez entre les Protestans , & l'Eglise
 de Rome. Quoi qu'il en soit de ses vé-
 ritables sentimens , il ne peut faire hon-
 neur ni à la Communion dans laquelle il
 demeura jusques à la fin de sa vie , ni à
 celle qu'il sembla vouloir lui préférer en
 certaines rencontres. Jaques n'avoit
 aucune des qualitez qui rendent un Prin-
 ce recommandable. Il aima la paix par-
 ce qu'il étoit indolent & paresseux : son
 attachement pédantesque aux lettres &
 aux sciences servit à couvrir sa mollesse
 & son oisiveté. Après s'être rendu le
 jouet de toute l'Europe dans l'affaire du
 Palatinat , il laisse à son fils des coffres
 vuides , un revenu embarrassé, des sujets mé-
 mé-

Mercur
François,
 1625.

LOUIS XIII. LIV. XXI. 165

mécontents , & des affaires épineuses à démêler au dedans & au dehors de ses Roiaumes. 1625:

Williams Evêque de Lincoln & Garde du grand Seau d'Angleterre, Laud alors Evêque de S. Davids, depuis Archevêque de Cantorberi, & le Chancelier Bacon comparèrent ridiculement Jaques à Salomon. Je n'en suis nullement surpris. Le Prince le moins louable trouve des flatteurs dans le Clergé & parmi les Magistrats. Si Salomon appliqué aux sciences & à rendre justice à son peuple, méprisa la qualité de belliqueux & de conquérant, il sût se faire craindre & respecter, au lieu que Jaques fut méprisé de ses sujets & des étrangers. De tout ce que le savant Buchanan son Précepteur lui avoit appris, il ne retint que la facilité de parler Latin avec assez d'élégance, & quelque teinture de la Théologie & des questions controversées entre les Protestans & l'Eglise de Rome. Buchanan s'appliqua particulièrement à lui inculquer les justes bornes de l'autorité des Rois, & à l'instruire des droits légitimes du peuple. Il semble que les disgraces de la Reine Marie mère de Jaques devoient le rendre plus docile aux bonnes leçons de son Précepteur sur ces deux articles. Cependant Jaques fut plus entêté qu'aucun autre de l'établissement d'un pouvoir arbitraire en Ecosse & en Angleterre. Chagrin de ce que Buchanan avoit écrit fortement contre une chose qui sera toujours l'idole des Princes
am-

1625. ambitieux & injustes , le Roi, dit-on , fit proposer à son Précepteur mourant de rétracter ce qu'il avançoit dans son livre du droit des Rois en Ecoſſe. *A Dieu ne plaiſe* , répondit Buchanan indigné , *que je reconnoiſſe jamais que le Dieu tout-puiſſant a créé le genre humain , pour l'abandonner à la diſcrétion de ſept ou huit hommes ſouvent plus déréglez que le plus méchant de leurs ſujets.* Finiſſons ici le craion de ce Roi. Si nous entreprenions d'en donner un portrait achevé , il faudroit dire mille choſes que la bienſéance ne permet pas. Jamais Prince n'eut des inclinations moins nobles , ni des entretiens plus remplis d'ordures avec ſes mignons & ſes favoris. On conſerve quelques-unes de ſes lettres qui prouvent qu'une Tête couronnée peut penſer & écrire des coionneries de laquais.

Charles I.
eſt proclamé Roi
d'Angleterre.

*Rusworth's
Historical
Collections.*
1625.
*Mercur
François.*
1625.

Immédiatement après que Jaques eut rendu le dernier ſoupir , les membres du Conſeil privé aſſemblez députèrent leur Préſident & le Maréchal d'Angleterre pour annoncer à Charles Prince de Galles la mort du Roi ſon Père , & pour ſavoir de lui s'il vouloit leur permettre d'aller tous en corps lui rendre leurs devoirs & leurs hommages. Le nouveau Roi ſ'en excuſa ſur la douleur que lui cauſoit un ſi triſte accident , & remit la cérémonie au lendemain. Pendant que Charles ſe prépare à ſortir de Theobolds où Jaques mourut , & à ſe rendre dans la Capitale du Roiaume , le Conſeil donne des ordres néceſſaires

cessaires afin que Charles soit proclamé 1625.
 Roi à Theobolds & puis à Londres avec
 les cérémonies accoutumées. Sa Majesté
 laissa les emplois à ceux qui les remplis-
 soient auparavant, reçut leurs sermens
 de fidélité, & pourvut au gouvernement
 du Roiaume, & à ce qui pouvoit contri-
 buer à la conservation de la paix & du bon
 ordre. Les premières résolutions de Char-
 les, ce fut de conclure au plutôt son ma-
 riage avec Henriette de France, de faire
 des obsèques magnifiques au feu Roi, &
 de convoquer un Parlement au mois de
 Mai suivant. Le corps de Jaques ayant
 été transporté de la maison Roiale de
 Theobolds à Londres, on le conduisit au
 tombeau de ses prédécesseurs dans l'Eglise
 de Westminster. Charles voulut rendre
 les derniers devoirs au Roi son père. Il
 suivit le corps, appuyé sur le Comte d'A-
 rondel Maréchal du Roiaume & sur le
 Comte de Pembroke Chambellan de Sa
 Majesté. Douze grands Seigneurs por-
 toient la queue de son long manteau de
 deuil, & les autres Pairs du Roiaume sui-
 voient le Roi, chacun en son rang.

Maurice Prince d'Orange suivit de près Mort de
 le Roi Jaques. Il mourut à la Haye le 23. Maurice
 Avril dans la 58. année de son âge, & la Prince
 41. de l'administration de ses charges d'Orange.
 dans la République des Provinces-Unies.
 Il ne fut jamais parfaitement guéri de sa
 maladie contractée à la campagne de l'an-
 née dernière; & le chagrin de ne pouvoir
 sauver Breda, dont la garnison résistoit
 avec

1625. avec beaucoup de courage & de conduite
Mercure au Marquis Spinola qui ferroit la Ville de
François. plus en plus, & fermoit l'entrée aux vi-
1625. vres & à toute sorte de secours, fortifié
Nani, Hi- qu'il fut par les troupes venues d'Allema-
storia Vene- gne; le chagrin, dis-je, de voir empor-
ta. Lib. VI. ter une Ville de son patrimoine, & qu'il
 avoit enlevée fort habilement aux Espa-
 gnols 35. ans auparavant, acheva d'ac-
 cabler le plus brave, le plus prudent, &
 le plus expérimenté Capitaine de son
 temps. Maurice fut le second fils de Guil-
 laume Prince d'Orange fondateur de ce
 puissant Etat qui travaille aussi utilement
 en nos jours à soutenir la liberté de l'Eu-
 rope contre la France; qu'il a courageu-
 sement défendu la sienne sous le règne
 d'Henri IV. & sous celui de Louis XIII.
 Le Prince d'Orange dont je raconte la
 mort portoit le nom de Maurice Electeur
 de Saxe son Grand-père maternel, ce
 brave & heureux Protecteur de la liberté
 Germanique & de la Religion Protestan-
 te. Guillaume avoit épousé en secondes
 nocces Anne fille de celui-ci, & il en eut
 deux enfans Maurice & Emilie épouse
 de Don Emmanuel fils de Don Antoine
 reconnu Roi par les Portugais, & dé-
 possédé ensuite par les armes de Philip-
 pe II.

On n'attend pas que je donne ici un
 extrait exact des grandes actions d'un Hé-
 ros qui en vingt années de guerre avant
 la trêve entre l'Espagne & les Provinces-
 Unies, fit lever honteusement le siège de
 Berg-

LOUIS XIII. LIV. XXI. 169

Bergopzom au fameux Alexandre de Parme, prit environ quarante Villes, & vainquit les Espagnols en trois batailles rangées. La victoire la plus signalée de Maurice, est celle de Nieuport remportée sur Albert Archiduc d'Autriche, en réduisant avec autant de prudence que de courage l'armée des Provinces-Unies à la nécessité de vaincre ou de mourir. Le siège d'Ostende soutenu par sa conduite & par ses avis durant trois ans, n'est pas la moins belle circonstance de la vie du Prince d'Orange. Les Espagnols y perdirent soixante mille hommes; dépensèrent, dit-on, cent millions : & Maurice profitant de leur acharnement à se rendre maîtres d'un petit morceau de terre, couvert de maisons ruinées, leur enlève cependant l'Ecluse place beaucoup plus importante qu'Ostende. Si je ne suis pas grand admirateur des guerriers & des conquérans, dont toute l'habileté consiste à désoler des Provinces & à détruire le genre humain, je loue aussi avec plaisir ceux qui comme Maurice, n'ont fait la guerre que pour s'opposer à la tyrannie, & pour défendre la liberté d'un peuple injustement opprimé. Ce grand homme eut ses défauts. Il aimait trop les femmes, vice héréditaire dans sa maison, & dont Guillaume son père ne fut pas exempt. L'ambition & le désir de se venger de quelques chagrins peut-être pardonnables, le portèrent à commettre, ou du moins à souffrir des injustices extrêmement criantes

1625.

1525. dans l'affaire des Arminiens. Son ingratitude au regard de Barneveldt, auquel il pouvoit sauver la vie, & le refus opiniâtre de faire grace au fils de ce grand homme, furent des taches à la belle vie d'un Prince, qui sans cela seroit mort comblé d'honneur & de gloire dans sa République & dans toute l'Europe. Les aumônes considérables qu'il ordonna un peu avant la fin de sa vie, nous donnent lieu de croire qu'il fut touché d'un repentir sincère de ses désordres passez, & qu'il mourut dans les sentimens de piété convenables à un Chrétien Réformé. Maurice ne se maria point: il laissa seulement des enfans naturels. Beverwert Gouverneur de Boisleduc l'un d'eux aquit beaucoup de réputation durant sa vie; & ses descendans font aujourd'hui une figure considérable en Angleterre & dans les Provinces-Unies.

Frederic-Henri frère de Maurice lui succède dans ses biens & dans ses Charges.

Frederic-Henri auquel la succession des grands biens de la Maison d'Orange appartenoit légitimement, étoit occupé hors de la Haye à pourvoir aux moïens de secourir Breda si l'occasion s'en présentoit, lors qu'il apprit la mort de Maurice son frère. Les Etats Généraux des Provinces-Unies le déclarent incontinent leur Capitaine Général, & les autres Charges de Maurice lui sont données par les Etats particuliers des Provinces dont son frère étoit Gouverneur. J'ai déjà dit que Frederic-Henri fut le dernier fils que Guillaume Prince d'Orange eut de l'incomparable



LOUIS XIII. LIV. XXI. 171

table Louise de Coligni fille de l'Amiral ,
 ce généreux & constant défenseur de la
 Réformation & de la liberté légitime du
 peuple en France. Maurice prit un soin
 particulier de former son frère au com-
 mandement des armées , & Frederic pro-
 fita merveilleusement des instructions &
 des exemples de Maurice. On admira
 sa valeur à la bataille de Nieuport , & il
 continua de donner de grandes espérances
 dans les entreprises qui furent confiées à
 sa conduite. Maurice lui avoit fait épou-
 ser depuis peu Emilie fille de Jean Albert
 Comte de Solms , Dame d'un esprit &
 d'un courage extraordinaires dans les per-
 sonnes de son sexe.

1625.
Mercur
François.
 1625.
Du Maurier
dans ses
Mémoires
de Hollande

Le nouveau Général des Provinces-U-
 nies souhaitoit avec une extrême passion
 de signaler la première année de son com-
 mandement , en empêchant la prise de
 Breda qui résistoit depuis huit mois. Mais
 tous ses efforts furent inutiles. L'habileté
 de Spinola étoit secondée du Ciel qui se
 déclaroit ouvertement en sa faveur. Le
 Comte de Mansfelt débarqué auprès de
 Guertruydenberg avec quinze mille An-
 glois , reçut un renfort de quinze cens
 Cavaliers François que Christian de
 Brunswick Administrateur d'Halberstat
 & le Comte de Rouci lui amenoient de
 Calais par mer. On devoit espérer que ces
 troupes jointes à une armée de vingt-cinq
 mille hommes de pied & de six mille che-
 vaux commandée par Frederic-Henri
 Prince d'Orange feroient lever le siège

Prise de
 Breda par
 Ambroise
 Spinola.

Mercur
François.
 1625.

1625. de Breda, & qu'en tout cas il seroit facile de forcer Spinola dans ses lignes & dans ses retranchemens. Mais Mansfelt perdit la moitié de son Infanterie Angloise avant que de joindre le Prince. On tenta inutilement de chasser les gens de Spinola d'un de ses forts élevez autour de Breda, & le reste des Anglois fut emporté par les maladies. De manière que Frederic-Henri desespérant d'exécuter son projet, ordonne à la garnison de Breda de capituler. Réduits aux dernières extrémités, les soldats & les Officiers vouloient se défendre jusques à la fin, & mourir les armes à la main. La capitulation fut signée le 22. Juin, & le Général Espagnol ne pût refuser à Justin de Nassau & à plusieurs Officiers qui soutinrent si bien un siège de dix mois les justes loüanges que méritoient leur bravoure & leur expérience dans le métier de la guerre. L'Infante Isabelle alla ensuite à Breda se montrer à l'armée qui avoit tant souffert pour la conquête de cette place : voyage entrepris à la sollicitation du Cardinal de la Cueva qui lui servoit de premier Ministre d'Etat. C'est le fameux Marquis de Bedmar Ambassadeur d'Espagne à Venise dont j'ai tant parlé dans les livres précédens. Les armées se séparèrent après la prise de Breda, & la campagne finit de bonne heure dans les Pais-Bas. L'Administrateur d'Halberstat & Mansfelt suivis de ce qui leur reste de soldats Allemands marchent vers la Westphalie dans le

LOUIS XIII. LIV. XXI. 173

le dessein de joindre le Roi de Dannemark 1625.
qui s'avance jusques aux bords du Vefer
à la tête d'une armée nombreuse dans la
Basse-Saxe.

Le passage du Connétable de Lesdiguières. Commence-
res en Italie où le Duc de Savoie & lui ment de la
avoient une armée d'environ trente mil- guerre de
le hommes, & leur irruption soudaine Genes.
dans les Etats de la République de Genes,
occupoient plus le monde que la fin du
siège de Breda. Les connoisseurs le re-
gardoient depuis quelques mois comme
une Ville perdue. Les Ducs de Toscane
& de Mantouë effraiez dépêchent promp-
tement en France pour demander quels
sont les desseins du Roi. *Il les déclarera Nani, Histo-*
quand il en sera temps, répondit froide- ria Veneta.
ment le Cardinal de Richelieu. Et com- *Lib. VI.*
me le Mantoüan se plaignoit en son parti- 1625.
culier de ce que Charles Emmanuel & *Vittorio Si-*
Lesdiguières entroient dans le Monfer- *ri, Memo-*
rat, & se faisoient des places; *rie Recondi-*
te. Tom. V.
Pag. 797.
de Mantouë, dit Richelieu, devoit armer 798. 799.
de son côté. & se mettre en état de garder &c.
lui-même ses Villes & ses Châteaux, quand *Histoire du*
il a vu le commencement des troubles. *Connétable*
Puis qu'il n'a pas jugé à propos de pourvoir *de Lesdi-*
à cet inconvénient, le Roi ne peut se dis- *guières.*
puter d'occuper des passages importans, *Liv. XI.*
& de prévenir ses ennemis qui s'en ren- 10. 11. 12.
droient maîtres. Le Savoïard paroïsoit *Histoire*
transporté de joie à la tête de l'armée. Le *du Cardinal*
Connétable de France prenoit le mot de *de Richelieu.*
lui, & le Maréchal de Crequi recevoit les 1625.
ordres du Prince de Piémont. Louis régla *Mémoires*
ainsi *pour servir*
à l'Histoire
du même.

1625.
Mémoires
de Siroi.
Tom. I.

ainsi les choses pour éviter les contestations sur le commandement. Toujours rempli de ses chimères, Charles Emmanuel croioit déjà voir ses Etats considérablement augmentez, & ne pensoit à rien moins qu'à se faire déclarer Roi de quel qu'endroit. Le Roiaume de Corse possédé par la République de Genes, paroissoit trop peu de chose : on prétendoit faire revivre l'ancien Roiaume de Lombardie : car enfin, Son Altesse comptoit sur la conquête du Duché de Milan après la prise de Genes. Les personnes sages & judicieuses s'étonnoient de l'étrange aveuglement d'un Prince qui d'ailleurs ne manquoit ni d'esprit ni de prévoyance. Non content d'avoir le Roi de France pour voisin du côté de la Savoie, Charles Emmanuel prétend l'aider à s'établir encore aux portes du Piémont par la conquête de la meilleure partie de l'Etat de Genes.

On n'étoit pas moins surpris de ce que la France travailloit à l'agrandissement du Savoïard, & rejettoit les instances que le Sénat de Venise faisoit d'entrer dans le Milanois. *Je ne comprends pas*, dit Marquemont au Cardinal de Richelieu, *pourquoi le Roi n'ayant pas voulu attaquer le Duché de Milan, qu'il pourroit unir à sa Couronne, ou donner en apannage à Monsieur frère unique de Sa Majesté, elle s'expose maintenant à quelque chose de plus périlleux, afin de joindre Genes au Piémont. Ce que nous voions n'est rien en comparaison*

paraïson de ce qu'il faudra faire pour soutenir l'entreprise après y avoir bien dépensé. Si le Cardinal d'Osset pouvoit mettre la tête hors de son tombeau, il nous demanderoit sans doute quel est nôtre dessein. Préendez-vous, s'écrieroit-il, ajouter les Etats de Genes à ceux du Duc de Savoie? Dès qu'il sera le maître, son ambition démesurée & la nécessité de les conserver, lui feront naître des imaginations beaucoup plus vastes que celles qui paroissent aujourd'hui. Jean Cornaro élu Doge de Venise à la place de François Contarini mort depuis peu, & tous les sages du Sénat, ne paroïssent pas moins étonnez que Marquemont. Ils proposoient d'attaquer conjointement avec le Roi & le Duc de Savoie le Milanois, ils offroient plus de vingt mille hommes que la République avoit sur pied, & leurs propositions étoient éludées, ou rejetées. Faites irruption dans le Duché de Milan, leur disoient Charles Emmanuel & Lesdiguières; nous vous soutiendrons incontinent. Non, répondit le Sénat qui pénétra que le Duc & le Connétable vouloient finement engager la République à faire une diversion dans le Milanois, afin de faciliter leur entreprise sur l'Etat de Genes: Nous nous joindrons à vous, dès que vous serez entrez dans le Milanois. Et bien, repliqua Bullion au Ministre de Venise qui rapportoit la résolution de ses maîtres; aidez le Roi & M. le Duc de Savoie à la conquête de l'Etat de Genes, celle du Milanois en sera beaucoup plus facile.

1625. Le Sénat ne voulut jamais approuver l'irruption dans le pais de la République de Genes : & pour témoigner qu'il n'y prenoit aucune part , on défendit à Priuli Ambassadeur de suivre le Duc de Savoie. Il devoit seulement demeurer dans le voisinage de l'Etat de Genes , afin d'examiner ce qui se passeroit.

Les Vénitiens blâmoient la conduite du Conseil de France , parce qu'ils n'en pénétoient pas les raisons. Le Cardinal de Richelieu croioit que le Roi ne devoit entreprendre aucune guerre étrangère , pendant que le parti Réformé seroit en état de traverser ses desseins , l'affaire de Genes étoit une feinte afin d'amuser le Duc de Savoie , & d'obliger les Espagnols intimidés d'une puissante diversion , à consentir enfin que le traité de Madrid fut exécuté. Les gens raffinez de la Cour de Rome devinèrent l'énigme quand ils virent les premières démarches du Connétable de Lesdiguières. *On est surpris ici , dit Marquemont au Cardinal de Richelieu, que l'armée du Roi commandée par un Connétable de France renommé dans toute l'Europe , ne fasse que rouler autour de quelques misérables Châteaux. Si on prend Genes, ou du moins Savone, cette conquête ne se conservera que par une forte guerre, & jamais le Duc de Savoie ne consentira que l'une ou l'autre de ces Villes soit rendue. Ces considérations font penser à ceux qui voient le peu de progrès de l'armée du Roi , que M. le Connétable a des ordres secrets*

secrets de n'engager pas trop les affaires, & de donner seulement quelque pâture aux imaginations du Duc de Savoie. Tel est le dénouement des irrégularitez apparentes de la Cour de France dans la Guerre de Genes. Disons quelque chose de son ouverture & de ses premiers commencemens. 1625.

Charles Emmanuel & le Connétable aiant tenu conseil à Turin sur le chemin qu'ils devoient prendre pour entrer dans les terres de la République de Genes, l'avis du Duc qui proposoit de passer par le Monferrat, l'emporta. On y va, & les Villes dégarnies ouvrent leurs portes. On met bonne garnison dans celle d'Aqui, & on en fait une place d'armes & le magasin. Les Genoïs interdits à la nouvelle de cette marche ne savent quelle résolution prendre. Leur Etat est ouvert de tous côtez, leur Capitale mal fortifiée, leur milice mal disciplinée, incapable de soutenir les fatigues, & prête à fuir dans la première occasion. Le Sénat imploroit le secours du Pape & des Ministres du Roi d'Espagne. Urbain ne peut que consoler des gens éperdus, & les exhorter à prendre courage. Les autres inquiets pour le Milanois, attendent que l'armée de France & de Savoie se soit plus engagée, & peut-être que le desespoir force les Genoïs à se donner absolument à Philippe. Dans cette extrémité, ils se résolvoient à laisser Savone & les autres places de la République, & de pourvoir

H 5

seu-

1625. seulement à la défense de la Capitale , si Jean Jérôme Doria n'eût fait sentir à ses compatriotes que le plus méchant parti que des gens sages pussent prendre , c'est de céder volontairement leur bien, de peur qu'on ne le leur enleve par force. On révoque incontinent les ordres envoie aux Officiers & à leurs soldats de se retirer de certaines Villes , & les Sénateurs s'appliquent sérieusement aux moiens de défendre la patrie.

Cependant le Connétable de Lefdiguières avoit pris Novi, & prétendoit assiéger Gavi, l'un des passages importans pour s'approcher de Genes & avancer vers la mer. La prise en étoit d'autant plus facile, que les François désirerent un secours de sept cens Napolitains que le Duc de Feria Gouverneur de Milan y envoioit. D'un autre côté Charles Emmanuel s'étoit rendu maître de Rossiglione poste avantageux sur un autre chemin qui conduisoit à Genes & à la mer. Enflé de ces premiers succès , le Duc pressoit le Connétable de marcher ensemble à Genes, de prendre la Ville au dépourvu. Marini & quelques autres d'intelligence avec Charles Emmanuel promettoient d'ouvrir une porte. Mais la conspiration fut découverte, & l'arrivée de quelques galères Espagnoles qui apportoit de l'argent & un renfort de soldats , anima les Genoïs à se défendre bravement. Le Gouverneur de Milan leur envoioit encore quatre mille Italiens sous la conduite de Jean Guasco, &

LOUIS XIII. LIV. XXI. 179

consentoit que Thomas Caracciol bon Officier du Roi d'Espagne commandât ses troupes de la République. Elle ne tira pas de grands avantages de ce secours. On se défie des Espagnols ; leurs troupes sont envoyées dans les postes les plus reculés, & le Sénat les loge tout au plus dans les fauxbourgs de la Capitale, notwithstanding les remontrances du Comte de Castagnede Ministre du Roi d'Espagne, ni crie que ces jalousies ne sont pas à faire lorsque l'ennemi est aux portes.

Les affaires des Genoïs sembloient se tablir. Mais une nouvelle disgrâce ruina toutes leurs espérances. Charles Emmanuel allant joindre Lefdiguieres devant Gavi, trouve à Otaggio cinq ou six mille hommes commandez par Caracciol, Gasco, & quelques Nobles Genoïs. Ce corps qui faisoit les forces principales de la République, s'étoit avancé là dans le dessein de couvrir Gavi que le Comte de Tende vouloit assiéger. Les Genoïs aiant combattu d'abord avec les Savoïards, ceux-ci attirèrent si bien les ennemis, que Charles Emmanuel aiant eu le temps d'arriver avec son armée, ils furent défaits, & Caracciol leur Général demeura prisonnier. Le Duc poursuit sa victoire, prend Otaggio, & force le reste des troupes Genoïses retirées dans le Château à se rendre prisonnières de guerre. Son Altesse garda pour lors du haut d'une montagne la magnificence & la beauté de la Ville

1625. & des environs de Genes avec autant de plaisir , & avec les mêmes espérances qu'Annibal contempla Rome , quand il s'en approcha dans le dessein de la prendre. Le Carthaginois se flattoit que les Romains effraiez lui ouvreroient leurs portes, & il trouva des gens disposez à se défendre jusques à la dernière extrémité. Le Savoiard eut le même fort. Il eut beau se montrer à Genes , on ne fit pas le moindre mouvement dans la Ville. Charles Emmanuel vit seulement sortir Jean Baptiste Pamphilio Prêlat Romain , qui venoit lui proposer une suspension d'armes de la part du Cardinal Barberin. Il étoit abordé à Genes en allant à sa Légation de France. Soit que le Duc de Savoie comptât sur une conquête certaine, soit qu'il voulut demeurer toujours étroitement lié avec la France , il n'écouta ni la proposition du Légat , ni les offres avantageuses des Espagnols , qui tentoient de le détacher de l'alliance de Louis.

Rempli de nouvelles espérances, Charles Emmanuel sollicitoit Lefdiguieres de ne s'arrêter point devant un rocher comme Gavi, & de marcher incessamment l'un & l'autre droit à Genes. Mais le Connétable ne voulant point laisser derrière lui, disoit-il, une Ville dont la garnison pouvoit couper les vivres à l'armée, le Duc fut obligé d'attendre la prise de Gavi. Meazza Gouverneur de la place étoit en état de résister assez long-temps avec trois mil-

le

LOUIS XIII. LIV. XXI. 181

le hommes qu'il avoit. Mais il rendit la Ville après avoir tenté inutilement de s'échaper le jour précédent avec ses Soldats. Le Château situé sur un roc escarpé capitula si promptement que le monde s'imagina que Lesdiguières avoit donné de l'argent au Commandant. Charles Emmanuel redouble alors ses instances, afin d'engager le Connétable à s'avancer vers Genes. Mais Lesdiguières s'excuse sur le défaut des vivres & sur les désertions fréquentes de ses soldats. Le Duc s'emporte & accuse le Connétable de s'être laissé corrompre par l'argent des Genoïs. La chose paroïssoit d'autant plus vraisemblable que l'avarice de Lesdiguières étoit connue de tout le monde. Depuis ce temps-ci, il y eut toujours de la mesintelligence entre le Savoïard & le Connétable. Celui-là voïoit avec un extrême chagrin que Lesdiguières mettoit garnison Françoisë dans toutes les places conquises. Charles Emmanuel concluoit de là que le Roi de France prétendoit se rendre maître de tout, afin de faire la paix quand il le jugeroit à propos, & aux conditions qu'il lui plairoit de prescrire à ses alliez. 1625.

Durant ce progrès de ses armes & de celles de Savoie, il étoit occupé à la célébration du mariage d'Henriette sa sœur avec Charles I. Roi de la Grande-Bretagne. Spada Nonce du Pape remit la dispense entre les mains de Marie de Médicis dans les premiers jours du mois de Mai. Jamais Ministre ne parut plus exact,

Mariage de Charles I. Roi d'Angleterre avec Henriette de France.

182 HISTOIRE DE

1625.
*Ambassade
de Bassom-
pierre en An-
gleterre.
Journal du
même. To-
me II.
Histoire du
Ministère
du Cardinal
de Richelieu.
Mercure
Français.
1625.*

*Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. V.
Pag. 835.
836. 837.
& 847.*

*Roeborn's
Historical
Collections.
1625.*

ni plus pointilleux que celui d'Urbain en cette occasion. Spada ne voulut point délivrer la dispense, avant que le Roi & Madame sa sœur lui eussent promis par écrit que les conditions exigées par la Cour de Rome, seroient ponctuellement observées. Henriette fit ensuite une renonciation authentique à tout ce qu'elle pouvoit jamais prétendre de la succession de son père & de sa mère, & de celle de ses deux frères, en cas qu'ils mourussent sans enfans. Marie de Médicis mère & gardienne de la Princesse sa fille autorisa l'acte de renonciation, & Henriette promit de le faire ratifier au Roi son époux incontinent après la consommation de leur mariage. Le contract aiant été dressé dans les formes le 8. Mai, le Duc de Chevreuse en vertu de la Procuration que Sa Majesté Britannique lui avoit envoyée, le signa conjointement avec les Comtes de Carlile, & de Holland Ambassadeurs extraordinaires d'Angleterre. Je ne rapporterai point ici les diverses cérémonies du mariage célébré l'onzième du même mois: il suffit de remarquer ce qu'il y eut de particulier à cause de la différence de Religion entre les parties. Le Cardinal de la Rochefoucaut donna la bénédiction nuptiale sur un théâtre dressé devant la porte de l'Eglise de Notre-Dame à Paris. L'Archevêque prétendit d'abord que c'étoit à lui de faire la cérémonie, dans sa Cathédrale. Mais la contestation fut jugée en faveur de la Rochefoucaut

LOUIS XIII LIV. XXI. 183

1625.
duc de Chevreuse Grand-Aumônier de France. Les
seigneurs revêtus de cette dignité se disent les
Evêques & les Pasteurs ordinaires du Roi
de sa maison. Le Duc de Chevreuse
les deux Ambassadeurs d'Angleterre
conduisirent la nouvelle Reine jusques à
la porte du chœur, & se retirèrent dans la
maison Archiépiscopale durant la célébra-
tion de la Messe. Chevreuse, quoique
Catholique Romain, n'y assista point, il
passoit au nom d'un Prince dont la Reli-
gion condamnoit la Messe. Quand elle
fut finie, le Duc accompagné des Com-
tes de Carlisle & de Holland joignit le Roi
de France & la Reine d'Angleterre à la
sortie du chœur de Notre-Dame; tous
deux le suivirent à la salle de l'Archevê-
ché, où Louis avoit fait préparer un ma-
gnifique repas. A la droite du Roi s'as-
sèrent la Reine Mère, la Reine régente,
le Duc d'Anjou frère unique de Sa
Majesté, & les Princesses du sang selon
leur rang. A sa gauche se mirent la Rei-
ne de la Grande - Bretagne, le Duc de
Chevreuse, les deux Ambassadeurs d'An-
gleterre, les Duchesses de Guise, de Che-
vreuse & d'Elbeuf. Je ne trouve point
d'autres Dames. Il semble que les Lor-
daines furent seulement invitées comme
parentes du Roi d'Angleterre par Marie
Reine d'Ecosse sa grand' mère. La Reine
régente de France donne ici le pas à celle
d'Angleterre, sa belle-sœur. Mais le Roi
& Marie de Médicis passent toujours de-
vant Henriette.

Peu

1625.
Le Duc de
Buckin-
gham arrive
à Paris.

*Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.
Histoire du
Ministère
du Cardinal
de Richelieu.
1625.
Nani, Hi-
storia Vene-
ta. Lib. V.
1625.
Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. V.
Pag. 788.
& 848.*

Peu de jours après la célébration du mariage, le Duc de Buckingham favori de Charles, comme il avoit été de Jacques, arrive inopinément à Paris, accompagné du Comte de Mongommery & de quelques autres Seigneurs Anglois. Il venoit, dit-il, prier Louis de permettre que la Reine de la Grande-Bretagne partit incessamment. Ceux qui raffinoient davantage, crurent que Charles envoioit le Duc afin de traverser la négociation du Cardinal Barberin Légat. Il étoit alors à Paris dans le dessein de ménager la paix d'Italie. Sa Majesté Britannique fort zélée pour le rétablissement du Roi & de la Reine de Bohême dans leurs Etats héréditaires, prétendoit engager la France à faire une puissante diversion en Italie, qui occupât une grande partie des forces de la Maison d'Autriche. Peut-être aussi que Buckingham toujours plein de faste & de vanité, ne voulut pas perdre une belle occasion de se montrer à la Cour de France, & d'y faire *l'homme à bonnes fortunes*, aussi bien qu'à celle d'Espagne. Quoi qu'il en soit, le Duc parut avec la dernière magnificence, quoi qu'il fût arrivé en poste. Logé chez le Duc de Chevreuse, pour quelques jours, il fit admirer la somptuosité de ses habits, l'abondance & la richesse de ses pierreries, sa galanterie, sa politesse & sa libéralité. On dit que Louis eut envie de répondre à l'honnêteté de Charles, en lui dépêchant Baradas. C'étoit un Gentilhomme entré depuis

LOUIS XIII. LIV. XXI. 185

Depuis quelque temps dans les bonnes 1625.

grâces du Roi de France, & que la Cour regardoit comme un nouveau Favori. Baradas qui n'avoit ni le crédit, ni le bien, ni le mérite de Buckingham se défendit vigieusement du voiage d'Angleterre. Cette

Rusworth's Historical Collections.
Commission, Sire, ne me paroît point une
marque de la bienveillance de V^{re} Majesté. 1625.

dit Baradas à son maître, qui reçut fort bien son excuse. Le Favori de Louis étoit même embarrassé de sa fortune. Marie de Médicis & le Cardinal de Richelieu n'témoignoient leur chagrin. Le Roi craignoit de prévenir sa mère en l'assurant que Baradas ne se mêleroit point des affaires d'Etat: & content en apparence d'entrer dans les parties de plaisir & de divertissement de Sa Majesté, le Favori faisoit beaucoup de modestie, & vivoit peu de monde. Mais les Courtisans qui connoissent l'humeur du Prince, & qui remarquent son inclination pour Baradas, vont à lui incontinent, & aiment mieux obtenir des grâces par son canal, que de faire de longues & souvent inutiles sollicitations à Marie de Médicis, à Richelieu, & aux autres gens du Conseil Privé. De là vint que les protestations du Roi, & ses manières modestes & réservées de Baradas n'appaisèrent ni l'inquiétude ni la jaloufie de la Reine Mère & du Cardinal.

Si nous en croions le Procureur National, Buckingham porta ses vûes beaucoup plus haut à Paris qu'à Madrid. En Espagne il fut touché, dit-on, de la beauté de

1625. de la Comtesse d'Olivarez épouse du favori de Philippe IV. Mais en France le Duc se déclaroit Amant de la Reine Anne d'Autriche. On prétend que le Cardinal de Richelieu rival de Buckingham, par je ne sai quelle politique, en conçut du dépit & de la haine contre l'Anglois. Du moins Buckingham se brouilla dès lors autant, & peut-être plus avec le Cardinal, qu'avec le Comte Duc à Madrid. L'Historien de Venise rend justice à la vertu de la Reine de France. Elle se moqua de la vanité du Duc de Buckingham, dit Nani, détesta toujours les artifices & les souplesses du Cardinal qui la craignoit & la haïssoit dans le fonds de son cœur. Je ne voi aucune raison de croire qu'Anne d'Autriche ait manqué de fidélité au Roi son époux, ni qu'elle ait jamais commis des bassesses indignes de son rang. Je croi qu'elle étoit vertueuse. Il est vrai que certaines gens dirent dans le monde, qu'elle paroissoit sensible au mérite de Buckingham. Mais sur de pareils bruits un Historien équitable doit-il donner atteinte à la réputation d'une Reine? Ce qu'il y a de certain, c'est que Richelieu prit de grands ombrages, de ce que Buckingham s'intrigua fort avec les Dames de la Cour : & je ne sai si le Cardinal n'inspira point malignement de la jalousie & des soupçons au Roi. On éloigna la Dame d'atour de la Reine, & quelques-uns de ses domestiques furent chassés peu de temps après le départ de Buckingham.

Les

LOUIS XIII. LIV. XXI. 187

Les premières Dames de la Cour confidantes de la Reine en eurent de l'indignation , & se déclarèrent ennemies de Richelieu. 1625.

Henriette partit de Paris le 2. Juin, sept ou huit jours après que Buckingham lui eût témoigné l'empressement du Roi son époux. Le Duc & la Duchesse de Chevreuse avoient ordre de la conduire en Angleterre. Louis alla jusques à Compiègne. Les deux Reines de France devoient accompagner celle de la Grande-Bretagne à Boulogne où les vaisseaux de Charles l'attendoient. Mais la maladie dont Marie de Médicis fut surprise dans Amiens y arrêta toutes les Dames. Gaston d'Anjou suivi des Ducs de Luxembourg & de Bellegarde , du Maréchal de Bassompierre , du Marquis d'Alincourt & du Vicomte de Brigueil fit les honneurs jusques à l'embarquement de la Reine sa sœur. Le 22. Juin les vaisseaux mirent à la voile , Henriette arriva à Douvres en 24. heures. Charles s'y étoit déjà rendu. Il la conduisit le lendemain à Cantorbéry , & le mariage y fut consommé. Leurs Majestez arrivèrent à Londres vers la mi-Juillet. La Peste y faisoit alors du ravage. Ne fut-ce point un présage des grands maux que la nouvelle Reine causeroit un jour à l'Angleterre ?

Départ de la Reine d'Angleterre.

Journal de Bassompierre. Tom. II.

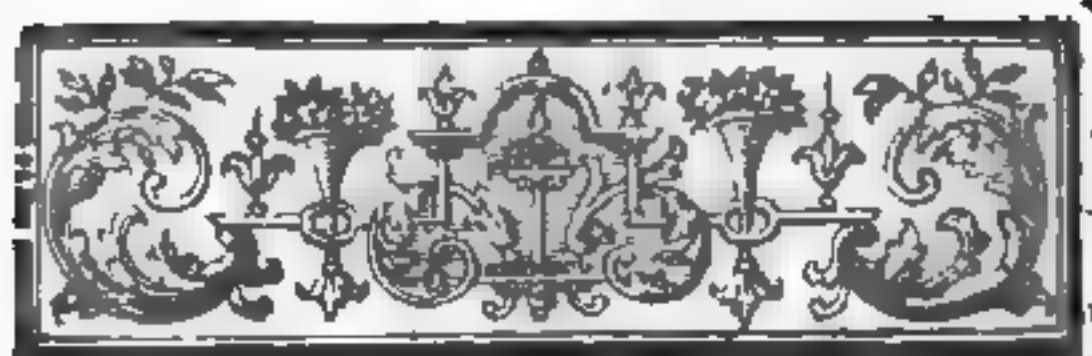
Mercur François.

1625.

Vittorio Siri, Memoria Recedite. Tom. V.

Pag. 349. 350.

Rusworth's Historical Collections.



HISTOIRE

DU REGNE

DE

LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE XXII.

1625.
Arrivée du
Cardinal
Barberin
Légat en
France.

LE Cardinal Barberin aborda en France avant la célébration du mariage de la Reine d'Angleterre. Il fut reçu à Marseille par le Duc de Guise Gouverneur de Provence avec les honneurs que la superstition, ou la fausse politique des Souverains fait rendre à un Légat de ce qu'on nomme le Saint Siège, neveu du Pape. On régala magnifiquement Barberin, on le défraia jusques à ce qu'il fut arrivé dans le Comtat d'Avignon. C'est un article des libertez de l'Eglise Gallicane que les
Légats

Légats de Rome ne peuvent entrer dans aucune fonction de leur emploi, sans envoyer premièrement la Bulle de leurs facultez au Parlement de Paris, qui l'examine & l'enregistre quand il ne s'y trouve rien de contraire aux droits du Roi & aux coutumes de l'Eglise de France. On avoit pris grand soin à Rome de dresser les facultez de Barberin sur celles que Clement VIII. donna aux Cardinaux de Medicis & Aldobrandin ses Légats en France sous le règne d'Henri IV. Cependant le Parlement de Paris refusa de recevoir les facultez de Barberin. Louis y étoit simplement nommé Roi de France, sans faire aucune mention de la Navarre. La Cour de Rome s'excusa sur la coutume des Papes & de leur Chancellerie. On se contente de désigner les Rois par leur titre le plus éminent. Dans mes Brefs, dit Urbain à Béthune Ambassadeur de Louis, je mets seulement Roi Très-Chrétien de France, ou Roi Catholique d'Espagne. Depuis que la Navarre est unie & incorporée à la France, elle n'en est qu'une Province: pourquoi faut-il que je la nomme plutôt que la Bretagne & le Dauphiné? Enfin dans les facultez des Cardinaux de Medicis & Aldobrandin Henri IV. est uniquement appelé Roi de France. Il y a quelque déguisement dans ce dernier article. Henri ne fut pas nommé Roi de Navarre à la tête des facultez du Cardinal de Medicis. Mais le Pape Clement VIII. donnoit cette qualité à Henri en certains endroits

1625.
Vittorio St. ri, Memorie Ricordite.
 Tom. V.
 Pag. 350.
 1651.
Mercurio François.
 1625.

Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu.
 1625.
Mémoires pour servir à l'Histoire du même.

1625. endroits de la Bulle. On blâmera peut-être la délicatesse du Parlement. Car enfin ; puisque les Espagnols se contentent que leur Souverain soit désigné en général par la qualité de *Roi Catholique d'Espagne*, les Magistrats de Paris devoient-ils trouver à redire que Louis fût simplement nommé *Roi Très-Chrétien de France* ? Le Parlement ne formeroit peut-être pas cette difficulté, si les ancêtres de la Reine Jeanne mère d'Henri IV. n'avoient été dépouillés du Roiaume de Navarre par Ferdinand Roi d'Arragon, en conséquence d'une Bulle de l'arrogant Jules II. qui déclara le Roi de Navarre déchu de sa Couronne. On craint en France que les Papes ne fassent scrupule d'accorder aux enfans de Jeanne d'Albret un titre que leurs prédécesseurs ont entrepris d'enlever aux ancêtres de cette illustre Princesse. Urbain accommoda ce différend par un Bref explicatif de sa Bulle. Il y donnoit à Louis la qualité de Roi de France & de Navarre.

Honneurs
rendus à
Barberin
dans sa route.

Le Comte de Saulx Lieutenant Général en Dauphiné, le Marquis de Villeroi en l'absence d'Alincourt son père Gouverneur de Lion, le Prince de Condé qui se trouvoit en Berri près de la route du Légat, en un mot tous les Officiers des Provinces qu'il devoit traverser, eurent ordre de lui rendre tous les honneurs imaginables. Je lis avec indignation que Condé souffrit lachement que Barberin prit le pas, & ne lui donnât point la main droite,

LOUIS XIII. LIV. XXII. 191

droite , lorsque le premier Prince du sang de France alla rendre visite au fils d'un bourgeois de Florence. S. Chaumont Chevalier des Ordres du Roi rencontra le Légat entre Lion & Rouanne. Sa Majesté l'envoioit faire des complimens à Barberin sur son heureuse arrivée en France. Depuis Lion il fut régalé & défraié par les Officiers du Roi venus exprès. La petite Ecurie de Sa Majesté attendit le Légat à Orleans qui venoit par eau depuis Rouanne. Clermont frère de Baradas, l'Archevêque de Tours, les Evêques d'Auxerre, de Nîmes, & de Maillezaïs arrivèrent le lendemain. Le Roi envoioit encore le premier faire des complimens, & les autres étoient députez de l'Assemblée générale du Clergé qui se tenoit à Paris. Les Prélats ne s'aquittèrent point de leur commission à cause d'une difficulté sur le cérémoniel. Ils demandoient d'être admis à l'audience du Légat avec le rochet & le camail découverts; chose que Barberin ne voulut pas permettre, parce que dans le stile de la Cour de Rome, toutes les marques extérieures de la Jurisdiction Episcopale doivent disparoître, en présence d'un Légat revêtu de l'autorité du Pape. Ce différend se termina enfin à Paris : Mais ce fut à la honte des Prélats de France. Ils vinrent au devant de Barberin & l'accompagnèrent à son entrée dans la capitale avec je ne sai quel *mantelet* par dessus leur camail & leur rochet. On leur accorda seulement de quit-

1625.
*Vittoria St-
ri, Memoria
Recondite.
Tom. V.
Pag. 851.
856. &c.
Mercure
Français.
1625.
Histoire du
Ministère
du Cardinal
de Richelieu
1625.*

1625. quitter la marque de leur servitude & de leur abaissement lors qu'ils entroient après le Légat dans l'Eglise de Notre-Dame. Ces Messieurs ont beau dire qu'ils consentirent à cette fausse démarche en protestant que c'étoit sans préjudice de leurs droits. L'exemple est donné, & la Cour de Rome en a pris acte. Cela suffit. Nous les avons vus avec leur ridicule *mantelet* sur les épaules, suivre le Cardinal Chigi Légat au jour de son entrée à Paris. Cependant il s'en fallut beaucoup que Louis XIV. ne traitât le neveu d'Alexandre VII. avec cette étonnante distinction que le feu Roi eut pour Barberin.

Il reçut à Etampes les complimens de condoléance que SaMajesté lui envoya faire sur la mort de Magalotti. C'étoit le frère du Cardinal de ce nom & de la mère du Légat. On le lui avoit donné comme un Conseiller & un Ministre qui l'aideroit dans sa négociation. Magalotti & le Prélat Pamphilio avoient pris les devants & s'étoient rendus à Paris, afin de proposer par avance une suspension d'armes dans toute l'Italie. Louis répondit qu'il ne pouvoit rien accorder sans le consentement du Duc de Savoie, seul intéressé dans la guerre de Genes qui se faisoit pour lui. Et quand Pamphilio alla trouver l'Abbé Scaglia Ambassadeur de Charles Emmanuel, il repartit que l'affaire de Genes regardant le Roi de France plus qu'aucun autre, Son Altesse suivroit

vroit aveuglément les intentions de Louis. Les deux Agens du Légat surpris d'être renvoiez de la sorte d'un Souverain à l'autre, parlent au Cardinal de Richelieu : & celui-ci leur déclare encore que le Roi n'accordera ni paix, ni suspension d'armes sans le Duc de Savoie, que Sa Majesté ne veut pas mécontenter. Magalotti & Pamphilio reconnurent alors que Barberin s'étoit chargé d'une négociation difficile, & dont il auroit de la peine à se tirer avec honneur. Après avoir essuié ses larmes, le Légat se rend d'Etampes à Chanteleu. Le Grand Prieur de France lui dit là de la part du Roi, que Sa Majesté seroit venue elle-même, si une indisposition qui l'obligeoit à prendre des remèdes, ne l'en avoit empêché. Les Ministres de la Légation firent si bien qu'ils obtinrent une lettre du Roi en forme d'excuse honnête. S. Chaumont la rendit à Barberin. Louis y témoignoit son déplaisir, de ce que sa mauvaise santé ne lui permettoit pas de faire au Légat les mêmes honneurs que fit Henri IV. au Cardinal de Médicis, en allant le voir avant son arrivée à Paris. Les deux Reines de France, celle d'Angleterre qui n'étoit pas encore partie, & Gaston Duc d'Anjou envoièrent chacun des Officiers considérables de leur maison faire des complimens au Légat. Les Cardinaux de la Valette & de Richelieu allèrent le saluer. Il leur donna le pas chez lui : civilité qu'il refusa de rendre au Cardinal

1625.

1625. de Médicis en Italie. Ne pensoit-il point à gagner Richelieu, dont le succès de sa négociation dépendoit uniquement?

Entrée du
Légat à Pa-
ris.

Enfin, le 21. Mai le Duc de Nemours accompagné de S. Chaumont & de Bonnetüil Introduceur des Ambassadeurs, prend le Légat au Bourg la Reine, & le conduit à la maison de S. Magloire que les Pères de l'Oratoire ont dans le Fauxbourg S. Jaques. Là il reçut les complimens de tous les corps de la Ville, du Parlement, des autres Cours souveraines, & des Prélats assemblez à Paris. Barberin se leva seulement de son siège quand les Magistrats des Tribunaux souverains approchèrent de lui. Il s'assit ensuite & écouta les harangues le bonnet à la main. Les Prélats furent plus distinguez. Barberin s'avança quatre ou cinq pas au devant d'eux, il les écouta debout & découvert; il les embrassa tous en particulier. Une marque de tendresse ne tire pas à conséquence. Elle ne dédommageoit pas les Prélats de la honte & du chagrin de paroître avec le *mantelet* sur les épaules. Gaston Duc d'Anjou vint le dernier, suivi de deux Ducs & Pairs & de quelques Seigneurs. Il devoit accompagner le Légat à son entrée dans Paris & marcher à côté de lui. Barberin courut au devant de Gaston, & se défendit longtemps de passer devant l'héritier présomptif de la Couronne de France. Mais le Duc d'Anjou ne prit jamais le pas, que dans la maison où logeoit le Légat. En-
toutes

*Histoire du
Ministère
du Cardinal
de Richelieu.
1625.
Mémoires
pour servir
à l'Histoire
du même.
1625.*

*Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Pag. 852.
853.*

LOUIS XIII. LIV. XXII. 195

toutes les autres occasions, Barberin passa devant lui. Urbain fut transporté de joie, quand il apprit les honneurs extraordinaires que le frère unique du Roi de France rendoit au neveu du Pape. La Cour de Rome en triompha, & celle de France tâcha de faire bien valoir auprès d'Urbain de si étranges bassesses. Philippe Duc d'Orleans frère unique de Louis XIV. n'en usa pas de même au regard du Cardinal Chigi neveu d'Alexandre VII. La dignité de fils de France a été mieux soutenue sous le règne présent.

1625.

Barberin monté sur une mule blanche & habillé à la manière des Cardinaux dans une cavalcade à Rome, trouve à la porte S. Jaques un dais soutenu par les Echevins de Paris: Il se met dessous avec le Duc d'Anjou à sa gauche. Le nombreux Clergé de Paris précédoit en procession, & les Evêques habillez en Prélats Romains suivoient à cheval. Tout fut en assez bon ordre jusques au *petit Pont*. Les Valets de pied du Roi & les Gardes du corps empressez, ceux-ci à se saisir du dais, & ceux-là de la mule du Légat qu'ils prétendent leur appartenir, causent un si grand désordre que Barberin éperdu se jette à terre promptement, & se sauve à peine de la foule. Gaston dans le même embarras, descend de Cheval & se retire dans une boutique voisine, après avoir fait écarter la populace. Telle fut la fin plaisante du pompeux & dévot

1625. spectacle de l'entrée du Légat. On gagne l'Eglise de Notre-Dame le mieux qu'il est possible, où l'Archevêque à la tête du Clergé de sa cathédrale reçoit Barberin. On le conduit ensuite à la maison Archiépis copale; c'est-là qu'il devoit loger durant son séjour à Paris. Dès le lendemain le Légat alla faire la révérence au Roi qui gardoit encore le lit à cause de sa maladie. La civilité fut grande de part & d'autre, & on ne parla point d'affaires à cette première entrevue. Barberin rendit ensuite ses devoirs aux Reines. Pour ce qui est de Gaston Duc d'Anjou, il prévint le Légat, qui le reçut au bas de son escalier, lui donne le pas, & le conduisit en sortant jusques au Carosse. Les Courtisans alloient en foule chez le Légat, Aligre Chancelier de France y parut à la tête du Conseil du Roi. Le Légat lui fit les mêmes honneurs qu'aux Princes du sang. Aligre n'eut point le pas, & fut conduit jusques à la cinquième marche de l'escalier. On voit bien que si je donne le détail d'un cérémoniel si long & si bien mesuré, ce n'est que pour faire sentir le ridicule de la superstition des Rois, des Princes, des Seigneurs, des premiers Magistrats & des Evêques de la Communion de Rome. Qu'y a-t-il de plus surprenant dans tous ces honneurs rendus à un jeune Florentin, qui n'a d'autre distinction dans le monde, que d'être l'Envoié & le neveu d'un Evêque souverain de quelques Provinces d'Italie? Est-ce l'adresse des Pa-

pes,

pes , qui ont su s'élever si haut, & en im- 1625.
poser également aux grands & aux petits ?
Est-ce l'ignorance ou la stupidité de ceux
qui veulent bien sans aucune raison se
soumettre à de pareilles indignitez ?

Le Pape Urbain & les gens de sa Cour Audiences
apprirent encore avec joie le détail de la données par
première audience que le Roi donna pu- le Roi au
bliquement au Légat. Il y alla conduit Légat, & les
par le Duc de Nemours ; & la Croix fut Conférences
portée devant lui jusques dans l'anticham- des Minis-
bre de Sa Majesté. Elle s'avance à la por- tres d'Etat
te de la chambre pour recevoir Barberin, avec lui.
& le mène à la ruelle du lit au dedans du Histoire du
balustre. Ils s'y assirent chacun sur un sié- Ministère
ge à dos, & à la fin de l'audience, le Roi du Cardinal
conduit le Légat au milieu de l'anticham- de Richelieu.
bre , & demande humblement la béné- 1625.
diction d'un jeune Prêtre qui n'avoit pas Mémoires
encore dit la Messe. Dans cette audien- pour servir
ce solennelle , Barberin commence de à l'Histoire
parler du sujet de sa Légation. Il exhorte du même.
le Roi à la paix , lui propose une suspen- 1625.
sion d'armes , & insiste que les affaires de Rélation de
la Valteline soient remises dans l'état où ce qui s'est
elles se trouvoient avant que le Marquis de passé dans la
Cœuvres y fut entré. *J'ai toujours aimé* négociation
la paix, répondit le Roi , *Et ma plus forte* du Cardinal
passion , c'est d'en conclure une , où chacun Barberin.
trouve sa sécurité , Et qui mette mon hon- V. L'Am-
neur Et celui de mes alliez à couvert. Pour bassade de
ce qui concerne l'affaire de la Valteline , je Bassompier-
ne demande que l'exécution du traité de
Madrid. Mais je ne puis consentir à une
suspension d'armes : Elle me seroit trop pré-
judi-

1625. *judiciable & à mes alliez.* Barberin aiant
Vittorio Si- fait encore des instances pour la cessation
ri, Memorie des hostilitéz contre la République de Ge-
Recondite. nes; *je suis engagé à secourir M. le Duc de*
Tom. V. *Savoie,* repliqua Louis; *& je ne dois pas*
Pag. 857. *l'abandonner.* Ces réponses qui ne plai-
858. 859. sent pas au Légat, on tâche de les adou-
Sc. cir par de grands témoignages d'un zèle
ardent pour la grandeur du S. Siège, par
des protestations d'un respect sincère pour
la personne d'Urbain, par des marques
d'une bienveillance particulière pour son
neveu. Louis offre toutes les forces de
la France, si jamais le Pape en a besoin, &
promet de passer les Alpes à la tête d'une
puissante armée, quand il sera question de
le défendre contre ses ennemis. Dans
une seconde audience, où le Légat redou-
bla ses instances sur une suspension d'ar-
mes, il déclara que le Roi d'Espagne dé-
fendrait ouvertement l'Etat de Genes, si
on continuoit de l'attaquer. *J'ai pris soin*
jusques à présent, dit Louis, *d'éviter tout*
ce qui pouvoit causer une rupture ouverte
entre les deux Couronnes. Si le Roi d'Es-
pagne prend le premier les armes contre
moi, je serai le dernier à les quitter.

Afin d'éviter les longs & fréquens en-
tretiens avec Barberin sur le sujet de sa
Légation, Sa Majesté lui dit qu'elle nom-
meroit des Commissaires qui traiteroient
avec lui dans son logis. Le Cardinal de Ri-
chelieu, le Comte de Schomberg devenu
Maréchal de France à la place de Roque-
laure mort depuis quelque temps, & Her-
baut

haut Secrétaire d'Etat allèrent en effet 1625-
trouver Barberin, dans le dessein d'écouter
ses propositions, & d'entrer sérieusement
en négociation avec lui. Ces Messieurs
avoient du chagrin contre le Légat. Ils
savoient que ses Ministres tentoient l'Ambassadeur de Venise, & l'excitoient à faire en sorte que le Sénat se détachât de l'alliance de Louis. *Les affaires de France se broiillent de plus en plus*, disoient les gens de Barberin, *les Huguenots remuent en diverses Provinces. En les animant sous main, on aura la paix en Italie.* Les Ministres de France dissimulèrent leur mécontentement. On vouloit voir auparavant quels étoient les desseins véritables du Légat & de son Conseil. Il appella le Nonce Spada & Azzolini Secrétaire de la Légation aux conférences qu'il eut avec les Commissaires du Roi. Barberin parle encore d'une suspension d'armes, demande réparation de l'injure faite au Pape par l'entreprise du Marquis de Cœuvres dans la Valteline, & insiste que les choses soient remises dans l'état où elles se trouvoient auparavant. Richelieu répond que le Roi s'est assez expliqué sur les raisons qu'il a de rejeter une suspension d'armes, que selon les formes ordinaires des négociations, il faut convenir des articles principaux d'un Traité de paix, avant que de proposer la cessation des actes d'hostilité; que la paix se peut conclure en peu de jours sur le modèle du traité de Madrid, & qu'il reste seulement à prendre certaines précau-

1625. tions pour la conservation de la Religion Catholique dans la Valteline. Quant à la réparation demandée par le Légat, Richelieu, repète ce que les Ministres de France avoient représenté plus d'une fois à Rome, que le Roi ne consentit au dépôt des forts de la Valteline entre les mains du Pape, que pour un temps, & qu'avant l'irruption du Marquis de Cœuvres, Sa Majesté fit au Pape les avances & les offres les plus honnêtes, afin de prévenir tous les sujets de plainte & de mécontentement qu'il pourroit avoir. *Cependant, ajoûte Richelieu, le Roi a une si grande déférence pour Sa Sainteté, qu'il ne refuse pas de lui donner encore quelque satisfaction. Mais il est impossible d'en marquer maintenant les conditions, ni de convenir de la manière de remettre à peu près & en apparence les choses dans leur premier état. Tout cela dépend du train que prendront les affaires. Les expédiens seront différens selon que la paix se fera, ou que la guerre continuera.*

La négociation en demeura là pour quelque temps. On alla conduire la Reine d'Angleterre, & la Cour se rendit de Picardie à Fontainebleau. Barberin y fut invité, le Roi le fit manger avec lui, on tâcha de le divertir pendant qu'il poursuivoit ses conférences avec les Commissaires de Sa Majesté. Ils ne lui avoient pas encore demandé s'il apportoit un plein pouvoir de traiter pour le Roi d'Espagne. Car enfin, Barberin n'ayant parlé d'abord que d'une suspension d'armes, & de la répara-

paration demandée par le Pape, le seul caractère de Légat suffisoit pour cela. Mais quand il vint à l'article de la seureté de la Religion Catholique dans la Valteline, Richelieu & les Ministres de France le prièrent de leur dire quel pouvoir le Roi d'Espagne lui donnoit, puis que ce point ne se décideroit pas sans conserver ou sans diminuer la souveraineté des Grisons sur la Valteline. *Je n'ai point d'autres pouvoirs que ceux du Pape*, répondit Barberin. *Mais on peut s'assurer de l'exécution des articles dont je conviendrai.* Les Commissaires du Roi doutèrent alors s'ils continueroient de traiter avec un homme qui n'avoit pas des pouvoirs suffisans. Mais se ressouvenant qu'Urbain avoit assuré de même Béthune Ambassadeur de France à Rome, que le Roi d'Espagne ratifieroit tout ce que le Cardinal Barberin accorderoit, ils crurent que Louis pouvoit se reposer sur la parole du Pape. Le Légat aiant déclaré nettement, qu'il n'étoit pas possible de maintenir la Religion Catholique dans la Valteline, sans y diminuer quelque chose de la souveraineté des Grisons, le Cardinal de Richelieu lui répondit de la part du Roi qu'il ne falloit point mêler les intérêts politiques avec ceux de la Religion, & que Sa Majesté ne consentiroit jamais à rien qui pût donner atteinte aux droits légitimes des Grisons ses alliez sur les Valtelins. *La souveraineté entière de la Valteline est conservée aux Grisons dans le traité de Madrid*, ajoûta Richelieu. Depuis

1625. *ce temps-là il n'est rien arrivé de nouveau touchant la Religion dans la Valteline. Le Roi demande que le traité soit exécuté, & son honneur ne lui permet pas de se relâcher sur ce point. Cependant il offre d'ailleurs d'employer toute son autorité, afin que la Religion Catholique soit maintenue dans la Valteline. Ces deux choses ne sont pas incompatibles.*

Barberin pressé par les Commissaires de Louis, n'a rien de bon à repliquer. Il s'avise de se retrancher sur ce que le Pape comme Chef de l'Eglise ne peut pas permettre que les Valtelins rentrent sous la domination des Grisons. Sa Sainteté, dit le Légat, a consulté les Théologiens de Rome. Tous répondent unanimement qu'il ne peut pas en conscience consentir à cet article. Les loix divines, repartit Richelieu, obligent à rendre au Souverain ce qui lui appartient, sans aucun égard à la Religion qu'il professe. Les Grisons n'ont point cessé d'être souverains de la Valteline, depuis les contestations émuës sur la Religion. Le traité de Madrid qui les maintient dans leurs droits fut concerté à Rome avec le Pape qui consulta ses Théologiens. Les choses n'étant point changées depuis, comment la restitution de la Valteline aux Grisons, peut-elle blesser maintenant la conscience de son successeur. Barberin incapable de répondre à ce raisonnement solide, envoie à Richelieu un mémoire de divers expédiens pour conserver la Religion Catholique chez les Valtelins. Mais les uns déposèrent les Grisons

sons de leur souveraineté, & les autres ne leur en laissent que l'ombre & le nom. Richelieu les rejette tous, & fait d'autres propositions à Barberin. *Mes instructions, dit le Légat, ne me permettent pas d'accorder autre chose que ce que j'ai offert aux Commissaires du Roi. J'écrirai à Rome & j'attendrai la réponse du Pape.* En attendant que Barberin reçoive de nouveaux ordres, voions ce que le Duc de Rohan & Soubize son frère font chacun de leur côté, & quelle fut la suite des mouvemens survenus à la fin de l'année précédente, & dans les premiers mois de celle-ci.

Quand on s'apperçut que Soubize heureusement sorti de Blavet, se rendoit maître de la mer le long des côtes de Poitou & de Guienne, & que le Duc de Rohan se dispoisoit à remuer en Languedoc, afin d'obtenir l'exécution du traité fait devant Montpellier depuis plus de deux ans, le Roi contremanda incontinent quelques régimens destinez à renforcer l'armée du Connétable de Lesdiguières en Italie. Le Duc de Savoie & lui allarmez de cette nouvelle, craignent qu'une guerre civile allumée en France, ne fasse échouer le partage déjà fait des Etats de la République de Genes entre Louis & Charles Emmanuel. Celui-ci & Lesdiguières dépêchent incontinent deux Gentilshommes à Paris, afin de prier le Roi d'accorder du moins quelque chose aux Réformez dans la conjoncture présente, & envoient en même temps aux Ducs de Rohan & de Soubize

Mouvements du Duc de Rohan en Languedoc & ailleurs.

Mémoires de Rohan. L. III.

Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. X.

1625. pour les détourner de leur entreprise, & les presser d'accepter plutôt des emplois considérables que Louis leur donnera volontiers dans ses armées de terre & de mer.

*Histoire du
Maréchal
de Teiras.
Liv. I.*

*Gramond,
Historia-
rum Gallia
Lib. XIV.*

J'ai lû quelque part, que Sa Majesté offrit au Duc de Rohan un régiment de douze cens hommes entretenu avec sa compagnie de gens d'armes & trente gardes. Elle consentoit encore que Soubize commandât en qualité de Général une Escadre de dix vaisseaux de l'armée navale destinée contre Genes, à condition qu'il restitueroit cinq vaisseaux du Duc de Nevers pris à Blavet. Pour ce qui est de la Rochelle, le Roi promettoit que le Fort Louis seroit démoli, dès que les Rochelois auroient razé les nouvelles fortifications faites dans les Isles de Ré & d'Oleron, & que certains Edits de Sa Majesté seroient ponctuellement observez à la Rochelle. Jusques à ce que ces conditions fussent accomplies, Sa Majesté promettoit de réduire la garnison du Fort Louis à cinq ou six cens hommes, auxquels il seroit défendu d'incommoder les gens de la Rochelle.

Rohan & Soubize prévenus que la Cour engagée dans une guerre étrangère accordera tout, afin d'éviter une diversion au dedans, & que le Roi d'Angleterre & les Etats Généraux des Provinces-Unies agiront auprès du Roi en faveur des Réformez ; les deux frères, dis-je, demandent hautement une entière & prompte exécution de la paix de Montpellier, & que le Fort Louis soit incessamment démoli.

Le

LOUIS XIII. LIV. XXII. 205

Le Comte de Laval frère du Duc de la Tremouille jeune Seigneur Réformé en- 1625.

troit avec ardeur dans cette dernière affaire, & prétendoit obtenir quelque chose pour lui en particulier. Ces Messieurs remplis de grandes espérances, voioient le Duc de Savoie & le Connétable de Lefdigières solliciter en faveur des Réformez, & ne doutoient pas que le Roi d'Angleterre & les Etats Généraux des Provinces-Unies liez aussi étroitement que jamais avec la France contre la Maison d'Autriche, n'engageassent Louis à pacifier les troubles domestiques de son Royaume, & à tourner toutes ses forces contre l'Empereur & le Roi d'Espagne qui travailloient ouvertement à subjuguier l'Allemagne & l'Italie. Mais Rohan, Soubize, Laval & les autres connurent alors la vérité de ce que le sage du Pleffis-Mornai dit toujours à ceux de sa Religion, que les Puissances jalouses de la grandeur de la Maison d'Autriche, bien loin de seconder ceux qui voudroient remuer en France, leur fauroient mauvais gré de ce qu'ils mettent la seule Couronne capable de contrebalancer le pouvoir de l'Empereur & du Roi d'Espagne, hors d'état de protéger ceux qu'ils veulent opprimer. Jaques Roi d'Angleterre occupé de son dessein d'engager la France à poursuivre conjointement avec lui la restitution du Palatinat, & Maurice Prince d'Orange qui ne pense de son côté qu'à obtenir un secours de France pour délivrer Breda,

1625: ou du moins pour empêcher que les Espagnols ne profitent de leur conquête s'ils prennent la Ville; ces deux Princes, dis-je, qui n'étoient pas encore morts, s'irritent contre Rohan & Soubize, & refusent de se mêler de leurs affaires. Ce n'est pas tout. A la sollicitation de Maurice, les Etats Généraux promettent à la Forest frère de Toiras que le Cardinal de Richelieu avoit fait dépêcher en Hollande incontinent après l'entreprise sur Blavet, de prêter vingt vaisseaux au Roi de France; conformément au traité conclu l'année précédente à Compiègne.

Affuré pour lors que l'Angleterre & les Provinces-Unies l'aideront volontiers à réprimer les Réformez, Louis ne veut plus accorder de si bonnes conditions à des gens divisez entr'eux, & qu'il espère de réduire sans cesser d'agir en Italie. Ce fâcheux contretemps auroit déconcerté un autre que le Duc de Rohan. Toujours supérieur aux adversitez, il prend les armes malgré le grand nombre de Villes & de communautéz Réformées qui desavoüoient l'entreprise de son frère Soubize sur Blavet, & montre que s'il est demeuré en repos jusques au mois de Mai, c'est le désir de la paix & l'envie de servir le Roi en Italie, & non la foiblesse & la desunion du parti Réformé qui l'ont empêché d'agir. Rohan n'omit rien de tout ce qu'il crut capable d'exciter le peuple Réformé à la défense de la Religion & de la liberté. Il affecta meme certaines choses

choses que je ne trouve pas dignes d'un Héros. On le voioit dans les Places publiques & dans les Temples faisant porter le livre des saintes Ecritures devant lui, & prononcer de longues Prières composées exprès d'un air touchant & pathétique. Accompagné de plusieurs Ministres, il alloit de Ville en Ville. Quand on arrivoit quelque part, le Duc marchoit droit au Temple & y prioit Dieu assez long-temps à genoux & avec beaucoup de ferveur en apparence, avant que de parler aux Magistrats & au peuple. On ne peut nier que Rohan ne fût un Seigneur véritablement religieux : Cela paroît dans tout ce qui nous reste de lui. Mais quelque bonne opinion que j'en aie, je ne puis approuver ces choses qui sentent trop l'affectation & la forfanterie. Elles font soupçonner qu'il pensoit plus à former un puissant parti dans le Roiaume, dont il feroit le Chef & le Général, qu'à défendre simplement la pureté de l'Evangile, & à maintenir les Edits accordez par le feu Roi à ses sujets Réformez. Je voi bien que Rohan prenoit pour ses modèles Guillaume Prince d'Orange, & l'Amiral de Coligni. Lisons - nous que ces deux illustres défenseurs de la Réformation & de la liberté du peuple aient fait quelque chose de semblable ? Contens de conserver une piété solide & un zèle éclairé, ils ont tout au plus souffert que des Ministres ou quelques autres personnes propres à émouvoir la populace, lui en imposassent

1625. fent par des discours ou par de
qui ont je ne fai quel air d'enthousiasme
Avec tous ses soins, avec une ardeur
infatigable, Rohan eut une peine
me à gagner quelques Villes, &
déclarer Général en Languedoc
Vivarets, & dans la haute Guienne
y eut encore moins de concert &
parmi les Réformez dans cette
Guerre de Religion sous le règne
XIII. que dans la première. La
le s'étoit unie à Soubize. Mais
Castres, & quelques autres Villages
gnirent ensuite à la Rochelle. Ces
les deux frères ne purent se rendre
redoutables à la Cour. Ils se débattirent
avec beaucoup de courage & de
re : mais ils ne furent pas heureux
leurs entreprises.

**Le Maré-
chal de
Thémines
commande
en Languedoc les
troupes du
Roi contre
le Duc de
Rohan.**

*Mémoires
de Robur.
Liv. III.*

La guerre civile dont je do
maintenant, commença de même
précédentes. Soubize publia un
manifeste : d'un autre côté le Roi donna
Déclarations, & les Parlemens
des Arrêts sanglans contre Rohan
bize & leurs adhérents. La Ville
très étoit du nombre. Les gens
lement de Toulouse toujours en
toûjours en fureur contre les Réformez
la dépouillent sans façon de tous
viléges, & en transfèrent ailleurs
vers tribunaux & le Siège Episcopal
toit une entreprise manifeste sur
rité du Roi : On tâche de la prévenir
disant que ce n'est qu'une suspension

LOUIS XIII. LIV. XXII. 209

le bon plaisir de Sa Majesté. Masfuyer 1625.
 premier Président fut durant toute sa vie
 un ardent persécuteur des Réformez. Ce Bernard,
 Magistrat d'une avarice basse & sordide, *Histoire de.*
 contre laquelle ceux de sa Compagnie s'é- *Louis XIII.*
 leveront dans quelques années, tâchoit *Liv. X.*
 de couvrir son trafic avec les maltotiers *Mercurus*
 de la Province par un faux zèle de Reli- *François.*
 gion, & par je ne sai quelle affectation 1625.
 d'assiduité aux exercices de dévotion chez *Gramond,*
 les Moines & ailleurs. Quelques-uns de *Historiarum*
 ses ennemis Catholiques Romains ou Ré- *Gallie*
 formez, peut-être de l'une & de l'autre *Lib. XIV.*
 Communion ; car enfin, on ne décou- *XVII.*
 vrit pas les auteurs de la conspiration con- *XVIII.*
 tre lui ; quelques emportez, dis-je, cru-
 rent que dans ces nouveaux mouvemens
 du Languedoc, ils souleveroient le peu-
 ple & se déferoient de Masfuyer, comme
 les Ligueux se délivrèrent autrefois de Du-
 ranti leur ennemi, premier Président au
 même Parlement. On affiche en plu-
 sieurs endroits durant la nuit, & on dis-
 tribuë dans la Ville une infinité de pa-
 piers, où Masfuyer est accusé d'être le
 principal Auteur des impôts extraordinai-
 res dont le peuple est accablé, & de la
 guerre civile qui s'allume dans la Provin-
 ce. On exhortoit les Toulousains à tuer
 un si méchant homme & à se mettre en
 liberté. Masfuyer étoit allé chez les Char-
 treux dans le dessein d'assister à leur Offi-
 ce de la nuit avant le Dimanche de la
 Trinité. Ses amis lui portent là quelques-
 uns des papiers affichez & distribuez, &
 le

1625. le prient de mettre sa vie en seureté en s'éloignant de la Ville prête à se soulever généralement contre lui. *A Dieu ne plaise que je me retire*, dit le premier Président d'un air ferme & intrépide. *Ma conduite est irréprochable, & je mourrai sans crainte en faisant les fonctions de ma charge.* Les honnêtes gens détestèrent le noir attentat de ceux qui vouloient faire massacrer un premier Magistrat. On loua son courage véritable, ou affecté. Mais on ne l'en crut pas plus innocent des mauvaises actions que ses ennemis lui reprochoient. Un Président du Parlement de Toulouze reconnoît franchement que Masuyer ne faisoit aucun scrupule de violer la bonne foi au regard des Réformez, de les traiter avec inhumanité, & de s'enrichir d'une manière indigne & contraire aux maximes d'intégrité constamment établies dans le Parlement de Languedoc. L'Historien dont je parle, a-t-il bonne grace de nous venir dire lui-même après cela que son Masuyer étoit *religieux au dernier point*, parce qu'il alloit aux Matines des Chartreux? Quand un Magistrat de Cour souveraine veut se mêler d'écrire l'Histoire de son temps sur le modèle de M. de Thou, il doit avoir du moins quelque chose de l'exactitude & du discernement de cet incomparable Auteur.

Comme les Déclarations du Roi & les Arrêts des Parlemens ne font pas grand effet dans une guerre civile, à moins que
les

les écritures ne soient soutenues par les armes, le Maréchal de Thémines reçut ordre du Roi d'aller en Languedoc attaquer le Duc de Rohan. Qu'on n'attende point ici le détail de plusieurs actions peu importantes : il seroit long & ennuyeux. Je dirai seulement que Thémines tenta d'abord de réduire Castres après avoir fait le dégât aux environs. Mais la Duchesse de Rohan, Dame dont je louerois avec plus de plaisir l'esprit mâle & le grand courage, si elle avoit mieux ménagé sa réputation sur le chapitre de la fidélité conjugale, donne de si bons ordres, & témoigne tant de constance, que Thémines a du désavantage en plusieurs escarmouches, & que le Marquis de Luzignan trouve le moyen de conduire dans la place le secours que le Duc de Rohan y envoie. Il arriva lui-même ensuite. Avec fort peu de troupes, ce nouveau Sertorius déconcerte les projets du Maréchal, & l'oblige à tourner vers le Comté de Foix sans avoir rien fait de considérable. Rohan a voulu conserver à la postérité la mémoire de la bravoure de sept soldats Réformez. Ils arrêterent deux jours entiers le Maréchal de Thémines qui marchoit vers le pais de Foix avec sept mille hommes de pied & six cens chevaux. Enfermez dans une méchante maison de terre nommée Chambonnet auprès de Carlat, ces sept hommes comparables aux soldats les plus vantez dans l'Histoire Grecque & Romaine, tuent plus de quarante hommes
en

1625. en diverses attaques. Le seul défaut de vivres & de provisions les contraignit à chercher les moïens de se sauver. Un d'eux sort la nuit & va reconnoître les environs. Joieux d'avoir trouvé un endroit, il revient. Mais son propre frère qui le prend pour un ennemi, tire & lui casse la cuisse. Il se traîne le mieux qu'il peut, exhorte ses camarades à se sauver, & leur donne les enseignes nécessaires. *Pour moi, lui dit son frère, au desespoir de l'avoir méconnu ; je ne vous quitterai point. Puisque je suis la cause innocente de votre malheur, je veux vivre, ou mourir avec vous.* Un de leurs cousins germains dit de même. Pendant que leurs quatre compagnons se sauvent à regret, ces trois se défendent dans leur méchant poste, tuent encore quelques ennemis, & *meurent libres*, dit le Duc de Rohan. *L'action de ces pauvres soldats, poursuit leur illustre & reconnoissant Général, mérite sa place dans l'Histoire. Elle égale ce qu'il y a de plus mémorable dans l'antiquité.* Thémînes passe & va mettre le Siège devant le Mas d'Azil. Il y perdit inutilement un grand nombre de gens. S. Blancart se jette par ordre du Duc de Rohan avec 350. hommes dans la place, répare les brèches faites, anime la garnison à une vigoureuse défense. De manière que le Maréchal se retire honteusement, après avoir tiré plus de 1800. coups de Canon, & donné un assaut général à une bicoque.

La

LOUIS XIII. LIV. XXII. 213

La Ville de Montauban s'étoit déclarée 1625.
pour le Duc de Rohan, aussi bien que Le Duc d'E-
celle de Castres. Le Duc d'Epéron fait
çoit ordre d'aller faire le dégât aux le dégât aux
environs. Ce Seigneur n'a point paru sur la environs de
scène depuis qu'il est pourvû du Gouver- Montau-
nement de Guienne, où il étoit fort oc- ban.
cupé à soutenir ses prétensions, & à termi-
ner les démêlez que son humeur altière
lui cauçoit avec les Officiers subalternes
& avec le Parlement de Bourdeaux. Le
Maréchal de Thémynes Lieutenant Gé- Vie du Duc
néral de la Province, ne rend pas assez d'Epéron.
d'honneur à Epéron; du moins le Duc Liv. IX.
se le met dans la tête. On chagrine le Mémoires
Maréchal dans toutes les occasions: & il de Rohan.
est obligé de plier, pour vivre du moins Liv. III.
en repos dans le Querci dont il est Séné-
chal. Epéron alloit de gaieté de cœur Bernard,
l'y braver & le tourmenter. Le Duc ne Histoire de
se tira pas si heureusement de ses démêlez Louis XIII.
avec le Parlement de Bourdeaux que Marc Liv. X.
Antoine de Gourgues premier Président Mercure
soutenoit contre un Gouverneur qui le François.
portoit plus haut que les Princes du sang 1625.
ses prédécesseurs. Voici l'origine de la
mesintelligence entre Epéron & Gour-
gues. Le Duc aiant été nommé Gouver-
neur de Guienne, le premier Président lui
écrivit, comme pour lui donner avis que
les Magistrats du Parlement feroient dif-
ficulté de l'aller recevoir en robes rouges,
le jour de son entrée à Bourdeaux. C'est
un honneur rendu aux Fils de France &
aux premiers Princes du sang Gouverneurs
de

1625. *de Guienne , disoit Gourgues. Il est vrai que nôtre Compagnie l'a continué à feu M. le Duc de Maienne. Sa faveur étoit si grande à la Cour qu'on ne crut pas pouvoir en user autrement. Mais enfin, il faut, dis-on, avoir maintenant plus de retenue & réserver quelque chose au Roi , aux Fils de France, & aux Princes du sang. Les Gouverneurs seront reçus différemment dans la Province , selon qu'ils se trouveront d'un rang plus ou moins distingué dans l'Etat. La proposition paroît raisonnable, mais Epernon la reçut fort mal. Jaloux du point d'honneur plus qu'homme du monde , il veut être reçu comme son prédécesseur immédiat. Le Parlement lui rendit les mêmes honneurs : il fallut en passer par là. On attendit Epernon en robes rouges à la porte de la Ville au jour de son entrée solennelle à Bourdeaux. Mais il ne le pardonna pas à Gourgues, d'avoir seulement eu la pensée qu'on pouvoit lui diminuer quelque chose de ce qu'il croioit dû à sa dignité. Le Duc se venge du premier Président dans toutes les occasions qui se présentent , & affecte de lui retrancher certaines distinctions dont ses prédécesseurs ont joui du consentement des Gouverneurs de la Province. Gourgues cherche de son côté à faire sentir qu'on ne le méprise pas impunément. Il met le Parlement dans ses intérêts, & cause des embarras & du chagrin à son ennemi.*

Epernon l'auroit emporté sur Gourgues & sur les autres Magistrats avec l'appui

LOUIS XIII. LIV. XXII. 215

1625
pui de la Cour , qui ne pouvoit guères se dispenser de ménager un Seigneur , dont l'humeur vindicative se faisoit craindre aux Rois mêmes, s'il ne se fut pas encore broüillé avec le Cardinal de Richelieu , à l'occasion du point d'honneur. Je rapporte ce détail , parce que la mesintelligence du Duc d'Epemon avec le Parlement de Guienne & avec le Gardinal de Richelieu, est l'origine des disgraces dont la vieillesse d'un homme si heureux dès sa première entrée dans le monde , fut agitée. Il est bon de remarquer combien une trop grande fierté peut causer de peines & de mortifications à l'homme du monde le plus riche , le plus distingué par ses emplois ; & de faire sentir que des choses qui ne sont que des bagatelles dans leur commencement, produisent souvent des affaires fâcheuses & capables de troubler le repos du plus grand Seigneur d'un Roiaume. Epemon fait un voiage à Paris quelques mois avant que Richelieu entre dans le Ministère. Le prétexte du Duc, c'étoit de régler ses affaires domestiques. Ne vouloit-il point tenter encore , si la Reine Mére plus puissante qu'auparavant par l'éloignement du Prince de Condé , ne pensoit point à récompenser un Seigneur qui avoit utilement servi , & qui affectoit de paroître embarrassé à trouver de quoi payer les dettes contractées en partie pour lairer du Château de Blois ? Quoi qu'il en soit , Epemon n'eut que des marques extérieures de bienveillance & de distinction.

1625. tion. La Cour parut deferte , dit-on , le premier jour de son arrivée à Paris. Le Roi s'en apperçut & n'en fut pas mécontent. *Quoi, dit Sa Majesté à quelques Gentilshommes dépendans du Duc , comme Colonel Général de l'Infanterie , vous n'êtes pas allez au devant de M. d'Epemon ? Il vous lavera bien la tête quand il sera ici.* La Reine Mère ne lui témoigna plus la même confiance. Elle fut si réservée à son égard lors qu'il prit congé de leurs Majestez à Compiègne avant que de retourner dans son Gouvernement, qu'elle ne lui dit rien du dessein de mettre le Cardinal de Richelieu dans le Conseil du Roi, quoique l'affaire fût ménagée & conclue. Le Duc en aprit la nouvelle deux jours après son départ de Paris. *Le Cardinal est un habile homme , dit Epemon surpris du mystère que la Reine Mère lui avoit fait. Mais il remuera bien des choses , s'il demeure long-temps au timon des affaires.*

Cependant il fallut écrire une lettre de compliment au nouveau Ministre d'Etat. Elle n'est pas agréablement reçue. Epemon ne laissoit pas la ligne entière au Cardinal, & ne lui donnoit que du *bien humble serviteur* à la souscription. *Il garda ce même stile long-temps, & peut-être trop pour le bien de ses affaires , dit l'Auteur de la vie du Duc , quoi qu'il n'en eût jamais usé autrement avec les Cardinaux.* Richelieu n'est pas moins fier de son côté. Il ne laisse que fort peu de distance à la première ligne de sa réponse au compliment, d'Eper-

d'Epéron, & finit par un *très-affectionné* 1625.
serviteur. Dès-lors, ces deux hommes
s'aigriront secrètement l'un contre l'autre,
& se haïrent réciproquement, quoiqu'ils
gardassent des mesures au dehors. Eper-
non de retour à Bourdeaux s'embarasse
dans un nouveau démêlé avec le Parle-
ment, à l'occasion d'un Maire de Liborne
que le Duc a fait mettre en prison, & dont
les Magistrats ordonnent l'élargissement.
L'affaire est portée au Conseil du Roi : &
le Cardinal de Richelieu, qui veut abais-
ser insensiblement les grands Seigneurs,
& mortifier le Duc d'Epéron plus qu'au-
cun autre, donne tout l'avantage au Par-
lement de Bourdeaux. Le Duc sensible
à l'affront qu'il reçoit dans une affaire
d'honneur, connoît la main qui lui porte
le coup, & s'éloigne entièrement des in-
térêts du Ministre d'Etat.

Telle étoit la situation des affaires d'E-
péron à la Cour & dans son Gouverne-
ment, lors qu'il reçut ordre d'aller faire
le dégât aux environs de Montauban.
Quelque mécontent que fût ce Seigneur,
il fit toujours avec plaisir ce qu'on exigea
de lui contre les Réformez. Il les haïs-
soit mortellement par esprit de parti, plû-
tôt que par Religion. Le voilà qui part
incessamment de sa maison de Cadillac.
Il se rend à Moissac, & se met à la tête
de trois mille hommes de pied que le Roi
lui donne, & de six cens Gentilshommes
qu'il a mandez. Monbrun Dauphinois
distingué par sa naissance & par sa valeur,

1625. que le Duc de Rohan, avoit fait Gouverneur de Montauban, résiste bravement au Duc d'Epéron, & fait de vigoureuses sorties sur lui lors qu'il s'approche de la Ville. Mais Montbrun n'étoit pas en état de l'empêcher de porter le feu & la défolation dans la campagne voisine. Ce ne fut pas sans un grand regret que le Duc d'Epéron, après l'auteur de sa vie, exécuta sévèrement les ordres du Roi. Le cœur le plus endurci ne roit été touché de compassion à la vue de tant de misérables objets qui se présentèrent de toutes parts. Durant l'obscurité de la nuit nous découvrions mille feux allumés dans une plaine fertile, arrosée de deux Rivières. Les bleds, les vignes, les Arbres fruitiers, les maisons; tout étoit consumé. Je ne croi pas qu'on puisse représenter la guerre sous une face plus hideuse que celle-là.

Dum superbit impius incenditur pauper.

Le fils de Louis XIII. a donné des spectacles infiniment plus affreux en Allemagne; de grandes & anciennes Villes démolies contre le droit des gens, & de belles Provinces entièrement désolées par le feu. Le pauvre est brûlé pendant que l'impie s'abandonne aux cruels sentimens de son orgueil, disoit M. l'Electeur de Trèves, en regardant les larmes aux yeux tout son pais mis en feu par l'ordre du Roi de France, auquel il appliquoit ce verset du Pseaume selon la Vulgate. Mais si Louis XIII. a été moins inhumain envers des sujets, que son fils au regard des étran-



**JAMIN DE ROHAN
DUC DE SOUBIZE.**

étrangers qu'il attaquoit sans raison , & dont il ruinoit le pais contre tous les droits de la guerre reconnus & observez par les Nations les plus barbares, l'injustice de ces deux Rois est égale dans le principe de leur action. En vain, les flatteurs de Louis XIII. & de son Cardinal de Richelieu, ont tâché de pallier ces inhumanitez, en disant que c'est une punition justement exercée contre des sujets rebelles à leur Souverain. Outre que ceux qui furent ruinez par ces incendies, n'étoient pas tous d'intelligence avec les Habitans des Villes unies à la Rochelle, & déclarées en faveur de Rohan & de Soubize, pourquoi les Réformez prirent-ils les armes dans cette seconde guerre? Parce que le Roi refusoit d'exécuter ce qu'il avoit promis à la Paix de Montpellier, & qu'il ne vouloit point démolir le Fort Louis devant la Rochelle; demandes justes & raisonnables de l'aveu même des Catholiques Romains qui conservoient des sentimens de droiture & d'équité.

Le Duc d'Epemon occupé à ces actions barbares qu'on nomme en nos jours, *des exécutions militaires*, pour en déguiser l'horreur & l'injustice, apprend que Soubize est descendu avec trois mille cinq cens hommes de pied & quelque Cavalerie dans le pais de Medoc près de Bourdeaux, & qu'un de ses Officiers nommé Du Verger Malagnet a mis encore pied à terre au Bec d'Ambés. C'est une pointe de ter-

1625.

Décence de
Soubize
dans le pais
de Medoc
près de
Bourdeaux.

1625.
*Mémoires
de Roban.
Liv. III.*

*Vie du Duc
d'Epemon.
Liv. IX.*

*Histoire du
Maréchal de
Toiras. L. I.
Mercure
François.*

re qui sépare les deux rivières de Garonne & de Dordogne un peu avant que celle-ci se jette dans l'autre. Le dessein de Soubize, c'étoit d'obliger Epemon à revenir des environs de Montauban, de contraindre les Habitans de Bourdeaux à sauver leurs biens dans le pais de Medoc par une grosse contribution, & de presser la Ville également par mer & par terre, en rompant son commerce par les deux rivières qui se joignent au Bec d'Ambés. L'entreprise fut bien concertée; mais elle ne réussit pas. A la sollicitation du Duc d'Epemon & du Parlement de Bourdeaux, le Maréchal de Praslin qui commandoit pour le Roi dans le pais d'Aunis, envoie Toiras Gouverneur du Fort Louis avec treize compagnies d'Infanterie & une de Cavalerie au secours des Bourdelois épouvantés de la décente faite dans leur voisinage en l'absence du Gouverneur de la Ville. Toiras passe bravement la Rivière à Blaie, descend en bon ordre dans le Pais de Medoc, & va joindre les troupes que conduit Du Plessis Officier envoyé par le Duc d'Epemon qui ne crut pas devoir abandonner son dégât commencé. Du Plessis & Toiras marchèrent vers Castillon, où Soubize s'étoit posté. Mais il ne pensoit alors qu'à remonter sur ses Vaisseaux. Si nous en croions les Historiens Papistes, Soubize s'enfuit honteusement devant des troupes inférieures aux siennes, & le seul nom de Toiras l'effraia. Ce que ces Messieurs regardent comme une

là

lâcheté, fut un coup de prudence & d'habileté : Soubize venoit d'apprendre que l'armée navale du Roi fortifiée de vingt Vaisseaux des Etats Généraux des Provinces-Unies commandez par Houtstein Amiral de Zélande, s'aprochoit dans le dessein de l'attaquer. Y avoit-il un autre parti à prendre que celui de se remettre sur mer, & de combattre la flotte du Roi si l'occasion s'en présentoit ?

Les mêmes Historiens non contents d'insulter à Soubize sur sa prétendue fuite, l'accusent encore d'une lâche perfidie. Ils racontent que le Général des Réformez envoya demander à l'Amiral Houtstein une suspension d'armes jusques à ce qu'on eût reçu des nouvelles de Fontainebleau. La Cour y passoit l'Eté, & il y avoit des propositions d'accommodement sur le tapis : qu'Houtstein & ses compatriotes, auxquels on avoit fait naître des scrupules sur ce qu'ils travailloient à la ruine de leur propre Religion, consentirent volontiers à la suspension d'armes : qu'il y eut des otages donnez de part & d'autre : qu'à la faveur de cet accord les Rochelois armèrent des brûlots & préparèrent un grand nombre de feux d'artifice : enfin, que Soubize aiant pris l'occasion du vent & de la marée favorable, fondit inopinément sur l'armée navale du Roi commandée en chef par Houtstein dans l'absence du Duc de Montmorenci Amiral de France. Houtstein avoit sous lui Manti & Dorp, Vice-Amiral de France, &

1625.

Soubize
défait l'ar-
mée navale
du Roi.

*Vie de Ri-
cheliu par
Aubery.
Liv. II.
Chap. 6.
Histoire du
Ministère du
Cardinal de
Richelieu.
1625.*

*Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. X.
Histoire du
Maréchal de
Toiras.
Liv. I.*

*Mercur
François.*

1625.
*Mémoires
 de Rohan.
 Liv. III.*

l'autre de Zélande. Je ferois le premier à blâmer une pareille action, si la chose étoit bien avérée. Je révere la mémoire de M. de Soubize, encore plus celle de M. de Rohan. Mais à Dieu ne plaise que je veuille diffimuler ou pallier les fautes & les mauvaises actions dont ils peuvent être convaincus. On ne prétend pas que ces deux illustres frères fussent exempts de tout vice : je demande seulement qu'on ne croie pas aveuglément tout ce que leurs ennemis, ou des Auteurs entêtez ont publié contr'eux. Je veux bien ne tirer aucun avantage de ce que le Duc de Rohan ne parle pas des circonstances marquées par les autres. Outre qu'il raconte le fait fort succinctement, & qu'il se contente de dire que Soubize alla au devant de la flotte, & qu'il la défit, il ne seroit pas impossible que le Duc de Rohan eût voulu cacher une chose capable de flétrir à jamais la réputation de son frère.

Je m'en tiens au récit d'un Historien de Louis XIII. fort prévenu, pour ne pas dire, emporté contre Rohan & Soubize, plus sincère que les autres en cette occasion, il avoué que les otages étoient rendus des deux côtez, avant que Soubize attaquât la flotte du Roi. Les Rochelois, ajoute-t-il seulement, *ayant achevé ce qu'ils prétendoient faire durant la suspension d'armes, ils renvoierent les otages.* L'Amiral Houtstein les reçut bonnement, à condition que la suspension dureroit encore, puis qu'il n'avoit encore aucune nouvelle de la Cour,
 si

si la paix étoit faite, ou rompue. Soubize & les Rochelois sont ainsi pleinement justifiés. Il n'y avoit point de temps marqué précisément pour la durée de la suspension d'armes. C'étoit jusques à ce qu'on eût reçu des lettres de la Cour, sans fixer aucun terme. Or les Rochelois aiant demandé leurs otages à Houtstein, & remis ceux qu'il leur avoit donnez, ne déclaroient-ils pas ouvertement que desespérant de la conclusion de la Paix, ils retiennent leur parole, & qu'ils ne vouloient plus observer la suspension d'armes, qui finissoit de droit & de fait par la restitution réciproque des otages? Si l'Amiral Zélandois se mit dans l'esprit que l'accord devoit durer jusques à ce qu'il eût reçu des nouvelles de la Cour, c'est la faute de cet Officier. Mais il n'y a guères d'apparence qu'il eût si peu d'esprit & de connoissance des coûtumes de la guerre. Le Roi écrivit quelques mois après une lettre à l'Assemblée du Clergé de France. Il y fait de grands reproches d'ingratitude, d'infidélité, de rébellion à Soubize. Louis auroit-il omis la tâche perfidie dont parlent les Historiens Papistes, si Soubize en eût été véritablement coupable? *Il a fait voir par sa fuite*, dit Sa Majesté, à propos d'une victoire remportée au mois de Septembre de cette année par le Duc de Montmorenci sur l'armée navale de Soubize, *que pas un des élemens ne peut être favorable à celui qui viole le serment de fidélité que les Sujets doivent à leur Roi.*

1625. N'étoit-il pas naturel d'ajouter, *Et les paroles solennellement données Et confirmées par des otages envoie de part Et d'autre*, ou quelque autre chose de semblable, si le fait avancé par les Historiens Papistes étoit certain ?

Voici à mon avis la vérité de l'affaire de Soubize & des Rochelois. Etonnez de trouver l'armée du Roi renforcée de vingt vaisseaux des Provinces-Unies, ils tâchèrent de persuader à Houtstein, à ses Officiers & à ses soldats, que c'étoit une chose honteuse & surprenante que des gens qui combattoient actuellement contre le Roi d'Espagne pour la défense de leur Religion & de leur liberté, vinssent attaquer de pauvres François qui se trouvoient dans le même cas que les Flamans, les Hollandois, & les autres qui prirent autrefois les armes contre leur injuste Souverain qui vouloit les dépouiller de leurs privilèges & leur ôter la liberté de conscience. Houtstein pressé par ces raisons, est fort embarrassé : car enfin ses ordres portoient expressément d'obliger Soubize par raison, ou par force à se soumettre au Roi. Là-dessus on demande à l'Amiral de Zélande une suspension d'armes, jusques à ce qu'on ait des nouvelles du succès d'un traité de paix entamé à la Cour. Houtstein y consent : On se donne des otages de part & d'autre. Je croi bien que le véritable dessein de Soubize & des Rochelois, c'étoit de gagner du temps, & de se mettre en état de se défendre vigoureusement
contre

contre la flotte du Roi; peut-être de l'attaquer si l'occasion s'en trouvoit. Qu'y a-t-il là de contraire au droit de la guerre? Pour suivons. 1625.

Soubize & les Rochelois assurez que la Cour ne veut point accorder la paix à des conditions raisonnables, demandent leurs otages, rendent ceux qu'on leur a donnez, & la suspension d'armes finit. Les Rochelois témoignèrent ouvertement que c'étoit-là leur intention; l'Historien gagé par Louis XIII. avoué qu'après la restitution des otages; on s'aperçut si bien que Soubize pensoit à surprendre l'armée navale du Roi, que Manti Vice-Amiral & les autres Officiers François se tinrent sur leurs gardes. Soubize s'avance en effet le 16. Juillet à la faveur du vent & de la marée, & fondant à propos sur la flotte du Roi commandée par Houtstein, il met le feu au vaisseau de Dorp Vice-Amiral de Zélande, en coule à fonds, ou prend quatre autres, & tue plus de quinze cens hommes sur la flotte ennemie. Houtstein confus & chagrin de sa défaite, s'avise de crier qu'il est surpris, & que Soubize manque de bonne foi. Et sur quel fondement, je vous prie? *La suspension d'armes ditroit encore, lui fait-on dire, nonobstant les otages rendus de part & d'autre. Car enfin je n'avois point reçu des nouvelles de la Cour. Si l'Amiral de Zélande a véritablement fait ces plaintes ridicules, ne méritoit-il pas d'être sifflé?*

1625.
La Ville de
la Rochelle
refuse d'ac-
cepter les
conditions
de paix ac-
cordées par
le Roi.

*Mémoires
de Rohan.
Liv. III.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. X.
Histoire du
Ministère
du Cardinal
de Richelieu.
1625.*

*Mercur
Francois.
1625.*

Quelques Députez des Ducs de Rohan & de Soubize, des Villes de la Rochelle, de Castres, de Montauban, & de Milhaud, avoient présenté le 5. Juillet une requête au Roi. Il y étoit très-humblement supplié *de redonner la paix à ses sujets Réformez par l'exécution de ses Roiales promesses*, c'est-à-dire du traité de Montpellier. On y demandoit encore au nom de Rohan & de Soubize, qu'il plût à Sa Majesté de leur faire l'honneur de les employer dans ses armées, sur tout en Italie contre les Espagnols; afin que les deux frères pussent faire voir à toute la Chrétienté, que leurs ennemis les avoient injustement calomnié, en les accusant d'être d'intelligence avec la Cour de Madrid. L'honneur que Messieurs de Rohan ont de vous appartenir, Sire, disoit-on à Louis, donne à l'un & à l'autre de l'émulation & de la jalousie en tout ce qui concerne le service de Votre Majesté. La plus ardente passion de M. de Rohan, c'est de vous témoigner que vous n'avez point de sujet plus disposé à sacrifier ses biens & sa vie à votre gloire: Et M. de Soubize attend avec la dernière impatience la permission d'aller laver dans la mer de Genes les mauvaises impressions que ses ennemis ont tâché de vous donner de lui. Enfin, Sire, ajoûtoit-on dans la requête, tout le corps de vos sujets Réformez supplie très-humblement Votre Majesté, de croire que ceux qui nous représentent à elle, comme des gens opposez à l'augmentation de votre autorité Roiale, jugent très-mal de nos intentions,

tentions, & ne connoissent pas nos véritables intérêts. 1625. Nous vivons sous une loi particulière dans votre Etat ; & le maintien de votre autorité , dont dépendent les Edits donnez en notre faveur, est notre unique ressource contre la violence des peuples qui nous baissent. Quel intérêt n'avons-nous pas de conserver, & d'augmenter même une autorité par laquelle nous subsistons ? Si nous souffrons du mal , c'est de la part de ceux qui ne respectent pas assez les ordres & les commandemens de Votre Majesté. Nous ne nous plaindriens pas aujourd'hui des infractions de ses Edits & de ses Déclarations , si vos Officiers maintenoient comme ils doivent , votre autorité Roiale , en faisant observer ce que le feu Roi de glorieuse mémoire & Votre Majesté ont justement ordonné.

Peut-être que certaines gens s'imagineront que ces protestations des Réformez de France, d'avoir plus d'affection & d'intérêt que les Catholiques Romains au maintien & à l'augmentation même de l'autorité du Roi , ne sont que des flateries enveloppées d'un galimatias pompeux qui ne signifie rien dans le fonds , & qu'il a plus de déguisement que de réalité. J'avouerai même que ces discours ont je ne sai quel air adulateur , qui n'est point de mon goût. Je ne puis approuver que des gens d'honneur fassent ainsi leur cour au Prince , en lui protestant qu'ils n'ont rien plus à cœur que le maintien & l'augmentation de son autorité. Les Rois travaillent assez d'eux-mêmes à se rendre

1625. puissans. Bien loin de leur offrir de les servir en cette occasion, les sujets qui aiment sincèrement la patrie doivent être continuellement en garde contre les entreprises du Prince sur la liberté du peuple. Telle est ma pensée. Cependant, tout bien considéré, il y a de la raison & de la sincérité dans ce que je viens de rapporter de la requête des Réformez de France à Louis XIII. Destituez de toute autre protection, que celle des Edits accordez, & exposez à la haine d'un grand nombre d'ennemis puissans & malins, ils avoient véritablement intérêt de maintenir & d'augmenter même l'autorité du Roi contre les atteintes que le Pape & son Clergé, ou les factions formées ordinairement par les Princes & par les grands Seigneurs sous le prétexte spécieux de la sçureté de l'ancienne Religion, ou du bien public, y pouvoient donner. Dès qu'un Roi de France eût voulu sincèrement conserver ses sujets Réformez dans la jouissance des choses accordées par l'Edit de Nantes, ils étoient dans la nécessité de travailler à le rendre aussi puissant qu'il pouvoit souhaiter de le devenir. Si les Réformez se sont joints quelquesfois à ceux qui demandoient la réformation du Gouvernement, & qui s'opposoient à la trop grande puissance du Roi & de ses favoris ; c'est que la Cour donnoit aux Réformez sujet de craindre, que l'établissement du pouvoir arbitraire, ne fût suivi de la destruction d'une Religion que les Princes ignorans &

& superstitieux haïssent contre leurs véritables intérêts. Henri IV. laissa vivre en paix ses sujets Réformez ; il les protégea contre leurs ennemis ; jamais gens eurent-ils plus de zèle pour le maintien , & même pour l'augmentation de son autorité? 1625.

La requête des Réformez unis à Rohan & à Soubize fut d'abord assez bien reçue. Le Cardinal de Richelieu inclinoit à donner la paix , afin de terminer avec plus d'honneur & de sûreté l'affaire de la Valtelline. Mais le Légat Barberin qui souhaitoit que les troubles domestiques du Roiaume , empêchassent le Roi de porter ses armes en Italie , parut trouver si mauvais que la paix des Réformez se négociât en sa présence à Fontainebleau ; & le Clergé de France assemblé à Paris , que les Créatures & les Emissaires de la Cour de Rome échauffoient , cria si fort contre les Ministres d'Etat , & sur tout contre le Cardinal de Richelieu , qui conseilloyent au Roi d'appaiser une guerre civile capable de renverser ses projets , qu'ils n'osèrent le presser d'accorder des conditions favorables aux Réformez. On prétend encore que la Cour fière du secours de vaisseaux envoyé par les Etats Généraux des Provinces-Unies , ne vouloit rien précipiter ; dans l'espérance de réduire les Réformez à recevoir tout ce que le Roi voudroit accorder , si sa flotte bien fortifiée dissipoit une fois celle de Soubize. Mais dès qu'on eût appris à Fontainebleau

K 7

qu'Hout-

1625. qu'Houtstein s'étoit laissé surprendre, les Ministres devinrent tout-à-fait traitables. Richelieu conseille au Roi de répondre favorablement au cahier présenté par les deux Députés généraux des Eglises Réformées de France, & de donner la paix à ses sujets. *La ruine des Huguenots se peut différer sans honte, dit le Cardinal, mais Votre Majesté ne peut abandonner l'affaire de la Valteline avec honneur. Si elle perd cette occasion d'arrêter les entreprises continuelles des Espagnols sur la liberté de l'Italie, ils la subjuguèrent bien-tôt.* Persuadé par ces remontrances, le Roi fait donner des réponses assez favorables au cahier des Réformez. Il ne promettoit pas la démolition du Fort Louis, mais il la faisoit espérer, pourvu que les habitans de la Rochelle se conduisissent bien. Rohan & Soubize qui voioient que bien loin d'espérer du secours de la part de l'Angleterre & des Provinces-Unies, il étoit à craindre que ces deux puissances n'aidassent le Roi à ruiner les Réformez de France, dont l'inquiétude & les mouvemens continuels étoient un obstacle à l'exécution des projets formez contre la Maison d'Autriche; Rohan & Soubize, dis-je, furent d'avis qu'on acceptât ce que la victoire navale faisoit obtenir. *Mais les Rochelois peu judicieux & insolens dans la prospérité, dit le Duc de Rohan, ne voulurent point consentir à la paix sans la démolition présente du Fort Louis.*

Pendant

LOUIS XIII. LIV. XXII. 131

Pendant ces propositions de paix avec les Réformez , dont le Légat Barberin paroissoit extrêmement chagrin , on tâchoit de le consoler par des honneurs extraordinaires dans l'agréable séjour de Fontainebleau. Il y dit sa première Messe le 15. Août jour de la fête superstitieuse de la prétendue Assomption de la Vierge au ciel , miracle fondé sur de fausses légendes , & que les Catholiques éclairés & judicieux ne croient pas. Toute la Cour assiste à la Cérémonie en grande dévotion. Le Roi , les deux Reines, Gaston Duc d'Anjou , les Princesses , les Dames de qualité , & un grand nombre d'autres personnes y communient de la main du Légat. Il répandoit les Indulgences avec profusion , quoi que ce fût une année de *grand Jubilé* , pendant laquelle selon la méthode lucrative des Romains , on n'en gagne point ailleurs que dans leur capitale. Les Evêques ne parurent pas en cette occasion : le Légat ne souffroit point qu'ils eussent en sa présence le camail & le rochet découverts. Quatre jours après , le Roi l'invite à dîner publiquement avec Sa Majesté dans la grande salle de Fontainebleau. On le fait asseoir du même côté que le Roi & deux places au dessous de lui. Ils sont servis l'un & l'autre de la même manière , & le Roi demeure à table plus long-temps qu'à son ordinaire par complaisance pour Barberin. Les deux Reines donnent ensuite la collation au Légat , & à ceux qui

1625.
Fin de la
négociation
du Cardinal
Barberin en
France.

*Vittorio St-ri, Memorie
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 1, 2.
3. &c.*

*Mercur
François.
1625.*

*Histoire du
Ministère
du Cardinal
de Richelieu.
1625.*

*Mémoires
pour servir à
l'Histoire
du même.
1625.*

l'ac-

1625. l'accompagnoient. Enfin , le Roi suivi d'un grand nombre de Seigneurs lui rend visite dans son appartement , & ne parle point d'affaires. La conversation se passe en grandes civilitez de part & d'autre.

Informé pour lors des dernières résolutions du Pape sur les articles d'accommodement proposez par les Commissaires de Sa Majesté, le Légat demande audience, & lui remontre fort au long, qu'il demeure depuis long-temps auprès d'elle, & que les affaires n'avancent point; que la suspension d'armes a été refusée, quoi que ce fût le moien le plus propre de parvenir à la paix; que tous les projets d'accommodement donnez de la part du Pape sont rejettez; que la Chrétienté attend avec impatience le succès d'une si longue Légation, & que bien des gens blâment un séjour inutile à Fontainebleau. *Je m'apperçois même, Sire, ajouta-t-il, que je vous suis à charge & à tout vòtre Roiaume. D'un autre côté le Pape souffre avec peine mon absence de Rome, & il m'ordonne de presser la prompte conclusion de l'affaire pour laquelle je suis envoie. Je vous supplie très-humblement, Sire, de prendre au-plûtôt vòtre résolution, & de commander à vos Ministres de travailler en diligence à l'expédition de ce que je demande, afin que je puisse exécuter les ordres que je reçois du Pape, de partir incessamment. Je souhaite autant que vous, répondit Louis, de voir la fin de cette négociation. Il n'a pas tenu à moi, ni à mes Ministres qu'elle*

qu'elle ne fût plus avancée. Mais tous les expédiens que vous proposez, tendent à dépouiller les Grisons mes alliez de leur souveraineté sur la Valteline. Et c'est à quoi je ne dois pas consentir selon les règles de l'honneur & de la justice. On vous a fait des propositions plus équitables, qui assurent la Religion Catholique dans la Valteline, sans ôter la souveraineté du pais à ceux qui en sont les possesseurs légitimes. L'affaire sera bien-tôt terminée si Sa Sainteté veut avoir égard à des demandes si justes. J'ordonnerai à mes Ministres d'apporter toutes les facilitez possibles à la conclusion de l'accommodement. J'espère que vous en userez de même de vôtre côté, & que vous donnierez en cette occasion des marques de vos bonnes intentions pour le repos de l'Italie. Le Pape, reprit Barberin, souhaite avec une extrême ardeur, de voir la paix rétablie, & Vôtre Majesté contente. Mais je puis vous assurer, Sire, que dans l'affaire présente, le Pape se souviendra toujours que l'honneur & la conscience ne lui permettent pas de contribuer à remettre la Valteline sous la domination des hérétiques. Une déclaration si précise fit juger au Roi & à ses Ministres qu'une plus longue négociation seroit inutile, puisque le Pape s'opiniâtroit à demander une chose qu'on ne pouvoit pas lui accorder. Le Cardinal de Richelieu & les autres Commissaires de Louis eurent encore quelques conférences avec le Légat; On lui donna des articles d'accommodement;

1625. ment ; & certaines choses furent inscrites pour donner plus de satisfaction au Pape. Mais ce ne fut que par bienfaisance. On desespéroit de rien conclure avec Barberin.

Il ne faut pas s'imaginer que l'inflexibilité de son oncle sur l'article de la restitution de la Valteline , vint uniquement d'un scrupule de conscience. Il y a longtemps que les Papes ne l'ont plus si tendre. On espéroit d'augmenter le domaine de l'Eglise ; peut-être celui de la Maison Barberine , qui n'oublioit pas de profiter du Pontificat d'Urbain. J'ai déjà dit que les Valtelins craignant que les Grisons ne les punissent de leur révolte, quand l'occasion s'en présenteroit, offrirent de se donner au Pape. Leurs Agents à Rome font dresser un mémoire assez ample , afin de persuader au monde que les Rois d'Espagne & de France , ne pouvant s'accorder sur l'intérêt que chaque Couronne prétend avoit à l'Etat & au Gouvernement de la Valteline , les habitans du pais n'ont pas d'autre parti à prendre , que celui de se mettre entre les mains du Père commun des deux Rois, qui accordera le passage à leurs troupes, selon que le bien commun de la Chrétienté le demandera. Urbain trouvoit ce plan fort bien imaginé. Il y gagnoit la souveraineté d'un beau pais, & le morceau paroissoit friand aux Barberins. Mais certains argumens de Béthune Ambassadeur de France à Rome embarrassoient le Pape

Pape & ses neveux. Persuadé que la Cour de Rome seroit toujours plus dépendante de l'Espagne que de la France, Béthune voioit bien qu'il valoit autant abandonner la Valteline aux Espagnols que d'en accorder la souveraineté au Pape. De peur qu'Urbain poussé par l'espérance de l'obtenir du consentement des deux Rois, ne s'avise de rendre l'affaire plus difficile & plus embrouillée, Béthune lui remontre vivement, qu'un peuple n'ayant pas droit de se soustraire à l'autorité de son Souverain légitime, les Valtellins ne peuvent se mettre d'eux-mêmes sous la domination du S. Siège, & que le Roi de France ne le souffrira jamais.

Il y eut encore quelque chose de plus ridicule & de plus extravagant. Les Députés de la Valteline à Rome, & c'est apparemment de concert avec le Pape, ou du moins avec ses parens; ces Valtellins, dis-je, entreprennent de persuader à Béthune, qu'il est de l'intérêt du Roi son maître de consentir que la Valteline soit donnée au Pape. L'Ambassadeur de France rit de leurs argumens; qui n'auroient pas ébloui un homme beaucoup moins versé que lui dans la Politique & dans les affaires. *Le Roi, leur dit-il séchement, aura soin que la Religion Catholique soit maintenue chez vous, quoi que vous rentriez sous la puissance de vos premiers maîtres. Ne vous inquiétez point, & reposez-vous sur ses bonnes intentions.* Les Espagnols qui ne demandent pas mieux que de

1625. de voir la Valteline entre les mains d'un Prince qui leur soit dévoué , & qui n'ose refuser passage à leurs troupes quand ils le demanderont, appuient les prétentions des Valtelins & les encouragent ouvertement. Un Prélat Milanois publie même un livre ; où il soutient que le Roi de France n'a pas droit d'empêcher que les Valtelins ne se donnent au Pape. La conduite du Roi d'Espagne dans cette grande affaire étoit assez fine. Il n'y vouloit plus intervenir. *Je n'y ai pas d'autre intérêt*, disoit-il , *que la conservation de la Religion Catholique : Et cela regarde le Pape plus qu'aucun autre.* Philippe gaignoit ainsi du temps en opposant les prétendus scrupules d'Urbain aux maximes politiques de Louis. Les affaires des Genoïis commençoient d'être sur un meilleur pied ; & le Gouverneur de Milan qui se voioit supérieur au Duc de Savoie & au Connétable de Lesdiguières , ne désespéroit pas de reprendre les forts de la Valteline , dont le Marquis de Cœuvres avoit chassé les troupes du Pape.

Vittorio Siri, Memorie Recondite. Tom. VI. Pag. 17, 18, 19.

Cependant la fermeté des Ministres de France à ne rien relâcher sur l'article de la souveraineté des Grisons dans la Valteline , désoloit le Légat , & lui causoit un extrême chagrin. *Je voi bien*, dit-il dans sa dernière conférence avec les Commissaires du Roi , *que la négociation se rompt, parce que je n'ai pas des pouvoirs assez amples. J'en ai tout le déplaisir imaginable.* En bon Comédien , il proteste pour lors que

que ses intentions sont droites & sincères 1625.
pour le repos de l'Europe , & en particulier pour le bien de la France ; qu'il suit ponctuellement les ordres du Pape son oncle , & que c'est un grand malheur pour un homme de son rang, de ne pouvoir conclure un accommodement si nécessaire à la Chrétienté. Les larmes lui viennent aux yeux , & de dépit il jette une ou deux fois son bonnet sur la table. La cause de ces larmes feintes ou véritables , ce n'est pas tant le déplaisir de s'en retourner sans conclure la paix , que le desespoir d'attrapper la Valteline pour sa famille , ou du moins pour le S. Siège, & de s'en retourner sans avoir acquis l'honneur qu'on attendoit d'une Légation si éclatante. Voici ce qui rendoit en apparence la négociation de Barberin difficile à conclure : la satisfaction que demandoit le Pape à cause des forts que le Marquis de Cœuvres lui avoit enlevés , & l'intérêt qu'Urbain & le Roi d'Espagne affectoient de prendre à la conservation de la Religion Catholique dans la Valteline , & à mettre les habitans à couvert du ressentiment des Grisons. Un autre inconvénient sembloit arrêter encore Barberin. Le Roi d'Espagne refusoit d'intervenir dans la négociation , à moins que celui de France ne remît préalablement les forts entre les mains du Pape. Philippe ne vouloit pas souffrir que Louis maître de ce qui faisoit le sujet de la contestation , parût imposer la loi. Au défaut

1625. faut des Espagnols , le Pape traite lui seul avec le Roi de France : & quand on en vient à la restitution de la Valteline , Urbain n'a pas autre chose à dire , sinon que sa qualité de Chef de l'Eglise , ne lui permet pas de consentir que les Valtelins rentrent sous la domination des hérétiques. Les Théologiens de Rome trouvent le scrupule du Pape bien fondé ; & ceux de Paris déclarent qu'il est imaginaire. Ridicule Comédie ! Pourquoi tout ce manège ? Les Espagnols veulent avoir la Valteline ou du moins la faire tomber à quelqu'un qui dépende d'eux : & la Cour de Rome pense à profiter de la conjoncture , en obtenant la souveraineté d'un beau pays. Les habitans se donnent déjà de bonne grace , & l'affaire est conclue , si le Roi de France y veut bien consentir. Ne fut-ce point là le motif secret de la Légation de Barberin ? Ses réponses aux instances du Cardinal de Richelieu me rendent la chose fort vrai-semblable.

Il est surprenant , disoit celui-ci , que Sa Sainteté se fasse un si grand scrupule de permettre que les Valtelins rentrent sous la domination des Grisons. L'article en est stipulé en deux traitez faits entre les deux Rois sous les yeux du Pape. Les Ambassadeurs de France & d'Espagne négocioient entr'eux , répond le Légat ; & le Pape les laissoit faire. Et bien , répond Richelieu , que Sa Sainteté souffre que les Grisons & les Valtelins s'accordent entre eux. Elle n'aura point de part au traité : elle tolérera

lèvera seulement ce qu'elle ne peut empê-
 cher. Le Pape veut bien que les Valtelins
 s'accommodent avec les Grisons, dit Bar-
 berin. Mais il faut lui remettre première-
 ment les forts, de peur que les Valtelins
 ne réclament un jour & ne disent qu'ils ont
 été contraints par force à l'acceptation du
 traité. Dans le projet d'accommodement
 proposé, répliqua Richelieu, les Valtelins
 gagnent beaucoup & les Grisons perdent
 des droits considérables. Comment les Val-
 telins pourront-ils se plaindre un jour d'a-
 voir signé malgré eux un traité, où tout
 l'avantage est de leur côté? Pour vous con-
 vaincre, Monseigneur, que les forts ne
 doivent pas être rendus comme le Pape le
 prétend, souffrez que je vous demande,
 quelle sûreté il peut donner que la souve-
 raineté de la Valteline retournera aux Gri-
 sons après la restitution des forts, que le
 Roi d'Espagne n'aura pas la liberté de faire
 passer ses troupes par le pays, & que les
 forts seront démolis: Car enfin le Roi ne se
 relâchera point sur ces articles. Les Val-
 telins, reprit le Légat, consentiront à re-
 tourner sous la domination des Grisons, &
 le Pape ne s'y opposera pas. Enfin le Roi
 d'Espagne donne sa parole au Pape de re-
 noncer au droit de passage par la Valteline.
 Il faudroit avoir cette promesse par écrit,
 dit Richelieu. Je ne l'ai pas, répondit
 Barberin, parce que le Roi Catholique re-
 fuse d'intervenir dans la négociation, tant
 que les forts seront entre les mains de Sa
 Majesté Très-Chrétienne. Mais je suis
 bien

1625. *bien assuré de ce que j'avance. Dans les traitez, reprit Richelieu, on veut des secretez réelles, & ce ne sont ici que des paroles incertaines. Le Roi ne feroit pas difficulté de se fier à la promesse du Pape : mais comment peut-il se reposer sur celles des Espagnols & des Valtelins qui manquent sans scrupule à tout ce qu'ils promettent ?*

De bonne foi, Monseigneur, poursuivit Richelieu, croiez-vous que le Roi qui a conclu une ligue avec le Duc de Savoie & la République de Venise, & dépense beaucoup d'argent, afin de remettre les Grisons en possession de la Valteline, doive s'exposer à perdre les avances déjà faites sur l'espérance des choses que vous proposez ? On ne lui donne point d'autre sûreté que la parole du Pape, & l'exécution dépend de la volonté des Espagnols qui chicaneront sur tout, afin de différer la restitution de la Valteline, en attendant une occasion favorable de la refuser. A-t-on pu depuis cinq ans obtenir l'exécution du traité de Madrid ? Le Légat demeura sans réplique. Et que pouvoit-il répondre de solide à des raisons si convaincantes ? Je suis bien fâché, ajoûta-t-il seulement, que sur un scrupule chimérique, on s'expose à mettre l'Italie en feu. Si mon sang étoit capable d'éteindre l'embrasement que je prévoi, je le répandrais volontiers jusques à la dernière goutte. Le Cardinal de Richelieu qui craignoit que le Pape & la Cour de Rome ne lui imputassent le mauvais

vais succès de la négociation du Légat, 1625.
 demanda pour lors au Nonce Spada &
 au Secrétaire Azzolini présens à la confé-
 rence, s'ils voudroient conseiller aux
 Ministres du Roi de France de persuader
 à leur maître de courir le risque des pro-
 positions de Barberin. Les deux Italiens
 répondirent franchement que Sa Majesté
 Très-Chrétienne en pouvoit bien pren-
 dre la résolution d'elle-même : mais qu'un
 Ministre sage ne se rendroit pas respon-
 sable des suites d'un pareil avis.

Depuis ce temps-là Barberin ne pensa
 plus qu'à partir. Et je ne sai si les nouvel.
 les qui vinrent à Fontainebleau le 20. Sep-
 tembre, ne lui firent point avancer son
 voiage. Les affaires de Soubize & des
 Rochelois presque entièrement ruinées par
 Mer & par Terre, donnoient au Roi le
 moien de faire de plus grands efforts du
 côté de l'Italie. Rien ne chagrinoit davan-
 tage le Légat & la Cour de Rome. Expli-
 quons une révolution qui surprit tout le
 monde. Pendant que la Rochelle & les au-
 tres Villes unies délibèrent si elles suivront
 le conseil que Rohan & Soubize leur don-
 nent d'accepter la paix aux conditions ac-
 cordées par le Roi dans ses réponses au
 cahier présenté par les Députés géné-
 raux des Eglises Réformées, le Cardinal
 de Richelieu sans perdre le temps, donne
 tous ses soins à remettre la flotte du Roi
 en bon état, & fait revenir les Vaisseaux
 d'Angleterre qui s'en étoient retournez
 de Dieppe, dès qu'on leur eût déclaré
 que

Le Duc de
 Montmo-
 renci va
 commander
 la flotte du
 Roi contre
 Soubize.

Mémoires
 de Rohan.
 L. III.

Mémoires
 de Henri
 Duc de
 Montmo-
 renci. L. II.

1625. que Louis prétendoit les employer contre la Rochelle. Ce fait mérite d'être éclairci à l'honneur des Anglois qui témoignèrent en cette rencontre plus de zèle pour leur Religion que les sujets des Provinces-Unies. Car enfin, si nous trouvons des Vaisseaux Anglois dans la flotte du Roi, dont je vas raconter les avantages, ils n'y vinrent que par les artifices, ou par les menaces du Duc de Buckingham, à l'inscû de la plus grande partie du Conseil de Sa Majesté Britannique, contre les intentions du Parlement, & malgré les efforts des bons Anglois. Dans le temps que le feu Roi Jaques négocioit en France le mariage du Prince son fils, & une ligue contre la Maison d'Autriche, Louis prie Sa Majesté Britannique de lui prêter des Vaisseaux à un prix raisonnable, pour être employez, disoit-on, au Siège de la Ville de Genes en Italie. Jaques y consent bonnement. Le Duc de Rohan toujours attentif aux démarches du Conseil de France, fait représenter incontinent au Roi d'Angleterre, que la guerre de Genes n'est qu'un prétexte, & que le véritable dessein de Louis, c'est d'employer les Vaisseaux d'Angleterre au blocus de la Rochelle. Jaques profite de l'avis, & ordonne que sur les Vaisseaux prêtés à la France, il y ait toujours plus d'Anglois que de François, afin que ses sujets maîtres de leur Escadre, empêchent qu'elle ne soit employée contre les Réformez de France, chose qui devoit faire crier

*Vie du même. L. II.
Chap. IX.
Bernard,*

*Histoire de Louis XIII.
Liv. X.
Rushworth's
Historical
Collections.
1625. 1626.*

crier le Parlement d'Angleterre. Jaques le ménageoit pour obtenir des subfides nécessaires à son deſſein de travailler au rétabliſſement du Roi de Bohême dans ſes Etats héréditaires. 1625.

Après la mort de ſon père, Charles nouveau Roi d'Angleterre gouverné par le Duc de Buckingham dévoté pour lors à la France, n'a pas la même précaution, il accorde tout ce que Louis demande. Charles promet un de ſes meilleurs Vaiſſeaux nommé *l'Avant-garde*, & le Marquis d'Effiat Ambaſſadeur de France à Londres traite avec quelques Marchands Anglois qui promettent de lui fournir ſept Vaiſſeaux à certaines conditions. Le Capitaine Pennington qui doit conduire l'Eſcadre en France, accepte la commiſſion avec peine, & repréſente au Duc de Buckingham Amiral d'Angleterre, que ſelon l'accord fait entre les deux Rois, les Anglois ſont obligez de combattre contre tout le monde au gré du Roi de France, excepté ceux de leur Nation, & recevoir autant de ſoldats François que Sa Maieſté Très-Chrétienne en voudra mettre ſur les Vaiſſeaux; d'où il ſ'enſuivoit que les Anglois ne demeureroient plus maîtres ſur leur bord, & qu'on pourroit les obliger à ſe battre contre les gens de leur Religion. Buckingham ne répond rien à la remonſtrance, ordonne à Pennington de partir avec ſon Eſcadre & d'aller à Dieppe. Le Vaiſſeau *l'Avant-garde* s'approche ſeul de la Ville, & les autres demeu-

1625. rent derrière. Le Duc de Rohan avoit fait avertir les Anglois que leurs Vaisseaux étoient destinez contre la Rochelle, & tous les Officiers plus zélés pour leur Religion que ceux des Provinces-Unies, jurèrent de couler plutôt leurs Vaisseaux à fonds que de les faire servir contre les Réformez. Un Secrétaire du Marquis d'Effiat rend alors à Pennington Chef de l'Escadre, une lettre du Duc de Buckingham, & un ordre de Sa Majesté Britannique expédié par Conway Secrétaire d'Etat, de délivrer les Vaisseaux à ceux qui viendront les recevoir de la part du Roi de France. On présente en même temps à Pennington une lettre de Sa Majesté Très-Chrétienne qui enjoint que le Vaisseau *l'Avant-garde* soit donné au Duc de Montmorenci Amiral de France, & que les Officiers & les soldats François se mettent en possession des autres Vaisseaux venus d'Angleterre, parce que Sa Majesté Très-Chrétienne prétend les envoyer contre ses sujets rebelles, Pennington étonné se défend sur ce que le Duc de Buckingham son Amiral semble lui recommander de ne se défaire point du Vaisseau *l'Avant-garde*, & d'en demeurer toujours maître. Le Chef d'Escadre Anglois refuse de livrer ses Vaisseaux, à moins qu'on ne lui montre des ordres plus précis. Grande contestation entre les Anglois & les François. Le Secrétaire du Marquis d'Effiat accuse les premiers d'être rebelles aux volontez de leur Roi. Ils lui répondent

pendent qu'ils aiment mieux être pendus 1625.
que de livrer ainsi leurs Vaisseaux, de se
mettre dans une dépendance absolue de
la volonté des François, & de servir con-
tre ceux de leur Religion. L'Escadre An-
gloise met incontinent à la voile, & revient
aux Dunes, sans que Pennington ou au-
cun autre Officier Anglois veuille écouter
les offres avantageuses qui leur sont fai-
tes de la part du Roi de France.

Le Duc de Chevreuse & Lomenie de la
Ville-aux-Clercs Secrétaire d'Etat de
Louis, se trouvent en Angleterre au re-
tour de Pennington & de son Escadre
aux Dunes. Ces deux Messieurs ame-
noient la Fille de France au Roi son époux.
A leur sollicitation & aux nouvelles in-
stances du Marquis d'Effiat, Buckingham
emploie les artifices & les menaces, &
oblige enfin Pennington & les autres Of-
ficiers Anglois à exécuter l'ordre que le
Roi d'Angleterre donnoit à l'insçu de son
Conseil, de conduire des Vaisseaux en
France, & de les livrer afin que Louis
en usât comme il lui plairoit. Tout ce
manège est secret entre Charles, Buckin-
gham, & un Secrétaire d'Etat. On fait
accroire au Conseil d'Angleterre que les
Vaisseaux sont destinez contre Genes.
Pennington ramène donc l'Escadre à Diep-
pe, & livre son Vaisseau. Les autres Ca-
pitaines font de même, excepté celui du
Grand Neptune qui tient toujours ferme.
Constans dans leur résolution de ne com-
battre point contre ceux de leur Reli-
gion,

1625. gion, Pennington & les autres Officiers reviennent avec le *Grand Neptune*. Le Parlement se tenoit alors à Oxford. Charles l'y avoit transferé à cause de la peste qui infectoit la Ville de Londres. Pennington se rend à Oxford, & y fait du bruit sur ce que le Duc de Buckingham envoie de son autorité privée des Vaisseaux en France, sous prétexte de servir dans la Méditerranée, quoi qu'ils soient véritablement destinez contre la Rochelle. Buckingham détourne habilement le coup que Pennington lui porte, pallie les choses, & ménage si bien les esprits, que dans les deux Chambres du Parlement, on croit, ou du moins on fait semblant de croire sur les protestations de l'Amiral d'Angleterre, que les Vaisseaux doivent être employez contre les Genoïs & nullement contre les Réformez. Enfin, de peur que la vérité de l'affaire connue, ne souleve tout le Parlement contre Buckingham, il persuade au Roi de le dissoudre au plutôt.

Rohan qui connoissoit la situation des affaires à la Cour d'Angleterre & dans les Etats Généraux des Provinces-Unies, sollicitoit la Ville de la Rochelle d'accepter la paix aux conditions accordées par le Roi : & les habitans prévenus qu'ils obtiendront la démolition du Fort Louis font difficulté de suivre le conseil du Duc de Rohan. Cependant le Cardinal de Richelieu ne s'endort point ; il engage Buckingham à renvoyer les Vaisseaux

seaux d'Angleterre, remet ceux du Roi en meilleur état qu'ils n'étoient auparavant, & retient l'Amiral de Zélande qui paroît tenté de s'en retourner. Richelieu gagne même & corrompt le Vice-Amiral & plusieurs Officiers subalternes de l'Armée navale de la Rochelle, de manière que la flotte du Roi renforcée des sept Vaisseaux d'Angleterre, est presque sûre de la victoire, si elle trouve occasion de combattre les ennemis. Le Duc de Montmorenci Amiral de France avoit reçu ordre dès le mois de Mai d'aller commander la flotte; & il avoit tâché de s'en défendre sur ce que le Roi dépourvu de Vaisseaux sur l'Océan, n'en avoit pas un que son Amiral pût monter avec dignité. Montmorenci sentoît une peine extrême à se résoudre d'être sur un Vaisseau de la flotte des Etats Généraux des Provinces-Unies; il croioit avec raison que l'Amiral de France devoit avoir son Vaisseau & ne se mettre pas à la discrétion des étrangers auxiliaires. On tâche de contenter Montmorenci en lui promettant le Vaisseau *l'Avant-garde* qu'on attend d'Angleterre; & il part de Fontainebleau accompagné des Comtes de Bouteville & de Vauvert, du Marquis de Bressieux & de plusieurs Gentilshommes. Le Duc apprend à Saumur la défaite de l'Amiral Houtstein, & ses répugnances augmentent. César Duc de Vendôme que Montmorenci vid à Nantes, lui représenta que ses ennemis

1625. lui procuroient un emploi si périlleux dans l'espérance de lui faire perdre sa réputation, & peut-être la vie. Brave & intrépide au dernier point, Montmorenci ne s'allarme point ; il prend avec lui le Duc de Retz en Bretagne, & va chercher la flotte des Etats Généraux sur les côtes du bas Poitou. Montmorenci ne l'atteignit pas sans courir risque de perdre la vie : & quand il l'eut jointe, le Duc gagna par ses caresses & par ses libéralitez des étrangers dont la France se défioit à cause de leur Religion, & des difficultez qu'ils firent d'abord de se battre contre les Réformez.

Défaite de
Soubize
dans l'île de
Ré par Toi-
ras.

Quand les Vaisseaux d'Angleterre tous commandez par des Officiers François, eurent joint la flotte du Roi, le Duc de Montmorenci ne pensa plus qu'à combattre celle des Rochelois. Il ne monta pas cependant le vaisseau *l'Avant-garde* pris exprès pour l'Amiral de France. Soit que Montmorenci se défiant d'Houtstein voulût l'examiner de près ; soit qu'il pensât sérieusement, comme on le publioit de sa part, à s'instruire de la Marine sous un bon maître, il demeura toujours sur le bord de l'Amiral de Zélande, avec le Duc de Retz, le Comte de Louvigni cadet de la Maison de Grammont, le Marquis de Praslin fils du Maréchal, & quelques autres des Gentilshommes distingués qui l'avoient suivi. Le Comte de Vauvert second fils du Duc de Ventadour & neveu de Montmorenci, Bouteville

Mémoires
de Rohan.
Liv. III.

Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. X.

Histoire du
Maréchal
de Toiras.
Liv. I.

ville & plusieurs Volontaires distinguez 1625.
 par leur naissance étoient répandus sur le
 reste des vaisseaux. Le Commandeur *Mémoires de*
 de Ris montoit l'Anglois destiné au Duc *Montmo-*
 de Montmorenci, & c'étoit le plus beau *renci. L. II.*
 de tous. La flotte Roiale entre le 15. Sep- *Vie du mé-*
 tembre en bon ordre au *Pertuis Breton,* *me. L. II.*
 & la Rocheloise fort inférieure se retire *Chap. 9.*
 dans *la Fosse de l'Oye*, à la rade près le *Mercur*
 Bourg de S. Martin de l'Ile de Ré. Elle *François.*
 étoit là couverte d'un grand banc de sa- 1625.
 ble dont les vaisseaux du Roi ne pouvoient
 s'approcher sans danger. Quoi que les *Vittorio Si-*
 ennemis soient si avantageusement pos- *ri, Memorie*
 tez, le Duc de Montmorenci prend la *Recondite.*
 résolution de concerter une décente dans *Tom. VI.*
 l'Ile de Ré, & d'attaquer en même temps *Pag. 43. 44.*
 l'armée navale de la Rochelle. *L'entre-*
prise sembloit téméraire, dit le Duc de Ro-
 han, *mais la trahison la rendit facile.* Sou-
 bize a beau mander à la Rochelle que
 l'armée du Roi vient à lui, & qu'il faut
 envoyer promptement du monde dans l'I-
 le de Ré, de peur que les ennemis ne s'en
 rendent maîtres, on ne le croit pas : Cer-
 taines gens veulent même parier que les
 vaisseaux d'Angleterre & des Provinces-
 Unies se sont retirez. Sur les nouvelles
 instances de Soubize, le Comte de La-
 val se dispose à s'embarquer avec un bon
 secours ; mais le Maire de la Rochelle
 gagné par la Cour, ou fort imprudent,
 intervient & dit qu'il faut mieux atten-
 dre la marée du matin que de s'exposer
 à celle du soir. On diffère de partir, & le

1625. lendemain matin treize vaisseaux de l'armée Roiale se trouvent à la rade *du Chef de Baye*, & empêchent que le Comte de Laval ne passe avec le secours. Cependant Toiras a le temps de descendre dans l'Île de Ré avec trois mille hommes de pied & cent cinquante chevaux.

Soubize abandonné de la forte par la trahison, ou par la mauvaise conduite du Maire de la Rochelle, met promptement son Infanterie à terre; ordonne à Guiton Amiral de la Rochelle & à Fozan Vice-Amiral de demeurer dans *la Fosse de l'Oye* où leurs vaisseaux sont en sécurité, & d'y attendre de ses nouvelles. Il sépare en trois troupes quinze cens hommes qu'il a, & les envoie en trois endroits où les ennemis peuvent descendre. Mais il étoit trop tard : Toiras avoit mis pied à terre sans aucune résistance. Soubize rassemble ses gens, marche à Toiras, & le combat. L'avant-garde ennemie est renversée d'abord, & le succès sembloit devoir être favorable, si Belebat qui commande l'aile gauche de Soubize ne l'eût pas abandonné pour s'aller noier dans des marais, lors que Toiras fondoit sur Soubize avec son corps de bataille. L'épouvante se met alors parmi les gens de Soubize effrayez de la supériorité des ennemis, & après une déroute presque générale, il ramène ce qui lui reste de troupes au Bourg de S. Martin. Toujours au dessus de sa mauvaise fortune, Soubize veut s'em-

s'embarquer & combattre la flotte du Roi. Mais Guiton Amiral de la Rochelle intimidé a mis ailleurs les soldats du meilleur vaisseau de Soubize nommé *la Vierge*, & Fozan Vice-Amiral d'intelligence avec la Cour a fait échouer les plus grands Vaisseaux de la flotte Rocheloise. Tout ce que Soubize peut faire, c'est de pourvoir, s'il se peut, à la conservation de S. Martin de Ré, & d'aller promptement munir le fort de l'Île d'Oleron, de peur que les ennemis maîtres de ces deux postes, ne soient en état d'assiéger & de prendre la Rochelle. Les Historiens Papistes insultent à Soubize de la manière du monde la plus cruelle, sur sa prétendue fuite de l'Île de Ré: il ne tient pas à eux que ce Seigneur ne passe pour le plus lâche de tous les hommes. On le railla mêmes à la Cour de France, & un diseur de bons mots prétendit faire rire le Roi par cette fade plaisanterie: *M. de Soubize s'est enfui devant V^{otre} Majesté dans le bas Poitou. Le voilà qui fuit maintenant devant M. de Montmorenci. Pense-t-il à devenir un jour le plus vieux Capitaine de l'Europe.* C'est une fort grande malhonnêteté que d'insulter à un brave homme dans son malheur. Outre que les armes sont journalières, il n'est pas difficile de vaincre un Général trahi. M. de Soubize ne passera jamais pour un poltron. *Il se comporta, dit le Duc de Rohan, en parlant de cette affaire, en bon Capitaine & en vaillant soldat de l'aveu même de ses ennemis.*

252 HISTOIRE DE

1625. Rohan n'auroit jamais dit cela, si son frère s'étoit enfui d'une manière honteuse. On pallie, on dissimule une lâcheté : mais on ne loue point si hautement celui qui en est manifestement coupable. Ce seroit vouloir se rendre ridicule à plaisir. Les avantages des armes du Roi, ne furent point si grandes, que Soubize ne pût encore se retirer en Angleterre avec vingt-deux Vaisseaux de sa flotte, & que Louis assuré de la paix d'Italie, ne fût bien-aise de conclure l'année suivante un accommodement avec les Réformez, dont le Roi de la Grande-Bretagne se rendit comme le médiateur.

Le Duc de Montmorenci défait l'armée navale de la Rochelle.

Ceux qui firent échouer dans *la Fosse de l'Oye* les Vaisseaux de l'armée navale de la Rochelle, espéroient qu'il leur seroit impossible de se tirer de là : Et le Duc de Montmorenci d'intelligence avec les traîtres tenoit seulement des Vaisseaux au *Chef de la Baye*, afin que la flotte ennemie n'ayant plus de commerce avec la Rochelle, Guiton son Amiral fût obligé de se rendre à discrétion. Mais il lui survint un vent si favorable, & les marées furent si grandes, comme il arrive ordinairement au mois de Septembre, que revenu de son épouvante, & voyant que les Vaisseaux échouez avoient assez d'eau, Guiton entreprit courageusement de sortir de *la Fosse de l'Oye*, & de gagner le port de la Rochelle à la vue de l'armée du Roi. Il y seroit heureusement entré, si le vent ne lui fût pas devenu contraire en sortant. Le
Duc

Mémoires de Rohan. Liv. III.

Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. X.

LOUIS XIII. LIV. XXII. 253

Duc de Montmorenci fond incontinent à la faveur du vent sur la flotte Rocheloise, la disperse, & lui prend neuf Vaisseaux. Le plus grand de tous nommé, *la Vierge*, n'avoit que cinq hommes pour le défendre : quatre Vaisseaux viennent l'attaquer, on l'acroche, on l'aborde, & le Patron nommé Durant aiant mis le feu aux poudres, fait sauter son Vaisseau & les quatre de l'armée Roiale. Elle perdit par ce coup de desespoir près de 750. hommes, & le Comte de Vauvert fut du nombre des morts. Montmorenci attaque ensuite le Bourg de S. Martin, & celui qui commandoit la garnison paroît si résolu à se bien défendre, qu'il obtient une bonne composition. Le Duc va de là dans l'Isle d'Oleron, & cinq cens hommes que Soubize y a laissez dans le fort, se rendent d'abord à discrétion. Montmorenci demanda le Gouvernement de l'Isle de Ré en récompense du grand service qu'il venoit de rendre. C'étoit peu de chose; mais cela paroissoit à la bien-séance d'un Amiral. Toiras lui fut préféré. Bien loin d'en témoigner du ressentiment, Montmorenci laisse généreusement à Toiras les sels & les munitions qui se trouvent dans l'Isle. Il y en avoit pour cent mille écus. *Monseigneur*, dit quelqu'un au Duc, *vous pouvez garder une si bonne prise : elle vous dédommageroit en partie des grandes dépenses que vous avez faites sur la flotte. Je ne suis pas venu ici gagner du bien*, repartit-il avec une noble fierté,

1625.

Mémoires de Montmorenci. L. II.

Vie du même. L. II. Chap. 9.

Histoire du Maréchal de Toiras. Liv. I.

1625. fierté, *mais aquerir de la gloire.* Heureux d'avoir des sentimens si élevez, & de n'être pas sensible à l'ingratitude du Prince qu'il servoit, ou plutôt à la jalousie secrète du Cardinal de Richelieu ! On loua la bravoure du Duc, & il reçut pour toute récompense une lettre de remerciement de la part du Roi & un bref du Pape qui le combloit d'éloges.

Le Légat
Barberin
part subite-
ment de
Fontaine-
bleau.

Vittorio
Siri, *Memo-
rie Recondi-
te. Tom. VI.
Pag. 19.
20. 21.*

*Histoire du
Ministère du
Cardinal de
Richelieu.
1625.*

On fut surpris à la Cour de France, que le Légat Barberin demandât son audience de congé, & qu'il témoignât une impatience extraordinaire de s'en retourner, dans le temps que les feux de joie s'allumoient pour les avantages remportez sur les Réformez. Les gens éclaircz conjecturèrent de là que la Cour de Rome apprendroit avec chagrin que les Réformez étant vaincus, le Roi pouvoit désormais envoyer toutes ses forces au delà des Alpes. Barberin prit son audience de congé le 22. Septembre en qualité de Légat. Le compliment roula sur de grandes protestations de respect pour la personne du Roi, & d'un zèle ardent & sincère de servir Sa Majesté. Elle répondit par des témoignages d'estime pour le Légat, d'affection au regard d'Urbain son oncle, de dévotion envers le S. Siège, & de passion de surpasser les anciens Rois de France qui avoient puissamment défendu les bons Papes. *Au reste, ajoûta Louis, ce qui fait le sujet de vôtre Légation, est de si grande importance, que je croi devoir assembler mes principaux Officiers, & les gens*

gens les plus habiles de mon Roiaume, afin de savoir ce qu'ils pensent de vos propositions, & d'écouter leurs bons avis. J'espère que nous parlerons encore de l'affaire de la Valteline. Barberin plus impatient que jamais, va dès le lendemain comme simple Cardinal, faire ses derniers complimens au Roi, & recevoir les ordres de Sa Majesté. On crut que le Légat séjourneroit un ou deux jours de plus, & qu'il verroit avant son départ les principaux Seigneurs de la Cour. Dans cette pensée, Louis ordonne au Duc de Nemours & à l'Evêque de Metz fils naturel du feu Roi de se tenir prêts à conduire Barberin jusques à deux ou trois lieues de Fontainebleau, & à quelques Officiers de suivre le Légat & de le servir pendant les premières journées de son voyage. Tous ces préparatifs furent inutiles. Barberin monte en carrosse une demi-heure après avoir salué Sa Majesté, & sans dire même où il va coucher.

Cette précipitation parut d'autant plus étrange, que le Roi s'efforçoit de retenir le Légat. Le P. de Berulle Général de la Congrégation de l'Oratoire & le Capucin Joseph l'avoient invité de la part de Sa Majesté à être témoin de la résolution qu'elle vouloit prendre de faire la guerre aux Réformez, & des avis que les premières personnes du Roiaume assemblées donneroient sur les affaires de la Valteline. Les deux Pères insinuèrent encore à Barberin qu'avec un peu de patience, il ob-

1625. obtiendrait la suspension d'armes demandée avec tant d'empressement. Les remontrances de Berulle & de Joseph ne furent pas capables d'arrêter le Légat. Il ordonne seulement à ses gens de dire qu'il partoit si promptement afin d'éviter les complimens & la cérémonie. On crut qu'il craignoit plutôt de se trouver à la Cour de France, lors que l'Assemblée extraordinaire convoquée loueroit hautement la conduite du Cardinal de Richelieu, & approuveroit les démarches faites en France & en Italie pour remettre les Grisons en possession de la Valteline. Le Roi cache la véritable raison pourquoi ce départ subit le chagrine, & se contente de dire qu'il est fâché de ne pouvoir rendre à Barberin les honneurs dûs à un neveu du Pape Légat du S. Siège. Le Marquis de S. Chaumont, un Maréchal des logis du Roi & d'autres Officiers ont ordre de joindre incessamment le Légat, & de l'accompagner jusques à Lion. Peu de jours après on lui porte sur sa route de beaux ornemens pour dire la Messe que le Roi lui envoie. Barberin les refuse sous prétexte que le Pape son oncle lui avoit défendu de recevoir aucun présent. On s'imagina qu'il trouvoit étrange que le Roi ayant donné, disoit-on, pour cent mille écus de pierreries au Duc de Buckingham & aux Comtes de Carlile & de Holland, Sa Majesté fit au neveu du Pape un présent qui ne valoit pas plus de quatorze ou quinze mille écus. Si cela est
Bar-

Barberin étoit bien difficile. Il devoit 1625.
compter pour quelque chose la dépense
faite à le défraier durant un séjour de qua-
tre mois. Quoi qu'il en soit des vérita-
bles sentimens du Légat, il fut si constant
dans son refus, que le Roi envoya les or-
nemens à Rome, & pria le Pape d'ordon-
ner à son neveu de recevoir le présent,
parce qu'autrement Sa Majesté regarde-
roit ce prétendu desintéressement comme
une injure qu'elle n'oublieroit jamais.

Incontinent après le départ de Barbe-
rin, les Ministres du Roi racontèrent aux
Ambassadeurs de Venise & de Savoie ce
qui s'étoit passé dans les dernières confé-
rences avec le Légat ; & ces Messieurs
furent priés de la part de Louis de dire
leur sentiment. Le Vénitien déclara que
le Sénat consentiroit volontiers à une
paix sûre & honorable qui exclut entiè-
rement les Espagnols de la Valteline.
Pour ce qui est du Savoïard, il fit com-
prendre que son maître souhaitoit la con-
tinuation de la guerre plus que toute au-
tre chose. Les Ministres de France les
écoutent, & conviennent avec eux de
rejeter absolument les propositions de la
Cour de Rome, & de contraindre par la
force les Espagnols à recevoir des con-
ditions avantageuses à la France & à ses
Alliez. Le Nonce Spada revient cepen-
dant à la Cour. Il avoit conduit Barbe-
rin à Auxerre. Cet Italien se flatoit sur
je ne sai quel fondement, de trouver le
Conseil de France plus traitable après le
départ

Le Nonce
Spada excu-
se le départ
précipité
du Légat.

*Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 21.
22. 23.*

1625. départ du Légat, & de finir l'accommodement. Mais il se trompoit d'une étrange manière. Outre que Richelieu & les autres croioient Spada mieux intentionné pour l'Espagne que pour la France, le vindicatif Cardinal étoit fort éloigné de laisser l'honneur de conclure la paix à un homme qui lui avoit dit hautement les choses du monde les plus defagréables, les plus choquantes. Ces deux hommes habiles & déliés au dernier point, étoient si piquez l'un contre l'autre, qu'ils ne pouvoient conférer ensemble sans s'aigrir encore plus. On dit que le Nonce menaçoit Richelieu de la colére & de l'indignation du Pape. *Je ne le crains pas*, répondoit Richelieu d'un air méprisant & railleur : *quel mal me peut-il faire ? vous ôter le bonnet rouge qu'il vous a donné*, reprenoit le Nonce. *Bon*, disoit Richelieu : *la chose est sans exemple*. *Ne vous y trompez pas*, repliquoit le Nonce : *On en trouve mille dans l'Histoire*. Je suis surpris que Richelieu ignorât que les Papes ont souvent dégradé des Cardinaux. Mais dans le fonds il avoit raison de mépriser de pareilles menaces. Un Pape commettrait étrangement son autorité, s'il entreprenoit d'ôter le chapeau à un Cardinal premier Ministre du Roi de France & soutenu par son maître.

Au lieu de parler d'affaires à Spada, Richelieu ne lui fit que des plaintes du départ précipité du Légat, & de son refus d'écouter ce que le P. de Berulle & le Capucin

pucin Joseph lui avoient proposé. Il faut rendre justice à Spada. C'étoit un homme d'esprit qui savoit soutenir son caractère. Il défendit la conduite de Barberin avec beaucoup d'esprit & de dignité. Si *M. de Légat*, dit le Nonce à Richelieu, est parti subitement, ce n'a été que pour épargner aux Cardinaux & aux Seigneurs de la Cour la peine de le conduire & de lui rendre les honneurs dûs à ceux de son rang. Content des témoignages d'affection que Sa Majesté lui a donnez depuis son arrivée en France, il a craint d'être trop à charge en souffrant que les Officiers du Roi le servissent encore jusques à Lion. Quant aux propositions faites par le P. de Berulle & par le P. Joseph, poursuivit Spada d'un ton fier & élevé, *M. le Légat* a bien vu qu'on cherchoit à l'amuser, jusques à ce que le Roi vit quel train les affaires prendroient en Italie, & quel sera le succès du nouveau secours envoyé au Duc de Savoie. Et qu'y a-t-il de si avantageux au Pape dans ce qui a été proposé ? La résolution de poursuivre la guerre contre les Huguenots ? Il est de l'intérêt du Roi de se tirer du pied une épine si piquante. Le résultat d'une assemblée extraordinairement convoquée ? Cette formalité n'étoit point nécessaire. Qui ne voit pas qu'on prétendoit plutôt y faire approuver les conseils déjà donnez au Roi, que d'écouter de nouveaux avis ? Enfin, la suspension d'armes ? Cela ne dépend plus de la volonté du Roi. La face des affaires change en Italie. Il faut savoir si les Espagnols

260 HISTOIRE DE

1625. *pagnols qui devienient supérieurs, voudront l'accepter.* Le Cardinal de Richelieu & le Nonce Spada se haïssoient trop l'un l'autre pour convenir d'aucune chose. Ils se séparoiént toujourns plus piquez & plus aigris qu'auparavant.

Le Roi Le Nonce parloit selon l'usage intro-
assemble un duit depuis l'établissement du pouvoir
Conseil ex- arbitraire en France, il disoit que rien
traordinaire n'obligeoit le Roi à convoquer un Conseil
sur les pro- extraordinaire sur les propositions du Lé-
positions du gat. Car enfin l'ancienne & véritable con-
Légat. stitution du gouvernement de France ne
 permet pas au Roi, comme je l'ai déjà
 remarqué, de prendre aucune résolution
 importante sans l'avis de son Conseil na-
 turellement composé des Princes du sang,
 des Pairs, des Officiers de la Couronne,
 & même des premiers Magistrats du Par-
 lement de Paris, si l'affaire n'exige pas
 la convocation des États Généraux du
 Roiaume. La manière de n'avoir point
 d'autre Conseil que trois ou quatre Mi-
 nistres affidez, c'est une invention de
 Louis XI. & des Princes qui, à son exem-
 ple, ont plus pensé à leurs intérêts particu-
 liers, qu'au bien de leur peuple, c'est-à-
 dire qui ont voulu gouverner tyrannique-
 ment. Spada rencontroit mieux en repro-
 chant au Cardinal de Richelieu que le but
 unique de la convocation extraordinaire,
 c'étoit d'obtenir une approbation solem-
 nelle des conseils donnez depuis son en-
 trée dans le Ministère. Quoique Richelieu
 eût seulement suivi les maximes de Politi-
 que

Histoire du
Ministère du
Cardinal de
Richelieu.
1625.

Mercur
François.
1625.

Vittorio
Siri, Memo-
rie Recondi-
te. Tom. VI.
Pag. 23.
24. 25. &c.

gement établies par le Marquis de la 1625

ville, les ennemis secrets du Car-
le Nonce du Pape, & l'Ambassa-
l'Espagne soulevoient contre Riche-
cabaledes bigots toujours nombreu-
uissante dans une Cour superstitieu-

Il ne se met pas autrement en peine

Religion, croient certaines gens.

une chose scandaleuse qu'un homme de

re, signale la première année de son

dans le Conseil du Roi par de nou-

alliances avec les Protestans, & par

riage d'une Fille de France à un Roi

que. Tout autre que Richelieu n'au-

amai porté le Roi à secourir les re-

des Provinces-Unies contre leur Sou-

n légitime, & à s'unir avec l'Angle-

pour le rétablissement d'un Prince

que dans le Palatinat, au préjudice

uc de Bavière défenseur zélé de la Re-

Catholique en Allemagne & investi

electorat dans les formes. Quel est le

e la ligue conclue avec la République

mise & le Duc de Savoie? De remet-

s Grisons Protestans en possession de

lteline. On ne considère pas que ces

ververtiront les Valtelins tôt ou tard,

ue l'hérésie peut passer de là dans le

de l'Italie. Enfin, M. le Cardinal

que le Roi abandonne le projet formé

nier les Huguenots, qu'il soutienne

es Protestans du monde, & qu'on

la guerre aux Princes Catholiques.

se disoit dans les conversations, &

imoit en des libelles répandus par

toute

1625. toute l'Europe. Richelieu passoit à Rome, à Madrid, à Vienne & ailleurs pour un Prêtre sans Religion. Il prétendit fermer la bouche à ses ennemis en portant le Roi à convoquer un Conseil extraordinaire, où les propositions du Légat seroient examinées. Cela n'étoit pas mal imaginé. Le Cardinal imposoit silence à des malins qui lui faisoient un crime des meilleurs conseils qu'un habile Ministre d'Etat pût donner au Roi de France dans la conjoncture présente des affaires de l'Europe.

On la tint le 29. Septembre, cette assemblée extraordinaire. La Reine Mère, Gaston frère unique du Roi, les Ducs de Nemours, de Longueville, & de Chevreuse; les Maréchaux de Bassompierre, de Schomberg & d'Aubeterre, d'autres Officiers de la Couronne, quatre Cardinaux, des Archevêques & des Evêques nommez par l'assemblée du Clergé qui se tenoit à Paris; les Conseillers & les Secrétaires d'Etat; les Directeurs & les Intendants de finances, enfin les premiers Magistrats du Parlement de Paris, s'étant rendus par ordre du Roi dans la salle de l'Ovale du Château de Fontainebleau, Louis dit en peu de mots que son Chancelier expliqueroit à ces Messieurs pourquoi Sa Majesté les avoit appellez. Ali-
gre prend la parole & expose fort au long les anciennes alliances de la Couronne avec les Grisons, l'invasion de la Valtelline par les Espagnols, le traité de Madrid,
.ce

LOUIS XIII. LIV. XXII. 263

qui s'est fait ensuite, les raisons que le 1625.

la eues de commander au Marquis de
vres de prendre les forts déposez en-
les mains du Pape, la Légation du
dinal Barberin, sa partialité pour le
d'Espagne, ses propositions favora-
aux desseins de ce Prince, son départ
ipité de France, enfin le refus d'ac-
er le présent envoyé par le Roi. Le
nicelier insista particulièrement sur la
ension de la Cour de Rome, d'ôter la
veraineté de la Valteline aux Grisons,
ar la maxime soutenue par le Pape,
l ne faut pas restituer à un Souverain
itique ce qui lui a été enlevé, sous
exte d'y maintenir la Religion Catho-
e.

e Maréchal de Schomberg opina le
nier après qu'Aligre eût cessé de par-
& dit que le Légat avoit souvent varié
sa négociation, que tantôt il étoit
té du consentement du Roi d'Espa-
, & que le jour suivant il déclaroit
voir pas des pouvoirs assez amples.
i enfin, ajouta Schomberg, *M. le Lé-*
s'a point eu d'autre vue que de servir
si d'Espagne & d'enlever la Valteline
Souverains légitimes. La Reine Mé-
oulut adoucir ce que le Maréchal rap-
oit au desavantage de Barberin. *Il*
vu bien intentionné pour la paix. dit

1625. quelque bon avis à donner, Sa Majesté l'écouterait volontiers, & qu'on pouvoit parler avec une entière liberté. Le Cardinal de Sourdis tout dévoué au Pape, & jaloux de la fortune rapide de Richelieu, prit alors la parole d'un air dévot, mais extrêmement malin. Il exhorta Louis à contenter le Pape dont les intentions étoient droites, en lui accordant la suspension d'armes qu'il demandoit, & à faire incessamment la paix. Richelieu s'étoit mis hors du cercle comme pour laisser aux autres une plus grande liberté, & témoigner qu'il ne vouloit rien dire. Il prête l'oreille dès qu'il entend parler de paix & de suspension d'armes. Chagrin de ce que Sourdis semble l'attaquer indirectement, & craignant que l'avis ouvert ne fût appuié par les Emissaires secrets du Pape & par les ennemis du crédit & de l'autorité d'un Ministre d'Etat, qu'on cherchoit à rendre odieux, il s'approche, & oublie sa résolution de garder le silence. *Je souhaite la paix plus qu'aucun autre,* dit-il avec émotion, *& j'ai toujours conseillé au Roi de la faire, quand il le pourroit avec honneur, & sans s'exposer au reproche d'abandonner ses alliez. Le Roi doit contenter le Pape, je l'avoue: mais il est encore plus obligé à soutenir sa réputation, & à défendre ceux qui sont sous la protection de la Couronne. Sa Majesté prend toutes les précautions possibles afin que la Religion Catholique soit maintenue dans la Valteline: elle demande seulement que les Grisons*

à Valteline privativement à tout autre
ce? Le Roi se feroit un tort extrême
le monde. En soutenant ses allies
vigueur, il gagnera leur estime &
confiance. S'il en use autrement, quel-
issance voudroit désormais se lier à la
ice? Un Prince magnanime chérit
vieux plus qu'aucune autre chose: il
trde tout pour le conserver. Les affai-
le Sa Majesté sont, graces à Dieu, en
état. Elle a des troupes, & les fonds
saires pour soutenir la guerre. Les
itages remportez sur les Huguenots
trent du dedans. Je suis d'avis que le
fasse savoir à M. le Légat que cette as-
lée approuve les résolutions déjà pri-
& que Sa Majesté écoutera volontiers
propositions d'une paix sere, honnête,
avantageuse à ses Allies.

Le Cardinal de la Valette dit ensuite
durant son séjour à Rome, les Théo-
ens du Pape furent consultez sur la
itution de la Valteline aux Grisons,
qu'ils répondirent qu'Urbain y devoit

1625. *à une paix honteuse.* Le Maréchal de Bassompierre fut du même sentiment, & protesta que durant son Ambassade à Madrid, il avoit reconnu que les Espagnols ne pensoient qu'à s'emparer de la Valteline. Quand on demande l'avis de Ver-
dun premier Président au Parlement de Paris, *le Roi*, dit-il modestement, *est si sage & si éclairé, il a choisi des Ministres si habiles & si bien intentionnez, que nous ne pouvons que louer les résolutions prises dans le Conseil de Sa Majesté.* Fut-ce adulation? Fut-ce un tour honnête pour faire sentir que les Magistrats voioient fort bien que Richelieu les avoit appellez pour applaudir, & non pour dire leurs véritables sentimens? Alors chacun se tût, & les membres de l'assemblée se regardent les uns les autres. Le Roi se leve incontinent, & sort sans déclarer quelle résolution il veut prendre. Richelieu eut grand soin de faire savoir au Pape, au Légat, & dans les Cours étrangères que ses conseils étoient généralement approuvez. On écrivit à Du Fargis Ambassadeur de France à Madrid d'influer au Comte Duc d'Olivarez que la négociation devenoit difficile à conclure, parce que les deux Rois ne traitoient pas ensemble, que les prétendus scrupules du Pape arrétoient tout, & que si le Conseil d'Espagne vouloit la paix elle feroit bien-tôt conclüe. *Mandez-nous*, disoit-on à Du Fargis, *quelle est la disposition du Comte d'Olivarez & des Ministres du Roi Catholique.* Voici pourquoi le Cardinal

final de Richelieu donnoit ces ordres à 1625.
Du Fargis.

Le Marquis de Mirabel Ambassadeur ^{Conféren-}
l'Espagne aiant affecté de se trouver à la ces sur la
même fenestre que le Maréchal de Bassom- paix d'Italie
pierre, pour voir le feu de joie qui se fai- entre l'Amba-
oit à Fontainebleau le jour de la naissan- bassadeur
e du Roi; *Eh bien*, dit l'Ambassadeur d'Espagne
au Maréchal, *le Légat est parti sans rien* chaux de
conclure. Il a bien montré qu'il est un jeu- Bassompier-
re homme & un nouveau négociateur. Si re & de
M. de Bassompierre avoit eu cette affaire à Schomberg.
nénager & mêmes une plus difficile, elle ne
seroit pas demeurée imparfaite. M. le Lé-
gat, répondit le Maréchal, *a fait tout ce*
qu'il pouvoit faire selon ses ordres & ses in-
structions. Je ne le blâme point de s'être
 tenu à ce qui lui étoit prescrit. J'aurois été
plus embarrassé que lui: car enfin, il avoit
de habiles gens qui le conseilloyent. Vous n'au-
riez point eu besoin de conseil, reprit Mira- ^{Journal de}
bel, *l'affaire seroit finie, & je vous répons* Bassom-
 que vous la terminerez encore, si vous le pierre.
pouvez. Monsieur, reprit Bassompierre, ^{Tome II.}
je ne suis point heureux en traitez. On a
déjà dépensé inutilement plus de vingt mil-
lions pour faire observer celui de Madrid.
que j'ai négocié. Je vous avoüerai même ^{Vittorio Si-}
franchement qu'il n'y a pas de plaisir à trai- ri, Memo-
ter avec des gens qui ne tiennent point leurs ^{rie Recondi-}
promesses. L'Ambassadeur persista à pro- te. Tom. VI.
tester que Bassompierre & lui feront la ^{Pag. 29.30.}
paix, si le Roi le veut. J'ai les pouvoirs
nécessaires, ajoutez-il: ayez-en autant,
& nous conviendrons bien-tôt. Il faut

1625. *parler premièrement au Roi, dit le Maréchal, & savoir ses intentions. Cela juste, replique l'Ambassadeur : faites seulement un peu de diligence.*

Bassompierre va incontinent raconter tout à la Reine Mère & au Cardinal Richelieu. L'affaire paroît de conséquence ; on ordonne à Bassompierre d'aller trouver le Roi, & de lui rapporter les ordres de Mirabel. Elles se proposent le lendemain au Conseil, & la résolution se prend de donner à Bassompierre les pouvoirs nécessaires pour traiter avec l'Ambassadeur d'Espagne. Mais Bassompierre demande que le Maréchal de Schomberg lui soit adjoint. Le Roi y consent, & les deux Maréchaux conviennent de commencer leurs conférences immédiatement après le départ du Roi. Il devoit aller dans deux ou trois jours de Fontainebleau à Saint Germain en Laye. Les difficultez s'aplanissent dès les premiers entretiens, & la paix semble fort avancée, lorsque Mirabel s'excuse tout à coup de se trouver au rendez-vous, sous prétexte que son Epouse est malade. Une excuse si légère fait soupçonner qu'il y a quelque chose de nouveau, & les lettres arrivées incontinent de Madrid expliquent l'énigme en partie. Le Roi Catholique, disoit Du Fargis, a eu dessein de faire négocier la paix par son Ambassadeur en France. Mais il a changé subitement de résolution. Les pouvoirs envoyez au Marquis de Mirabel sont révoquez. Bassompierre va par ordre du Roi comme pour re

d

LOUIS XIII. LIV. XXII. 269.

1625.

dre visite à l'Ambassadrice malade, mais c'est dans le dessein de savoir ce que tout cela veut dire. Mirabel ne se fait pas prier, & se plaint de ce que la Cour de France n'a pas assez de confiance en lui. On a écrit à M. Du Fargis, dit-il, de faire des propositions de paix à Madrid. Le Roi mon maître les écoute, & veut bien qu'elle se négocie en Espagne, puisque la France le souhaite. Je suis fort bien intentionné pour l'union des deux Couronnes. On espère d'obtenir plus par le moyen de M. Du Fargis. Mais on pourra bien y être attrapé. Il n'est pas assez pour tirer des Ministres du Roi mon maître plus que je ne vous ai offert. On recon-
ut dans la suite que Mirabel avoit raison. L'ambassadeur d'Espagne étoit une vaine
faite pour couvrir sa légèreté. Je ne comprends rien à cela. Voici à mon avis le
mouvement de l'affaire, & ce qui arriva
uis prouve la vérité de ma conjecture.
Lieu avoit donné ordre à Du Fargis
nder le Comte Duc d'Olivarez sur les
ces faites par Mirabel : l'Ambassa-
de France bien-aise de négocier la
met quelque chose sur le tapis : &
spagnols qui se croient plus déliés
Du Fargis, font transférer la négocia-
à Madrid en révoquant les pou-
voies à Mirabel.
is expliquer maintenant pourquoi Etat des
ce Spada répondoit fièrement ci- affaires
au Cardinal de Richelieu, que la dans la Val-
affaires changeoit en Italie, que teline.
M 3 la

1625. la suspension d'armes demandée par le Légat ne dépendoit plus de la volonté du Roi de France, & qu'il falloit savoir si celui d'Espagne seroit dans la disposition de l'accepter. Il y eut en effet des résolutions assez surprenantes en Italie.

Nani, Historia Veneta. Lib. VI. 1625. Le Marquis de Cœuvres maître de la Valteline ne a peur d'en être chassé. Les Français reprennent tout ce qu'ils ont perdu, le Duc de Savoie repoussé jusques dans le Piémont pense à sauver ses Places

Vittorio Siri, Mémoires Recondites. Tom. V. Pag. 372. gées. Fera le Gouverneur de Milan arrêter le progrès du Marquis de Cœuvres en mettant quatre mille hommes de troupes & deux compagnies de Cavalerie sous la conduite du Colonel Serbellon dans le

Journal de Bassompierre. Tom. II. dit poste de Rive & dans quelques endroits voisins à l'entrée de la Valteline. Les Espagnols espéroient qu'en conservant le passage, ils reprendroient à la première occasion les forts enlevés par le Marquis de Cœuvres : & ce n'est pas sans fondement. Ils ont toujours un pied dans le pays, & le secours leur peut venir par le Lac de Lemano, sur lequel ils mettent un grand nombre de barques armées. On tenta d'une fois d'enlever Rive aux Espagnols, mais ce fut inutilement : les Confédérés furent repoussés avec perte. Leur armée s'affoiblit encore par les desertions & les maladies de l'Été. Le Baron Papenheim Officier Allemand qui défend le poste de Rive à la place de Serbellon, entre dans la Valteline, chasse les troupes de France de deux ou trois endroits

bat, prend douze canons & onze barques armées que les Conféderez avoient sur le lac de Come. La Valteline paroissoit en danger d'être perdue, si les Vénitiens n'y eussent promptement envoyé du secours sous la conduite du Comte de Candale fils aîné du Duc d'Epernon, qui s'étoit mis à leur service. Avec ce renfort, Cœuvres reprend les postes perdus, bat les Espagnols à son tour & les chasse. Ainsi les affaires de la Valteline se trouvent à la fin de cette année dans le même état qu'au commencement. Le Marquis de Cœuvres demeure maître de ses forts pris, & les Espagnols conservent Rive.

Le Roi de France fut non seulement allarmé de leur irruption dans la Valteline, mais encore plus des mauvaises nouvelles qu'il recevoit de Suisse. La cabale Espagnole y devenoit supérieure. Plus de vingt-cinq mille Allemans obtinrent la liberté de passer dans le Milanois, & l'inclination du peuple tournoit entièrement vers la Maison d'Autriche. On crut que l'homme le plus capable de ramener les Suisses, c'étoit le Maréchal de Bassompierre, Colonel Général de ceux de leur nation qui servoient en France, & fort considéré dans le pais. Louis le nomme son Ambassadeur extraordinaire vers les treize Cantons à la fin du mois d'Octobre, après que la Cour se fût rendue à S. Germain. *On assista mon Ambassade de deux Journal de* *ens mille écus*, dit-il avec son air naïf. *Je* *is y portai pour favoriser ma négociation.* *Bassom-* *Journal de* *Tom. II.*

1625.
*Ambassade
du même en
Suisse.*

Le sujet en est marqué dans l'instruction qui lui fut donnée. C'étoit d'inviter les Cantons à entrer dans la ligue conclue entre le Roi, la République de Venise, & le Duc de Savoie pour la restitution de la Valteline aux Grisons, ou du moins à redoubler leurs instances auprès du Pape & du Roi d'Espagne, afin que les Grisons rentrassent en possession de leur souveraineté. Comme la Cour de France prévoyoit que les Suisses éloignés de rompre ouvertement avec la Maison d'Autriche, refuseroient d'entrer dans la ligue, Bassompierre est principalement chargé d'obtenir d'eux la clôture du passage par leur pays aux troupes que l'Empereur, ou le Roi d'Espagne voudront envoyer dans le Milanois, & le consentement des Cantons à se charger conjointement avec le Roi de la garde des forts de la Valteline. En ce cas, Louis offre de payer les soldats de Suisses qu'on y mettra en garnison, & les Cantons promettent seulement de défendre les forts contre tous ceux qui les attaqueront, & de maintenir les Grisons en possession de leurs Etats & de leur liberté jusques à ce que leur différend avec les Valtelins soit entièrement terminé. Bassompierre n'arrive en Suisse qu'aux derniers jours de cette année. Voions cependant la suite de la guerre commencée contre la République de Genes.

Les Genoïs
reconvinrent
tout ce
qu'ils ont
perdu.

Toute l'Italie fut tellement surprise de ce que le Sénat de Venise si prévoyant & si sage dans ses délibérations, sembloit être d'ac-

d'accord avec le Roi de France & le Duc de Savoie pour la destruction d'un Etat qui ne donnoit aucune jalousie à ses voisins, & dont la conservation paroissoit absolument nécessaire à la liberté de tous les Souverains d'Italie, que le Sénat crut devoir se disculper. Les Ministres de la République eurent ordre de déclarer publiquement en Italie, en France, en Allemagne & ailleurs, que bien loin d'avoir part à l'entreprise sur l'Etat de Genes, le Sénat la desapprouvoit, & qu'en se liguant avec le Roi de France & le Duc de Savoie, il n'avoit eu d'autre dessein que de s'opposer aux projets de la Cour de Madrid sur la Valteline. Rendons justice aux Vénitiens. Ils voioient avec autant de chagrin que les autres, le Roi de France sur le point de se rendre si puissant en Italie, qu'il n'y feroit pas moins formidable que celui d'Espagne. Leur Ambassadeur à Paris ne cessoit point de presser Louis d'abandonner l'entreprise de Genes & d'attaquer plutôt le Duché de Milan. *C'est le moien le plus sûr, disoit-il, de ranger les Espagnols à la raison. Vous êtes d'étranges gens, lui repiquoit le dissimulé Cardinal de Richelieu. Vous nous pressez de faire irruption dans le Milanois. Le Roi prétend bien le prendre & le partager ensuite entre vous & le Duc de Savoie. Mais il faut avoir prudemment Genes. Si le Roi en est une fois le maître, les Espagnols seront bien-tôt chassés de toute la Lombardie.* Richelieu paroit-il sérieusement? Car enfin lorsque la

1625.

Histoire du Connétable de Lesdiguières. Liv. XII. Chap. 1.

2. 4 & 5.

Nani, Historia Veneta. Lib. VI. 1625.

Vittorio Siri, Memorie Recondite. Tom. V. Pag. 824.

825. &c. 884.

Mercurio François.

1625. France consentit à la guerre de Genes elle ne pensa d'abord qu'à repaître imaginations de Charles Emmanuel contraindre le Roi d'Espagne, sans s'occuper avec lui, à exécuter le traité de Madrid. Peut-être que l'occasion de prendre la Ville & l'Etat de Genes parut si belle dans la suite, que Louis se laissa tenter de conquérir une Ville qui lui ouvroit la porte d'Italie. Le Connétable de Lesdiguières dit un certain temps que les Genoïs se contenteroient d'eux-mêmes à la France, qu'il fût besoin de les assiéger. *Sa Majesté ne traite point avec ses sujets*, répondit fièrement à la proposition qui lui fut faite de la part du Sénat de Genes d'entreprendre la négociation. *Reconnoissez premièrement le Roi mon maître comme votre Souverain légitime : il vous accordera ensuite les conditions que vous pouvez raisonnablement demander.*

Les Genoïs réduits à leur Capitale la Ville de Savone, depuis qu'à l'exemple de ce que fit autrefois la République de Venise attaquée de tous côtez par l'empereur Maximilien I. par Louis XII. de France, & par Jules II. ce Pape guerrier, ils eurent permis à leurs sujets de se soumettre à Victor Amedée Prince de Piémont qui avoit défait encore les troupes & pris une Place importante. Les Genoïs, dis-je, déclarèrent au Duc de Feria Gouverneur de Milan qu'ils se contenteroient à la France, puisque l'Espagne abandonnoit. Y pensèrent-ils tout
b

bon ? Fut-ce seulement une feinte afin d'obtenir un prompt secours des Ministres du Roi Catholique ? Quoi qu'il en soit, le Sénat de Genes entra dans quelque négociation secrète avec Lefdiguieres. On agita si la République se donneroit absolument à Louis, ou à Philippe. Et après de longs débats l'opinion de ceux qui, plus amoureux de leur liberté, vouloient qu'on mit tout en œuvre, afin d'obtenir le secours & la protection du Roi Catholique, sans se soumettre à sa domination, l'emporta de trois voix. C'est ainsi qu'un petit nombre de gens plus courageux & mieux sensez que les autres, sauve quelquefois la multitude qui va se perdre par une résolution desesperée, lors que les affaires de la patrie sont sur le point de se rétablir. Le Duc de Savoie & le Connétable de Lefdiguieres, après avoir bien concerté les moyens d'assiéger Genes, se trouvent eux-mêmes dans le dernier embarras. On comptoit sur les Vaisseaux d'Angleterre & des Provinces-Unies, afin d'enfermer la Ville du côté de la mer. Charles Roi de la Grande-Bretagne qui médite une entreprise sur les côtes d'Espagne, garde ses Vaisseaux, & Louis retient ceux des Provinces-Unies pour s'en servir contre les Réformez. Occupé aux dépens de son Roiaume par les mouvemens des Ducs de Rohan & de Soubize, il n'est plus en état d'envoyer si-tôt du secours en Italie. Le Connétable de Lefdiguieres s'y tenoit

1625. renfermé dans *Gavi* avec sept ou huit mille hommes, & ses troupes diminuoient tous les jours par un grand nombre de deserteurs, soit que le Connétable & le Maréchal de Créquy crussent qu'il valloit mieux souffrir que les soldats s'en allaissent que de les laisser mourir de faim & de misère, soit que Lefdiguieres & son beau-fils également avarés, voulussent profiter de l'argent destiné à la paye des soldats, comme le Duc de Savoie qui se broüilloit plus que jamais avec eux, le leur reprocha. Charles Emmanuel oubliant tout à coup son ancienne liaison avec le Connétable, prie Louis de le rappeler & de donner au Duc de Guise le commandement de l'armée Françoisse en Italie. La proposition ne fut pas écoutée, soit que Sa Majesté contente de Lefdiguieres, jugeât bien qu'il ne pouvoit mieux faire, tant qu'on ne lui enverroit ni argent, ni nouvelles troupes; soit que sous prétexte de ménager un premier Officier de la Couronne, le Cardinal de Richelieu fût bien-aïse de le tenir loin des affaires, peut-être, d'abreger les jours du vieillard, en l'exposant aux fatigues de la guerre & aux mortelles inquiétudes que le Duc de Savoie lui causoit, en le mettant dans la nécessité de se justifier sur des malversations pour lesquelles on recherche tout au plus un paieur, ou un commis, bien loin d'être imputées à un Connétable de France.

Dans

is l'extrémité que je viens de repré-
 , Charles Emmanuel & Lefdigué-
 urent pas d'autre parti à prendre,
 abandonner le pais de Genes , de
 leur canon à *Gavi*, & de se retirer
 : Piémont. Le Duc toujours plein
 irage & de nouvelles espérances.
 e au Connétable de faire irruption
 e Milanois , quoi que le Gouver-
 ût des forces beaucoup supérieures
 s de France & de Savoie , nonob-
 es renforts venus du Piémont &
 rs. Mais Lefdiguieres qui favoit
 Roi son maître ne vouloit point
 e avec l'Espagne, & que la situa-
 résente de la France troublée par
 uerre domestique ne le permettoit
 ème ; Lefdiguieres, dis-je , rejet-
 roposition de Charles Emmanuel.
 nnétable eut seulement la complai-
 de consentir que le Prince de Pié-
 & le Maréchal de Créqui allassent
 ne partie de l'armée assiéger Savo-
 ont la prise ne sembloit pas difficile.
 ic & le Connétable se virent incon-
 hors d'état de penser à quelqu'ex-
 on. Bien loin d'attaquer, il fallut
 er toute son adresse à se défendre.
 a dernière de ses campagnes, Les-
 es ne soutint sa réputation que par
 traite bien conduite , & en secou-
 ie Ville à laquelle Fera Gouverneur
 an versé dans le métier de la guer-
 ttacha mal à propos. Dès que Vic-
 edee & Créqui tournent vers Sa-

1625.

1625. vone , Feria entre dans le Monferrat avec une armée de vingt-cinq mille hommes , prend *Aqui* sans grande résistance, & enlève le magasin où sont les provisions de l'armée de France & de Savoie. On dit qu'il y trouva les livrées magnifiques & les superbes équipages que Charles Emmanuel réservoir pour le jour de son entrée triomphante dans Genes. Le Connétable déconcerté par la prise d'*Aqui* rappelle incontinent le Prince de Piémont & le Maréchal de Créqui. Outre que Lefdigières n'étoit pas assez fort pour s'opposer lui seul au Gouverneur de Milan , les Genoïs encouragez par le Marquis de SainteCroix arrivé dans leur port avec vingt-cinq galères & cinq galions d'Espagne , où il y avoit quatre mille soldats , & une grande quantité d'argent, pourvurent à la défense de Savone & de leur Capitale. Fortifiez encore du secours que le Pape & le Grand Duc de Toscane leur envoièrent , ils recouvrent en peu de jours tout ce qu'ils ont perdu , & en reprenant *Gavi* ils gagnent la bonne artillerie que le Duc de Savoie y avoit laissée.

Le Connétable de Lefdigières se retire dans le Piémont à la vue de l'armée Espagnole.

Cependant le Connétable demeura quelque temps incertain de la résolution qu'il prendroit. Le parti le plus sûr, c'étoit de se retirer vers Ast & de couvrir le Piémont. Victor Amedée le proposoit : mais Lefdigières chagrin des mauvais offices que le Duc de Savoie lui rend à la Cour de France , & de ce que ce Prince

ingrat

& vindicatif presse le Roi de don- 1625.

n autre Général à ses troupes en Ita-

Lesdiguières, dis-je, médite une

peu digne d'un vieux & expérimen-

capitaine. Par je ne sai quel coup

despoir, il vouloit combattre les Es-

ols fort supérieurs qui côtoioient son

e dans le dessein de l'affoiblir encore

les escarmouches continuelles. Il

vaincre, ou mourir, disoit-il en lui-

e. Un homme de mon rang & de ma

ation ne doit pas survivre à l'affront

voir donner un successeur. Le Prin-

Piémont & le Maréchal de Créqui

osent au projet du Connétable, &

représentent que les Etats du Duc de

ie, seront infailliblement en proie,

bataille se perd : chose d'autant plus

indire, que les ennemis se trouvoient

fois plus forts que les Conféderez, &

Charles Emmanuel n'auroit point de

pes pour se défendre. Vous savez

que personne du monde, dit-on au

nétable, & c'a toujours été vòtre ma-

constante, qu'il faut bazarder une ba-

contre l'ennemi supérieur, quand il

pas d'autre ressource. Nous en se-

peut-être réduits à cette extrémité,

Gouverneur de Milan plus habile &

révoiant se mettoit au devant de nous,

ous faisoit suivre par les troupes de la

blique de Genes commandées par le

quis de Sainte Croix. Graces à Dieu,

ic de Feria ne sait pas profiter d'une si

ccasion, le chemin du Piémont est ou-

vert,

*Histoire du
Connétable
de Lesdiguié-
res. L. XII.
Chap. 3. & 4.*

*Vittorio St-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. V.
Pag. 885.
886. &
Tom. VI.
Pag. 7.*

*Mercur
François.
1625.*

1625. *vert, pourquoi voudriez-vous exposer les Etats de M. le Duc de Savoie & votre réputation ?* Ces raisons firent rentrer Lefdiguières en lui-même. S'apercevant du travers que son dépit & le desir de se venger de Charles Emmanuel, lui faisoit prendre, il ne pensa plus qu'à sauver les restes de l'armée de France & de Savoie, par une action digne d'un grand Général. Les connoisseurs admirèrent la conduite du Connétable en cette rencontre, & sa retraite parut plus glorieuse qu'une victoire. Après une marche de trois jours depuis Bestagne en bon ordre & à la vue de l'armée Espagnole qui le côtoioit à un demi mille, & tâchoit de harceler la sienne par de fréquentes escarmouches, il entra dans Ast avec son artillerie & son bagage. Accablé de fatigues & de chagrin, Lefdiguières y tombe malade d'une fièvre violente, & se fait transporter à Montcallier près de Turin, & de là sur la frontière du Dauphiné à Chaumont. Sa vie fut en grand danger, & Charles Emmanuel se réjouissoit déjà par avance de la mort d'un homme qu'il haïssoit autant qu'il l'avoit autrefois aimé.

Le Gouverneur de Milan assiégé Verruë inutilement.

Réduit désormais à défendre ses Etats, le Duc de Savoie fait agir ses Ministres & ceux de France à Venise, afin que le Sénat ordonne aux Généraux des troupes de la République d'attaquer le Milanois : car enfin, on ne voioit plus d'autre moien de sauver le Piémont. L'armée de France étoit tout au plus de cinq mille hommes de pied

& de six cens chevaux, & Lesdiguié- 1625.

ont la maladie n'eut pas de suite, par-
de repasser les Alpes, dès que sa san-
lui permettroit, content de laisser
duc de Savoie le soin de repousser l'en-
qui entroit chez lui. Les Vénitiens
ne comptent plus sur la France, dont
armes ont perdu leur réputation en
e, parce que le Roi a donné trop fa-

ment dans les chimères de Charles Em- *Histoire du*
manuel, refusent de s'embarquer dans *Connétable*
guerre contre l'Espagne lors qu'elle *de Lesdiguié-*
ouve supérieure, & se contentent de *res. L. XII.*
mettre qu'au printemps prochain, ils *Chap. 5. 6.*

nt en état de seconder les bons des-
s de Louis en faveur des Grisons & du

c de Savoie. Cependant le Duc de *Histoire du*
ia délibère s'il doit assiéger Ast, ou *Ministère*
si laissant derrière lui une Place ca- *du Cardinal*
le de l'arrêter long-temps, il s'avan- *de Richelieu.*
dans le Piémont. Le Roi Catholi- 1625.

avoit envoyé Don Gonzalez de Cor- *Nani, Histo-*
né Officier, dont le mérite s'étoit fait *ria Veneta.*
noître dans les guerres d'Allemagne *Lib. V.*
les Pais-Bas, afin qu'il assistât de ses 1625.

seils le Gouverneur de Milan, fort
nd novice dans la conduite d'une ar-

e. L'entreprise d'Ast paroissant douteu- *Vittorio Si-*

& difficile aux Espagnols, ils s'avan- *ri, Memorie*

t dans le Piémont, & après quelques *Recondite.*
tes on s'approche de Verruë. Charles *Tom. VI.*

manuel qui ne manqua jamais ni de *Pag. 7. 8.*

lance, ni de pénétration, connoit

dessein, & envoie incontinent à Ver- *Mercur*

le Marquis de S. Reran avec un bon *François.*

régi- 1625.

le de l'Europe la mieux fortifiée.
donne le temps au Prince de Piémont
au Maréchal de Créquy de se poster à C
centin vis-à-vis de Verruë , de jeter
pont sur le Pô , d'élever deux forts
tête, & de joindre , pour ainsi dire, C
centin à Verruë, où ils ont la liberté d
voier des munitions & des gens frais.
ne m'arrêterai point à décrire ce Siège
fit grand bruit dans l'Europe. *Un*
chant colombier arrêta l'armée Espagn
depuis le 12. Août jusques à la fin de
vembre. On la laisse affoiblir : Et le M
quis de Vignoles aiant conduit par or
du Roi de France six ou sept mille h
mes au Connétable de Lesdiguières ,
attendoit à Chaumont sur les fronti
du Dauphiné le succès du Siège , il se
à la tête , & va conférer avec le Duc
Savoie. Ils marchent ensemble à V
rue , forcent les meilleurs postes des
pagnols , & les contraignent à se ret
honteusement. On se moqua d'eux
Italie & dans une infinité de Pasou

cois n'eurent rien à se reprocher les uns aux autres dans cette campagne. Ils échouèrent également dans leurs entreprises ; & les deux Couronnes eurent l'avantage de secourir à propos leurs alliez. L'Espagne sauva la République de Genes, & la France défendit le Duc de Savoie. Après la levée du Siège de Verruë , il propose au Connétable de Lesdiguières & au Maréchal de Créqui d'attaquer les Espagnols à Pontdesture , où ils s'étoient postez. La chose parut trop difficile & trop périlleuse à Lesdiguières & à son beau-fils, quoi qu'ils eussent bonne envie de se venger des Espagnols. Charles Emmanuel qui demande une rupture ouverte entre les deux Couronnes , parle ensuite d'une irruption dans le Milanois. On lui répond que ce n'est pas une fort belle expédition que d'aller prendre des quartiers d'hiver dans de méchans villages de la domination du Roi d'Espagne. *Assiégeons donc Novarre*, dit alors le Duc de Savoie. *La saison est trop avancée, & le succès paroît fort incertain*, répond le Connétable. *Cependant si vous voulez en courir le risque , je vous laisserai des troupes*. Charles Emmanuel à qui rien ne paroît impossible, accepte l'offre ; mais les grandes pluies renversèrent son nouveau projet. Telle fut la dernière campagne du Connétable de Lesdiguières. Il retourna dans son Dauphiné à la fin de l'année presque aussi mécontent de la Cour de France, que du Duc de Savoie.

Une

1625.
Charles Roi
d'Angleter-
re assemble
son Parle-
ment.

Rusworth's
Historical
Collections.
1625.
Hacket's Li-
fe of Arch-
Bishop Wil-
liams.
Part. II.

Une autre chose que l'irruption des Espagnols dans le Piémont, inquiéta la Cour de France. Henriette Reine d'Angleterre mal conseillée par des Ecclésiastiques imprudens, & par je ne sai quelles femmes bigotes se broûilloit insensiblement avec Charles son époux, & il étoit à craindre que les deux Rois mécontens l'un de l'autre depuis quelque temps n'en vinssent à une mesintelligence ; peut-être à une rupture ouverte. Le Marquis de Blainville Chevalier des Ordres, & premier Gentilhomme de la Chambre de Louis fut envoyé vers la fin de Septembre en Angleterre en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, afin de disposer Sa Majesté Britannique à donner plus de satisfaction à la Reine, à être plus indulgente au regard des Catholiques Romains d'Angleterre, & à refuser sa protection à Soubize qui s'étoit retiré dans ce Roiaume après la défaite de l'armée navale de la Rochelle. Avant que d'entrer dans le détail de la négociation de Blainville, ne seroit-il point à propos de dire quelque chose de la situation des affaires d'Angleterre au commencement du règne de Charles ? Elles seront désormais fort mêlées avec celles de France. Charles assemble son Parlement à Westminster dans le mois de Juin, quoi que la peste fit alors du ravage à Londres. Nous avons le discours qu'il fit à l'ouverture de l'assemblée. *Je suis bien-aise, dit le Roi, de ce que l'affaire dont je dois vous parler, est telle que je puis vous en montrer l'importance par un expo-*

avoue que sa conduite a pu don-
le penser qu'il s'est avisé trop tard
aller efficacement au rétablissement
sans dans leurs Etats héréditaires.
les gens veulent bien considérer,
devoit pas déclarer ses desseins
de pourvoir aux moïens de les
on cessera de blâmer sa lenteur.
le bon Prince reconnut que certai-
nces abusoient de sa candeur, &
ion qu'il avoit de la droiture de
ntions, & que vous l'eutes déter-
rendre d'autres voies que celles de
ation, il fit les préparatifs de guer-
on voiez, il arma sa flotte, il mé-
verses alliances au dehors.
i, Seigneurs & Gentilshommes,
harles, que vous n'avez pas ou-
e fut à votre instigation, que je
Roi mon père de rompre les deux
ui se négocioient avec l'Espagne.
ainsi pris des engagements avant
rvenir à la Couronne. Si je me
récipité ç'a été pour votre intérêt
s conseils. Quoi qu'il en soit, je
repens pas, convaincu que je sais
 aimez vos Rois, & que vous avez
 affection particulière pour moi.
vous seulement, je vous en con-
jure,

1625. jure, que c'est ici la première action de mon règne, & que je l'ai entreprise à votre sollicitation. Quelle honte seroit-ce à la Nation Angloise qu'un projet commencé de la sorte échoiât faute de son assistance ? Si je vous fais ces remontrances, c'est dans le dessein de vous témoigner que votre honneur m'est aussi cher que le mien. Le temps presse, la maladie contagieuse augmente, & vous exposeriez trop vos personnes en demeurant ici long-temps. Prenez donc promptement votre résolution, donnez-moi de nouvelles marques de votre affection, mettez-moi en état de finir avec honneur ce que le Roi mon père a heureusement commencé. Puisque des gens mal intentionnez font courir malicieusement le bruit que je n'aime pas la Religion que je professe, & que je ne me mets pas en peine de la maintenir, je croi devoir vous protester ici que j'ai été instruit aux pieds de Gamaliël. Je n'ai pas la présomption de m'attribuer ce que l'Apôtre ajoûte en parlant de lui-même. Il me suffit de vous assurer que vous serez bien-tôt convaincus qu'aucun autre n'aime plus que moi la Religion établie chez nous. Comme je ne suis pas exercé à parler en public, à l'exemple de mes prédécesseurs, j'ai commandé à Mylord Garde du grand Sceau de vous en dire davantage. Cependant il vous parlera plutôt pour la forme, que pour vous expliquer une affaire dont vous connoissez l'importance.

On avoua que Charles ne pouvoit mieux excuser l'indolence de son père
sur

sur le Palatinat, ni s'y prendre d'une meilleure manière, afin d'obtenir les subsides qu'il demandoit. Williams Evêque de Lincoln & Garde du grand Sceau d'Angleterre parla ensuite à sa manière. Son discours fut rempli de flateries au regard du Roi & de certaines recherches d'une érudition pédantesque. Il représenta les préparatifs commencez, les alliances conclues pour le recouvrement du Palatinat, l'attention de toute l'Europe aux démarches de l'Angleterre, & la nécessité d'accorder promptement des subsides au Roi, afin qu'il pût agir, & acquérir de la réputation au commencement de son règne. Le Chevalier Thomas Crew aiant été choisi ensuite Orateur de la Chambre des Communes, il y eut de grandes contestations. Les uns demandoient que le Roi fût premièrement supplié d'accorder la réparation des griefs que la Nation n'avoit pu obtenir sous le règne précédent. D'autres vouloient que le Parlement pressât l'exécution des loix faites contre les Papistes, dont le nombre & l'insolence augmentoit à la faveur de la nouvelle Reine & de ses domestiques. Quelques-uns se mirent à déclamer contre je ne sai quel Livre d'un Chapelain du Roi nommé Richard Montaigu, où la doctrine d'Arminius étoit hautement défendue. A les entendre parler, tout étoit perdu, il y avoit une conspiration secrète de rétablir sourdement le Papisme, sous prétexte de laisser une entière liberté sur les matières de la

Grace

1625. Grace & de la Prédestination. Le Parlement devoit laisser là toutes les autres affaires, & penser principalement à celle-ci. Ainsi le subside qui pressoit le plus, étoit en danger de n'être pas accordé promptement, si les gens de la Cour n'eussent adroitement remontré, que le Roi aiant convoqué le Parlement dès les premiers jours de son règne, cette démarche qui témoignoit la bonne volonté de Sa Majesté pour le peuple, demandoit que la Chambre des Communes fit réciproquement quelques avances, afin d'entretenir autant qu'il seroit possible la bonne intelligence entre le Roi & son peuple. *Les abus dont nous nous plaignons, dirent quelques-uns, sont du règne précédent; & le Roi a souvent témoigné avant son avènement à la Couronne, qu'il en souhaitoit la réformation. N'est-il pas plus à propos que la Chambre s'applique d'abord à établir une bonne correspondance entre le Roi & le peuple? Donnons à Sa Majesté une marque de nôtre zèle & de nôtre attachement, en accordant le subside qu'elle demande, & présentons-lui en même temps une requête pour la conservation de la Religion Protestante. Il faut dépêcher: la maladie augmente, & le son continuel des cloches nous avertit du grand nombre de ceux qui meurent.* Les amis du Duc de Buckingham que la Chambre des Communes vouloit attaquer, se servoient du prétexte de la maladie contagieuse, afin que le Roi obtenant bien-tôt le subside qu'il demandoit, Sa Majesté pût ren-

renvoyer le Parlement , quand elle le jugeroit à propos. 1625.

Les membres bien intentionnez pour la patrie pénétoient les desseins de la Cour. On accorde un subside au Roi ; mais on a soin qu'il ne soit pas assez ample. La somme suffisoit seulement pour les choses les plus pressantes. La Chambre des Communes vouloit se réserver le temps de travailler à la réformation de certains abus crians, avant que de donner le reste. Le Roi tâche de gagner le Parlement, il promet de faire ce que les deux Chambres lui demandoient conjointement dans une même requête pour la seureté de la Religion Protestante, & pour réprimer le progrès du Papisme. Mais Sa Majesté représente aussi par le moien de Conway Secrétaire d'Etat, que les charges de la guerre entreprise montent selon la supputation faite , à sept cens mille livres sterling. *Il faut, disoit-il, soutenir les Provinces-Unies vigoureusement attaquées par le Roi d'Espagne , fournir de l'argent aux Rois de Suède & de Dannemark & à quelques Princes de la Basse-Saxe qui promettent d'y faire une diversion ; pendant qu'on travaillera au recouvrement du Palatinat ; contribuer enfin à celle que le Roi de France, la République de Venise & le Duc de Savoie ont commencée en Italie. Tout cela ne se peut faire à peu de fraix.* Quelque vives que fussent les instances de Conway, le Parlement voulut préparer divers actes pour le bien public, avant que de penser à l'augmentation du subside.

1625.

Division
dans le Cler-
gé d'Angle-
terre à l'oc-
casion de
l'Arminia-
nisme.

Le bruit que le Livre de Richard Montaigu fit dans ce Parlement, me donne occasion de dire que le Clergé d'Angleterre se trouvoit alors divisé sur les questions agitées en Hollande par Arminius & ses partisans. Abbot Archevêque de Cantorberi se déclaroit ennemi des sentimens condamnez dans le Synode de Dordrecht, & plusieurs Prélats les défendoient comme orthodoxes. Guillaume Laud Evêque de S. Davids se mit à la tête de

Rushworth's
Historical
Collections.
1625.

ceux-ci. Le Primat prévenu que l'Arminianisme est contraire aux articles de la Confession Anglicane, a de son côté le plus grand nombre des zélés Protestans qu'on nommoit alors *Puritains*. C'est pourquoi la doctrine d'Arminius rencontroit de si grandes oppositions en Angleterre, & sur tout dans la Chambre des Communes. Mais Laud & les autres Prélats Arminiens eurent plus de crédit à la Cour qu'Abbot. Cet Archevêque aimoit sa patrie & n'approuvoit point que le Roi entreprît sur la liberté du peuple. Sa droiture sur cet article déplaisoit à la Cour & particulièrement au Duc de Buckingham. Laud soutenoit au contraire le pouvoir absolu des Rois, la nécessité de leur obéir en tout ce qui ne blesse point la conscience, & la défense d'opposer la force à leurs commandemens les plus injustes, soit que ce Prélat fût véritablement convaincu de ces maximes qui ne sont propres qu'à l'établissement de la tyrannie; soit qu'il les crût plus utiles à l'avancement de sa fortune.

Welwood's
Memoirs.
Pag. 37.38.

Car enfin, on ne peut nier que Laud fut un Ecclésiastique d'une ambition mesurée. Il eut trois Evêchez ; il brisa celui de Winchester, & soupira toujours après l'Archevêché de Cantorberi, qui lui fut enfin fatale. Un seul homme la lui pouvoit contester après la mort d'Abbot. C'étoit Williams Evêque de Lincoln & Garde du grand Sceau d'Angleterre. Laud travailloit de toute sa force à ruiner dans l'esprit du Duc de Buckingham, qui écoutoit volontiers ce qu'on lui disoit contre un homme qui ne se devoit pas assez aveuglément aux volontez du Roi, & qui lui donnoit souvent des conseils contraires à ses passions. Laud vint donc insinué à Buckingham que les questions de la Grace & de la Prédestination, sont des choses purement spéculatives, qui ne regardent point le fonds de la Religion, & que le Synode de Dordrecht n'a fait la même faute que l'Assemblée de Trente, en décidant des articles sur lesquels il n'y a rien de révélé dans la sainte Ecriture, le Duc appuya le Livre de Monmouth, & le Roi fit dire à la Chambre des Communes qu'il trouvoit mauvais qu'elle fît venir à sa barre un Chapelain de Sa Majesté, qu'on l'y eût admonété, & renvoyant l'examen du Livre à l'Archevêque de Cantorberi ; avertissement dont la Chambre des Communes fut fort mécontente. De ce temps-ci les esprits s'échauffèrent extrêmement sur l'Arminianisme dans l'Université & dans le Clergé d'Angleterre.

1625.

292 HISTOIRE DE

1625. gleterre : les défenseurs de l'un & l'autre sentiment eurent leurs partisans la Cour & dans le Parlement. Les Arniens zélés pour ce que les Anglois appellent *l'obéissance passive*, trouvent amis & de la protection auprès du Roi & les autres opposés au *Pouvoir arbitraire*, sont plus agréables à la Chambre Communes.

Le Parlement est transféré à Oxford.

Rushworth's
Historical
Collections.
1625.

Hacket's Li-
fe of Arch-
bishop Wil-
liams.
Part. II.

Charles se trouvoit dans un extrême embarras, quoi que le Parlement lui accordé une somme considérable d'argent. Outre la dépense de son mariage il avoit à payer les dettes & les fraix obseques du feu Roi son père : tout estoit monté fort haut ; car enfin Jaques mort fut endetté d'environ quatre cens mille livres sterling. On équipoit une puissante flotte, & les Rois de Suède & de Danemark attendoient, aussi-bien que plusieurs Princes d'Allemagne, le paiement des sommes promises pour la diversion qu'ils avoient faire dans la Basse-Saxe. On avoit beau presser le Parlement d'avoir égard aux besoins extraordinaires du Roi & son père laissoit chargé de dettes & d'une guerre entreprise à la sollicitation du peuple d'Angleterre ; la Chambre des Communes ne vouloit rien donner de plus, moins que le Roi ne remédiât efficacement aux désordres dont le peuple se plaignoit. Sa Majesté Britannique auroit pu obtenir quelque chose en le contentant du moins en partie. Mais la Chambre des Communes se préparoit à proposer des choses to-
à-

à fait contraires à l'inclination de Charles & à ses engagements avec la France. Le Parlement demandoit l'exécution des loix contre les Papistes, & Sa Majesté Britannique avoit promis au Roi de France de la surseoir, & de traiter les gens de la Communion du Pape avec une extrême douceur. On pressoit la réformation des abus du Gouvernement. Le plus criant de tous au gré du plus grand nombre dans la Chambre des Communes, c'étoit la puissance sans bornes du Duc de Buckingham, que le Roi encore plus prévenu que son père prétendoit garder auprès de lui. Williams Garde du grand Sceau d'Angleterre, conseilloit à Charles d'avoir patience jusques à la Session prochaine, & de ménager cependant les esprits. Ceux des Communes s'étoient presque tous retirez chez eux à cause de la peste, & le monde attendoit une prorogation du Parlement. Mais le Duc de Buckingham plein de confiance & impatient d'avoir de l'argent, insinuoit au Roi de transférer le Parlement à Oxford lieu fort sain où la maladie contagieuse n'étoit pas encore parvenue.

Ce Projet aiant été proposé dans le Conseil de Charles, Sire, lui dit Williams de fort bon sens, *depuis que la peste se répand hors de Londres, chacun demeure chez soi, & les gens qui voient ne savent où loger en seureté. Si vous appelez à Oxford les membres du Parlement qui se sont retirez, ils y viendront plus mécontents qu'auparavant. Un Roi doit penser principalement à se ren-*

1625. *dre agréable à ses sujets dans les premières années de son règne. En transférant le Parlement à Oxford, la même Session continuée. On vous a déjà donné de l'argent. Les membres chagrins de ce que vous les aurez fait voyager en un temps de peste, crieront que ce n'est pas la coutume des Parlemens d'Angleterre de donner deux fois des subsides dans une même Session: Et que pourra-t-on leur repliquer? Vous exposer à un refus, c'est commettre votre autorité, Et hazarder votre réputation. La nécessité du bien public, repartit le Duc de Buckingham, en regardant Williams d'un air menaçant & irrité, doit l'emporter sur toute autre considération. Le Garde du grand Sceau s'approche alors du Roi & lui dit à l'oreille, Sire, Mylord Duc a beaucoup d'ennemis dans la Chambre des Communes. On y a préparé des plaintes contre lui. Si le Parlement est une fois transféré à Oxford, on n'y pensera qu'à le ruiner. Mais avec un peu de patience Et de ménagement, les esprits se calmeront, les préjugés pris contre Mylord Duc se dissiperont, nous gagnerons les Chefs de parti, Et vous obtiendrez agréablement ce que vous souhaitez. Que ne faites-vous ces remontrances à Buckingham? répondit le Roi. Plût à Dieu, Sire, reprit le Garde du grand Sceau, que cela fût possible. Mylord Duc se mettroit en colère si je l'avertissois de l'orage qui se forme contre lui. A quoi bon donner des Conseils à ceux qui ne veulent pas nous écouter? Telle étoit en effet*

effet la préoccupation d'un Favori fier & impérieux. Williams cherchoit à le servir utilement, & trompé par l'Evêque Laud & quelques autres flatteurs, Buckingham regardoit Williams comme son ennemi déclaré. *Je me moque de cet homme & des gens de sa cabale*, dit-il fièrement. *Qu'ils fassent de leur pis ; je ne les crains point. Je vous supplie, Sire, d'ajourner le Parlement à Oxford : sûr de mon innocence, j'y tiendrai tête au parti formé contre moi.* Le Duc toujours disposé à braver ses ennemis & à suivre les Conseils violens, engage ainsi son Prince à ordonner que les membres du Parlement se rendent à Oxford le 1. jour d'Août.

Après que le Roi eut parlé pour la seconde fois aux deux Chambres, Conway & Cook Secrétaires d'Etat donnèrent un mémoire, afin d'instruire les Pairs & les Communes de la situation des affaires du Roiaume, & des besoins pressans de Charles engagé dans une guerre à la sollicitation du Parlement. Le Grand Thésorier présenta un Etat des dettes laissées par le Roi Jaques, de celles que son fils avoit contractées, & des dépenses qu'il étoit nécessairement obligé de soutenir. La harangue du Roi & les remontrances de ses Ministres furent inutiles. *Sa Majesté, crioit-on, dans la Chambre des Communes, manque d'argent & se trouve endettée, parce que les finances sont mal administrées, & qu'elle croit les mauvais conseils que ser-*

1625. *taines gens lui doiment. Il faut la prier de choisir des Conseillers mieux intentionnez & plus habiles. On nous parle de guerre, & nous ne savons pas core précisément quel est l'ennemi le Roi prétend attaquer. Est-ce l'Enneur ? Est-ce le Roi d'Espagne ? Rien déclaré. Le dernier Parlement a pressé le Roi de ravoir le Palatinat usurpé. Suit-il de là que nous devions fermer yeux, & approuver les mauvais condonnez sous prétexte d'exécuter un bon sein ? Ce n'est pas la coutume du Parlement d'accorder subsides sur subsides, sans offrir aucune réparation des griefs dont la Nation se plaint. Plusieurs se mirent alors à réfléchir sur la conduite du Duc de Buckingham. On l'accusoit d'avoir rompu le mariage d'Espagne par caprice & par colère contre le Comte Duc d'Olivarez plutôt que par raison, & d'avoir conclu celui de France à des conditions encore plus dévantageuses à la Religion Protestante qu'à celles qui furent stipulées par la Cour de Madrid. Il faut examiner encore, disoit-on, si les Vaisseaux donnez au Roi de France contre la Rochelle, n'ont point été bâtis & armés de l'argent destiné au recouvrement du Palatinat. Sur la remontrance faite que nonobstant la parole donnée par le Roi par le Garde du grand Sceau que Sa Majesté ordonneroit d'exécuter les loix contre les Prêtres de l'Eglise de Rome & contre les gens de la même Communion, Charles avoit depuis fait grace à*
Je.

Jesuite Anglois , & à quelques autres Papistes à la sollicitation de l'Ambassadeur de France, la Chambre des Communes résolut de présenter une requête au Roi pour la seureté de la Religion Protestante, de le supplier de répondre aux divers articles en plein Parlement; de manière que la requête répondue par Sa Majesté eût la même force qu'un acte du Parlement. Enfin on déclara que le Roi n'ayant pas choisi un bon Conseil, on le devoit prier de pourvoir à une chose si nécessaire au bien de l'Angleterre. 1625.

Le Duc de Buckingham connut alors la vérité , de ce que Williams avoit prédit. Il fallut rabattre de sa fierté. La Chambre des Communes étoit si échauffée que le Favori fut en peine de la manière dont il s'y prendroit pour conjurer l'orage. Il recourut à son artifice ordinaire de sacrifier les Papistes, d'oublier tout ce qui avoit été promis en faveur de la nouvelle Reine, & d'appaiser la Chambre des Communes en persuadant au Roi de l'affurer que les loix sur la Religion seroient désormais ponctuellement observées. Les créatures de Buckingham sont les plus ardens à faire dresser la requête projetée pour la conservation de la Religion Protestante & contre l'accroissement du Papisme. On la présente au Roi de concert avec la Chambre des Pairs ; & il répond de la manière du monde la plus favorable. Sa Majesté passe sans peine tous les articles ; quelque rigoureux qu'ils soient contre les Papistes.

1625.

tes. Charles proteste même qu'en accordant les choses demandées, il ne pense qu'à remplir ses devoirs & à suivre les mouvemens de sa conscience. *Je me souviendrai toujours*, ajoûta-t-il, *que le feu Roi mon père m'a recommandé en mourant de chérir la Princesse destinée à être mon épouse, & de ne point aimer sa Religion.* Cette complaisance du Roi servit extrêmement à Buckingham. Il demande la permission de rendre raison de sa conduite aux deux Chambres, & son discours est assez bien reçu. Les gens de la Cour proposèrent alors aux Communes d'accorder un autre subside au Roi qui témoignoit de si bonnes intentions pour la Religion Protestante. *Sa Majesté, disoient-ils, ne demande rien pour ses besoins particuliers. Elle nous presse uniquement de pourvoir à ce qui concerne l'honneur & la sécurité de l'Angleterre. Il seroit d'une dangereuse conséquence de refuser le Roi lors qu'il propose des choses justes & raisonnables.* Ceux qui ont un zèle véritable pour le bien de la Nation, représentent au contraire, qu'elle ne peut rendre un plus grand service au Roi, que de lui fournir des moyens de régner glorieusement au dedans & de se rendre redoutable au dehors. *Or le plus sûr de tous*, ajoûtoit-on, *c'est de l'engager à établir un bon ordre dans les finances, & à choisir des Conseillers qui préfèrent le bien de la Nation à leurs intérêts particuliers.*

Charles chagrin des obstacles qu'il trouve à l'exécution de ses desseins, envoie dire

1625-
 dire aux Communes qu'il leur fait bon gré de ce qu'elles veulent s'appliquer à ce qui regarde le bien public & la prospérité du règne de Sa Majesté. *Mais elle vous prie de considérer*, poursuivit-on, *que la saison est déjà fort avancée ; que la flotte attend les derniers ordres pour sortir des ports, & que si la peste s'y communique on ne pourra rien entreprendre cette année. Dépêchez l'affaire du subside, & remettez les autres à l'hiver prochain. Le Roi vous donne sa parole Roiale que ce même Parlement s'assemblera, & que vous aurez des preuves certaines & convaincantes que Sa Majesté ne chérit pas moins que vous les véritables intérêts de son peuple. Accordez seulement un nouveau subside : c'est la première chose que le Roi vous demande.* Inflexibles dans leur résolution, les Communes répondent que ceux dont les Conseils ont mis le Roi dans la nécessité de redoubler ainsi ses instances, doivent répondre du mauvais état des affaires de Sa Majesté ; que si le Roi avoit un si grand besoin d'argent, il refuseroit moins constamment la réformation des abus dont le peuple se plaint ; que ce n'est pas la coutume du Parlement de donner subside sur subside ; que sous le règne d'Henri III. on punit un homme qui osa proposer l'octroi d'un nouveau subside après celui que le Parlement avoit accordé dans la même Session ; que les Communes auront toujours égard à l'honneur, aux besoins, & à la sûreté du Roi & du Roiaume, & que le peuple assistera vo-

1625. lontiers Sa Majesté dans tout ce qu'elle entreprendra par le Conseil de gens habiles & bien intentionnez pour la patrie. Afin de se justifier sur le refus fait au Roi, la Chambre des Communes publia la déclaration suivante: *Nous qui représentons tout le corps du peuple d'Angleterre, protestons devant Dieu & devant le monde, que nous sommes dans la résolution d'obéir fidèlement au Roi Charles notre souverain Seigneur; que nous serons toujours disposez à découvrir & à réformer les abus & les désordres introduits dans le Gouvernement, selon les voies ordinaires des Parlemens, & que nous accorderons volontiers à Sa Majesté les subsides nécessaires dans la conjoncture présente des affaires & dans tous ses autres desseins justes & raisonnables. Nous supplions aussi le Roi notre souverain Seigneur d'être entièrement persuadé que son peuple a pour lui une affection cordiale & sincère; qu'un bon Prince ne peut acquérir une solide réputation, ni travailler efficacement à sa propre sûreté, qu'en se faisant aimer de ses sujets, & que tous ceux qui mettent la mesintelligence entre le Roi & le peuple, sont les ennemis du bien public.*

Le Roi d'Angleterre mécontente ses sujets en cassant le Parlement.

La Cour fut alors persuadée qu'il n'y avoit plus rien à espérer de la part des Communes. *Ce sont des opiniâtres & des séditeux,* dirent Buckingham & quelques autres flatteurs au Roi. *Il faut casser ce Parlement.* Williams Garde du grand Sceau tâcha de détourner un coup dont il prévoit les suites fâcheuses, & peut-être que
fa

sa disgrâce en feroit une. Car enfin il étoit généralement estimé dans les deux Chambres, & la continuation du Parlement le rendoit nécessaire au Roi & à son Favori. Il pouvoit ménager les esprits échauffez mieux qu'aucun autre. Quand on cria dans la Chambre des Communes contre Conway Secrétaire d'Etat & quelques autres à l'occasion des graces faites aux Papistes, la conduite du Garde du Sceau en cette rencontre fut approuvée. Cependant il n'oublioit pas de faire sa Cour à la nouvelle Reine, ni de se rendre agréable à ses domestiques. Je trouve que le P. de Berulle qui vint en Angleterre pour être le Confesseur d'Henriette, étoit ami de Williams, & que Berulle avertit Williams que le Duc de Buckingham pensoit à le perdre. Cela me fait croire qu'il y avoit dans ce Prélat, d'ailleurs assez fin & ambitieux, un certain air de droiture & de candeur qui prévenoit le monde en sa faveur. Nonobstant la froideur & la mauvaise volonté que le Favori lui témoignoit, Williams qui lui étoit redevable de son avancement, crut devoir donner à Buckingham une nouvelle marque de sa gratitude, en lui découvrant le danger auquel le conseil de la dissolution du Parlement l'exposoit. *My lord*, dit Williams au Duc, *je crains que la remontrance que je viens vous faire de moi-même, ne vous déplaîse. Mais rien ne m'arrêtera jamais, quand il sera question de reconnoître les grandes obligations que*

1625.

*Rushworth's
Historical
Collections.
1625.**Hacket's
Life of
Archbi-
shop Wil-
liams.
Part. II.*

1625. je vous ai. Vous m'avez mis dans la place où je suis, & vous voulez maintenant m'en ôter. Il n'importe. Je me consolerais de ma disgrâce, si je puis contribuer quelque chose à la conservation de votre fortune. Vous avez fait venir ici le Parlement contre mon avis, & vous voyez que j'avois raison de conjecturer que vous vous en trouveriez mal. La chose est faite : comment peut-on la redresser ? Prorogez le Parlement ; vous le pouvez avec bienséance. Quelques maisons de la Ville sont infectées de la peste : la prétexte est plausible. Mais promettez en même temps à la Chambre des Communes que le Parlement reprendra ses séances vers la fin de l'automne ; oubliez ce qui s'est tramé contre vous, & faites du bien à ceux qui se sont déclarés vos ennemis. On crie sur ce que vous possédez seul les plus belles Charges de l'Etat : démettez-vous d'une ou de deux. Le Roi ne manquera pas de les donner à vos amis. Vous aurez autant de crédit, & vous serez moins exposé à l'envie. Il faut souvent s'accommoder au temps. En contentant le Parlement ; en témoignant du zèle pour le bien public, vous serez bien-tôt supérieur à vos ennemis. Suivez le conseil que je prends la liberté de vous donner, & je vous réponds que si la Chambre des Communes s'avise de vous attaquer, vous l'emporterez dans celle des Seigneurs. La remontrance étoit judicieuse ; mais elle fut fort mal reçue. J'y dois penser plus d'une fois avant que de me fier à quelqu'un, repartit Buckingham d'un

d'un air froid & sérieux. Williams ne douta plus que le Favori ne le comptât au nombre de ses ennemis. Une autre chose confirmoit le Prélat dans sa crainte. *Je ne sais pourquoi*, lui dit le Duc, *vous opinez toujours comme ceux qui me traversent.* Mylord, répondit le Garde du grand Seau, *je suis obligé & j'ai promis de prendre les intérêts du peuple.* De plus, *je suis bien-aise de témoigner que je me sois-ziens par moi-même.* Si c'est-là votre résolution, reprit Buckingham, *tenez-vous bien ferme : On pourra vous donner quelque secousse.*

Dès que Williams aprit que le Roi étoit déterminé à casser le Parlement, il alla trouver Sa Majesté. *Au nom de Dieu, Sire*, lui dit-il les larmes aux yeux, *que le monde ne pense jamais que vous n'avez pas été de bonne intelligence avec votre premier Parlement.* Ne le cassez point : cela causeroit un mécontentement général dans le Roiaume. *L'amour de votre peuple fait toute votre puissance. Attendez une autre Session : les choses y changeront.* Si vous congédiez le Parlement, les mêmes gens seront choisis, & ils reviendront plus irrités que jamais. Prévenu contre Williams par son Favori & par de lâches flatteurs, Charles ne fit aucune attention à une si sage remontrance. Le Parlement est caillé douze jours après sa translation à Oxford. J'ai cru devoir donner le détail de cette affaire. Outre qu'il seroit difficile sans cela d'entendre bien le sujet de l'Ambassa-
de

1625.

de de Blainville, & de celle de Bassompierre que le Roi de France enverra l'année prochaine; n'est-il point encore à propos de remarquer le mauvais début du règne de Charles I. Roi d'Angleterre, dont la fin fut si tragique? Dès la première année il perd l'affection de ses sujets; une fausse démarche faite à l'instigation d'un Favori fier & impérieux, est la source de tous les malheurs du Prince le plus infortuné qui fut jamais. Une autre chose augmenta le mécontentement que la dissolution du Parlement causoit. Entêté de poursuivre son dessein d'envoyer une flotte sur les côtes d'Espagne, Charles demande à ses sujets de l'argent par manière d'emprunt, & promet de le rendre exactement. Cela s'étoit pratiqué dans quelques nécessitez pressantes & extraordinaires, où le Roi ne pouvoit attendre la convocation du Parlement. Mais Charles ne paroissoit pas être dans le cas: il n'y avoit point de guerre déclarée, & le Roiaume n'étoit point attaqué. Les emprunts font crier le monde; & chacun prête à regret. On craint mêmes que le jeune Roi n'entreprenne bien-tôt de lever de l'argent par lui-même & indépendamment de la concession du peuple.

Disgrace de
Williams
Evêque de
Lincoln &
Garde du
grand Sceau

On parle encore en Angleterre avec estime de Williams Evêque de Lincoln & Garde du grand Sceau. Je dirai à la gloire de ce Prélat que sa conduite fut si irréprochable que le Roi Charles & son Fa-

ori, ne trouvant aucun prétexte plau- 1625.
de lui ôter son emploi, on voulut d'Angle-
faire accroire que le feu Roi Jaques terre.

t résolu quelque temps avant sa mort
rétablir une ancienne coûtume, de
er seulement trois ans le grand Sceau
e les mains de la même personne,
et que Charles croioit devoir suivre.

est encore plus honnête à Williams *Rushworth's*
le Duc de Buckingham l'ait rendu *Historical*
ect & odieux au Roi, sur ce que ce, *Collections.*
at avoit insinué à Sa Majesté d'inferer 1625.

s une de ses harangues au Parlement,

dans ses entreprises importantes & *Hacket's Li-*
s l'emploi des deniers acordez, elle se *se of Arch-*
duiroit toujours par les avis d'un *bishop*

seil établi. *Cet homme*, dit le Duc à *Williams.*
rles, *prétend-il vous dégrader*, & *Part. II.*
réduire à la condition du Doge de Ve-

Paroles capables de faire grande im-

tion sur l'esprit d'un jeune Prince qui

toûjours amoureux du pouvoir arbi-

re! Williams est dès-lors insensible.

est éloigné des affaires; plus le Parle-

ment lui applaudit, & plus on lui donne

égouts, afin qu'il prenne de lui-mê-

la résolution de remettre le grand

entre les mains du Roi. Un hom-

d'un cœur plus élevé l'auroit fait avec

noble fierté. Mais Williams n'avoit

assez de courage, ni assez de desinté-

1625. un Archevêché, ou bien un meilleur Evêché que celui de Lincoln. Je ne puis lire sans indignation les lettres que Williams écrit après sa disgrâce au Roi, ni les démarches qu'il fait pour se remettre bien auprès du Favori. Il y a quelque chose de trop bas & de trop rampant. Ce Prélat se récrie sur ce que le Roi lui fait dire de se retirer dans son Diocèse. *Je ne suis point coupable*, répond-il à Conway qui lui demandoit le grand Sceau de la part de Charles ; *veut-on m'envoyer en exil ?* Williams feroit sorti plus honnêtement de son emploi en le résignant lui-même, dès qu'il s'aperçut des mauvais offices que le Favori lui rendoit, & en prenant le parti d'aller remplir les devoirs d'un bon Evêque dans un Diocèse qu'il avoit abandonné pour une Magistrature qui convient mieux à un Avocat, qu'à un Prédicateur de l'Evangile. Cela étoit plus généreux & plus Chrétien. Mais quoi ! la foiblesse de l'homme se montre toujours par quelque endroit. Williams disgracié suit le Roi, il effuie mille chagrins pour courir après la fortune qui l'abandonne. Ses lettres soumises & flatteuses, on les méprise : il sollicite avec empressement une audience du Roi : est-ce pour se justifier avec dignité ? nullement. L'Evêque supplie baslement Sa Majesté de lui laisser la jouissance du Doienné de Westminster qu'il avoit gardé depuis sa promotion à l'Evêché de Lincoln ; de lui donner de nouvelles assurances de le dédom-

dédommager du grand Sceau par un plus riche Bénéfice ; enfin de l'accommoder avec le Duc de Buckingham qui le fait chasser indignement de la Cour. C'est ainsi que les Ecclésiastiques ont ordinairement moins de courage , & moins de desintéressement que les gens du monde. 1627.

Incontinent après la dissolution du Parlement , le Duc de Buckingham s'empresse à se rendre plus agréable au peuple, & à calmer les Puritains plus échauffez contre lui que les autres. Le Roi ordonne à la sollicitation de son Favori que les re. Mécontentemens reproches du Roi & de la Reine d'Angleterre.

loix publiées contre les Catholiques Romains soient ponctuellement observées. On les défarme encore, & les principaux Seigneurs de cette Communion ne sont pas exceptez. Du Plessis Evêque de Men- de parent du Cardinal de Richelieu & Aumônier de la Reine d'Angleterre , s'em- Rusworth's Historical Collections. 1625.

porte contre le Duc de Buckingham , & se plaint avec beaucoup de hauteur de ce que Sa Majesté Britannique contrevient aux articles de son mariage. Dans le dessein de plaire au Pape , & de se fraier le chemin au Cardinalat, du Plessis faisoit le zélé Catholique , & irritoit mal à propos le Duc de Buckingham. Presque tous les domestiques de la Reine animez par les Papistes Anglois qui crient qu'on les persécute , lui disent mille choses desobligeantes du Roi & de la Nation Angloise. Ambassade de Bassompierre en Angleterre.

Henriette naturellement fière & bigote reçoit son époux avec plus de froideur, & rejette ses caresses. Elle méprise les An- Lumières pour l'Histoire de France.

1625. Anglois, se dégoûte de leurs manières, & néglige d'apprendre la langue du pais. Ses Prêtres & ses Moines l'assujétissoient à des observances superstitieuses, contraires à la santé, & indignes de son rang. En un mot, elle affectoit de vivre plutôt en Religieuse qu'en Reine. Cela choqua le Roi, & Buckingham lui insinua de mettre auprès d'Henriette des Dames Angloises Protestantes. Déjà chagrine de ce que les Papistes du pais n'ont plus la liberté d'aller à sa Chapelle, & de ce qu'on discontinuë le bâtiment de celle qui lui fut destinée d'abord à S. James, la Reine s'éloigne encore plus de Charles, & la division se met entr'eux.

Buckingham étoit allé à la Haye en Hollande, ménager la ligue dont je dois parler incontinent. Il voulut passer de là en France, sous prétexte de faire goûter au Roi les raisons pourquoi Charles ménageoit son Parlement irrité contre les Catholiques Romains, & d'engager Louis & Marie de Médicis à recommander à la Reine d'Angleterre d'avoir plus de complaisance & de douceur pour le Roi son époux. Mais le Cardinal de Richelieu qui haïssoit Buckingham, lui fit dire sèchement de s'épargner la peine de venir à la Cour de France, & qu'il n'y seroit pas agréablement reçu. On crut dans le monde que le Duc avoit plus d'empressement de voir la Reine Anne d'Autriche, à laquelle il se flatoit de n'être pas indifférent, que de travailler à la réconciliation

tion de Charles & d'Henriette. De là vient peut-être que Louis, auquel Richelieu eut selon toutes les apparences, la malice d'inspirer de la jalousie au regard de Buckingham, lui refusa durement la permission de venir en France. Quoiqu'il en soit, le Favori Anglois devine une partie des motifs de la réponse desobligeante qu'il reçoit, devient tout à coup ennemi de la France, & songe à se venger du Cardinal de Richelieu. Il dépêche par bienfaisance un de ses gens nommé Clerk à Marie de Médicis, avec ordre de la prier de prévenir incessamment les suites fâcheuses que la mesintelligence mise entre le Roi & la Reine d'Angleterre, peut avoir. Buckingham de retour auprès de son maître, lui conseille de recevoir dans ses ports Soubize & les Vaisseaux qu'il a ramassés après la défaite de l'armée navale de la Rochelle, enfin de protéger ce Seigneur & les Réformez de France. On garde tout au plus quelques mesures avec Louis, en avertissant Soubize de ne paroître point à la Cour d'Angleterre; & ailleurs on lui donne de fort bonnes paroles. Sa Majesté Britannique demande ensuite ses Vaisseaux prêts contre les Rochelois; chose qui fit beaucoup crier le Parlement à Oxford: & sur ce que la France diffère de les renvoyer, Buckingham Amiral use de représailles. Les Anglois prennent & arrêtent par son ordre des Vaisseaux François chargez de riches marchandises.

Charles

1625.

Ligue pro-
posée par
les États
Généraux
des Provin-
ces-Unies
contre la
Maison
d'Autriche.

Charles mécontent de ce que Louis re-
fusoit d'entrer dans la ligue proposée con-
tre la Maison d'Autriche, écoutoit vo-
lontiers tout ce que son Favori lui insi-
nuoit au desavantage de la France. Les
Etats Généraux des Provinces-Unies, in-
quiets de la perte de Breda, & de la grande
puissance de l'Empereur en Allemagne
avoient envoyé cette année des Ambassa-
deurs extraordinaires en France & en An-
gleterre, afin de représenter vivement aux
deux Rois, combien il étoit important
que toutes les Puissances de l'Europe se
réunissent contre une Maison qui pensoit
actuellement à subjuguier l'Allemagne &
l'Italie. *Le moien le plus sûr de la réduire
à des termes raisonnables, disoit le Ministre
des Etats à Louis, c'est de suivre la méthode
d'Annibal contre les Romains. Il faut at-
taquer les Espagnols chez eux, & porter la
guerre dans leur pais. Votre Roiaume,
Sire, touche aux Etats du Roi d'Espagne par
plusieurs endroits, & la flotte d'Angleterre
jointe à la nôtre, peut allarmer les côtes ma-
ritimes d'Espagne, & y faire même une dé-
cente. Les Anglois ont pris autrefois Cadix.*
Inflexible dans la résolution que le Cardi-
nal de Richelieu lui avoit inspirée, de ne
s'engager dans aucune guerre étrangère,
tant que le Parti Réformé seroit en état de
le traverser au dedans; Louis répond qu'il
n'est guères possible d'attaquer le Roi
d'Espagne du côté de la Flandre, à moins
que l'Empereur n'eût de grandes occupa-
tions en Allemagne, & que les chemins
par

*Histoire du
Ministère
du Cardinal
de Richelieu.*
1625.

*Mercur
Francois.*
1625.

*Rushworth's
Historical
Collections.*
1625.

*Nani, Histo-
ria Veneta.
Lib. VI.*
1625.

par où il pouvoit envoyer du secours dans les Pais-Bas ne fussent fermez. *Au reste, ajouta le Roi, assurez de ma part les États Généraux, que je ne manquerai pas de leur donner le secours que je leur promis dans le dernier traité conclû avec eux. Et si je trouve une occasion favorable de faire quelque chose de plus, je l'embrasserai d'autant plus volontiers, que ma gloire est intéressée à défendre & à soutenir mes allies.* 1625.

L'Ambassadeur qui alla faire la même proposition en Angleterre, obtint une réponse plus favorable & plus positive. On témoigne vouloir entrer dans la ligue. Impatient de finir une affaire qui doit contribuer extrêmement au rétablissement du Roi de Bohême son beau-frère, Charles ordonne au Duc de Buckingham & au Comte de Holland d'aller à la Haye, & d'y conférer avec les Ministres des Rois de Suède & de Dannemark, de Bethlen Gabor Prince de Transilvanie & de quelques Souverains d'Allemagne qui devoient s'y rendre. Despeñes Ambassadeur de France auprès des États Généraux des Provinces-Unies assista aux conférences tenues à la Haye après l'arrivée des deux Seigneurs Anglois. Il y déclara nettement que son maître content de donner aux États Généraux le secours qu'il a promis, n'entreroit point dans la ligue. Les deux Couronnes du Nort, le Transilvain, & les Princes Allemans offroient d'attaquer l'Empereur par divers endroits;

1625. droits ; mais ils demandoient des sommes d'argent que l'Angleterre & les Provinces-Unies ne pouvoient fournir. L'assemblée de la Haye se sépare sans rien conclurre, sous prétexte que quelques Ministres n'ont pas des Pouvoirs assez amples. Buckingham fait seulement deux traitez avec le Roi de Dannemark & avec les Etats Généraux des Provinces-Unies. Le premier regardoit le rétablissement de la liberté dans l'Allemagne opprimée par l'Empereur Ferdinand ; & l'autre fut une ligue offensive & défensive contre l'Espagne pour quinze ans. Sa Majesté Britannique & les Etats Généraux s'engageoient à mettre sur mer une flotte nombreuse afin d'attaquer les côtes de Flandre & même celles d'Espagne. Les deux Puissances devoient avoir encore une bonne armée de terre. Mais Charles aiant manqué d'argent à cause de sa mesintelligence avec le Parlement ; ce second Projet demeura inutile. On se contenta de faire quelques efforts sur Mer , qui n'eurent aucun succès.

Flote d'Angleterre sur les côtes d'Espagne.

En exécution du traité de ligue , une Escadre de Vaisseaux Anglois & Hollandois bloqua Dunkerque au commencement d'Octobre. Mais une tempête les dispersa malheureusement de part & d'autre. Le Roi de la Grande-Bretagne fut

*Rushworth's
Historical
Collections.
1625.*

allarmé de cet accident. Isabelle Archiduchesse des Pais-Bas avoit vingt-deux Vaisseaux de guerre & quatre mille hommes prêts à s'embarquer. On craignoit qu'elle

LOUIS XIII. LIV. XXII 313

qu'elle ne les envoiât en Irlande, ou qu'ils ne vinssent descendre en Angleterre, où il n'y avoit ni soldats ni Vaisseaux pour s'opposer à un pareil dessein. La flotte Angloise composée de 80. Vaisseaux grands & petits, étoit partie sous le commandement d'Edouard Cecill Vicomte de Wimbleton à la place du Duc de Buckingham Amiral. Elle portoit dix mille hommes de troupes de débarquement. Il y avoit long-temps que l'Angleterre n'avoit fait un plus puissant armement. La flotte fut battue d'abord & dispersée par une violente tempête. Mais s'étant réunie, elle arrive aux côtes d'Espagne sous le Pavillon de Frederic Roi de Bohême, parce qu'il n'y avoit point de guerre déclarée entre Charles & Philippe. On entre dans la Baye de Cadix, & les Anglois se préparent à prendre une seconde fois ce Port important. Ils débarquèrent au Pontal, & s'en rendirent les maîtres, afin de couper le chemin au secours & d'enfermer les Galions & les Vaisseaux qui se trouvoient à Cadix. Les Espagnols accoutumés à faire la guerre loin de leur pays, s'épouvantent de voir l'ennemi chez eux. Philippe propose de s'avancer vers l'Andalousie. Mais le Comte Duc d'Olivarez le détourne de ce dessein, en lui remontrant que la démarche seroit indigne de la Majesté du Souverain, & que le remède que sa présence peut apporter, viendrait trop tard. Don Ferdinand Giron qui commandoit dans ces

1625.

Nani, Histoire

ria Veneta.

Lib. VI.

1625.

Mercur

François.

1625.

1625. quartiers, eut l'honneur de rassurer l'Espagne allarmée de la décente des Anglois. Avec une intrépidité surprenante, il passe à Cadix, y conduit des munitions & des soldats à la vue de l'ennemi, & leur inspire tant de courage qu'ils résistent bravement aux Anglois, qui pensèrent plus à boire les bons vins d'Espagne, qu'à prescrire l'exécution de leur belle entreprise. Fatigués par les fréquentes & vigoureuses sorties des Espagnols, ils abandonnent le Siège commencé, & remettent à la voile dans le dessein d'aller au devant de la flotte des Indes Occidentales qu'on attendoit à toute heure. Les Espagnols avoient eu la précaution d'envoyer avertir leur flotte d'éviter le Cap de S. Vincent, où les Anglois se tenoient aux aguets & de gagner le Port de la Corogne. Un des Vaisseaux qui portoit l'avis fut pris par les Anglois, & sauva la flotte Espagnole. Les Anglois prétendent profiter des lettres interceptées. Ils vont vers la Corogne : & la flotte des Indes qui n'a rien su de ce qui se passe arrive heureusement à Cadix. Quel fut le chagrin des Anglois ? Que ne dit-on pas contre le Duc de Buckingham, quand les nouvelles vinrent à Londres que l'Armée Navale rentroit dans les Ports sans avoir rien fait.

Le Marquis de Blainville Ambassadeur extraordinaire de France arrivoit en Angleterre dans le temps que la flotte sortoit des Ports pour l'expédition, dont je viens de parler. Il avoit ordre de se plaindre du

LOUIS XIII. LIV. XXII. 315

du mauvais traitement que la Reine d'An- 1625.

gleterre prétendoit recevoir, & du renou-
vellement des loix contre les Catholiques
Romains ; de presser le Roi d'empêcher
l'exécution conformément à ce qu'il avoit
promis dans ses articles de mariage ; de
se plaindre de ce que Sa Majesté Britan-
nique donnoit retraite au Duc de Sou-
bize & à ses Vaisseaux ; enfin de le prier
de trouver bon que ceux de France les
attaquassent par tout où ils les trouve-
roient, & mêmes dans les Ports d'Angle-
terre.

Charles & son Favori bien aver- *Histoire du*
tis du sujet de l'Ambassade différèrent *Ministère du*
autant qu'ils purent de voir Blainville, *Cardinal de*
sous prétexte que la Peste obligeoit Sa *Richelieu,*
Majesté Britannique de passer incessam- 1625.

ment d'un endroit à l'autre. Mais la Rei- *Ambassade*
ne obtint enfin que Blainville eût la per- *de Bassom-*
mission de venir trouver le Roi à Salisbu- *pierre en*
ry. L'Ambassadeur ne fut pas trop favo- *Angleterre.*

ramment écouté. Charles répond qu'il *Vittorio*
est surpris que le Roi de France veuille se *Siri, Memo-*
mêler de ce qu'un autre Souverain croit *rie Recandi-*
devoir ordonner pour le gouvernement *te. Tom. VI.*
particulier de ses Etats, & que le feu Roi 61.

Jaques ayant fait parler à Sa Majesté Très- 62. 63. &c.

Chrétienne en faveur de ses sujets Ré-
formez durant le Siège de Montauban,
on déclara sans façon au Comte de Carli-
le Ambassadeur d'Angleterre, qu'un Sou-
verain n'entre point en connoissance des
affaires domestiques de ses voisins & de
ses allies, ni des démêlez qu'ils peuvent
avoir avec leurs sujets.

1625.

Blainville repartit à cela, qu'il s'agissoit d'une chose stipulée dans un Traité entre les deux Couronnes , & de l'exécution d'une chose promise à celle de France. Charles replique de son côté que s'il a donné parole de relâcher quelque chose de la rigueur des loix en faveur des Anglois Papistes , c'étoit à condition qu'ils se comporteroient avec la retenue & la modestie convenables ; mais que ces gens aiant donné de grands sujets de plainte au Parlement , on avoit eu raison de réprimer leur audace & leurs entreprises. *Je m'étonne encore plus* , ajoûta Charles , *de ce que le Roi de France veut se mêler de ce qui se passe entre un mari & une femme. Lui ai-je donné si mauvaise opinion de moi qu'il puisse s'imaginer que j'en use mal avec la Reine mon épouse , & que je lui refuse les choses nécessaires ? Je prétens remplir mes devoirs à son égard , parce que je l'aime , & non par aucune autre considération. Au reste M. de Soubize est mon parent ; il professe la même Religion que moi : peut-on exiger que je l'abandonne dans sa disgrâce ? Je donne retraite à ses Vaisseaux dans mes Ports ; mais je ne prétens pas qu'ils infestent les côtes de France. Que le Roi Très - Chrétien ne donne-t-il la paix à ses sujets. Au lieu de leur faire la guerre , il devroit penser à repousser les ennemis de sa Couronne. Le feu Roi Henri IV. reçut en France le Comte de Bothwel sujet rebelle du Roi mon père. On s'en plaignit , & la Cour de France*
ré-

répondit que c'est un droit général de tous les Souverains de donner retraite aux étrangers qui cherchent un azile hors de leur patrie. 1625.

Le Duc de Buckingham que Louis accusoit d'être la cause principale de ce qui se passoit entre les deux Rois ; tâche de se disculper auprès de Blainville, en disant que Charles fait beaucoup de choses de lui-même & sans consulter ses Ministres. Bien loin d'entrer dans le détail des plaintes de l'Ambassadeur, le Duc ne lui parle que de la nécessité de conclure une puissante ligue contre la Maison d'Autriche, & des grands Projets qu'il a concertez, afin d'arrêter les entreprises de l'Empereur & du Roi d'Espagne. On a si peu d'égard aux remontrances de Blainville, que depuis son arrivée en Angleterre, une nouvelle Ordonnance contre les Papistes s'y publie, & plusieurs Vaisseaux François sont pris ou arrêtez. L'Ambassadeur s'en plaint au Roi avec une extrême hauteur, & lui dit que Sa Majesté Très-Chrétienne seroit obligée désormais d'en user autrement avec l'Angleterre. Elle a une sœur mariée en Espagne, ajouta Blainville : Et cette alliance doit être plus chère au Roi mon maître, puis que celle qu'il a contractée avec Votre Majesté, lui donne si peu de satisfaction. Je ne reçois point une pareille réponse, reprit Charles en colère : je dépêcherai quelqu'un en France pour savoir si vous avez ordre de me parler de la sorte. Sire, dit Blainville,

1625. ville, vous avez pu connoître par les réponses que vos couriers vous rapportent, que j'ai toujours parlé à Votre Majesté conformément à mon instruction. Certaines gens s'efforcent de vous surprendre & de mettre de la mésintelligence entre les deux Couronnes. Si vous voulez les croire, vous y perdrez plus que le Roi mon maître. Comment, répondit Charles avec beaucoup plus d'émotion, prétend-on me faire des menaces & me mettre le marché à la main ? Non, Sire, repliqua Blainville. Je sai le respect avec lequel on doit parler à un grand Monarque. J'ai voulu seulement insinuer à Votre Majesté, que le Roi mon maître est assez puissant pour arrêter ceux qui prétendroient le chagriner, & que tous les Princes de l'Europe seront bien-aises de vivre en bonne intelligence avec lui, dès qu'il leur offrira son amitié. Depuis ce temps-ci Blainville fut fort désagréablement à la Cour d'Angleterre. Celle de France n'approuva pas ses réponses fières. On craignit qu'il ne poussât les choses trop loin, & qu'il ne mît Louis dans la nécessité de rompre avec Charles. Cet Ambassadeur & l'Evêque de Mende Aumônier de la Reine d'Angleterre irritoient tous les jours le Duc de Buckingham par leurs manières trop hautes. Sous prétexte de soutenir les droits d'Henriette, & de protéger les Catholiques Anglois, ils furent cause que le peuple de Londres se souleva. On fit quelque insulte à des gens de la maison de l'Am-

P'Ambassadeur , parce que les Papistes y 1625.
alloient hardiment & en foule aux exercices de leur Religion.

Une autre division domestique en Lorraine fit beaucoup plus parler le monde que la mesintelligence du Roi & de la Reine de la Grande-Bretagne. Henri dernier Duc de Lorraine avoit laissé deux filles de son mariage avec Marguerite de Gonzague, Nicole & Claude. La première épousa Charles son Cousin germain fils aîné de François Comte de Vaudemont frère du Duc Henri, & lui assura, comme je l'ai déjà dit, la succession aux Duchez de Lorraine & de Bar. Marguerite mécontente de ce que Charles son Beau-fils n'en usoit pas bien avec elle, & de ce qu'il traitoit la Duchesse Nicole avec une indifférence qui alloit jusques au mépris, pensoit à marier la Princesse Claude sa seconde fille à quelque Prince puissant & capable de protéger la mère & les deux filles contre Charles, & de maintenir le droit de Nicole & de Claude aux Etats du feu Duc leur père. Ce dessein éventé donna de l'inquiétude à Charles. Incertain s'il auroit jamais des enfans de la Duchesse Nicole, il craignit que le mari de Claude ne lui enlevât un jour les Duchez de Lorraine & de Bar, si Nicole venoit à mourir sans aucune postérité. Car enfin, le feu Duc Henri déclara que ses filles succédoient de droit à ses Etats, & Charles reconnut lui-même en épousant Nicole, qu'il ne les posséderoit qu'en vertu de son

Charles Duc de Lorraine se fait reconnoître Souverain par lui même & non plus en vertu de son mariage avec Nicole fille du dernier Duc. Henri.

Mémoires de Beauvau. Liv. I.

Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu.

1625.

Mercur François. 1625.

1625. mariage avec la fille aînée d'Henri son
Vittorio Si- prédécesseur. François Comte de Vau-
ri, Memo- demont père de Charles, & ceux de la
rie Recondi- Maison de Guise en France, craignoient
11. Tom. VI. de même, que si Nicole venoit à être sté-
Pag. 38. rile, Claude sa sœur ne portât les Du-
39. 40. chez de Lorraine & de Bar dans une Mai-
 son étrangère. Les Guises étant les pré-
 miers Princes du sang de Lorraine après
 François Comte de Vaudemont & ses
 deux enfans mâles, ils cherchoient à in-
 troduire en Lorraine, ce que les François
 nomment *la Loi Salique*. Pour prévenir
 l'inconvénient que ces Princes crai-
 gnoient, ils produisent cette année je ne sai
 quel Testament inconnu jusques à présent,
 & qui se trouve heureusement cette an-
 née, disoit-on, dans les vieilles Archives
 de la Maison de Guise. Par cet acte daté
 de l'an 1506, René II. Duc de Lorraine
 unissant ensemble les Duchez de Lorraine
 & de Bar, le Comté de Vaudemont, &
 le Marquisat de Pont-à-Mousson, con-
 stituoit Antoine son fils aîné héritier seul
 & unique de ces Souverainetez, & or-
 donnoit que les descendants d'Antoine y
 succédassent de mâle en mâle, sans que
 les filles y pussent rien prétendre. Pour
 ce qui est de Claude de Lorraine son se-
 cond fils, le Duc René lui donnoit par le
 même Testament, les terres de Guise,
 d'Aumale, de Mayenne, d'Elbeuf, de
 Joinville & les autres biens que René pos-
 sédoit en France, & il substituoit ses dé-
 cendants mâles les uns aux autres à l'infini.

Telle

LOUIS XIII. LIV. XXII. 321

Telle étoit cette pièce auparavant inconnue, & découverte cette année à l'Hôtel de Guise à Paris. 1625.

La supposition fautoit aux yeux. Outre que le Parchemin paroissoit trop frais, le langage étoit encore fort moderne. François Comte de Vaudemont produit l'acte à Charles son fils, & demande d'être reconnu Duc de Lorraine & de Bar comme frère du feu Duc Henri, qui n'a laissé que deux filles. Charles d'intelligence avec son père avoué la validité du Testament, & François prend la qualité de Duc de Lorraine & de Bar. Mais peu de temps après, il fait un acte de rétrocession à Charles son fils aîné, & se réserve seulement la qualité de Duc avec certains honneurs & une augmentation d'apanage. Y eut-il jamais une collusion plus grossière? Pour finir la Comédie les États du Pais sont convoquez à Nanci le 2. Mars de l'année prochaine. Charles fait une nouvelle entrée dans la Capitale de ses États, & reçoit les hommages de ses sujets, qui le reconnoissent pour leur Souverain, non plus par le droit de Nicole son épouse, mais en vertu de la Cession que son père lui a faite le 26. Novembre de cette année, des Duchez de Lorraine & de Bar. Il est aisé de juger qu'une nouveauté si surprenante dût causer du mouvement à la Cour de France. Marguerite de Gonzague Veuve du Duc Henri, implore la protection de Louis, & demande la conservation du droit des

1625. Princesses Nicole & Claude. Marie de Médicis leur tante les appuie. Le Duc de Nevers de la Maison de Gonzague se joint à elles, & crie que le Testament du Duc René, est une pièce manifestement supposée. Le Duc de Vendôme soutient la même chose, parce que son épouse étoit fille unique & héritière du Duc de Mercœur cadet de la Maison de Lorraine, établi en France. Les Ducs de Guise, de Chevreuse, & d'Elbeuf prétendent au contraire que la pièce est bonne & authentique. On publia différens écrits sur cette contestation. Outre que la supposition paroissoit comme certaine, les Jurisconsultes ne demeu- roient pas d'accord de la validité d'au- cune substitution à l'infini, & beaucoup de gens soutenoient qu'un Souverain ne peut pas changer ainsi la nature de ses Etats, ni rendre les femmes incapables d'y succéder, s'il est certain d'ailleurs qu'ils n'ont pas toujours été des fiefs masculins.

Situation
avantageuse
des affaires
de l'Empe-
reur en Al-
lemagne.

Durant les divers mouvemens de cette année en Italie, en France, en Angle- terre & dans les Pais-Bas, les affaires de l'Empereur Ferdinand se trouvèrent dans une situation fort heureuse. La dissipa- tion presque entière de l'Union Protestan- te, la conquête du Palatinat, la réduction de la Bohême, le Rhin soumis depuis Bâle jusques à Vesel, des troupes nom- breuses & aguerries; tout cela rendoit Ferdinand redoutable au dedans & au de- hors

hors de l'Empire. Il n'y a plus que la Basse-Saxe à subjuguier : le reste de l'Allemagne est dans le respect & dans le silence. Christian IV. Roi de Dannemark Prince d'un grand courage, s'étoit fait déclarer Chef du Cercle de la Basse-Saxe ; soit qu'il eût envie de se signaler en soutenant le parti de Frederic Roi de Bohême son parent, à la faveur de l'argent que l'Angleterre, la France, & les Provinces-Unies lui fournirent, afin de lever des troupes ; soit qu'il espérât de se rendre maître de l'Archevêché de Bremen & des Evêchez de Verden & de Minden, Bénéfices dont il pouvoit accommoder ses enfans. Le Comte de Tilli Général des troupes de Bavière s'avance vers le Weser par ordre de l'Empereur, afin de s'opposer aux desseins du Danois & des Princes de la Basse-Saxe. Albert Valstein marche d'un autre côté à la tête de vingt mille hommes, & joint Tilli près d'Hamelen dans le Duché de Brunswick. Puis que Valstein doit faire grande figure dans cette Histoire, je donnerai ici le portrait qu'un Auteur habile & poli nous a fait de ce Général dans le commencement d'un ouvrage entrepris sur le modèle de la Conjuración de Catilina écrite par Saluste.

Albert Valstein, dit-il, eut l'esprit grand & hardi, mais inquiet & ennemi du repos, le corps vigoureux & haut, le visage plus majestueux qu'agréable. Il fut naturellement fort sobre ; ne dormant quasi

1625.
Puffendorf.
Comment.
Rerum
Suecicarum.
Lib. I.

Nani, Historia
Veneta.
Lib. VI.
1625.

Mémoires
de Louïse
Juliane.
Page. 278.
279. &c.

Mercur
François.
1625.

Conspiration
de Valstein
dans les
Oeuvres de
Sarrasin.

1625. point , travaillant toujours , supportant aisément le froid & la faim , fuyant les delices & surmontant les incommoditez de la goutte & de l'âge par la tempérance , & par l'exercice , parlant peu , pensant beaucoup , écrivant lui-même toutes ses affaires , vaillant & judicieux à la guerre , admirable à lever & à faire subsister les armées , severe à punir les soldats , prodigue à les récompenser , pourtant avec choix & dessein , toujours ferme contre le malheur , civil dans le besoin , d'ailleurs orgueilleux & fier , ambitieux sans mesure , envieux de la gloire d'autrui , jaloux de la sienne , implacable dans la haine , cruel dans la vengeance , prompt à la colère , ami de la magnificence , de l'ostentation & de la nouveauté , extravagant en apparence , mais ne faisant rien sans dessein & ne manquant jamais du prétexte du bien public , quoi qu'il rapportât tout à l'accroissement de sa fortune , méprisant la Religion qu'il faisoit servir à sa politique , artificieux au possible , & principalement à paroître desintéressé , curieux & clairvoyant dans les desseins des autres , très-avisé à conduire les siens , sur tout adroit à les cacher & d'autant plus impénétrable qu'il affectoit en public la candeur & la liberté , & blâmoit en autrui la dissimulation dont il se servoit en toutes choses.

Quoi qu'il en soit de la ressemblance de ce portrait étudié , où l'on a peut-être moins pensé à peindre Valslein d'après na-

1625.
 nature qu'à nous donner l'idée des qualitez que doit avoir un homme qui de Baron de Bohême peu riche s'avance dans les premiers emplois , & conçoit ensuite le vaste dessein de se faire Roi ; quoi qu'il en soit , dis-je , Valstein aiant renoncé à la Religion Protestante , servit l'Empereur Ferdinand II. contre les Etats de Bohême. Depuis il amasse des biens considérables dans les guerres de Hongrie & de Bohême. Enfin impatient d'avancer sa fortune , il offre de lever une armée considérable à ses dépens , & de la faire subsister par son industrie , à condition que Sa Majesté Impériale lui en donnera le Commandement. Le voilà donc Général de l'Empereur & Duc de Fridland. Avec les troupes qu'il a levées, il va joindre Tilli dans la Basse-Saxe, se rend maître en passant de la Ville de Halberstat , & fait le dégât dans le pais de Magdebourg. Le Roi de Dannemark , quoi que fortifié par les troupes que Mansfelt & l'Administrateur d'Halberstat lui amenèrent après la prise de Breda par les Espagnols, n'étoit pas assez puissant pour résister aux forces de l'Empereur & du Duc de Bavière que Tilli & Valstein commandoient. Sa Majesté Danoise obligea cependant Tilli d'abandonner le Siège de Nieubourg. Mais le Général Bavarois se venge bien-tôt de cet affront avec honneur. Il combat l'armée du Cercle de la Basse-Saxe près d'Hanover , & la défait. De si grandes prospéritez mirent l'Empereur

326 HISTOIRE DE

1625. en état de tout entreprendre & de subjuguier bien-tôt l'Allemagne. Tout y plioit devant lui & il n'avoit rien à craindre au dehors. La trêve avec la Porte Ottomanne se prolonge pour dix ans, & l'Archiduc Ferdinand fils aîné de Sa Majesté Impériale est élu & couronné Roi de Hongrie à Edenbourg, malgré les traverses ouvertes & secrètes de Bethlen Gabor Prince de Transilvanie & de ses partisans.

La Rochelle Une seule chose étoit capable de troubler la joie de l'Empereur. Louis plus & les autres Villes-unies demandent humblement la paix au Roi de France. jaloux que jamais de l'agrandissement de la Maison d'Autriche pensoit à s'y opposer de toute sa force dès que l'Etat des affaires de son Roiaume le lui permettroit.

Or le parti Réformé abattu demandoit humblement la paix, & rien ne paroïsoit devoir détourner le Roi de France d'entrer dans la ligue proposée par l'Angleterre & par les Etats Généraux des Provinces-Unies. Incontinent après la défaite de Soubize par Mer & par Terre, plusieurs Villes Réformées du Languedoc parlèrent de faire leur accommodement particulier, & de laisser aux Rochelois le soin de se tirer d'intrigue le mieux qu'il leur seroit possible. C'est ce que la Cour souhaitoit. Ses Emissaires parmi les Réformez usoient de tous les artifices imaginables pour faire prendre cette résolution. Mais le Duc de Rohan remontra si vivement la conséquence fatale d'une pareille desunion, que l'assemblée des Réformez qui

*Memoires de
Rohan.
Liv. III.*

*Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. X*

qui se tenoit alors à Milhau dans le 1625.
 Rouergue convint de n'accepter point les *Mercur*
 conditions que la Cour offroit , à moins *François.*
 que la Rochelle ne fût comprise dans l'ac- 1625.
 commodement. On envoie des gens à la *Vittorio Si-*
 Cour qui séjournoit alors à S. Germain, *ri, Memo-*
 avec ordre de supplier très-humblement le *rie Recondi-*
 Roi de vouloir accorder la paix conformé- *te. Tom. VI.*
 ment aux réponses de Sa Majesté au Ca- *Pag. 33.*
 hier que les Députés Généraux des Eglises
 Réformées lui présentèrent l'Eté dernier
 à Fontainebleau & dont les Rochelois re-
 fusèrent de se contenter , parce que la dé-
 molition présente du Fort Louis n'y étoit
 pas promise. Nous avons la harangue
 des Députés Généraux en cette occasion.
 Il n'y a rien de plus soumis. On y paroît
 oublier les généreux sentimens de liberté
 que les Réformez témoignent autrefois.
 Les vaincus implorent uniquement la clé-
 mence du vainqueur. *Nous ne prétendons*
pas excuser ceux de la Rochelle , dirent les
Députés Généraux. Nous n'avons que des
paroles d'exécration contre les sujets qui
osent lever les armes au préjudice de leur
Prince , sous quelque prétexte que ce soit.
Nous vous supplions seulement , Sire , de
considérer que les habitans de la Rochelle
sont plus dignes de compassion que de châti-
ment. Ces Messieurs pouvoient-ils con-
 damner plus authentiquement , non seu-
 lement ce qui s'étoit fait depuis l'avéne-
 ment de Louis XIII. à la Couronne, mais
 encore les louables efforts de leurs pères
 pour la conservation des droits , & pour
 la

1625. la liberté de conscience de ceux qui embrassèrent la Réformation sous les Régnes précédens ?

Ce n'est pas tout. *Les Rochelois protestent, ajoute-t-on, que si de leur servitude dépend le contentement de V^{otre} Majesté, & le bien de son service, ils subiront volontiers le joug, & passeront le reste de leurs jours dans une pareille misère.* Quelle indignité ! quelle bassesse ! Des gens capables de s'abattre de la sorte au premier revers de la fortune, devoient-ils entreprendre de maintenir leur liberté ? Qu'est devenue cette fierté Rocheloise qui refusoit, il y a trois mois, d'accepter la paix, à moins que le Fort Louis ne fût incontinent démoli ? C'est en vain que les Députés Généraux remontrent encore au Roi, *que les remparts de la Rochelle l'ont conservé autrefois dans les reins d'Henri le Grand son père.* Les Rois ne se piquent pas d'une pareille gratitude. Henri persécuté par ses prédécesseurs fut bien-aïse de trouver un azile contr'eux à la Rochelle. Mais Henri devenu Roi de France & son fils ont d'autres sentimens. Ils craignent qu'un Prince du sang ou quelques Seigneurs de leur Roiaume réfugiés à la Rochelle, ne leur causent le même embarras que le Roi de Navarre, les Princes de Condé, l'Amiral de Coligni & les autres causèrent à Charles IX. & à Henri III. *Je suis assez porté à la paix,* répondit Louis à la harangue des deux Députés Généraux. *Je veux bien*
la

la donner au Languedoc , & aux autres Provinces comme je l'ai accordée , s'ils la veulent accepter. Pour la Rochelle , c'est une autre chose. 1627.

Un Député particulier de cette Ville va quelques jours après se jeter aux pieds du Roi & implorer derechef sa clémence. La harangue fut soumise ; mais plus supportable & moins rampante que celle des Députés Généraux. *Vous vous êtes insolemment révoltez contre moi ,* repartit Louis : *je vous pardonne , & vous accorde la paix aux conditions que mon Chancelier vous dira.* On va trouver Aligre. Voici quelques-uns des articles particuliers qu'il prescrivit aux Rochelois , de razer les fortifications de leur Ville , de la remettre dans l'état où elle se trouvoit avant les premiers troubles sur la Religion en France , de n'avoir aucun vaisseau de guerre dans leur Port , de recevoir un Intendant de Justice. On se feroit soumis à tout sans les soins que Soubize prit sourdement en Angleterre. Profitant de la mesintelligence de cette Cour avec celle de France , & du chagrin que le Duc de Buckingham a contre le Cardinal de Richelieu , il tire parole du Roi de la Grande-Bretagne qu'il enverra un puissant secours à la Rochelle dans trois mois , en cas que Louis ne veuille pas donner la paix à des conditions moins dures. Les avis que Soubize envoie au Duc de Rohan de la bonne disposition de Sa Majesté Britannique, font un bon effet. Montauban,

1625. ban, Castres, Nîmes, Uzes, & plusieurs autres Villes se confirment dans la résolution de n'accepter point la paix, à moins que la Rochelle n'y soit comprise. La Cour de France allarmée de ce que Soubize est bien écouté en Angleterre, quoi qu'il ne paroisse point auprès du Roi ni de son Favori; bien loin de presser la Rochelle de se soumettre aux conditions prescrites par le Chancelier Aligre, se dispose à en donner de plus favorables. Le Duc de Rohan avoit un Agent secret auprès de Philippe Roi d'Espagne, qui faisoit espérer du secours aux Réformez, afin que Louis occupé chez lui, ne pût agir si fortement en Italie, ni entrer dans les liguees projetées contre la Maison d'Autriche. On en étoit averti à la Cour de France, & cela ne contribuoit pas peu à la rendre plus encline à la paix avec les Réformez.

Une autre chose donnoit de l'inquiétude au Cardinal de Richelieu. Il s'apercevoit des premiers commencemens d'un puissant parti qui se formoit contre lui à la Cour de France, & qu'il auroit beaucoup de peine à dissiper, si le Roi se trouvoit engagé dans une guerre civile ou étrangère. Crainte qui fit prendre à Richelieu la résolution de donner pour un temps la paix aux Réformez, de conclure celle de la Valteline, de s'appliquer sérieusement à déconcerter les projets de ses ennemis, & de s'établir encore mieux dans l'esprit de son Prince avant que de l'enga-

LOUIS XIII. LIV. XXII. 331

Pengager tout de bon à ruiner le parti Réformé. Le Cardinal faisoit allusion au plan qu'il s'étoit formé, quand il dit dans les derniers jours de cette année au Nonce Spada, *je veux travailler à la destruction de l'hérésie en France; mais il faut que je scandalize encore une fois le monde auparavant.* Spada comprit bien alors quelque chose des desseins du Cardinal. Mais on ne connut les véritables motifs de ses intrigues en Angleterre, en Espagne & en France que vers le milieu de l'année suivante où nous entrons. 1625.

Elle s'ouvrit à Rome par deux choses d'éclat dans cette Cour. Le Cardinal Barberin fut nommé Légat en Espagne avec les cérémonies ordinaires, & le Pape Urbain VIII son oncle fit quelques jours auparavant une promotion de Cardinaux. Les plus considérables furent Denis de Marquemont Archevêque de Lion, Don Henri de Guzman neveu du Comte Duc d'Olivarez, Ernest Adalbert d'Harrach Archevêque de Prague, Frederic Cornaro Evêque de Bergame fils du Doge de Venise, & Bernardin Spada Nonce en France. Il y avoit long-temps que Marquemont briguoit à Rome un Chapeau rouge. Ennuïé de ne l'obtenir point, il demandoit avec instance à la fin du mois d'Août dernier la permission de retourner dans son Diocèse. Rome qui faisoit autrefois mes délices, disoit-il au Cardinal de Richelieu, *Mémoires pour servir à* me 1626.

Le Pape envoïe Barberin son neveu Légat en Espagne, & fait une promotion de Cardinaux.

1626. *me devient insupportable. Ce n'est pas le fait d'un Archevêque de Lion, de passer toute sa vie dans des antichambres, & à se trouver aux cortèges. Ma conscience me fait de continuels reproches, & je soupire tous les jours après les consolations que je trouvois dans les fonctions de mon Ministère.* Les soupirs, les scrupules cessèrent dès que Marquemont fut Cardinal. Il ne jouit pas long-temps d'une dignité si ardemment désirée, & si constamment brigüée. Je trouve qu'il mourut avant la fin de l'année. On agita dans le Sénat de Venise si Frederic Cornaro pouvoit prendre le Bonnet rouge, parce qu'il est défendu aux enfans du Doge de recevoir aucun Bénéfice de la main du Pape, ou d'un Prince étranger. Mais le Sénat déclara que la dignité de Cardinal n'étoit pas comprise dans la Loi.

*Histoire
du Cardinal
de Richelieu.
1625. &
1626.*

*Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 31.
& 49.*

*Mercur
François.
1626.*

Barberin alla de Fontainebleau dans la Ville d'Avignon. Il y fit un assez long séjour, pendant qu'on prenoit à Rome des mesures pour sa Légation en Espagne. Elle paroissoit désormais inutile; car enfin l'affaire de la Valteline se négocioit tout de bon entre les deux Couronnes, déterminées à la finir sans aucune médiation. Mais il fallut que les Espagnols & le Pape contentassent la passion que le Cardinal Barberin avoit de se montrer à Madrid aussi bien qu'à Paris. Urbain projetta d'abord d'envoyer son neveu d'Avignon en Espagne. Mais les Espagnols demandèrent qu'il revînt à Rome, &

1626.
& que le Pape lui donnât solennellement la Croix comme pour une nouvelle Légation, de peur que la France ne tirât avantage de ce que Barberin aiant été nommé Légat en France & en Espagne dans le même Consistoire, il étoit allé premièrement à Paris. La délicatesse fut poussée encore plus loin. On ne pût pas souffrir à la Cour de Madrid, que la négociation de l'affaire de la Valteline fût le sujet de la Légation de Barberin. Il falloit qu'elle parût entièrement différente de celle de France. On cherche donc un autre prétexte, & celui de tenir sur les fonts de baptême l'enfant dont la Reine d'Espagne devoit accoucher bien-tôt, parut le plus plausible. Qu'un Ancien a eu grande raison de dire que les puérilités des Grands deviennent des affaires importantes ! Après de sérieuses négociations sur ce ridicule cérémoniel, Barberin reçut dans un Consistoire tenu le 27. Janvier la Croix de Légat en Espagne. Il partit le dernier jour du même mois dans le dessein de s'embarquer à *Civita - Vecchia* dès que le temps le lui permettroit.

Une autre action du Pape donna plus à Les troupes penser au monde que la Légation de son neveu en Espagne. Chagrin de l'affront fait à ses Enseignes dans la Valteline, & de ce que le Roi de France & ses conféderez n'avoient aucun égard à ses instances, il avoit levé l'année précédente six mille hommes de pied & cinq cens chevaux destinez, disoit-on, à reprendre les forts

334 HISTOIRE DE

1626. forts que le Marquis de Cœuvres lui avoit enlevés. L'Archiduc Leopold frère de l'Empereur étoit allé à Rome sous prétexte de gagner les indulgences de ce qu'on appelle *l'Année sainte*. Urbain paroît en-

Mémoires pour servir à l'Histoire du Cardinal de Richelieu.
1625. &
1626.

Nani, Historia Veneta. L. VI.
1625. &
1626.

Vittorio Siri, Memorie Recondite. Tom. VI. Pag. 49.
50. 51. &c.
85. 86. &c.

trer en négociation avec lui sur l'affaire de la Valteline, afin que Leopold attaque les Grisons par le Tirol, pendant que les troupes Ecclésiastiques jointes à celles du Gouverneur de Milan entreront dans la Valteline sous le commandement de Torquato Conti Général du Pape. Le Prieur Aldobrandin va dans le même temps à Milan de la part d'Urbain, & convient avec le Duc de Feria que les Espagnols fourniront à l'armée Pontificale:

des vivres, du bagage, du canon, & les recrues nécessaires, à mesure qu'elle diminuera dans son expédition. Incontinent après que le Cardinal Barberin eût reçu la Croix de sa Légation en Espagne, les troupes levées par Urbain commencèrent de marcher vers le Milanois, & s'avancèrent jusques aux frontières de l'Etat Ecclésiastique. Les Ministres de France, de Venise & de Savoie s'allarmèrent à cette nouvelle, & se plaignent de ce que le Pape renonçant à la qualité de Père commun, embrasse ouvertement la querelle des Espagnols. *Je ne prens point parti*, répondoit froidement le dissimulé Pontife. *Quand j'ai paru surpris de ce que le Roi de France & ses alliez prenoient des forts gardez par mes troupes, on m'a dit que le Marquis de Cœuvres*

ures

LOUIS XIII. LIV. XXII 335

ures ne me faisoit point la guerre, & qu'il 1626
aideroit seulement les Grisons à rentrer en
possession de ce qui leur appartient. Il a fal-
lu que je me sois payé de ce compliment.
Aujourd'hui je prétens uniquement contri-
buer à la défense des Valtellins contre les Gri-
sons qui entreprennent de les opprimer.
J'espère que le Roi de France & ses alliez
voudront bien se contenter d'une déclara-
tion si juste.

Le monde raisonna diversement sur la démarche du Pape. Les uns croient que gagné par ses parens dévoués à l'Espagne, il entroit aveuglément dans les intérêts de cette Couronne. D'autres plus équitables disoient ; Urbain & ses confidens tâchoient même de le faire comprendre, que le Pape fâché de s'être tant intrigué avec les Espagnols qui l'intimidoient, ne pensoit qu'à se tirer honnêtement d'affaire, & qu'après avoir sauvé sa réputation en reprenant les forts dont son prédécesseur s'étoit mal à propos rendu le dépositaire, il les remettroit entre les mains des Suisses, ou de quelque autre Puissance qui ne seroit pas obligée à prendre de si grandes précautions pour ôter, ou du moins pour diminuer la souveraineté des Grisons hérétiques sur les Valtellins Catholiques. Mais enfin, la suite des démarches d'Urbain fit connoître que son armement n'étoit qu'une pure façon. Bien averti que les deux Couronnes négocioient entr'elles, & que l'accommodement seroit bien-tôt conclu sans la participation des autres,

1626. autres, le Pape vouloit faire accroire au monde que si la paix ne se fût pas faite à son insçu, il se seroit ressenti de l'affront fait à son Siège en chassant les troupes Ecclésiastiques des forts qu'elles gardoient dans la Valteline.

C'est la chose du monde la plus divertissante que de lire ce qui se passa en France & à Rome ensuite de cette déclaration apparente d'Urbain. J'en rapporterai quelque chose; car enfin, il est bon de connoître la dissimulation & les divers manéges des Princes. Quand le Cardinal Magalotti fit part à Béthune Ambassadeur de France à Rome de la prétendue résolution du Pape de ravoïr à main armée les forts de la Valteline, l'Ambassadeur se récria qu'il étoit surprenant que le successeur d'un si grand nombre de Martyrs qui faisoient gloire de pardonner leur mort aux persécuteurs, prît des mesures capables d'allumer une guerre sanglante entre les Princes Chrétiens, sous prétexte de tirer raison de je ne sai quelle insulte, qu'on n'a jamais voulu lui faire. Béthune joignit les menaces aux remontrances, & dit que nonobstant toutes les protestations du Pape, Sa Majesté Très-Chrétienne le regarderoit désormais, non comme un Père commun, mais comme un partisan déclaré de la Maison d'Autriche. On témoigna moins de vivacité en France. Richelieu déterminé à conclure incessamment l'accordement de l'affaire de la Valteline que Du Fargis Ambassadeur de France à Madrid

Madrid négocioit secrètement avec le Comte Duc d'Olivarez, Richelieu, dis-je, repartit en raillant au nouveau Cardinal Spada qui continuoit de faire les fonctions de Nonce à Paris, quand il vint parler aux Ministres de la marche des troupes Ecclésiastiques vers la Valteline: *Et bien puisque le successeur du premier des Apôtres veut faire la guerre, le Roi ordonnera au Marquis de Cœuvres de se défendre Apostoliquement. On suivra l'exemple de S. Pierre quand il tira l'épée contre ceux qui vouloient prendre son maître. Puisque Sa Sainteté s'unit avec les Espagnols, elle ne doit pas trouver étrange que le Roi se ligue désormais avec les Rois d'Angleterre & de Dannemark contre la Maison d'Autriche dont le Pape appuie les entreprises.*

Spada présente ensuite au Roi un Bref, où le Pape donnoit avis à Sa Majesté que les troupes Ecclésiastiques s'avançoient dans le dessein de reprendre les forts, & de secourir les Valtelins contre les Grisons. *Je suis bien fâché, dit Louis au Cardinal Nonce, de ce que le Pape prend des mesures plus capables d'allumer la guerre que de l'éteindre. J'aurai toujours du respect pour sa personne. Cependant je vas envoyer un nouveau secours au Marquis de Cœuvres, & je lui ordonnerai de traiter les gens du Pape en ennemis, puis qu'ils se joignent à ceux qui attaquent mes allies.* On pénétoit en France le véritable dessein d'Urbain. Mais & le Roi & le Cardinal de Richelieu faisoient semblant de

1626, ne s'en appercevoir pas. Ils prenoient plaisir à donner de l'inquiétude à la Cour de Rome. Urbain craignit sérieusement que Louis choqué de son procédé & délivré de l'embaras que les Réformez lui caussent au dedans, n'entrât dans la ligue des Princes Protestans, & qu'il ne rompît ouvertement avec la Maison d'Autriche. Le Pape avoué de bonne foi au Cardinal de Marquemont que l'affaire de la Valteline, lui cause des *convulsions mortelles*. Et de peur que Louis ne prenne une résolution précipitée, Urbain & ses Ministres disent presque à demi-mot au Cardinal de Marquemont & à l'Ambassadeur de France, que les troupes Ecclésiastiques feront si peu de diligence, que tout sera accommodé avant qu'elles soient en état d'agir. On ne doutoit point à la Cour de Rome que la paix ne se fit bien-tôt. Les deux grands obstacles étoient levez. Les Espagnols renonçoient à leur prétension d'avoir un passage par la Valteline, & le Pape ne s'opposoit plus à ce que la souveraineté du pais fût rendue aux Grisons.

Négociation La résolution de la Diète générale des
du Maréchal treize Cantons Suisses tenue à Soleurre
de Bassomp- dans les premiers jours de cette année, à
pierre en la sollicitation du Maréchal de Bassompier-
Suisse sur re Ambassadeur extraordinaire de Fran-
l'affaire de ce, contribua beaucoup à disposer la Cour
la Valteline. de Madrid à terminer enfin l'affaire de la
Valteline. C'en est une des plus impor-
Journal de Bassompier- tantes que les Suisses aient agitée dans
re. Tom. II. leurs

leurs Diètes sous le règne dont j'écris 1626.
 l'Histoire. Le Pape & les Rois de France *Ambassade*
 & d'Espagne leur déferent en cette occa- *du même en*
 sion le jugement & l'arbitrage de leurs *Suisse.*
 prétensions & de leur procédé. Si les Es-
 pagnols ne paroissent pas à une Diète de-
 mandée par la France, ils agissent sous
 main de toute leur force; & Scapi Nonce
 du Pape auprès des Cantons Catholiques
 parle plus vivement contre la France
 qu'aucun Espagnol n'auroit pu faire. Cela
 m'oblige à donner le détail de cette négo-
 ciation. Je rapporterai en même temps
 des choses qui serviront à connoître le gé-
 nie & le gouvernement des Suisses. C'est
 le fruit que les personnes judicieuses cher-
 chent à tirer de la lecture des Historiens.
 J'ai remarqué ci-dessus que Louis avoit
 recommandé au Maréchal de Bassompier-
 re de solliciter les treize Cantons d'entrer
 dans la ligue conclue entre Sa Majesté, la
 République de Venise, & le Duc de Savoie
 pour le recouvrement de la Valteline, &
 de leur faire d'autres propositions, en cas
 que celle-ci ne leur agréât. Mais quand le
 Maréchal eut conféré avec Miron Ambas-
 sadeur ordinaire de France, dont il loué
 l'expérience & l'habileté, & avec les Suis-
 ses bien intentionnez pour la France, Bas-
 sompierre fut convaincu que pour réussir
 dans sa négociation, il devoit s'y prendre
 d'une manière différente de celle qui lui
 étoit prescrite dans son instruction. Voi-
 ci ce que Bassompierre écrivit là-dessus au
 Roi son maître.

1626. Sire, dit-il, plus je considère l'ordre que V^{otre} Majesté m'a donné de demander aux Suisses leur union à la ligue qu'elle a faite avec la République de Venise & M. le Duc de Savoie, plus j'y trouve d'inconvéniens contraires au bien de vos affaires. Je me suis enfin résolu à les représenter à V^{otre} Majesté qui saura bien juger du péril qu'il y a de l'entreprendre, & de la difficulté qui se rencontre à y parvenir avec l'utilité qu'elle en peut retirer. Comme les Suisses sont religieux observateurs de leurs anciennes alliances, aussi sont-ils très-difficiles à en contracter de nouvelles, à moins que la nécessité de leurs affaires, ou leur intérêt particulier ne les y convie. Or cela ne se trouvant point dans la présente proposition, elle sera infailliblement rejetée. La défiance qu'ils ont d'eux-mêmes, leur rend suspect tout ce que les autres leur proposent de nouveau, quand on ne les a pas précédemment instruits. Ce qui donne un juste sujet de craindre non seulement que la demande inopinée d'entrer dans la ligue de V^{otre} Majesté ne soit refusée, mais aussi que ma proposition ne leur donne de l'ombrage. Il a été facile au Nonce & aux partisans d'Espagne de persuader aux Suisses qu'un Officier de V^{otre} Couronne, ne venoit pas chez eux en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, traiter d'une affaire peu importante, & que je devois infailliblement les inviter à entrer dans la ligue. On n'aura pas eu de peine non plus à imprimer dans leur esprit soupçonneux les raisons qui les obligent

gent à refuser cette demande : Et leur opiniâtreté naturelle les aura si bien enracinées, que si j'en fais l'ouverture, elle sera suivie d'un refus certain. Cependant les Espagnols fiers Et contents du bon succès de leur intrigue demeureront accréditez dans la Suisse, après avoir subtilement découvert nos desseins, Et les avoir heureusement déconcertez. L'esprit lent, pour ne pas dire pesant des Suisses les rend formalistes, circonspect, Et rétif dans leurs résolutions importantes. C'est pourquoi, Sire, quand bien la présente proposition leur seroit utile, ils consumeroient huit ou dix mois à délibérer, Et à résoudre tant dans les assemblées du grand Et du petit Conseil de chaque Canton, dans les Diètes générales, Et dans ce qu'ils en nomment l'Abscheid, qu'en plusieurs autres longues Et ennuyeuses formalitez. Ce qui rendroit leur union à votre ligue tout-à-fait inutile. Car enfin le succès des affaires dépendant beaucoup de la diligence, on emploiera le temps à consulter lors qu'il faudroit agir.

Ce n'est pas, Sire, que j'apprehende un refus absolu. Les Députez n'auront pas pouvoir de le donner. Et quand ils l'auroient, on répondroit d'une manière respectueuse que les Cantons se contentent de leur ancienne alliance avec vous, Et qu'ils veulent la garder inviolablement. Je crains, Sire, cette seule réponse que la Diète vous peut faire, Et qu'elle fera infailliblement, que les Députez prennent ma proposition en

1626. * Abscheid, & qu'ils en feront rapport à leurs Seigneurs, chacun en son Canton. Cela seroit équivalent à un refus & même pire. Vos autres affaires se reculeront en même temps : on les mettra toutes dans le même sac comme pièces incidentes au procès principal, jusques à ce que tout puisse être jugé définitivement. De manière que V^{otre} Majesté ne tireroit aucun avantage de mon Ambassade, ni de cette Diète, ni de l'argent que vous faites distribuer. Je supplie V^{otre} Majesté de considérer que la plus grande partie de la République des Suisses est déjà disposée à suivre vos volontez avec une aussi prompte obéissance, que s'ils étoient unis à v^{otre} confédération, & que j'espère d'amener les autres au même point, pourvu qu'on ne parle point de ligue. Ceux qui soutiennent vos présens intérêts, sont les quatre Cantons Protestans, Zurich, Berne, Basle, & Schaffouse, les deux mêlez, Glaris & Appenzel, les trois Liges Grises, le Canton de Soleurre qui n'a que v^{otre} seule alliance, & vous disposez absolument du côté de Neuchâtel qui appartient à M. le Duc de Longueville. Ceux qu'il faut gagner, sont ces six Cantons Catholiques ; Lucerne, Ury, Schuitz, Undervald, Zug, Fribourg avec M. l'Abbé de S. Gal & les sept Dizains de Vallais. Je promets à V^{otre} Majesté de faire réussir l'affaire, si elle en veut confier la direction, non à mon habileté, mais au crédit

* C'est ce qu'on nomme récessus dans les Diètes d'Allemagne, c'est-à-dire résolution finale de l'Assemblée.

crédit que ma Charge de Colonel Général des Suisses qui sont à votre service, me donne, & la connoissance que j'ai de leur humeur, & des moiens qu'il faut employer pour les gagner. 1626.

*Je dirai de plus à Votre Majesté que le malheur de l'hérésie a causé en Suisse celui de la division jusques à un tel point, qu'ou-
 vre les Diètes générales, les Catholiques &
 les Protestans en tiennent de particulières,
 afin de pourvoir aux entreprises qu'un par-
 ti peut faire sur l'autre, & qu'il y a une
 si grande jalousie entr'eux, que si les Pro-
 testans s'unissoient à votre ligue, les Can-
 tons Catholiques solliciteroient le Pape &
 le Roi d'Espagne de se confédérer, & ils
 promettroient d'entrer dans l'alliance. Vo-
 tre Majesté perdrait ainsi la moitié de ses
 alliez en Suisse, au lieu qu'elle peut facile-
 ment les conserver tous. On ne doit point
 se flater que les Cantons Catholiques se
 joignent aux Protestans. Le respect qu'ils
 portent au S. Siège & leur dévotion natu-
 relle ne leur permettra jamais d'entrer
 dans une ligue que le Pape déclare avoir
 été faite contre lui. Il faut ajoûter à ces
 raisons leur alliance héréditaire avec la
 Maison d'Autriche, & un traité particu-
 lier avec l'Espagne pour le Duché de Milan.
 Ces deux considérations les empêcheront de
 se déclarer ouvertement, quand même ils
 auroient dessein de favoriser votre ligue,
 & de l'assister de toutes leurs forces. Les
 Protestans qui en ces occasions dernières,
 ont servi Votre Majesté avec plus de zèle,*

1626. que s'ils fussent entrez dans la confédération, se refroidiroient par ma proposition. Ils appréhenderont une contre-ligue Catholique sur eux, de laquelle ils pourroient être opprimez, s'il survenoit à V^{otre} Majesté des affaires au dedans, ou au dehors de son Roiaume, qui l'empêchassent de les secourir. Rien ne les corvie à se déclarer plus ouvertement, de peur de s'attirer trop d'affaires sur les bras. Ils baissent le nom de ligue : mais ils assisteroient V^{otre} Majesté comme ses alliez particuliers. C'est à peu près la même chose que s'ils étoient du nombre de vos conféderez. Enfin, on ne trouve point que les Suisses aient jamais contribué aux fraix des ligues dans lesquelles ils sont entrez. Ils ont cru satisfaire suffisamment leurs alliez en accordant des levées de soldats à la paie de ceux pour lesquels ils exposent leur vie, en promettant passage par leur païs, & en refusant l'un & l'autre à leurs communs ennemis.

Si je fais fermer aux Espagnols, Sire, les passages des Suisses, par où trente mille Allemands sont entrez l'Eté dernier en Italie pour le service du Roi Catholique, de manière que son armée a tenu la campagne, & réduit la vôtre à la défense : si j'engage les Suisses à refuser aux Espagnols le secours qui leur est si nécessaire pour la conservation du Duché de Milan : si les passages sont ouverts à V^{otre} Majesté & à ses alliez : enfin, si une levée de douze mille hommes vous est accordée, pour aller même à la conquête du Milanois, n'aurai-je pas ample-

amplement satisfait à votre désir , & obtenu des Suisses tout ce que vous pouvez attendre d'eux ? Cela , Sire , je l'exécuterai en animant les Protestans à la persévérance , à quoi ils sont d'eux-mêmes fort disposés , à moins qu'on ne les détourne par la proposition d'une ligue , & en portant tous les Catholiques à ratifier la déclaration déjà faite par ceux de Schuitz , & à en donner une semblable à Votre Majesté. Par ce moien , Sire , vous évitez le danger d'un refus , la longueur des délais , & le retardement de vos affaires. Vous témoignez aux Suisses votre modération , en ne demandant rien d'extraordinaire ; le démenti demeure à ceux qui les ont prévenus , que le but de mon Ambassade , c'est de les faire entrer dans votre ligue : & cependant vous obtenez le même avantage que leur union vous peut procurer. 1626.

Les raisons du Maréchal de Bassompierre furent goûtées à la Cour de France. Le Roi remit la direction de l'affaire à la prudence d'un Seigneur , qui ne fut guères moins habile dans la négociation , que dans le métier de la guerre. Je dois lui rendre ce témoignage que dans ses harangues , dans ses lettres , dans les mémoires qu'il donne , on trouve beaucoup de vivacité , & de bon sens , de dextérité , & de connoissance des affaires & des intérêts de ceux avec lesquels il négocie. Bassompierre se trompa dans sa conjecture que les Cantons Protestans seroient plus favorables à la France que les Catholiques.

1626. Les choses arrivèrent tout autrement. Les Protestans parurent froids & réservés , au lieu que les Catholiques firent de bonne grace tout ce que l'Ambassadeur demandoit. Voici les raisons qu'il donne lui-même de cette bizarrerie. Les Catholiques étoient fort contens de ce que le Roi de France promettoit de donner satisfaction au Pape sur l'affront dont il se plaignoit, & de ce qu'il prenoit de grandes mesures pour la conservation de leur Religion dans la Valteline. Les Protestans au contraire voioient avec peine que le Roi de France tâchoit de contenter la Cour de Rome par de grandes précautions , pour fermer l'entrée dans la Valteline à la Réformation. Ils souhaitoient que Louis rompît ouvertement avec l'Espagne & même avec le Pape qui se déclaroit en faveur de Philippe : Car on pouvoit espérer que les Princes Protestans d'Allemagne opprimés par l'Empereur, se relèveroient avec le secours de l'Angleterre , de la Suède & du Dannemark ; si le Roi d'Espagne attaqué fortement par celui de France ne pouvoit envoyer du secours à l'Empereur. Les Cantons Protestans considéroient aussi l'intérêt de ceux de leur Religion en France, auxquels le Roi seroit obligé de donner le paix, dès qu'il tourneroit ses forces & ses desseins du côté de l'Italie. *Les Protestans craignent* , ajoute le Maréchal dans une lettre à d'Herbaut Secrétaire d'Etat , *qu'après l'accommodement de l'affaire de la Valteline*

Une qui suivra infailliblement les généreuses résolutions prises dans la Diète, le Roi n'ait envie de châtier ses sujets de la Religion rebelles; puisqu'il ne trouvera plus au dehors aucun obstacle à ses desseins. Entre les précautions prises pour la conservation du Papisme dans la Valteline, on stipuloit que les Grisons n'y enverroient que des Magistrats de cette Communion. Or les Cantons Protestans appréhendoient que plusieurs personnes considérables chez les Grisons, ne fussent tentées de renoncer à la Religion Protestante, afin d'obtenir des Magistratures dans la Valteline, & que le mauvais exemple de ceux-ci, n'entraînât un grand nombre d'autres. Enfin, dit encore Bassompierre, je croi que la froideur des Protestans est provenüe de la chaleur excessive des Catholiques, & que la promptitude des uns a causé la lenteur des autres. Cela se rencontre ordinairement dans les Républiques divisées en deux partis. Les propositions appuïées d'une des factions sont rejetées de l'autre plutôt par contrariété que par raison. La remarque n'est que trop véritable: mais le Maréchal l'applique mal ici. Les Cantons Protestans voioient le Pape armer en faveur de l'Espagne contre la France. Or il étoit de l'intérêt de tout le corps des Protestans que Louis rompit ouvertement avec Philippe & même avec Urbain. Les Suisses de cette Communion avoient donc raison de n'être pas fort zélés pour une résolution de leur Diète, qui

1626. devoit infailliblement obliger l'Espagne à s'accommoder au-plûtôt avec la France.

Proposition
de Bassompierre à la
Diète des
Suisses.

Pendant que Bassompierre emploie son crédit à gagner tous les Cantons Suisses en particulier avant l'ouverture de la Diète générale, il reçoit une mortification qui le chagrine, & lui fait presque prendre la résolution d'abandonner son Ambassade & de retourner sur ses pas en France. On lui écrit que le Marquis de Cœuvres avoit convoqué *un Pitag*, c'est-à-dire une assemblée des trois Liges Grises à Coire, pour les faire consentir à un accommodement amiable avec les Valtelins, à certaines conditions proposées de la part

Journal de
Bassompierre.
Tom. II.

du Roi de France. Les Grisons les acceptoient volontiers, & il ne restoit plus qu'à obtenir le consentement des Valtelins à rentrer de la sorte sous la domination

Ambassade
du même en
Suisse.

de leurs anciens maîtres; mais les Valtelins n'ayant rien voulu conclure sans la participation du Pape, la négociation du Marquis se prolongea & se rompit par l'adresse de Bassompierre. Cette nouvelle affaire l'avoit extrêmement surpris: Car le même Ambassadeur de France est toujours envoyé conjointement aux treize Cantons Suisses & aux trois Liges Grises. Le Maréchal s'imagina d'abord que le Marquis de Cœuvres jaloux de ce qu'on envoioit à sa place un autre Ambassadeur extraordinaire en Suisse, s'étoit mis en tête de négocier la restitution de la Valteline par une autre voie, & d'en avoir seul tout l'honneur. Bassompierre se plaint
forte-

fortement au Roi & à ses Ministres de 1626.
 l'entreprise du Marquis de Cœuvres :
 mais le Maréchal apprend que sous pré-
 texte de faire convenir les Grisons & les
 Valtelins entr'eux à l'amiable, afin de le-
 ver, disoit-on, les prétendus scrupules
 du Pape, qui ne veut pas contribuer à
 remettre des gens de sa Communion sous
 la domination des Protestans, *on a châté
 l'Ambassade* dont Bassompierre s'étoit
 chargé sans en être averti. C'est le mot
 plaisant dont il se sert lui-même. On
 lui déclare encore sans façon que le Mar-
 quis de Cœuvres a reçu véritablement or-
 dre de négocier un pareil accord entre les
 Grisons & les Valtelins. Le Maréchal
 enragé de ce qu'un autre auroit l'honneur
 de la conclusion d'une affaire pour laquel-
 le il étoit venu en Suisse, prenoit déjà la
 résolution de retourner à Paris. *Je pour-
 rois bien partir à la place du courier que
 j'envoie, disoit-il à d'Herbaut Secrétaire
 d'Etat: car enfin je n'ai plus rien à faire
 ici. J'ai ordre de négocier avec les Suisses
 la restitution de la Valteline; cela est déjà
 fini par un autre & dans une forme con-
 traire à celle qui m'est prescrite dans mon
 instruction.*

Mais venant à réfléchir qu'un pareil dé-
 pit pouvoit ruiner sa fortune & lui attirer
 l'indignation du Roi, Bassompierre se
 modère tout à coup, feint de vouloir
 obéir à Sa Majesté, nonobstant l'affront
 qu'elle lui fait, & cependant agit sous
 main pour empêcher les Grisons de trai-

1626. ter avec le Marquis de Cœuvres. Comme la Charge de Colonel Général des Suisses ne donnoit pas moins de crédit au Maréchal dans les trois Liges Grises, que dans les treize Cantons, il engagea facilement les Grisons à déclarer qu'ils ne vouloient négocier qu'avec lui, & qu'ils ne reconnoissoient point d'autre Ambassadeur de France. *La fortune s'est réduite au train de la raison*, dit agréablement Bassompierre à d'Herbaut Secrétaire d'Etat. *Elle m'a rendu ce que le Roi m'avoit indignement ôté. Les Grisons ne ont envoyé leurs Députés après avoir rejeté les propositions du Marquis de Cœuvres. Ils refusent de le reconnoître & ne veulent traiter qu'avec moi. Quoi que le Roi m'ait dégradé de la qualité d'Ambassadeur aux Grisons, ils m'en conservent les fonctions; & le mal qu'on m'a voulu faire tourne à mon avantage.*

La Diète s'étant ouverte à Soleurre le 12. Janvier, tous les Députés vont le lendemain en corps saluer Bassompierre chez lui. C'étoit un honneur extraordinaire rendu à un Maréchal de France Colonel Général des troupes de la Nation entretenues au service de Sa Majesté Très-Chrétienne. Bassompierre va le jour suivant à l'audience, accompagné de Miron Ambassadeur ordinaire, & quand tout le monde a pris sa place, il parle de la sorte. *Magnifiques Seigneurs, l'application à secourir & à défendre leurs amis & leurs allies, sans autre but que celui*

celui d'aquérir de la gloire , & sans l'espérance d'aucune utilité que celle de la gratitude & de la bienveillance des Princes & des peuples qu'ils assistent , c'est incontestablement une des vertus éminentes qui distinguent les Rois Très-Christiens de France entre tous les Monarques du monde. L'Histoire nous apprend que bien loin de refuser le secours de leurs armes à ceux qui en ont eu besoin , nos Rois ont généreusement prévenu leurs alliez, en s'offrant d'eux-mêmes à les protéger contre ceux qui les attaquoient. Si les très-loüables Cantons des Ligues de Suisse , n'ont pas reçu ce témoignage de la bonne volonté des Rois de France , j'en attribue la cause à l'heureuse situation de votre païs & à la valeur de votre Nation belliqueuse , dont les ennemis ont toujours pensé plutôt à se défendre contre elle qu'à la venir attaquer. Mais en récompense , nos Rois qui vous regardent comme leurs vrais & anciens amis , alliez , & conféderez , n'ont pas manqué de prendre grande part à toutes vos affaires. Vous vous souvenez encore que le feu Roi Henri le Grand d'immortelle mémoire , prévoyant avec beaucoup de sagesse le mal que les divisions domestiques assez fréquentes chez les Grisons , pourroient causer à tout l'Etat de la Suisse , prit un soin particulier de les appaiser , y apporta des remèdes salutaires , & tâcha d'empêcher par sa vigilance qu'il ne s'en élevât de semblables à l'avenir.

Louis XIII. Roi Très-Christien de France & de Navarre mon maître , héritier
des

1626. *des vertus Roiales d'Henri le Grand, aussi bien que de ses Couronnes, n'a pas eu moins de soin que le Roi son père de conserver la paix & la tranquillité chez les Grisons. Ses Ministres les ont souvent avertis de sa part, de gouverner leur Etat avec une telle modération, que le repos général des Cantons & des Liges ne pût être troublé. Mais l'esprit remuant de ces peuples qui n'avoient pas assez de déférence aux bons avis de Sa Majesté, les a portez à de nouvelles divisions. Les étrangers en profitèrent incontinent, aussi bien que des troubles de France. On entreprit sur la liberté des Grisons; une partie considérable de leur pais fut envahie, & les efforts faits pour chasser les usurpateurs sans l'assistance de Sa Majesté, ne servirent qu'à leur donner plus d'audace, & à fournir un prétexte pour colorer leur injustice. En ce même temps Sa Majesté qui vouloit tenter la voie de la négociation avant que de prendre les armes, m'envoia dans les premiers jours de l'an 1621. en qualité de son Ambassadeur extraordinaire au Roi Catholique son beau-père, demander la restitution de la Valteline & des Comtez de Chiavenne & de Bormio, que ses Ministres d'Italie usurpoient sur les Grisons. Je m'aquittai de ma commission, & ensuite de l'exhortation que le feu Pape Grégoire XV. fit dans un Bref & dans les lettres écrites de sa main au Roi d'Espagne, d'avoir égard aux justes demandes du Roi mon maître, je moiennai la restitution de ses pais par le traité de Madrid*

LOUIS XIII. LIV. XXII. 353

Madrid le 26. Avril de la même année. Sa 1626.

Majesté le confirma d'autant plus volontiers, que vous lui témoignâtes, Magnifiques Seigneurs, que ma négociation dont M. l'Ambassadeur Miron vous fit part, vous étoit non seulement agréable, mais que vous l'appuieriez encore de tout ce qui dépendroit de vous, quand vous en seriez requis. Cela me porta, quoi que je n'en eusse pas reçu ordre du Roi, à vous rendre cet honneur & à Messieurs les loüables Dizains du Valais, de vous faire comprendre dans le traité aussi bien que le Roi mon maître, & pour témoigner vòtre bonne intelligence, & pour vous donner conjointement avec le Roi mon maître plus d'influence aux affaires des Grisons, qu'il falloit retenir dans le devoir & dans le repos qu'on leur avoit enfin procuré. Un autre motif m'excitoit encore à vous donner cette marque de mon respect. C'est, Magnifiques Seigneurs, le zèle particulier que j'ai depuis que je suis Colonel Général des Suisses & des Grisons entretenus au Service du Roi, à élever & à faire valoir par tout vòtre illustre Nation. Je voulus la joindre à deux grands Rois dans cette importante affaire, où vous avez un intérêt si considérable.

Cela ne réussit pas, quoi que le Roi & ses Ministres le souhaitassent avec ardeur. On donna des interprétations malignes aux actions de Sa Majesté, & quelques-uns d'entre vous aiant refusé d'aquiescer au traité de Madrid, parce qu'on négligea de le leur

1626. leur faire bien comprendre, il ne s'est point exécuté. Ce fâcheux contre-temps obligea le Roi mon maître à prendre d'autres mesures. Il consentit à un dépôt lequel au lieu de remédier au mal, l'a rendu plus grand. La remontrance vous en aiant été faite au mois d'Août de l'an 1624. ceux d'entre vous qui différoient de donner leur consentement au traité de Madrid, y acquiescèrent ensui après une plus ample information. Votre déclaration fut incontinent présentée au Pape, & le Roi Catholique ne manqua pas d'en être averti. Toutes ces démarches n'ayant rien produit, les Grisons opprimés prirent la résolution de recouvrer leur liberté & de rentrer en possession de leur bien à force ouverte. Le Roi mon maître qui craignoit que ces peuples irrités ne poussassent la vengeance trop loin, voulut les assister comme ses alliez, & pour modérer leur ressentiment contre les Valtelins, & pour mettre votre païs à couvert des troupes Espagnoles postées près de vos frontières.

Sur ces entrefaites, le Pape envoie M. le Cardinal Barberin son neveu Légat en France, pour travailler à l'accommodement des affaires, & détourner la guerre qui commençoit de s'allumer en Italie. Mais après une longue négociation, M. le Légat aiant déclaré que le Pape ne pouvoit consentir que la Valteline & les Comtez de Chiavenna & de Bormio retournassent sous la domination des Grisons, le traité fut rompu, parce que Sa Majesté persistoit dans sa

sa demande, que le païs usarpé fût rendu 1626.
à ses premiers maîtres. Ainsi M. le Légat
partit de France sans rien conclure. Le
Roi ne se rebute point. M. Miron son Am-
bassadeur reçoit ordre de concerter avec
vous, Magnifiques Seigneurs, les moyens
de parvenir à un bon accommodement.
Messieurs les Cantons Catholiques firent
dans leur dernière Diète de Lucerne l'ouver-
ture du plus efficace de tous. Après avoir
considéré comme Messieurs les Cantons Pro-
testans, que l'usurpation de la Valteline &
des deux Comtez, est la seule cause des maux
présens, qui seront peut-être suivis d'autres
encore plus grands, Messieurs les Cantons
Catholiques convinrent que la Valteline &
ses dépendances devoient être restituées aux
Grisons. Le Roi mon maître vid avec une
extrême joie que vous étiez tous d'accord
sur ce point, & que vous sollicitiez les
Princes intéressez de vous déclarer leurs
intentions sur la restitution de la Valteli-
ne. Voilà ce qui l'a convié à m'envoyer
ici en qualité de son Ambassadeur extra-
ordinaire. J'ai ordre de vous dire dans
cette assemblée convoquée en son nom, que
Sa Majesté aquiesce à ce que vous lui avez
marqué dans vos lettres sur la restitution de
la Valteline & de ses dépendances. Elle
approuve encore la résolution prise par
quelques-uns de Messieurs les Cantons, de
refuser passage & toute sorte de secours à
ceux des Princes qui refuseront, ou qui
différeront de consentir à ce dont vous êtes
convenus. En un mot, Magnifiques Sei-
gneurs,

1626. gneurs, je vous invite de la part du Roi mon maître, à faire tous unanimement la même déclaration.

Et puis que vous êtes maintenant unis pour obtenir le rétablissement d'un membre, qui a paru long-temps séparé de votre corps, il est à propos qu'en demandant la restitution de ce qui appartient aux Grisons vos conféderez, vous aviez aux moïens d'y parvenir & à les employer le plus utilement qu'il sera possible. C'est pourquoi Sa Majesté m'ordonne particulièrement de vous offrir de joindre ses forces & celles de ses allies aux vôtres, & d'en faire l'usage qui vous semblera le plus convenable. En cas que vous jugiez, Magnifiques Seigneurs, que la restitution des pais usurpez, ne se peut, ou ne se doit pas faire aussi promptement que le Roi mon maître le souhaite, c'est à vous d'examiner comment la Valteline se peut garder : s'il faut mettre des garnisons de votre Nation dans les forts & dans les lieux les plus commodes ; ou bien s'il est à propos de prendre d'autres expédiens. Sa Majesté est disposée à se conformer à votre désir. Elle vous offre de contribuer à la garde des forts & des autres lieux, en tout, ou en partie, selon que vous le demanderez. J'attens sur ces points votre bonne résolution & une réponse favorable. Si la sincérité manque en plusieurs endroits de ce discours du Maréchal de Bassompierre, il faut avouer du moins qu'il est subtil & insinuant. J'ai cru devoir le rapporter. Outre que les Anciens ont jugé

jugé que les harangues donnent de la grace & de la variété à l'Histoire, il est utile de connoître par soi-même la manière dont les Ministres des Souverains pallient & tournent les choses à l'avantage de leurs maîtres, & le peu de fonds que les personnes doivent faire sur les discours des Ambassadeurs & sur les mémoires qu'ils présentent. Ces pièces sont ordinairement remplies de faussetez, de dissimulation, & de déguisemens; encore plus maintenant que jamais en France. Nous le voions avec indignation dans les lettres écrites par Louis XIV, & dans les mémoires présentez de sa part aux Souverains étrangers. 1626.

En attendant l'*Abscheid* ou la résolution dernière des Cantons Protestans & Catholiques, divertissons-nous à voir un Maréchal de France plaider devant les Suisses contre un Nonce du Pape, & l'homme d'épée *laver la tête comme il faut* à l'Evêque Ministre du S. Père; c'est ainsi que Bassompierre parle lui-même de sa réplique à Scapi Nonce d'Urbain auprès des Cantons Catholiques. Le Prélat demande audience dès le lendemain de la proposition du Maréchal & leur parle ainsi. *Magnifiques Seigneurs, je n'ai rien à vous dire de nouveau sur l'affaire dont vous délibérez maintenant. Il suffit que je vous rafraîchisse la mémoire de certaines choses que je vous ai représentées dans vos Diètes précédentes. Vous savez que les forts de la Valteline furent déposés entre les mains du feu Pape Gré-*

Proposition du Nonce du Pape aux Cantons Catholiques.

1626.
Journal de
Bassom-
pierre.
Tome II.
Ambassade
du même
en Suisse.

Grégoire XV. d'heureuse mémoire du consentement des deux Rois, & que le dépôt devoit durer jusques à l'accommodement de la contestation, qui seroit ratifié par Sa Sainteté & par Leurs Majestez. La mort du Pape Grégoire XV. juiroit de près l'acceptation du dépôt; & Urbain VIII. son Successeur travailla dès les premiers jours de son exaltation glorieuse au Pontificat, à terminer une affaire qu'il jugeoit capable de causer de grands maux à l'Italie. Le Pape convient de certaines choses avec les Ambassadeurs des deux Couronnes, & Sa Majesté Très-Chrétienne n'approuve pas ensuite ce que son Ministre a fait. Pendant que le Pape cherche d'autres expédiens qui la contentent, le Marquis de Cœuvres entre dans la Valteline à main armée, empêche l'effet des bonnes intentions de Sa Sainteté, allume la guerre que nous voions. Le Pape souffre avec patience qu'on lui enlève un dépôt confié à son prédécesseur, & attend que Sa Majesté Très-Chrétienne fasse réparation d'une si grande offense contre le Saint Siège. Monseigneur le Cardinal Barberin neveu & Légat du Pape va demander cette réparation au Roi de France, & n'omet rien de tout ce qui peut avancer la paix. Mais les Ministres de Sa Majesté Très-Chrétienne persistant toujours à refuser de remettre au Pape les forts de la Valteline, & à prétendre que la souveraineté du pais doit être rendue aux Grisons hérétiques, M. le Cardinal Légat auroit mal soutenu l'honneur & la réputation du Pape son oncle, s'il eût pro-

quelqu'autre chose , avant que d'a-
 enu la restitution des forts enlevez
 paration des violences commises par
 uis de Cœuvres. Les François vou-
 neler encore dans l'affaire de la
 e plusieurs choses qui ne la regar-
 nt : Et criant sans cesse qu'il faut
 tout aux Grisons , ils refusent de
 des articles essentiels à la conser-
 de la Religion Catholique. Cela
 suffisamment , Magnifiques Sei-
 que si la Légation de Monseigneur
 nal Barberin n'a pas eu d'effet , la
 en doit être imputée ni au Pape, ni
 uistre. Pouvoit-on exiger raison-
 nt de l'un & de l'autre , qu'ils fa-
 nt les Protestans au préjudice des
 ues ?

us insinué, Magnifiques Seigneurs,
 ainteté ne doit pas faire difficulté
 itir à la restitution de la Valteline
 sons , puis que le feu Pape exhor-
 i d'Espagne Philippe III. à la leur
 & que Sa Sainteté est convenue elle-
 cet article dans les négociations
 à Rome. Mais je vous prie, Ma-
 Seigneurs , de considérer que dans
 de Madrid , il est seulement por-
 régoire XV. exhorta le Roi Phi-
 almer les troubles de la Valteline ,
 ter tout sujet de scandale. Bien
 ce Pape entende que ce país soit
 ux Grisons , il demande au con-
 ce les Valtelins soient mis en liber-
 t ainsi qu'il s'explique dans une de
 ses

en terre ne peut rien faire en faveur
Hérétiques & au préjudice des Catholiques.
Il souffre tout au plus, quand il ne peut
l'empêcher, que de pareilles choses se faci-
cient hors de sa présence. Et pourquoi le
de France est-il cause que cet article ne
termine pas de la sorte entre lui & la
Majesté Catholique ? Les Ministres
pagnols interviendront au traité, dès
le dépôt sera remis entre les mains du Pape.
Il tient donc uniquement au Roi de France
que la Valteline soit restituée aux Grisons
par un accord stable entre les deux Rois.
Après que le Pape aura stipulé ce qui est
nécessaire à la sûreté de la Religion Catholique
& au repos des Valtelins. Comment pour-
on espérer une paix durable, à moins
toutes les parties intéressées ne consentent
au traité ?

C'est inutilement, Magnifiques Seigneurs,
que les Ministres de France s'efforcent
vous persuader que l'affaire se peut finir

ce, sera-t-elle ferme & définitive ? Il me semble que vous devez penser premièrement à faire en sorte que le Pape puisse honnêtement se rendre le médiateur de l'accord entre les deux Couronnes. Pour en venir là, il faut choisir un de ces deux expédiens, tirer les Valtelins de la domination des Grisons, comme le Pape le souhaite ; ou d'avoir soin que les choses soient tellement ménagées, qu'après une satisfaction préalable de l'injure faite au Pape, & une bonne assurance de la conservation de la Religion Catholique dans la Valteline & du repos des habitans, le Pape sans s'expliquer pour ou contre la restitution de la souveraineté aux Grisons, laisse aux deux Rois le soin de terminer cet article entr'eux. Je vois bien, Magnifiques Seigneurs, que vous êtes tentés de prendre une dernière résolution avec les Ministres de France. De grace, examinez premièrement avec beaucoup de maturité, s'il n'est pas plus avantageux à votre République & plus nécessaire au repos de l'Italie de différer votre résolution jusques à ce que toutes les parties intéressées dans l'affaire de la Valteline soient disposées à convenir ensemble. Car enfin, il est à craindre qu'il n'arrive le même inconvénient que nous avons vu plusieurs fois, lors qu'un des intéressez refuse d'aquiescer à un traité que tous les autres acceptent. La guerre se rallume bien-tôt, & il faut recommencer la négociation. Plusieurs membres de votre assemblée se déclarent pour la restitution de la Valteline aux Grisons :

1626. Est-ce que ces Messieurs ne s'apperçoivent pas de l'éloignement & de l'horreur que les Valtelins ont de rentrer sous la domination des Hérétiques ? Le Marquis de Cœuvres a tenté de négocier un accommodement entre les Grisons & les Valtelins. Qu'est-il arrivé ? Ceux-ci n'ont pas voulu écouter les propositions, & les Députés des Grisons s'en sont retournés sans rien faire. Quelques-uns d'entre vous se flattent que vous pouvez terminer tout avec les Ministres de France. Un traité sera-t-il dictable, où le Pape, le Roi d'Espagne, & les Valtelins ne sont point intervenus ? Et comment les ferez-vous intervenir ? Le Pape demande une satisfaction préalable de l'injure que le Marquis de Cœuvres lui a faite. En avez-vous une à lui offrir ? Le Roi d'Espagne refuse d'entrer en négociation, à moins que le dépôt ne soit premièrement remis au Pape. Sa Majesté Très-Chrétienne vous promet-elle de contenter le Roi Catholique sur cet article ? Les Valtelins sont engagés par serment au Pape tant que le dépôt durera, & il ne finit qu'après un accommodement au gré de Sa Sainteté & des deux Couronnes. Qui vous répond que le Pape déliera les Valtelins de leur serment, afin qu'ils puissent traiter avec les Grisons ?

J'apprens qu'on parle encore de lever dans vos Cantons des gens de guerre destinés à servir dans la Valteline. Souvenez-vous, Magnifiques Seigneurs, que vous m'avez promis de n'accorder point de pareilles levées,

levées, sans le consentement de Sa Sainteté; & que je vous ai déclaré par son ordre, qu'elle regarde comme ses ennemis tous ceux qui favorisent les entreprises du Marquis de Cœuvres. Je vous ai souvent pressé de refuser passage à tous ceux qui ont pris les armes pour enlever un dépôt mis entre les mains du Pape. Il est excepté dans tous vos traitez avec les deux Couronnes. Quel sujet la France aura-t-elle de se plaindre si vous fermez votre païs à des gens destinez à soutenir une offense faite au S. Siège? La plupart de ceux qui vont au secours des conféderez sont hérétiques: ne doit-on pas craindre qu'ils infectent la Valteline, & peut-être l'Italie? Je finis en vous recommandant les droits & les prétensions de M. l'Evêque de Coire & du Chapitre de sa Cathédrale sur la Valteline & sur les Comtez de Chiavenne & de Bormio. De grace, n'imitiez point Mrs. du Canton de Schuitz qui donnent aux Grisons le titre de Souverains naturels & légitimes des païs contestez. Ce n'est pas à vous d'ôter aux Ecclesiastiques leurs droits & leur Jurisdiction. Vous êtes obligez au contraire à les protéger & à les défendre; particulièrement M. l'Evêque de Coire & son Chapitre que vous mettez au nombre de vos allies. Fasse le Ciel que vous ne vous écartiez jamais du respect dû au S. Siège, & que vous persistiez dans votre résolution d'obtenir, que l'offense faite au Pape soit dûement réparée, & que nôtre sainte Religion Catholique soit maintenue dans la Val-

1626. *teline. Je vous offre tout ce qui dépend de la bonne volonté du Pape, & prie Dieu de vous éclairer par son S. Esprit dans toutes vos délibérations.*

Le Doien de l'Eglise de Coire, dont le Nonce avoit recommandé les intérêts, prit la parole ensuite. Voici le sujet de la proposition en peu de mots. Comme les Ecclésiastiques sont extrêmement attentifs sur leurs intérêts, l'Evêque & le Chapitre de Coire voiant que le Pape & le Roi d'Espagne cherchoient des prétextes d'enlever aux Grisons la souveraineté de la Valteline & des Comtez de Chiavenne & de Bormio, ces Messieurs tâchèrent de profiter de l'occasion. Ils réveillèrent je ne sai quelles prétensions surannées de leur Eglise dans ces pais, en vertu de certaines concessions des anciens Ducs de Milan, confirmées, disoit-on, par les Empereurs. L'Evêque & les Chanoines de Coire appuyez par le Pape, tentèrent d'obtenir la protection des Cantons Catholiques pour faire valoir leurs droits. Mais ce fut inutilement. On ne se mit pas autrement en peine des mémoires envoyez par M. l'Evêque; & la harangue de M. le Doien ne fut pas capable d'émouvoir les Suisses Catholiques.

Replique
de Bassompierre
au Nonce du
Pape.

Le Maréchal de Bassompierre fut tellement irrité de ce que le Nonce du Pape leur avoit dit dans sa proposition, qu'il résolut d'y repliquer fortement. Il demanda audience un jour après, & les Députés des Cantons Catholiques vont eux-mêmes

mêmes la lui donner dans son logis : au-
 tre distinction accordée à sa qualité de
 Colonel Général des Suisses en France.
 Après un ample remerciement des hon-
 neurs que les Députés à la Diète conti-
 nuoient de lui rendre , le Maréchal entre
 de la sorte dans l'examen de ce que le
 Nonce avoit avancé au préjudice de la
 France. *Je demeure d'accord, Magnifi-*
ques Seigneurs, que le feu Pape Grégoire
XV. reçut du consentement des deux Rois
le dépôt des forts de la Valteline, qui devoit
durer jusques à ce que l'affaire fût entière-
ment accommodée au gré de Sa Sainteté &
des deux Couronnes. Mais M. le Nonce a-
omis exprès deux ou trois choses essentielles
qui renversent ses prétensions. Le dépôt fut
seulement donné, jusques à ce que l'article
qui regardoit la seureté de la Religion Ca-
tholique dans la Valteline, fût mieux éclair-
ci. On se plaignoit qu'il manquoit quelque
chose dans le traité de Madrid. Cela se de-
voit faire dans trois mois : & par consé-
quent le dépôt fut limité à ce temps préfix,
& l'accommodement se trouvoit au gré des
deux Rois, dès que le Pape seroit content de
l'article de la Religion. M. le Nonce sou-
tient que le retardement de la conclusion de
l'affaire, ne doit être imputé ni à Grégoire
XV. ni à Urbain VIII. son successeur. L'ex-
cuse est pertinente au regard du feu Pape. Il
mourut peu de jours après le dépôt. Mais
qui a empêché le Pape présent de marquer
ce qu'il falloit ajouter au traité de Madrid
pour la seureté de la Religion Catholique ?

1626. *Il y a plus de deux ans que nous attendons la décision de Sa Sainteté. Elle jugeoit que la contestation sur la Valteline pouvoit causer de grands maux à l'Italie, dit M. le Nonce. Pourquoi a-t-on négligé de les prévenir en déclarant au plutôt ce qui paroît manquer au traité de Madrid.*

M. le Nonce ajoûte que les Ministres des deux Rois ont négocié certaines choses à Rome, que Sa Majesté Très-Chrétienne a refusé de ratifier ensuite. Je répons que les Ambassadeurs des Couronnes n'ont point traité : Et qu'avoient-ils à négocier ensemble ? Il ne s'agissoit que de la déclaration du Pape, auquel on remettoit l'explication de ce qui concerne la Religion. De plus, négocier ce n'est pas conclure. On ne ratifie pas ce qui se traite ; mais ce qui est arrêté. Je dois vous développer, Magnifiques Seigneurs, ce que M. le Nonce n'a voulu dire que confusément. A la suggestion des Espagnols, le Pape faisoit diverses propositions au Roi mon maître, sous prétexte de pourvoir à la seureté de la Religion Catholique dans la Valteline ; tantôt que ce país fît désormais une quatrième Ligue Grise ; tantôt qu'il devint un quatorzième Canton ; un jour qu'on rachetât la Valteline moyennant la somme de six cens mille livres ; &c le lendemain je ne sai quelle autre chose qui tendoit de même à dépouiller les Grisons de leur souveraineté. Le Roi mon maître a constamment rejeté ces expédiens, je l'avoue : mais il n'a jamais refusé de recevoir ceux qui maintien-
droient

droient la Religion dans la Valteline, sans 1626.
donner atteinte au droit de ses Souverains.
Pendant que Sa Sainteté cherche d'autres
expédiens pour terminer l'affaire, dit en-
core M. le Nonce, l'armée du Roi Très-
Chrétien fait irruption dans la Valteline.
Et qu'y avoit-il tant à chercher, Magni-
fiques Seigneurs? Il ne s'agissoit que de
pourvoir à la seureté de la Religion selon
le traité du dépôt, & d'établir ensuite la
souveraineté des Grisons conformément à
celui de Madrid. Quoi donc? Est-ce que
le Roi & les Grisons n'ont pas eu assez de
patience? Ou amusoit Sa Majesté, on la
renvoioit de l'un à l'autre; en un mot, on
se moquoit ouvertement d'elle. Un Prince
qui n'aime pas sincèrement la paix, dissi-
mulerait-il toutes ces choses? Recherche-
rait-il la voie de la négociation? N'oppo-
seroit-il pas la force de ses armes à une
usurpation violente? Il est ridicule de nous
venir dire que celles du Roi ont empêché
l'effet des bonnes intentions du Pape pour la
conclusion de l'accommodement. Sa Sain-
teté n'a jamais pensé à le finir qu'en dépouil-
lant les Grisons de leur souveraineté: &
c'est ce que le Roi mon maître n'accordera
jamais.

Je passe au second article de la propo-
sition de M. le Nonce. Il prétend vous y ex-
poser les causes de la Légation de M. le Car-
dinal Barberin en France, & les obstacles
qu'il y a trouvez à ses bons desseins de la part
des Ministres du Roi. Entrons un peu dans
le détail de cette affaire. M. le Légat se

1626. *plaignit d'abord de l'offense que le Pape croit avoir reçüe des armes de Sa Majesté. Elle lui témoigna son déplaisir d'être réduite à cette extrémité après une longue & inutile patience ; que son honneur l'engageoit à secourir ses alliez, & que si le Pape étoit malheureusement offensé, elle lui feroit la satisfaction qu'il jugeroit lui-même convenable à la dignité d'un Roi de France. M. le Légat demande ensuite une surseance d'armes pendant la négociation d'un accommodement général. On lui représente les raisons pourquoi Sa Majesté ne peut accepter cette proposition. Il presse enfin que le dépôt soit remis entre les mains du Pape. Le Roi y consent franchement, pourvu que Sa Sainteté marque un temps préfix, dans lequel l'affaire de la Religion étant terminée, les Grisons seront rétablis dans leur souveraineté conformément au traité de Madrid. Quelle est la réplique de M. le Cardinal Barberin ? Que le Pape ne veut spécifier aucun terme, & que sa conscience ne lui permet pas de consentir que les Valtelins rentrent sous la domination des Héretiques ? Voilà pourquoi Sa Majesté ne pût rien conclure avec M. le Légat. A quel propos M. le Nonce vient-il reprocher aux Ministres de France, qu'ils n'ont voulu chercher aucune voie d'affranchir la Valteline de la puissance des Grisons ? Ignore-t-il que bien loin de souffrir une pareille injustice, nous chercherons tous les moyens possibles de maintenir nos alliez dans leur souveraineté, & que les François répandront jusques à la*

à la dernière goutte de leur sang pour une 1626.
si bonne cause ?

L'endroit sur lequel M. le Nonce insiste davantage , & où il réussit moins , c'est le troisième article de sa proposition. Il entreprend de prouver que le Pape Grégoire XV. n'a jamais conseillé au feu Roi d'Espagne de restituer la Valteline aux Grisons. Le traité de Madrid porte seulement, dit M. le Nonce , que le Pape exhorta le Roi Philippe III. à faire cesser les troubles de la Valteline pour ôter tout sujet de scandale. Voici , Magnifiques Seigneurs , une subtilité qui me passe. Les troubles de la Valteline furent causés par l'usurpation du Roi d'Espagne. Comprenez-vous que le Pape ait prétendu que Sa Majesté Catholique les pouvoit appaiser autrement qu'en restituant ce qu'elle avoit injustement pris ? Grégoire XV. s'est-il imaginé que le Roi Philippe dût lever le scandale que donnoit l'invasion de la Valteline , si ce n'est en la rendant à ses Souverains légitimes ? Le Pape, ajoute M. le Nonce , pressoit au contraire Sa Majesté Catholique de remettre les Valtelins en liberté. Nouvelle subtilité si délicate , Magnifiques Seigneurs , que ni vous , ni moi ne sommes pas assez habiles pour la bien démêler. Car enfin , quelle a pu être l'intention de Grégoire XV. en exhortant le Roi d'Espagne à rendre la liberté aux Valtelins ? C'étoit certainement de dire à Sa Majesté Catholique, de se désister de son usurpation , & de permettre que la Valteline retournât à ses premiers maîtres.

1626.

Il y a deux autres points dans ce troisième article, auxquels je ne puis me dispenser de répondre. Le Pape, dit M. le Nonce, ne peut rien faire à l'avantage des Protestans, & au préjudice des Catholiques. Mais les Grisons ne sont pas généralement Huguenots. Faut-il ôter aux Catholiques leur héritage légitime pour nuire à leurs compatriotes hérétiques? A ce compte, Magnifiques Seigneurs, on pourroit dépouiller vos Cantons de Glaris & d'Appenzel d'une partie de leur domaine, parce qu'il y a diversité de Religion chez eux. Les Ecclesiastiques prétendent-ils ramener les Protestans à la véritable foi par cette étrange maxime, de dépouiller même les Catholiques de leur bien, afin d'affoiblir les hérétiques? Le Pape, dit-on encore, ne doit pas servir d'instrument, quand il est question de faire rentrer les Catholiques sous la domination des Hérétiques. Pourquoi a-t-il donc voulu accepter le dépôt? Vouloit-il s'approprier tout le Pais de la Valteline? A Dieu ne plaise que j'aie si mauvaise opinion de Sa Sainteté. Enfin, poursuit M. le Nonce, l'invasion des forts donne occasion aux Ministres d'Espagne de se défendre d'entrer en négociation, jusques à ce que le dépôt soit remis entre les mains du Pape. Je vous déclare, Magnifiques Seigneurs, que le Roi mon maître n'a rien à négocier avec Sa Majesté Catholique. Il lui a demandé la restitution de la Valteline. Elle y a consenti par le traité de Madrid.

On

On a trouvé depuis que la secreté de la Religion n'y est pas assez bien expliquée. La décision de cet article a été remise au Pape. C'est à lui de déclarer ce qu'il faut y ajoûter en faveur des Catholiques. S'il ne peut prendre part à la restitution de la Valteline aux Grisons, qu'il nous laisse le soin de l'exécution de cet article, après avoir incessamment terminé l'autre. 1626.

Dans le quatrième article de sa proposition, M. le Nonce vous exhorte, Magnifiques Seigneurs, à prendre la résolution de délivrer les Valtelins de la domination des Grisons : conseil tout-à-fait religieux & digne d'un Prélat Ministre du Pape. On vous presse de la part de Sa Sainteté de priver des Souverains de leur héritage légitime. Pour moi, je vous invite au nom du Roi mon maître à ne souffrir pas une injuste usurpation, à secourir vos voisins opprimés, à vous contenter de vôtre bien, & à n'envahir pas celui des autres. Qui des deux vous donne un avis plus conforme aux règles de l'Evangile & de l'équité naturelle ? M. le Nonce vous prie ensuite de considérer certaines choses qui méritent d'être pesées avec attention. Il veut que vous examiniez premièrement s'il n'est pas à propos que vous différiez vos délibérations jusqu'à ce que tous les Princes intéressés soient d'accord. Mais avant que de les faire convenir, ne faut-il pas chercher les voies de les amener à un accommodement raisonnable ? N'est-il pas naturel de com-

1626. *mencer par les uns & finir par les autres ? Les Souverains qui prennent plus de part au différend à cause de leur voisinage & de leur alliance avec ceux qui se plaignent d'être opprimez, ne doivent-ils pas frayer le chemin aux moins intéressez ? Si tous ne sont pas d'accord, la guerre pourra recommencer, objecte M. le Nonce. Cela est vrai : & pour prévenir cet inconvénient, il est à propos que le plus grand nombre des intéressez convienne d'abord, & qu'il invite les autres à se conformer. Il plaît à M. le Nonce de mettre les Valtelins au nombre des parties intéressées dont le consentement est nécessaire. Ce Prélat me permettra de lui dire que les Valtelins n'ont aucune part dans cette négociation. Nous les considérons comme des sujets révoltez qui doivent rentrer sous l'obéissance de leurs Souverains. Quelque grand que soit leur éloignement à se voir soumis de rechef à la Jurisdiction de leurs premiers maîtres, on ne consultera pas leur inclination.*

Le Pape, poursuit M. le Nonce, regarde comme complices l'offense qu'il a reçue, tous ceux qui aident les Grisons à maintenir leur droit. Petit artifice pour surprendre votre Religion, & pour vous persuader de souffrir que vos alliez soient dépouillez de leur bien ! Si le Pape se croit offensé, le Roi mon maître lui offre une satisfaction convenable. Mais pour réparer l'injure dont Sa Sainteté se plaint, faut-il consentir à l'usurpation de l'héritage d'autrui ?

trui ? est-ce augmenter le nombre des ennemis du S. Siège, que de s'opposer à la violence & à l'injustice ? M. le Nonce vous recommande encore les prétensions de l'Evêque & du Chapitre de Coire. Il veut que vous ayez égard à la demande que vous fait un homme dans une harangue injurieuse, de l'assister contre ses Compatriotes, & qui reclame la Valteline possédée paisiblement par les Grisons depuis cent ans, comme si une fausse prétension étoit un bon titre, & qu'un titre litigieux & tyrannique tint lieu d'une possession légitime. M. le Nonce paroît si persuadé du bon droit de l'Eglise de Coire, qu'il trouve mauvais que vous nommiez les Grisons Souverains naturels & légitimes de la Valteline. Etrange délicatesse, Magnifiques Seigneurs ! Car enfin, vous ne donnez point une nouvelle qualité aux Grisons ; vous leur conservez seulement un titre dont ils sont en possession depuis cent ans, de l'aveu de vingt Papes, qui ont exercé leur Autorité spirituelle dans la Valteline sous la domination temporelle des Grisons. Les droits de l'Eglise ne se prescrivent point, dit-on : que M. le Nonce conteste donc à Messieurs de Lucerne & d'Appenzel la souveraineté de leurs Cantons. Les Abbez d'Inzilder & de S. Gal y ont leurs prétensions : ils en ont été paisibles possesseurs.

Enfin, M. le Nonce veut que vous me pressiez d'empêcher que M. le Marquis de Cœuvres travaille à un accommodement amiable entre les Grisons & les Valtelins.

1626. Si nous l'en croions , le Pape trouve cela fort mauvais. Qui l'auroit pensé , Magnifiques Seigneurs, qu'un Chrétien, un Evêque, un Nonce Apostolique dût se formaliser de ce qu'on tâche de réconcilier des Souverains outragés avec des sujets rebelles ? Quoi de plus loisible , de plus humain , de plus religieux ? Cependant M. le Nonce, grand Prélat à la vérité & d'une vie exemplaire, se scandalize d'une si bonne action ; il tâche de vous persuader que c'est un énorme péché. Mais il faut vous convaincre que M. le Nonce n'a pas ordre de condamner la négociation de M. de Cœuvres ; encore moins de s'y opposer. Sur les difficultés de M. le Cardinal Barberin durant sa Légation en France, que le Pape ne pouvoit consentir à ce que les Valtelins retournassent sous la domination des Hérétiques , & sur le refus des Ministres du Roi d'écouter aucune proposition sans cela, on proposa deux expédiens ; de laisser les Rois de France & d'Espagne convenir entr'eux & sans l'intervention du Pape sur la restitution de la Valteline aux Grisons , ou de faire en sorte que les Valtelins s'accordassent d'eux-mêmes avec les Grisons. M. le Légat approuve ce dernier expédient ; il exhorte le Roi à s'en servir au-plûtôt : & Sa Majesté ordonne à M. le Marquis de Cœuvres, d'user de toute la douceur imaginable, afin d'engager les Valtelins à faire leur paix avec les Grisons. Puis que M. le Nonce trouve à redire à cette conduite, on peut l'affirmer que le Roi prendra désormais

mais d'autres mesures , & que M. le Marquis de Cœuvres saura soumettre les Valtellins à leurs Souverains légitimes. 1626.

Voilà, Magnifiques Seigneurs, ce que j'ai cru devoir répondre pour le service du Roi mon maître aux calomnies de M. le Nonce. L'expression est forte , ce Prélat me pardonnera , s'il lui plaît : il se l'est attirée. Bien loin de parler si mal à propos de Sa Majesté , il devoit exalter la modération d'un Prince , qui maître d'un puissant Royaume , dont la situation avantageuse peut tenter un Monarque ambitieux d'en étendre les limites , se contente de l'héritage de ses pères , laisse ses voisins en paix , s'oppose aux vastes projets d'une Monarchie universelle , empêche que les moindres Potentats ne soient opprimés par les plus puissans , garde religieusement les traités faits avec lui , embrasse avec plaisir les occasions de secourir ses amis , & sur tout ses véritables & anciens alliez des Liges de Suisse. Si Louis XIII. a eu les sentimens nobles & généreux que Bassompierre lui attribue , ce Roi mérite de fort grands éloges. Plût à Dieu que son Fils eût voulu lui ressembler par de si beaux endroits ; vous seriez plus heureux , chers Compatriotes : Et vôtres Louis XIV. que certains flatteurs louent avec si peu de fondement , auroit aquis une gloire solide & immortelle.

La réplique du Maréchal à Scapi Nonce du Pape semblera peut-être trop longue. Mais il faut avouer aussi qu'elle est vive, ingé-

1626. ingénieuse , & remplie de traits instructifs. On y trouve l'affaire de la Valteline bien développée ; & c'est une ample justification que la Cour de France avoit tout le droit de son côté , & que le Pape & le Roi d'Espagne , sous le prétexte spécieux de pourvoir à la seureté de leur Religion , usèrent des plus indignes supercheries pour enlever aux Grisons ce qui leur appartenoit légitimement. Cette Pièce est encore une preuve du bon esprit de Bassompierre & de son habileté dans les affaires. Je ne sai si Miron homme de robe & Ambassadeur ordinaire de France en Suisse ne l'aida point en cette occasion. J'ai de la peine à croire qu'un Maréchal de France tout occupé de la guerre & du plaisir , ait pû composer en un jour un discours si long & si bien suivi. Quoiqu'il en soit , je ne doute pas que les autres n'aient autant de plaisir que moi à voir un homme d'épée relever si bien les bévuës & les faux raisonnemens d'un Nonce du Pape , & convaincre ses auditeurs que les Courtisans & les gens du monde connoissent souvent mieux que le Pape & ses Evêques, les règles de l'Evangile , & les principes de l'équité naturelle.

Résolution
des treize
Cantons
Suisses sur
l'affaire de
la Valteline.

Il ne me reste plus qu'à donner l'extrait de la lettre que Bassompierre écrivit à Louis pour lui rendre compte du succès de la négociation. Le Maréchal narre d'une manière si naïve , si agréable , qu'on aura sans doute plus de plaisir à lire son recit même. *La Diète*, dit-il au Roi, *s'ouvrit*

vrit le 12. du mois. La première séance 1625.
 fut employée aux civilitez que les Députez ^{Journal de}
 se font entr'eux & à délibérer de la maniere ^{Bassompier-}
 dont ils viendroient me saluer. Il y eut ^{re. Tom. II.}
 de la contestation sur cet article. Quelques-^{Ambassade}
 uns vouloient s'en tenir à la forme usitée de Suisse.
 nommer quelques-uns des principaux Dépu-
 tez pour me faire les complimens de l'As-
 semblée. Mais le plus grand nombre fut
 d'avis que Vòtre Majesté aiant envoyé un
 Ambassadeur extraordinaire Officier de sa
 Couronne, & leur Colonel Général, on
 devoit me rendre de plus grands honneurs
 qu'aux autres. Toute la Diète vint donc
 en Corps à mon logis, les Députez mar-
 chant selon leur rang, & les Huiſſiers de-
 vant. Le Président porta la parole & nous
 salua M. Miron & moi comme représen-
 tant Vòtre Majesté, de la manière la plus
 respectueuse qui soit en usage parmi eux. Je
 leur répondis le mieux qu'il me fut possible,
 & ils parurent contens. On me demanda
 mon heure pour nous recevoir le lendemain
 à l'Assemblée. Nous y allâmes M. Miron
 & moi. Après les avoir haranguez selon
 mon talent & ma profession, je leur pré-
 sentai ma proposition, & leur fis ensuite
 le festin accoutumé. Il fut aussi splendide
 que le temps & le lieu le permettoient. Le
 Maréchal marque ailleurs que le repas se
 donna dans la Maison de Ville, que tous
 les Députez, les Ambassadeurs, les Colo-
 nels & les Capitaines furent régalez au
 nombre de six-vingt personnes, & que plus
 de cinq cens autres mangèrent ensuite.

La

1626.

La Diète dura jusques au 20. Janvier. Les Députez entroient à neuf heures du matin, pourfuit Bassompierre, & sortoient à midi. Ceux de l'une & de l'autre Religion sont venus alternativement tous les jours conférer avec nous, & le Président de l'Assemblée nous a souvent consultez sur les choses que nous souhaitions faire agiter. La Diète m'a envoyé deux diverses députations, l'une sur l'offre des armes & de l'assistance de V^{otre} Majesté. J'en reçus d'amples remerciemens, & les Cantons vous offrirent réciproquement le plus grand secours que vous puissiez exiger selon les termes de leur alliance avec V^{otre} Majesté; c'est-à-dire, seize mille hommes. Si son service le requiert, ils seront prêts trois semaines après qu'elle m'aura envoyé ses ordres. L'autre députation regardoit diverses dettes de v^{otre} Couronne en ce païs. Mes raisons appuyées de l'argent que vous avez envoyé, ont paru une pertinente & agréable réponse. Enfin telle est la conclusion de la Diète. Tous les Cantons déclarent unanimement que la Valteline & les Comtez de Chiavenne & de Bormio appartiennent aux Grisons leurs anciens Seigneurs. On demande que ces païs leur soient restituez : on refuse passage par la Suisse à celui des détenteurs, qui ne voudra pas consentir à l'entière restitution : Enfin, on doit chercher les moiens les plus convenables de rétablir les Grisons dans leur ancien légitime héritage. Quant à la forme de la restitution, les Cantons se sont divisez entr'eux.

tr'eux. Les Protestans la demandent conformément au traité de Madrid, sans y rien changer ; & les Catholiques veulent certaines exceptions pour la seureté de la Religion dans la Valteline. Je ne doute pas qu'on ne les fasse accepter aux Grisons, ou réformer aux Cantons Catholiques, selon que Vòtre Majesté le souhaitera.

1626.

L'Assemblée donna audience au Doien de Coire qui venoit représenter les prétensions de l'Evêque & du Chapitre de cette Ville sur la Valteline. On ne lui fit aucune réponse. Il me fut renvoyé afin que j'en usasse comme je le jugerois à propos. Les Cantons Catholiques avoient écouté M. le Nonce le jour précédent. Il s'efforça de leur prouver par un long discours, qu'ils ne pouvoient traiter de la restitution de la Valteline, à moins qu'elle ne fût préalablement remise entre les mains du Pape, que ceux qui forment des prétensions dessus, ne fassent apparoir leur droit ; que Sa Sainteté n'eût reçu réparation de l'injure que vos armes lui ont faite ; enfin que le Pape ne fût seul juge & arbitre de ce qui concerne la Religion dans la Valteline. Mais contre l'attente du bon Prélat, les Cantons Catholiques ont demandé que la Valteline soit directement restituée aux Grisons, & non à Sa Sainteté. Ils se sont contentez avec beaucoup de modestie de supplier le Pape de recevoir, & Vòtre Majesté de lui faire une satisfaction convenable, si tant est qu'il ait droit de l'exiger. On n'a pas spécifié qu'elle doive précéder la restitution ; & vous êtes

1 1626. êtes associé au Pape pour juger de ce qui est nécessaire à la seureté de la Religion Catholique dans la Valteline.

Ce petit succès des espérances & des intrigues de M. le Nonce, l'a tellement irrité, qu'il s'est échapé jusques à dire des injures & à faire des reproches & des menaces aux Députez. On lui a répondu avec plus de fermeté, que je ne l'aurois attendu. Il s'avisa de me quereller un jour, & de me dire en présence des Députez que j'étois venu jeter de l'huile sur un feu capable d'embraser l'Italie & toute la Chrétienté ensuite. Monsieur, lui repartis-je, ma négociation l'appaisera bien-tôt, si vous voulez me promettre de ne le souffler pas davantage. Piqué de ma réponse, il s'adresse aux Députez & leur dit : vous voyez, Messieurs, comment le Roi de France, non content d'enlever un dépôt mis entre les mains du Pape, l'accuse encore d'être cause de la guerre. Ce n'est pas le Roi Très-Chrétien qui parle au Pape, repliquai-je : mais le Maréchal de Bassompierre répond aux interprétations malignes que M. Scapi donne aux actions & aux desseins de Sa Majesté. Enfin, Sire, ce Prélat chagrin de voir ses projets déconcertez, partit deux jours avant la conclusion de la Diète en se plaignant de ce que les Cantons Catholiques l'avoient trompé & abandonné. Il les menaça même de l'indignation du Pape, sur ce qu'ils demandent que la Valteline soit restituée aux Grisons & non à Sa Sainteté ; sur ce qu'ils entreprennent de se faire arbitres de ce qui concerne

LOUIS XIII. LIV. XXII. 381

ne la seureté de la Religion Catholique 1626.

is un pais ; sur ce qu'ils ajugent la position de la Valteline aux Grisons , sans au-
 égard aux droits de l'Evêque & du Cha-
 re de Coire ; sur ce qu'ils renvoient le
 puté de ces Messieurs alliez de la Nation
 vétique recevoir sa réponse de la bouche
 n Ambassadeur de France ; enfin , sur ce
 dans le jugement d'une affaire purement
 rituelle , ils vous ajoignent au Pape.
 s Suisses ne s'ébranlèrent ni des re-
 ches , ni des menaces du Nonce.
 mes dans leur résolution , ils la font
 voir à Louis , à Urbain , au Cardinal
 berin , & au Duc de Feria Gouver-
 ur de Milan , & leur écrivent des let-
 s pour les supplier d'apporter de leur
 t tous les tempéramens propres à faci-
 r un accommodement général.

Comme les Cantons Protestans témoi- Négociation
 oient moins d'ardeur que les Catholi- de la paix
 es pour l'accommodement de l'affaire des Réfor-
 la Valteline, parce qu'il étoit à crain- mez de
 e que Louis délivré des embarras qu'elle France.

causoit , ne pensat sérieusement à
 endre la Rochelle & à réduire le parti
 formé , d'Herbaut Secrétaire d'Etat,
 ormoit exactement le Maréchal de Bas-
 npierre du dessein que le Roi témoi-
 oit de donner la paix à ses fujets Ré-
 mez , afin que le Maréchal insinuât
 c Suisses de la même Communion, que
 Roi ne penseroit désormais qu'à s'op-
 er aux vastes projets de la Maison
 utriche , & à secourir les Princes d'Al-

Ambassade
 de Bassom-
 pierre en
 Suisse.

Mémoires
 de Roban.
 Liv. III.

lema-

1626. l'Allemagne opprimée par l'Empereur. Donnons le détail & les motifs de la seconde paix accordée aux Réformez de France.

*Histoire du
Ministère
du Cardinal
de Richelieu.
1626.*

*Mercure
Français.
1626.*

*Vittorio Si-
vi, Memo-
rie Recondi-
te. Tom. VI.
Pag. 56. 57.
58. &c.*

Elle suivit de près la Diète de Soleure. La Cour la souhaitoit peut-être plus que les Réformez : Et cependant le Cardinal de Richelieu sut si bien ménager tout, que ni les Réformez, ni les Rochelois en particulier, ne purent obtenir des conditions avantageuses. On les laissa se repaître de la vaine imagination que le Roi d'Angleterre seroit du moins garant du traité. Voici comment il fut enfin conclu. Le Cardinal de Richelieu en avoit plus d'envie qu'aucun autre. Pendant que les Réformez auroient les armes à la main, il ne pouvoit dissiper facilement le Parti formé contre lui. Car enfin, on ne prétendoit rien moins que de mettre à la tête de la faction, le Duc d'Anjou frère unique du Roi. Mais Richelieu vouloit du moins sauver les apparences par un traité le moins avantageux aux Réformez qu'il seroit possible. Témoigner trop d'ardeur pour l'accommodement, c'étoit les rendre plus fiers. Voilà pourquoi le Cardinal faisoit parler & agir le Roi comme s'il eût pris la résolution de réduire enfin la Rochelle.

Le Maréchal de Praslin qui commandoit les troupes de Sa Majesté postées autour de cette Ville, tombe malade vers la fin de l'année précédente, & meurt peu de temps après. Ornano Colonel des Corfès autrefois Gouverneur du Duc d'Anjou,

d'Anjou, & maintenant son principal Confident eut le Bâton de Praslin. Louis donna cette satisfaction à son frère qui prenoit fort à cœur l'élevation d'un homme dont il suivoit aveuglément les conseils. Le Maréchal de Thémynes eut ordre d'aller commander à la place de Praslin. Pour réparer le mauvais succès de ses entreprises contre le Duc de Rohan dans le Languedoc, Thémynes ferra la Rochelle de si près, que les Réformez étoient en danger de succomber à la tentation d'accepter la paix aux conditions offertes par la Cour, si le Duc de Rohan ne les avoit soutenus en les flatant du prompt secours que Charles Roi d'Angleterre faisoit espérer à Soubize. Il y avoit plus d'artifice que de réalité dans les bonnes paroles de Sa Majesté Britannique. Le Duc de Buckingham eût bien voulu se venger de la France, & particulièrement du Cardinal de Richelieu qu'il haïssoit. Mais Charles & son Favori sacrifioient volontiers leurs autres passions à celle de retirer le Palatinat des mains du Duc de Bavière & des Espagnols. La chose paroïssoit presque impossible, à moins que la France n'entrât dans la ligue projetée contre la Maison d'Autriche. Convaincu que l'envie de ruiner le parti Réformé, est le plus grand & peut-être l'unique obstacle qui empêche Louis & ses Ministres de rompre avec l'Espagne. Buckingham concerta avec les États Généraux des Provinces-Unies les moyens de réduire la Cour de France

1626.

France à donner la paix aux Réformez. On ne pouvoit prendre la Rochelle sans une Armée Navale, & Louis n'en avoit point. Il fallut louer des Vaisseaux l'année dernière en Hollande & en Angleterre. Charles & les Etats Généraux les redemandent en même temps, Louis consent à rendre le grand Vaisseau de guerre que Charles lui a prêté: mais il prétend que les autres vendus par des Marchands Anglois lui appartiennent en propre. Buckingham les veut avoir absolument, & fait prendre & saisir les Vaisseaux des Marchands François comme par droit de représailles. Il s'emporte, il menace que le Roi son maître assistera Soubize & les Réformez: il proteste que SaMajesté Britannique ne souffrira jamais que ceux de sa Religion soient opprimez. Buckingham avoit plus d'une vue en faisant ainsi le mauvais contre la France. Outre son dessein de réduire Richelieu à se désister de son Projet d'abattre le parti Réformé, avant que de s'engager dans une guerre étrangère, Buckingham tâchoit d'appaïser les Puritains d'Angleterre furieusement échauffez contre lui: leur Parti appuié des grands Seigneurs jaloux de la fortune du Favori prévaloit dans le Parlement.

Les Etats Généraux demandèrent leurs vaisseaux avec plus de modestie & de civilité. Cependant ils ordonnent à l'Amiral Houttein de les ramener dans leurs Ports, & il partit en effet au commencement

ment de cette année. Aersens fut en-voïé Ambassadeur extraordinaire à Paris sous prétexte de remontrer les raisons pressantes que ses maîtres avoient de rappeler Houtstein : mais le véritable motif de l'Ambassade , c'étoit de tenter s'il y avoit quelque espérance d'engager Louis à donner la paix à ses sujets Réformez , & de le mettre de la partie projetée contre la Maison d'Autriche. Richelieu plus fin que les Anglois & les Hollandois , se sert d'eux , afin de persuader aux Réformez & aux habitans de la Rochelle de recevoir les conditions que le Roi veut donner. Et cependant il fait négocier sous main la paix de la Valteline en Espagne. Le Comte Duc profite de l'occasion ; trop heureux que la France maîtresse des Suisses & sollicitée de toutes parts d'employer ses forces contre l'Espagne , pense à le laisser en repos. Le Marquis de Blainville faisoit si mal dans son Ambassade à la Cour d'Angleterre , que bien loin de réconcilier les esprits , il les aigrissoit davantage. On dépêche Bautru à Londres , homme qui a su faire une assez belle fortune auprès de Louis XIII. & du Cardinal de Richelieu , en disant de bons mots. Plus souple & plus délié que Blainville , il flatte le Roi Charles & son Favori , & leur insinue que Louis n'est point éloigné de donner la paix aux Réformez , ni de s'unir à Sa Majesté Britannique contre la Maison d'Autriche.

1626.

1626. Sur ces assurances le Comte de Holland & le Chevalier Carleton reçoivent ordre de négocier à Paris la paix des Réformez, & de leur faire bien comprendre qu'il n'y a rien à espérer pour eux de la part des Protestans étrangers, à moins qu'ils ne se contentent des conditions raisonnables que le Roi leur accorde, & que le bien public de l'Europe demande que Louis délivré de l'embaras d'une guerre civile, soit en état d'employer toutes ses forces au dehors. Les Ambassadeurs des Provinces-Unies, de Venise, & de Savoie se joignent à ceux d'Angleterre. Tous pressent unanimement Louis d'appaiser enfin les troubles domestiques de France, de penser sérieusement aux moyens de renverser les Projets de l'Empereur & du Roi d'Espagne. Louis donne de grandes espérances, & le Cardinal de Richelieu promet des merveilles, dès que les Réformez voudront se soumettre au Roi. Les Ministres étrangers agissent incontinent de concert auprès de la Duchesse de Rohan qui se trouve à Paris, & auprès des Députez que la Rochelle & les autres Villes unies ont à la Cour, ces Messieurs pressent une prompte acceptation des conditions un peu plus douces que les précédentes. Le Duc de Rohan & les Communautéz Réformées purent d'autant moins se défendre des instances redoublées des Ambassadeurs, que le Comte de Holland & le Chevalier Carleton s'offroient de donner une promesse par écrit au nom du Roi leur maître,

maître , par laquelle il s'engageroit d'obtenir bien-tôt la démolition du Fort Louis , selon la parole que Sa Majesté Très-Chrétienne avoit donnée de l'accorder en considération du Roi d'Angleterre. C'étoit l'article qui causoit les plus grandes difficultez , & qui retardoit la conclusion de l'affaire. 1626.

Il seroit inutile de rapporter ici les conditions d'une paix que la Cour , & les Réformez prétendoient rompre à la première occasion ; ceux-ci , en cas que le Fort Louis ne fût pas démoli , & le Cardinal de Richelieu , lorsque supérieur à ses ennemis , il n'auroit plus rien à craindre au dedans. Elle fut conclue le 6. Février ; & acceptée par les Députez généraux des Eglises Réformées de France , par les Députez particuliers des deux frères Rohan & Soubize , enfin par ceux des Villes de la Rochelle , de Montauban , de Castres , de Nîmes , d'Uzès , de Milhau , & des Cévennes. Au mois de Mars , le Roi donna un Edit en conséquence de la paix. Il fut vérifié au Parlement de Paris le 3. du mois suivant. *La Cour de France*, dit judicieusement le Duc de Rohan à propos de cette affaire , *en trompant l'Angleterre & tous les Princes conféderez , s'est trompée elle-même. - On n'a rien fait qui ne retourne à l'utilité de l'Espagne ; à l'oppression des allies de la Couronne & au dommage de la France.* Je ne puis m'em-

Gramond,
Hist-ria-
rum Gallia
Lib. XIV.

378 HISTOIRE DE

1626.

La Diète dura jusques au 20. Janvier. Les Députez entroient à neuf heures du matin , pourfuit Bassompierre , & sortoient à midi. Ceux de l'une & de l'autre Religion sont venus alternativement tous les jours conférer avec nous , & le Président de l'Assemblée nous a souvent consultez sur les choses que nous souhaitions faire agiter. La Diète m'a envoyé deux diverses députations , l'une sur l'offre des armes & de l'assistance de V^{otre} Majesté. J'en reçus d'amples remerciemens , & les Cantons vous offrirent réciproquement le plus grand secours que vous puissiez exiger selon les termes de leur alliance avec V^{otre} Majesté ; c'est-à-dire , seize mille hommes. Si son service le requiert , ils seront prêts trois semaines après qu'elle m'aura envoyé ses ordres. L'autre députation regardoit diverses dettes de v^{otre} Couronne en ce pais. Mes raisons appuyées de l'argent que vous avez envoyé , ont paru une pertinente & agréable réponse. Enfin telle est la conclusion de la Diète. Tous les Cantons déclarent unanimement que la Valteline & les Comtez de Chiavenne & de Bormio appartiennent aux Grisons leurs anciens Seigneurs. On demande que ces pais leur soient restituez : on refuse passage par la Suisse à celui des détenteurs , qui ne voudra pas consentir à l'entière restitution : Enfin , on doit chercher les moiens les plus convenables de rétablir les Grisons dans leur ancien légitime héritage. Quant à la forme de la restitution , les Cantons se sont divisez entr'eux.

tr'eux. Les Protestans la demandent conformément au traité de Madrid, sans y rien changer ; & les Catholiques veulent certaines exceptions pour la seureté de la Religion dans la Valteline. Je ne doute pas qu'on ne les fasse accepter aux Grisons, ou réformer aux Cantons Catholiques, selon que Vòtre Majesté le souhaitera.

1626.

L'Assemblée donna audience au Doien de Coire qui venoit représenter les prétensions de l'Evêque & du Chapitre de cette Ville sur la Valteline. On ne lui fit aucune réponse. Il me fut renvoyé afin que j'en usasse comme je le jugerois à propos. Les Cantons Catholiques avoient écouté M. le Nonce le jour précédent. Il s'efforça de leur prouver par un long discours, qu'ils ne pouvoient traiter de la restitution de la Valteline, à moins qu'elle ne fût préalablement remise entre les mains du Pape, que ceux qui forment des prétensions dessus, ne fassent apparoir leur droit ; que Sa Sainteté n'eût reçu réparation de l'injure que vos armes lui ont faite ; enfin que le Pape ne fût seul juge & arbitre de ce qui concerne la Religion dans la Valteline. Mais contre l'attente du bon Prélat, les Cantons Catholiques ont demandé que la Valteline soit directement restituée aux Grisons, & non à Sa Sainteté. Ils se sont contentez avec beaucoup de modestie de supplier le Pape de recevoir, & Vòtre Majesté de lui faire une satisfaction convenable, si tant est qu'il ait droit de l'exiger. On n'a pas spécifié qu'elle doive précéder la restitution ; & vous
êtes

1626. une assez belle leçon aux successeurs de Servin. Omer Talon son Collègue devint premier Avocat Général ; & Jérôme Bignon , ce Magistrat si recommandable par son intégrité , par son érudition , & par sa piété fut nommé pour être le second. Chacun applaudit à ce choix , & tout le monde avoua que la place de Servin ne pouvoit être mieux remplie.

Un fade imitateur de l'incomparable M. de Thou trouve deux taches à la réputation de Servin ; sa haine trop opiniâtre contre les Jésuites, & sa grande ardeur à défendre les libertez de l'Eglise Gallicane & l'indépendance des Souverains contre les Papes. Réfuter une pareille impertinence , ce seroit perdre son temps. Elle prouve assez que l'Historien dont je parle, bien loin de marcher sur les traces du grand homme qu'il se propose pour modèle, écrit sans discernement & sans connoissance. Les personnes judicieuses estimeront toujours le zèle avec lequel Servin s'est opposé aux usurpations injustes des Papes. On lui fera bon gré de ce que peu de jours avant sa mort , il se signala encore dans le différend du Parlement de Paris avec le Clergé de France, dont l'Assemblée duroit encore dans les derniers jours de l'année précédente & au commencement de celle-ci. Plût à Dieu que la belle mort de cet illustre Magistrat eût été différée de huit ou quinze jours : Il auroit parlé aussi fortement contre le pernicieux Livre de Santarel Jésuite, que pour le sou-

soulagement du peuple. Servin aimoit 1626.
la Patrie, il étoit ennemi déclaré des fauf-
ses prétentions de la Cour de Rome, il
détestoit la mauvaife doctrine des Jefuites.
Si Louis XIII. fût allé quelques jours
plus tard au Parlement, l'Avocat Géné-
ral fût mort dans l'exercice de fes trois
vertus favorites, en plaidant pour le peu-
ple, en défendant les libertez de l'Eglife
Gallicane contre des Evêques lâches &
intérefsez, & en combattant les dogmes
des Jefuites auxquels il s'oppofa durant
toute fa vie. Avant que de reprendre la
suite des affaires d'Etat en France & dans
les païs étrangers, je dois dire quelque
chofe de la conteftation du Parlement de
Paris avec l'Assemblée du Clergé, de la
condamnation du Jefuite Santarel, &
de la manière dont fes confrères de Fran-
ce défavoüèrent fon Livre.

L'Assemblée que le Clergé tint à Paris Différend
l'année dernière, fut une des plus nom- du Parle-
breufes. Trois Cardinaux, huit Métro- ment de Pa-
politains, trente Evêques, & cent Dépu- ris avec
tez du fecond Ordre s'y trouvèrent. On l'Assemblée
y traita de diverfes affaires. Plusieurs du Clergé de
réglemens fur la Discipline Eccléfiastique, France.
& touchant la Jurifdiction Epifcopale au
regard des Religieux qui s'en prétendent
exempts, y furent publiez. Elle accor-
da une fomme confidérable d'argent au
Roi par forme de *don gratuit*, nonob-
ftant l'opposition de plusieurs Députez, *Mercuré*
qui vouloient que le Clergé donnât de- *François.*
formais avec plus de réferve. Enfin, vers 1626.

1626. la fin de l'année le Cardinal de Richelieu
Gramond, Historiarum Gal- fit proposer par ses amis la condamnation
lia L. XV. de certains Libelles, où le Roi & ses Mi-
Siri Memo- nistres étoient étrangement décriez à cau-
rie Recon- se des alliances faites avec les Protestans
dit. Tom. & de la guerre commencée en Italie. Le
VI. Pag. Roi de France n'est pas d'accord avec lui-
51. 52. même, disoit-on dans un de ces Libelles : il
fait la guerre aux Hérétiques dans son Ro-
yaume, & il les soutient au dehors contre
les Catholiques. Sa Majesté donne de
grands secours aux Etats Généraux des
Provinces - Unies, elle entreprend de ré-
tablir un Electeur hérétique légitimement
dépoüillé de son domaine & de sa dignité ;
elle fait une ligue avec le Sénat de Venise
& le Duc de Savoie en faveur des Grisons
Protestans, au préjudice des Valtelins Ca-
tholiques. Charles Emmanuel & les Vé-
nitienens ne sont pas plus épargnez. On les
traite d'hypocrites & de gens qui n'ont
point d'autre Religion que leur intérêt.
Les Auteurs soutenoient que le Roi d'Es-
pagne devoit secourir les Réformez de
France, puis que Louis assistoit les Pro-
vinces-Unies & les Protestans d'Allema-
gne, & que les Ministres de Sa Majesté
Très-Chrétienne la trompoient par cette
fausse maxime d'Etat, qu'un Souverain
doit toujours s'opposer à l'agrandissement
de ses voisins.

On agite encore diverses questions dans
ces écrits ; si les Etats généraux du Roiaume
de France, ne doivent pas en conscien-
ce déclarer à Louis que les alliances avec
les

les Hérétiques , sont criminelles : si les Souverains Catholiques ne commettent point un péché mortel , en permettant par leur silence & par leur dissimulation, que la France les contracte & les entretienne : si Louis n'a point encouru l'excommunication en faisant des choses capables d'introduire l'hérésie en des pays, où il n'y a jamais eu d'autre Religion que la Catholique ; si les mauvais Conseillers de ce Prince ne sont pas excommuniés comme lui : si on ne doit pas recourir à la force & prendre les armes pour empêcher que le Roi de France ne fasse la guerre aux Catholiques : s'il n'est pas permis aux sujets de se soulever contre un Roi qui gouverne tyranniquement : si dans le mauvais état de leur Monarchie, les François ne doivent point élire un Chef capable de protéger la Religion Catholique opprimée, & sur quel Prince ils peuvent jeter les yeux. Enfin dans les réponses à ces questions séditieuses , on décide sans façon que le Roi de France est excommunié comme faisant la guerre à Dieu même, que le Pape doit prendre en main le glaive spirituel contre un si dangereux ennemi de l'Eglise, & que tous les Princes Catholiques n'ont aucune raison légitime de se dispenser de lui déclarer la guerre. Dieu , disoient les Auteurs , a permis qu'Henri IV. son père fût assassiné pour le punir de ce qu'il se préparoit à mettre deux Princes hérétiques en possession des Etats de Clèves & de Juliers. La Maison d'Autriche

1626. *triche n'a point d'autre intérêt que de soutenir la cause de Dieu : faire la guerre à des Souverains défenseurs de la Religion Catholique ; c'est résister ouvertement à la volonté de Dieu même. Pouvoit-on pousser l'extravagance plus loin ?*

Les Magistrats condamnèrent d'abord ces misérables Libelles à être brûlez par la main du Boureau, & la Faculté de Paris les censura. Mais le Nonce Spada avoit si bien ménagé les Docteurs ignorans, ou dévouiez au Pape en Sorbonne, que la Censure se fit en termes généraux & sans spécifier aucune proposition, de peur de donner atteinte à ce que les Auteurs flétris avançoient de conforme aux prétensions de la Cour de Rome. Dès que Spada fût qu'on demandoit encore une Censure au Clergé ; il s'intrigua fortement avec les créatures du Pape dans l'Assemblée, afin que l'acte des Prélats fût conçu en termes généraux aussi bien que celui des Docteurs de la Faculté de Paris. Mais quelques Evêques de Cour aiant remontré que le Clergé devoit en cette occasion, venger la réputation du Roi & de ses Ministres attaquée dans les Libelles, Leonard d'Etampes Evêque de Chartres chargé de composer la Censure, s'étend à prouver contre les Auteurs, que les sujets ne peuvent avoir aucun sujet légitime de se soulever, & qu'il faut souffrir à l'exemple des Apôtres & des Martirs ; qu'il n'y a personne au monde qui puisse dispenser les sujets du serment de

de fidélité fait au Prince ; que les Rois ne peuvent être déposez par qui que ce soit, ni sous aucun prétexte ; & que les alliances avec les Princes infidèles ou hérétiques ne sont point absolument mauvaises, ni condamnées dans l'Ecriture. Enfin l'Evêque de Chartres défendoit le Roi, la Reine Mère, le Cardinal de Richelieu, & tous les autres gens du Conseil de Sa Majesté, d'une manière extrêmement flatueuse. Elle donnoit trop à penser que l'Auteur avoit plus d'envie de faire sa cour au Roi & à ses Ministres, qu'au Pape & à ses neveux. 1626.

L'écrit premièrement composé en François fut lû & approuvé dans l'Assemblée. On pria seulement Etampes de le mettre en Latin, afin que la pièce parût plus authentique, & qu'elle pût être entendue de tout le monde. Spada bien averti de ce qui se passe, s'intrigue plus que jamais avec les Prélats, & secondé par les Cardinaux de Sourdis, de la Rochefoucault & de la Valette, il gagne plusieurs Députés, afin d'empêcher la publication d'une Censure, où les dogmes favoris de la Cour de Rome sont réfutez au nom du Clergé de France. Octave de Bellegarde Archevêque de Sens crie entr'autres, que c'est une chose honteuse & capable de scandaliser toute l'Europe, que le Clergé de France autorise maintenant une doctrine, qu'il a combattue par la bouche du Cardinal du Perron dans la dernière Assemblée des Etats généraux. Le plus

1626. grand nombre se rend à cette raison, dont les successeurs de ces Messieurs ne se sont pas mis autrement en peine, il y a vingt ans. Cependant les actes de l'Assemblée portoient en termes précis que l'écrit de l'Evêque de Chartres y avoit été lû & approuvé en Latin & en François. Comment se tirera-t-on de cet embarras? Le plus facilement du monde. Ceux qui ont condamné la doctrine des Jésuites sur les équivoques & les restrictions mentales, bien loin de faire scrupule de s'en servir, mentent même hardiment quand leur intérêt le demande.

Les Evêques gagnés par les Cardinaux & par le Nonce crient que les régitres sont falsifiés. On oblige le Secrétaire de l'Assemblée à donner je ne sai quelle déclaration, où par un galimathias assez grossier, il reconnoît avoir pris certain murmure pour des applaudissemens & pour une approbation du texte François; & il ajoute qu'étant tombé malade ensuite, celui qui remplissoit sa place, mit à la marge du régitre que la traduction Latine avoit été pareillement lûe & approuvée. De manière que le Secrétaire guéri, auroit inféré sur ce fondement frivole, que l'Assemblée approuva l'écrit de l'Evêque de Chartres tant en François qu'en Latin. Après cette ridicule déclaration de leur Secrétaire, les Prélats ordonnent que l'approbation mise dans les actes en sera rayée, & que l'Assemblée publiera une autre Censure beaucoup plus courte &

& en termes généraux , sans entrer dans aucun détail. Ceci se passoit au mois dernier de Décembre. Le Parlement averti de cette indigne supercherie ménagée par le Nonce devenu Cardinal, donne à la réquisition de Servin Avocat Général, un Arrêt par lequel il est ordonné au Procureur Général d'informer des pratiques faites par des étrangers dans le Clergé : ce fut un ménagement gardé au regard de Spada qu'on ne vouloit pas nommer. Le Parlement défendoit ensuite aux Evêques de publier, & aux Libraires d'imprimer, ou de vendre une autre Censure que celle de la façon de l'Evêque de Chartres solennellement approuvée le 13. Décembre dans l'Assemblée du Clergé. Les Magistrats rendent quelque temps après un autre Arrêt par lequel ils défendent aux Députés du premier & du second Ordre de s'assembler, ni de traiter d'aucune affaire, puis qu'ayant présenté leurs Cahiers au Roi, l'Assemblée est finie dès-lors, & que chacun d'eux doit s'en retourner dans son Diocèse.

Nonobstant la défense du Parlement, les Députés se trouvent à Sainte Geneviève de Paris, dont le Cardinal de la Rochefoucault étoit Abbé. Là ils désavouent hautement la Censure composée par l'Evêque de Chartres, & en dressent une autre en termes généraux & fort succincte, que le Cardinal de la Valette signe comme Président. Les Evêques d'Avanches, de Soissons, & de Chartres publient

1626. incontinent un acte par lequel ils consent à ce que le Clergé a fait dans la maison Abbaticale de Sainte Geneviève, pourvu que Messieurs les Prélats déclarent aussi de leur côté qu'ils reçoivent ces trois propositions; *que les sujets ne peuvent avoir aucune raison légitime de se révolter contre leur Souverain; que personne n'a droit de les dispenser de leur serment de fidélité, & qui que ce soit n'a la puissance de priver le Roi de sa Couronne.* Le 3. Mars le Parlement enjoint au Procureur Général d'informer contre les Prélats qui continuent de s'assembler, tantôt dans une maison, & tantôt dans une autre. Chagrins de se voir si vivement poursuivis, ils publient une déclaration au nom de sept Métropolitains, de vingt Evêques, & de plusieurs Députés du second Ordre. On y soutenoit que le Parlement n'a aucune Jurisdiction sur ceux qui représentent tout le corps du Clergé de France, que les Arrêts signifiez aux Prélats assemblez à Paris, sont nuls, & que les Evêques ont droit de s'assembler pour aviser à ce qui regarde la Religion. Nouveaux Arrêts du Parlement. Il condamne la déclaration des Prélats, comme *destructive des Loix fondamentales du Roiaume.* Destrapes Archevêque d'Auch & Miron Evêque d'Angers ont ordre de comparoir en personne devant les Magistrats, l'un comme le premier des Métropolitains, & l'autre comme le plus ancien des Evêques qui ont signé la déclaration. Enfin, les
Ma-

Magistrats enjoignent à tous les Prélats 1626.
 qui se trouvent à Paris de se retirer dans
 leurs Diocèses avant la fête de Pâques,
 sous peine de la saisie de leur tempo-
 rel. Afin de prévenir les suites fâcheu-
 ses qu'auroit peut-être une affaire à laquel-
 le la Cour de Rome prenoit un grand in-
 térêt, le Roi l'affoupit par une évocation
 à son Conseil. Urbain fut si content de
 ses fidèles Evêques de France, qu'il leur
 écrivit un Bref honnête, pour les remer-
 cier de ce qu'ils n'avoient pas voulu don-
 ner atteinte à son arrogante prétension de
 déposer les Rois en certains cas, & d'ab-
 soudre les sujets de leur serment de fi-
 délité.

L'Université de Paris étoit encore aux Condamna-
 prises avec les Jesuites durant ces contes- tion d'un
 tations entre le Parlement & le Clergé. Livre de
 Chagrins des reproches sanglans qu'ils Santarel
 effuoient sans cesse sur la mauvaise doc- Jesuite.
 trine des grands Auteurs de la Société, les
 bons Pères publient sous un nom emprun-
 té je ne sai quelle Apologie de leurs senti-
 mens & de leur conduite. Les gens de *Mercur*
 l'Université se contentent de réimprimer *François*
 la pièce avec des notes marginales qui 1626.
 prouvoient la fausseté des principaux
 moiens allégués pour la justification des
 Jesuites. Les choses étoient si bien avé- *Gramond,*
 rées, qu'ils craignirent de perdre enfin *Historiarum*
 ce qui leur restoit de réputation auprès *Gallie*
 des gens qui se font un mérite de ne vou- *Lib. XV.*
 loir pas connoître la vérité. Coton leur
 Supérieur Provincial à Paris, & Segueran
 Con-

1626. Confesseur du Roi lui présentent au nom de leurs confrères une de ces requêtes qu'on nomme *Placet*. On y supplioit très-humblement Sa Majesté d'interposer son autorité, afin d'empêcher que le Recteur & les autres gens de l'Université, ne continuassent de noircir la Société par les Libelles calomnieux qu'ils publioient sans cesse contr'elle. L'Université présente incontinent un autre *Placet*. Le Recteur & les Procureurs demandoient à Louis de ne les point condamner sans les entendre : & ces Messieurs s'offroient de prouver devant le Parlement de Paris, ou devant tous autres Juges qu'il plairoit à Sa Majesté de nommer, la vérité des accusations formées contre les Jésuites.

*Vittorio
Siri, Memo-
rie Recondi-
te. Tom. VI.
Pag. 120.
121.*

Jamais Livre ne vint plus mal à propos pour eux en France que celui de Santarel, de l'*Hérésie & du Schisme*. Il fut publié l'année dernière à Rome dans toutes les formes avec l'approbation de *Vitelleschi* Supérieur général de la Compagnie, & on le vid à Paris durant ces brouilleries. Il contenoit des propositions plus outrées que celles dont les Universitez faisoient un procès aux Jésuites, & l'Auteur y parloit plus rondement qu'aucun autre. Non content de dire que le Pape a le pouvoir de déposer les Souverains hérétiques ou schismatiques, Santarel soutenoit que le Pontife de Rome, dont le tribunal est le même que celui de *Jesus-Christ*, disoit-il, a droit de donner des tuteurs aux Rois incapables de gouverner leurs sujets, & de les

les déposer même s'il le juge à propos , 1626.
 aussi bien que ceux qui négligent de remplir leurs devoirs , qui rejettent les avis & les corrections du Pape , & qui ne se mettent pas en peine de défendre l'Eglise. On fut surpris dans le monde que le Cardinal de Savoie eût permis qu'un pareil ouvrage lui fût dédié ; car enfin , si les principes en sont véritables , & si l'Auteur raisonne conséquemment , Urbain étoit en droit de déposer Charles Emmanuel père du Cardinal. Le Pape trouva plus d'une fois ce Prince fort indocile. Dès que le Livre de Santarel paroît à Paris , on extrait promptement les propositions les plus criantes , on les porte aux Gens du Roi avec l'ouvrage , & à leur réquisition le Parlement le condamne à être brûlé par la main du Boureau , & ordonne au Supérieur Provincial , aux trois Recteurs des Maisons de Paris , & à trois des plus anciens Jésuites de comparoître le lendemain pour être entendus sur la doctrine enseignée dans le Livre de Santarel.

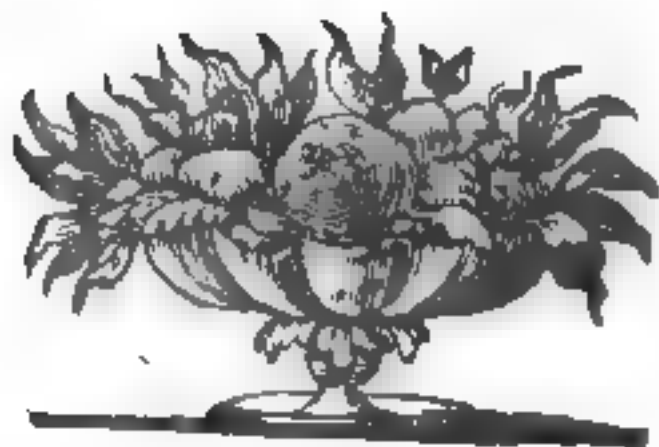
Les Jésuites sont des gens fins , déliés , & habiles dans les affaires du monde ; il faut leur rendre cette justice. Je remarque seulement avec quelque surprise qu'ils semblent tout autres , quand ils sont dans la nécessité de répondre devant le Parlement de Paris. On les prendroit pour de francs innocens. Est-ce que la gravité de ces Magistrats éclairez & pénétrans déconcerte les gens du monde les plus hardis ? Les Jésuites espèrent-ils de leur en imposer

1626. ser par je ne fai quelle simplicité affectée? Quoi qu'il en soit, les réponses de Coton & de ses confrères aux interrogations du Parlement, sont bien la chose du monde la plus divertissante. *Parlez-nous franchement*, leur dirent les Magistrats. *Croiez-vous que le Pape puisse excommunier le Roi, délier ses sujets de leur serment de fidélité & mettre son Roiaume en proie?* Ob! *Messieurs*, répondent les bons Pères : *excommunier le Roi! C'est le fils aîné de l'Eglise: il ne fera jamais rien qui oblige le Pape à en venir à cette extrémité.* Et sur ce que le Parlement demande si leur Général ne croit pas que le Pape ait une pareille autorité : *Nôtre Père Général est à Rome, repartent Coton & ses confrères: Il ne peut pas se dispenser d'approuver la doctrine communément reçüe dans le pais.* Et vous, reprirent les Magistrats, *croiez-vous ce qu'on s'enseigne à Rome touchant ces articles?* Non, *Messieurs*, disent les Jesuites : *nous avons des sentimens tout-à-fait contraires. Et que feriez-vous, si vous étiez à Rome?* ajoutèrent les gens du Parlement. *Nous parlerions comme les autres*, repliquent les Jesuites. Coton s'apperçut bien que le Parlement ne se paieroit point de ces réponses niaises en apparence. Car enfin elles donnoient assez à connoître que les Jesuites regardoient du moins les sentimens de leur Santarel comme problématiques, & qu'il est permis d'embrasser, ou de rejeter selon le pais où chacun se trouve. Et c'est une chose sur laquelle les
Ma-

Magistrats ne vouloient point de composition : ils demandoient une réponse positive. Coton prie donc le Parlement d'accorder à ses confrères la liberté de conférer quelque temps ensemble. On la leur donne, après une demi-heure de délibération dans une chambre voisine, les Jésuites reviennent & déclarent au Parlement, qu'ils se conformeront tous à la doctrine de la Sorbonne, & qu'ils souscriront aux décisions du Clergé de France sur les propositions de Santarel. On leur demanda cette déclaration par écrit, & ils obtinrent un délai de trois jours afin de la concerter entr'eux. 1626.

Ce fut inutilement que les Jésuites de la Cour s'intriguèrent, afin que le Roi dispensât leurs confrères d'une démarche qui mécontenteroit le Pape & leur Supérieur Général. Le Cardinal de Richelieu qui n'aimoit pas autrement les bons Pères, dit nettement en plein Conseil que dans une affaire où il s'agissoit de la puissance souveraine, & de la sûreté de la personne de Sa Majesté, elle devoit laisser agir le Parlement, en cas que les Jésuites refusassent d'obéir à un Arrêt de cette importance. De peur de s'exposer au danger d'être chassés une seconde fois du Roiaume, ils dressent au plus vite une déclaration signée de Coton & de douze autres, & la portent au Roi. *Nous desavouons & détestons, y disoit-on, la doctrine contenue dans le Livre de Santarel, sur ce qui concerne la personne des Rois, leur au-*
torité,

1626. *torité, & leurs Etats. Nous reconnoissons que Leurs Majestez relèvent immédiatement de Dieu, & nous répandrons volontiers nôtre sang pour la confirmation de cette vérité. Enfin, nous promettons de souscrire à la Censure que le Clergé, ou la Sorbonne feront de cette pernicieuse doctrine, & de ne rien enseigner de contraire à ce que le Clergé, les Universitez du Roiaume, & la Sorbonne déclareront sur les propositions extraites du Livre de Santarel. C'est ici le dernier acte public de la vie du fameux P. Coton Confesseur d'Henri IV. Il mourut quatre jours après avoir signé la déclaration : & quelques-uns disent que cette fâcheuse affaire avança la fin de ses jours. Le 4. Avril le Livre de Santarel fut flétri par une vigoureuse Censure de la Faculté de Théologie à Paris. Les créatures du Pape en Sorbonne n'osèrent garder aucun ménagement : l'affaire étoit trop criante.*





HISTOIRE

DU REGNE

DE

LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE XXIII.

UN des grands malheurs de l'Europe au temps dont j'écris l'Histoire, c'étoit, dit un sage Vénitien, d'avoir trois jeunes Monarques presque également puissans & amoureux de la gloire, remplis de projets fort différents, & d'accord en une seule chose, de se laisser aveuglément conduire par leurs Favoris, Olivarez, Buckingham, & Richelieu. Ces trois Messieurs se haïssoient mortellement l'un l'autre. Quand les Rois traitoient ensemble, chacun des Favoris cherchoit

1626. Négociation secrète entre la France & l'Espagne sur l'affaire de la Valteline.

moins

406 HISTOIRE DE

1626. moins l'avantage de son maître, qu'à tromper le Favori avec lequel il négocioit, à lui donner du ridicule dans le monde, & à lui tendre des pièges pour le rendre suspect & odieux dans son pais & aux alliez du Roi qu'il servoit. Richelieu étoit le plus habile & le plus délié des trois. Il trompa Buckingham, en le laissant se flater que le Roi de France pensoit à entrer dans la ligue proposée contre la Maison d'Autriche. L'Anglois leurré de cette fausse espérance, contraignit les Réformez à recevoir les conditions que Louis vouloit bien leur donner: chose que le Cardinal souhaitoit avec une extrême passion. Car enfin, une guerre civile en France étoit un obstacle presque invincible à l'établissement de son autorité, & à la dissipation du parti formé contre lui. La paix avec les étrangers ne lui étoit pas moins nécessaire. Richelieu espéroit que l'Espagne effraïée du succès de la négociation de Bassompierre en Suisse, renonceroit à ses prétensions de faire passer ses troupes par la Valteline, qu'elle consentiroit au rétablissement des Grisons dans leur Souveraineté, & qu'elle accorderoit des conditions avantageuses à la France, pour se délivrer d'une puissante diversion en Italie, & pour empêcher Louis de se joindre plus étroitement au grand nombre d'ennemis que la Maison d'Autriche avoit sur les bras. Mais le Comte Duc fut plus fin que le Cardinal en cette rencontre. Olivarez fait si bien pro-

Journal du Cardinal de Richelieu.

Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu.
1626.

Gramond, Historiarum Gallia Lib. XV.

Nani, Historia Veneta. Lib. VI.
1626.

Vittorio Siri, Memorie Recondite. Tom. VI. Pag. 92. 93. 94. &c.

profiter de l'empressement que Richelieu 1626.
témoigne à finir l'affaire de la Valteline,
qu'en abandonnant des choses auxquelles
Sa Majesté Catholique ne pouvoit raison-
nablement prétendre, il réduit la France
à l'acceptation d'un traité peu honorable,
& à la nécessité de mécontenter ses alliez
d'Italie, d'irriter les Anglois qui atten-
dent que la France se ligue avec eux con-
tre la Maison d'Autriche, & de ne pou-
voir secourir autrement les ennemis de
l'Empereur & du Roi d'Espagne, qu'en
donnant sous main de l'argent aux États
Généraux des Provinces-Unies, au Roi
de Danemark & aux Princes Protestans
d'Allemagne. Développons, il en est
temps, la négociation du traité conclu
secrètement entre le Comte Duc d'Oliva-
rez, & Du Fargis Ambassadeur de France
en Espagne, sur l'affaire de la Valteline.
Il causa un étrange vacarme dans toute
l'Europe.

Le Favori du Roi d'Espagne aiant té-
moigné plus d'une fois de grandes dispo-
sitions à terminer enfin le différend, Du
Fargis reçut des ordres réitérez de répon-
dre que les deux Couronnes s'accorde-
roient bien-tôt, pourvû que l'Espagne se
désistât de la prétension du passage de ses
troupes par la Valteline, & que Philippe
consentît que les Grisons rentrassent en
possession de leur Souveraineté, avec
les précautions raisonnables pour la seu-
reté de la Religion Catholique dans la
Valteline. Le Marquis de Ramboüillet
fut.

1626. fut chargé de dire la même chose aux gens du Conseil de Madrid. On l'y envoieit extraordinairement faire les complimens du Roi & des deux Reines de France, sur la naissance d'une Princesse, dont Elizabeth Reine d'Espagne accoucha vers la fin de l'année dernière. Comme le Cardinal de Richelieu souhaitoit que le différend sur la Valteline s'accommodât incessamment, il fallut négocier à l'insçu des alliez de Louis en Italie. On craignoit que le Sénat de Venise attentif aux démarches des deux Couronnes, & jaloux de conserver aux Grisons la Souveraineté de la Valteline aussi entière qu'il seroit possible, ne formât des difficultez sur les articles qui lui paroïtroient trop avantageux à la France, & sur tout à l'Espagne, Monarchie contre laquelle les Vénitiens étoient beaucoup plus en garde: qu'ils ne pressassent l'entière exécution du traité de Madrid que les Cantons Suisses Protestans & les Grisons demandoient avec instance: enfin que le Sénat ne s'opposât à la moindre diminution de la Souveraineté des Grisons, sous prétexte de pourvoir à la seureté de la Religion Catholique. Il étoit encore fort vrai-semblable que le Duc de Savoie, toujours occupé de ses projets d'agrandissement & de conquêtes, remueroit Ciel & Terre, afin d'empêcher la conclusion de l'accommodement, & d'engager les deux Couronnes à une rupture ouverte. Mais quel moien de négocier une paix sans la participation de ceux

ceux avec qui vous êtes entrez en ligue pour faire la guerre? Voici la subtilité, parlons franchement, la fourberie, dont Richelieu fertile en pareils expédiens, s'avise. 1626.

Il fait dire sous main à Du Fargis de négocier & de conclure même aux conditions qu'on lui a marquées, quoi que le Roi ne lui envoie aucun pouvoit, & de n'écrire rien en Cour avant la signature du traité, duquel on obtiendra sans peine l'agrément & la ratification. Mais de peur que jaloux en apparence de son autorité, Louis ne prêtât l'oreille aux ennemis du Cardinal, s'ils venoient une fois à l'avertir que Richelieu avoit ordonné de sa tête la conclusion d'un traité, à l'inscû du Roi & de ses alliez, le délié Ministre ménage les choses avec une si grande dextérité, que tout paroît venir originairement de la Reine Mère, & que le monde s'imagine qu'à la persuasion du P. de Berulle Supérieur général des Prêtres de l'Oratoire en France, & de la Comtesse Du Fargis épouse de l'Ambassadeur, Marie de Médicis a voulu que Du Fargis négociât & conclût incessamment. Berulle avoit alors un si grand crédit auprès d'elle, que le Cardinal de Richelieu en prenoit de l'ombrage & de la jalousie. La Comtesse Du Fargis de son côté femme intrigante & habile qui vouloit se mêler des affaires de l'Etat, aussi bien que de celles de la Cour, étoit la personne de son sexe que la Reine Mère écoutoit davantage, & qui pouvoit plus

1626. sur son esprit. Je ne sai quels émissaires secrets de Richelieu excitent le P. de Berulle & la Comtesse à représenter fortement à Marie de Médicis, qu'elle doit empêcher que deux puissans Monarques, dont l'un est son fils, & l'autre son beau-fils, ne se déclarent la guerre, & que les hérétiques ne profitent trop des alliances que Louis contracte avec les Princes Protestans.

Un certain zèle de dévotion tendre & superstitieuse portoit Berulle à négliger toutes les maximes d'Etat quand il s'agissoit à son avis, des intérêts de la Religion Catholique. Il donnoit dans le bigotisme de ces gens qui trouvoient à redire que Louis étroitement lié avec les Protestans, vouloit rétablir le Roi de Bohême dans ses Etats héréditaires, & que la France soutint les Provinces-Unies contre le Roi d'Espagne. Berulle parle donc, sans le savoir, à la Reine Mère suivant les intentions du Cardinal de Richelieu. Pour ce qui est de la Comtesse Du Fargis, elle ne pense qu'à procurer à son époux l'honneur de négocier & de conclure malgré le Cardinal de Richelieu, un traité agréable à Marie de Médicis. La Comtesse qui n'aime point le Ministre, ignore qu'en croiant le chagriner, elle l'aide merveilleusement dans l'exécution de ses projets. Marie de Médicis persuadée par les considérations bigotes de son P. de Berulle, appuïées par la Comtesse Du Fargis, ordonne à celle-ci d'écrire à son époux, qu'il ne

LOUIS XIII. LIV. XXIII. 411

ne fasse aucune difficulté d'avancer sa négociation, de signer même un traité, sur l'assurance que donne la Reine Mère de le faire agréer ensuite au Roi. Telle fut la souplesse du Cardinal de Richelieu. Il fit négocier secrètement une paix, dont les alliez du Roi ne pûrent traverser la conclusion : & tout le blâme retombe sur le pauvre Du Fargis, qui trop crédule, disoit-on, à ce que sa femme & le P. de Berulle, gens que Richelieu cherche à décrier auprès du Roi, écrivent de la Cour, a négocié de sa tête, dans le dessein de contenter la passion que la Reine Mère a de prévenir une guerre ouverte entre ses enfans. 1626.

Le 16. Janvier Louis est fort étonné de recevoir un traité sur l'affaire de la Valteline signé le 1. jour du même mois par Du Fargis son Ambassadeur & par le Comte Duc d'Olivarez. Sa Majesté s'emporte d'abord & veut désavouer, révoquer, & punir sévèrement Du Fargis. La Reine Mère & le Cardinal de Richelieu ne disent rien. Ils crient comme les autres contre l'Ambassadeur, & souffrent que le Roi jette son premier feu. Quelques jours après, on lui propose d'examiner de sang froid dans son Conseil secret, s'il faut rejeter absolument un traité conclu par un Ambassadeur sans pouvoir, ou bien s'il ne seroit point plus à propos de chercher quelque expédient pour accommoder ce que Du Fargis a fait avec trop de précipitation, & pour obtenir encore de

Différens avis dans le Conseil du Roi sur un traité conclu secrètement en Espagne.

Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu.

1626. Vittorio Sforzi, Memoria Recondita. Tom. VI. Pag. 96.

97. 98. &c.

1626. meilleures conditions. Les Ministres d'Etat furent partagez sur cette affaire. Ceux-ci vouloient que Du Fargis fût absolument desavoué, & ceux-là conseil-
loient au Roi de ne rien précipiter. *La forme du traité est mauvaise & insoutenable*, dirent les premiers. *L'Ambassadeur l'a conclu & signé sans en avoir la commission.* Démarche extrêmement préjudiciable aux affaires du Roi. Les Espagnols se sont prévalus de la facilité & de la précipitation d'un Ambassadeur imprudent. On lui a fait signer un traité capable de donner aux allies du Roi un prétexte spécieux de renoncer à son alliance, & de se plaindre que nous manquons de bonne foi à leur égard. L'empressement que les Espagnols témoignent pour la paix, est une preuve sensible de leur foiblesse. Dépourvus d'hommes & d'argent, ils ne sont pas en état de soutenir la guerre contre l'Angleterre & les Etats Généraux des Provinces-Unies. Comment résisteront-ils encore à la puissante diversion que les forces du Roi jointes à celles de Venise & de Savoie feront en Italie ? Les Suisses pourront entrer dans la ligue : ils accorderont du moins de grandes levées au Roi. En un mot, on n'aura jamais une plus belle occasion d'humilier la Maison d'Autriche & de réduire son énorme puissance à des bornes plus étroites. *L'Ambassadeur de Sa Majesté à Madrid, est-il donc d'accord avec les Espagnols, pour empêcher qu'elle ne profite d'une si heureuse conjoncture ?*

L'avis

L'avis étoit excellent : mais il pouvoit être pernicieux à la fortune de Richelieu, que plusieurs gens vouloient renverser avant qu'elle fût mieux établie. C'est pourquoi il usa de toute son adresse pour détourner l'effet que des raisons si convaincantes devoient faire sur l'esprit du Roi, Sire, lui dit-il, *la prudence veut souvent qu'un Prince s'arrête moins à la forme d'un acte, qu'à sa substance, & qu'il ait plus d'égard aux conditions obtenues par un traité, qu'à la manière dont il a été conclu & signé.* J'avoué que M. Du Fargis a négligé de faire exprimer avec l'étendue nécessaire les choses que Votre Majesté demande, & que certaines circonstances importantes manquent à son traité. Mais enfin, c'est beaucoup qu'il ait amené les Espagnols à renoncer au passage de leurs troupes par la Valteline, & à consentir que la Souveraineté du pais soit rendue aux Grisons. Si le traité n'est pas assez bien conçu, le mal n'est pas sans remède. L'Ambassadeur d'Espagne a fait entendre à M. le Maréchal de Schomberg, que si Votre Majesté trouve quelque chose à redire dans le traité, & que si certains articles lui semblent trop rudes, il est plus à propos de les adoucir, en laissant les formalitez à part, que de négliger la réunion des deux Couronnes. Le traité est avantageux dans le fond. Votre Majesté y obtient ce qu'elle demandoit avant que de prendre les armes. Les Grisons rentrent en possession de leur bien, & vous seul, à l'exclusion du Roi d'Espagne, avez droit

1626. *de faire passer des troupes par la Valteline. Les allies de V^{otre} Majesté se plaindront ; je le croi, mais ce sera sans sujet. N'auront-ils pas obtenu la fin qu'ils se proposoient avec vous dans la conclusion de la ligue ? Que peut-on espérer de plus ? Le peu de succès de leurs armées & des vôtres dans la dernière campagne, prouve assez qu'il n'y a rien à gagner en Italie.*

Quand les gens du Conseil qui n'avoient pas encore parlé, virent que la Reine Mère & le Cardinal de Richelieu, se déclaroient pour l'acceptation du traité, ils furent du même sentiment. Quelques-uns l'appuient encore, & ajoutent que dans la conjoncture présente, le Roi n'est pas obligé à garder tous les ménagemens possibles avec des allies qui pensent plus à leurs intérêts particuliers, qu'au bien public ; que le Duc de Savoie n'a pas d'autre vûe que d'engager les deux Couronnes à une rupture ouverte ; qu'il prétend profiter lui seul de la guerre d'Italie, & qu'il ne l'a que trop témoigné au Connétable de Lesdiguières durant l'expédition contre la République de Genes ; que les Rois d'Angleterre & de Danemark veulent que Sa Majesté fasse la plus grande partie des fraix de la ligue proposée pour le rétablissement de Frederic dans le Palatinat ; enfin, que les Etats Généraux des Provinces-Unies profiteront seuls des avantages qui se remporteront peut-être sur l'Espagne dans les Pais-Bas. Louis ébranlé par ces remontrances,

dont il ne peut discerner l'illusion & 1626.

auffeté ; s'arrête beaucoup à ce que
 Michelieu lui avoit insinué, que l'Amba-
 sseur d'Espagne témoignoit que le Roi
 maître consentiroit sans peine à l'ex-
 tinction & à l'adoucissement de certains
 articles. Sa Majesté consent que Lin-
 des soit dépêché en Espagne avec de
 nouveaux ordres pour Du Fargis. On
 sçavoit que le Roi ne pouvoit ratifier
 un traité fait sans son consentement & à
 l'insçu. *Cependant, ajoûtoit-on, Sa
 Majesté a une si grande disposition à la
 paix, qu'après avoir fait examiner les ar-
 ticles du traité, elle a résolu de l'accepter,
 sous réserve que le Roi Catholique accorde que
 certains endroits soient expliqués & réfor-
 més selon les instructions qu'on vous envoie.*
 Le Roi ordonne ensuite à son Ambassa-
 deur d'aller joindre incessamment Philip-
 pe déjà parti pour son voyage en Arragon
 & Catalogne, de proposer au Comte
 de Barcelonne les éclaircissemens demandez par la
 Cour, & de prendre son audience de
 congé, si le Roi d'Espagne refuse de les
 accorder. Que s'il accorde une partie des
 demandes & rejette l'autre, Louis veut
 que son Ambassadeur l'informe au plutôt
 des intentions de la Cour d'Espagne, &
 qu'il attende la dernière résolution de Sa
 Majesté. Mais la Reine Mère plus ar-
 dente pour la paix depuis que le Cardinal
 Michelieu s'est déclaré en faveur du
 traité, fait dire encore sous main à Du
 Fargis, de ne s'arrêter point trop scrupu-

1626. leusement à ce qui lui est enjoint dans la nouvelle instruction, & de signer une seconde fois, si le Roi d'Espagne consent à ce qu'il y a de plus effenciel dans les demandes que Louis fait. Ceci se menageoit avec un extrême secret en France & en Espagne. Les deux Rois prenoient de concert toutes les précautions imaginables, pour empêcher qu'aucun Ministre étranger ne découvrit la négociation presque finie.

Le Prince
de Piémont
arrive à la
Cour de
France.

On le cacha si bien que Victor Amedée Prince de Piémont n'en eut pas la moindre connoissance. Il fut le dernier à croire la conclusion du traité. Charles Emmanuel son père l'avoit envoyé en France vers le commencement de Février, de peur que le Maréchal de Créqui arrivé à la Cour, depuis le retour du Connétable de Lesdiguières son beau-père à Grenoble, ne portât le Roi à conclure la paix d'Italie, & ne lui donnât si mauvaise opinion de la conduite du Duc de Savoie, que Sa Majesté ne prît enfin la résolution d'abandonner les intérêts d'un Prince toujours également disposé à surprendre & à tromper ses allies & ses ennemis. On ne se soucioit pas autrement de voir Victor Amedée à la Cour de France. Les Ministres avoient insinué à l'Abbé Scaglia Ambassadeur de Savoie, qu'il feroit bien de conseiller au Prince de ne venir point. Mais Scaglia lui donne un avis tout contraire, persuadé que la présence de Victor Amedée est nécessaire au bien

*Histoire du
Ministère
du Cardinal
de Richelieu.
1626.*

*Vittorio Si-
ri, Memo-
rie Raccon-
te. Tom. VI.
Pag. 33. 34.
&c.*

bien des affaires du Duc son père. La plupart des Courtisans s'imaginèrent que Charles Emmanuel envoioit le Prince à la découverte du pais , & que le but principal du voiage , c'étoit de pressentir si la Cour de France songeoit à un accommodement. En ce cas , le Duc auroit pourvû à ses propres affaires , & tâché de tirer des conditions avantageuses du Roi d'Espagne, en offrant de lui sacrifier la France & la République de Venise. Ce préjugé joint à un autre, que l'insatiable Savoïard feroit demander de grosses sommes d'argent par son fils, & le chagrin que les principaux Officiers de l'Armée d'Italie avoient contre le Duc qui les maltraita fort dans la dernière campagne ; tout cela , dis-je , fut cause que Victor Amédée ne trouva pas à la Cour de France les agrémens qu'il attendoit. Le Roi lui donna de grandes marques de distinction : mais il lui parla toujours d'un air sérieux & réservé. Le Comte d'Alais fils du Duc d'Angoulême, le Maréchal de Créqui , & plusieurs autres Officiers distinguez de l'Armée d'Italie, mécontents du Duc de Savoie & de son fils, affectèrent de ne faire point leur Cour à celui-ci , quoi qu'il fût beau-frère du Roi.

Pour ce qui est du Maréchal de Créqui , sa mesintelligence avec le Prince de Piémont étoit ouverte. Ils parloient sans aucun ménagement , ils donnoient des mémoires l'un contre l'autre. Victor Amédée demande que le Connétable de

1626. Lefdiguieres & Créqui ne commandassent plus en Italie, parce qu'ils s'étoient tellement brouillez avec le Duc de Savoie, qu'il n'y avoit plus lieu d'espérer une réconciliation sincère. *Je n'ai pas de meilleurs Officiers à vous donner*, répondit gravement Louis : *Et si M. le Duc de Savoie ne peut s'accommoder d'eux, il faudra penser à faire la paix.* Le Prince de Piémont jugea de cette réponse, que si la guerre continuoit en Italie, la Maison de Savoie n'en tireroit pas les avantages dont Charles Emmanuel se flatoit, & que Lefdiguieres & Créqui continueroient d'examiner de près les desseins & les démarches du père & du fils. Créqui représentoit vivement à Louis, que Sa Majesté ne devoit pas espérer que la guerre d'Italie lui fût jamais avantageuse, tant que le Duc de Savoie en auroit la principale direction. *Il accuse M. le Comte de Créquy, de n'avoir pas voulu laisser prendre la Ville de Genes, parce qu'il entretenoit des intelligences secrettes avec les principaux Magistrats.* Je ne dissimulerai point à Votre Majesté, que nous pouvions prendre Genes. Mais on n'a pas cru que le service de Votre Majesté le permit. *M. le Duc de Savoie dont l'armée étoit supérieure, se seroit mis en possession de la Ville, & l'auroit voulu garder pour lui.* Trouvez bon, Sire, que je vous parle librement, & selon ma conscience. Votre Majesté ne tirera ni honneur ni profit des guerres d'Italie que lui propose M. le Duc de Savoie.

voie. L'avantage des entreprises contre les Genoïs sera toujours de son côté, & vos armes n'y acquerront pas de la réputation. Vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de la République de Genes. Qui vous oblige d'épouser contr'elle les intérêts de M. le Duc de Savoie ? Pour ce qui est du Duché de Milan nous n'y aurions brûlé que des étables & des granges, M. le Duc pressoit d'y entrer. Si Votre Majesté veut entreprendre une guerre honorable & avantageuse en Italie ; envoyez-y, Sire, sous la conduite d'un de vos bons Généraux une armée nombreuse & supérieure à celle de Savoie ; de manière que vous puissiez faire la loi à M. le Duc, & qu'il ne prétende pas disposer de tout à sa fantaisie. Louis goûtoit les raisons du Maréchal de Créquî. Elles contribuèrent beaucoup à lui faire souhaiter que l'accommodement de la Valteline fût conclu. Cependant, il falloit amuser le Prince de Piémont, & lui faire accroire qu'on pensoit à la continuation de la guerre. Louis feint de n'avoir plus envie d'envoyer ni Lesdiguières, ni Créquî en Italie, & de vouloir donner à Victor Amedée le commandement général de l'Armée Française. Le crédule Savoïard se repaît de cette espérance frivole, & s' imagine que la paix est plus éloignée que jamais.

Les fréquens couriers que les deux Cours s'envoioient réciproquement, donnent enfin du soupçon. L'Ambassadeur de Venise en Espagne, s'aperçut le premier

Traité de
Mouçon en
Arragon sur
l'affaire de
la Valteline.

1626. *Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu.* 1626. mier qu'il y avoit un accommodement conclu secrètement entre Olivarez & Du Fargis. Le Vénitien avertit incontinent le Procureur Contarini Ambassadeur extraordinaire de la République en France; & celui-ci dit tout au Maréchal de Bassompierre nouvellement revenu de Suisse. Il se moque d'abord de la nouvelle comme d'une chose impossible. Cependant, après y avoir réfléchi, il en parle au Cardinal de Richelieu par manière d'entretien & pour le sonder. *Soiez persuadé qu'il n'en est rien*, dit celui-ci à Bassompierre en lui ferrant la main. *C'est un artifice des Espagnols. Ils font courir ces faux bruits, afin de donner de l'ombrage & de la jalousie à nos allies.* Le Maréchal content rit avec le Prince de Piémont de l'imagination de Contarini. *Vous connoissez les Vénitiens*, dit Victor Amedée. *Spéculatifs & soupçonneux au dernier point, ils débitent souvent leurs chimères, comme quelque chose de réel & de positif. Pour moi, je suis assuré qu'il ne se négocie rien de contraire à la ligue & à nos projets.* Les voici, ces projets. Le Prince de Piémont en avoit fait confidence à Bassompierre, qui donna dans le panneau comme les autres. Victor Amedée se laissoit leurrer de l'espérance de commander en qualité de Lieutenant Général de l'Armée de France en Italie. On lui promettoit un renfort de huit mille hommes de pied & de mille chevaux, avec les troupes du Roi que le Marquis de Coeuvres avoit

Journal de Bassompierre.
Tom. II.

Mémoires de Roban.
Liv. IV.

Nani, Historia Veneta.
Lib. VI.
1626.

Vittorio Siri, Memorie Recondite.
Tom. VI.
Pag. 100.
101. 102.
&c.

oit dans la Valteline. Deux mille hommes
suffiront pour la garde, disoit-on,
es que les forts qu'on a commencé
bâtir, seront achevez. Enfin, Bas-
pierre devoit faire en même temps ir-
tion dans le Duché de Milan à la tête
douze mille Suisses.

Quelle fut sa surprise ! Dès le soir mê-
, Louis le mande avec le Maréchal de
qui dans le cabinet de la Reine Mère,
leur fait lire un nouveau traité d'ac-
commodement sur l'affaire de la Valteli-
signé à Mouçon en Arragon par le
nte Duc d'Olivarez & par Du Fargis
bassadeur de France. Il étoit à la vé-
meilleur que le premier. Mais Du
gis pressé de conclure par les lettres
e Marie de Médicis lui faisoit écrire,
y ligea d'insérer plusieurs articles spéci-
dans la dernière instruction. Bassom-
re trouve le traité si honteux à la
nce, si contraire à la ligue faite avec
République de Venise & le Duc de Sa-
e, & si préjudiciable à la Souveraine-
es Grisons, que le Maréchal de Cré-
& lui croient bonnement qu'il a été
clu sans la participation du Roi, quoi
ils eussent soupçonné d'abord que le
contentement qui paroissoit sur son vi-
e, n'étoit qu'une grimace, afin d'a-
fer les alliez de la Couronne. Ils con-
ent donc à Louis de rejeter le traité,
me il avoit déjà rejeté celui d'Oca-
fagotté par Du Fargis, & un autre
aussi mal à propos à Rome par le Com-

1626.

1626. mandeur de Silleri , sur la même affaire de la Valteline. Sa Majesté répondit rien aux deux Maréchaux , elle leur ordonna seulement de voir le Cardinal de Richelieu , & de se trouver le lendemain au Conseil. Achéons de rapporter le récit naïf que Bassompierre fait de cette comédie. Je me sentois extrêmement animé, dit-il , à parler contre un si infame traité, & j'avois l'esprit tellement échauffé que je fus plus de deux heures dans mon lit sans pouvoir dormir. J'arrangeois diverses raisons que je projettois d'alléguer dans le Conseil. Mais venant à réfléchir de sang froid le lendemain, que le traité ne me regardoit point , & que c'étoit l'affaire du Roi , que je ne savois si Sa Majesté n'avoit point ordonné à Du Fargis de le conclure ; que je me tourmenterois inutilement si elle avoit résolu de le ratifier , que la Reine Mère l'avoit peut-être procuré , dans le dessein de prévenir une rupture entre ses enfans ; que M. le Cardinal prévoyant les broüilleries naissantes dans l'Etat , pouvoit bien penser à finir une guerre étrangère ; que je m'exposerois à déplaire en me déclarant trop ; qu'en tout cas , je ne risquois rien en modérant mon ardeur , & en laissant à quelqu'autre le soin de faire lever le lièvre , & que j'aurois ensuite la liberté de le courir & de le prendre , si je le jugeois à propos.

Plein de ces raisons , poursuit le Maréchal , je me rends chez M. le Cardinal, & j'écoute plus que je ne parle. Il s'ouvrit
peu,

peu , & affecta toujours une grande réserve. On blâme tout-au-plus la légèreté , la précipitation , & l'imprudence de l'Ambassadeur , qui méritoit de perdre la tête , disoit-on , pour avoir entrepris une chose de cette importance sans un ordre exprès du Roi. Il en fut de même au Conseil. Chacun s'amusoit plus à blâmer l'ouvrier , qu'à renverser son ouvrage : on crioit peu contre le traité & beaucoup contre le négociateur ; enfin les Ministres pensoient plus aux moyens d'y ajouter quelque chose & de le rendre moins mauvais , qu'à le désavouer & à le rompre. Cela me fit juger , que ceux qui avoient le secret des affaires , souhaitoient bien que le traité fût plus avantageux ; mais qu'ils n'étoient pas fâchez d'en avoir un. Je me retire entièrement de l'affaire. Cependant , on tâche d'appaiser les alliés. Le Prince de Piémont & M. Contarini s'en vont , & certains articles sont éclaircis & d'autres ajoutés avant la ratification. Tout cela se fit à mon avis , conclut Bassompierre , pour donner la paix à la Chrétienté , qui s'alloit jeter dans une cruelle guerre , & pour déconcerter des intrigues commencées avec Monsieur frère du Roi. On prenoit le prétexte de rompre le mariage projeté entre lui & la Princesse héritière de Montpensier : mais le dessein véritable , c'étoit d'exciter de nouvelles broiilleries dans l'Etat. Le Duc de Rohan marque d'autres motifs du Cardinal de Richelieu. On attribue la cause de cette paix subite & inopinée , dit-il en parlant

1626. lant du traité de Mouçon , au desir que le Cardinal avoit de vivre quelque temps en repos pour affermir son autorité, pour concerter son projet de prendre la Rochelle, où il vouloit se faire un grand établissement, & pour dissiper le nouveau parti formé en France sous l'autorité du Duc d'Anjou. Ceux qui lièrent l'intrigue, pensoient, à ruiner la fortune du Cardinal.

L'accommodement de l'affaire de la Valteline est rendu public, & ratifié.

Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu. 1626.

Mercure François. 1626.

Nasi, Historia Veneta. L. VI. 1626.

Je dois éclaircir ici des circonstances que le Maréchal de Bassompierre touche légèrement dans son recit. Le Prince de Piémont s'emporta extrêmement contre le traité, quand on le lui communiqua. Le bon Père de Berulle fut détaché pour l'appaiser, en lui faisant espérer que le Roi aideroit la Maison de Savoie à conquérir Geneve. Mais Victor Amedée se moqua d'un artifice si grossier. On l'apella quelques jours après au Conseil du Roi. Bien préparé à ce qu'il devoit dire, Louis fait lire le traité de Mouçon, & déclare d'un air content, que depuis le temps que l'accommodement de la Valteline se négocie, les Espagnols n'avoient point encore fait des propositions si raisonnables. Le Prince de Piémont persiste dans son sentiment, & blâme le traité. Louis le prie de penser sérieusement à cette affaire; & tout le monde convient, excepté Victor Amedée, qu'il y a seulement quelque chose à réformer. Le Marquis de Mirabel Ambassadeur d'Espagne étant à l'audience du Roi, *Plût à Dieu*, lui dit-il, *que Du Fargis fût aussi sage*

LOUIS XIII. LIV. XXIII. 425

*Juge que vous. Cet homme a fait deux inf- 1625.
gnes folies. Il signe un traité sans commis- Vittorio St.
sion & à mon insçu : & quand il est ques- ri, Memoria
tion de raccommo-der ce qu'il a mal fait, il Recondite.
ne suit pas son instruction. Cependant le Tom. VI.
Roi d'Espagne & moi pouvons profiter de Pag. 104.
l'étourderie de mon Ambassadeur. Elle 109. &c.
prouve que nous souhaitons tous deux la
paix. Pour témoigner au Roi votre mai-
tre que je suis véritablement dans cette dis-
position, je lui enverrai un autre projet de
traité ; & j'y ferai le moins de change-
mens qu'il me sera possible. L'accommo-
dement est conclu, si le Roi d'Espagne les
reçoit. On retouche ensuite avec Mira-
bel les articles auxquels le Conseil de Fran-
ce trouve à redire, & l'Espagnol est de
fort bonne composition. Il demande seu-
lement que pour éviter les difficultez que
le Prince de Piémont & l'Ambassadeur de
Venise ne manqueront pas de former,
quand on parlera de ratification, Louis
envoie la sienne par avance, & que Du
Fargis la donne, en cas que Philippe ac-
cepte la réformation des articles concer-
tée à Paris. Sa Majesté Très-Chrétienne
y consent, & Lingendes retourne en Es-
pagne avec ces dépêches.*

Philippe étoit alors à Barcelone, le Car-
dinal Barberin y arrive en même temps
que Lingendes. Le contretemps parut
fâcheux : car enfin, on ne pouvoit hon-
nêtement se dispenser de communiquer
le traité au Légat ; & il étoit à craindre
qu'il n'en traversât la conclusion par les
deman-

1626. demandes qu'il pouvoit faire de la part du Pape son oncle. Voici l'expédient, dont le Comte Duc & Du Fargis s'aviserent afin d'éviter cet embarras. Ils dres- sent promptement un traité conforme aux intentions de la France, le signent, & l'antidatent du sixième Mars à Mou- con, où la Cour d'Espagne étoit alors. Tel fut le succès des deux Légations que Barberin avoit si ardemment souhaitées, pour se montrer dans les deux Cours prin- cipales de la Communion de Rome. Il y reçut de grands honneurs : mais il ne termina pas l'affaire pour laquelle il étoit envoyé. Ses pouvoirs ne parurent pas af- fez amples en France, & quand il arrive en Espagne, la paix se conclut sans sa participation. Le seul ménagement qu'on garde avec lui, c'est de faire une fausseté pour témoigner que tout étoit signé avant son arrivée. La vanité du jeune Légat méritoit cette mortification. Il est bon que la Cour de Rome s'apperçoive que les Souverains qui rendent extérieu- rement de si grandes déférences à son Pontife, prennent plaisir à se moquer de lui en certaines rencontres.

Voici les articles principaux du fameux traité de Moucon. *Que les affaires des Grisons & de la Valteline seront remises dans l'état où elles se trouvoient l'an 1617. Les Grisons rentrent ainsi en possession de leur bien, & la France a seule droit de faire passer des troupes par la Valteli- ne. Que dans cette Province, il n'y aura point*

point d'autre exercice de Religion, que de la Romaine. Que les Valzelins éliront leurs Gouverneurs & leurs Magistrats parmi eux, ou entre les Grisons, pourvu qu'ils soient de la Communion du Pape. Que les élections seront confirmées par les Grisons; mais qu'ils n'en pourront refuser la ratification. Articles qui donnoient une furieuse atteinte à leur souveraineté. Que les forts enlevés au Pape seront remis entre ses mains, pour être incontinent démolis & rasez. Ce fut toute la satisfaction qu'il obtint de l'affront fait à ses armes par le Marquis de Cœuvres. Que les deux Rois s'emploieront sincèrement à rétablir la paix entre leurs alliez qui sont en guerre; c'est-à-dire entre le Duc de Savoie & la République de Genes, & qu'ils ne leur donneront aucun secours public, ou secret, sans avoir préalablement recherché tous les moyens de terminer leurs différends par une amiable composition. C'est ainsi que Louis & Philippe traitèrent des affaires d'Italie, plutôt en arbitres souverains, que comme parties intéressées : hauteur qui choqua également le Sénat de Venise & le Duc de Savoie. Mais ils furent obligés de céder l'un & l'autre.

Charles Emmanuel fremit de colère & de rage quand on lui parla du traité. Il rappelle incontinent le Prince de Piémont, menace la France de se joindre à l'Angleterre pour assister les Réformez à la première occasion. Contarini Ambassadeur extraordinaire de Venise parloit hautement

1625. ment à Paris contre Richelieu. Il traitoit le Cardinal de trompeur & de fourbe. Le Sénat le rapella incessamment, & il sortit de France aussi irrité que le Prince de Piémont, quoi que ses maîtres gardassent plus de mesures que le Duc de Savoie. Louis ouvre enfin les yeux & craint que la fausse démarche dans laquelle on l'a engagé, ne le décrie dans toute l'Europe, & ne lui fasse perdre ses meilleurs alliez. Il dépêche Châteauneuf Conseiller d'Etat à Venise, & en Suisse, avec ordre de ne rien omettre de ce qui sera capable d'apaiser le Sénat, les Cantons Protestans & les Grisons, & de leur faire agréer le traité. Bullion fut envoyé à Turin. On tâche de contenter la ridicule ambition de Charles Emmanuel, en lui offrant les bons offices de la France, pour le faire reconnoître Roi de Chipre dans toutes les Cours de l'Europe. C'est ainsi que Louis vouloit dédommager le Savoïard par un titre imaginaire, de la belle occasion qu'il perdoit d'agrandir ses Etats. Charles Emmanuel accepte une proposition qui flate sa vanité: mais il n'en veut pas moins de mal au Cardinal de Richelieu, dont il sera désormais le plus cruel ennemi.

Mort du
Connétable
de Lesdiguières.

Le Connétable de Lesdiguières ne survécut pas long-temps à l'accommodement d'une affaire pour laquelle il fut si souvent employé. Sa vie finit avec le mois de Septembre. Mécontent de la Cour, il demouroit en Dauphiné depuis son retour

LOUIS XIII. LIV. XXIII. 429

tour d'Italie, & s'occupoit à recouvrer le **1626.**
 Fort du Pouffin sur le Rhône que Brizon *Histoire du*
 Gentilhomme Réformé surprit avant la *Connétable*
 paix dans les premiers jours de cette an- *de Lesdi-*
 née, & à réduire Montauban de Gouver- *guières.*
 net de la même Religion, qui soutint un *Liv. XII.*
 siège dans sa maison de Soyans, & s'en- *Chap. 10.*
 ferma ensuite dans Mevoillon. Ces der- *§ 11.*
 nières expéditions du Connétable paroif-
 sent d'autant moins dignes de lui, que *Mercur*
 Brizon & Montauban firent leur paix *François.*
 d'une manière avantageuse, & reçurent **1626.**
 de l'argent en récompense des places qu'ils
 livrèrent. Lesdiguières étoit sorti de
 Grenoble pour finir plutôt ces deux af-
 faires qu'il prenoit fort à cœur. La fié- *Mémoires*
 vre le prit, il languit durant un mois, & *de Rohan.*
 mourut à Valence rassasié de jours *§ com- Liv. IV.*
 blé de gloire, dit le Duc de Rohan. Ce
 Gentilhomme du Dauphiné s'éleva par sa
 valeur, par sa prudence, & par son bon-
 heur des moindres charges de la guerre à
 la plus haute. Si une prospérité continuelle
 ne lui eût ôté toute honte vers la fin de ses
 jours, & si ses débauches domestiques &
 infames, ne lui eussent fait abandonner
 Dieu, & souiller sa maison d'adultères &
 d'incestes publics, il pourroit être compa-
 rable aux plus grands hommes de l'Antiqui-
 té. Je souscris volontiers au jugement
 qu'un si excellent connoisseur porte du
 dernier Connétable de France. Ce
 trait de M. de Rohan justifie ce que j'ai
 avancé dès le commencement de cette
 Histoire, & assez bien prouvé dans la
 suite,

430 HISTOIRE DE

1626. suite , que Lesdiguières fut *un franc sce-*
lerat.

Honneurs
rendus en
Espagne au
Cardinal
Barberin
Légat.

Mercur
François.
1626.

Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 127.
128.

Si le Cardinal Barberin parut mortifié de ce que l'accommodement de l'affaire de la Valteline fut conclu sans sa participation , quoi qu'il se trouvât pour lors à Barcelone , le Roi d'Espagne tâcha de diminuer le chagrin du Légat , en lui faisant rendre de grands honneurs. Disons-en quelques particularitez. Ceux qui ont la curiosité de savoir le cérémoniel des Cours différentes, seront peut-être bien-aisés de comparer les deux réceptions faites au même Légat en France & en Espagne. Nonobstant la bigoterie & la superstition Espagnole , l'Infant Don Carlos frère de Philippe IV , soutint mieux son rang que Gaston Duc d'Anjou frère de Louis XIII. Je ne trouve point que Barberin ait vû le Roi d'Espagne à Barcelone, quoi que la Cour y fût lors que le Légat aborda. S'il eut des entrevûes , tout se passa secrètement & *incognito* , jusques à l'entrée solennelle du Légat à Madrid. Le Comte de Ricla lui fit les premiers complimens de Sa Majesté Catholique. Aux confins de l'Arragon & de la Castille, il trouve le Comte d'Ognate , qui venoit au devant de lui avec un grand cortège, & suivi des Officiers du Roi , qui servirent désormais le Cardinal. On le fait promener dans les jardins de l'Aranjuez, en attendant que Philippe soit de retour de son voyage , & il demeure à Borajas maison du Cardinal Zapata peu distante de

de Madrid, jusques au jour de son entrée fixé au 24. Mai. 1626

On concerta là diverses choses sur le cérémoniel. L'Infant Don Carlos, & Ferdinand Cardinal & Archevêque de Tolède, tous deux frères du Roi, vouloient bien aller rendre visite au Légat dans le Couvent de S. Jérôme, où il devoit recevoir les complimens de toute la Cour avant que de faire son entrée à Madrid; mais ils refusoient de donner la droite au neveu du Pape, quoi que le Duc d'Anjou n'en eût fait aucune difficulté, lors qu'il alla recevoir Barberin au fauxbourg S. Jaques à Paris. Les deux Princes demandoient encore que le Légat leur donnât de *l'Altesse*, & prétendoient le traiter seulement de *Seigneurie Illustrissime*. On passe ce dernier article sans difficulté. Mais Barberin refuse absolument la droite à Don Carlos. Pour ce qui est de Ferdinand, on est disposé à lui rendre cette déférence, comme à son ancien dans le Sacré Collège. Don Carlos plus jaloux de son rang que Gaston, ne se met pas en peine de voir Barberin, & ne lui rend aucune civilité publique. Le seul Cardinal Infant va le saluer à S. Jérôme. Le Légat demandoit encore le Dais dès la porte de la Ville de Madrid au jour de son entrée. On lui répond que les Légats précédens ne l'ont eu que dans les Eglises. Mais, replique Barberin, on le donna bien au Prince de Galles, quand il fut reçu solennellement à Madrid. Étrange orgueil

1626. orgueil d'un jeune Prêtre fils d'un bourgeois de Florence , qui ne se croit pas inférieur à l'héritier de trois Couronnes ! Le Légat insistant encore que le Roi Catholique ne peut refuser au neveu du Pape une marque de distinction accordée au fils d'un Roi hérétique , les Espagnols se défont de l'instance , en disant que la Cour d'Angleterre ayant donné le Dais à un Infant de Castille à Londres , celle d'Espagne n'a pû se dispenser de rendre le même honneur au Prince de Galles. On demeura si ferme sur cet article , que Barberin fut obligé de renoncer au Dais, quoi que le Roi de France le lui eût donné à Paris. Mais en récompense , Philippe vint lui-même recevoir le Légat à la porte de la Ville ; & Louis demeura toujours au Louvre en attendant que Barberin y vint lui faire la révérence.

Quand ceci fut bien concerté , le Légat se rend au Couvent de S. Jérôme , où les Rois d'Espagne ont un appartement. Le Duc de Sessa aiant à ses côtez le Duc d'Albuquerque & le Marquis de Liches , & suivi de plusieurs autres Grands, y vint saluer Barberin de la part de Sa Majesté Catholique. Le Cardinal Infant arrive peu de temps après. Le Légat court au devant de lui jusques à l'escalier & lui donne la droite. Ils s'affient sous le même Dais & s'entretiennent quelque temps. A l'heure de l'entrée , on conduit Barberin à la porte d'Alcala , où les Moines & les Ecclesiastiques viennent en Corps

Corps recevoir sa bénédiction. L'Archevêque de Mexique Grand-Aumônier paroît en habits pontificaux, précédé de tous les Chapelains du Roi, & de la Croix Archiepiscopale qu'on porte devant lui. La Ville de Madrid présente une mule au Légat, il monte dessus, & trouve le Roi à cheval qui s'avance suivi de toute sa Cour. Philippe l'aborde gravement à la porte de la Ville & lui demande des nouvelles de sa santé & de celle de son oncle. Après le remerciement du Cardinal, Philippe prend la droite; ils marchent à côté l'un de l'autre, & deux Grands d'Espagne mettent entr'eux un Prélat Romain de la suite de Barberin. Sa Majesté le conduit à la porte de l'Eglise Paroissiale de Sainte Marie, le quitte là, & retourne au Palais. Le Légat trouve un Dais en entrant dans l'Eglise; on chante le *Te Deum*, il donne sa bénédiction au peuple, & des gens nommez par le Roi conduisent Barberin au logis qu'on lui a préparé. Quelques jours après le Cardinal Zapata fait avec beaucoup de pompe & de magnificence la cérémonie du Baptême de la jeune Infante. Le Légat la tint sur les fonts au nom du Pape, prié d'être Parain. L'Infante Marie, sœur du Roi étoit Mairaine. Son mariage avec Ferdinand Roi de Hongrie fils aîné de l'Empereur fut déclaré en cette occasion; & dès-lors on commença de la servir en Reine. Telles furent les grandes fonctions des deux Légations de Barberin. Il dit sa première

1626. Messe à Fontainebleau; & il tint à Madrid la place de son oncle au Baptême d'un enfant.

Couronnement de Charles I. Roi d'Angleterre.

Charles I. Roi d'Angleterre & les États Généraux des Provinces-Unies, n'étoient guères moins mécontents du Duc de Mouçon, que le Duc de Savoie & le Sénat de Venise. Le Cardinal de Richelieu avoit trompé les premiers encore plus finement que les autres, en leur insinuant que Louis se déclareroit contre la Maison d'Autriche, dès qu'il seroit assuré que le parti Réformé ne pourroit plus à traverser ses desseins. Les États

Rushworth's
Historical
Collections.
1625. &
1626.

Généraux avoient si grand besoin que la France continuât du moins de les assister secrètement, qu'ils dissimulèrent leur ressentiment. Charles & le Duc de Buckingham crièrent hautement, à la perfidie.

Vittorio Siri, *Memorie Recondite*.
Tom. VI.
Pag. 78.

Mais un nouveau Parlement assemblé au mois de Février de cette année, immédiatement après le Couronnement du Roi, causoit de si grands embarras, que Charles & Buckingham occupez, l'un à obtenir des subsides, & à mettre son favori à couvert des poursuites de la Chambre des Communes & du Comte de Bristol, l'autre à répondre aux accusations intentées contre lui & soutenues par les plus habiles gens d'Angleterre; que le Roi, dis-je, & Buckingham abandonnent les affaires étrangères, & diffèrent d'y pourvoir, jusques à ce que la chaleur presque égale dans les deux Chambres, soit un peu ralentie. Je reprends la suite des affaires

Ambassade de Bassompierre en Angleterre.



CHARLES I.
ROY D'ANGLETERRE.

res d'Angleterre. Il est bon de savoir 1626.
quelle en étoit la situation , lorsque Char-
les animé par son vindicatif Favori , en-
treprit de secourir les Réformez & de fai-
re la guerre au Roi de France.

La Peste qui désoloit la Ville de Lon-
dres , aiant cessé au commencement de
l'hiver , Charles fut couronné Roi d'An-
gleterre le 2. Février selon le stile reçu
dans le pais. Certaines fonctions appar-
tenoient à Williams Evêque de Lincoln
en qualité de Doien de l'Eglise de West-
minster , où se fait la cérémonie. Mais
il ne fut appelé ni au Couronnement , ni
au Parlement qui devoit commencer im-
médiatement après , quoi que selon l'an-
cienne coutume du Roiaume , tous les
Seigneurs spirituels & temporels doivent
être invitez à l'un & à l'autre , à moins
qu'ils ne soient prisonniers ou condam-
nez. Le Prélat disgracié représenta hum-
blement son droit à Sa Majesté Britanni-
que. Il demande la permission de nom-
mer un Procureur pour agir en son nom ,
puisque sa présence n'étoit pas agréable.
Enfin il pria Charles d'une manière trop
basse d'appaiser le Duc de Buckingham ,
auteur des injustices dont Williams se
plaignoit. *Les sollicitations que je fais à My-
lord Duc , sont inutiles , disoit l'Evêque de
Lincoln ; Et mes souffrances ne le touchent
point. Il ne me reste plus qu'à prier Dieu
de le rendre moins insensible , Et à deman-
der très-humblement à Votre Majesté de ne
souffrir pas qu'on abuse de son nom pour*

1626. *flétrir la réputation d'un pauvre Evêque absent.* Laud, cet ennemi déclaré de Williams, se fit nommer par le Roi pour remplir, à la cérémonie du Couronnement, la place de celui sur la ruine duquel il prétendoit s'élever. Avant que de recevoir l'onction, la Couronne & les autres ornemens Roiaux, Charles jura solennellement de maintenir les Loix d'Angleterre, de défendre la Religion Protestante, & de conserver à ses sujets la jouissance de leurs droits & de leurs privilèges. Henriette son épouse ne fut point couronnée. *Ma conscience ne me permet pas de recevoir l'onction & la Couronne de la main d'un hérétique,* disoit la Reine. Louis son frère pria le Roi de la Grande-Bretagne de trouver bon qu'Henriette ne participât point aux cérémonies religieuses de l'Eglise Anglicane. Que s'il étoit absolument nécessaire que la Reine fût couronnée, Louis demandoit qu'elle reçût ailleurs que dans une Eglise Protestante, l'onction & la Couronne de la main d'un Pair d'Angleterre Catholique Romain. La proposition aiant été rejetée, Henriette n'eut aucune part à la cérémonie du Couronnement. Si nous en croions la bonne Princesse, elle craignoit de scandalizer les gens de sa Religion.

Il n'y a rien de plus bizarre, de plus extravagant que la superstition. La Reine de la Grande-Bretagne aiant voulu gagner cette même année les prétendues Indulgences du *Jubilé* que le Pape Urbain accordoit

cordoit aux gens de sa Communion, Henriette, à la suggestion des Directeurs de sa conscience, fit, comme on dit dans l'Eglise de Rome, une de *ses stations*, c'est-à-dire une espèce de pèlerinage de dévotion, à *Tyburn*, lieu où les criminels condamnez souffrent le dernier supplice près de Londres. *C'est*, lui faisoit-on accroire, *un endroit consacré par le sang de plusieurs Martirs*. Cependant, aucun Papiste n'y fut jamais mis à mort en haine d'une Religion que les Magistrats voulsent lui faire abjurer. On les punit du crime de léze-majesté, quand ils en sont légitimement convaincus ; & ils ont une entière liberté de mourir dans la Religion qu'ils professent. Etrange & ridicule imagination ! Henriette craint de commettre une action prophane en assistant à des prières, auxquelles tous les Papistes Anglois assistoient sans scrupule avant que le Pape Pie V. s'avisât de le leur défendre : & la même Princesse croit mériter que Dieu lui remette les peines du prétendu *Purgatoire*, en marmotant je ne sai quelles Oraisons superstitieuses devant un Gibet public. Je sai bien que le Maréchal de Bassompierre voulut nier la vérité d'un fait si honteux. Mais outre que les Seigneurs Anglois qui l'avancent, sont autant & même plus croiables que le Maréchal, il répond au reproche d'une manière qui donne à penser que les Anglois ne le firent pas sans fondement. *S'il y eut quelques prières offertes à Dieu devant*

438. HISTOIRE DE

1626. *Tyburn, dit-il, ce fut pour le repos des âmes des pendus : mais on ne les invoqua point comme des Martyrs.*

Plaintes du
Parlement
d'Angleter-
re contre le
Duc de Buc-
kingham.

*Rushworth's
Historical
Collections.
1625. &
1626.*

*Sir Philip
Warwick's
Memoirs of
the Reign of
King Char-
les I.*

L'ouverture du Parlement suivit de près la cérémonie du Couronnement. La Chambre des Communes dont le Chevalier Heneage Finch fut élu Orateur, entreprend de rechercher d'abord la cause du mauvais succès de l'expédition en Espagne ; quels sont les auteurs des conseils pernicious que le Roi a suivis , & d'où vient que les revenus de Sa Majesté sont si mal administrez. Tout le monde jugea dès-lors que le Duc de Buckingham seroit bien-tôt attaqué personnellement. Charles & son Favori s'efforcent en vain de détourner l'orage , l'un en avertissant les Communes, que la situation présente des affaires de l'Europe, demande que leur Chambre pourvoie incessamment aux subsides nécessaires, afin que Sa Majesté soit en état de poursuivre ses desseins , & de maintenir les alliances qu'elle a contractées : & Buckingham en faisant le zélé Protestant, en pressant l'exécution des Loix contre les Papistes , & en les empêchant d'aller aux Chapelles des Ministres des Princes de leur Religion, & particulièrement à celles de la Reine & de l'Ambassadeur de France. Les Communes se contentent de témoigner beaucoup d'affection à la personne du Roi , & de promettre de l'assister autant qu'il leur sera possible. Mais elles demandent qu'il leur soit préalablement permis d'examiner

ner l'état présent de l'Angleterre, la cause des désordres du Gouvernement, & les moïens d'y remédier. Wandesford un de ceux que la Chambre avoit commis pour cet examen, aiant fait son rapport, elle déclara que les forces & la réputation du Roïaume diminuoient considérablement ; que le parti Papiste se fortifioit & trouvoit de l'appui à la Cour ; que la Manche n'étoit pas assez bien gardée ; qu'une seule personne avoit trop de Charges & d'Emplois différens ; que les Magistratures se vendoient communément ; qu'on avoit fourni des vaisseaux au Roi de France pour opprimer ses sujets Réformez ; enfin, que l'argent provenu des subsides accordez au Roi étoit mal employé, ou se dissipoit. Plusieurs déclamerent alors contre Buckingham ; & un particulier nommé Cook, dit hautement : *N vaut autant mourir de la main des ennemis de la patrie, que d'y vivre dans l'oppression.*

Quoi que plusieurs Seigneurs haïssent le Duc, & qu'Essex, Say, Scheffield, & quelques autres eussent formé le dessein de perdre un Favori trop puissant & trop orgueilleux à leur avis, le plus grand nombre suivoit l'inclination du Roi & tâchoit de sauver Buckingham. La Chambre Haute tente une espèce de diversion en sa faveur. Après avoir écouté le rapport des Seigneurs commis pour examiner ce qui regardoit la défense du Roïaume & la sûreté du commerce & de la navigation, l'état des arsenaux & des magasins, &

1626. les moïens de fortifier les Ports & les Places importantes, la Chambre déclare qu'elle est d'avis qu'on équipe incessamment une flotte contre l'Espagne, avec un nombre suffisant de vaisseaux pour garder la Manche, & pour écarter les Pirates, & qu'on pense à renforcer & à maintenir les troupes que le Roi de Danemark & le Comte de Mansfelt ont sur pied, afin de tenter le rétablissement du Roi de Bohême dans ses Etats héréditaires. La résolution des Seigneurs est communiquée aux Communes. Leur Chambre répond qu'elle aura toujours soin d'entretenir une bonne correspondance avec les Seigneurs, de pourvoir à la sûreté du pais & de conserver les privilèges du peuple. *Mais, ajoutent les Communes, nous devons chercher premièrement les remèdes propres aux abus & aux désordres du Gouvernement.*

Charles étonné de cette constance écrit à Finch Orateur des Communes qui lui avoit présenté de leur part ce qu'on nomme une *Adresse* en Angleterre, & se plaint fortement de la hardiesse de la Chambre. *Sachez, disoit le Roi, que je ne souffrirai jamais que vous preniez connoissance de la conduite de ceux qui me servent; encore moins que vous fassiez des informations contre les personnes qui remplissent les premières Charges de l'Etat. On demandoit autrefois quelle marque de distinction il faut donner à celui que le Roi honore de sa faveur. Aujourd'hui plusieurs d'entre vous s'occu-*

s'occupent à trouver le moien de dégrader l'homme que vòtre Souverain considère davantage. Je voi bien que vous en voulez au Duc de Buckingham. D'où vient ce prompt changement ? Vous étiez si contents de lui dans les derniers Parlemens convoquez par le feu Roi mon père : on croioit que ses services n'étoient pas assez amplement récompensez. Je vous puis assurer qu'il ne se mêle point des affaires publiques, & qu'il exécute seulement les ordres que je lui donne. Bien loin d'amasser de si grandes richesses, il a dépensé une partie considérable de son bien à mon service. Expédiez au-plûtôt l'affaire des subsides. Si vòtre délai cause du mal à l'Etat, vous souffrirez par vòtre faute. Pour moi, je serai le dernier à m'en ressentir.

La lettre du Roi ne fit aucune impression sur les esprits. On s'acharne plus que jamais contre le Favori. Un Médecin nommé Turner propose à la Chambre des Communes ces six articles par manière de questions. Si la négligence du Duc de Buckingham ne fait point perdre au Roi la souveraineté de la Manche ? Si les gratifications excessives que le Favori & ses parens ont obtenues, ne diminuent point excessivement les revenus & le domaine du Roi ? Si la multiplicité des Charges données à un seul homme, & le grand nombre de ses créatures qui remplissent indignement les premières places, ne sont point la source de la mauvaise administration des affaires publiques ? Si la mère & le beau-père du Duc de Buckingham Papistes, ne l'engagent point

1626. à favoriser ceux de leur Religion , à permettre que la secte devienne plus nombreuse ? Si le Duc n'est point l'auteur du scandale & du dommage que cause dans le Royaume , la vente des dignitez , des Magistratures, & des Bénéfices ? Enfin, si le Duc Amiral & Général des troupes de terre, ne s'étant pas mis en peine de commander la flotte, & d'aller à l'expédition de Cadix , ni de donner de bons ordres pour l'exécution de l'entreprise , il n'est point responsable du mauvais succès. C'est l'opinion commune, ajoûtoit Turner , que le Duc de Buckingham est la cause de ces désordres & de ces malheurs.

On agite ensuite dans la Chambre des Communes deux autres points importants : si elle peut prendre connoissance des choses qui n'ont point d'autre fondement que le sentiment du public ; & si selon l'usage des Parlemens précédens , elle a droit d'intenter là-dessus accusation contre quelqu'un ? Le Chevalier Wentworth , & quelques fameux Jurisconsultes soutinrent qu'il y a grande différence entre l'opinion commune du peuple & un bruit incertain ; que si la voix du public n'étoit pas un fondement légitime d'accusation, les Favoris pourroient tout faire impunément , puisqu'aucun particulier n'ose informer juridiquement contr'eux ; & qu'en tout cas , la Chambre des Communes n'ayant pas droit de prononcer un Jugement définitif, mais seulement de rechercher la vérité , & de se plaindre , si elle le
juge

juge à propos , on ne s'exposoit point à 1626.
commettre une injustice, en examinant si
ce que tout le peuple pense d'un particu-
lier est véritable , ou non. Wentworth
ne prévoioit pas qu'il deviendrait un jour
le premier Ministre du Roi, & que la Cham-
bre des Communes seroit encore plus ani-
mée contre le Comte de Strafford que con-
tre le Duc de Buckingham. L'avis de
Wentworth & des autres fut suivi, les
Communes déclarent que l'opinion pu-
blique suffit pour faire des perquisitions
& même des plaintes contre un particulier.

Charles ne pouvant plus douter que Le Roi d'An-
son Favori ne fût bien-tôt accusé dans les gleterre tâ-
formes, entreprend d'arrêter les procédu- che d'arrê-
res. Il se commit trop facilement : faute ter les pro-
ordinaire à ce Prince naturellement bon, cédures de
jaloux de son autorité, & peu capable de la Chambre
discerner les mauvais conseils qu'on lui des Com-
donnoit. Le Chevalier Weston Chancelier munes con-
de l'Echiquier présente de la part du Roi tre le Duc
un mémoire à la Chambre des Commu- de Buckin-
nes. Sa Majesté, portoit-il, a bien voulu ghiam.
diffimuler les paroles séditieuses du Sieur Rushworth's
Cook, & se reposer sur vous de la punition Historical
d'une si grande insolence. Mais le Roi s'ap- Collections.
perçoit aujourd'hui que sa patience ne sert 1626.
qu'à donner encore plus de hardiesse aux
gens mal-intentionnez. Sans aucune con-
noissance des choses, & contre la pratique
ordinaire des Parlemens, le Docteur Turner
a osé proposer de faire des informations sur
certaines articles. On prétend qu'ils ne re-
gardent que la personne du Duc de Buc-
kin-

1626. *kingham. Mais le véritable dessein de celui qui les a dressés, c'est de décrier l'administration de Sa Majesté & de flétrir la mémoire du feu Roi. On ne souffrira point une entreprise d'une si dangereuse conséquence. Bien loin de permettre que vous fassiez des perquisitions, contre un Seigneur dont la personne lui est chère, & dont il approuve la conduite, le Roi prétend que vous ne pouvez attaquer le moindre de ceux qui le servent dans son Conseil. Une si grande hardiesse le surprend. Sa Majesté ne voit pas comment vous avez pu vous imaginer qu'elle est capable de vous faire un sacrifice indigne d'un grand Prince, en vous abandonnant un de ses plus fidèles serviteurs. La patience du Roi n'ira pas plus loin. Il souhaite que vous punissiez les séditieux, & que vous vous conduissiez d'une telle manière, qu'il ne soit pas obligé de se faire lui-même justice. Turner soutint courageusement qu'il n'avoit rien dit de mauvais, & que ses propositions étoient légitimes & conformes à l'usage ordinaire des Parlemens. Le droit Romain & les loix canoniques de l'Eglise, ajouta-t-il, déclarent que l'opinion commune suffit pour intenter une accusation. Nos habiles Jurisconsultes en donnent deux raisons; la puissance de ceux dont le peuple se plaint, & leur subtilité à cacher, ou à déguiser le mal qu'ils font. Nos ancêtres en ont usé de la sorte, sous le règne d'Henri VI. le Duc de Suffolk fut accusé sur l'opinion commune qu'il étoit l'auteur des abus & des désordres du Gouvernement.*

Bien

Bien loin que la hauteur avec laquelle Charles parloit, intimidât les ennemis de son Favori, un autre membre de la Chambre des Communes s'éleva encore plus fortement contre le Duc de Buckingham. *La cause de nos malheurs, dit-il, c'est qu'on peut appliquer à l'Angleterre ce qu'on disoit en un autre sens de Louis XI. Roi de France : tout le conseil du Roi marche sur un seul cheval. Puisque la Chambre veut représenter au Roi les qualitez requises dans les gens qu'il doit appeller à son Conseil, je suis d'avis, Messieurs, que nous proposons à Sa Majesté ce que Jethro disoit à Moïse ; de choisir des personnes nobles, & non pas élevées en une nuit comme des champignons ; des hommes de courage qui remplissent eux-mêmes les devoirs de leurs Charges, & qui ne se reposent pas sur d'indignes Lieutenans ; des gens qui craignent Dieu, qui ne chancellent point entre deux Religions, & qui favorisent la mauvaise par complaisance pour leur mère & pour leur femme ; des Conseillers qui aiment à dire la vérité, & non pas à flater & à faire leur cour aux dépens du public : des personnes desintéressées qui ne vendent ni les bénéfices, ni les Magistratures, ni les dignitez, & qui ne pensent point à s'élever sur la ruine des autres. Jethro vouloit que Moïse en prit plusieurs de cette trempe. Car enfin un seul homme ne peut pas tout faire. La paix & la seureté se trouvent où il y a grande abondance de conseils. Les Officiers subalternes de Moïse*

1626. *ne devoient résoudre que les affaires de moindre importance. Il faut que le Roi prenne connoissance des plus grandes, & qu'il les juge. Enfin Jethro dit à Moïse de choisir des vieillards & non pas de jeunes gens. C'est par une merveille extraordinaire de la grace de Dieu, que Salomon eut tant de sagesse dans un âge peu avancé. Les jeunes Conseillers de son fils gâtèrent tout en suivant leurs passions. Il en sera de même chez nous jusques à ce que le Conseil du Roi soit composé de gens qui aient de l'âge & de l'expérience. Cela s'appelloit parler en bon Puritain Anglois qui savoit sa Bible, & qui aimoit sincèrement la Religion & la Patrie.*

Le Chevalier Elliot harangua en Sénateur immédiatement après. On a prétendu nous intimider, dit-il : mais j'espère, Messieurs, que la peur ne nous déconcertera pas tellement, que nous ne puissions examiner encore avec attention l'affaire proposée à la Chambre. Il n'y a que deux choses à considérer, la raison pourquoi nous sommes assemblez, & l'état présent de notre Patrie. Nous savons tous la première. On a eu si grand soin de nous la représenter, qu'il seroit inutile d'en parler. Pour ce qui est de la seconde, il est à propos de la découvrir aux yeux de cette illustre Assemblée. Jamais nous n'avons témoigné une affection plus ardente ni plus sincère au service du Roi. Mais ceux qu'il écoute trop, donnent des interprétations malignes à notre zèle & à nos

nos bons desseins. L'expédition de l'année précédente, c'est la première entreprise de Sa Majesté ; Et la réputation d'un Prince dépend extrêmement de la manière dont il entre d'abord dans le monde. Cependant, Messieurs, la première démarche du Roi a été si mal concertée, que les étrangers ont beaucoup rabattu de la bonne opinion qu'ils avoient conçüe de lui & de la Nation Angloise. On s'est reposé de l'exécution du projet sur celui qui a le commandement des forces de Sa Majesté par mer & par terre. Pourquoi ce grand Général a-t-il voulu laisser tout faire à ses Officiers subalternes ? Le Comte de Mansfelt a si mal réüssi, que nous ne pouvons nous imaginer qu'il ait emmené un si grand nombre de braves gens. Il s'est avancé avec une poignée de soldats jusques sur les frontières du Palatinat. Quel dommage n'a-t-on pas causé à l'Allemagne, en négligeant de lui donner du renfort ? Je pourrois parler encore des pertes que les Corsaires d'Alger nous ont fait souffrir. Mais ne portons point notre vue si loin : considérons ce qui se passe sous nos yeux. Les premières dignitez mises à l'encan, deviennent méprisables. On trafique des Magistratures ; & ceux qui les ont achetées, vendent ensuite la Justice. Un ancien Romain rapporte que les Provinces du domaine de la République, demandèrent au Sénat la révocation de la loi faite contre le péculat. Il paroît étrange que ceux-là mêmes qui ont sollicité une loi, en pressent l'abrogation. Voici leur raison. L'avarice des Magistrats se servoit de

1626. de la loi même pour opprimer davantage les Provinces. Nous sommes dans le même cas. Il faut abolir désormais nos loix sur la manière de choisir les Juges du païs. Elles sont faites en faveur des personnes capables de servir le public. On a voulu que les Magistratures fussent la récompense du mérite : Et aujourd'hui elles incommodent ceux qui les obtiennent. Chacun doit fournir à son patron de quoi soutenir le luxe de sa table & de son équipage.

Pour vous convaincre, Messieurs, de la justice du projet que nous avons formé, je vous rapporterai deux exemples tirés de notre Histoire. Le thresor Roial se trouva fort épuisé sous le règne d'Henri III. Quelques-uns de ses Ministres s'enrichissoient de son revenu, & le peuple se plaignoit de plusieurs abus du Gouvernement. Henri convoque le Parlement & demande des subsides. On les lui refuse ; & les deux Chambres prient conjointement le Roi de reprendre les terres qu'il avoit imprudemment accordées, d'examiner la conduite de ses Ministres & de rechercher la cause des griefs dont le peuple se plaint. Henri donne les mains. Un de ses principaux Officiers se trouve coupable, il est privé de son emploi ; & le Parlement accorde ensuite un subside au Roi. Le temps de Richard II, est assez semblable à celui-ci. Esclave de ses Favoris, ce Prince changeoit incessamment les premiers Officiers du Roiaume. Dès qu'un Parlement lui avoit donné de l'argent, il en convoquoit un autre pour obtenir de nouveaux subsides. Les
Com-

Communes se rebutèrent à la fin : elles dirent nettement qu'elles ne vouloient plus rien donner. On se plaint du mauvais emploi des deniers publics, & de la trop grande autorité du Comte de Suffolk qui dispose de tout à sa fantaisie. Le Roi est supplié d'ordonner que ce Seigneur soit echerché. A la requête unanime des deux Chambres, on examine l'aliénation du domaine du Roi, la manière dont sa maison étoit réglée, & quelle disposition il avoit faite de ses pierreries & de celles de son père & de son grand-père. Je n'ai rien entendu dire des pierreries de la Couronne ; & je n'en veux point parler. Je souhaite qu'elles soient encore toutes ici. Puis donc que nous sommes peut-être plus mal que nos ancêtres sous certains régnes, cherchons du moins à leur exemple des remèdes convenables aux désordres de l'Etat, de peur que le peuple las & rebuté, ne refuse enfin de donner davantage. Poursuivons la réparation des griefs. Pour ce qui est du subside proposé ; je croi bien qu'il ne répond pas à la bonne volonté que nous avons d'aider le Roi. Mais en vérité, c'est tout ce que nous pouvons faire dans le temps présent. A Dieu ne plaise que nous donnions des bornes à notre zèle : on accordera davantage à la prochaine Seance, si le bien de la patrie le demande. Nonobstant l'agitation & la chaleur que cauçoit l'affaire du Duc de Buckingham, la Chambre des Communes avoit déterminé le subside qu'elle vouloit donner au Roi. On en devoit dresser l'acte, dès que Sa Majesté auroit consenti à la réformation des abus & des désordres. Ou-

1626.

Outre que Charles ne pouvoit digérer que la Chambre des Communes demeurât toujours inflexible sur le chapitre du Favori, Sa Majesté n'étoit point contente du subside. Il lui paroïsoit trop modique par rapport à ses projets, & aux engagements pris avec le Roi de Danemark, quelques Princes d'Allemagne & les Provinces-Unies. Le Roi envoie ordre aux Seigneurs & aux Communes de le venir trouver dans son Palais de Whithe-Hall, & leur parle de la sorte. *J'ai des choses fort différentes à dire à chacune de vos deux Chambres. Vous, Seigneurs de la Haute, je vous remercie du soin que vous prenez des affaires publiques, & de l'ardeur avec laquelle vous excitez les Communes à suivre votre exemple. Si l'issue de ce Parlement n'est pas avantageuse à la Nation, ce ne sera pas votre faute : je dois vous rendre ce témoignage. Quant à vous, Gentilshommes de la Chambre Basse, c'est avec chagrin que je déclare ici, que vous ne devez attendre aucun remerciement de ma part. Je prétens seulement vous avertir de vos fautes & de vos procédures irrégulières. Le Seigneur Garde du grand Seau vous les exposera. J'espère qu'après avoir réfléchi sur ce qu'il vous dira, vous prendrez de telles mesures, que ce Parlement finira heureusement, quoi qu'il y ait eu d'abord quelques obstacles à surmonter.* Coventri Garde du grand Seau fait ensuite un long discours. Il s'efforce de persuader aux Communes que jamais d'Angleterre n'eut un meilleur Roi;

Roi ; leur remontre le tort qu'elles ont de laisser les discours de Cook & de Turner impunis ; justifie le Duc de Buckingham , & représente la médiocrité du subside. Charles reprend la parole & reproche aux Communes qu'après l'avoir engagé dans une guerre , elles veulent se servir de l'occasion , pour extorquer des choses que son honneur ne lui permet pas d'accorder. *Le Sieur Cook vous a dit , ajoûta Sa Majesté , qu'il vaut mieux se voir dévorer par un ennemi-étranger , que d'être opprimé par ceux du dedans. Pour moi , je pense qu'il est plus supportable & moins infame à un Roi , de voir ses Etats envahis & désolés par un ennemi étranger , que d'être méprisé de ses sujets.*

Coventri avoit déclaré de la part du Roi aux Communes , que Sa Majesté prétendoit qu'avant la fin de la semaine , elles prissent leur dernière résolution sur un plus ample subside. Plusieurs se récrient là-dessus que ce n'est pas la coutume de marquer ainsi un terme préfix , & que le Roi semble menacer de rompre avec le Parlement , en cas qu'on ne lui accorde pas ce qu'il demande. De peur que les esprits ne s'aigrissent davantage , le Duc de Buckingham eut ordre d'expliquer l'intention du Roi dans une conférence entre les deux Chambres du Parlement. Le Favori tâche de faire comprendre aux Communes , que Sa Majesté n'a jamais prétendu leur fixer un temps limité , ni menacer de rompre avec son Parlement ,
en

1626. en cas que l'affaire ne se conclut pas dans quatre ou cinq jours. *Le Roi*, ajouta-t-il, *a voulu seulement vous avertir que le temps d'agir presse, & qu'un plus long délai causera un fort grand dommage. Croiez-moi : c'est une bonne méthode que de craindre tout en certaines occasions & de n'appréhender rien en d'autres. J'ajoute qu'il y a des conjonctures, où la libéralité est une épargne profitable. Si vous accordez de plus grands subsides au Roi, on portera la guerre dans le païs ennemi, & nous serons ici en repos. Que si le Roi n'est pas en état d'attaquer, nous demeurons exposés aux décentes, & les ennemis pourront porter la désolation assez avant dans le païs.* Buckingham tenta encore de ramener les esprits en donnant de bonnes paroles pour la réformation des abus ; il rendit compte de ce qu'il avoit négocié l'année précédente à la Haye ; il se disculpa de certaines choses qu'on lui reprochoit, & particulièrement de ce que la Marine ne paroïssoit pas en bon état. Ses complimens furent inutiles. La fierté avec laquelle il affectoit de mépriser les efforts de ses ennemis, irritoit davantage la Chambre des Communes. On y préparoit sérieusement les chefs de l'accusation projetée contre lui.

Le Roi d'Angleterre est enfin obligé de laisser une entière liberté à la

Le Roi ne pût tenir plus long-temps. Il fallut laisser à la Chambre des Communes la liberté de faire ce qu'elle jugeroit à propos contre le Duc de Buckingham. On avoit déclaré trop nettement dans une remontrance fort bien conçue & présentée

LOUIS XIII. LIV. XXIII. 453

tée à l'occasion des reproches faits par
ventri de la part du Roi, que les Com-
unes ne se désisteroient point en cette
asion, de leur ancien droit de former
plaintes & des accusations contre ceux
le peuple croit être les auteurs des
ux qu'il souffre. Bien loin, dit-on
is la remontrance, que nous prétendions
rier l'administration de V^{otre} Majesté
recherchant les abus, & en la suppliant
les réformer, nous croions au contraire
la plus grande marque d'affection & de
ect, que les sujets puissent donner à leur
verain, c'est de lui présenter une occasion
faire éclater sa clémence, & son inclina-
t à les rendre heureux; vertus vraye-
it dignes d'un grand Roi. Quant à ce
concerne le Duc de Buckingham, nous
montrons humblement à V^{otre} Majesté,
c'est l'ancien usage & le droit incontes-
le des Parlemens, d'informer & d'inten-
accusation contre les personnes, de quel-
rang qu'elles puissent être, quand elles
sent du désordre dans l'Etat, en abusant
l'autorité que le Souverain leur a confiée.
a s'est pratiqué, non seulement sous le
ne du feu Roi v^{otre} père; mais aussi du
ps de vos plus illustres prédécesseurs.
us le lisons dans l'Histoire, & les preu-
s'en trouvent dans les Archives du Par-
ent. Cet établissement est raisonnable &
affaire au bien public. Car enfin, aucun
ticulier n'osant attaquer ceux qui rem-
ent les premières places de l'Etat, de
de s'exposer à leur ressentiment, ils au-
roient

1626.
Chambre
des Com-
munes.

Rushworth's
Historical
Collections.
1626.

1626. roient une entière liberté d'opprimer le peuple, si le Parlement n'avoit pas droit de demander la punition de leurs malversations & de leurs violences.

On aprenoit avec plaisir à la Cour de France, que la fortune du Duc de Buckingham odieux à Louis & à Richelieu, paroïssoit ébranlée. Les ennemis du Cardinal sûrent bon gré aux Anglois de se maintenir dans le droit d'attaquer les Favoris, ou les Ministres qui abusent de leur crédit. On déplorait secrètement le malheur de la France dépourvue depuis longtemps d'un droit si utile à la conservation de la liberté du peuple. Les Anglois, disoient certaines gens assez équitables d'ailleurs, abusent de leurs privilèges & poussent trop loin leurs prétensions. Quelque irréprochable que soit la conduite d'un Favori, ou d'un Ministre, il a toujours des envieux & des ennemis. Il n'est pas même possible qu'un homme chargé de l'administration des affaires publiques, ne commette des fautes. Ses ennemis les relevent malignement, ils les exagèrent même. On forme contre lui un puissant parti dans le Parlement; & si la cabale prévaut, un homme qui servoit utilement le Roi, & la Patrie, est flétri, ou du moins réduit à la condition d'un simple particulier. Cela est vrai, répliquoient quelques-uns qui conservoient les sentimens de l'ancienne liberté François. Il y aura des inconvéniens tant qu'il y aura des hommes dans le monde. Mais enfin, celui des Anglois

lois est plus supportable que le nôtre. Ne
 aut-il pas mieux qu'un particulier soit ex-
 posé à souffrir une injustice, que de laisser
 tout le peuple en danger d'être opprimé
 par l'ambition d'un Ministre qui cherche à
 établir la tyrannie, afin de régner absolu-
 ment sous le nom du Prince ? C'est un mal-
 heur qu'un habile Ministre & peut-être bien
 intentionné, soit éloigné des affaires par
 une faction ennemie. Après tout, la perte
 n'est pas irréparable. Il se trouve toujours
 quelqu'un qui remplit sa place, & l'exem-
 ple du prédécesseur trop rigoureusement,
 & même, injustement traité, sert à
 rendre l'autre plus retenu & plus sage. Il
 fallu en venir à des guerres civiles en
 France, quand on a voulu écarter Anne
 de Laines. Qui nous répondra qu'il n'arri-
 vera pas quelque chose de semblable, si des
 personnes puissantes entreprennent de s'op-
 poser à la rapidité de la fortune du nou-
 veau Ministre ? On n'a rien gagné contre
 deux prédécesseurs ; Il pourra subsister
 si bien que Laines, malgré les efforts du
 issant parti qui se forme. Tout bien con-
 sidéré, les Anglois l'entendent mieux que
 nous. Il n'y a point de sang répandu chez
 eux, quand il est question de se défaire d'un
 favori, ou d'un Ministre odieux.

La chaleur de la Chambre des Com-
 munes contre le Duc de Buckingham, ré-
 vella les espérances du Comte de Bristol,
 qui attendoit une occasion favorable de
 venger des mauvais traitemens qu'il
 souffroit depuis deux ans. Les ennemis
 du

Le Comte
 de Bristol
 est accusé
 par ordre
 du Roi
 devant la
 Chambre
 Haute, &

1626.
Bristol ac-
cuse le Duc
de Buckin-
gham.

*Rushworth's
Historical
Collections.*
1626.

*Sir Philip
Warwick's
Memoirs.*

du Favori encouragèrent même Bristol, & lui promirent de l'appuyer. Buckingham voioit ce manége. Pour détourner un nouvel orage, il engage son maître à faire en sorte que le Comte assez content d'être en repos chez lui, se serve de l'amnistie générale que les Rois d'Angleterre accordent à leur Couronnement, & ne pense plus à se justifier de ce qu'on avoit avancé contre lui dans le dernier Parlement sous le Roi Jaques, ni à poursuivre le Duc de Buckingham. Mais Bristol, qui avoit d'ailleurs de l'honneur & du courage, quoi que l'envie de plaire au feu Roi l'ait porté à commettre quelques fautes, Bristol, dis-je, vouloit avoir raison de la flétrissure de sa réputation, & prouver en plein Parlement que Buckingham son ennemi, étoit un calomniateur sans Religion & sans probité, & qu'il sacrifioit à son ambition les intérêts du Roi & de la Patrie. Le Comte demouroit comme relegué dans ses terres depuis le retour de son Ambassade d'Espagne. Le Roi étoit extrêmement en colère contre lui. Prévenu que Bristol avoit voulu lui insinuer de changer de Religion, & que dans ses négociations auprès de l'Empereur & du Roi Catholique, il avoit fait plusieurs choses au préjudice du Roi de Bohême; Charles n'avoit pas voulu que le Comte fût appelé ni à la cérémonie du Couronnement, ni au Parlement qui se devoit tenir ensuite.

Bristol

Bristol ravi de voir son ennemi & son persécuteur poussé vivement par la Chambre des Communes, présente requête aux Seigneurs, & demande leur entremise auprès de Sa Majesté, afin qu'elle lui laisse la liberté de jouir du privilège que la dignité de Pair d'Angleterre donne à tous ceux qui en sont revêtus, d'être appelés au Parlement, lors qu'ils ne s'en trouvent pas exclus par un jugement légitime rendu contr'eux. *Que si je suis censé coupable, ajoûtoit le Comte, je vous prie, Mylords, d'obtenir du Roi que je sois incontinent jugé selon les loix dans votre Chambre.* La requête fut bien reçûe: Car enfin les privilèges des Pairs étoient manifestement violez dans la personne de Bristol. La Chambre Haute demande à Sa Majesté que le Comte soit appelé au Parlement comme les autres. Cela ne se pouvoit refuser sans soulever tous les Seigneurs d'Angleterre. On envoie au Comte la sommation ordinaire. Mais le Garde du grand Seau lui écrit en même temps de la part de Sa Majesté qu'elle lui ordonne de demeurer chez lui en repos, nonobstant la sommation qu'on lui fait de se rendre au Parlement. La procédure étoit irrégulière & contradictoire. En voulant opprimer son ennemi avec trop de violence, on lui donne souvent de l'avantage contre soi-même. Bristol présente une seconde requête aux Seigneurs, & leur envoie la lettre que le Garde du grand Seau lui a écrite. Tout le monde crie à l'injustice, & au renverse-

1626. *ment des loix.* Les Seigneurs ont pitié de Bristol, murmurent contre le Favori, & jugent par avance que le Comte est innocent, puis que son persécuteur a si grande peur qu'il soit entendu. Le Roi & Buckingham n'eurent plus d'autre ressource, pour sauver leur honneur, que de faire accuser Bristol du crime de Lèse-Majesté par le Magistrat qu'on nomme en Angleterre *l'Attorney Général du Roi.*

Le Comte comparoit à la Chambre Haute en qualité de criminel. Il y parle avec cette noble & honnête confiance que la bonne conscience & la faveur des Juges inspirent à un homme injustement persécuté. Après avoir écouté les choses dont il est chargé par *l'Attorney*, Bristol présente de son côté des chefs d'accusation contre le Duc de Buckingham & contre Conway Secrétaire d'Etat, & offre de prouver ce qu'il avance. Je ne rapporterai point le détail de la procédure; il seroit ennuyeux. Je dirai seulement que Bristol ne pût obtenir que le Duc de Buckingham fût traité comme lui en homme légitimement accusé & prévenu dans les formes. Le Roi appuioit trop fortement son Favori. Tout ce que les Seigneurs déjà persuadés de l'innocence du Comte, firent en sa faveur; ce fut de s'opposer à la tentative du Roi & de Buckingham qui vouloient tirer l'affaire de la Chambre Haute, & traduire l'accusé à un autre Tribunal, où il auroit été plus facile de l'opprimer. Ils ne voulurent pas encore que Bristol fût
envoie

lié à la Tour de Londres, il demeura la garde de l'Huissier de la Chambre. Le Comte alléguait pour sa justification favorablement écouté. Rendons justice à deux ou trois articles près, lesquels il ne paroît pas si net, Bristol fendit bien, & d'une manière tout-à-la-fois noble & respectueuse au regard du Roi qui se déclaroit trop ouvertement l'ennemi & partie contre un de ses sujets. La Chambre des Seigneurs paroissoit si favorable à l'accusé, que le Roi & Buckingham craignent qu'il ne soit absous avec honneur, on laisse tomber l'affaire : chose qui ne fut pas moins honorable au Comte de Bristol que s'il eût été déclaré innocent en jugement définitif. Tout le monde étoit convaincu que le Roi & son Favori l'auroient perdu sans ressource, s'ils n'ont crû pouvoir exécuter le projet qu'ils en avoient formé.

La vigueur & la fermeté de la Chambre des Communes les embarassoit l'un & l'autre. Peu de jours après que celle des Seigneurs eût entendu le Comte de Bristol, la Chambre Basse envoya solennellement à la Haute treize chefs d'accusation contre le Favori. On les avoit déjà communiqués aux Seigneurs dans une conférence entre les deux Chambres. Mais à peine eurent-ils huit membres des Communes lesent, avec ordre à chacun de les étendre l'un sur l'autre, & d'alléguer aux Seigneurs les faits principaux qui servent de fondement à l'accusation. Il seroit inutile de

1626.

Le Duc de Buckingham est accusé devant la Chambre des Seigneurs par celle des Communes.

1626. rapporter ici chaque article en particulier,
Rushworth's on juge bien ce qu'ils pouvoient contenir,
Historical par ce que j'ai déjà dit. Le dernier paroît
Collections. extrêmement malin. On y accusoit Buc-
 1626. & kingham d'avoir donné au feu Roi dans sa
Sir Philip dernière maladie & contre l'ordre exprès
Warwick's des Médecins, je ne sai quels remèdes qui
Memoirs. augmentèrent son mal, disoit-on, & qui
 avancèrent peut-être ses jours. Bristol in-
 sinuë quelque chose de semblable dans ses
 discours à la Chambre Haute. Le Cheva-
 lier Diggs fit comme l'exorde de l'accu-
 sation, que ses Collègues devoient pour-
 suivre l'un après l'autre. Il débuta d'une
 manière fort vehemente, les six autres pa-
 rurent plus modérez sur les treize chefs
 qu'ils avoient partagez entre eux, & le
 Chevalier Elliot conclut par une espèce de
 peroraison. Elle fut plus vive que l'exorde.
 Elliot affecta de trouver une parfaite res-
 semblance entre Sejanus Favori de l'Empe-
 reur Tibère, & le Duc de Buckingham, &
 il finit en appliquant à celui-ci ce qu'on a-
 voit dit autrefois à la condamnation d'un
 Evêque d'Ely Ministre du Roi Richard II.
Il faut perdre l'homme qui travaille à nôtre
ruïne & l'abaisser au plutôt de peur qu'il
ne nous mette sous ses pieds. Cette grande
 & célèbre action dura deux jours.

Artifices
 pour enga-
 ger le Roi
 à soutenir
 le Duc de
 Buckin-
 gham.

Le Favori se plaint au Roi que les Che-
 valiers Diggs & Elliot, non contents de
 plaider leur cause, ont avancé plusieurs
 choses injurieuses à Sa Majesté. Les voilà
 incontinent enfermez dans la Tour de
 Londres. Quelques amis de Buckingham
 font

LOUIS XIII. LIV. XXIII. 461

font encore de concert avec lui tomber 1626.

un mémoire anonime entre les mains de Charles. On lui représentoit que les ennemis du Duc étoient de francs Républicains, qui n'attendoient qu'une occasion favorable de soulever le Parlement contre le Roi même : que la plus grande partie des chefs d'accusation retombent sur Sa Majesté & sur le feu Roi, puisque dans les faits allégués, Buckingham a seulement exécuté les ordres de son maître, & pensé à le servir à son gré : que depuis le temps du Roi Henri IV. ses successeurs n'ont jamais souffert qu'on tint de pareils discours dans le Parlement; qu'ils ont été regardez comme des prognostiques de rebellion, de guerre civile, & même de la déposition prochaine d'un Roi : que si Sa Majesté n'arrête pas ces harangueurs séditieux, ils entraîneront tous les autres membres des Communes, qui craignent d'être traitez de poltrons & de gens peu zélés pour la liberté de la Patrie : que le Roi fait mieux de se fier à un seul Seigneur qu'à plusieurs: que parmi eux il y a bien des gens qui veulent avoir les premiers emplois & établir une espèce d'oligarchie : qu'il est de l'intérêt de Sa Majesté de soutenir le Duc de Buckingham à quelque prix que ce soit, de peur qu'après avoir obtenu son éloignement, on ne fasse peu à peu les fondemens de l'autorité souveraine : que si les ennemis du Favori ont une fois le dessus, ils feront plusieurs demandes déjà projetées, pour abolir les prérogatives du

*Rushworth's
Historical
Collections.
1626.*

1626. Roi les unes après les autres : qu'on pense à nommer les gens de son Conseil, à marquer les alliances qu'il doit faire, à régler sa dépense, & à lui demander compte de son revenu : que si le Duc de Buckingham est puni pour avoir obéi aux ordres qu'il a reçus, le Roi fera bien-tôt lui-même responsable de ses entreprises quand elles ne réussiront pas au gré de certaines gens : enfin qu'en mettant à part ce que le Duc paroît avoir fait de son chef, les chefs d'accusation se trouvent en petit nombre & peu considérables : qu'il est facile d'y répondre, & qu'en tout cas, la condition de Buckingham n'étant pas pire que celle du moindre particulier, il peut se servir de l'amnistie générale publiée au Couronnement de Sa Majesté.

Ces insinuations entrent si avant dans l'esprit de Charles, qu'il va incessamment à la Chambre des Seigneurs, & leur parle de la sorte, afin de les engager à soutenir avec lui son Favori contre la Chambre des Communes. *Mylords, je viens vous témoigner que je prens fort grande part à ce qui touche les personnes de votre rang. J'ai crû devoir punir les auteurs de quelques discours insolens faits en votre présence. Si j'ai dissimulé certaines choses dites dans la Chambre des Communes, ce n'est pas l'envie d'obtenir un subside qui m'a retenu : mais je me suis rendu aux importunités de Buckingham. Il me prioit de ne faire pas attention à ce que disoient ses ennemis, de peur qu'on ne s'imaginât qu'il vouloit étudier les*
pour-

poursuites dont il paroissoit menacé. Il est fort innocent de ce que les Communes lui imputent ; Et je puis lui servir moi-même de témoin. Ne croiez pas que je pense à tirer de votre tribunal l'affaire qu'on y a portée. Je vous déclare seulement pour-quoi je n'ai pas puni plutôt les discours insolens que certaines gens ont faits contre un d'entre vous. J'espère que dans l'occasion vous serez aussi sensibles à ce qui touche mon honneur, que je le suis quand on attaque le vôtre. Charles étoit si imprudent, ou si mal conseillé, que bien loin de ménager, comme il faut, les Seigneurs, il les mécon- tentoit dans ce même temps.

Le Chevalier Rich vint les prier le même jour de la part des Communes, d'ordonner que le Duc de Buckingham fût arrêté & mis sous la garde de quelqu'un, parce qu'il n'étoit pas selon l'ordre qu'un Seigneur accusé d'un si grand nombre de malversations, & mêmes du crime de Lèse-Majesté, jouit des privilèges des Pairs du Roiaume & entrât dans le Conseil.

Mylords, dit alors Buckingham avec une certaine modestie mêlée de fierté, *je me trouve dans une fâcheuse situation : si je garde le silence, on dira que je me sens coupable : Et si je parle, ne blâmera-t-on point la hardiesse d'un homme qui prétend montrer la fausseté d'un si grand nombre d'accusations que la Chambre des Communes forme contre lui ? Vous savez la bonne opinion qu'elle avoit de moi, il n'y a pas longtemps. Si j'ai fait quelque chose qui mérite*

1626.

La Chambre
Basse de-
mande aux
Seigneurs
que le Duc
de Buckin-
gham soit
arrêté.

Rushworth's
Historical
Collections.
1626.

1626. *un si prompt changement, je l'ignore sur ma parole. Cependant je dois conserver ma réputation; & je suis prêt à me justifier devant quelque tribunal que ce soit. Si les Communes ne m'avoient pas accusé devant vous, je vous prierois moi-même d'examiner ma conduite. On m'a fait plaisir de mettre mon affaire en de si bonnes mains. Je ne récriminerai point contre ceux qui veulent me décrier & me noircir. Je souhaite que mon procès se fasse au plutôt. Mais je trouve fort étrange que mes accusateurs prétendent vous prescrire la manière d'y travailler, & que la Chambre des Communes me juge & me condamne avant que vous m'aiez entendu.*

Mécontentement de la Chambre Basse sur ce que le Roi a fait emprisonner deux de ses membres.

L'emprisonnement de Diggs & d'Elliot causa un mécontentement presque général parmi les Communes. Elles regardèrent cette action comme un renversement de leurs privilèges, & un mépris affecté de la demande faite à l'ouverture du Parlement par la bouche de l'Orateur, que conformément aux anciens droits des Communes, tous les particuliers de leur Chambre fussent libres dans leur personne & dans la jouissance de leur bien, sans craindre d'être molestez, ou arrêtez. On délibère incontinent sur les mesures que les Communes doivent prendre pour maintenir leurs privilèges violez, & l'affaire paroît de si grande importance, que la Chambre défend à qui que ce soit de sortir. Le Chevalier Carleton qui vouloit servir le Roi, rompt enfin le morne silence que

*Rushworth's
Historical
Collections.
1626.*

que l'Assemblée affecta de garder quelque temps, afin de témoigner son déplaisir. Il exhorte les Communes à éviter autant qu'il leur est possible, tout ce qui peut inspirer au Roi du dégoût & de l'aversion pour les Parlemens : *Et cela ne manquera pas d'arriver, ajoute-t-il, si nous paroissions vouloir trop entreprendre sur les droits & sur les prérogatives du Souverain. Il nous a fait avertir plus d'une fois, Messieurs, qu'il sera enfin obligé de prendre d'autres résolutions, si nous refusons d'entretenir une bonne correspondance avec lui. Qu'entend-il, je vous prie, par ces autres résolutions ? Je n'ose presque vous déclarer ce que cette menace peut signifier, à mon avis. Vous savez, Messieurs, que tous les Roiaumes de l'Europe, avoient autrefois comme nous, leurs États Généraux ou leurs Parlemens. Chaque Nation étoit alors heureuse & florissante. Mais ces Assemblées aiant paru ensuite trop turbulentes, on a commencé de retrancher peu à peu leurs privilèges & les Rois ont enfin cessé de les convoquer. Vous croiriez comme moi, Messieurs, que l'abolition des Parlemens, est le plus grand malheur qui puisse arriver à un Roiaume, si vous aviez tous voagé dans les païs, où il ne s'en tient plus. Les gens y sont maigres & aussi décharnez que des squeletes, nus & mal vêtus, enfin réduits à porter des sabots. En voici la raison. Les Rois mettant des impôts excessifs & arbitraires sur les denrées, les étoffes, & les cuirs, le peuple n'a pas le moyen d'acheter de quoi se nourrir & se*

1626. *vêtir commodément. Exempts, graces à Dieu, de ces malheurs, nous vivons ici dans l'abondance, & le peuple d'Angleterre est plus à son aise qu'aucun autre. Pourquoi cela, Messieurs ? Nous sommes les seuls qui aions encore des Parlemens. Ne nous exposons pas au danger de les perdre, & faisons en sorte que nos Rois ne soient jamais tentez de les abolir. Le moien d'éviter cet inconvénient, c'est d'entretenir une si bonne correspondance entre le Souverain & le peuple, que Sa Majesté ne se dégoûte point de convoquer le Parlement, & qu'elle soit toujours bien-aise de nous conserver la libre jouissance de nos privilèges.*

Carleton remarquoit fort bien la cause véritable de l'oppression & de la misère que souffrent plusieurs Nations de l'Europe. Mais les Anglois ont été plus sages & plus heureux qu'il ne croioit. Bien loin de permettre, qu'à l'exemple des autres, leur Roi abolît son Parlement, les Anglois ont su le réduire à la nécessité de ne pouvoir plus se passer lui-même d'une Assemblée si nécessaire à la conservation de la liberté du peuple. Fasse le Ciel que l'illustre Nation qui m'a fait la grace de m'accorder sa protection, & l'honneur de me rendre participant de la liberté & des privilèges qu'elle maintient avec tant de prudence & de courage, en jouisse toujours paisiblement. La Chambre des Communes ne se désista point de la demande, que ses deux membres fussent élargis, quoi que Carleton & quelques autres gens de la Cour représen-

tassent

taient que Diggs & Elliot avoient imprudemment irrité le Roi & son Favori, en inférant dans leurs discours des choses aigres & malignes que la Chambre ne leur avoit pas ordonné de dire. L'affaire fut accommodée en peu de temps. Diggs protesta qu'il n'avoit point avancé ce qu'on lui imputoit, & plusieurs Pairs du Roiaume le disculpèrent malgré la résistance du Duc de Buckingham. Elliot s'expliqua de son côté, & donna quelques adoucissements à ce qu'il avoit dit de plus fort contre le Favori. Charles feignit alors d'être mieux informé, & les deux prisonniers furent élargis, afin de contenter la Chambre des Communes qui les demandoit avec beaucoup de vigueur & d'empressement.

Cette complaisance du Roi, le mit dans la nécessité de céder encore aux instances des Seigneurs en faveur du Comte d'Arondel. On l'avoit envoyé à la Tour de Londres à l'occasion du mariage de son fils aîné avec la sœur du jeune Duc de Lennox, que la Comtesse d'Arondel & la Duchesse Douairière de Lennox avoient menagé contre l'intention de Sa Majesté. Dès qu'Arondel fut arrêté, les Seigneurs plus circonspects & plus modérez en ce qui pouvoit déplaire au Roi, cherchèrent les moyens de maintenir leurs privilèges sans donner aucun sujet de plainte à Sa Majesté. Le Garde du grand Seau leur déclare pour lors que le Comte est en prison pour certaines choses qui regardent le Roi personnellement, & qui n'ont pas

1626.

La Chambre Haute demande l'élargissement du Comte d'Arondel arrêté par le Roi.

Rushworth's
Historical
Collections.
1626.

468 HISTOIRE DE

1626. de rapport aux affaires du Parlement. Cela ne contente pas les Seigneurs. Ils ordonnent qu'on cherche incontinent dans les anciens regîtres , les exemples des Pairs du Roiaume arrêtez durant la tenuë du Parlement, & ce que la Chambre Haute avoit fait en pareille circonstance. Après une exacte recherche, les Seigneurs soutiennent que c'est un de leurs privilèges, qu'aucun Pair ne puisse être arrêté depuis l'ouverture d'une Seance du Parlement sans un ordre exprès de leur Chambre , ou sans un jugement rendu précédemment par les Seigneurs ; à moins qu'il ne soit soupçonné du crime de Lèze-Majesté , ou de quelque une des choses comprises sous le nom de *felonie*. Là-dessus, on prend la résolution de présenter requête au Roi & de presser l'élargissement du Comte d'Arondel. Charles tâche d'éluder la demande, & dit qu'il ne peut répondre si-tôt à une affaire de cette importance : mais qu'il fera savoir ses intentions à la Chambre Haute, dans le temps propre & convenable.

Cependant il n'arrive point, ce temps que le Roi croit devoir attendre ; & il continue d'éluder les nouvelles instances des Seigneurs. Mais un des deux membres de la Chambre des Communes aiant obtenu sa liberté, les Seigneurs supplient Sa Majesté de n'avoir pas moins d'égard à leurs privilèges qu'à ceux des Communes, & d'ordonner que le Comte d'Arondel soit mis en liberté. Charles mande les Seigneurs

gneurs à White-Hall , & tâche de leur persuader que le cas du Comte est fort différent de celui des membres de la Chambre des Communes relâchez , & que Sa Majesté a de grandes raisons de garder encore Arondel en prison. Les Seigneurs ne se paient point de cette réponse. Ils pressent respectueusement Charles de faire élargir le prisonnier , ou de déclarer pourquoi il est arrêté , afin qu'on sache si l'emprisonnement est contraire aux privilèges des Pairs , ou non. Le Roi élude encore , & promet de s'expliquer dans quelque temps. La Chambre Haute mécontente de ces délais affectez , prend la résolution de laisser toutes les autres affaires , jusques à ce que le Roi lui ait donné satisfaction. Le Duc de Buckingham intervient & demande d'être écouté dans ses faits justificatifs sur les accusations intentées contre lui par la Chambre des Communes. Les Seigneurs le refusent , & répondent qu'ils n'examineront aucune affaire , avant que celle du Comte d'Arondel soit terminée. Il fallut céder alors. Le Roi envoie dire à la Chambre Haute que les choses sont remises sur le pied où elles étoient à l'ouverture du Parlement. Le Comte est par conséquent élargi & vient reprendre sa place parmi les Pairs du Roiaume. Tel fut le malheur de Charles I. Roi d'Angleterre. Son Favori , ou des Conseillers mal-habiles & flatteurs l'engagèrent souvent à faire avec hauteur des démarches

1626.

1626. qu'il ne pût soutenir dans la fuite, & à commettre mal à propos son autorité. Il mécontentoit également les Seigneurs & les Communes par ses entreprises sur leurs privilèges : & quand il est réduit à contenter les uns ou les autres, on ne lui est point obligé d'une chose long-temps refusée, & presque toujours accordée de mauvaise grace.

Le Duc de Buckingham est choisi Chancelier de l'Université de Cambridge.

Le plus grand Seigneur d'Angleterre se croit fort honoré, quand l'une ou l'autre des deux Universitez du Roiaume, le fait son Chancelier. Cette place ayant vagué à Cambridge par la mort du Comte de Suffolk, le Favori fut bien-aise de l'obtenir, & de braver la Chambre des Communes dans le temps même qu'elle entreprenoit de le perdre. On envoie de la part du Roi des lettres de recommandation aux principaux membres de l'Université, & Buckingham l'emporte à la pluralité des voix sur le Comte de Berkshire second fils du feu Chancelier. Les Communes chagrines de l'avantage que cette élection donne au Favori, résolvent d'écrire à l'Université, qu'elles desapprouvent ce qui s'est fait. Charles arrête incontinent la Chambre. On y déclare de la part de Sa Majesté, que l'élection lui paroît légitime, & que s'il y a quelque irrégularité, c'est au Roi, & non pas aux Communes d'en prendre connoissance. Elles répondent que le choix fait à Cambridge, est un nouveau grief, & que les Communes d'Angleterre dont les deux Universitez font

Rushworth's
Historical
Collections.
1626.

font partie, ont droit de se plaindre de ce qu'on met à la tête d'un Corps si considérable, une personne chargée de plusieurs malversations, & dont le peuple déteste la conduite. On réplique au nom du Roi, qu'une accusation n'est pas une conviction, & que les gens ne perdent pas leur réputation, dès qu'on leur reproche des choses qui ne sont pas encore prouvées. Le Duc glorieux d'être supérieur aux efforts de ses ennemis, écrit à Cambridge une lettre de remerciement digne d'une personne de son rang, & qui lui fit honneur dans le monde. *J'avouë, dit-il à ceux de l'Université, que mon ambition est contente. J'ai toujours eu une extrême passion, & je la conserverai toute ma vie, de gagner l'amitié des gens de lettres. Ce n'est pas que je croie mériter l'honneur que vous m'avez fait. Votre choix est une marque de respect donnée à la mémoire du feu Roi mon bon maître & le plus savant Prince du monde : c'est une déférence rendue aux recommandations de Sa Majesté. Je suis trop inférieur aux précédens Chanceliers de votre Université. Instruits & élevez parmi vous, ces Seigneurs avoient aquis des connoissances que je n'ai pas. Une seule chose a pu vous faire penser à moi. C'est que si je ne suis pas savant, je sai du moins rendre justice à ceux qui cultivent les sciences. Je considère & je chéris plus qu'aucun autre les personnes qui se distinguent par leur habileté.*

Le Duc de Buckingham répondit enfin
aux

472 HISTOIRE DE

1626. aux treize chefs d'accusation que la Chambre des Communes avoit présentez contre lui à celle des Seigneurs. Le Chevalier Hyde dont l'habileté fut généralement estimée en ce temps-là, passe pour l'Auteur du discours de Buckingham & des réponses qu'il fournit. Hyde en fut amplement récompensé peu de jours après. Le Chevalier Crew *Chef de Justice*, c'est une des premières Magistratures d'Angleterre, Crew, dis-je, aiant refusé de donner l'argent que le Roi lui demandoit

*Rusworth's
Historical
Collections.
1626.*

par forme de prêt, on le priva de son emploi, & le Favori en fit gratifier son Avocat. Tout le monde avouë qu'Hyde méritoit cette place. On le blâme seulement d'avoir voulu profiter de la dépouille d'un Magistrat universellement aimé du peuple, & injustement disgracié. Le Duc affecte dans son discours de grands ménagemens au regard de la Chambre des Communes, il la traite d'une manière honnête & respectueuse. Mais je ne fai s'il n'y a point de l'ironie dans les complimens que le fier Favori semble faire. *Je dois attribuer, dit-il, les procédures de la Chambre des Communes contre moi, au zèle ardent qu'elle a pour le service du Roi, & pour le bien de la Patrie. Je veux croire même que ces Messieurs, bien loin d'être jaloux de ma réputation & de ma fortune, n'ont pour moi que les sentimens d'une charité vraiment Chrétienne. Ils prétendent m'avertir & me corriger de mes fautes : si pourtant l'opinion commune*
sur

sur laquelle on se fonde, est une preuve que je suis coupable. Quoi qu'il en soit, je ne veux point de mal à la Chambre des Communes. En cherchant des remèdes au mal, dont ces Messieurs me croient l'auteur, ils me donnent occasion de prouver mon innocence. Leurs poursuites ne m'empêcheront jamais d'aimer sincèrement mes compatriotes. Si mon cœur étoit capable d'un sentiment contraire, je serois le plus lâche & le plus ingrat de tous les hommes. Grand Dieu, qui sondes les plus secrets replis de nos cœurs, si tu prévois que mes enfans ne suivront pas l'exemple que je leur donne, renverse le cours ordinaire de la nature, & accorde-moi la consolation de les voir tous enterrez devant moi. La suite du discours prouve qu'il y avoit là plus de rodomontade que de vérité. Cet homme à qui sa conscience rend un si bon témoignage, si nous l'en voulons croire; après une réponse assez superficielle aux accusations de la Chambre des Communes, demande aux Seigneurs qu'il lui soit permis de se servir d'une amnistie générale accordée par le feu Roi, & de celle qui fut publiée au Couronnement de Charles.

Le Parlement ne subsista pas long-temps après que le Duc de Buckingham eût fourni ses moiens justificatifs. Charles aiant fait de nouvelles instances aux Communes, d'expédier l'affaire du subside, elles résolurent d'obtenir premièrement que le Duc de Buckingham fût éloigné de la Cour, & qu'on cessât d'exiger de la part de

Le Parlement d'Angleterre est cassé.

Sa

1626. SaMajesté un certain Impôt accordé seulement au feu Roi, & que Charles faisoit lever depuis la mort de son père, sans un

*Rusworth's
Historical
Collections.
1626.*

nouvel acte du Parlement. Buckingham & ses amis insinuent alors à Sa Majesté qu'il n'y a plus lieu d'espérer de fléchir l'opiniâtreté des Communes, & que le seul moien de maintenir les prérogatives de la Couronne, c'est de renvoyer ces gens inflexibles chez eux. Charles trop facile se rend à cet avis, nonobstant la sage remontrance des Seigneurs qui l'avertissoient que la dissolution du Parlement auroit des suites fâcheuses. Le voilà donc cassé dans les formes: le Roi aime mieux n'obtenir point de subsides, que de sacrifier son Favori. La Chambre Basse fait alors publier la requête préparée pour demander l'éloignement de Buckingham. On mit à la tête une espèce de manifeste, où les Communes se disculpoient du mauvais succès de l'Assemblée, & de ce que l'expédition des affaires avoit été si longtemps retardée. Elles en rejettent la faute sur les artifices du Favori qui vouloit éviter les justes poursuites de la Chambre Basse. *Sire, disoit-on à la fin de la remontrance, toutes les Communes de votre Roiaume se jettent à vos pieds & vous supplient très-humblement par nôtre bouche, qu'en considération de l'honneur de Dieu, dont le parti Papiste appuyé sous main par le Duc de Buckingham, veut abolir le véritable culte, de la gloire que vous acquerez en soulageant vos sujets, du salut de*
vos

vos Etats menacez des plus grands malheurs, & de nôtre attachement à vôtre personne sacrée que nous révérons & chérissons au dernier point, il plaise à Vôtre Majesté d'éloigner de sa présence le Duc de Buckingham. Nous protestons devant vous & devant toute la terre, que si ce Seigneur continuë d'administrer les affaires publiques, bien loin d'espérer quelque bon succès, on doit extrêmement craindre que l'argent que Vôtre Majesté demande, ne soit fort mal employé. Dès qu'elle voudra remédier à cet inconvénient, vous nous trouverez disposés à vous donner toute sorte de secours, & à faire plus pour vous, que nos ancêtres n'ont jamais fait pour aucun de vos prédécesseurs.

Charles publie de son côté une déclaration, où il rapporte les raisons qui l'ont porté à casser consécutivement deux Parlemens. Il se plaint sur tout de certains esprits emportés & turbulens, que les artifices du Roi d'Espagne & du Pape avoient soulevés contre lui, si nous en voulons croire la déclaration. La main de Joab s'est fait connoître, dit-on. Ceux qui veulent mettre en feu toute la Chrétienté, tâchent d'empêcher par leurs insinuations malignes que le Roi n'exécute ses justes desseins. Mais il se repose sur l'affection de ses bons sujets. C'est son plus riche trésor & sa ressource la plus sûre. Toutes ces difficultés ne décourageront jamais Sa Majesté. Rien n'est capable de la détourner de la résolution de s'opposer aux ambitieux projets que

1626. *que le Roi d'Espagne a formez d'une Monarchie universelle, & aux artifices que le Pontife de Rome emploie pour étendre sa domination sur les consciences.* Je ne sai sur quel fondement Charles a pû avanoer que les intrigues du Pape & du Roi d'Espagne, étoient la cause du mauvais succès du Parlement d'Angleterre. Ceux qui l'emportèrent dans la Chambre Basse étoient les plus zélés Protestans & les plus grands ennemis du Papisme. Sa Majesté Britannique devoit s'en prendre à elle-même. L'entêtement de Charles pour son Favori acheva de ruiner les espérances de l'infortuné Frederic Roi de Bohême, & donna le moien à Louis de subjuguier la Rochelle & d'opprimer les Réformez de France. Nous développerons cela bien-tôt. Cependant Charles dépourvû d'argent, est obligé de recourir à des moiens extraordinaires, qui causent un mécontentement presque général en Angleterre. Après diverses tentatives, il fallut en venir à lever de l'argent par manière d'emprunt, & à taxer les gens selon leur bien à prêter quelque chose au Roi. Et parce que plusieurs particuliers refusoient, on usa de violence. Des personnes riches & considérables se laissèrent mettre en prison. Elles ne vouloient pas donner à leurs compatriotes le pernicieux exemple d'obéir au Roi, quand il exige quelque chose sans le consentement de son peuple. Car enfin, il n'y a pas grande différence entre un prêt forcé, & une extor-

extorsion arbitraire & violente. Je trouve 1626
 que le Chevalier Wentworth si connu depuis dans le monde sous le nom du Comte de Strafford , fut du nombre de ceux qui aimèrent mieux être arrêtez, que de donner la somme que le Roi leur demandoit par manière d'emprunt.

Pendant que les Communes & plusieurs grands Seigneurs d'Angleterre travailloient ouvertement à ruiner le Duc de Buckingham , un puissant parti formé à la Cour de France lioit sourdement mille intrigues différentes afin de perdre le Cardinal de Richelieu. Plus habile que les autres Favoris , il sut si bien unir ses propres intérêts à ceux de son maître , & rendre l'autorité du Roi même si dépendante de la fortune de son Ministre, qu'il fut comme impossible d'attaquer l'une sans donner atteinte à l'autre. Le foible Louis craint d'être détrôné dès qu'il perdrait Richelieu. Démêlons le mieux que nous pourrons les premiers projets formez contre le Cardinal. L'envie, l'ambition, la jalousie réciproque des grandes Maisons, & la galanterie de quelques Dames de qualité, concoururent à lier ensemble des gens qui ne s'aimoient point, & qui avoient presque tous des vûes différentes qu'ils se cachotent avec un extrême soin les uns aux autres. J'ai déjà remarqué plus d'une fois que le feu Roi eut dessein de marier son second fils à la Princesse fille unique d'Henri de Bourbon dernier Duc de Montpensier, & j'ai dit

Intrigues à la Cour de France pour traverser le mariage du Duc d'Anjou avec la Princesse de Montpensier, & pour ruiner le Cardinal de Richelieu.

Mémoires de Roban. Liv. IV.

Journal de Bassompierre. Tom. II.

Nani, Historia Veneta. L. VI.

1626.

478 HISTOIRE DE

1626. dit ci-dessus que lors qu'il fut temps d'exécuter ce projet, Louis témoigna de la répugnance au mariage de Gaston Duc d'Anjou son frère. Anne d'Autriche paroissant stérile depuis une fausse couche, le Roi craignoit que son héritier présomptif ne devint trop puissant, & que tous les Grands de l'Etat ne recherchassent avec plus d'empressement ses bonnes graces & sa protection, quand ils lui verroient des enfans. C'est pourquoi Louis ordonna positivement à Ornano, dont Gaston suivoit les avis, d'empêcher que le jeune Duc ne s'attachât trop à la Princesse de Montpensier. Quoi qu'il eût témoigné quelque inclination pour elle, on n'eut pas de peine à éteindre ce premier feu, sur tout depuis la grande autorité du nouveau Ministre d'Etat. Par complaisance pour la Reine Mère qui vouloit suivre le plan du Roi son époux, ou pour se procurer à lui-même un puissant appui auprès de l'héritier présomptif de la Couronne, Richelieu souhaitoit la conclusion du mariage. Il se flatoit que si la Princesse de Montpensier lui étoit redevable d'un si grand établissement, elle engageroit le Duc son époux à considérer un homme qui l'auroit utilement servie. Mais plus le Cardinal témoigne d'ardeur pour ce mariage & pour s'insinuer dans l'esprit de Gaston, plus le jeune Prince, que bien des gens préviennent contre l'affaire, & contre le Ministre, s'éloigne de lui & de la Princesse de Montpensier.

Riche-

Vittorio Siri, Mémoire Recondite. Tom. VI. Pag. 133.

Richelieu s'imagine alors que le moien de réussir dans son dessein , c'est de gagner Ornano. Le Cardinal fait des avances ; & c'est inutilement : soit qu'Ornano se souvint trop de la part que Richelieu eut à son emprisonnement avant la disgrâce du Marquis de la Vieuville ; soit qu'il craignît l'esprit fourbe & artificieux du Ministre. Irrité d'un refus qu'il regarde comme une injure , Richelieu conçoit le dessein de perdre un homme puissant & engagé dans les plus grandes intrigues de la Cour , qui méprise ouvertement son amitié.

Le Prince & la Princesse de Condé traversoient de leur côté le mariage du Duc d'Anjou , dont les enfans éloigneroient encore plus les leurs de la Couronne. Ils espéroient même que lors qu'il faudroit absolument marier Gaston , la beauté de Mademoiselle de Bourbon leur fille pourroit le toucher , sur tout si la Princesse de Montpensier se trouvoit pourvue. Le Comte de Soissons second Prince du sang avoit la même raison de reculer autant qu'il pourroit le mariage du frère unique du Roi. Il se flatoit encore d'obtenir pour lui-même l'héritière de Montpensier. Enfin Condé & Soissons craignoient également que l'alliance de l'héritier présomptif du Roiaume , ne rendit la Maison de Guise trop puissante. La Duchesse Douairière de Montpensier aiant épousé le Duc de Guise en secondes noces , leurs enfans devenoient frères utérins de celui que la
Cou-

1626. Couronne regardoit si la Reine demeurroit stérile. A quoi les Guises ne devoient-ils pas prétendre sous un beau-fils ou un beau-frère devenu Roi ? Il étoit à craindre qu'ils ne fussent supérieurs aux Princes du sang, comme il arriva du temps de François II. qui avoit épousé leur nièce. C'est pourquoi la Princesse de Condé traversoit alors ouvertement le mariage, quoi qu'elle eût fait semblant, il y a quelque temps, d'en être bien-aïse, selon l'avis que le Maréchal de Bassompierre lui avoit donné.

Ornano étoit touché de l'extrême beauté de la Princesse de Condé. Elle profite de l'occasion. L'Amant mieux reçu qu'à l'ordinaire promet de détourner Gaston de penser si-tôt au mariage, & sur tout d'épouser la Princesse de Montpensier. La chose lui paroïsoit d'autant plus faisable, que le Roi peu empressé de marier son frère, avoit dit à Ornano de rompre l'attachement que Gaston sembloit avoir pour la Princesse de Montpensier. Les Ducs de Longueville & Vendôme augmentent aussi bien que le grand Prieur de France frère de celui-ci le nombre de ceux qui s'opposoient au mariage de Gaston. Ces Seigneurs & quelques autres craignoient autant que les Princes du sang la trop grande élévation des Guises. Ce n'est pas tout. La Princesse de Condé insinue adroitement à la Reine Anne d'Autriche qu'elle perdra beaucoup de son crédit si le Duc d'Anjou

d'Anjou a bien-tôt des enfans, & que tout le monde ira faire la Cour à l'épouse de l'héritier présomptif. *Il est vrai, Madame, qu'il faudra bien le marier un jour,* ajouta la Princesse. *Mais ne vaudroit-il pas mieux qu'il épousât l'Infante votre sœur ? En cas que Dieu ne vous donne point d'enfans, vous aurez du moins la consolation de voir sur le Trône la personne qui vous touche de plus près. Vous vous accommoderez parfaitement bien avec une sœur ; au lieu que vous ne devez attendre que du chagrin, si une de vos sujettes vient à remplir votre place.* La Reine goûte ces raisons, & engage la Duchesse de Chevreuse à négliger les intérêts de la Maison de Guise, dont elle a épousé un Cadet, & à entrer dans l'intrigue de ceux qui s'opposent au mariage du Duc d'Anjou avec l'héritière de Montpensier.

L'envie de servir la Reine ne fut pas la seule chose qui mit la Duchesse de Chevreuse en mouvement. Le Marquis de Chalais son amant étoit fort avant dans le parti contraire au mariage, aussi bien que Baradas, un de ces Favoris que Louis XIII. prenoit par la permission de son Ministre pour ses parties de divertissement, & pour l'entretenir quand il s'ennuioit. Chalais tua cette année en duel Pontgibaut Cadet de la Maison du Lude & neveu du Maréchal de Schomberg. Voilà toute la Cour partagée sur cette affaire. Le Duc d'Anjou, le Comte de Soissons & un grand nombre de Seigneurs

1626. sollicitent la grace de Chalais ; & ceux de la Maison de Guise joints à plusieurs autres demandent que le meurtrier de Pontgibaut soit puni. Mais le parti de Gaston l'ayant emporté, Chalais entraîné encore par le Grand Prieur son intime ami, se dévoue entièrement au Duc d'Anjou & traverse le mariage pour se venger des Guises. Ainsi la Duchesse de Chevreuse excitée par son amant s'intrigue avec plus d'ardeur qu'aucun autre contre la Maison de son époux.

Ornano, ou quelques autres du parti, remontreroient vivement à Gaston, qu'il devoit prendre une Princesse étrangère, & s'allier dans quelque Maison souveraine & capable de le secourir & de lui donner une retraite assurée, en cas que la trop grande autorité d'un Ministre, ou d'un Favori, le forçât à se brouiller avec le Roi son frère. *En épousant une sujette, disoit-on au Duc d'Anjou, vous demeurerez sujet en toute manière. Les grands biens dont ses parens prétendent vous éblouir, rendent encore votre fortune plus dépendante du Roi & du Cardinal de Richelieu qui veut déjà faire le maître. On ne peut avoir trop de prévoiance contre un homme capable de tout entreprendre pour conserver son crédit. Mademoiselle de Montpensier vous apporte de grandes terres & des revenus considérables : mais cela ne vous donne pas le moindre appui hors du Roiaume. Et vous n'en pouvez trouver un, à moins que vous n'entriez dans l'alliance d'un Prince*

Prince puissant & voisin de la France. 1626.

Que fera Votre Altesse Royale, si un Ministre hautain & impérieux, engage jamais le Roi à ordonner une saisie des revenus de votre apannage & des biens de la Maison de Montpensier ? Il faudra se résoudre à tomber dans l'indigence, ou dans une indigne servitude. Si vous sortez hors de France, vous serez à charge au Souverain, auquel vous demanderez une retraite & du secours. Peu de gens sont sensibles à la gloire & à l'amitié. Qui voudra épouser votre querelle contre un puissant Monarque, s'il n'y a rien à espérer pour ceux qui se déclareront en votre faveur ? Alliez-vous donc à un Prince que son propre intérêt engage à soutenir un beau-fils, ou un beau-frère héritier présomptif d'un grand Roiaume.

Lorsque Gaston ébranlé par ces insinuations, s'éloignoit plus que jamais de la Princesse de Montpensier, le Duc de Savoie enragé du traité fait avec l'Espagne, ordonne à l'Abbé Scaglia son Ambassadeur en France, de ménager le Duc d'Anjou, & de lui offrir en mariage la Princesse de Mantouë héritière du Monferrat & petite-fille de Charles Emmanuel. La proposition venoit le plus à propos du monde: c'étoit un parti tel que les confidens de Gaston le demandoient. L'artificieux Abbé lui remontre encore que le Cardinal de Richelieu s'opposera toujours aux desseins de Son Altesse Royale, & qu'elle doit absolument se

1626. défaire d'un homme si dangereux. Ornano & plusieurs autres appuient les raisons du Duc de Savoie : & depuis ce temps-là Gaston & ses gens pensent autant à ruiner le Cardinal de Richelieu, qu'à éloigner l'affaire que Marie de Médicis prenoit à cœur de conclure. Les Espagnols qui ne cherchent qu'à donner de l'occupation à Louis dans son Royaume, fomentent la faction, & le Duc d'Anjou négocie à Madrid. Enfin, le Roi d'Angleterre aussi chagrin que Charles Emmanuel, de la paix de la Valteline, entre dans l'intrigue, & le Duc de Buckingham ennemi juré du Cardinal de Richelieu, fait espérer du secours à Gaston en cas de besoin. Je ne sais même si Aersens Ambassadeur des Provinces-Unies en France n'eut point de part au projet qui se formoit. Toutes les Puissances ennemies de la Maison d'Autriche voioient avec un extrême dépit que Richelieu détournoit son maître d'entrer dans les ligues proposées contr'elle, & qu'il pensoit plus à détruire le parti Réformé, qu'à s'opposer conjointement avec les anciens alliez de la Couronne aux vastes projets de l'Empereur & du Roi d'Espagne.

Artifices du Cardinal de Richelieu pour perdre le Maréchal d'Ornano. Pendant que les ennemis de Richelieu concertent entr'eux les moyens de le perdre, il s'appliqua de son côté à rompre leurs projets, en donnant au Roi d'étranges soupçons contre Ornano le plus dangereux, & contre le Duc d'Anjou le plus puis-

LOUIS XIII. LIV. XXIII. 485

puissant de ceux qui travailloient à la rui- 1626.
ne du Cardinal. Il détache sous main
son P. Joseph. Le fourbe cultivoit en
apparence les plus grands ennemis de
Richelieu , afin de les trahir , & rap-
porter au Cardinal tout ce qu'il entendoit
dire. Avant que le commandement de l'armée de Poitou employée au blocus de la Rochelle, fut donné au Maréchal de Themines le Capucin va trouver Ornano, lui dit que le Duc d'Anjou doit demander cet emploi avec fermeté & sans se rebuter des premiers refus , promet enfin que Richelieu appuiera les instances de Gaston. Ornano donne dans le piège & pousse son maître à demander le commandement de l'armée. Bien loin de servir le Duc d'Anjou, Richelieu remontre au Roi que Gaston prétend se rendre maître des forces de l'Etat, & qu'Ornano son confident lui inspire mille desseins ambitieux. Cela suffit pour perdre Ornano dans l'esprit de Louis, & pour faire prendre au crédule & timide Prince la résolution de punir au-plûtôt un homme qu'il soupçonne de porter son jeune maître à usurper une grande partie de l'autorité souveraine , & de vouloir s'agrandir lui-même au préjudice de tous les serviteurs de Sa Majesté.

Le Maréchal de Praslin étant mort peu de temps après , Gaston remontre que le Bâton vacant est une récompense due aux services de celui qui a eu soin de son éducation. Richelieu profite encore de l'oc-
X 3 casion,

Lettre du Duc d'Orleans au Roi en 1631. Mémoires du Duc de Rohan. Liv. IV. de Deageant Pag. 315. et 316. d'un Faveur du Duc d'Orleans. Journal de Bassompierre. Tom. II. Vittorio Siri, Memorie Recondite. Tom. VI. Pag. 131. 132.

1626.

caſion, & augmente la jaloſie que le Roi avoit déjà des deſſeins de ſon frère & d'Ornano. Louis agit dans ſon Conſeil ſecret, ſ'il n'eſt point à propos de ſ'afſurer de la perſonne d'Ornano & de lui faire couper la tête. Les ſuites de l'entreprise parurent trop périlleuſes. Marie de Médicis qui avoit envie de ménager ſon ſecond fils & de gagner Ornano, remontra qu'il valloit mieux contenter Gaſton, & que la dignité de Maréchal de France, n'eſt qu'un titre ſans autorité, quand celui qui en eſt revêtu, ne ſe trouve pas à la tête d'une armée. Ornano reçoit ainſi le Bâton. La Reine Mère lui fait entendre qu'il lui en eſt redevable, & qu'elle attend cette marque de reconnoiſſance, qu'il portera le Duc d'Anjou à épouſer enfin Mademoiſelle de Montpenſier. Ornano donne ſa parole. Mais dès qu'il voit la Princeſſe de Condé, il oublie les engagements pris avec la Reine Mère. *Careſſe & recherche de toutes parts, dit le Duc de Rohan, le nouveau Maréchal ſe perd dans cette proſpérité. Il diſſimule avec la Reine Mère & proteſte de la ſervir, afin d'obtenir de nouvelles gratifications. Mais les charmes de la Princeſſe l'entraînent toujours dans le parti contraire aux deſſeins de Marie de Médicis.*

Cependant la Cour va paſſer les beaux jours du printemps à Fontainebleau : & le Cardinal de Richelieu y travaille de toute ſa force à ſe défaire d'Ornano & à diſſiper un parti qui ſe fortifioit tous les jours.

jours. Il avoit déjà fait en sorte que le Roi changeât de sentiment au regard du mariage de son frère. Par une calomnie plus que diabolique, Richelieu, ou quelqu'un de ses émissaires, insinua à Louis que tous ceux qui s'opposent à la conclusion de cette affaire, ont conjuré d'enfermer le Roi dans un Monastère, & de marier ensuite le Duc d'Anjou à la Reine sa belle-sœur. Frappé de ce rapport qu'on lui rend si plausible qu'il le crut toujours véritable, & qu'il ne voulut pas souffrir qu'on l'en desabusât dans les derniers momens de sa vie, Louis presse autant le mariage de son frère, qu'il l'a reculé jusques à présent. On sollicite Gaston à donner son consentement, & le Maréchal d'Ornano reçoit des ordres positifs du Roi de préparer le Duc d'Anjou à contenter Sa Majesté. *Je mets tout en œuvre, dit le Maréchal : mais je ne trouve encore aucune disposition dans l'esprit de Monsieur.* Cette réponse rend Ornano plus suspect au Roi, & Sa Majesté part pour Fontainebleau dans le dessein de s'assurer au plutôt de la personne du Maréchal. La chose ne fut point si secrète qu'on ne lui en donnât avis : mais il le négligea. Ne s'imaginait-il point que c'étoit un artifice de ses ennemis, afin de l'empêcher de suivre son maître.

Le Prince de Condé broüillé à la Cour demeuroid depuis un assez long - temps dans son Gouvernement de Berry. Il lais-

1626. soit à la Princesse son épouse le soin de ménager leurs intérêts communs auprès du Roi, & d'entrer dans les intrigues. On les tente l'un & l'autre, on leur dit que le Roi a résolu de conclure le mariage de son frère avec Mademoiselle de Montpensier, enfin on leur fait espérer des bienfaits s'ils abandonnent le parti de ceux qui le traversent. *Le Prince & la Princesse naturellement perfides*, dit le Duc de Rohan, *se rendent*, quoi qu'ils fussent plus intéressez que les autres à empêcher la conclusion de l'affaire. L'un espère d'obtenir *Dun-le-Roi*, terre du domaine de la Couronne qu'il prétendoit unir à son Duché de *Château-Roux*; & l'autre craint de sortir de la Cour, où elle se plaisoit uniquement. Pour mieux joüir leur personage, Condé vient à sa terre de *Valeri* près de *Fontainebleau*, & la Princesse y fait divers voïages. Le Marquis de Brezé beau-frère du Cardinal de Richelieu y alla trois fois secrètement. On dit, ajoute le Duc de Rohan, que le Prince découvrit toute l'intrigue au Marquis, & qu'il y ajouta plusieurs circonstances de sa tête, selon la coûtume des délateurs, qui espèrent par là une plus ample récompense. La perfidie est si lâche & si noire que j'ai voulu rapporter les paroles mêmes de l'illustre Auteur qui la raconte. Condé fut toujours capable de pareilles bassesses. D'ailleurs le Duc de Rohan étoit un fort honnête homme. Peut-on le soupçonner d'avoir avancé malignement un fait de cette importance

portance contre le premier Prince du sang , s'il n'étoit pas certain ; ou du moins si le Duc n'a pas crû que les bruits répandus dans le monde , fussent bien fondez ?

Gaston ne suit pas d'abord le Roi son frère à Fontainebleau. Il demeure à Paris sous prétexte de gagner les Indulgences du *Jubilé* que le Pape accordeoit à ceux de sa Communion. Egalemeut superstitieux & débauché , le *Duc d'Anjou*, dit-on , *fit son Jubilé avec toute l'autorité possible* ; c'est - à - dire qu'il jeûna en faisant bonne chère en poisson : & Son Altesse Roiale *visita durant quinze jours les Eglises à pied & avec une extrême modestie*. Toute l'austérité se termine là pour gagner un Jubilé. Mais la dévotion ne retenoit pas tant Gaston à Paris que les insinuations des gens de la caballe. Louis & Marie de Médicis inquiets d'une absence qui paroît affectée , pressent le Duc d'Anjou de venir à Fontainebleau ; & il s'en défend le mieux & le plus longtemps qu'il peut. Les soupçons s'augmentent ; & le Marquis d'Effiat dit de la part du Cardinal de Richelieu à Deageant , qu'on souhaite qu'il fasse en sorte que Gaston se rende à la Cour. Ce Deageant se trouvoit alors dans la situation ordinaire des traîtres. On se sert d'eux dans le besoin ; mais aucun ne veut les garder auprès de soi. Richelieu l'occupoit à quelques commissions peu importantes. Mécontent de ces emplois , le fourbe cher-

1626. choisit à s'accrocher quelque part & rentrer dans les intrigues. Je ne sais comment il s'insinua chez le Duc d'Anjou & surtout auprès du Maréchal d'Ornano. Quoi qu'il en soit, le Cardinal jugea que Deageant le pouvoit servir en cette occasion. Il s'excusa de parler au Duc d'Anjou même, auprès duquel il avoit, dit-il, fort peu d'accès : Mais il offre de faire la proposition à Ornano. Effiat s'en contente ; & Deageant s'aquitte fort bien de sa commission. Il donne apparemment de si grandes espérances au Maréchal de la part de Richelieu, que Gaston va ce jour-là même coucher à Fontainebleau.

Une personne de qualité porte incontinent à Ornano de nouvelles assurances de l'amitié de Richelieu. On proteste au Maréchal qu'il ne doit rien appréhender à la Cour. Arnaud d'Andilli & le Capucin Joseph lui insinuent même malignement, qu'il est temps que le Duc d'Anjou prenne connoissance des affaires, & que son Altesse Roiale doit demander au Roi d'entrer au Conseil. Ornano donne une seconde fois dans le panneau. Il persuade à son maître de presser le Roi de l'appeler au Conseil ; & Richelieu ne manque pas son coup. Il représente au foible Louis que son frère veut savoir tous les secrets de l'Etat, & se faire des créatures jusques dans le cabinet de Sa Majesté ; qu'Ornano continuë de lui mettre des projets ambitieux dans la tête ; enfin que le Maréchal

réchal maître de l'esprit de Gaston prétend reculer tous les serviteurs du Roi, & gouverner lui seul. Louis tâche d'amuser son frère, en lui promettant de le contenter ; & Gaston reçoit les complimens de toute la Cour, en qualité de nouveau Ministre d'Etat. Cependant quelques jours se passent sans qu'on le prie de venir au Conseil. L'impatience le prend. Il se plaint à la Reine Mère des délais du Roi, & menace de se retirer, puisqu'on ne lui accorde pas un privilège dû à sa naissance. Le voilà donc admis enfin au Conseil : mais on n'en dit rien au Maréchal d'Ornano. Il fait ses plaintes, crie qu'on cherche à le décréditer, demande d'accompagner son maître au Conseil, & se contente d'y être debout comme les Secrétaires d'Etat. On le lui refuse, & le Cardinal son implacable ennemi donne encore des interprétations sinistres à la nouvelle instance du Maréchal, qui faisoit trop éclater son mécontentement.

Je ne sai comment il arriva qu'au Le Maré- temps de l'entrée de Gaston au Conseil, chal d'Or- on intercepta certains paquets envoyez en nano est arrêté. Espagne & en Savoie. Nous ne trouvons point ce qu'ils contenoient : je lis seulement qu'ils furent cause que le Roi résolut de faire arrêter au-plûtôt le Maréchal d'Ornano. Il y eut à cet emprisonnement, dit-on, plus de cérémonie qu'à l'ordinaire, à cause du Duc d'Anjou. Le *Mémoires* 4. Mai Louis fait faire l'exercice à son R^e. *unimes*

492 HISTOIRE DE

1626.
*sur les af-
faires du
Duc d'Or-
leans.*

*Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.*

*Mémoires
de Roban.
Liv. IV.
Et d'un Fa-
vori du Duc
d'Orleans.*

*Nani, Hi-
storia Ve-
neta. L. VI.
1626.*

*Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 133.
134. &c.*

giment des Gardes dans la cour du Cheval blanc à Fontainebleau, comme pour donner un spectacle aux deux Reines & aux Dames de la Cour. Le Maréchal se trouve auprès du Roi avec les autres Courtisans, & Sa Majesté le caresse & lui parle plus qu'à l'ordinaire. Ne devoit-il point soupçonner quelque chose? Louis lui montre une certaine fenêtre grillée, & lui dit : *Voiez-vous cela, M. le Maréchal? c'est la chambre où le Maréchal de Biron fut enfermé d'abord.* Le Roi vouloit-il insulter par avance à un homme qu'il méditoit de perdre incontinent? Au lieu de renvoyer les soldats du Régiment à leurs quartiers ordinaires, on les distribue sur le soir & en secret autour du Village, & la cavalerie de la maison du Roi est postée aux environs du Château. Il soupe de bonne heure, se couche, se relève ensuite, & envoie quérir la Reine Mère, le Cardinal de Richelieu, le Maréchal de Schomberg, & le Chancelier Aligre. Dans ce Conseil secret, Sa Majesté déclare qu'elle veut faire arrêter sur l'heure Ornano. Il soupoit avec le Cardinal de la Valette & quelques autres, lors qu'on lui vint dire que Louis le demandoit. Le Maréchal part incontinent, & Du Hallier Capitaine des gardes l'arrête dans l'antichambre du Roi.

Puylaurens jeune Gentilhomme que le jeune d'Anjou aimoit, surpris de ce qu'on lui ferme la porte de l'antichambre après que Ornano y est entré, & de ce qu'il

qu'il y a plus de mouvement qu'à l'ordinaire dans l'apartement du Roi, soupçonne quelque chose, & court promptement à la chambre de Gaston, & lui dit que le Maréchal d'Ornano est arrêté selon toutes les apparences. Le Duc éperdu va trouver le Roi, & dès qu'on l'apperçoit dans l'apartement, Du Hallier conduit le prisonnier par un escalier dérobé dans une chambre, où il passa la nuit. *J'ai fait arrêter le Maréchal d'Ornano*, dit Louis à son frère, *parce qu'il vous donnoit de mauvais conseils, & qu'il vous servoit fort mal.* Gaston s'emporte & témoigne son mécontentement par ses gestes & par ses paroles. Puis revenant à lui, il se met à demander grace pour son confident, & à le justifier. *Si le Maréchal est coupable, je le suis aussi*, dit le Duc d'Anjou. *C'est le plus fidèle sujet que vous aiez. Et vous pouvez juger, Monsieur, que le Marquis de la Vieuville ne l'auroit pas épargné, si sa vie ne s'étoit pas trouvée irréprochable, lors qu'on vous persuada de le mettre en prison, il y a quelque temps. Vous ne connoissez pas bien encore l'homme en faveur duquel vous vous intéressez si fort*, repliqua le Roi d'un air froid & sévère. *Il y a dans son affaire de quoi condamner vingt personnes à la mort; vous l'abandonnerez quand vous serez informé de tout. Vous êtes si bon frère, & si bien intentionné pour le repos de l'Etat, que je ne croi pas que vous entrepreniez de soutenir un homme qui abusoit de votre nom, afin de boule-*

1626. *verser mon Roiaume. Au reste, je saurai toujours faire une grande distinction entre les intérêts de mon frère & ceux du Maréchal d'Ornano.* Cette réponse n'appaise point Gaston. Il sort de la chambre du Roi dans la résolution de n'abandonner jamais un serviteur, qu'il ne croioit coupable d'aucun autre crime, que d'avoir trop bien servi son maître. Mais quel secours Ornano devoit-il attendre d'un jeune Prince de 18. ans, léger, imprudent, & trahi par tous ses confidens que le Cardinal de Richelieu ne manqua jamais de corrompre?

Le Maréchal fut enfermé dans le Château de Vincennes & dépouillé de ses Gouvernemens. Mazargues & un autre Ornano ses deux frères, sont encore mis en prison aussi bien que Chaudebonne premier Maréchal des logis. Modène & Deageant furent conduits à la Bastille. On faisoit accroire à ceux-ci qu'ils étoient d'intelligence avec le Maréchal d'Ornano. Mais le Duc de Rohan remarque fort bien qu'on voulut les punir de *leurs vieux péchez* : C'est-à-dire que la Reine Mère prit cette occasion de se venger de ce qu'ils avoient fait autrefois contr'elle pour gagner les bonnes grâces de Luines. On chasse en même temps de la Cour quelques personnes soupçonnées de dépendre entièrement de la Reine Anne d'Autriche & du Comte de Soissons. Tous les Seigneurs qui étoient à Paris, étonnez de l'emprisonnement du Maréchal, accourent

courent promptement à Fontainebleau. 1626.

Chacun veut voir de près les suites de la révolution, & prendre ses mesures. Cependant Gaston faussement persuadé que le meilleur moyen de ravoir son confident, c'est de faire le mauvais & le fâché, parle hautement à la Reine Mère, & s'en prend aux Ministres d'Etat. Aiant rencontré le Chancelier Aligre, il lui demande fièrement qui a conseillé au Roi l'emprisonnement d'Ornano. *Je n'en sais rien, Monsieur*, dit le Magistrat interdit. *Je n'étois pas au Conseil, & je n'ai aucune part à l'affaire.* Aligre fut blâmé d'avoir répondu plutôt en personne privée qui craint de s'attirer le ressentiment du frère du Roi, qu'en Chancelier, qui doit soutenir tout ce que fait le Souverain, fût-ce même à l'insçu de ses Ministres. Gaston protesta depuis qu'Aligre ne lui avoit rien dit de semblable. Cependant le Duc de Rohan & Bassompierre qui étoient sur les lieux, assurent le contraire. Ils disent même que le Cardinal de Richelieu prit occasion de cette réponse pour rendre de mauvais offices au Chancelier qui ne dépendoit pas assez de lui. Peut-être que Gaston vouloit excuser Aligre; & faire croire que ce Magistrat fut disgracié sans en avoir donné le moindre sujet. Quoi qu'il en soit, Richelieu fut plus hardi & plus ferme. Le Duc d'Anjou lui aiant fait la même question, qu'à l'autre Ministre; *Monsieur*, repartit le Cardinal, *je vous répondrai autrement que M. le Chancelier.*

*Lettre du
Duc d'Or-
leans au Roi
en 1631.*

1626. *celier. Nous avons conseillé tous deux au Roi de faire arrêter M. le Maréchal d'Ornano sur les choses que Sa Majesté nous a dites.*

La puissance du Cardinal de Richelieu augmente considérablement.

Journal de Bassompierre. Tome II.

Mémoires de Roban. Liv. IV. Et du Duc de Montmorenci. Liv. III.

Vie de celui-ci Liv. II. Chap. 16.

Le Chancelier est fort peu de temps après chassé de la Cour, & les Seaux sont donnez à Marillac qui avoit l'administration des finances. L'attachement de celui-ci à la Reine Mère le mettoit dans une entière dépendance de Richelieu qui pouvoit tout alors auprès d'elle. Le Marquis d'effiat créature du Cardinal fut fait Surintendant des finances à la place de Marillac. Voici donc Richelieu en état de disposer absolument du Seau & de tous les revenus du Roi, qu'on met entre les mains de deux hommes qui se dévouent aveuglément à lui. Nous l'allons voir devenir encore maître des forces maritimes de France qu'il aura grand soin d'augmenter. Soit que plein de son projet de prendre la Rochelle, il se défiât du Duc de Montmorenci Amiral, & qu'il craignît que ce Seigneur & quelques autres, ne traversassent la réduction d'une Ville que la ruine du parti Réformé, & par conséquent la servitude & l'oppression des Grands du Roiaume, suivroient bien-tôt : soit que Richelieu aiant en tête d'obtenir le Gouvernement de la Province de Brétagne à cause de ses Ports, & pour y trouver une retraite en cas de besoin, crût que la disposition des forces maritimes convenoit admirablement à son projet : soit enfin, qu'il pensât uniquement à humilier les plus grandes maisons

sons du Roiaume & à se rendre tout-puissant, le Cardinal persuade au Roi de supprimer la Charge d'Amiral, & de donner seulement par commission & pour un temps le commandement de la flotte à quelqu'un; sur la fidélité duquel Sa Majesté pourra se reposer. On demande au Duc de Montmorenci sa démission moyennant la somme de neuf cens mille livres, & il la donne. Richelieu ne découvre pas son dessein d'abord: il attend l'occasion de se faire déclarer *Grand Maître & Surintendant de la navigation & du commerce de France*, c'est-à-dire Amiral sous un autre nom, qui ne paroît pas si contraire à la profession Ecclésiastique. Gaston développe fort bien, à mon avis, dans une lettre au Roi son frère, comment Richelieu devint si puissant après la disgrâce du Maréchal d'Ornano. *Pour colorer cette détention*, dit Gaston à Louis, *& pour vous persuader qu'il y avoit une nombreuse caballe & un grand nombre de complices*, le Cardinal de Richelieu fit arrêter plusieurs personnes qui se trouvèrent innocentes dans la suite. Son dessein principal, c'étoit d'imprimer bien avant dans votre esprit que vous deviez vous défier de moi, & de m'insinuer en même temps que je n'étois pas en seureté à cause de vos soupçons & de votre défiance. Après avoir jetté ce fondement, il vous fit croire qu'il étoit absolument nécessaire à votre conservation, & l'homme le plus capable de vous donner des conseils forts & vigoureux :

1626.

*Lettre du
Duc d'Or-
leans au Roi
en 1631.*

1626. reux : le seul qui eût la hardiesse & le courage de s'opposer à vos ennemis, & le seul assez audacieux pour m'outrager par une action si violente & si injurieuse, qu'elle lui ôtoit toute espérance de se réconcilier jamais avec moi. Par ce moyen, il eut seul votre confiance. Vos principaux Ministres & vos plus fidèles serviteurs furent éloignés, & il substitua ses créatures à leur place.

Le Duc d'Anjou est trahi par ses confidens que le Cardinal de Richelieu corrompt.

Mémoires sur les affaires du Duc d'Orléans.

Lettre du même au Roi en 1631.

Mémoires d'un Favori du même.

Gaston se plaint dans la même lettre de ce que Richelieu corrompoit les confidens de Son Altesse Royale, & de ce qu'il ufoit de divers artifices pour lui donner des domestiques subornez auparavant. Mais elle outre les choses d'une étrange manière, en accusant le Cardinal d'avoir pensé à lui ôter la vie par le moyen de ces traîtres. Car enfin Gaston eut souvent envie d'user de violence contre Richelieu, & nous ne trouvons point que le Cardinal ait jamais conçu le noir dessein d'attenter la vie du frère de son maître. Nous allons voir que le Cardinal corrompit en effet les serviteurs du Duc d'Anjou, & que Son Altesse Royale se mit à la tête d'une Conspiration formée contre la vie de Richelieu, ou du moins pour lui donner la peur toute entière d'être tué, s'il ne faisoit rendre la liberté au Maréchal d'Ornano. L'épouse de ce Seigneur, Dame d'un bon esprit & de grand courage, aiant reçu ordre de fortir de Paris, se retire à Gentilli, lieu assez écarté, mais à une demi-lieuë de la Ville. Le Duc d'Anjou

LOUIS XIII. LIV. XXIII. 499

d'Anjou qui conservoit une extrême con-^{1626.}
 sidération pour la Maréchale d'Ornano, *Vittorio Si-*
 lui écrivoit volontiers, demandoit ses *ri, Memo-*
 avis & concertoit avec elle les moiens *rie Recendi-*
 d'obtenir la liberté du Maréchal. Mais *te. Tom. VI.*
 dès que Gaston lui envoioit la moindre *Pag. 135.*
 dépêche, Richelieu la savoit incontinent. *136. &c.*
 Capestan autrefois Page d'Ornano & ré-
 compensé depuis de la Lieutenance d'une
 des Compagnies Corfes, fut chargé de
 porter la première lettre de Gaston à la
 Maréchale. Richelieu averti de la chose
 fait poster des gardes en certains endroits
 de la Forêt de Fontainebleau, pour arrê-
 ter Capestan & prendre les lettres qu'il
 porte. Déterminé à mourir plutôt que
 de manquer de fidélité, Capestan se dé-
 fend en brave homme, blesse deux ou
 trois gardes, s'échape & s'aquitte de sa
 commission. La Maréchale envoie sa ré-
 ponse par un homme déguisé en laquais,
 & lui ordonne de la donner à Goulas jeu-
 ne Officier de Gaston & confident de ses
 plaisirs. Celui-ci fait semblant d'être en
 peine un moment après, & dit que la let-
 tre est tombée de sa poche sur le grand
 escalier de Fontainebleau. Mais on la
 trouve bien-tôt. Le Cardinal de Riche-
 lieu à qui Goulas l'avoit envoyée, la lui
 fait rendre. Quand le Duc d'Anjou veut
 parler le lendemain au Conseil de certains
 articles contenus dans la lettre, il trouve
 Louis & Marie de Médicis bien préparés
 à répondre. On lui refuse tout ce qu'il
 demande : on le menace même de resser-
 rer

1626. rer plus étroitement le prisonnier , en cas qu'il continuë de parler en faveur d'Ornano. Enfin pour achever de mortifier Son Altesse Roiale , on lit en plein Conseil & en sa présence une copie de la lettre de la Maréchale.

Arnaud d'Andilli un des anciens solitaires de Port-Roial & fort connu par ses traductions Françoises , avoit été mis par le Maréchal d'Ornano dans la maison du Duc d'Anjou. C'est une des plus grandes fautes d'Ornano. Andilli lâchement vendu au Marquis de la Vieuville & depuis au Cardinal de Richelieu , s'intrigua je ne sai comment avec le Capucin Joseph , & fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la perte du Maréchal. Il propose en ce tems-ci à Gaston d'écouter le P. Joseph qui s'offre de négocier l'élargissement du Maréchal. Le Capucin voit Son Altesse Roiale , lui promet des merveilles , & peu s'en faut qu'elle ne donne dans les pièges que le scélérat caché sous un long froc lui tend. Mais quelques serviteurs de Gaston , lui remontrent que si le Roi vouloit sérieusement mettre l'affaire en négociation , il enverroit une personne plus considérable qu'un Moine sans caractère & sujet à être désavoué sans conséquence ; qu'Andilli auteur de cet artifice cherche à faire perdre du temps & à traîner les choses en longueur ; enfin que Son Altesse Roiale doit le punir hautement , pour empêcher que les ennemis du Maréchal d'Ornano ne pensent désormais

formais à la surprendre. Convaincu de ces raisons, le Duc d'Anjou envoie son Capitaine des Gardes dire à Andilli qu'il ait à sortir de la Cour dans deux heures, & à ne se présenter jamais devant Son Altesse Roiale. Il fallut obéir. Ceux qui emploient les traîtres ne se mettent plus en peine de les soutenir quand la fourberie est découverte. Le Capucin ne se rebuta pas. Goulas & quelques autres infidèles domestiques de Gaston le pressent encore de faire consentir la Maréchale à écouter les propositions que Joseph devoit lui faire. Mais le Duc d'Anjou en fut détourné par ceux qui le servoient plus fidèlement que les autres.

Cependant la Maréchale d'Ornano persuadée qu'il est trahi par le plus grand nombre de ses gens, ne sait plus comment concerter la moindre chose avec lui. Elle s'avise enfin de choisir pour entremetteur un Gentilhomme Corse nommé Delfin. Le Maréchal d'Ornano l'avoit introduit chez le Duc d'Anjou pour le servir dans ses divertissemens & dans ses ballets où Delfin tenoit bien sa place. Mais soit que le Cardinal de Richelieu eût la précaution de prendre les devants & de s'assurer par avance de tous les domestiques du jeune Prince; soit que ce fût une chose connue dans la maison de Gaston, que le véritable moyen d'obtenir des bienfaits c'étoit de s'offrir à le trahir; Delfin se trouva vendu comme les autres. Il insinua à la Maréchale d'exhorter
Gaston

1626. Gaston à se confier entièrement à Le Coigneux son Chancelier & Président à la Chambre des Comptes de Paris. *On ne peut pas*, disoit Delfin, *trouver un homme plus propre à être le Chef du Conseil de Monsieur, & à servir utilement M. le Maréchal.* La proposition se faisoit de concert avec Richelieu : le Président s'étoit livré à lui. La Maréchale trompée obtient le consentement du Duc d'Anjou : & Le Coigneux est d'autant plus agréable au Prince, que c'est un homme de plaisir & de dépense. Puylaurens un des plus intimes confidens du Duc d'Anjou appuie le choix du Président qui lui a souvent prêté de l'argent, & les autres Gentilshommes de la maison de Son Altesse Royale ne sont pas fâchez qu'un homme de robe, dont les prétensions sont tout-à-fait différentes de celles des gens d'épée, ait la principale direction des affaires de Gaston.

Le Coigneux fait fort bien la façon. Il accepte l'emploi avec peine, & veut être prié. Louis & la Reine Mère aiment mieux voir auprès du Duc d'Anjou un Magistrat qu'un Seigneur de la Cour. Quelque sage & quelque modéré que fût un homme de qualité, il auroit voulu se rendre agréable à l'héritier présomptif de la Couronne, il se feroit abandonné peut-être à l'ambition ordinaire des Courtisans, il auroit enfin prétendu aux mêmes honneurs & à la même distinction que le Maréchal d'Ornano. Le Pré-

Président paroïssoit aussi traitable, & aussi soumis que le Roi & la Reine Mère le pouvoient désirer. Ils espéroient de le tenir toujours dans une entière dépendance de leurs volontez. Et son mérite étant d'ailleurs assez médiocre, il étoit facile de borner ses prétensions, ou de l'éloigner en cas qu'il ne fît pas ce qu'on lui prescriroit. Une chose fut avantageuse à Le Coigneux. On lui avoit souvent refusé l'entrée du cabinet & même de la chambre du Duc d'Anjou par l'ordre du Maréchal d'Ornano; & le Président s'en étoit plaint à plusieurs personnes de la Cour. Cela fit espérer à Louis & à Marie de Médicis qu'il ne se mettroit pas trop en peine de servir Ornano dont il étoit mécontent. Qu'il me soit permis de rapporter encore une chose qui prouvera que Gaston manquoit tout-à-fait de prudence & de discernement. Un des gens vendus au Cardinal persuade au Duc d'Anjou à l'instigation de Richelieu même, que Son Altesse Roiale doit demander le Gouvernement de la Bastille pour un certain Du Tremblai frère du Capucin Joseph & par conséquent créature du Cardinal. Gaston en parle bonnement au Roi, qui lui accorde volontiers une chose qu'on étoit bien-aïse qu'il sollicitât. Mais on lui fait en même temps bien valoir la grace; on lui représente que c'est beaucoup que le Roi mette à sa recommandation la Bastille entre les mains d'un homme pour lequel le Duc s'intéresse. Tout glo-

1626. glorieux des grands égards que son frère commence d'avoir pour lui, Gaston se vante à Puylaurens & à quelques autres de la faveur obtenue. On a mille peines à lui déciller les yeux, il ne veut pas croire que Richelieu le joue grossièrement. *Pour vous persuader que nous avons raison*, lui disent ses confidens, *demandez pour quelqu'un de nous le Gouvernement de Vaugirard, ou de Nanterre, vous verrez, Monsieur, si le Roi vous l'accordera.*

Conspira-
tion contre
le Cardinal
de Riche-
lieu décou-
verte.

*Mémoires
de Roban.
Liv. IV.*

*Journal de
Bassomp-
ierre.
Tom. II.
Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 148.*

Quelques Seigneurs continuoient de faire leur cour au Duc d'Anjou, nonobstant sa broüillerie avec le Roi: mais plusieurs ne le voioient qu'avec beaucoup de réserve & après en avoir demandé la permission à Sa Majesté. Chagrin de cet abandon, & du renversement de ses projets par l'emprisonnement du Maréchal d'Ornano, Gaston conçoit le dessein de se défaire du Cardinal de Richelieu son plus dangereux ennemi: & pour mieux cacher son ressentiment il feint de se raccommo-der avec lui. Peu de temps après le Duc d'Anjou & huit de ses confidens conviennent d'aller, sous prétexte d'une partie de Chasse dîner à Fleuri chez le Cardinal de Richelieu. Leur dessein véritable, c'étoit de le tuer, ou du moins de lui mettre le poignard à la gorge, & de tirer parole de lui qu'il ne traverseroit plus le Duc d'Anjou, & que le Maréchal d'Ornano seroit mis en liberté. On prétend qu'Alexandre de Bour-

Bourbon Grand Prieur de France & fils naturel d'Henri IV. & de Gabrielle d'Estrees fut l'auteur de ce conseil violent & indigne d'une personne de son rang. Quoiqu'il en soit, Alexandre étoit le plus ardent de tous ceux qui avoient juré la perte du Cardinal. Chalais Maître de la garderobe du Roi promit d'être de la partie. Soit qu'il se fût déjà laissé corrompre par Richelieu ; soit que le Commandeur de Valancé auquel il fit confidence du Complot , lui ait véritablement remontré que c'étoit une chose infame à un Officier de la maison du Roi , d'entrer dans une conspiration contre un Ministre de Sa Majesté , & qu'intimidé par la menace que faisoit le Commandeur de révéler tout , en cas que Chalais ne le découvrit pas lui-même , il voulût sauver sa vie & sa fortune ; Valencé & Chalais vont incontinent trouver le Cardinal à Fleuri, & l'avertissent du dessein formé contre lui. Il remercie les deux Gentilshommes , & les prie de dire les mêmes choses au Roi.

Sur les onze heures du soir , Louis ordonne à soixante Cavaliers d'aller à Fleuri , & la Reine Mère y envoie la Noblesse qui est à sa dévotion. Les Officiers du Duc d'Anjou ne manquent pas d'arriver le lendemain entre trois & quatre heures du matin. Ils disent que leur maître doit venir au retour de la Chasse , & commencent de préparer son dîné. Le Cardinal leur cède sa maison , prend le che-

1626. min de Fontainebleau , & va droit à la chambre du Duc d'Anjou. *En vérité, Monsieur* , lui dit Richelieu , *j'ai raison d'être un peu en colère de ce que vous n'avez pas voulu me faire l'honneur de me commander de vous donner à dîner. Je vous aurois régaté le mieux qu'il m'auroit été possible. Mais vous souhaitez apparemment d'être en liberté. Je vous abandonne ma maison , vous en pouvez disposer comme il vous plaira.* Gaston surpris de voir le Cardinal qu'il n'attend pas , & encore plus du compliment, dissimule de son mieux & répond aux honnêtetez de Richelieu. Il continuë d'entretenir Son Altesse Roiale avec autant de liberté que s'il n'eût rien appris de ce qui se tramait , lui donne la chemise , & prend congé d'elle.

Le Cardinal de Richelieu travaille à perdre le Duc de Vendôme.

Journal de Bassompierre.
Tom. II.

Inquiet du danger qu'il court de perdre la vie à tous momens , le Cardinal pense sérieusement à se mettre à couvert de pareilles entreprises , & recherche avec soin les principaux auteurs de tant d'intrigues différentes & de la conspiration formée contre lui. On l'avertit enfin que l'Abbé Scaglia Ambassadeur du Duc de Savoie fournit divers expédiens pour le ruiner , que la Duchesse de Chevreuse agit de concert avec la Reine , & que le Grand Prieur est le plus violent de ses ennemis. Le voilà résolu à perdre tous ceux qu'il pourra , & à éloigner du moins les autres. Il conçoit une haine mortelle contre la Maison de Savoie , & depuis ce

LOUIS XIII. LIV. XXIII. 507

ce temps-ci Charles Emmanuel & lui 1626.
 cherchent à se faire réciproquement tout *Mémoires*
 le mal imaginable. Alexandre Grand *du Duc de*
 Prieur & César Duc de Vendôme furent *Roban.*
 les premiers que Richelieu attaqua four- *Liv. IV.*
 dement. Les deux frères vivoient en *Vittorio*
 fort bonne intelligence. Quoi que Cé- *Siri, Memo-*
 sar fût alors dans son Gouvernement de *rie Recondi-*
 Bretagne, Alexandre qui pouvoit tout *te. Tom. VI.*
 sur son esprit, l'avertissoit des desseins *pag. 138.*
 secrets, & l'entretenoit dans la disposition *139.*
 de servir le Duc d'Anjou, & de traverser
 son mariage avec la Princesse de Mont-
 pensier. Richelieu ravi de trouver un
 prétexte d'ôter le Gouvernement de Bré-
 tagne au Duc de Vendôme, & de se le
 faire donner pour les raisons que j'ai re-
 marquées ; remontre au Roi, que le
 Grand Prieur se déclare le plus ardent de
 tous les partisans du Duc d'Anjou, qu'il
 dispose comme il lui plaît de César ; que
 Galton est assuré d'une retraite en Bréta-
 gne, où les Rois d'Angleterre & d'Es-
 pagne lui enverront facilement du secours ;
 que la prudence ne permet pas de laisser
 entre les mains du Duc de Vendôme une
 Province où il a de grandes prétensions
 par la Duchesse son épouse héritière de la
 branche aînée de la Maison de Luxem-
 bourg, & par conséquent de celle de
 Penthieure ; que si César exécute son pro-
 jet de marier son fils à l'aînée des filles
 du Duc de Retz, qui a deux bonnes
 places dans la Province, Vendôme y
 sera encore plus puissant que jamais ; en-

1626. fin que Sa Majesté ne peut prévenir assez tôt de pareils inconvéniens. Frappée de ces remontrances, elle retourne incontinent à Paris, prend la résolution de faire arrêter ses deux frères naturels, & d'aller ensuite en Bretagne afin de s'affurer de la Province. De peur que César & Alexandre ne s'allarment, on ne parle d'abord que d'un voiage de la Cour à Blois.

Se réconcilier avec ceux qu'on a pu offenser, leur demander pardon, & rechercher leur amitié, ce sont des actions véritablement Chrétiennes. Mais puisque les Courtisans veulent se mettre au dessus des préceptes de l'Evangile, ils devroient du moins prendre garde à ne se perdre pas souvent eux-mêmes par leurs feintes réconciliations. Le Grand Prieur donna de la sorte occasion à Richelieu de lui tendre un piège & au Duc de Vendôme. Alexandre déconcerté de ce que l'entreprise de Fleuri a été découverte, & de ce que le Cardinal paroît désormais supérieur à ses puissans ennemis, le va trouver; lui fait de grands complimens, & le prie de lui obtenir le Commandement de l'armée navale du Roi. Le Grand Prieur est fort bien reçu. On le caresse, on lui donne de grandes espérances. *Je ne prévois qu'un obstacle*, dit le Cardinal au Grand Prieur. *Le Roi se défie de M. de Vendôme. On croit qu'il écoute trop des gens mal intentionnez. Il faudroit effacer premièrement les mauvaises impressions qu'on*

qu'on a données de lui au Roi. Alexandre 1626.

s'offre d'aller querir lui-même son frère, & de l'amener afin qu'il se justifie. Il demande seulement quelque assurance de Sa Majesté, que si César vient à la Cour, il n'y recevra aucun déplaisir. Fort bien, reprit Richelieu. Le Roi veut aller se divertir à Blois. Partez pour la Bretagne & venez à Blois avec M. le Duc. Quant à l'assurance que vous demandez; c'est au Roi de la donner. Il ne vous la refusera pas. Le Grand Prieur fort content parle à Louis qui le trompe par une basse équivoque. M. de Vendôme peut venir à Blois, dit Sa Majesté. Je vous donne ma parole qu'on ne lui fera pas plus de mal qu'à vous. Alexandre remercie le Roi, & part incontinent dans le dessein d'amener César à Blois. L'un n'y eut pas plus de mal que l'autre. Les deux frères y ressentirent les mêmes effets de la prévention de Louis contre ses plus proches parens.

Avant que d'exécuter son projet de perdre, ou d'éloigner de la Cour tant de personnes considérables, Richelieu crut devoir être encore plus assuré de la bienveillance & de la protection du Roi. Le dissimulé Prélat se plaint de sa mauvaise santé. Au lieu de suivre Sa Majesté qui revient de Fontainebleau à Paris, il fait semblant de chercher du repos dans sa maison de Limours à quelques lieues de la Capitale. De là il envoie supplier Louis de lui permettre de mener désormais une vie privée. *En vous servant, Sire, dit-on*

Il feint de vouloir se retirer des affaires.

1626. au Roi, M. le Cardinal ne s'est jamais pro-
*Vie du Car-*posé d'autre but que la gloire de Vòtre Ma-
*dinal de Ri-*jesté, & le bien de l'Etat. Cependant il
cheliou par voit avec un extrême déplaisir la Cour divi-
Aubery. sée à son occasion, & la France menacée
Liv. II. d'une guerre civile. Sa vie ne lui coûtera
rien quand il sera question de la donner pour
Histoire du vòtre service. Mais le danger continuel d'être
Ministre assassiné sous vos yeux, est une chose qu'un
du même. homme de son caractère, doit éviter avec
1626. plus de soin qu'aucun autre. Mille person-
nes inconnues approchent de lui à la Cour :
Il est facile à ses ennemis d'en suborner quel-
Vittorio qu'une. Si Vòtre Majesté souhaite que M.
*Siri, Memo-*le Cardinal continue de la servir, il lui obéi-
*rie Recondi-*ra sans réplique ; car enfin, il n'a pas d'au-
te. Tom. VI. tres intérêts que ceux de l'Etat. Il vous prie
Pag. 151. seulement de considérer une chose. Outre
162. que Vòtre Majesté seroit fâchée de voir un
de ses bons serviteurs mourir avec si peu
d'honneur, dans un pareil accident, vòtre
autorité paroîtroit méprisée. Voilà pour-
quoi M. le Cardinal vous supplie très-hum-
blement, Sire, de lui accorder la permission
de se retirer. Les mécontents déconcertez
n'auront plus aucun prétexte de broûiller.
Richelieu conjura encore la Reine Mère
de l'aider à obtenir la grace qu'il deman-
doit au Roi. En ménageant mieux ma sán-
té, disoit-il dans une lettre à Marie de
Médicis, je pourrai servir plus long-temps
Vòtre Majesté, & je ne serai pas tout-à-fait
inutile à l'Etat.

Louis & sa mère allarmez de la feinte
résolution du Cardinal, le prient instam-
ment

LOUIS XIII LIV. XXIII. 511

mément dans une même lettre , de ne les abandonner pas , lors que ses bons conseils & ses services leur sont plus nécessaires que jamais. Le Roi l'assure d'une entière protection contre le Duc d'Anjou, contre les Princes , & contre les plus grands Seigneurs de France. On promet de lui révéler fidèlement tout ce que ses ennemis diront à son désavantage , sans exiger de lui aucune justification. Enfin , Sa Majesté trouve bon qu'il ait continuellement auprès de lui un certain nombre de gens armés , afin de veiller à la conservation d'une personne qui lui est chère & précieuse. Au retour du voyage de Bretagne , on donne au Cardinal une compagnie de quarante gardes à cheval. *Je sai* , lui dit le Roi en présence de la Reine Mère & de Gaston , *qu'en me servant bien , vous vous êtes fait un grand nombre d'ennemis. Je veux vous mettre à couvert de leurs entreprises.* Richelieu remercie Louis avec beaucoup de modestie. Jamais on ne vit un plus grand Comédien. Il se défend en disant que la précaution n'est pas nécessaire , & qu'en tout cas , il lui sera fort glorieux de mourir pour le service de Sa Majesté. Elle persiste dans son dessein , & le Cardinal paroît accepter avec répugnance une si grande marque de distinction.

Dans le temps même qu'il demandoit la permission de se retirer , le monde vit avec étonnement le Duc d'Anjou son ennemi déclaré , & le Prince de Condé , & le Prince de Condé continué de rendre de mauvais qu'il

1626.
offices au
Duc d'An-
jou.

*Journal de
Bassom-
pierre.
Tome II.*

*Vie du Car-
dinal de
Richelieu
par Aubery.
Liv. II.
Chap. 9.*

*Lettre du
Duc d'Or-
leans au Roi
en 1631.*

*Mémoires
d'un Favori
du même.*

*Vittorio Si-
ri, Memo-
rie Recondi-
te. Tom. VI.
Pag. 151.
152.*

qu'il avoit fait mettre autrefois en prison, lui rendre visite à Limours & briguer à l'envi l'un de l'autre ses bons offices auprès de Sa Majesté. Quoi que Condé ne fût pas absolument relégué dans son Gouvernement de Berri, il ne pouvoit venir à la Cour sans une permission expresse du Roi, ni sans le consentement de Marie de Médicis. Le Prince ne pouvoit demeurer honnêtement à la Cour sans entrer dans le Conseil du Roi; & la Reine Mère devenue plus puissante depuis la mort du Connétable de Luines n'y vouloit pas souffrir son plus grand ennemi. Impatient d'être si long-temps éloigné, le Prince crie que son absence de Paris cause un extrême préjudice à ses affaires domestiques. L'envie d'obtenir son rappel, fut encore un des motifs qui le portèrent à commettre la perfidie dont j'ai parlé. Richelieu profite habilement de l'occasion afin de tenir le premier Prince du sang dans une entière dépendance, & de faire peur au Duc d'Anjou, en lui montrant, dit un des gens de Gaston, les verges dont il pourroit bien être fouetté. Le Cardinal obtient un pouvoir de négocier avec Condé le retour du Prince auprès de Sa Majesté & de le promettre en cas qu'il le juge à propos. Gaston & Condé sont promptement avertis de l'affaire; on le prétendoit bien ainsi. Le Prince parle d'aller de sa maison de Valeri rendre visite au Cardinal à Limours. Les infidèles do-

domestiques du Duc d'Anjou lui remon- 1626.
 trent en même temps que s'il ne prend
 les devants, Richelieu qui a besoin d'ap-
 pui, & qui cherche à éloigner insensible-
 ment Son Altesse Roiale des affaires, ou
 du moins à diminuer l'autorité qu'elle
 doit naturellement avoir, pourra bien
 remettre Condé dans le Conseil du Roi,
 & ménager la réconciliation du Prince
 avec la Reine Mère. Gaston assemble
 ses confidens. Le Coigneux & quelques
 autres dévoués au Cardinal, conseillent
 à leur maître de l'aller voir, & de s'ac-
 commodier avec lui, de peur qu'il ne
 prenne de trop grands engagements avec
 le Prince en le faisant revenir à la Cour.
 Le Duc court à Limours. Richelieu lui
 accorde volontiers une chose qu'il n'a-
 voit pas envie de refuser, & la fait va-
 loir comme un service important qu'il
 veut bien rendre à Son Altesse Roiale.
 Condé arrive le lendemain. On le ca-
 resse; on l'amuse sans lui donner aucu-
 ne parole positive de son retour. Le lâ-
 che Prince écrit même à la suggestion
 du Cardinal une lettre respectueuse &
 soumise au Roi. Il y promettoit de ne
 faire plus aucune instance pour obtenir
 la permission de revenir à la Cour, &
 d'attendre paisiblement le bon plaisir de
 Sa Majesté.

Content de ce que les efforts de ses en-
 nemis, bien loin d'ébranler sa fortune,
 lui donnent occasion de l'établir encore
 mieux, Richelieu s'approche de Paris.

§14 HISTOIRE DE

1626. Sous prétexte que la foiblesse de sa santé ne lui permet pas d'y demeurer si-tôt, il va loger à Chaliot chez Castille beau-père de Chalais. C'étoit pour conférer plus commodément & sans bruit avec le jeune Gentilhomme qu'il achève de suborner. Chalais découvre les secrets de la Duchesse de Chevreuse son amante, & promet de servir le Cardinal auprès du Duc d'Anjou, dans la confidence duquel il est fort avant, & auprès du Grand Prieur de France bon ami de Chalais. Bien instruit par Richelieu, il presse Gaston de sortir de la Cour, & propose divers endroits où SonAltesse Roiale peut se retirer. *C'est par là seulement, lui disoit l'infidèle confident, que vous obtiendrez la liberté de M. le Maréchal d'Ornano.* Le Duc d'Anjou pensa en effet à s'en aller tantôt au Havre de Grace, & tantôt à Laon en Picardie. Mais ceux qui commandoient dans l'une & l'autre Place refusèrent de les lui livrer. Chalais rendoit au Roi un compte exact des divers projets de Gaston, & ajoûtoit encore quelque chose du sien, pour se rendre plus nécessaire & plus agréable à Louis & à son Ministre, qui de son côté donnoit avec art la dernière main à tout ce que le traître disoit à la suggestion du Cardinal. Par ces indignes artifices, Richelieu achève de persuader à Louis qu'Ornano est véritablement coupable; & que Gaston craignant un examen juridique d'une affaire où il se trouvera envelopé lui-même,

LOUIS XIII. LIV. XXIII. 517

me , se porte à des résolutions extrêmes, 1626.
afin de sauver son Maréchal à quelque
prix que ce soit, & d'arrêter la recher-
che de plusieurs actions énormes dont les
mauvais conseils d'Ornano l'ont rendu
complice.

Quelques jours après qu'Alexandre Le Duc de
Grand Prieur de France est allé querir Vendôme &
César Duc de Vendôme son frère en Bré- le Grand
tagne, Louis part de Paris & laisse le Grand
Comte de Soissons pour y commander en frère sont
son absence. La Reine Mère & le Duc arrêtés à
d'Anjou joignent le Roi à Orléans , & Blois.
la Cour se rend à Blois. Soit que Riche- *Journal de*
lieu craignît de n'être pas en seureté dans *Bassom-*
un lieu où le monde venoit de toutes *pierre.*
parts; soit qu'il jugeât à propos de faire *Tom. II.*
encore le malade, le Cardinal se logea près
de Blois à Beauregard, maison fort agréa-
blement située. Le Coigneux y va souvent *Mémoires*
négociier avec lui de la part de Gaston, qui *de Rohan.*
ne se laissoit point de demander la liberté *Liv. IV.*
du Maréchal d'Ornano. Mais Louis & *et d'un*
Richelieu disoient tant de choses contre *Favori du*
ce Seigneur infortuné, que son maître le *Duc d'Or-*
eut presque absolument perdu. Incertain *léans.*
de ce qu'il fera pour sauver un ancien &
fidèle serviteur, le Duc d'Anjou se déter- *Rélation de*
minoit à suivre le conseil de la Duchesse *ce qui s'est*
de Chevreuse & de quelques autres Da- *passé à l'em-*
mes, qui le pressoient toujours de sortir de *prisonement*
la Cour. Mais ses confidens lui aiant re- *de Mrs. de*
montré que sa retraite devoit être mieux *Vendôme.*
concertée avant que d'éclater de la sorte, *Vie du Duc*
il prend le parti de gagner encore du *d'Epemon.*
Y 6 temps, *Liv. IX.*

516 HISTOIRE DE

1626. temps , en feignant de négocier avec Richelieu. On demande au Cardinal la surseance des procédures commencées contre Ornano, la permission à Gaston de se marier quand & à qui bon lui semblera , une assurance que le Roi lui donnera bien-tôt un apennage fixe , & l'augmentation de la pension annuelle qu'il recevoit. Richelieu fait le difficile, & se rend après quelque résistance. Puis feignant d'être surpris à cette fois; il menace de ne s'employer plus en faveur du Duc d'Anjou , puisque Son Altesse Roiale ne fait rien pour contenter le Roi. C'est ainsi que l'artificieux Ministre amusoit Gaston jusques à ce que le Duc de Vendôme & son frère fussent à Blois. Ils y arrivent enfin. Louis les reçoit agréablement, leur propose une partie de Chasse pour le lendemain , & ils s'excusent sur la fatigue d'un voyage assez long fait sur des chevaux de poste. Ils voient leurs amis , & deux jours après leur arrivée on les arrête à trois heures du matin dans leur lit. De Blois ils sont conduits au Château d'Amboise, & Louis envoie un ordre exprès à la Duchesse de Vendôme d'aller incessamment à sa maison d'Anet.

Gaston ne douta plus alors que le dessein de perdre ses amis & ses serviteurs, ne fût entièrement formé. Il veut sortir au plutôt de la Cour. L'Abbé d'Aubazine va demander de sa part une retraite en Guiane au Duc d'Epemon: Il paroïsoit mal content, & bien des gens s'imaginoient

*Vittorio
Siri. Memo-
rie Recondi-
te. Tom. VI.
Pag. 139.
140. &c.*

ginoient qu'il n'attendoit qu'une occasion de brouiller. Chalais outré de l'emprisonnement du Grand Prieur son intime ami, veut se donner de bonne foi au Duc d'Anjou: il lui offre d'envoyer au Marquis de la Valette à Mets, & de le disposer à y recevoir Gaston. Quelque grand que fût le chagrin d'Epéron & de la Valette son fils contre Richelieu, ils n'avoient nulle envie d'entrer dans une caballe, dont le but principal étoit de traverser le mariage de la Princesse de Montpensier leur proche parente avec l'héritier présomptif de la Couronne. Bien loin d'écouter les propositions du Duc d'Anjou, Epéron donne avis de tout au Roi, & envoie à Sa Majesté la lettre que Gaston lui a écrite. Pour ce qui est du Marquis de la Valette, il répond que le Duc son père étant Gouverneur de Mets, il ne peut disposer de la place sans le consentement de celui qui lui en a confié la garde. Je trouve qu'un nommé Boyer vint de la part du Comte de Soissons offrir au Duc d'Anjou cinq cens mille écus d'argent, huit mille hommes de pied & cinq cens chevaux, en cas qu'il voulût prendre les armes pour faire éloigner un Ministre odieux à toute la France. Le même homme propose à Gaston de s'en aller droit à la Rochelle, où le feu Roi son père avoit souvent trouvé un azile assuré contre les persécutions de la Cour. C'étoit peut-être le meilleur parti que Gaston pût prendre. Mais quelqu'un de

1626. ses confidens lui ayant représenté que cette démarche le rendroit suspect à tous les Catholiques, il éluda la proposition de la Rochelle, remercia le Comte de Soissons de ses offres obligeantes, & l'assura que dans peu il lui feroit savoir sa dernière résolution.

Chalais plus imprudent encore que le Prince qu'il prétend servir dans sa retraite, le flatoit de tromper Richelieu auquel il s'étoit livré. Dans le temps même qu'il se fait l'espion du Duc d'Anjou auprès du Cardinal, il parle à Richelieu comme s'il continuoit d'être le sien auprès de Gaston. Mais le Ministre plus fin & plus clairvoiant qu'un jeune étourdi, reconnut bien-tôt le manège. Informé des fréquens & longs entretiens de Chalais avec le Duc d'Anjou, il demandoit au Président Le Coigneux en souriant : *quel homme est-ce que Chalais ?* On pouvoit bien lui répondre que c'étoit le plus léger & le moins sensé de tous les Courtisans. Soit que les paroles du Cardinal qui paroissoient signifier beaucoup, eussent intimidé Chalais, quand Le Coigneux les lui rapporta ; soit que ce fût un effet de son inconstance naturelle, il se repent de son engagement avec Gaston & s'offre encore à Richelieu. On le prend au mot, on le cajolle, on lui fait promettre de révéler tous les projets du Duc d'Anjou. Chalais change quelques jours après. Il ne veut plus rien dire : il prie le Commandeur de Valancé d'aller trouver le Cardinal, & de retirer la pa-
role

role que Chalais lui a donnée de le servir 1626.
auprès de Gaston. Valencé refuse de se

charger d'une pareille commission, &
avertit son ami qu'il prend le chemin de
la prison, & peut-être de quelque chose
de pire. La remontrance étoit bonne.

Mais Chalais n'en profita pas. Il s'opi-
niâtre & envoie une autre personne faire
le compliment au Cardinal. On le re-
çoit fort mal. Richelieu se souvient de

la partie de Fleuri, croit que la Duchesse
de Chevreuse a regagné son amant, &
jure la perte de Chalais. On a reproché

au Cardinal qu'il avoit coûtume de se dé-
faire de ceux qu'il emploioit à l'exécution

de ses desseins contre quelqu'un, de peur
qu'ils ne révélassent ses calomnies & ses

noirs artifices. Si nous en croions Gas-
ton, Chalais avoit trop bien servi Riche-

lieu en diverses rencontres, & ce fut là
une des causes de la fin malheureuse du

jeune & imprudent Gentilhomme.

Louvigni cadet de la Maison de Gram-
mont fournit bien-tôt au vindicatif Car-

dinal de quoi faire couper la tête à Cha-
lais. Le Comte de Candale fils aîné du

Duc d'Epemon & Louvigni aimoient la
Duchesse de Rohan. Elle suivoit la Cour

afin d'examiner tout ce qui s'y passoit,
pendant que le Duc son époux s'occu-

poit en Languedoc à fortifier le parti Ré-
formé, ou du moins à y entretenir l'u-

nion & la bonne correspondance. Soit
que Louvigni ne pût souffrir que son ri-

val fût mieux que lui auprès de la Du-
chesse :

*Lettre du
Duc d'Or-
leans au
Roi en 1631.*

*Chalais est
mis en pri-
son à Nan-
tes.*

*Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.*

*Memoires de
Rohan.*

*Liv. IV.
& d'un Fa-
vori du Duc
d'Orleans.*

520 HISTOIRE DE

1626.
*Lettre du
même Prin-
ce au Roi en
1631.*

*Vittorio St.
ri, Memorie
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 143.
144.*

chesse : soit qu'il eût quelqu'autre sujet de chagrin contre Candale, il s'avisa de le quereller à Saumur durant le voiage du Roi de Blois à Nantes. Chalais, Routeville & quelques autres de leurs amis communs, tâchent de les accommoder. Mais Louvigni selon la coutume de ceux qui ont le plus de tort, refusoit absolument la réconciliation. Les amis le menacent de se déclarer contre lui, en cas qu'il continuë de quereller son rival. Il se moque des remontrances & des menaces ; & recommence plus que jamais à Saumur & au Pont de Cé. Ses meilleurs amis l'abandonnent, & offrent leurs services à Candale. Louvigni, *ce méchant garçon en fut tellement piqué*, dit le Maréchal de Bassompierre, *qu'il révéla plusieurs choses qu'il savoit, & d'autres qu'il ne savoit pas*. Expliquons ceci. Louvigni en colère contre Chalais, & suborné ensuite par le Cardinal de Richelieu, auquel il se livra d'une manière infame, va dire au Duc d'Elbeuf, que Chalais a envoyé La Loubière son domestique à Mets, proposer au Marquis de la Valette d'y recevoir le Duc d'Anjou. Louvigni pouvoit bien savoir cette circonstance ; elle est incontestable. Mais voici ce qu'il ne savoit pas, & la calomnie est diabolique. Louvigni ajoute que Chalais a promis de tuer le Roi ; que Gaston & ses confidens sont de la Conspiration, & qu'ils doivent se trouver tous à la porte de la chambre de Sa Majesté, afin d'appuyer & de sau-
ver

ver l'assassin. Elbeuf ennemi déclaré de 1625.
Chalais va tout dire à Baradas Favori de
Louis , & Baradas effraïé avertit son maître de la prétendue Conspiration. La Cour étoit alors à Ancenis. Sa Majesté mande incontinent Louvigni , qui confirme tout ce qu'il avoit dit au Duc d'Elbeuf.

Dès que la Cour est arrivée à Nantes, Chalais est arrêté ; & le Roi nomme des Commissaires choisis dans le Parlement de Bretagne pour travailler au procès du prisonnier. Je l'ai dit peut-être plus d'une fois. Cette manière de faire juger les sujets contre les anciennes loix du Roiaume, par des gens nommez au gré des Ministres ou des Favoris, est un des grands moiens que Richelieu & les autres après lui, ont emploiez pour perdre indifféremment les innocens & les coupables, quand ils les ont regardez comme leurs ennemis. Si Marillac Garde des Sceaux eût aimé sincèrement sa patrie, bien loin de se mettre à la tête d'une pareille commission, il s'y feroit opposé de toute sa force. Un premier Magistrat véritablement intègre, auroit pressé le renvoi de l'accusé devant ses Juges naturels. Mais Marillac étoit alors vendu au Cardinal de Richelieu. Le lâche Garde des Sceaux ne prévoioit pas que son propre frère sera un jour opprimé de la même manière, & que le Ministre qu'il sert indignement, fera couper la tête au Maréchal de Marillac par des Commissaires choisis au gré de son

1626. son mortel ennemi. Chalais incertain entre la crainte du supplice dont il est menacé , & l'espérance de la grace dont Richelieu fait le flater , avoué tout ce qu'on veut , & accuse ceux que le Cardinal lui indique. Il dépose qu'on a parlé de faire déclarer le Roi impuissant , de l'enfermer dans un Monastère , & de marier le Duc d'Anjou avec la Reine Anne d'Autriche. Que certains étourdis aient tenu peut-être de pareils discours, nous ne pouvons pas le nier absolument. Mais il est incontestable que ni la Reine , ni Gaston , ni les deux Vendômes , ni Ornano ne conçurent jamais un si noir attentat. Cependant , c'est ce qu'on insinuoit au Roi. Il crut la Conspiration véritable jusques au dernier soupir de sa vie : tant le perfide Cardinal eut soin de lui mettre cette calomnie bien avant dans l'esprit.

Artifices du Cardinal de Richelieu pour tromper Chalais.

Richelieu alloit secrètement & en habit déguisé, tantôt seul , & tantôt avec quelques-uns de ses plus intimes confidens, voir le désolé Chalais. On lui promettoit de le servir , & de lui obtenir sa grâce , pourvu qu'il ne confessât jamais d'avoir à l'instigation du Cardinal , sollicité le Duc d'Anjou de sortir de la Cour , & qu'il persistât à confirmer la déposition de Louvigni , qu'il y avoit une noire Conspiration contre le Roi , & que suborné par Gaston , il avoit promis d'assassiner Louis. C'est ce que le Duc d'Anjou soutint depuis hautement dans une lettre écrite au Roi son frère & envoyée au Parlement

Lettre du Duc d'Orléans au Roi en 1631.





lement de Paris. Ce Prince raconte encore que Richelieu disoit à Chalais de ne s'effraier point, quand même il y auroit un Arrêt de mort prononcé contre lui, *Foi de Prêtre*, ajoûtoit le Cardinal, *vous aurez votre grace, & je vous répons de votre vie sur la mienne.* Dès que je me serai tiré de l'affaire que mes ennemis ont tramée contre moi, je ferai en sorte que le Roi vous comble de biens & d'honneurs au delà de ce que vous pouvez espérer. Gaston proteste qu'il a des preuves claires & évidentes de la vérité de tout ce qu'il avance. Etrange embarras d'un Historien qui veut être sincère & désintéressé ! Me voici réduit à une fâcheuse alternative. Dirai-je qu'un Cardinal que tant de gens ont exalté comme le premier homme du monde, & à la mémoire duquel Messieurs de l'Académie Françoisse donnent encore de l'encens tous les jours, étoit le plus grand scélérat dont nous aions entendu parler ? Rejetterai-je aussi le témoignage d'un héritier présomptif de la Couronne de France, comme d'un lâche & infame calomniateur ? Je laisserois volontiers au Lecteur la liberté de prendre quel parti il jugera le meilleur. Mais la justice & la sincérité m'obligent à faire ici quelques réflexions. Le mensonge & l'imposture ne coûtent souvent guères aux personnes du premier rang dans leurs manifestes & dans leurs apologies contre des Ministres, ou des Favoris qu'ils entreprennent de décrier. Cela est certain, & nous en

avons

1626. avons vu des exemples dans l'affaire du Maréchal d'Ancre. C'est pourquoi je ne ferois pas difficulté de suspendre mon jugement si je n'étois persuadé d'ailleurs que Gaston n'eut jamais un aussi méchant cœur que le Prince de Condé. Il étoit inconstant, facile, imprudent & quelquefois emporté jusques à la brutalité. Mais il revenoit en un moment; & la moindre remontrance l'arrêtoit. Tout le monde lui rend ce témoignage qu'il avoit naturellement l'esprit doux & le cœur bon. Ce Prince est mort avec de grands sentimens de Religion, & dans le dessein de renoncer absolument au monde, & de se retirer dans sa maison de Chambor. Ses Confesseurs furent des gens de bien, Supérieurs généraux de la Congrégation des Prêtres de l'Oratoire en France. Or nous ne voions point qu'il ait rétracté ce qu'il avance ici des perfidies & des crimes du Cardinal. Voilà un grand préjugé contre lui. Qu'il me soit permis d'ajouter encore que le monde a toujours crû Richelieu capable des actions les plus atroces, quand il étoit question de perdre ses ennemis, ou de maintenir sa fortune. On ne peut nier qu'il n'ait suborné le Comte de Louvigni : j'en rapporterai bien-tôt des preuves incontestables. Le Cardinal a donc bien pû suborner encore & tromper Chalais, comme Gaston le lui reproche.

Nouvelle
tentative
pour dé-
tourner le

Durant ces grandes agitations de la Cour de France, Marie de Médicis pressoit extrêmement la conclusion du mariage de

LOUIS XIII. LIV. XXIII. 525

de son second fils avec Mademoiselle de Montpensier. La Reine Mère représentoit Roi de ma-
sans cesse à Louis , & le Cardinal de Ri-
cheliieu disoit la même chose , que c'étoit
le seul moien de rompre les intrigues & Montpen-
les projets des premières personnes du
Roiaume diversement intéressées dans
cette affaire. Le Roi donne son consente-
ment , & commande au Duc de Bellegar-
de , au Maréchal de Bassompierre , & au
Marquis d'Effiat Surintendant des finan-
ces d'amener la Princesse à Nantes sous une
bonne escorte avec la Duchesse de Gui-
se sa mère. Soit que le Comte de Soissons,
qui demouroit à Paris dans l'absence du
Roi , eût véritablement formé le dessein
d'enlever l'héritière de Montpensier qu'il
avoit demandée en mariage : soit que ce
fût un mauvais office que les ennemis du
Comte lui eussent rendu , ou bien un ar-
tifice de la Reine Mère , afin d'engager le
Roi à mander incessamment Mademoisel-
le de Montpensier, Sa Majesté ne se pressa
tant de la faire venir à la Cour, que sur le
rapport du projet attribué au Comte de
Soissons. Les soupçons ne paroissoient pas
mal fondez ; & il étoit assez facile d'enle-
ver la Princesse. Dès qu'elle est arrivée à
Nantes, on fait de nouveaux efforts pour
détourner encore le Roi de la donner en
mariage au Duc d'Anjou. Nous ne savons
pas bien si Baradas Favori du Roi, Tron-
son Secrétaire du cabinet, Sauveterre pré-
mier Valet de chambre , & un ou deux
autres furent gagnés par les personnes
consi-

1626.

Roi de ma-
rier son fré-
re à la Prin-
cesse de

Montpen-
sier.

*Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.*

*Mémoires
anonymes
sur les affai-
res du Duc
d'Orléans.*

*Mémoires
d'un Favori
au même.*

*Vittorio Si-
ri, Memo-
rie Recondi-
te. Tom. VI.
Pag. 137.*

1626. considérables qui traversoient le mariage, ou s'ils agissent simplement par un zèle mal entendu de plaire à Louis, & de témoigner un plus grand attachement à sa personne. Quoi qu'il en soit, ces Messieurs lui remontrent qu'il oublie ses véritables intérêts en alliant son frère aux Guises qui ont tenté autrefois d'usurper la Couronne; au Duc d'Epéron & à ses enfans, enfin à quelques autres Maisons riches & puissantes; que Gaston maître d'un bel apennage joint aux grands biens de la Princesse de Montpensier, & fortifié d'un grand nombre d'alliez qui se dévoueront à lui, aura une cour plus nombreuse que le Roi, & qu'il ne restera plus à Sa Majesté que l'extérieur de la Roiauté.

Ces remontrances troublèrent Louis d'une si étrange manière, que le Jésuite Suffren Confesseur de Marie de Médicis étant entré un matin dans le cabinet du Roi qui s'y abandonnoit à son chagrin, Louis lui saute au cou, l'embrasse, & dit les larmes aux yeux : *Je voi bien que la Reine ma mère n'oublie point ce qui s'est passé à la mort du Maréchal d'Ancre. Elle aime mon frère plus que moi. De là vient le grand empressement de le marier à ma cousine de Montpensier.* Surpris de ce discours, Suffren tâche de consoler & de rassurer le Roi, en lui protestant que l'aîné des enfans de Marie de Médicis, tient la première place dans le cœur d'une si bonne mère. Elle n'est pas moins étonnée que son Confesseur, quand on lui rapporte ce que le Roi vient

vient de dire : & le Cardinal de Richelieu, 1626.
cet ardent promoteur du mariage qui remuoit tant de ressorts pour en avancer la conclusion, se trouve étrangement déconcerté. Il attendoit à tout moment que le Roi l'envoîât à Rome. Mais la Reine Mère pleura tant auprès de Louis, & lui dit des choses si tendres & si pressantes, que guéri des mauvaises impressions qu'on lui avoit données, il découvrit mêmes à Marie de Médicis, de quelle part elles venoient. Tronson & Sauveterre sont incontinent chassés de la Cour, & un autre est enfermé dans le Château d'Ancenis. Louis eut du moins la discrétion de ne nommer point Baradas son Favori, quoi qu'il eût été de tous les conseils tenus contre le mariage du Duc d'Anjou. Cela ne fut pas d'une grande utilité à Baradas. Sa faveur ne dura pas long-temps après le retour du voiage de Brétagne.

L'emprisonnement de Chalais fut un Inconstant nouveau coup de foudre au Duc d'Anjou. Il pense derechef à sortir de la Cour : mais il ne sait où trouver une retraite. Le Président LeCoigneux & les autres confidens de Son Altesse Roiale rapportoient tous ses projets au Roi & au Cardinal de Richelieu. Après quoi ces Messieurs jouïoient grossièrement leur maître. *Je suis averti de bonne part, dit un jour Louis à Le Coigneux, que mon frère veut s'en aller. Vous n'ignorez pas son dessein. Mais je sais bien aussi comment je dois vous punir, s'il fait une pareille équipée.* Le Président répond

Journal de Bassompierre. Tom. II.

149. 155. Quelqu'un dit plainement a pré
tendu scrupule du Président, qu
jamais de la conscience qu'en cet
contre. Quoi que Gaston vit assez q
ses desseins étoient découverts, il
persister dans sa résolution de se re
la Cour ; sous prétexte d'une pa
Chasse, il tente de sortir de Nantes
Le Coigneux & Puylaurens gagne
tenant comme les autres, se servent
conjoncture pour écarter durant qu
jours ceux qui dissuadoient encore
riage. En leur faisant peur d'être ;
on les empêche de revenir avec
Cependant on représente à Son Alt
iale que le Duc d'Epemon & le M
de la Valette refusant de la rece
Guienne, ou bien à Mets, elle n'a plu
tre ressource que de s'accommoder
le Roi. On l'engage même à voir
Richelieu ; & l'adroit Cardinal to
bien l'esprit du Prince qu'en lui m

dôme, le Maréchal d'Ornano, & Chalais. 1626.
 Tel fut le défaut ordinaire de Gaston. Ses Favoris & ses domestiques vendus au Cardinal de Richelieu persuadèrent presque toujours à leur facile & imprudent maître de s'accommoder avec le Roi, & de négliger ensuite les intérêts & la vie même des premières personnes du Roiaume qui prenoient son parti.

Il n'étoit point encore si bien appaisé, qu'il ne parût souvent incertain & chancelant. On lui entendoit dire qu'il aimeroit mieux *être diable que marié*. Et Richelieu le pressant un jour de conclure enfin une affaire qui traînoit trop long-temps, *j'épouserai Mademoiselle de Montpensier*, répondit-il : *mais ce ne sera pas si-tôt. Il faut que je sois premièrement guéri d'un certain mal que j'ai amassé*. Le Cardinal déconcerté par cette réponse ne sait plus où il en est. Persuadé que les confidens de Gaston continuoient de le détourner du mariage, Richelieu leur demandoit lors qu'ils venoient lui parler de la part de leur maître ; *n'êtes - vous point aussi malades comme Monsieur ?* Une autre fois après avoir embrassé le Roi son frère, & baisé la Reine Mère avec assez de tendresse & d'affection, le Duc d'Anjou s'emporte, se donne des contorsions, & fait l'enragé. Marie de Médicis lui demande la raison d'un si prompt changement ; & il répond en jurant d'une manière exécrationnelle, qu'il n'est pas content, & qu'il en a grand sujet. *Cela vient*, lui dit la Reine Mère, *de ce que*

1626. *vous êtes mal avec Dieu. Il y a long-temps que vous ne vous êtes confessé ; & les remords de vôtre conscience vous tourmentent. Laissez-moi en repos, dit Gaston, je ne me soucie pas plus de Dieu que du diable. Louis & Marie de Médicis demeurèrent tellement interdits, que le Cardinal de Richelieu qui vouloit faire l'homme de bien, avertit Leurs Majestez qu'elles ne devoient pas souffrir que le Duc d'Anjou blasphémât de la sorte en leur présence. Le Roi & sa mère n'osant encore ouvrir la bouche, Richelieu prend la parole & dit au Prince d'un air grave & sérieux. Vous oubliez, Monsieur, que vous êtes devant le Roi. A quoi pensez-vous de proférer ainsi des choses qui ne doivent jamais sortir de la bouche d'une personne de vôtre rang, & que le Roi ne peut pas souffrir ?* Gaston rentre en lui-même & se tait. *Je vous prie, Madame, dit-il seulement à la Reine sa mère en sortant du Conseil, d'avertir M. le Cardinal qu'il ne se donne jamais la liberté de me faire des leçons. Je ne suis plus d'âge à souffrir un Pédant derrière moi.*

Richelieu ne laissoit rien échapper de tout ce qui pouvoit lui servir à rendre ses ennemis encore plus odieux au Roi & à la Reine Mère. Celle-ci lui parlant un jour avec une extrême surprise des emportemens du Duc d'Anjou, il insinua à une femme crédule & superstitieuse que son fils fait des contorsions de possédé, & qu'il est à craindre que le Maréchal d'Ornano ne l'ait ensorcelé. *Cet homme entêté*
de

de l'Astrologie judiciaire, disoit encore le Cardinal, *avoit mis dans la tête de la Reine, que le Roi devoit mourir au mois de Mai dernier, & qu'elle épouserait ensuite Monsieur.* Depuis ce voyage de Bretagne Louis conçut en effet une extrême aversion contre Anne d'Autriche son épouse. Gaston se rend enfin tout de bon ; & à la sollicitation de tous ses confidens dont aucun n'ose plus le dissuader, il consent à son mariage. Pardonnons-lui ce changement après une longue & opiniâtre résistance. La Princesse étoit belle & d'un esprit fort doux. Elle sut gagner en peu de temps le cœur de son époux, & se faire aimer tendrement de celui qui l'avoit rejetée avec trop de mépris en apparence. Mais que dirons-nous d'une autre inconstance du Duc d'Anjou ? Non content d'offrir son amitié pour toujours à Richelieu, quoi qu'il eût juré peu de jours auparavant de ne lui pardonner jamais, Gaston fait une déclaration en présence du Roi, de la Reine Mère, du Cardinal, & du Garde des Sceaux, qui signèrent l'acte, dans lequel il confessoit que le Comte de Soissons lui avoit conseillé de se retirer à la Rochelle, que la Reine sa belle-sœur lui avoit écrit plusieurs billets pour le détourner d'épouser la Princesse de Montpensier, que l'Abbé Scaglia Ambassadeur de Savoie travailloit plus qu'aucun autre à lier les intrigues ; enfin, que le Comte de Holland & Carleton Ambassadeurs d'Angleterre y étoient entrez, aussi bien qu'Aersens Ambassadeur des Etats

1626.

1626. Généraux des Provinces-Unies.

Gaston épouse la
Princesse de
Montpensier, & de-
vient Duc
d'Orléans.

*Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.*

*Mémoires
anonimes sur
les affaires
du Duc
d'Orléans.*

*Mémoires
d'un Favori
du même.*

*Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 157.
158.*

Gaston aiant ainsi donné les mains à son mariage, il sort de Nantes pour aller voir la mer à quelques lieues de là, charge le Président Le Coigneux du soin de négocier l'apennage que le Roi doit donner à son frère unique, & recommande sur tout d'obtenir la délivrance de Chalais. On accorde sans peine à Gaston les Duchez d'Orléans, & de Chartres avec le Comté de Blois. La Seigneurie de Montargis fut ajoutée depuis. Il obtint encore une pension considérable & d'autres gratifications : de manière qu'il jouissoit en tout d'un million de revenu. La Princesse de Montpensier lui apportoit outre cela, les Principautez de Dombes & de la Rochesur-Yon, les Duchez de Montpensier, de Chatelleraut, & de S. Fergeau, avec plusieurs autres belles Seigneuries qu'elle avoit de son père, & dont le revenu montoit à trois ou quatre cens mille livres par an. La Duchesse de Guise, quoi que fort riche par elle-même comme héritière des grands biens de la Maison de Joieuse, ne donna rien en mariage à la fille de son premier lit. Elle se contenta de lui faire présent d'un rare & précieux Diamant, qu'on estimoit quatre-vingt mille écus. Le Cardinal de Richelieu ne s'oublie pas dans un mariage dont la conclusion lui causoit de si longues & de si cuisantes inquiétudes. Il se fit donner pour sa livrée la terre de Champuaut qui appartenoit à la Princesse. L'endroit étoit fort à sa bien-
séance

seance à cause du voisinage de Richelieu : 1626.
 qu'il vouloit faire ériger en Duché Pairie,
 afin d'illustrer son nom & sa famille. Voi-
 ci donc Gaston fait Duc d'Orleans : c'est
 le nom que nous lui donnerons désor-
 mais. Quand LeCoigneux lui rapporta le
 succès de la négociation, où l'article de
 Chalais fut rejeté par le Roi, un confident
 de Son Altesse Royale s'écria ; *Qu'est-ce que
 cela veut dire ? Le mariage de Monsieur se-
 ra-t-il donc sanglant ?* Il le fut en effet :
 Richelieu le prétendoit ainsi. Il y eut peu
 de cérémonie & d'appareil aux fiançailles
 & à la bénédiction nuptiale. Tout se passa
 de la manière du monde la plus triste. Le
 marié, dit-on, ne prit pas même un habit
 neuf. Le Duc de Bellegarde fut fait Surin-
 tendant de la maison & premier Gentil-
 homme de la chambre de Son Altesse Ro-
 yale, & la Duchesse de Bellegarde devint
 Dame d'honneur de la nouvelle Duchesse
 d'Orleans.

La joie que le Cardinal de Richelieu sen- On donne
 toit en se vengeant de ses ennemis, fut au Maré-
 mêlée de quelque amertume, avant même chal de Thé-
 que la Cour partit de Blois. Il comptoit si mines le
 bien sur le Gouvernement de Bretagne, Gouverne-
 qu'il avoit engagé le Marquis de Sourdeac ment de
 à se démettre de celui de Brest le meilleur Bretagne.
 Port de la Province moyennant une ré-
 compense. Richelieu espéroit de l'obtenir *Mémoires*
 en même temps que celui de Bretagne. *de Roban.*
 Mais Louis faisoit quelquefois certaines *Liv. IV.*
 choses sans consulter ses Ministres. Il *Mercur*
 voulut confier la Bretagne au Maréchal *François.*

1626. de Thérmines ; & le Cardinal n'osa s'y opposer , quoi qu'il ne dût pas vouloir beaucoup de bien au père de celui qui avoit tué le Marquis de Richelieu frère du Cardinal. Je ne fai s'il n'espéra point de faire changer cette disposition , en persuadant à la Reine Mère de demander le Gouvernement de Brétagne pour elle-même. En ce cas , Richelieu eût pris celui de Brest , qui ne l'accommodoit pas si un autre que Marie de Médicis, ou lui, avoit le Gouvernement général de la Province. Les espérances du Cardinal furent vaines de tous côtez. La Reine Mère ne voulut point de Brétagne. Elle craignoit qu'on ne la soupçonnât d'avoir fait imprisonner le Duc de Vendôme, afin de prendre son Gouvernement. Pour ce qui est de celui de Brest , Louis le donna encore de son chef à un vieux soldat. Richelieu tourne alors ses vûes vers le Havre de Grace. Il veut s'assurer d'une retraite en cas de besoin. Le Maréchal de Thérmines fut installé dans le Gouvernement de Brétagne durant les Etats qui se tenoient à Nantes en présence du Roi. On crut rendre la destitution de César Duc de Vendôme moins odieuse , en excitant les membres des Etats à demander au Roi qu'il plût à Sa Majesté de ne donner le Gouvernement de leur Province à aucun de ceux qui pourroient avoir quelque prétension à cet ancien Duché.

Chalais est
condamné
à la mort.

On continua de travailler au procès de Chalais nonobstant les nœces du Duc d'Or-

*Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 153.
154.*

d'Orleans. Il faisoit tous ses efforts pour 1626.
sauver la vie au pauvre Gentilhomme ;
mais en signant les articles du mariage,
sans stipuler la moindre chose pour ses ser-
viteurs & pour ses amis, Gaston perdit la
seule occasion qui lui restoit de témoigner
sa reconnoissance & sa fidélité. Le Roi l'a-
muse seulement de peur qu'il ne fasse de
l'éclat. Le Coigneux lui vint dire de la
part de Sa Majesté qu'elle vouloit que Cha-
lais fût jugé ; mais que l'Arrêt ne s'exécu-
teroit que huit jours après qu'il auroit été
rendu. Gaston croit qu'on lui laisse du
temps pour solliciter la grace, & se flate
que le Roi ne la lui refusera pas. Je ne rap-
porterai pas le détail de la procédure. Il *Mémoires*
suffit de remarquer ici que Chalais fut con- *de Roban.*
damné, parce qu'étant domestique du *Liv. IV.*
Roi, il avoit porté le Duc d'Anjou de for- *Et d'un Fa-*
tir de la Cour, & tâché de lui trouver une *voris du Duc*
retraite. Si c'est-là un crime de Léze- *d'Orleans.*
Majesté, je m'en rapporte aux habiles Ju-
risconsultes. On n'osa faire mention des *Lettre de ce*
autres accusations atroces. Je trouve que *Prince au*
les Juges lui demandèrent en le présen- *Roi en 1631.*
tant à la question, s'il étoit vrai qu'il n'eût
confessé les choses dont il étoit chargé,
qu'à la sollicitation de certaines gens qui *Mémoires*
lui promettoient sa grace, & qui l'intimi- *pour servir*
doient par leurs menaces, en cas qu'il *à l'Histoire*
n'avoüât pas. *Je n'ai rien confessé qui ne* *du Cardinal*
soit véritable, répondit-il. *Je serois bien* *de Richelieu.*
méchant de m'accuser moi-même Et de 1626.
charger les autres de faux crimes. On *Mercur*
voit bien le but de cette interrogation. *François.*
Le 1626.

536 HISTOIRE DE

1626.
Nani, Hi-
storia Ve-
neta. L. VI.
1626.

Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 158.

Le Garde des Seaux & les autres Commis-
saires cherchoient à mettre la réputation
du Cardinal de Richelieu à couvert des
bruits qui se répandoient dans le monde.
Mais tout bien considéré, la réponse du
prétendu criminel ne détruit point ce que
le Duc d'Orleans soutint depuis au Cardi-
nal de Richelieu. Il peut y avoir de l'é-
quivoque : démêlons ce fait que bien des
gens ont voulu embrouïller pour faire
leur cour à un Ministre puissant.

Chalais fut interrogé, & il répondit
seulement sur les choses dont il étoit char-
gé & qu'il avoit confessées dans l'instruc-
tion de son procès, c'est-à-dire sur les con-
seils donnez au Duc d'Anjou, & sur les
mesures prises pour faciliter son évasion.
Cela est véritable; & Chalais a pu fort
bien dire qu'il n'a rien confessé de faux à
cet égard. Mais il est question de savoir si
le Cardinal de Richelieu ne le suborna
point, pour lui faire dire certaines choses
atroces qui ne furent pas énoncées dans
les informations juridiques, & qu'on fei-
gnoit de cacher au monde, afin d'épargner,
disoit-on, la Reine & le Duc d'Orleans.
Richelieu a pu tromper Chalais en lui fai-
sant espérer sa grace jusques au moment
de l'exécution; & Chalais qui l'attendoit
toujours, n'a pas fait difficulté de persis-
ter dans ce que le Cardinal l'avoit engagé
à confesser. Ce ne fut qu'à la dernière ex-
trémité que le Gentilhomme trahi ou
abandonné par tout le monde, s'écria plu-
sieurs fois, *Ab ! traître Cardinal, ta perfidie*

die Et ta méchanceté m'ont mis où je suis. C'est en vain que Richelieu a voulu se prévaloir de ce que Chalais témoigna de grands sentimens de Religion avant que de monter sur l'échaffaut, & de ce qu'il reconnut dans ces derniers momens la justice, & la bonté du Roi à son égard. Cet aveu général qu'un homme prêt à mourir, fait à la suggestion d'un Confesseur souvent gagné, ne prouve rien en particulier. Chalais a pû se persuader que les conseils donnez à Gaston, & peut-être ses calomnies avancées contre la Reine & contre le Duc d'Orleans, méritoient le dernier supplice. Nous lisons dans les lettres écrites de Nantes par des partisans du Cardinal, ou par des personnes qui ne connoissoient rien du fonds de l'affaire, que le matin du jour de son supplice, Chalais *ne pouvoit se résoudre à la mort, Et qu'il proféroit mille impiétez.* Cela ne supposeroit-il point qu'il étoit encore leurré de l'espérance de sa grace, & qu'il se mit à blasphémer & à jurer contre le Cardinal, quand il s'aperçût que sa basse complaisance & sa foible & imprudente crédulité, ne lui sauvoient pas la vie? Alors il rentra en lui-même, & il témoigna du courage & de la constance. Enfin, le desaveu que Chalais fit de ce que le Comte de Louvigni avoit dit, ne prouve point que le Cardinal n'ait pas suggéré à Chalais de se confesser complice d'une Conspiration contre la personne du Roi. Car enfin, Louvigni ne fut confronté à Chalais qu'une heure avant le supplice de

1626. celui-ci, qui n'espéroit plus rien alors. De plus, Louvigni accusoit Chalais d'avoir voulu assassiner le Roi dans sa chambre : & nous recherchons si le Cardinal de Richelieu n'engagea point Chalais à dire, qu'il y avoit un complot formé d'enfermer le Roi dans un Monastère, & de marier ensuite le Duc d'Anjou à la Reine Anne d'Autriche. Ces deux choses sont fort différentes. Il n'est pas impossible que Chalais ait nié d'avoir jamais voulu commettre un assassinat, & qu'il ait confessé à la suggestion du Cardinal d'être entré dans une caballe, dont les auteurs pensoient à détrôner le Roi & à mettre la Couronne sur la tête de son frère.

La mère de Chalais issue de la Maison de Montluc, fit dans cette triste conjoncture ce qu'on devoit attendre d'une mère qui aime tendrement ses enfans. Elle demandoit grace de la manière du monde la plus touchante. Toute la Cour admira sa constance, & plaignit son malheur. Louis, Marie de Médicis, & Richelieu furent seuls insensibles à ses larmes & à ses prières. Le Duc d'Orleans se remuë inutilement après la condamnation de Chalais. Il envoie le Président Le Coigneux prier le Cardinal, que selon la parole du Roi portée à Son Altesse Roiale par le même Le Coigneux, l'exécution soit du moins surcise pour quelques jours. *Je n'y puis rien*, répond froidement Richelieu, qui a déjà oublié la gratification que Gaston lui a faite de la terre de Cham-
puaut.

puaut. Outré de se voir jollié de la sorte, le Duc d'Orleans fait mettre les chevaux à son carosse, ordonne à ses Ministres de s'opposer à l'exécution de Chalais jusques à ce qu'il fût oui en présence de Louvigni, & se retire à Châteaubriand, pour éviter d'être spectateur de la sanglante tragédie qui se prépare à son occasion. Chalais & Louvigni furent confrontez en présence du Garde des Sceaux & des autres Juges. Le premier nie absolument le fait. On demande à l'autre de qui il a donc appris la Conspiration contre la vie du Roi, *Etant à la chasse*, répond Louvigni confus & interdit, *j'ai entendu des gens vêtus de gris &c. que je ne connois point, qui disoient derrière un buisson ce que j'ai rapporté à quelques Seigneurs de la Cour.* Y eut-il jamais une défaite plus frivole? Toutes les personnes judicieuses jugèrent que Louvigni avoit été suborné par le Cardinal de Richelieu, & ce que je remarquerai bien-tôt le prouve clairement.

Les amis ou les parens de Chalais donnerent de l'argent au Bourreau de Nantes, afin qu'il se cachât. On prétendoit faire différer l'exécution de deux ou trois jours, pendant lesquels on agiroit en faveur de Chalais. Mais Richelieu étoit trop empressé de se défaire d'un homme dont la vie lui pouvoit être funeste, si on lui eût donné le temps de révéler tout ce qu'il avoit dit ou fait à la sollicitation du Cardinal. On n'eut pas seulement la patience de mander le Bourreau de Rennes.

1626. Deux hommes destinez à la potence sont tirez des prisons de Nantes, & reçoivent l'assurance de leur grace à condition que l'un servira de Boureau, & que l'autre assistera son camarade. Le nouvel exécuter sans expérience & tremblant, prend l'épée d'un Suisse & donne deux coups à Chalais qui le blessent seulement. On apporte la doloire d'un tonnelier, & Chalais reçoit plus de trente coups, avant que la tête soit séparée du corps. Au vingtième il crioit encore *Jesus Maria*, selon la coùtume des gens de sa Religion. Telle fut la fin déplorable d'Henri cadet de la Maison de Talleraud, Marquis de Chalais & Maître de la garderobe du Roi Louis XIII. Son imprudence & sa légèreté le conduisirent sur l'échaffaut comme le Commandeur de Valencé son ami le lui prédit. On le blâme sur tout d'avoir abandonné les intérêts du Roi son maître, pour embrasser ceux d'un Prince qui ne pouvoit pas lui faire tant de bien qu'il en avoit déjà reçu de Sa Majesté. La seule considération du Grand Prieur de France, qui avoit voulu exposer sa vie pour lui, l'engagea, dit un de ses amis, à se donner entièrement à Gaston, afin de travailler à la délivrance du Grand Prieur. Le Duc d'Orleans que Chalais avoit alternativement trahi & servi, reçut la nouvelle de la mort de ce Gentilhomme avec la dernière indifférence. Son Altesse Roiale jouoit lors qu'on la lui porta. Bien loin de témoigner quelque regret,

LOUIS XIII. LIV. XXIII. 541

regret , elle continuë son jeu , & paroît 1626.
aussi gaie que si Chalais eût reçu sa grace.
Fut-ce dissimulation ? Fut-ce ingratitude , ou insensibilité , vices ordinaires des Princes ?

La Duchesse de Chevreuse s'étoit retirée au Verger , maison du Prince de Guimené , pendant qu'on travailloit au procès de son amant. Elle lui faisoit rendre secrètement des lettres, afin de l'instruire, ou de le consoler dans une si fâcheuse affaire. Après la mort de Chalais , le Roi envoie ordre à la Duchesse de demeurer au Verger : mais on ne l'y trouve plus. Elle passa promptement en Lorraine , & de là en Angleterre. Belle & insinuante au dernier point , la Duchesse donne de l'amour aux Princes ou aux grands Seigneurs dans les Cours différentes qu'elle visite , & leur inspire en même tems de la haine contre la France. Le Comte de Soissons n'attendit pas le retour du Roi à Paris. Sage aux dépens des autres , il se retire d'abord à Turin , & va se promener en Italie. On fut bien-aise de le voir loin du Duc d'Orleans , & tellement allarmé qu'il n'osât plus revenir en France sans une permission expresse de Sa Majesté. Elle voulut le mortifier en empêchant qu'on ne lui donnât l'Altesse à la Cour de Rome. Louis en fait écrire à Béthune son Ambassadeur. Si M. le Comte est coupable , répondit-il avec beaucoup de bon sens , le Roi doit le punir en France , & non pas le chagriner

Louis mal-
traite la
Reine son
épouse en
plein Con-
seil.

*Journal de
Bassom-
pierre.
Tom. II.*

*Mémoires
de Roban.
Liv. IV.*

*Nani, Histo-
ria Veneta.
Lib. VI.
1626.*

*Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 159.
160.*

1626. *ner d'une manière où l'honneur de la Couronne seroit intéressé. J'aime mieux quitter mon emploi que d'avoir part à une indignité qu'on me reprocheroit éternellement.* Anne d'Autriche ne fut pas à couvert du ressentiment du Cardinal de Richelieu. Non content de l'avoir perdue par ses noires calomnies dans l'esprit du Roi son époux, il persuade à Louis de la mander au Conseil. Quelle fut la douleur & la mortification de la Reine, quand Louis lui reprocha devant les Ministres, qu'elle avoit voulu deux maris en même temps ! Il lui fit lire encore la déposition secrète de Chalais, touchant le complot d'enfermer le Roi dans un Monastère sous prétexte d'impuissance, & de la marier ensuite au Duc son Beau-frère. On défendit qu'aucun homme n'entrât désormais dans le cabinet, ou dans la chambre de la Reine, à moins que Louis n'y fût présent. Richelieu ne prétendoit pas en demeurer-là. Il pensoit à faire juger le Duc de Vendôme & le Grand Prieur par des Commissaires. Mais l'un allégué les privilèges des Pairs de France, & l'autre ceux de la Religion de Malte, dont il est. Les procédures furent arrêtées par cet expédient & les deux frères sont transferez d'Amboise à Vincennes.

Le Maréchal d'Ornano y mourut avant que le Roi fût revenu de son voyage en Bretagne. Cet accident fit parler le monde. Les amis du Maréchal publièrent que Richelieu l'avoit empoisonné ; & le

le Duc d'Orleans l'insinuë dans une let- 1626.

tre qu'il écrivit depuis au Roi. Tenons-nous en au témoignage du Duc de Rohan. Il rapporte qu'Ornano mourut de la pierre qui lui causa une rétention d'urine. En recevant la Communion au lit de la mort, le Maréchal proteste sur le salut de son ame, que le Duc d'Orleans, ni lui, n'ont jamais conçu le noir dessein d'attenter à la personne du Roi. *Il est vrai*, ajoûta-t-il, *que Monsieur, étant éloigné des affaires par le Cardinal de Richelieu, on a pris des mesures pour diminuer la trop grande autorité d'un Ministre, & pour donner à Monsieur plus de part au gouvernement. Voilà toute la Conspiration. Si quelqu'un est allé plus loin, c'est sans ma participation, & je n'en ai aucune connoissance.* Je croi que le Cardinal de Richelieu n'a pas avancé les jours du Maréchal d'Ornano. Mais en vérité, il a donné grande occasion aux soupçons. Sa conduite monroit trop qu'il profitoit de la détestable leçon de son Machiavel; qu'il ne faut pas être méchant à demi, quand il est question de faire, ou de maintenir une grande fortune. La perfidie, la violence, l'injustice, la calomnie, & le meurtre même, car enfin la mort de Chalais en est un des plus atroces: tous ces crimes ne lui coûtèrent rien pour dissiper le parti formé contre lui.

Voici donc le Cardinal qui revient triomphant de Bretagne avec la Cour. Sa puissance égale & surpasse mêmes celle
du

1626. du Roi son maître. La Reine est désormais suspecte & odieuse à son époux. Outre que le Duc d'Orleans n'est pas moins perdu dans l'esprit du Roi, il s'est entièrement décrié en abandonnant ses serviteurs & ses amis. Qui osera désormais lui donner des avis, & prendre son parti? Des deux Princes du sang, l'un a promis bassement d'attendre avec patience que le Roi le rappelle à la Cour, & l'autre cherche un azile hors du Roiaume. Les deux plus puissans des quatre frères naturels de Louis sont en prison, & tous les grands Seigneurs effraiez se dévouent au Cardinal, ou demeurent dans le silence. Le Duc d'Orleans même ne peut avoir justice contre Louvigni, on l'enferma par façon dans le Château d'Ancenis, afin d'arrêter les plaintes & les cris de Son Altesse Roiale. Mais dès qu'elle sollicite le Roi d'ordonner que Louvigni soit transféré à Paris & mis entre les mains du Parlement, Richelieu que des Magistrats éclairés & intégrés n'accommodent pas fait élargir Louvigni, & le comble secrètement de bienfaits. Après cela, *peut-on révoquer en doute, conclut fort bien Gaston, que ce misérable ne se fût vendu, & qu'il ne servit d'organe au Cardinal? Sa détention feinte & son évasion le prouvent manifestement.*

Les domestiques François de la Reine d'Angleterre

L'Abbé Scaglia Ambassadeur de Savoie étoit entré si avant dans les intrigues dont je viens de parler, qu'il ne fut plus agréable à la Cour de France, dès que le Car-

LOUIS XIII. LIV. XXIII. 545

Cardinal de Richelieu commença de les 1626.
découvrir. Charles Emmanuel ordonne ^{font ren-}
à son Ministre de passer en Angleterre , & ^{voiez.}
d'y séjourner pendant le voyage de Louis
en Bretagne. *Scaglia*, dit le Duc de Ro- *Mémoires*
han , y porta ses ressentimens particuliers *de Roban.*
& ceux de son maître. Le Duc de Savoie *Liv. IV.*
& l'Abbé avoient une égale passion de ne
rien épargner , afin de se venger du Cardi- *Journal de*
nal de Richelieu , & de lui susciter de nou- *Bassom-*
veaux embarras. Buckingham se trouve *pierre.*
de même humeur , & donne avec plaisir *Tom. II.*
dans les projets que *Scaglia* lui propose de *Ambassade*
la part de Charles Emmanuel. Le Favori *du même en*
étoit déjà tenté de faire renvoyer les do- *Angleterre.*
mestiques François d'Henriette Reine
d'Angleterre. Ils appuioient avec une *Mercur*
extrême chaleur les Anglois de leur Reli- *François.*
gion , & donnoient un libre accès , sou- *1626.*
vent même une retraite chez leur maîtresse
aux Jésuites & aux Prêtres Missionnaires
de l'Eglise de Rome. Cela soulevoit le
Parlement , & les bons Protestans scanda-
lisez du dévot pèlerinage d'Henriette à
Tyburn , crioient hautement contre les
François. Buckingham crut qu'il gagne-
roit peut-être la Chambre des Communes
du prochain Parlement, en persuadant au
Roi de se délivrer de ces étrangers , qui
mettoient souvent de la mesintelligence
entre lui & la Reine. Cette marque de
zèle contre le Papisme paroissoit au Fa-
vori de quelque utilité , afin de fermer
la bouche à ceux qui l'accusoient d'indif-
férence au regard de la Religion Protec-
tante.

1626. tante. En se vengeant de la Cour de France, il espéroit de se rendre agréable au peuple, & sur tout aux Puritains. L'Abbé Scaglia qui n'est ni plus bigot, ni plus scrupuleux que le Duc son maître, encourage Buckingham à poursuivre son dessein, représente qu'en France, en Espagne, en Savoie & ailleurs, on renvoie ordinairement les domestiques de la Princesse étrangère que le Roi, ou le Souverain a épousée; exagère le grand nombre de mécontents qu'il a laissez à la Cour de France; exhorte le Favori à presser le Roi d'Angleterre garant de la dernière paix accordée aux Réformez, d'empêcher que Richelieu n'achève de les opprimer, promet enfin que si Sa Majesté Britannique veut rompre avec la France, Charles Emmanuel fera diversion de son côté, & donnera bien des affaires à l'orgueilleux Cardinal. Ces insinuations ébranlèrent le Duc de Buckingham assez porté de lui-même à se venger du chagrin que la Cour de France lui donnoit depuis quelque temps.

Il envoie promptement Montaigu son confident à Nantes, porter je ne sai quelles lettres peu importantes à la Reine Marie de Médicis. Le prétexte étoit grossier. L'affaire ne méritoit pas que Sa Majesté Britannique dépêchât un Gentilhomme de sa Cour. On découvrit bientôt que Montaigu venoit examiner la disposition des esprits, encourager les mécontents s'il en trouvoit occasion, & offrir

offrir même à Gaston du secours de la part du Roi d'Angleterre. Montaigu demeure seulement quinze jours à Nantes , & fort peu de temps après son départ, Louis apprend que tous les domestiques François d'Henriette sa sœur sont renvoiez , excepté le Confesseur, un Aumônier, & une fille de chambre. La chose s'étoit faite sans aucun ménagement. Charles avoit mis depuis peu quatre Dames Protestantes auprès de la Reine son épouse, la Duchesse de Buckingham, la Marquise d'Hamilton , & les Comtesses de Dembigh & de Carlile. Mais il ne parloit point de lui ôter celles qui étoient venues de France avec elle, ni ses autres domestiques François. Sans la préparer à une séparation qui doit lui causer une extrême douleur ; on envoie tous les étrangers de sa maison à l'hôtel de Sommerfet , & ils reçoivent en même temps ordre de se préparer à retourner en France dans vingt-quatre heures. Le Roi les va voir , leur déclare lui-même sa volonté , & leur fait quelques présens. On les embarque au plutôt , & leurs remontrances pour obtenir quelque délai, ne sont point écoutées. Henriette désolée écrit en France , se plaint de l'infraction faite à ses articles de mariage , & demande la protection & l'appui du Roi son frère. Louis & son Conseil se trouvent embarrassés. On craint une rupture avec l'Angleterre. Richelieu inquiet d'un accident capable de renverser son projet de prendre la Rochelle, propose d'envoyer le
Ma-

1626. Maréchal de Bassompierre en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, afin d'accommoder à l'amiable une affaire dont le Cardinal appréhende les suites, & quelques autres différens survenus à l'occasion de quelques Vaisseaux pris, ou arrêtez de part & d'autre. L'expédient est d'autant mieux reçu, que Louis & ses Ministres font d'avis d'éviter une guerre étrangère autant qu'il est possible. On dresse à Nantes l'instruction du Maréchal de Bassompierre, & le Roi lui ordonne de se préparer incessamment à partir.

Le Duc de Buckingham fait exhorter sous main les Réformez de France à prendre les armes.

Sa Majesté reçoit avis en même temps que Montaigu revient à Nantes faire les complimens du Roi d'Angleterre sur le mariage du Duc d'Orleans. Le Cardinal de Richelieu chagrin des intrigues de Montaigu à son voiage précédent, lui fait signifier de la part du Roi qu'il ait à s'en retourner promptement sur ses pas. Carleton paroît immédiatement après, & prie Louis de la part de Sa Majesté Britannique d'agréer ce qu'elle a fait au regard des domestiques d'Henriette. Le compliment est fort mal reçu, & le Maréchal de Bassompierre a des ordres plus pressans de hâter son départ. Ces mécontentemens réciproques des deux Cours sembloient devoir aboutir infailliblement à une rupture. Je ne sai pourtant si Buckingham avoit déjà conçu le dessein d'engager le Roi son maître à se brouiller tout de bon avec la France. Entêté de *folles amours en France*, le Favori de Charles, dit

dit le Duc de Rohan , prétend se servir de l'occasion des broüilleries qu'il cause lui-même , afin de voir la Reine Anne d'Autriche , dont il se déclaroit l'amant. Buckingham offre de venir à Paris en qualité d'Ambassadeur extraordinaire , & d'ajuster bien-tôt tous les différens au gré de Sa Majesté Très-Chrétienne. A la suggestion du Cardinal de Richelieu, Louis n'y voulut jamais consentir. La vanité du Favori fut extrêmement choquée de ce second refus. Il s'abandonne à tout ce que son dépit lui inspire. Desespérant de voir l'objet de sa passion , il prend la résolution de lui montrer du moins, que s'il n'est pas né Roi, sa puissance n'est guères inférieure à celle des Têtes couronnées. *Et bien, dit-il en jurant, puis qu'on refuse de me recevoir en France comme un Ambassadeur qui veut porter la paix , j'y entrerai malgré eux en Général d'armée qui porte la guerre.* Dès-lors il se prépare sérieusement à l'exécution de son projet. *Voilà, remarque fort bien le Duc de Rohan , comme des sottises de Cour causent de grands mouvemens dans les Roiaumes. Les intérêts des Favoris sont ordinairement l'origine des maux dont le peuple est affligé. Ils se joient de leurs maîtres pour maintenir , ou pour augmenter leur fortune , & quelquefois pour se venger.*

Soubize animoit Buckingham de son côté. Il lui représentoit qu'une puissante protection accordée aux Réformez de France, rendroit son nom glorieux & immortel.

1626. mortel. Cette démarche, ajoûtoit Soubize, *gagnera tous les bons Protestans Anglois, qui gémissent de l'oppression de leurs frères.* Charles persuadé par son Favori dépêche secrètement au Duc de Rohan un Gentilhomme François nommé De Vic. *Le Roi d'Angleterre, dit-il au Duc, voit avec un extrême déplaisir que la Cour de France s'est artificieusement servie de lui pour tromper les Réformez. Il s'apperçoit qu'au lieu de remettre la Rochelle en liberté, le Cardinal de Richelieu se prépare à l'opprimer. Sa Majesté Britannique voudroit être informée plus particulièrement de la persécution que ceux de nôtre Religion souffrent en Languedoc. Elle juge qu'il seroit à propos que les Réformez lui portassent leurs plaintes, & qu'on lui demandât la garantie de la dernière paix. Cela donneroit un sujet légitime au Roi d'Angleterre de presser la réparation des infractions qu'on y a faites, & l'exécution ponctuelle du traité. Rohan convaincu que le secours de l'Angleterre, est le seul moien de sauver la Rochelle, répond avec beaucoup d'honneur & de reconnoissance à l'offre du Roi Charles. Mais les Réformez, ajoûte-t-il, ne peuvent écrire ni en corps, ni en particulier à Sa Majesté Britannique, sans s'exposer à être découverts : Et cela renverseroit le projet dès son premier commencement. J'enverrai de mon chef un Gentilhomme en Angleterre avec une lettre pour le Roi, & j'aurai soin que Sa Majesté soit exactement informée des sujets de plaintes que nous avons*

avons en Languedoc & ailleurs. De Vic 1626.
 s'en retourne fort content, le Duc de Ro-
 han envoie S. Blancart à Londres. Il lui
 ordonne de passer premièrement par la
 Rochelle, d'examiner avec soin l'état du
 Fort de S. Martin dans l'Isle de Ré, & d'en
 rendre un compte exact au Roi d'Angle-
 terre & au Duc de Buckingham. S. Blan-
 cart s'aquitte habilement de sa commis-
 sion, passe à la Cour d'Angleterre, & parle
 si bien qu'on y prend la résolution de
 rompre avec la France.

C'est ainsi que la troisième guerre de
 Religion dont je dois parler bien-tôt, fut
 premièrement concertée entre le Roi de
 la Grande-Bretagne & le Duc de Rohan.
 Qu'il me soit permis de rapporter ce que
 celui-ci allégué pour sa justification. Si
après l'offre de Sa Majesté Britannique que
nous eussions perdu la Rochelle, dit-il, le
Roi d'Angleterre en auroit rejeté la faute
sur moi, & je demeurerois en exécration à
tous ceux de ma Religion. Que chacun se
mette en ma place. Pouvois-je reculer
en conscience? Je sentois bien la pesanteur
du fardeau que je mettois pour la troisième
fois sur mes épaules. Je ne me souvenois que
trop de l'inconstance de nos peuples, de
l'infidélité des principaux d'entre nous,
de l'avarice des Villes, & de l'indifféren-
ce que nous avons presque tous sur la Reli-
gion. Toutes ces choses auroient troublé
un esprit plus fort que le mien. Je m'a-
bandonne enfin à la Providence. Plein de
confiance que Dieu qui m'a soutenu en d'au-
tres

552 HISTOIRE DE

1626. *tres occasions, m'assistera encore, je ferme les yeux à toute autre considération qu'à celle du bien de son Eglise. Je louai la générosité du Roi d'Angleterre, & lui promis qu'après la décente de ses troupes dans l'Isle de Ré, je prendrois les armes, & non plutôt; parce qu'un pareil égailon étoit nécessaire pour émouvoir nos gens. En attendant le succès de la négociation de Bassompierre, & l'exécution des desseins du vindicatif Buckingham, voions ce qui se passe en Allemagne & en Italie.*

*La guerre
continuë
dans la
Basse-Saxe.*

*Nani, Histo-
ria Veneta.
Lib. VI.
1626.*

*Puffendorf,
Comment.
Rerum
Suecicarum.*

*Mercur
Francois.
1626.*

Valstein Duc de Fridland & le Comte de Tilli Généraux des troupes Impériales & Bavaraises menaçoient toujours les Princes & les Villes de la Basse-Saxe d'une oppression prochaine. On fit durant l'hiver diverses propositions d'accommodement dans une Assemblée du Cercle à Brunswick. Mais les Ministres de l'Empereur rejetant avec une extrême hauteur les articles qui concernoient la feuteté de la Religion Protestante, & les Evêchez dont les Princes de cette Communion se trouvoient en possession, Christian IV. Roi de Danemark, Général des troupes de la Basse-Saxe, publia un manifeste. Il y exposoit ses raisons de prendre les armes pour la défense de la liberté de l'Allemagne. Sa Majesté Danoise chasse ensuite Ulric Frederic Duc de Volfenbutel qui refusoit de se joindre aux autres Princes de la Basse-Saxe, & met Christian de Brunswick Administrateur de l'Evêché

LOUIS XIII. LIV. XXIII. 553

veché d'Halberstat en possession des Etats
 le Volfenbutel. L'armée du Cercle mon-
 oit, dit-on, à soixante mille hommes
 moins aguerris & plus mal disciplinez
 que les vieilles troupes de l'Empereur.
 Cependant Valftein & Tilli n'auroient osé
 venir la campagne, si le Roi de Danemark
 & ses Généraux n'avoient séparé mal à
 propos leur armée en trois corps. Peut-
 être que la disette des vivres & du foura-
 ge, ou quelque autre raison spécieuse,
 leur fit prendre ce parti, afin de subsister
 plus commodément, ou de secourir quel-
 ques-uns de leurs alliez, ou d'embarasser
 les Impériaux par deux puissantes diver-
 sions. Quoi qu'il en soit, l'Administra-
 teur d'Halberstat se jette dans les Evê-
 ches d'Osnabruk & d'Hildesheim, où il
 espère de trouver des vivres en abondan-
 ce & lever de grandes contributions. Le
 Comte de Mansfelt se chargea de marcher
 du côté de l'Elbe, de chasser Valftein du
 pais de Magdebourg, & de s'avancer en-
 suite vers la Silésie. Le Roi de Danemark
 demeure sur le Vefer, & prétend s'oppo-
 ser au Comte de Tilli. Mais celui-ci de-
 venant bien-tôt supérieur à Sa Majesté
 Danoise, elle rappella l'Administrateur
 d'Halberstat. Il revient & meurt d'une
 fièvre maligne à Volfenbutel. Le bruit
 courut qu'il avoit été empoisonné, & les
 Médecins, dit-on, en trouvèrent des mar-
 ques certaines à l'ouverture de son corps.
 Ce Prince étoit dans la trentième année
 de son âge. Il se fit un mérite de travailler

1626.
Mémoires
de Louise
Juliane.
 Pag. 280.
 281. 282.

6. sans relâche au rétablissement de Frederic Roi de Bohême. La passion violente qu'il conçût pour Elizabeth d'Angleterre épouse de Frederic, ne le portoit-elle point à cette entreprise noble & généreuse? Peut-être aussi qu'il se crut seulement obligé à secourir un Prince son Allié que l'Empereur dépouilloit injustement. La mère de l'Administrateur étant de la Maison de Danemark & sœur d'Anne Reine d'Angleterre, mère d'Elizabeth Reine de Bohême, il se trouvoit cousin germain de celle-ci. Je louerois volontiers le courage & la bravoure de Christian, si je n'y trouvois plus de férocité que de véritable vertu.

e & Le Comte de Mansfelt son bon ami le
n
le
lt. suivit de fort près. Il prétendoit joindre Bethlen Gabor dans la Silésie, après avoir chassé Valsstein de l'Archevêché de Magdebourg. Mais le Comte fut aussi malheureux dans sa dernière expédition que dans les précédentes, Gabor Prince de Transilvanie promettoit de rompre encore avec l'Empereur & d'attaquer la Hongrie & les Provinces voisines. Il épousa cette année une Princesse sœur de l'Electeur de Brandebourg. Ne se croiant pas fort inférieur aux Têtes couronnées, il célébra ses noces à Cassovie avec toute la pompe imaginable. L'Empereur, le Grand Seigneur, les Rois d'Espagne, de Pologne, de Hongrie & plusieurs Souverains d'Allemagne y furent invitez. C'est une chose singulière que cet homme élevé d'une fortune médiocre à la Principauté de Tran-

LOUIS XIII. LIV. XXIII. 555

Transilvanie , aquit une si grande considération dans toute l'Europe par ses guerres contre la Maison d'Autriche & par son étroite alliance avec la Porte Ottomane, que tous les Princes invitez à ses noces avec un faste surprenant , crurent devoir lui faire des complimens , & lui envoyer des présens considérables. Valstein suit Mansfelt dans sa marche, le joint au pont de Dessau qu'il attaquoit, & met son armée en déroute. Toujours plus heureux à ramasser de nouvelles troupes qu'à les conserver , le Comte a bien-tôt quinze mille hommes, dont l'Electeur de Brandebourg & l'Administrateur de Magdebourg lui fournissent la meilleure partie. Mansfelt continue sa marche vers la Silésie. Valstein envoie d'abord trois mille chevaux après lui. Avant que de sortir de la Basse-Saxe , il voulut s'assurer de l'Administrateur de Magdebourg & du Marquis de Brandebourg. Celui-ci intimidé du progrès des armes Impériales, conjure l'orage dont il est menacé, en reconnoissant Maximilien Duc de Bavière comme Electeur de l'Empire. Le Marquis eut du moins la gloire d'avoir été plus constant que le Duc de Saxe. Ils protestèrent l'un & l'autre contre l'investiture donnée au Bavarois. Mais l'Electeur de Saxe s'étoit déjà désisté de sa protestation, comme je l'ai remarqué dans un des livres précédens.

Valstein poursuit Mansfelt & le trouve embarrassé dans la Silésie, à cause des

1626.
*Mercur
Francois.*
1626.

*Nani, Hist.
ria Veneta.
Lib. VI.*
1626.

*Puffendorf,
Comment.
Rerum Sue-
cicarum.
Lib. I.*

1626. délais & de la lenteur affectée de Bethlen Gabor. Avant que de rompre avec l'Empereur, il vouloit voir quel seroit le succès des armes du Roi de Danemark dans la Basse-Saxe. Mansfelt enfermé par les Impériaux entre deux Rivières, trouva le moien de s'échaper en Hongrie. Le frère de Gabor l'y joint avec trois mille chevaux & un bon corps d'infanterie Turque. Mais le Transilvain averti de la défaite du Roi de Danemark par le Comte de Tili, ne veut plus se déclarer contre l'Empereur. Il écoute selon sa coutume des propositions d'accommodement. Les Turcs s'en vont, & les soldats de Mansfelt se débandent. Il donne le reste de ses troupes fatiguées & affoiblies à Bethlen Gabor, passe, suivi de quelques-uns de ses Officiers, sur les terres du Grand Seigneur; s'abouche avec des Ministres Ottomans, & entre en négociation. Le dessein de l'Avanturier, c'étoit d'aller à Venise, par la Dalmatie, & de retourner de là en Allemagne, à moins que le Sénat ne lui donnât de l'emploi. Il tomba malade & mourut de phtisie, âgé de quarante-six ans, à Vracovitz méchant Village de la Bosnie sur les confins des Etats de la République de Venise. On dit qu'à l'exemple d'un Empereur Romain, il expira debout & entre les bras de ses gens, auxquels il avoit commandé de l'habiller & de lui mettre l'épée au côté. Ceux qui le comparent au fameux Attila ne rencontrent pas mal. Un Auteur Vénitien



Tercs Page



JEAN TSERCLAAS
COMTE DE TILLY.

Tercs Page

nitien a raison de dire que Mansfelt est un de ces guerriers que la Justice divine suscite de temps en temps , quand elle veut punir les péchez des peuples. Celui-ci fut véritablement *le fleau de Dieu*. Il porta la terreur & la désolation dans la Bohême , dans le Haut & Bas Palatinat , dans la Franconie , en Alsace , en Lorraine , en Champagne , dans le Brabant , dans le Hainaut , dans la Frise , dans la Westphalie , dans la Basse-Saxe , dans la Silésie , dans la Moravie , & en Hongrie. Seul & sans Etats Mansfelt ose attaquer la puissance formidable de la Maison d'Autriche. Toujours battu , il sut se rendre encore plus redoutable au Vainqueur , par son adresse & par sa promptitude à rallier les débris de son armée défaite , & à ramasser de nouvelles troupes. Egal & peut-être supérieur aux premiers génies de son temps pour la négociation d'une affaire , hardi & intrépide dans le péril , heureux & habile à s'en tirer , patient dans la disette & dans les adversitez , éloquent & délié quand il étoit question de parler & de s'insinuer dans l'esprit de ceux qu'il vouloit gagner , avide du bien d'autrui & prodigue du sien , il vécut plein de vastes projets & de grandes espérances , & mourut enfin sans terres & sans argent. C'est ainsi que le Procureur Nani l'a peint d'après nature.

La victoire remportée par le Comte de Le Roi de
 Tilli sur Christian Roi de Danemark , Danemark
 acheva de ruiner les affaires des Protes- est défait
 tans , par le Com-
 te de Tilli.

1626.

tans, en Allemagne, & mit l'Empereur Ferdinand en état de tout entreprendre. Après quelques places emportées près du Vesper, afin de chasser le Danois, ou de l'engager à une action générale, Tilli assiégea Northeim. Mais une maladie survenue l'obligea de quitter l'armée. Christian marche au secours de la place, s'approche, & fait lever le siège. Il ne fut

Puffendorf,
Comment.
Rerum Sue-
cicarum.
Lib. I.

Nani, Histo-
ria Veneta.
Lib. VI.
1626.

Mémoires
de Siroat.

Mercur
François.
1626.

pas profiter de son avantage. Au lieu d'attaquer l'ennemi dans sa retraite, le Roi donne le temps au Comte de se guérir, & de se remettre à la tête de ses troupes rafraîchies. Tilli tâche d'amuser & de fatiguer l'ennemi par des marches feintes. Enfin après divers campemens, les deux armées se trouvent en vue près de Lutter Village dans le Duché de Brunswick. Le Général de l'Empereur présente la bataille & Christian l'accepte. Les Impériaux furent enfoncés & perdirent leur canon au premier choc. Mais Tilli rallie & encourage si bien ses gens plus aguerris & mieux disciplinés, que l'ennemi perd ce qu'il a gagné, & se voit entièrement défait après un combat fort opiniâtre de part & d'autre. Le Comte fit tout ce qu'on devoit attendre d'un brave & expérimenté Capitaine. La victoire lui fut d'autant plus glorieuse, qu'il l'arracha pour ainsi dire, des mains de l'ennemi. On rend ce témoignage au Roi de Danemark, qu'il se signala dans cette occasion par une bravoure tout-à-fait extraordinaire. Il changea trois fois de che-

raillia ses gens , & les ramena au combat. On voioit Christian par tout où il y avoit du danger & de l'avantage , rassurant les uns, & inspirant un nouveau courage aux autres. Mais il fallut céder enfin. Tilli prend Northeim après sa victoire, se rend maître des Etats de Brunswick & de Lünebourg , & jette la consternation dans toute la Basse-Saxe.

Ce ne fut pas le seul fruit que Ferdinand tira de la défaite du Roi de Danemark. Les païsans de la Haute Autriche révoltez avoient assiégé Linz & portoient l'épouvante jusques dans Vienne. L'Empereur embarrassé de cette affaire imprévue , pria Maximilien Duc de Bavière de l'aider dans une occasion où la gloire de Dieu se trouvoit intéressée , disoit Ferdinand , puis que les rebelles étoient tous Protestans , & demandoient le libre exercice de leur Religion. Le Bavarois faisoit le dévot & le zélé pour son Papisme. Mais il prétendoit aussi trouver ses avantages particuliers dans toutes ses religieuses expéditions. Il consent à faire la guerre à ses dépens , & offre de réduire les païsans rebelles. Mais , c'est à condition que Sa Majesté Impériale lui engagera la Haute Autriche comme elle avoit déjà fait pour la guerre de Bohême. Ferdinand qui n'a plus d'Electorat , ni d'Etats confisquez à donner , afin de retirer les siens quand ils seront engagez , rejette la proposition. Délivré désormais de l'inquiétude que les mouvemens de la Basse-Saxe lui causoient,

1626. il se contente que le Duc de Bavière lui donne quelques régimens, & il envoie contre les rebelles Pappenheim revenu d'Italie avec ses troupes. Les païsans mal disciplinez & effraiez des avantages des armes Impériales par tout, sont bien-tôt réduits par des troupes réglées & par un habile Général.

Négociation
de Bullion
à Turin.

Pappenheim inutile dans le Milanois depuis la paix de la Valteline, avoit laissé l'Italie occupée de diverses négociations sur l'acceptation du traité de Mouçon & sur la manière de l'exécuter. Bullion Ambassadeur extraordinaire de France à Turin, trouve d'abord beaucoup de facilité auprès de Charles Emmanuel. Il attribuoit à sa souplesse & à sa dextérité, la grande condescendance du Duc à tout ce qu'on lui proposoit de la part du Roi de France. Mais le dissimulé Savoiard

Nani, *Hist.*
ria Veneta.
Lib. VI.
1626.

Vittorio Si-
vi, *Memorie*
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 181.
182. &c.

n'étoit de si bonne composition, qu'afin d'amuser Louis pendant que Son Altesse négocioit à la Cour d'Angleterre & dans le parti Réformé. On travailloit sourdement à exciter de nouvelles broüilleries, à la faveur desquelles Charles Emmanuel prétendoit se dédommager en Provence, ou en Dauphiné de ses espérances perduës du côté de la République de Genes. Des diverses propositions que Bullion apporta, celle de reconnoître le Duc comme Roi de Chipre, fut la mieux reçüe. Il demande les mêmes prérogatives dont jouissoient les anciens Rois de cette Isle, sur laquelle il a des pré-

Nouvelle
Vie du Car-
dinal de Ri-
chelieu.
Liv. II.

pré-

prétensions en vertu du mariage des deux dernières Princesses de la Maison de Luzzignan dans celle de Savoie , & des dispositions qu'elles firent de leurs droits au Roiaume de Chipre , & que le Pape Innocent VIII. trouva bonnes & légitimes. Avec cette Roiauté chimérique , dont Charles Emmanuel se repaît, il se flate d'aller du moins de pair avec les Rois de Suède & de Danemark. Son Altesse prie seulement Louis de lui donner de la *Majesté* dans une lettre , & de le traiter de *Roi* , persuadée que la France aiant fait une fois cette démarche , l'Empereur , le Roi d'Espagne , & plusieurs autres Princes suivront à la sollicitation du Roi Très-Chrétien , engagé désormais à soutenir un titre que sa sœur & ses neveux prendront après la mort de Charles Emmanuel. Bullion lui donne de belles paroles ; & le Duc feignant d'accepter le traité de Mouçon , accorde une suspension d'armes avec la République de Genes. On devoit cependant convenir de quelques arbitres pour terminer l'affaire du Marquisat de Zuccarello , qui fut le prétexte de la guerre du Savoïard contre les Genoïs. Il n'étoit pas tellement entêté de son prétendu diadème qu'il ne prévît les obstacles qu'y formeroient les Vénitiens paisibles possesseurs du Roiaume de Chipre , avant que les Infidèles s'en emparaissent , & qu'il ne s'aperçût que la France négligeant les véritables intérêts d'un allié , lui offroit

162 HISTOIRE DE

1626. par façon ce qu'elle n'avoit pas droit de lui donner. C'est pourquoi il ne cessa point de s'intriguer avec les Ducs de Rohan & de Buckingham.

Négocia-
tion de Châ-
teau-neuf à
Venise &
en Suisse.

Nouvelle
Vie du Car-
dinal de Ri-
chelieu.
Liv. II.

Nani, Hi-
storia Vene-
ta. Lib. VI.
1626.

Vittorio
Siri, Memo-
rie Recondi-
te. Tom. VI.
Pag. 193.
194 &c.

L'Aubespine Abbé de Preaux que nous avons vû employé dans la grande Ambassade en Allemagne, à l'occasion des mouvemens qu'y causa la révolution de Bohême, prit depuis le nom de Château-neuf. C'est lui qui fut envoyé à Venise & en Suisse pour y faire agréer le traité de Mouçon. Il avoit ordre d'appaiser le Sénat, en lui offrant le consentement du Roi de France, que les troupes de la République eussent en cas de besoin la liberté de passer par la Valteline, sans déroger au nouvel accord fait entre les deux Couronnes. Les Vénitiens ne se mirent pas autrement en peine d'une proposition qu'ils auroient reçue autrefois avec grand plaisir. Par le traité de Mouçon défavantageux à la souveraineté des Grisons, la France perdoit son crédit & son autorité parmi ces peuples. Et en accordant la démolition des forts de la Valteline, Louis quittoit, pour ainsi dire, la clef du passage qu'il prétendoit accorder aux autres. Il n'étoit plus le maître de l'ouvrir à ses alliez, ni de le fermer à ses ennemis. Tout dépendoit désormais du consentement des Grisons. Chacun pouvoit acheter, ou forcer le passage, malgré les précautions que Louis prit de le conserver à lui seul. Les Vénitiens obligés de s'accommoder au temps répondirent civilement

ment à Châteauneuf, & s'excusèrent d'en- 1626.
 trer dans aucun traité, par lequel ils pa-
 russent approuver celui de Mouçon, fait
 sans leur participation, & à leur désavan-
 tage. L'éloquence & les insinuations de
 Châteauneuf furent aussi inutiles auprès
 des Grisons & des Cantons Suisses Protec-
 tans. Les uns & les autres refusent de
 consentir au traité de Mouçon. Les Gri-
 sons fâchez de ce qu'on les prive de cer-
 tains droits inséparables de leur souverai-
 neté sur la Valteline, envoient des Ambas-
 sadeurs, afin de remontrer leurs griefs à
 Louis. Les Suisses Protestans trouvent
 mauvais que leur Religion soit absolument
 bannie de la Valteline & des Comtez de
 Chiavenna & de Bormio. Les seuls Can-
 tons Catholiques agréent un traité avanta-
 geux à leur Papisme, & fait au gré de la
 Cour de Rome.

Pour en faciliter l'exécution, le Duc Exécution
 de Feria fut rappelé du Gouvernement du traité de
 de Milan. Il l'auroit empêchée, ou du Mouçon.

moins retardée par ses artifices ordina-
 res. Don Gonzalez de Cordouë plus mo-
 déré & moins intéressé à traverser l'ac-
 commodement d'un différend dans lequel
 il n'est point entré, prend la place de Fe-
 ria. Les Couronnes furent assez long-
 temps sans pouvoir convenir de la ma-
 nière dont les forts de la Valteline seroient
 démolis. On demeure enfin d'accord
 que l'affaire se négociera entre les Minis-
 tres du Pape à Rome, Béthune Ambassa-
 deur de France, & Ognate Ambassadeur

*Histoire du
 Ministère du
 Cardinal de
 Richelieu.
 1626.*

*Nouvelle
 Vie du
 même.
 Liv. II.*

1626. d'Espagne. Voici la substance de l'écrit dressé en cette occasion ; que les forts seront mis entre les mains de Torquato Conti Général des troupes d'Urbain : que celles de France se logeront cependant dans les lieux qui n'étoient pas du dépôt ; que les forts seront démolis incontinent après la restitution faite au Pape ; que les armes , l'artillerie & les munitions appartenantes aux Espagnols leur seront rendues ; qu'après les décharges données , les troupes du Pape & des deux Couronnes sortiront de la Valteline & des Comtez de Chiavenne & de Bormio , qui rentreront sous la puissance des Grisons leurs Souverains. Louis ayant ratifié l'accord fait à Rome , il fut exécuté de part & d'autre. Le Marquis de Cœuvres s'efforça en vain de faire convenir les Grisons & les Valtelins sur la somme que ceux-ci fourniroient pour l'entretien des troupes destinées à la garde de leur país. Les Grisons refusèrent de donner aucun acte de leur consentement à l'exécution du traité de Mouçon. Les deux Rois réglent en arbitres souverains que les Valtelins paieront vingt-cinq mille écus par an aux Grisons. En disposant ainsi de ce qui ne leur appartient pas , Louis & Philippe assoupissent pour un temps l'affaire de la Valteline , & ne la terminent point. En vertu de quoi ces deux Princes transigèrent-ils entr'eux du bien d'autrui ? Feuquières conduisit en France les troupes que le Roi avoit en-
core

Nani, Historia Veneta. Lib. VI. 1626.

Vittorio Siri, Memorie Recondite. Tom. VI. Pag. 171. 172. 173. &c.

core dans la Valteline ; & le Marquis de 1626.
Cœuvres reçut avant son départ le brevet
de Maréchal de France. Il se fit appeller
le Maréchal d'Etrées du nom de sa famil-
le, que cette nouvelle dignité illustroit.
Nous le désignerons ainsi dans la suite de
cet ouvrage.

Achevons une année fameuse en intri-
gues & en négociations. Voions quel fut
le succès de celle de Bassompierre auprès
du Roi de la Grande-Bretagne. Le Ma-
réchal fut assez mal reçu. On n'envoia
point de vaisseau pour le transporter de
Calais à Douvre. Il y arrive comme un
simple passager, & quelqu'un l'avertit
que Charles a résolu dans son Conseil,
qu'il ne fera ni logé ni défraié par Sa Ma-
jesté. *On prétend nous rendre la pareille,*
dit Bassompierre, *de la froide réception*
de Carleton à la Cour de France, & se
venger de l'affront fait à Montaignu. Mais
les Anglois se trompent. Bien loin de me
mortifier, ils me font plaisir de me laisser vi-
vre à ma mode & sans contrainte. Je veux
bien n'avoir obligation qu'au Roi mon mai-
tre, qui me donne de quoi faire une dépen-
se convenable aux personnes de mon rang.
La fin que je me propose, c'est de tirer du
fruit de mon voyage, & de paroître ici
avec ostentation. En acceptant cette oné-
reuse commission, je me suis résolu à tout
ce qui pourroit arriver. On me fera plai-
sir de me laisser vivre en repos & en liber-
té. Je serai assez bien reçu, si j'obtiens la
satisfaction que le Roi mon maître demande.

Le Maré-
chal de Bas-
sompierre
arrive en
Angleterre.

Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.

Ambassade
du même en
Angleterre.

1626. *C'est une chose qu'il faut souhaiter, mais je n'ose l'espérer. J'ai trouvé de l'humilité parmi les Espagnols, dit-il encore, & de la civilité chez les Suisses dans mes Ambassades précédentes. Les Anglois ne veulent rien rabattre de leur fierté naturelle. Bassompierre sût pourtant les gagner. Malgré les desagrémens qu'il trouve d'abord il ménage les choses avec une si grande dextérité, qu'il conclut un traité avantageux à la Reine d'Angleterre, pour laquelle il venoit principalement. Le Maréchal eût encore obtenu la restitution des vaisseaux pris ou arrêtez par les Anglois, si le Conseil de France, ou plutôt le Cardinal de Richelieu n'eût pas tout gâté par des représailles à contretemps. J'admire l'adresse de l'Ambassadeur, quand je considère les difficultez qu'il eut à surmonter avant que d'entrer en négociation. Voici comme il les représente dans une lettre à Herbaut Secrétaire d'Etat.*

J'avois bien prévu, dit-il, que la compagnie du P. de Sanci pouvoit beaucoup nuire à mon dessein, & qu'elle ne me seroit pas de grande utilité. C'étoit le fils aîné de Harlai de Sanci, fameux par les services importans rendus au Roi Henri IV. & encore plus par la manière dont ce Prince ingrat dépouilla un bon serviteur, qui le détournoit d'épouser l'indigne Gabrielle d'Etrées sa maîtresse. Le P. de Sanci depuis Evêque de S. Malo, fut premièrement Ambassadeur de France à la
Porte

Porte Ottomane. Touché de quelques sentimens de dévotion , il se retira parmi les Prêtres de l'Oratoire. Le P. de Berulle Instituteur de cette Congrégation étant venu en Angleterre avec la qualité de Confesseur d'Henriette , douze Prêtres de l'Oratoire le suivirent pour être Chapelains de la Reine. Sanci le plus considérable de ses confrères , eut le malheur de déplaire plus qu'aucun autre au Roi Charles. Un zèle mal entendu ne le porta-t-il point à s'intriguer trop avec les Papistes Anglois ? Peut-être qu'il se brouilla simplement avec le Duc de Buckingham , ou bien il donna occasion de croire qu'il contribuoit à entretenir la mesintelligence entre Charles & son épouse. Quoi qu'il en soit , il fut obligé de sortir d'Angleterre. Pour je ne sai quelle raison , Louis , ou la Reine sa mère, voulut que Sanci retournât, comme Confesseur, ou Conseiller secret du Maréchal de Bassompierre. Le poste étoit au dessous de Sanci, issu d'une Maison fort noble & distinguée par de grands emplois dans l'armée, & dans le Parlement de Paris. Le Roi d'Angleterre trouva mauvais que le P. de Sanci revint, & voulut que Bassompierre le renvoiat en France. Cette affaire embarrassa le Maréchal. Venons aux autres difficultez qu'il rencontra.

J'ai à combattre l'esprit de la Reine , poursuit Bassompierre , tellement indignée de l'outrage qu'on lui a fait en éloignant ses domes-

1626. domestiques François, que je ne puis la remettre en aucune façon. Les Prêtres & les Catholiques Anglois souhaitent une rupture entre les deux Couronnes. Ils s'imaginent que la guerre contribuera peut-être au rétablissement de la Religion dans leur Isle. Les Puritains la veulent pour une autre raison. Ceux-ci se flattent qu'avec le secours & la protection de leur Roi, les Huguenots de France obtiendront de meilleures conditions. M. de Soubize travaille de son côté à fomentier les mécontentemens du Roi d'Angleterre, & les Ambassadeurs Anglois qui se sont mêlez de la dernière paix donnée aux gens de la Rochelle, leur ayant plus promis que le Roi n'avoit promis, sollicitent la rupture avec la France. Les Dames Angloises & les domestiques de la même Nation, que le Roi de la Grande-Bretagne a mis auprès de la Reine son épouse, ne sont encore contraires. Ils ne prétendent pas faire place à ceux que je veux rétablir. Enfin j'ai mille peines à vaincre l'esprit de Sa Majesté Britannique. C'est un Prince fier, opiniâtre, & animé contre les domestiques François & par sa propre inclination, & par une opinion invétérée qu'ils sont cause des broüilleries trop fréquentes entre la Reine son épouse & lui. Bassompierre ne se plaint point des traverses secrètes du Duc de Buckingham. En voici la raison. Soit que ce Favori toujours vain & entêté de ses folles amours en France, s' imagine qu'en servant l'Ambassadeur, il obtiendra enfin la permission d'al-



CHRISTIAN IV.
OY DE DANNEMARK.

aller voir la Reine Anne d'Autriche, soit 1626.

Bassompierre le flate adroitement de
e espérance, Buckingham se porte,
le Maréchal, avec tant de passion Es-
branchise à faire réussir la négociation,
sans sa puissante assistance, Bassom-
re n'auroit pû venir à bout de ses des-
s.

Introducteur des Ambassadeurs le
prendre dans la Berge de la Reine à
vesend. Le Comte de Dorset Che-
er de la Jarretière l'attendoit à Gren-
h avec celle du Roi. On mit pied à
e près de la Tour de Londres, & le
réchal monta dans un carosse de Sa
esté. Il ne fut ni logé ni défraié par
oi : Et ce n'est pas sans répugnance
Sa Majesté envoie le Comte de Dor-
au devant de lui, quoi que ce soit la
tume d'en user de la sorte à la récep-
des Ambassadeurs. Buckingham &
ntaigu virent secrètement Bassompier-
lès le soir même de son arrivée à Lon-
i. Le Favori gronde fort contre la
ir de France; & le Maréchal se plaint
on tour de celle d'Angleterre. On
oucit ensuite de part & d'autre; &
onversation finit par des offres réci-
ques de service. L'Introducteur des
bassadeurs vient un jour après de la
du Roi commander à Bassompierre
envoyer le P. de Sanci en France. Le
réchal le refuse absolument, & dit
Sanci est son domestique, & que Sa
esté ne peut rien ordonner en ce qui
con-

170 HISTOIRE DE

1626. concerne la maison d'un Ministre étranger. *Si ma personne n'est pas agréable au Roi, ajoute-t-il, je suis prêt à sortir du Roiaume, & à m'en retourner en France.* Le Comte de Montgomery Grand Chambellan fait de nouvelles instances sur cet article de la part du Roi son maître; & l'Ambassadeur persiste dans son refus.

•
Premières
audiences
données à
Bassompier-
re par le
Roi de la
Grande-
Bretagne.

Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.

Ambassade
du même en
Angleterre.

Il fut conduit à Hamptoncourt par le Comte de Carlile. Charles devoit lui donner là sa première audience. Buckingham aiant averti Bassompierre que le Roi désiroit de savoir ce que l'Ambassadeur y diroit à Sa Majesté, le Maréchal répond qu'elle ne l'apprendra que de lui-même, & que ce n'est pas la coutume de prescrire à un Ambassadeur le discours qu'il doit tenir au Prince vers lequel il est envoyé. *Je vous proteste, reprit Buckin-*
gham, que si Sa Majesté demande cela de
vous, c'est parce qu'elle craint de se mettre
en colère, en cas que vous lui parliez for-
tement de certaines choses. Un emporta-
ment seroit mal seant dans une audience
publique. La Reine y sera présente. Qui
vous répondra qu'elle ne pleurera pas, ou
qu'elle ne fera pas quelque chose mal à pro-
pos, quand vous viendrez à vous plaindre
du renvoi de ses domestiques? Le Roi ne
veut point se commettre devant le monde.
Il aime mieux vous donner une audience
particulière. Choisissez, ou trouvez-vous
quelque moyen d'éviter ces inconvéniens.
Bassompierre est embarrassé d'abord. Il
veut

veut soutenir son caractère & craint l'affront de s'en retourner à Londres sans audience publique. *Puis que vous me demandez un expédient en ami*, répond-il à Buckingham, *je vous en fournirai un volontiers. Le Roi est le maître de me donner une audience plus longue, ou plus courte. Quand j'entamerai l'affaire des domestiques, il peut m'interrompre & dire que la chose étant importante, il en veut conférer avec moi dans une audience particulière, & que pour cette fois il est content d'apprendre des nouvelles du Roi son beau-frère & de la Reine sa belle-mère. Buckingham goûte l'expédient & le fait agréer à son maître. Vous en savez plus que nous*, dit-il en embrassant Bassompierre. *Je vous avois offert mon assistance; je retire maintenant ma parole. Vous réussirez fort bien sans moi.*

Tout se passa comme le Maréchal l'avoit concerté avec le Favori. Lorsque Bassompierre est sur le point de s'en retourner à Londres, Conway Secrétaire d'Etat lui déclare de la part du Roi, qu'on ne lui donnera point d'audience particulière; à moins qu'il ne renvoie le P. de Sanci, & que Sa Majesté se tient offensée du refus opiniâtre de l'Ambassadeur. *S'il étoit de mon devoir ou de la bienveillance d'obéir au Roi en cette occasion*, repartit-il en élevant la voix afin d'être entendu de tout le monde, *je l'aurois fait au premier commandement de Sa Majesté. Je la prie très-humblement de vouloir bien se contenter de*
la

*tendre , j'écrirai au Roi
lui demanderai ses ordres
ne pas attendre ici trop
à ce qu'on ait la fantaisie
me donner audience.
L'emporta par sa fermeté
bien l'écouter quoi que
meure toujours en Angleterre
Duc de Buckingham ne
faire un mérite de la chose
son maître.*

*Bassompierre voit le Roi
dans la galerie d'Hampden
audience fut longue & bien
Maréchal. Charles se
parle avec une extrême
répond le plus modeste
possible , & le Roi sur
pêcher de dire : Monsieur
vous ne vous acquittez pas
sion principale. On m'a
vous veniez me déclarer
du Roi votre maître.
Bassompierre , je ne suis pas*

Ambassadeur rapporte. Je vis là, 1626.
te-t-il, une grande hardiesse, pour
dire, effronterie du Duc de Buckin-

Lorsque nous étions le plus échauf-
il partit de la main, & se joignant
rs entre le Roi & moi, je viens, dit-
mettre le hola entre vous deux. Alors
mon chapeau, & je refusai de me
ir, quoi que le Roi & le Duc m'en
fent instantement. Quand celui-ci se
tiré, je remis mon chapeau sans at-
que Sa Majesté me le dit. Le Duc
manda ensuite pourquoi j'en avois
la sorte. J'ai voulu vous faire bon-
lui reparti-je, vous seriez demeuré
vert pendant que j'aurois eu le cha-
ir la tête. Il me fit bon gré de cet
, & loia ma civilité en plusieurs
itres. Je ne lui avois pas déclaré ma
principale. Ce n'est plus une audien-
mbassadeur, mais une conversation
ulière, dès qu'un troisième s'avise
venir mal à propos.

Maréchal aiant protesté dans cette
on que le Roi son maître vouloit
en bon frère avec Sa Majesté Bri-
que, si cela est, répondit-elle brus-
ent, il me doit laisser en repos & en
chez moi. Aucun Souverain du
n'a droit de se mêler de mes affaires
liques. La Religion de la Reine est
. On ne la sollicite point d'embras-
nôtre. Mais je ne prétens pas qu'elle
e du secours & de la protection d'un
que de moi. La mauvaise conduite

&

1626. *Et les intrigues de ses domestiques François m'ont enfin mis dans la nécessité de les renvoyer. Elle en use mieux avec moi depuis que ces gens-là sont éloignés, Et j'espère que j'aurai encore plus de contentement à l'avenir. Si le Roi votre maître a de la considération pour moi, il ne doit pas demander que je rappelle des personnes dont j'ai sujet de me plaindre. Je n'y consentirai jamais. Mon épouse a une maison convenable à son rang ; je lui ai laissé des domestiques de sa Religion, Et elle sera toujours traitée en Reine, tant qu'elle aura de la complaisance Et de la soumission. Quand l'Ambassadeur voulut parler en faveur des Catholiques Romains d'Angleterre, le Roi repartit que leurs cabales avec les domestiques François d'Henriette, avoient étouffé sa bonne volonté au regard de ses sujets Papistes, & qu'il n'auroit de l'indulgence pour eux qu'autant que le bien de ses affaires le lui permettroit. Pour ce qui regardoit le commerce & les vaisseaux pris, Charles dit qu'il enverroit une personne de confiance qui régleroit tout avec les Ministres de Sa Majesté Très-Chrétienne. On jugea bien que le Duc de Buckingham étoit cette personne de confiance. Il brûloit d'impatience de voir encore l'objet de sa belle passion.*

Succès de la négociation du Maréchal de Bassompierre. Après un refus si sec & si positif, Bassompierre étoit d'avis que Louis le rappellât. Mais le Conseil de France qui vouloit éviter une guerre étrangère au-
tant

tant qu'il seroit possible crut qu'on ne de- 1628

voit pas se rebuter si-tôt, & que l'Ambas-
sadeur pouvoit faire encore quelque ten-
tative. Les esprits parurent s'adoucir

lorsque Bassompierre s'y attendoit le *Journal de Bassompier-*
moins. *Je ne desespererai jamais en né-* *re. Tom. II.*

gociant avec les Anglois, dit-il dans une
lettre à Herbaut Secrétaire d'Etat. Quand

ces Messieurs semblent plus difficiles, on du même en
peut se flater d'un meilleur succès. Le *Angleterre.*

changement dons le Maréchal est surpris,

venoit de ce que le Duc de Buckingham

réconcilié avec la Reine d'Angleterre par

l'entremise de Bassompierre, croioit ob-

tenir enfin la permission de venir en Fran-

ce, si l'affaire des domestiques s'accom-

modoit au gré de Sa Majesté Très-Chré-

tienne. Après une assez courte négocia-

tion avec les Ministres du Roi d'Angle-

terre, on convient de rendre à Henriette

un certain nombre de domestiques Fran-

çois, moindre à la vérité que le premier;

mais elle devoit raisonnablement s'en

contenter. Avant que d'en venir là,

Bassompierre & les Anglois se dirent réci-

proquement des choses assez fortes & mê-

me piquantes. A l'occasion du refus que

Louis avoit fait d'entrer dans la ligue

contre la Maison d'Autriche, ceux-ci re-

présentèrent une chose que je ne puis

omettre. Tant que les deux Couronnes

entreprendront une bonne & étroite corres-

pondance, dirent les Commissaires de Sa

Majesté Britannique, l'ennemi commun

ne parviendra jamais à la Monarchie après

laquelle

1626.
Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.

Ambassade
du même en
Angleterre.

Mémoires
de Roban.
Liv. IV.

France. Lors que j'avois déjà obtenu la main-levée des vaisseaux & des marchandises qu'on nous retient ici, la saisie des effets des Anglois faite à Roïen & confirmée par le Conseil du Roi, sans m'en avoir premièrement écrit, a été cause non seulement d'un refus d'accomplir ce qu'on m'avoit promis, mais encore d'un ordre envoie pour arrêter les effets des François. Je me suis si souvent plaint de notre mauvais procédé, que j'ai tort de vous le reprocher. On doit envoyer d'ici un Ambassadeur extraordinaire, afin d'ajuster ce différend. Il fera encore certaines propositions qu'on ne m'a pas dites. Buckingham prétendoit se charger de la commission. Lors que Bassompierre attend à Douvre le bon vent pour passer en France au commencement du mois de Décembre, Montaigu arrive de la part du Favori, & le prie de revenir sur ses pas jusques à Cantorbery, où Buckingham se trouvera. Le Maréchal devine le dessein du Duc, en écrit au Roi de France, & va au rendez-vous. L'affaire de nos vaisseaux arrêtez encore depuis peu à Blaye, à Bourdeaux & dans l'Isle de Ré, dit Buckingham à Bassompierre, est d'une si grande conséquence qu'elle causera infailliblement une rupture entre les deux Couronnes. La passion ardente que j'ai de prévenir ce malheur, m'a fait accepter l'Ambassade extraordinaire en France, & je viens vous proposer de passer la mer avec vous.

Le Maréchal fait mine de croire que le
mal

mal n'est pas si grand que le Favori le suppose. Il insinue qu'en tout cas, Buckingham n'est pas *un Médecin propre à le guérir*, & le détourne de se commettre, avant que de savoir la disposition du Roi de France, & la manière dont Sa Majesté le recevra. On n'a point de raison de douter de la vertu de la Reine Anne d'Autriche: je l'ai dit & je ne m'en rétracte pas. Mais quand je fais réflexion sur le furieux empressement que le Duc de Buckingham témoigne de l'aller voir, je suis tenté de croire que par mégarde, ou peut-être pour se divertir, Anne a donné à cet homme vain & entêté de son propre mérite, quelque sujet d'espérer qu'avec une plus longue assiduité, il pourroit devenir enfin un amant heureux & content. Buckingham irrité d'un troisième refus, fait rompre l'accord conclu avec Bassompierre, & le Cardinal de Richelieu persuade à Louis de desavouer son Ambassadeur.

En arrivant à Paris, dit le Maréchal Disgrace de avec sa naïveté ordinaire, *je trouvais Ba-* Baradas.
radas non seulement hors de faveur, mais
encore chassé & ruiné. On mit à sa place
près du Roi un jeune garçon d'assez pauvre Journal de
mine, & de plus pauvre esprit, nommé Bassompier-
Saint Simon. Soit que la Reine Mère & *re. Tom. II.*
 le Cardinal de Richelieu, chassés de ce
 que Baradas s'étoit joint à ceux qui tra-
 versèrent le mariage du Duc d'Orleans, *Histoire du*
 eussent insensiblement dégoûté Louis *Ministère*
 d'un Favori, qui prétendoit se mêler *du Cardinal*
 d'au- *de Richelieu.*
 1626.

1626. d'autre chose que d'une partie de Chasse, ou de divertissement : soit que non content d'être premier Ecuier du Roi , & un des premiers Gentilshommes de la chambre , Baradas se fût rendu trop importun, en demandant encore des bienfaits & des emplois considérables pour ses parens & pour ses alliez , le Roi lui ordonna de sortir du Louvre , & le réduisit au simple exercice de ses Charges. Enragé de sa disgrâce , Baradas quérrelle dans la chambre du Roi , le Commandeur de Souvré, qu'il soupçonne de lui avoir rendu de mauvais offices , & dit qu'il veut voir Souvré l'épée à la main. Cet emportement acheva de perdre Baradas dans l'esprit de Sa Majesté. On le chasse de la Cour , & il est dépouillé de ses Charges.

Fin de la première Partie.



**HISTOIRE
DU REGNE
DE
LOUIS XIII.**

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

TOME CINQUIÈME,

II. PARTIE,

Contenant les choses les plus remarquables arrivées en France & en Europe au commencement du Ministère du Cardinal de Richelieu.

Par Mr. MICHEL LE VASSOR.

Nouvelle Edition revue & corrigée.



A A M S T E R D A M,

Chez ZACHARIE CHATELAIN,

M D C C L L



HISTOIRE

DU REGNE

DE

LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE XXIV.

Saint Simon fut redevable de sa fortune à la peur que le Cardinal de Richelieu avoit de Toiras. Le Roi aimoit tendrement ce Gentilhomme, dont la bravoure & la conduite étoient généralement estimées, & qui se faisoit un grand nombre d'amis à la Cour. Richelieu l'en éloignoit avec grand soin, sous prétexte que sa présence étoit nécessaire dans l'Isle de Ré, afin de serrer la Rochelle de plus près. Le Cardinal est bien-aïse que Toiras soit gratifié de la Lieutenance générale dans le

1637.

Divers projets du Cardinal de Richelieu, pour maintenir son autorité.

B b 4

païs

1627. pais d'Aunx. Le nouvel emploi l'y arrêtoit encore plus. Il alla voir le Roi à Nantes avec quelques galiotes armées d'une manière leste & galante. Charmé de la petite flote, Louis monta souvent sur la principale galiote, & prit plaisir à se promener avec Toiras vers l'embouchure de la Loire. L'inclination du Roi augmente, & Richelieu inquiet fait renvoyer promptement Toiras à l'exercice de ses Charges.

*Histoire du
Maréchal de
Toiras.
Liv. II.*

*Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 241.
242.*

Le Gentilhomme qui ne pense qu'à s'avancer par la belle voie, & à mériter de plus grands emplois, ne se met pas en peine d'être à la Cour, ni de profiter de la bonne volonté que Louis lui témoigne. Le Cardinal craignit que Sa Majesté dégoûtée de Baradas n'appellât Toiras auprès d'elle, & que celui-ci d'un génie & d'un mérite supérieur, ne se rendit maître de l'esprit du Roi, & ne lui fit adroitement sentir que Richelieu n'étoit point si nécessaire, que l'Etat ne pût être bien gouverné sans un Prélat plus attentif à l'augmentation de sa fortune, qu'au repos & à la gloire du Prince. Voilà pourquoi S. Simon fut mis si-tôt en place. Le Roi parut se plaire quelquefois avec lui: c'en étoit assez. Ni Marie de Médicis, ni le Cardinal ne veulent pas que Louis, qui ne se peut passer de Favori, en prenne un qui ait du naturel pour les affaires.

Dès que Richelieu s'est délivré d'un embarras, il en trouve incontinent d'autres. La jalousie & la défiance réciproque du Roi & du Duc d'Orleans que le Cardinal

dinal entretenoit avec tant d'artifices, servoient à le soutenir. Les deux frères avoient également besoin de la médiation de la Reine Mère & du crédit qu'elle conservoit sur l'esprit de ses fils, & Marie de Médicis ne faisoit rien que de concert avec Richelieu. La grossesse de la Duchesse d'Orleans augmenta fort les espérances de son époux. Il attendoit avec impatience qu'elle lui donnât un fils. Tous les grands Seigneurs & tous les Courtisans paroissoient devoir tourner plus que jamais du côté de l'héritier présomptif, dès qu'il auroit des enfans capables de succéder à la Couronne. Et que ne pouvoit-il pas entreprendre après cela, suivi des Guises & des autres Seigneurs auxquels il s'étoit allié en épousant la Princesse de Montpensier ? Le Cardinal effrayé des choses qu'il prévoyoit, tâche de s'insinuer auprès du Duc d'Orleans, & de se raccommoder avec lui. Mais Gaston irrité des injustices faites au Maréchal d'Ornano, aux deux Vendômes & à ses autres amis, ne peut pardonner à Richelieu. Le Duc de Bellegarde premier Gentilhomme de la chambre & Surintendant de la maison de Son Altesse Roiale, lui devient suspect, parce qu'on le regarde comme un Gouverneur donné par la Reine Mère & par le Cardinal. Le Président Le Coigneux profite de l'occasion. Il renonce à ses anciennes liaisons avec Richelieu. En se donnant de meilleure foi à son maître, il a l'us de part à la confiance de Gaston

1627. que Bellegarde; quoi qu'on eût mis celui-ci en place, afin d'écarter Le Coigneux, dont Marie de Médicis & le Cardinal commençoient de se défier. Tout ce que Richelieu peut faire pour arrêter le Duc d'Orleans, c'est de lui donner à entendre que s'il s'avise de l'attaquer, on saura bien rappeler le Prince de Condé & le Comte de Soissons à la Cour, & les opposer à Son Altesse Roiale. Ceux de la Maison de Guise & les autres Seigneurs alliez du Duc d'Orleans caufoient d'extrêmes inquiétudes au Cardinal. Ils souhaitoient tous sa ruine; parce que leur crédit devoit augmenter à mesure que Gaston deviendrait plus puissant.

L'habile Ministre trouve deux moyens de maintenir sa fortune, & d'aquerir encore une plus grande autorité, la destruction du parti Réformé, & la diminution de la puissance des Seigneurs, en leur retranchant une grande partie de leurs pensions, & en ôtant à chacun d'eux certaines Places fortes, dont ils étoient les maîtres dans leurs Gouvernemens. Plus les Grands du Roiaume seront humiliés & affoiblis, & moins ils pourront soutenir le Duc d'Orleans, en cas qu'il soit jamais tenté de prendre les armes, pour demander l'éloignement d'un Ministre qui le veut tenir dans la dépendance. La ruine du parti Réformé privoit les Princes & les grands Seigneurs d'une grande ressource dans leurs mécontentemens; & la démolition des Places qui ne se trouvoient pas
fron-

frontières, leur ôtoit un des grands moïens de se cantonner dans un Gouvernement, & de s'y défendre même, s'ils vouloient résister ouvertement aux volontez du Roi. Enfin, par le retranchement des pensions, les Seigneurs & les Princes perdoient la plus grande, & peut-être la plus liquide partie de leur revenu. Mais ce projet paroïssoit fujet à des inconvéniens capables d'effraier & d'arrêter l'homme du monde le plus hardi & le plus entreprenant. Le Roi d'Angleterre prétend être garant de la dernière paix accordée aux Réformez de France; il menace d'une déclaration de guerre, en cas que Louis refuse d'exécuter ce qu'il promît l'année dernière à ceux de la Rochelle. Attaquer cette Ville, ou la ferrer de plus près, c'est donc s'exposer à voir toutes les forces navales de l'Angleterre fondre sur la France, & à mécontenter les Etats Généraux des Provinces-Unies. Et comment faire la guerre aux Réformez sans lever de nouvelles troupes, & sans charger encore plus le peuple déjà fort accablé? Tout le monde criera contre le Ministre, & les Seigneurs chagrins de ce qu'on prétend diminuer leurs revenus & leur autorité sous prétexte de retrancher les grandes dépenses du Roi en pensions, & dans l'entretien de plusieurs garnisons désormais inutiles en certaines Places de leurs Gouvernemens; les Seigneurs, dis-je, appuieront les plaintes du peuple & le soulèveront sous main.

1627.

1627.

Tout cela n'arrête point le Cardinal. Il forme le dessein d'attaquer la Rochelle à la première occasion , & d'engager les grands Seigneurs à servir le Roi contre leur propre intérêt. Maître absolu de la marine par la suppression de la Charge d'Amiral , Richelieu travaille à l'augmentation des forces maritimes du Roiaume ; & pour être mieux en état de résister aux flotes d'Angleterre , il projette une ligue avec le Roi d'Espagne contre celui de la Grande-Bretagne. Les Etats Généraux des Provinces-Unies, on espère de les amuser aussi bien que les Espagnols , jusques à ce que la Rochelle soit prise. Le Cardinal ne peut s'imaginer , & cela n'étoit pas même vrai-semblable, que les Provinces - Unies voulussent en faveur des gens de la Rochelle , s'exposer à perdre les avantages de leur alliance avec la Couronne de France. Il ne reste plus qu'à se mettre à couvert des clameurs du peuple contre l'augmentation des forces de terre & de mer , & contre les nouveaux impôts. Voici l'expédient dont Richelieu s'avise. Il persuade à Louis de convoquer une *Assemblée de Notables* , semblable à celle qui fut tenue à Rouën au commencement de la faveur de Luines. Cela s'étoit pratiqué dans certaines nécessitez pressantes , qui ne permettoient pas d'attendre la convocation des Etats Généraux du Roiaume. On le mit depuis en usage , pour en imposer au peuple , en évitant une assemblée , que la Cour peut

ne

1627.

conduire si facilement. Les pré-
s *Notables*, gens choisis au gré de
lieu qui saura bien les amener à ses
demanderont à sa suggestion le re-
ement des pensions & la démoli-
es Places inutiles, sous prétexte de
uer la dépense du Roi. On les fera
tir ensuite à de nouvelles levées de
s, & à l'armement d'un plus grand
re de vaisseaux, afin de favoriser,
on, le commerce & la navigation.
oi témoignera vouloir contenter le
e en remettant quelque chose des
is impôts : mais le Surintendant
ances & ses Officiers subalternes
eront le moien de dédommager Sa
té, & d'augmenter ses revenus d'un
côté. Ainsi l'habile & délié Car-
prendra la Rochelle, ruinera le par-
ormé, humiliera les Princes & les
s Seigneurs, deviendra enfin plus
nt que jamais, en feignant de suivre
seils donnez au Roi par l'assemblée
otables.

l'avoit indiquée aux derniers jours *Assemblée*
ois de Novembre de l'année précé- *des Nota-*
bles à Paris.
Afin d'en imposer au peuple par
térieur à peu près semblable à celui
ats Généraux du Roiaume, on dit
esse solennelle dans la Cathédrale
is, & Cospean Evêque de Nantes *Journal de*
he en présence du Roi & de ceux *Bassom-*
oivent composer l'assemblée. Don- *pierre.*
en quelque détail. Les François ne *Tom. II.*
ussent plus maintenant ces sortes de

Vie du Cardinal de Richelieu, par Aubery. Liv. II. Chap. 9.

Nouvelle Vie du même. Liv. II. Histoire du Ministère du même. 1626. Mémoires pour servir à l'Histoire du même 1627.

Vittorio Siri, Mémoires Recueillis. Tom. VI. Pag. 245. 246. &c.

conseils extraordinaires que les Rois convoquoient, pour conférer avec les principaux du Clergé, de la Noblesse & du Tiers Etat. Ces restes de l'ancienne liberté sont entièrement abolis sous le règne de Louis XIV. Il a su se délivrer de tout ce qui lui sembloit trop contraignant. On n'ose pas même parler de ce qui a la moindre apparence de liberté. Il en est de son règne comme de celui de Domitian. Les François auroient perdu la mémoire de ce qui se pratiquoit autrefois, s'il étoit aussi facile d'oublier que de garder le silence. L'ouverture de l'assemblée se fit avec grande pompe le 2. Décembre dans la grande salle du Palais des Tuilleries. Le Roi s'assit sous un dais posé au dessus d'un théâtre fort élevé. La Reine sa mère y étoit à sa gauche. Gaston prit sa place sur le théâtre hors du dais à la droite du Roi. Les Cardinaux de la Rochefoucault, de la Valette & de Richelieu revêtus de leurs grandes chappes rouges doublées d'hermine se mirent un peu plus bas que le Duc d'Orleans sur un banc richement couvert. Au dessous d'eux & sur un autre banc furent placez le Maréchal de Schomberg & quelques autres Seigneurs du Conseil de Sa Majesté. A la gauche du Roi, sur le théâtre, se mit Marillac Garde des sceaux seul sur un banc, revêtu de sa robe à grandes manches de velours violet, doublé de satin rouge cramoisi. Le Comte de Tremes Capitaine des Gardes & un grand nombre de Cour-

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 591

Artisans se tinrent debout derrière le 1627.

Les Hérauts d'armes vêtus de leurs robes de velours violet semées de fleurs d'or étoient à genoux sur les bords du théâtre, aiant leurs masses dorées à la main. Hors de rang & sur un échaffaut se près de la muraille à la gauche duquel, on voioit la Princesse de Conti, les principales Dames, & plusieurs des principaux Seigneurs de la Cour. Au bas duquel & devant le Roi, on mit une tapisserie couverte d'un beau tapis & un banc de velours. Herbaut, Ocquerre, & Beau- lieu, Secrétaires d'Etat s'y assirent dé- couverts. Il y avoit à côté droit & près des fenêtres un autre banc pour le Con- seiller Général & les Intendants des finances qui demeurèrent pareillement couverts. Aux pieds du théâtre on avoit de part & d'autre de longs bancs couverts de drap d'or. Les premiers Présidens & les Procureurs Généraux des Parlemens de Paris, de Languedoc, de Normandie, de Guienne, de Bourgogne, de Provence, de Dauphiné, de Brétagne & de Navarre se mirent dessus à la droite. Quatre Archevêques & huit Evêques s'assirent à la gauche. Enfin les derniers Présidens des Chambres des Comptes de Paris & d'ailleurs furent placés au dessous des Prélats.

Messieurs, dit Louis, je vous ai convoqués dans le dessein de remédier par vos conseils à plusieurs désordres qui sont dans cet Etat. Je veux le remettre en sa première splen-

1627. *splendeur.* M. le Garde des sceaux vous déclarera plus particulièrement ma volonté. Marillac prit la parole & fit un long & mauvais discours. Il y mêle des flateries basses & ridicules. Louis XIII. possédoit en un degré fort éminent, si nous en croions son Garde des sceaux, toutes les qualitez propres à former un Prince accompli. Pardonnons à Marillac ses hyperboles outrées. Que dirons-nous de la hardiesse avec laquelle il soutient en présence du Duc d'Orleans que le Roi avoit véritablement découvert des conspirations secrètes contre sa personne & contre son Etat ? Le Garde des sceaux devoit être convaincu de la fausseté de ce que Louvigni, & quelques autres avoient calomnieusement avancé : Et pour faire sa cour au Cardinal de Richelieu, le grave Magistrat appuie des rapports capables de flétrir la réputation de la Reine & de l'héritier présomptif de la Couronne, que Richelieu vouloit rendre complices des crimes atroces, sur lesquels il fit mourir Chalais, & emprisonner ou reléguer plusieurs personnes innocentes. Marillac mérita d'être lui-même envelopé dans une prétendue conspiration contre l'Etat, qui servit de prétexte à Richelieu pour se défaire une seconde fois de ses ennemis, dont le Garde des sceaux devint un des plus dangereux. Il exposa enfin les raisons pourquoi Sa Majesté convoquoit l'assemblée. Elle ne touchoit pas plus de seize ou dix-huit millions de son revenu annuel.

annuel. Cependant depuis l'an 1620. 1627.
Louis en dépensoit environ quarante par
an. Quoi qu'on eût recouru à des moïens
extraordinaires pour subvenir aux besoins
du Roi, il se trouvoit endetté de cinquante
millions.

*Sa Majesté désirant d'éviter de pareils
inconveniens à l'avenir, poursuit le Garde
des seaux, croit qu'elle ne peut mieux faire
que d'égaliser la dépense à la récepte, en
augmentant l'une & en diminuant l'autre.
C'est pourquoi le Roi a résolu de retrancher
beaucoup de la dépense de sa maison, &
d'exciter ses sujets par le bon exemple
qu'il veut leur donner, à l'observation exacte
des loix somptuaires publiées depuis peu.
Outre les embarras que causoit la trop grande
autorité d'un Cométable & d'un Amiral,
le Roi donnoit à chacun d'eux plus de deux
cens mille livres par an. Leurs Charges ont
été supprimées. Sa Majesté projette encore
de plus grands retranchemens, en diminuant
les garnisons, & en démolissant plusieurs
Places, qui causent des dépenses inutiles,
ou contribuent à l'oppression du peuple, &
engagent le Roi à entretenir des armées,
dès qu'il y a le moindre mouvement à
craindre. Quant à ce qui concerne l'augmentation
de la récepte, il faut chercher les expédiens
les moins onéreux au peuple. Et peut-on mieux
faire que de racheter le domaine du Roi engagé
à vil prix, & les droits aliénés sur le sel
& sur les tailles ? Marillac représente ensuite
que l'établissement du commerce est*
le

1627. le moien le plus propre à enrichir le peuple & à réparer l'honneur de la France. *C'est une chose pitoiable, dit-il, & qui cause même de l'indignation, que la lèthargie dans laquelle nous vivons depuis plusieurs années. Nos voisins nous assujettissent à leurs loix. Ils mettent le prix à toutes nos marchandises, & nous obligent de prendre les leurs aux conditions qu'il leur plaît de nous prescrire. Les pirates pillent impunément sur nos côtes & enlèvent les sujets du Roi. Nous sommes d'autant plus blâmables que nous avons dans le Roiaume toutes les commoditez nécessaires pour nous rendre forts sur la mer. Nous les fournissons à des voisins que nous pourrions soumettre & rendre dépendans de nous.*

La vûe étoit fort bonne. On ne pouvoit mieux faire que de se rendre puissant sur mer & d'établir le commerce. Colbert y a travaillé plus fortement que Richelieu, & cependant il n'y a pu réussir. Plus appliquez l'un & l'autre à opprimer le peuple, qu'à procurer l'abondance & à maintenir la juste liberté de leurs compatriotes, ces deux Ministres n'ont pas vû que le commerce n'est jamais florissant en un pais dont les habitans ne peuvent compter sur la libre jouissance du fruit de leur industrie. L'expérience apprend à tout le monde que le commerce est incompatible avec la tyrannie. L'un s'éteint à mesure, que l'autre se fortifie. La situation avantageuse d'un pais, n'y attirera jamais les Marchands, à moins qu'ils

s n'y trouvent de la liberté. Londres & Amsterdam sont moins bien situés que plusieurs Villes de France & d'Espagne. Et cependant il y a plus de liberté qu'en aucun endroit de l'Europe.

D'où vient cette différence? On ne se feroit de son bien en Angleterre & en Hollande. Le Garde des Seaux finit par proposer la nécessité de faire des lois plus sévères contre le péché, & pour prévenir les conspirations & les soulèvements. Qui ne croiroit en ces discours étudiez, que Louis & ses Ministres pensoient sérieusement à réformer les abus du Gouvernement? Mais le Roi ne manquoit pas de ces intentions. Mais le véritable dessein de Richelieu, c'étoit d'établir le pouvoir arbitraire, & de régner absolument sous le nom de son foible maître. Si un peu de patience, & nous verrons que de ces propositions spécieuses, sortira ce qui est plus propre à humilier les Princes & les grands Seigneurs, & à rendre le Roi plus absolu & plus formidable. Pour ce qui regarde le soulagement des sujets, bien loin de s'en mettre en peine, on les accablara plus qu'auparavant.

Le Maréchal de Schomberg prit la parole ensuite, & dit en peu de mots que le Roi avoit formé le dessein d'entretenir de mille hommes de guerre & de les payer. *Sa Majesté*, ajouta-t-il, *m'a donné de quelques mémoires qui marquent les*

1627. les moiens de fournir à cette dépense. Je les communiquerai à l'Assemblée. Le Cardinal de Richelieu se leve alors, & fait un Discours insinuant & artificieux. Rappor- tons-le. Il est bon de voir comment les Politiques & les Ministres d'Etat en imposent au monde. Sous prétexte de donner de l'encens au Roi, le Cardinal se loüa lui-même. Il vanta son administration, & finit en promettant des merveilles.

*Histoire du
Ministère du
Cardinal de
Richelieu.
1626.*

*Mercur
François.
1626.*

Sire, dit-il en s'adressant d'abord à Louis, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de représenter à cette illustre compagnie, les grandes actions que vôtre Majesté a faites depuis un an. M. le Garde des Sceaux s'en est dignement acquitté, & les choses parlent d'elles-mêmes. Tout le monde reconnoît que Dieu a voulu se servir de la piété, du courage, de la prudence, & des autres vertus qu'il a mises en vous, pour faire en peu de temps à l'avantage de cet Etat ce que beaucoup de gens jugeoient impossible d'exécuter en plusieurs siècles. Il n'est pas besoin non plus d'exposer les sommes extraordinaires que ces actions signalées coûtent. Chacun sait qu'en matière d'Etat, les grandes choses ne se font pas à peu de fraix. Les armées nombreuses que Vôtre Majesté a eues au dedans & au dehors, ont fait admirer vôtre puissance, & beaucoup de gens doutent encore de la possibilité de ce qu'ils voient de leurs propres yeux. Il n'y a personne d'entre vous, Messieurs, qui ne sache combien la dépense étoit nécessaire, & avec quelle intégrité l'argent a été

été ménagé. La probité de ceux qui ont administré les finances, justifie le dernier point, & l'oppression des alliez de la Couronne, la rebellion formée par les hérétiques au dedans; enfin les mouvemens projettez par des personnes qui vouloient contre les intentions du Roi, & de ceux qui le touchent de plus près, se prévaloir par la perte de la France, des occupations que Sa Majesté avoit pour la rétablir dans sa première splendeur, font assez connoître la vérité de la première chose que j'ai dite. L'utilité que l'Etat & ses alliez ont reçüe de telles dépenses, les rendoit nécessaires. Bien loin de s'en plaindre, les bons sujets du Roi sont fort contens.

Tous les auditeurs du Cardinal ne se laissèrent pas éblouir de ses grands mots. Plusieurs sourirent en pensant aux merveilles inouïes & incroyables que Louis, ou plutôt son Ministre prétendoit avoir faites depuis un an. *A-t-on voulu*, dirent quelques-uns en sortant de l'assemblée, *nous parler de deux ou trois châteaux enlevés sur les méchantes troupes du Pape, avec un corps d'armée composé d'un petit nombre de régimens levez des deniers du Roi, & du secours fourni par les Vénitiens & par le Duc de Savoie ? Il n'y a pas là de quoi se récrier.* L'expédition contre la République de Genes, est-ce une entreprise si surprenante ? Il a fallu abandonner tout ce qu'on avoit pris. Le plus bel exploit du Connétable de Lesdiguières dans sa dernière campagne, c'est une retraite à la vüe d'un

Gé-

1627. *Général novice dans le métier de la guerre, ou le secours d'une bicoque mal assiégée par les Espagnols: La victoire Navale remportée par le Duc de Montmorenci & par Houtstein Amiral de Zélande sur la flotte de la Rochelle & la décente de Toiras dans l'Isle de Ré, sont-ce des avantages qui dédommagent le Roi de ses dépenses? On a trompé le Roi d'Angleterre & les Etats Généraux des Provinces-Unies, afin qu'ils engageassent le Duc de Rohan & les Rochelais battus à se contenter des conditions qu'on leur offroit. Le traité de Mouçon, bien loin de nous faire honneur, est tout-à-fait honteux. Nos allies ont été joiez, & les Grisons dépouillez de leur souveraineté. Enfin les conspirations que M. le Cardinal désigne malignement, sont imaginaires. L'emprisonnement du Maréchal d'Ornano & de M. de Vendôme, la mort de Chalais lâchement trahi & injustement opprimé, l'exil de la Duchesse de Chevreuse & de quelques autres personnes, l'accomplissement du mariage de Monsieur traversé par des intrigues de Cour, tout cela mérite-t-il les magnifiques éloges que M. le Cardinal se donne à lui-même sous prétexte d'exalter la piété, le courage & la prudence du Roi? La chose qui paroît la plus louable dans le Ministère de Richelieu, c'étoit le secours donné aux Etats Généraux des Provinces-Unies, au Roi de Danemark & à quelques Princes d'Allemagne, afin qu'ils résistassent aux puissans efforts de la Maison d'Autriche.*
- Mais*

Mais des dépenses si modiques n'excusoient pas les dettes extraordinaires du Roi, ni les grandes levées de deniers sur le peuple. Continuons de rapporter la harangue du Cardinal.

Les affaires, ajouta-t-il, sont maintenant, grâces à Dieu, en assez bon état. Mais on n'oseroit se promettre qu'elles y demeurent toujours. Et ce seroit manquer de jugement que de ne connoître pas qu'il les faut pousser plus avant. Nous sommes dans la nécessité, ou de laisser le Roiaume exposé aux mauvais desseins & aux entreprises de ceux qui en méditent tous les jours l'abaissement & la ruine, ou de trouver des expédiens assurés pour l'en garantir. Le Roi projette de régler si bien toutes choses, que son règne égalera, que dis-je ? surpassera le meilleur de tous les précédens, & qu'il servira d'exemple & de modèle aux successeurs de Sa Majesté. La manière dont Dieu l'a soutenue jusques à présent dans les affaires les plus difficiles, nous donne sujet d'espérer un succès heureux de tous les bons desseins du Roi. Quelle raison aurions-nous d'en douter ? La Reine sa mère le seconde : Et Monsieur irrévocablement attaché aux volontés & aux intérêts du Roi, concourt avec lui dans l'exécution de ses nobles projets. Mais Dieu seul peut faire quelque chose de rien. Pour parvenir donc à la bonne fin que le Roi se propose, il faut diminuer les dépenses ordinaires de Sa Majesté, augmenter ses revenus, & peut-être faire l'un & l'autre tout ensemble.

1627. Il est impossible de toucher aux dépenses nécessaires à la conservation de l'Etat : y penser seulement, ce seroit un crime. Le Roi préférant le bien public à ses avantages particuliers, se porte de lui-même à retrancher quelque chose de sa maison, sans épargner sa propre personne. Ce qu'il faudra faire au regard des autres choses, Sa Majesté vous en laisse le jugement. On pensera peut-être que le temps n'est pas propre à une pareille réformation, qui causera des murmures & des mécontentemens. Mais dans l'ordre qu'on veut établir, les Grands & les petits y trouveront également leur compte. Chacun sera récompensé selon son mérite. La condition médiocre de ceux-ci ne fera point mépriser leurs services, & les autres seront d'autant plus distinguez, que la qualité des personnes rend les actions plus recommandables. Les réglemens sévères semblent doux à l'esprit le moins raisonnable, quand le Souverain ne se propose point d'autre but que le salut de l'Etat. Qui aura sujet de se plaindre, quand on ne fera rien que par rapport à une si bonne foi ? Les dépenses seront réglées sur ce que le feu Roi se prescrivait à lui-même ; & Sa Majesté supérieure aux loix, veut servir d'exemple & s'y soumettre exactement. La Reine votre mère vous supplie, Sire, de trouver bon qu'elle fasse ce que votre juste reconnoissance ne vous permet pas d'exiger. Elle prétend se réduire à un moindre revenu que celui qui lui fut assigné par le feu Roi. Pendant votre minorité plusieurs per-

personnes ont été comblées des bienfaits de 1627.
 cette Princesse libérale, parce que votre
 service le requeroit. En augmentant les
 revenus des Princes & de vos principaux
 Officiers, elle a négligé de rendre sa condi-
 tion meilleure. Si les dépenses ont été plus
 grandes durant son administration, ce n'a
 été qu'afin de vous conserver le Roiaume en
 son entier. La Reine Mère vous conseille
 maintenant pour la même raison, d'en user
 tout autrement. La diversité des conjonc-
 tures exige des remèdes différens. Avec des
 moiens contraires, on parvient souvent à la
 même fin : Et ce qui est bon en un temps, se
 trouve préjudiciable dans un autre. La
 tempête oblige le pilote à jeter son bien dans
 la mer, quand il est question d'éviter le
 naufrage. On perdrait tout en voulant
 tout sauver. L'intérêt des particuliers l'exi-
 ge aussi bien que celui du public. Un ancien
 Prélat du Roiaume a fort judicieusement
 dit, qu'il est impossible que l'abondance subsi-
 ste, & que les sujets conservent leurs ri-
 chesses, quand l'Etat est pauvre. Avec le
 ménage que j'indique, la dépense diminuera
 de trois millions par an. La somme est con-
 sidérable ; mais elle ne suffit pas encore pour
 égaler la dépense.

Il reste à pourvoir à l'augmentation des
 revenus de Sa Majesté ; non par de nouvel-
 les impositions, que les peuples ne peu-
 vent plus porter, mais par des moiens inno-
 cens, afin que le Roi puisse continuer de sou-
 lager ses sujets par la diminution des tailles,
 comme il a fait cette année. On en viendra

1627.

là en rachetant le domaine de Sa Majesté, les Greffes, & les autres droits engagez, qui montent à plus de vingt millions. Le dessein est non seulement utile, mais encore juste & nécessaire. On ne prétend pas retirer par autorité des choses, dont les particuliers jouissent de bonne foi. Le plus grand gain que les Rois & les Etats puissent faire, c'est de garder la foi publique; fonds impuisable, & ressource assurée pour trouver de l'argent dans le besoin. Nous cherchons d'autres moïens de subvenir aux nécessitez présentes. Le Roi a fait des choses qui ne sont pas moindres que celles qui se projettent, & avec la grace de Dieu, il en fera de plus difficiles. Si Sa Majesté jouit tous les ans du revenu qui proviendra de ces rachats, ce qui nous semble maintenant impossible, & néanmoins nécessaire pour le bien de l'Etat, deviendra fort aisé. Le peuple qui contribue plus par son sang, que par ses sueurs, sera soulagé. En ne levant plus rien que ce qui est indispensable, de peur que les sujets n'oublient leur condition, & qu'ils ne perdent la coutume de contribuer aux fraix publics, bien loin de sentir ce qu'on imposera, ils croiront qu'on leur donne beaucoup. Quand il sera question de résister aux entreprizes des étrangers, ou bien aux rebellions intestines, si Dieu les permet encore pour nos péchez; ou d'exécuter un projet utile & glorieux à l'Etat, le Roi n'en perdra pas l'occasion faite d'argent. Il n'aura plus recours à des moïens extraordinaires; & nous ne
 ferons

serons plus dans la nécessité de ménager les Partisans, afin d'avoir leurs avis & de mettre la main dans leurs bourses, quoi qu'elles ne soient ordinairement remplies que de ce qu'ils ont pris au Roi. Nous ne verrons plus les Cours souveraines occupées à vérifier de nouveaux Edits pécuniaires, & le Roi ne paroîtra sur son lit de justice, que pour soulager ses sujets, en abolissant ce que la nécessité des affaires l'a obligé d'ordonner. Enfin les choses seront conformes aux vœux que les gens de bien font depuis long-temps, & le bon ordre rétabli durera des siècles entiers.

Vous me direz, Messieurs, & je le pense peut-être moi-même, qu'il est facile de se proposer de si bons desseins, & qu'il n'y a rien de plus agréable que d'en parler, mais que l'exécution en est fort difficile. Cependant après y avoir sérieusement réfléchi, j'ose dire en la présence du Roi, que nous avons des expédiens capables de nous conduire à la fin de cet ouvrage. Sa Majesté vous a convoqués, Messieurs, pour les examiner, & pour les résoudre avec vous. Soiez persuadés que ce qu'elle déterminera sur les avis que vous lui donnerez, sera ponctuellement exécuté. Bien loin de soulager un malade, la trop grande quantité de remèdes lui cause souvent la mort. Cette réflexion m'oblige à dire ici en passant, que pour rendre à la France son ancien éclat, il n'est pas nécessaire de publier de nouvelles Ordonnances. C'est assez d'observer ponctuellement celles que nous avons. Peu de

1627. paroles & beaucoup d'effets ; voilà ce qu'on attend des bonnes intentions & du solide discernement de ceux qui composent l'assemblée. Le Roi ne doute point, Messieurs, que vous ne fassiez votre devoir en cette occasion. Vous connoîtrez par l'événement que Sa Majesté se surpasse elle-même, quand il s'agit de donner à ses sujets des marques de sa bienveillance. La gloire du rétablissement de la France, est réservée à la vertu d'un si grand Monarque. Combien lui êtes-vous redevables de ce qu'il vous associe à l'accomplissement d'un projet qui rendra sa mémoire immortelle ? En mon particulier, je bénirai Dieu s'il me retire de ce monde après que j'aurai vu l'heureux succès d'une si noble, si sainte & si glorieuse entreprise.

Le Discours du Cardinal de Richelieu parut beau & bien concerté. On trouva les réflexions justes, les promesses magnifiques, & les maximes solides. J'ai peur seulement, dit quelqu'un, qu'il n'y en ait qu'une de bien suivie. On aura soin de nous faire souvenir de notre condition, & d'empêcher que nous ne perdions la coutume de contribuer aux dépenses du Roi. M. le Cardinal a raison de ne souhaiter de mourir qu'après avoir vu l'exécution des merveilles qu'on nous promet. En ce cas, il pourroit vivre autant que les anciens Patriarches. Les gens d'esprit ne furent pas si simples que de s'imaginer que le Roi & la Reine Mère voulussent retrancher la moindre chose de leurs dépenses,

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 605

& que Louis n'occuperoit plus les Cours souveraines à vérifier de nouveaux Edits pécuniaires. Verdun premier Président au Parlement de Paris connoissoit les allures & les vûes secrettes de Richelieu. Il parla immédiatement après le Cardinal. Le bon Magistrat loua beaucoup Henri IV. & le dessein que Louis avoit de marcher sur les traces de son père. Il finit en priant les membres de l'assemblée de n'être point muets & de donner quelques signes de vie. L'ardeur avec laquelle Verdun demande qu'il plût à Dieu de donner des enfans au Roi, fit juger que le Président prévoioit que la France seroit agitée de factions continuelles, tant que la Reine demeureroit stérile, & qu'un Ecclésiastique ambitieux voudroit gouverner absolument sous le nom du Roi. Marillac Garde des sceaux reprit la parole, & dit que Sa Majesté enverroit ses propositions à l'Assemblée, par le Procureur Général au Parlement de Paris.

Louis n'ayant pas dessein de se trouver à toutes les séances de l'assemblée des Notables, il nomma Gaston Duc d'Orléans pour y présider, & sous lui le Cardinal de la Valette & le Maréchal de la Force. Bassompierre leur fut adjoint après son retour d'Angleterre. Gaston présida le 7. Décembre pour la première fois dans la grande salle des Tuilleries, lieu marqué pour les séances. Il étoit assis sous un dais. Le Cardinal de la Valette se mit à

Gaston Duc
d'Orléans
est nommé
Président de
l'Assemblée
des Nota-
bles.

1627. la droite du Duc, & les Maréchaux de France à la gauche. Dix Seigneurs dont la plupart étoient Chevaliers des Ordres du Roi, formèrent comme un demi-cercle autour de Gaston. Les Ducs de Guise, de Nemours, & de Bellegarde furent du nombre de ceux que Sa Majesté appella d'abord. Mais les deux premiers ayant eu contestation pour la préséance, elle ne voulut pas prononcer sur le différend, & pour ôter tout sujet de jalousie aucun Duc n'est convoqué. Quatre Archevêques & sept Evêques furent placez sur des bancs à la gauche: les Présidens & les Procureurs Généraux des Chambres des Comptes se mirent au dessous d'eux. Les Magistrats des Parlemens s'assirent de même sur des bancs à la droite. Le Lieutenant Civil de Paris & le Prevôt des Marchands de la même Ville furent les derniers au dessous de ceux-ci. Au milieu de l'espace entre les gens de Robe & le Clergé, on avoit mis un Bureau pour Hardier premier Commis d'Herbaut Secrétaire d'Etat, & nommé Greffier de l'Assemblée. Le Duc d'Orleans déclara que le Roi vouloit que chacun dût son sentiment avec une entière liberté, & Son Altesse Royale ajouta qu'elle en useroit de même, sans aucune considération que celle du bien de l'Etat & du service du Roi. Le Maréchal de Schomberg proposa ensuite un règlement pour la gendarmerie, & pour la réformation des abus qui se commettoient à la levée, aux passages, & au paiement

*Journal de
Bassompierre.
Tom. II.*

*Mémoires
pour servir
à l'Histoire
du Cardinal
de Richelieu.
1627.*

ment des troupes. Il y eut alors une contestation, si on opineroit par corps, ou par tête. Les gens de Robe, dont le nombre étoit plus grand, insistèrent pour le dernier. Le différend est porté au Roi, & il décide d'une assez plaisante manière, que sur les articles contestez, les avis se donneront par corps, & que dans ceux qui seront unanimement approuvez, on opinera par tête. Le monde jugea dès-lors que Richelieu prétendoit se rendre maître des délibérations. En opinant par corps, de trois voix, le Cardinal étoit sûr de deux contre les gens de Robe, qui représentant le Tiers-Etat vont plus droit au bien & au soulagement du peuple. Il n'en est pas de même des Ecclesiastiques & des Gentilshommes. L'espérance des Bénéfices & des gratifications qu'un premier Ministre distribue, les rendoit extrêmement attentifs à ne rien dire qui ne fût à son gré.

L'Assemblée expédia peu de choses dans tout le mois de Décembre. Le Cardinal de Richelieu y vint l'onzième Janvier, & prit sa place à la droite du Duc d'Orléans au dessus du Cardinal de la Varette. Le Ministre présente un mémoire de treize articles, sur lesquels le Roi demandoit l'avis des Notables. Hardier en fait la lecture, & Richelieu les explique au long avec son adresse & sa dissimulation ordinaire. Le premier article concernoit la modération des peines ordonnées contre les criminels d'Etat. On

1627.

Le Cardinal de Richelieu propose divers articles à l'Assemblée.

1627. proposoit de les réduire à la seule privation des Charges & des Emplois après la seconde desobéissance. Les Magistrats naturellement portez à la sévérité & à l'observation des anciennes Ordonnances pour maintenir la tranquillité publique,

Vie du Cardinal de Richelieu par Aubery.

Liv. II.

Chap. 9.

se récrient & disent qu'il faut s'en tenir aux loix déjà faites. C'est ce que le Cardinal souhaitoit. Déterminé à faire punir rigoureusement ceux qui exciteront désormais le moindre mouvement contre sa trop grande autorité, & à n'épargner

Vie nouvelle

du même.

Liv. II.

qui que ce soit, Richelieu se disculpe par avance de la mort de ceux qu'il sacrifiera peut-être à son ambition. Il veut pouvoir dire au monde qu'il n'a pas tenu à lui que la rigueur des Loix ne fût modérée.

Mémoires pour servir à son Histoire.

1627.

Deux autres articles concernoient la guerre dont le Roiaume sembloit être menacé de la part de l'Angleterre. La Noblesse & le Clergé sont d'avis sans un plus grand examen, que le Roi soit supplié de se rendre le plus fort sur les mers qui bornent ses Etats, & de lever dix-huit mille hommes de pied & deux mille chevaux. Les Provinces devoient fournir

Mercur François.
1627.

extraordinairement un tiers de la dépense & le Roi les deux autres. *Est-ce ainsi, dirent entr'eux quelques Magistrats éclairés & bien intentionnez, que M. le Cardinal prétend exécuter son grand projet de remettre en six ans l'abondance dans le Roiaume, d'aquitter les dettes du Roi, & de soulager le peuple? Cela ne se peut faire que dans une profonde paix: &*

voici

voici qu'on parle déjà d'une nouvelle guerre. 1627.

Il est facile de conjurer l'orage qui paroît se former du côté de l'Angleterre , en donnant quelque satisfaction aux Huguenots sur leur dernière paix, & en démolissant tout au plus le Fort Louis , comme on l'a fait espérer aux gens de la Rochelle. La réformation nécessaire des abus & des désordres de l'Etat , ne demande-t-elle pas ce petit sacrifice ? Messieurs du Clergé & de la Noblesse donnent aveuglément dans ces propositions ; ceux-ci parce qu'ils ne respirent que la guerre afin de s'avancer, & ceux-là parce qu'ils ne se soucient pas que le Roiaume soit épuisé , pourvu que la Cour travaille à la destruction des Huguenots.

Après que le Cardinal de Richelieu eût fini son discours sur les treize articles , le Marquis d'Effiat Surintendant des finances présenta un long mémoire sur l'état présent des revenus & des dettes du Roi. Si pour bien gouverner un grand Roiaume, disoit Effiat , il étoit besoin de choisir maintenant des règles dont l'expérience eût appris les bons effets , nous n'en pourrions trouver de plus sûres que celles dont le feu Roi s'est heureusement servi. Dès qu'il eût donné la paix à ses sujets , la France devint florissante , & tout ce que la confusion des guerres civiles avoit causé de mal , fut bientôt réparé. Henri le Grand fit observer exactement les anciennes Loix touchant les finances ; & sa prudence parut tellement dans la distribution de ses libéralitez, qu'on

1627. *se la propose aujourd'hui comme un modèle, & que tous les siècles suivans l'admireront. Jamais il n'accordoit une gratification que pour une pressante nécessité, & que dans la vue de parvenir à une fin avantageuse qu'il se proposoit. Mais comme il est impossible de prévenir tous les maux qui peuvent arriver, divers accidens causèrent des dépenses extraordinaires au feu Roi, & dans quelques années il employa cinq millions au delà de ce qu'il avoit reçu. Cela fut cause que le sage & prévoyant Monarque résolut d'épargner tous les ans quatre ou cinq millions, & de les réserver. Voici quelle étoit sa pensée. Il prétendoit avoir toujours de quoi subvenir aux besoins imprévus & extraordinaires. Et c'est ainsi qu'il laissa plusieurs millions après sa mort.*

Le Surintendant expose ensuite les raisons pourquoi il y eut tant de désordres les premières années du règne du successeur d'Henri. Il seroit inutile de les rapporter. Outre que le détail en est long, Effiat pallie le mieux qu'il peut la mauvaise administration de Marie de Médicis. Bien loin d'imiter la prudente économie du Roi son époux, elle donna cent mille écus de pension au Prince de Condé, deux cens mille livres au Prince de Conti, autant au Comte de Soissons, cent mille au Duc de Guise & à quelques autres. Les Ducs & Pairs, les Officiers de la Couronne eurent part aux gratifications; enfin presque tous les Courtisans, & plusieurs

OUTS XIII. LIV. XXIV. 611

1627.
sGentilshommes de Province recùlent quelque chose de la profusion d'une nte indiscrète; de manière que le distribuoit tous les ans quatre ou cinq ons en pensions. Son domaine reoit à peu de chose à cause des engans faits. Des tailles qui montoient s de dix-neuf millions par an, il n'en hoit pas six. On nous en marque son. Cet argent passoit par les mains ingt-deux mille Collecteurs, qui le oient à cent soixante Receveurs des s. Ceux-ci le remettoient à vingt- receveurs généraux, chargez d'en- au Roi ce qui lui restoit. La ferme rale des Gabelles étoit de sept mil- & demi, sans y comprendre les des Fermiers qui montoient à deux es sept millions & demi, il y en t plus de six d'engagez; & le Roi ne oit qu'environ douze cens mille li- . La ferme des Aides portoit plus ux millions de charges, & les deux de toutes les autres Fermes suffi- it à peine pour paier les diverses cho- lont elles étoient chargées. En un , le désordre des affaires de Louis se voit si grand, qu'il dépensoit trenté ons par an au delà de son revenu or- ire. Au commencement de 1627. il voit déjà mangé plus d'un quartier, ie grande partie du reste demeuroid gée pour de l'argent emprunté & des avances faites.

1627. *C'est avec douleur , disoit le Marquis d'Effiat , que je découvre le mauvais état de la France : non que je craigne que nos voisins en tirent de l'avantage. Ils sont encore plus mal que nous. Le Surintendant désigne les Espagnols. Nous lisons dans un mémoire présenté au Roi Philippe III. en 1619. que les affaires de ses Roiaumes étoient en si mauvais ordre , qu'on ne craignoit pas de lui dire que les grandes levées de soldats qui se faisoient tous les jours, la disette d'argent, & l'impossibilité de paier les impôts hâtoient la fin de sa Monarchie. Nous la voions cette fin prédite au fils de celui qui fut sur le point de subjuguier toute l'Europe. On en dira tout autant au successeur de Louis XIV ; peut-être à lui-même. Tel est le sort des Princes qui forment le projet ambitieux d'une Monarchie universelle. Occupez à des guerres continuelles, ils épuisent leurs Etats d'hommes & d'argent. Le commerce se ruine , & les terres demeurent incultes. Nos maux , ajoute le Marquis d'Effiat , ne sont pas si extrêmes qu'on ne les puisse guérir , & il n'est pas impossible de rendre à la France son ancienne splendeur. Y a-t-on sérieusement travaillé depuis ? Le Cardinal de Richelieu qui feint d'en avoir le dessein, se prépare à ruiner le Roiaume par des guerres intestines & étrangères , sous prétexte de détruire le parti Réformé & d'abattre la Maison d'Autriche. S'il expose le mauvais état des finances, ce n'est pas pour y remédier. Il cherche*

che uniquement à se disculper & à déclarer au monde, que les maux dont le peuple se plaint, sont plus anciens que son Ministère. Certaines gens le louent de ce qu'il a su rendre les Rois plus absolus, humilier les Princes & les grands Seigneurs, & fraier le chemin au successeur de Louis XIII. qui est enfin parvenu à cette puissance énorme que l'Europe regarde avec tant de crainte & de jalousie. Je ne puis lire, ni entendre des choses si déraisonnables sans indignation. Henri IV. est mort le plus redoutable Prince de son temps. Avoit-il ruiné les Réformez? Les trois ordres du Roiaume étoient-ils réduits à un esclavage honteux? On regrettoit le bonheur de son règne avant la prise de la Rochelle, on l'a regretté depuis, on le regrettera éternellement. Pourquoi ses descendants n'ont-ils pas suivi sa méthode? Richelieu & ses créatures avoient tout publiquement qu'il est impossible d'en trouver une meilleure. Louis XIII. & son fils ont fait plus de conquêtes au dehors que Henri : la France n'en est ni plus heureuse ni plus florissante.

Le but principal de la convocation d'une assemblée de Notables, c'est ordinairement d'y proposer & d'y faire confirmer ce que les Ministres ont déjà résolu, quand ils craignent de s'attirer la haine des grands Seigneurs en diminuant leur autorité ou du peuple, en ordonnant des levées extraordinaires de den-

1627.

1627. niers. Après que Richelieu eût pris ses précautions au regard de ce dernier article, il vint à l'autre, & fit en sorte que les Notables demandassent au Roi la démolition des Places qui n'étoient pas frontières, sous le prétexte spécieux qu'elles servoient uniquement d'azile aux mécontents, & que l'entretien de leurs garnisons coûtoit beaucoup au Roi. Le Duc de Guise Gouverneur de Provence, & le Maréchal de Créquy Lieutenant Général en Dauphiné, qui pénétroient le dessein secret de diminuer insensiblement la puissance des Gouverneurs de Province, crièrent contre l'entreprise du Cardinal de Richelieu. Mais il fallut céder & se taire. Les Parlemens jaloux du crédit du Gouverneur, & ordinairement brouillez avec lui, pressoient vivement la démolition des Places inutiles, sans que le Cardinal parût s'en mêler. Guise, Créquy, & les autres n'avoient pas même une raison apparente de gronder contre lui. Le Roi accordoit seulement ce que chaque Province demandoit avec instance. Quel défaut de prévoiance, quel aveuglement des Magistrats & du peuple! Ils ne voient pas, que la diminution de la puissance d'un Gouverneur de Province, le met hors d'état d'en soutenir les droits & la liberté, & qu'une Province incapable de faire la moindre résistance, est bien-tôt réduite à l'esclavage. Le Dauphiné, le Languedoc, la Provence, la Bretagne ont perdu peu à peu le reste de leurs

*Mémoires
pour servir
à l'Histoire
du Cardinal
de Richelieu.
1627.*

*Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.*

*Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 245.
246.*

leurs droits depuis le Cardinal de Richelieu. Si certaines Provinces conservent leurs Etats, ils n'ont plus d'autorité. Ces Assemblées servent tout au plus à exempter le peuple de quelques impôts extraordinaires. Encore les lui fait-on racheter par une somme considérable d'argent.

Le Maréchal de Bassompierre parla peu devant les Notables, quoi qu'il fût un des Présidens. Chacun opinait du bonnet à toutes les propositions faites de la part du Roi. Mais il harangua sur une chose assez particulière. Louis XIII. bâtissoit fort peu. Persuadé que son Peuple étoit déjà trop chargé, il retranchoit volontiers toutes les dépenses inutiles. On ne fait pourquoi Sa Majesté fit demander aux Notables, si elle cesseroit de bâtir jusqu'à ce que le bon ordre fût rétabli dans les finances. Ils applaudirent tous. Hacqueville Président au Parlement de Paris, ajouta seulement, qu'il falloit supplier Louis d'élever un mausolée à S. Denis pour le feu Roi, & le Magistrat offrit tout son bien si l'argent manquoit. *Messieurs,* dit alors Bassompierre avec beaucoup d'esprit & de finesse, *il ne reste aux derniers opinans d'une célèbre Compagnie, que de fortifier de leur suffrage & de leur approbation, un des sentimens agitez par les premiers qui ont donné leur avis. La matière est toujours épuisée avant que nous puissions parler. Cette raison jointe à mon incapacité, me feroit garder encore le silence, si*
mon

1627. mon devoir ne m'obligeoit de le rompre & de vous remontrer certaines choses qui me paroissent essentielles. Nous avons approuvé jusques à présent toutes les propositions que le Roi nous a envoyées. Il nous a consultez sur la démolition des Places qui sont dans le cœur du Roiaume, sur le retranchement des pensions, sur l'abolition des survivances, & sur plusieurs autres articles. Mais je ne sai si Sa Majesté ne nous veut point tendre un piège, & voir si la complaisance nous porte à suivre aveuglément ses pensées, lors qu'elle nous fait proposer encore le retranchement de ses dépenses en bâtimens. Quel peut être son dessein en nous interrogeant si elle s'abstiendra d'une chose qu'elle ne fait pas ? Le feu Roi auroit pu nous demander un pareil avis, & nous aurions eu raison de le lui donner. Il employoit des sommes immenses à bâtir. Le Roi son fils au contraire détruit & n'édifie pas. S. Jean d'Angeli, Clerac, Tonneins, Monheur, Negrepelisse, S. Antonin, & tant d'autres Places razées, démolies, brûlées, en sont une preuve convaincante. Ce Palais même où nous sommes à présent, marque assez que Sa Majesté n'a pas grande inclination à bâtir. Elle n'y a pas ajouté une seule pierre depuis la mort du feu Roi. En seize ans & plus on n'a fini aucun des ouvrages commencez. Ne craignons donc pas que Sa Majesté dépense trop d'argent en somptueux édifices. Voudrions-nous lui reprocher le chetif Château de Versailles ? Un simple Gentilhomme ne se vanteroit pas de l'avoir bâti.

C'étoit

C'étoit louer finement la modération de Louis XIII. Versailles, dit-on, ne lui coûta que cinquante mille écus. Encore fallut-il le tromper pour l'engager à contenter l'envie qu'il avoit de se faire là un lieu de rafraîchissement dans ses parties de chasse. On lui persuada que c'étoit l'argent de ce qu'on nomme *un pot de vin*, donné à l'adjudication d'une des Fermes générales. Avec quelle indignation ce Prince regarderoit-il maintenant les millions employez aux seuls travaux des fontaines de Versailles, & les sommes infinies dépensées en dorures, en marbre, en peintures, en statues, en eaux bourbeuses & puantes, en parterres, en jardins? Que diroit-il de cette masse informe & choquante de bâtimens, qui sera un monument éternel du luxe & du mauvais goût de celui qui l'a élevée? Quant au mausolée d'Henri IV. Bassompierre représenta que la Reine Mère se chargeoit du soin de le bâtir. Elle ne l'a pas fait. Peut-être que les disgraces des dernières années de sa vie l'en ont empêchée. Mais avant que de commencer son superbe Palais de Luxembourg, ne devoit-elle pas donner cette marque de sa reconnoissance à un époux, à qui elle étoit redevable d'une si grande élévation? Louis XIII. & son fils sont encore plus blâmables. C'est la chose du monde la plus indigne qu'ils n'aient pas donné une sépulture un peu raisonnable à un père qui leur a conquis un si beau Roiaume.

Soit

1627.
 Contesta-
 tion dans
 l'Assemblée
 sur la pro-
 position de
 défendre
 aux parti-
 culiers tout
 commerce
 avec les Mi-
 nistres des
 Princes
 étrangers.

*Mémoires
 pour servir
 à l'Histoire
 du Cardinal
 de Richelieu.
 1627.*

*Journal de
 Bassompier-
 re. Tom. II.*

*Vittorio Si-
 ri, Memorie
 Recondite.
 Tom. VI.
 Pag. 246.
 & 247.*

Soit que Richelieu fût chagrin de ce que l'Abbé Scaglia Ambassadeur de Savoie, & d'autres Ministres étrangers s'étoient intriguez contre lui avec les Seigneurs & les Dames de la Cour : soit qu'on voulût chagriner le Pape, dont le Cardinal Neveu sembloit se déclarer partisan d'Espagne, en acceptant la qualité de Protecteur des Roiaumes d'Arragon & de Portugal ; soit enfin que Richelieu cherchât à causer de l'embaras à la Cour de Rome, afin d'avoir occasion de se faire ensuite un mérite auprès du Pape ; on proposa dans l'assemblée des Notables de demander au Roi un règlement semblable à celui de la République de Venise, & de défendre à tous les particuliers de visiter les Ambassadeurs & les Ministres des Princes étrangers, de leur écrire, de conférer & de traiter avec eux en aucune manière. Les Prélats insistèrent que le Nonce fût du moins excepté. Le Pape, disoient-ils, est le Père commun de tous les Chrétiens. Quel scandale ne donneroit-on pas, en regardant celui qui le représente, comme le Ministre d'un autre Prince étranger ? Les remontrances des gens du Clergé ne furent pas plus écoutées que celles du Maréchal de Bassompierre, qui parla contre le règlement en général. On résolut que le Roi seroit supplié de défendre absolument & sans aucune exception de voir les Ministres des Princes étrangers, & d'entretenir commerce avec eux ; puisque le Nonce n'a nulle jurisdic-
 tion

dition spirituelle en France , & qu'il est 1627.
seulement envoyé pour les affaires parti-
culières que le Pape peut avoir auprès du
Roi. Le Cardinal Spada s'allarme à cet-
te nouvelle , & fait de grandes plaintes
aux Ministres d'Etat. Les Prélats de
concert avec lui , s'absentent de l'assem-
blée , & se rendent chez le Cardinal de la
Rochehouc à Sainte-Geneviève , dans
le dessein de concerter les mesures qu'ils
doivent prendre sur cet incident qui les
chagrine.

Ces Messieurs préparoient déjà des ré-
montrances au Roi , lors qu'on leur vint
dire de sa part , qu'il leur défendoit ces
assemblées particulières , qui ne pou-
voient lui être agréables , & que Sa Ma-
jesté avoit pour le Pape tous les égards
qu'il devoit raisonnablement souhaiter.
Les Ambassadeurs des Souverains étran-
gers se crièrent pas moins haut que le
Ministre d'Urbain. Ils menaçoient que
leurs maîtres en useroient de même au
regard de ceux que le Roi de France leur
enverroit. On fut surpris que l'Ambas-
sadeur de Venise fit du bruit comme les
autres , & quelques-uns lui objectèrent
la coutume de sa République. Il répon-
dit assez pertinemment que le Gouverne-
ment de Venise étant Aristocratique, plu-
sieurs personnes savent les secrets de l'E-
tat ; au lieu que dans une Monarchie , ils
ne sont connus que du Roi & de deux ou
trois Ministres. Le Vénitien conchuoit
de là que le Sénat avoit eu raison de pré-
venir

1627. venir de fort grands inconvéniens par la défense faite aux Nobles d'avoir aucune relation avec les Ministres des Princes étrangers ; & que le Roi n'avoit pas les mêmes choses à craindre, puisque les premières personnes de la Cour ignorent ce qui se passe au Conseil secret de Sa Majesté. L'affaire n'alla pas plus avant. Louis appaisa le vacarme, en imposant silence à l'Assemblée sur cet article.

L'Assemblée
des Notables
est congé-
diée.

*Mémoires
pour servir
à l'Histoire
du Cardinal
de Richelieu.
1627.*

*Histoire du
Ministère
du même.
1626.*

Elle finit le 24. Février, Gaston Duc d'Orleans conduisit lui-même les Notables à l'audience du Roi, qui les remercia de leurs bons avis, & promit d'en ordonner l'exécution. Peut-être en avoit-il le dessein. Je croi que Louis auroit volontiers soulagé son peuple, si le Cardinal de Richelieu avoit eu autant de droiture & de justice, que de lumière & d'habileté. Voici les principaux avis qui furent donnez à Sa Majesté ; d'observer certaines règles pour la levée & pour l'entretien des gens de guerre, en sorte que les paisans n'en fussent pas incommodés ; d'entretenir en tout temps deux corps d'armée de dix-huit mille hommes & de deux mille chevaux pour la seureté du repos public, & pour arrêter les entreprises des étrangers ; de régler la dépense de la maison du Roi & de celle des deux Reines selon l'ordre établi avant la mort d'Henri IV ; de suivre l'exemple de ce Prince, qui ne distribuoit pas plus de deux millions en pensions ; de faire démolir les Places éloignées des frontières ;
d'or-

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 621

d'ordonner l'observation de certains ré- 1627.
glemens pour le soulagement des pauvres *Mercur*
Gentilshommes, des Capitaines & des *François.*
soldats estropiez au service de Sa Majesté, 1627.
de punir sévèrement ceux qui entrepren-
dront de troubler le repos de l'Etat; d'ad-
mettre un certain nombre de Gentils-
hommes dans les Conseils du Roi, de
diminuer les tailles; de supprimer un
grand nombre d'Offices inutiles; de reti-
rer le domaine engagé en dédommageant
les acheteurs par des rentes au denier 14.
ou 16, d'établir un bon ordre dans l'ad-
ministration des finances; de faire fleurir
le commerce par mer & par terre; enfin
de ne permettre pas que les Charges subal-
ternes, tant civiles que militaires, qui
dépendent des Officiers de la Couronne,
soient distribuées par d'autres, que par
Sa Majesté. De tous ces conseils, Ri-
chelieu suivra fort ponctuellement ceux
qui l'accommoderont pour l'augmenta-
tion de sa puissance, & pour la diminu-
tion de celle des Princes, des Seigneurs,
des Officiers de la Couronne, & des
Gouverneurs de Province.

L'habile Ministre tâche d'en imposer au
peuple, en faisant publier au-plûtôt une
déclaration magnifique. Le Roi y pro-
teste que le but principal de ses actions;
c'est de réunir ses sujets dans la même
Religion, *par toutes les voies de douceur,*
d'amour, de patience, & de bons exem-
ples; qu'il ordonnera l'observation des
Canons & des Constitutions de l'Eglise;
qu'il

1627. qu'il maintiendra les Réformez dans la libre jouissance des graces accordées par les Edits & dans la possession de leurs biens & de leurs offices; qu'il rétablira les bonnes mœurs dans toutes les parties de l'Etat, & le bon ordre dans toutes les fonctions publiques; qu'il gratifiera la Noblesse de plusieurs privilèges; que les enfans des pauvres Gentilshommes seront élevez gratuitement; qu'il donnera les Emplois militaires à la Noblesse; qu'il obligera les Magistrats à rendre exactement la justice; qu'il aura soin de pourvoir à l'abondance & à la commodité du commerce; que les privilèges de ceux qui s'y adonnent, seront amplifiez; enfin que le peuple sera soulagé par la diminution des tailles. *Nous promettons en foi & parole de Roi, dit Louis, de le décharger de trois millions de livres dans les cinq années prochaines. Nous le ferions en une seule fois dès à présent, si nous pouvions augmenter notre revenu, comme nous le prétendons par le rachat de notre domaine & des droits aliénés sur nos tailles & gabelles. Nous déclarons ceci de tout notre Royaume, afin que nos intentions soient connues, & que tous nos sujets sachent le soin que nous prions de leur repos, de leurs commoditez, & de leur prospérité.* La multitude applaudit à Louis, & comble Richelieu de bénédictions. Mais les gens d'esprit rient de la mommerie, persuadés que bien loin de vouloir la Paix & de prévenir la rupture avec l'An-

l'Angleterre en appaisant le mécontentement des Réformez par quelque chose de réel & d'effectif ; le Cardinal demande la guerre & cherche à irriter les Réformez , afin d'avoir un prétexte de les ruiner & de prendre la Rochelle.

1627.

Il semble que la Noblesse conçût de plus grandes espérances que les autres ; soit que Richelieu lui promît des merveilles afin de la gagner ; soit qu'elle s'imaginât que Louis & son Ministre pensoient de bonne foi à la réformation des abus & des désordres du Gouvernement. Les Nobles de l'assemblée présentent une requête particulière au Roi, & lui remontrant vivement l'état pitoiable où la Noblesse de France étoit réduite. *Nous laissons, Sire, aux Historiens, dirent-ils, le soin d'expliquer les diverses sources de la Noblesse, l'ancienneté de la véritable qui procède du sang ; les dignitez & les privilèges dont elle jouissoit autrefois, & les services qu'elle a rendus à vos glorieux prédécesseurs. Le feu Roi votre père d'immortelle mémoire, a reconnu qu'après l'assistance de Dieu, & sa propre valeur, il étoit redevable de la conservation de sa Couronne au courage & à la fidélité de la Noblesse de France, les autres ordres s'étant laissez emporter à la révolte. Comme nous nous piquons plus de bien faire que de bien dire, nous n'emploierons pas ici les figures des Orateurs, pour émouvoir la compassion de Votre Majesté sur la décadence & sur la misère de la Noblesse. Nous*

1627. vous supplierons seulement, Sire, de considérer qu'elle ne fut jamais en un si pitoyable état. Nous voions les larmes aux yeux la pauvreté dont elle est accablée, l'oisiveté qui la rend vicieuse, & l'oppression qui la réduit au désespoir. Il en faut attribuer la cause à la mauvaise éducation des Gentilshommes, à leur mésalliance avec les roturiers, & à l'ambition déréglée de certains Nobles du siècle passé, qui a tellement diminué la bienveillance & augmenté la défiance des Rois, qu'ils ont cru devoir abaisser les Gentilshommes, élever le Tiers-Etat, & nous exclure des Charges & des Dignitez. Depuis ce temps-là, Sire, la Noblesse est entièrement déchue : elle n'a plus de part à l'administration de la justice ni des finances, & vos prédécesseurs l'ont exclue de leurs Conseils. Si Votre Majesté veut bien remédier à ce malheur, ce sera une action digne de sa prudence & de sa magnanimité. La plus noble partie de l'Etat & la plus nécessaire à l'augmentation des victoires que vous méditez de remporter sur vos ennemis, aura été relevée de sa chute, garantie de la ruine dont elle est menacée, & rétablie dans son ancienne splendeur.

Telle étoit la déplorable condition de la Noblesse Françoisse au temps dont j'écris l'histoire, de l'aveu des Gentilshommes de l'assemblée des Notables. Louis XIII. & son fils ont négligé de rétablir un ordre si nécessaire à la conservation d'un grand Roiaume : de là vient que la
déca-

décadence de la Noblesse François est maintenant beaucoup plus digne de compassion que sous le règne précédent. *Le Ban & l'arrière-Ban* faisoient autrefois la force principale de la France. C'étoit la ressource la plus sûre après la perte d'une bataille, ou dans l'irruption imprévue d'un ennemi formidable. On se moque aujourd'hui d'une pareille convocation. Les Gentilshommes conduits par le Senechal ou par le Bailli de la Province, paroissent la plus misérable de toutes les milices. La plupart n'ont ni armes ni chevaux. Nous les avons vû remontrer humblement leur pauvreté, pour se dispenser de servir l'Etat, comme leur naissance & leur profession les y obligent. Achéons de donner l'extrait de la requête présentée à Louis XIII.

On lui demande que les Gouvernemens, les Charges nobles de sa maison, & les Emplois militaires ne soient plus exposez en vente, ni rendus héréditaires par les survivances; qu'ils ne puissent être remplis que par des Gentilshommes; qu'on les préfère aux autres dans la distribution des Bénéfices, puisque leurs ancêtres les ont fondez, & que le tiers des Chanoines dans les Eglises Cathédrales ou Collégiales leur soit affecté; que les Demoiselles soient reçues sans argent dans les Monastères de fondation Royale, & que les Abbaies & les Prieurez se donnent à des Religieuses d'extraction noble; que la quatrième partie des régimens &

1627. des compagnies de cavalerie que le Roi entretient en temps de paix, soit remplie par des Gentilshommes; qu'on retranche le trop grand nombre de Colléges pour les sciences; que dans chaque Province il y en ait un où la jeune Noblesse puisse être élevée dans les exercices militaires & apprendre les choses dont la connoissance est nécessaire à un homme d'épée; que les enfans des Gentilshommes pauvres y soient instruits pour rien, que Sa Majesté nomme un certain nombre de Nobles plus savans & plus versez que les autres dans les affaires, qui aient voix délibérative dans les Parlemens; que le tiers des divers Conseils du Roi soit composé de Noblesse; qu'il plaise à Sa Majesté d'établir un conseil de guerre, où les Maréchaux de France, les principaux Officiers de la Couronne, & les plus expérimentez Capitaines du Roiaume soient appellez; que conformément aux anciennes Ordonnances aucun roturier ne puisse acquérir des fiefs & des terres, sous peine de la nullité du contract, à moins que Sa Majesté ne lui en accorde la permission; enfin que les Gentilshommes aient la liberté d'entrer dans le commerce sans décheoir de leurs priviléges.

La requête fut bien reçue. Mais on n'y aura pas plus d'égard qu'aux conseils donnez par tout le corps des Notables. La France fut ainsi leurrée pour la troisième fois sous le règne que je décris, de l'espérance d'une réformation des abus & des

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 627

es désordres du Gouvernement ; dans 1627.
 es Etats Généraux, dans l'Assemblée des
 Notables à Rothen, & dans celle des Tuil-
 leries à Paris. Louis XIV. y va plus ron-
 ement. Il ne se met pas seulement en
 eine d'amuser le peuple. Renfermé à
 Versailles où il s'occupe de ses vastes pro-
 jets, & de ce qui lui fait plaisir, le grand
 Monarque laisse gémir ses sujets sous une
 longue & cruelle oppression. Il croit ré-
 ner plus glorieusement qu'aucun de ses
 prédécesseurs ; pourvu que les lâches & im-
 itoiabes Ministres lui trouvent de quel-
 ue manière que ce soit, de quoi con-
 ter son luxe & son ambition.

Les habiles Politiques ne font, ou du Le Cardinal
 moins ne doivent rien faire sans quelque de Richelieu
 raison d'intérêt. Cependant il est sou- ménage la
 ent difficile de trouver le véritable motif Cour de
 e quelques-unes de leurs actions. Ri- Rome plus
 chelieu n'avoit pas trop ménagé la Cour qu'à l'ordi-
 e Rome depuis le commencement de naire
 on Ministère. Le Pape étoit mécontent
 e ses démarches dans l'affaire de la Val-
 line, dans la négociation avec le Légat
 arberin, dans la Paix donnée aux Ré-
 ormez, & dans les alliances conclues
 vec les Souverains Protestans. On trou- *Mémoires*
 oit fort étrange à Rome qu'un Cardinal pour servir
 puiât les censures de certains livres fai- à l'Histoire
 s par les Evêques de l'assemblée du Cler- du Cardinal
 é, & par les Docteurs de la Faculté de de Richelieu.
 aris, & que sous son Ministère les Ma- 1626.
 strats flétrissent sévèrement la doctrine
 nforme aux prétensions du Pape. Le

628 HISTOIRE DE

1627.
*Mercur
François.*
1626.

*Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 121.
122. &c.*

Cardinal Spada qui demeuroit toujours en qualité de Nonce à la Cour de France, jusques à ce qu'Urbain son maître obtint la satisfaction qu'il demandoit sur l'affaire de la Valteline, sur la censure du livre de Santarel, & sur les Arrêts du Parlement de Paris donnez en conséquence, Spada, dis-je, s'étoit continuellement brouillé avec Richelieu. Ces deux hommes ne pouvoient se parler sans aigreur, ni sans se dire réciproquement des choses désagréables & piquantes. Depuis la découverte des intrigues formées contre la trop grande puissance de Richelieu, il change tout à coup. C'est le plus zélé serviteur du Pape & le meilleur ami de Spada. Les deux Cardinaux s'entretiennent avec beaucoup de franchise en apparence: Richelieu fait confidence à Spada de ses affaires & de ses desseins; il prie le Ministre du Pape de lui rendre de bons offices auprès du Roi. D'où vient ce changement? Est-ce un effet de l'inconstance naturelle de l'esprit humain dont les plus grands hommes ont peine à se garantir, ou d'une certaine pusillanimité que Richelieu fit toujours paroître quand il croioit sa fortune ébranlée? Quelqu'intérêt secret le porte-t-il à ménager davantage la Cour de Rome? Craint-il qu'elle n'ait de l'influence dans les divers partis qui se forment contre lui, & que le Pape ne fasse insinuer à Marie de Médicis qu'elle doit abandonner un Ministre accusé d'agir ouvertement contre
les

les intérêts de l'Eglise & du S. Siège? 1627.
Attend-il enfin quelque faveur signalée de la part du Pape?

J'ai rapporté ci-dessus que Paul V. envoia extraordinairement le Chapeau & l'Anneau de Cardinal au Duc de Lerme, quoi qu'il soit ordonné par une Bulle expresse que tous les Cardinaux viendront les recevoir à Rome de la main du Pape, sans aucune distinction de qualité. Les Borghéses firent une exception en faveur du Duc de Lerme, sous prétexte qu'étant chargé de l'administration des affaires de la Monarchie d'Espagne, il ne pouvoit abandonner le Roi son maître. Richelieu qui ne se croioit ni moins important, ni moins nécessaire que Lerme, se flatte qu'Urbain VIII. n'osera refuser au premier Ministre de France, une faveur que Paul V. accorda de lui-même à celui d'Espagne. Le Cardinal en parle à Spada. Mais l'Italien rend la chose difficile, que Richelieu le prie de n'en rien écrire à Rome, & paroît se désister de sa prétension. Si ce fut sincèrement, ou non, Dieu le fait. On trouve seulement que depuis ce temps-là, Richelieu promettoit des merveilles à la Cour de Rome. *Le Pape a fort à cœur*, dit-il un jour à Spada, *la révocation de la Censure du livre de Santarel faite en Sorbonne. Je veux lui donner cette satisfaction, sans que les gens du Parlement puissent crier contre moi sur cet article. Aions un peu de patience. En moins de deux ans il y aura de si grands changemens*

1627. *mens en France que vous ne la reconnôtrez plus. Les Huguenots seront abattus, on diminuera les impôts pour contenter le peuple : & ces Magistrats qui font aujourd'hui tant de bruit, se trouveront fort attrappez.* Spada écoutoit cela comme des rodomontades.. Mais Richelieu entreprit de le convaincre qu'il sauroit bien arrêter le Parlement de Paris le plus redoutable de tous & lui imposer silence, quand il seroit question d'obliger le Pape. A la vûe de l'assemblée des Notables, où étoient les premiers Présidens & les Procureurs Généraux de tous les Parlemens du Roiaume, le Cardinal entreprend de faire révoquer la Censure du livre de Santarel, malgré la forte opposition qu'il prévoit de la part des Magistrats. C'est l'affaire dont je dois parler maintenant.

Urbain étoit si choqué de la manière dont le livre de Santarel fut flétri en Sorbonne, & de ce que le Parlement de Paris prétendoit contraindre les Jesuites à enseigner conformément aux anciens dogmes de l'Université de Paris, qu'il menaça de fulminer contre les Docteurs de Sorbonne & contre les Magistrats. Comme tout cela pouvoit causer un grand éclat, & peut-être une rupture ouverte entre la Cour de Rome & la France, Richelieu qui ménage le Pape, empêche premièrement que tout le corps de l'Université de Paris, ne publie un decret proposé, en conséquence de la cen-
sure

furé de la Faculté de Théologie contre la doctrine de Santarel. Le Cardinal de Marquemont eut ordre de dire au Pape, que s'il vouloit faire renouveler je ne sai quel decret de l'Inquisition contre ceux qui enseignent qu'il est permis d'attenter à la vie d'un Prince pros crit par le Pape, & que ses sujets peuvent alors se soulever légitimement contre lui, on se contenteroit de cette procédure en France, & que le Roi feroit révoquer la censure de Sorbonne, & les Arrêts du Parlement, dès que la vie & la souveraine puissance de Sa Majesté seroient mises à couvert. Mais ce decret ne se trouvoit point dans les archives de l'Inquisition. Et comment ce tribunal auroit-il condamné des dogmes si communément enseignez dans les Ecoles au delà des Monts ? 1627.

Puis qu'Urbain offroit de renouveler la publication du decret, en cas qu'on en produisit un exemplaire, rien ne l'empêchoit d'ordonner que l'Inquisition en fit un conforme aux demandes du Roi de France. Mais quoi que le Pape grondât contre les Jesuites, qui lui cau soient de l'embaras par des livres publiez à contretems, il n'avoit garde de souffrir que son Inquisition flétrit des senti mens avantageux à ses prétensions, & soutenus par ses prédécesseurs. La con décondance d'Urbain alla seulement jusques à faire des réprimandes au Supérieur Général des Jesuites, & à défen-

1627. dre à celui qu'on appelle à Rome le *Maître du Sacré Palais*, c'est-à-dire au principal Théologien du Pape, de permettre l'impression & le débit de livres semblables à celui de Santarel. Si les *Jesuites* obéissent au Pape & à leur *Général*, disoit l'année précédente Marquemont à Richelieu, le *Parlement* n'aura plus d'*Arrêts* à donner contre les *Auteurs de la Société* sur la puissance du Pape & des Rois. Sa Sainteté a fait savoir au *Général des Jesuites* qu'il prenne bien garde que telles questions ne soient plus agitées de vive voix, ni par écrit. Elle a commandé encore au *Maître du Sacré Palais*, qui a tout pouvoir sur l'impression des livres à Rome, & sur l'approbation de ceux qui viennent du dehors, de ne permettre plus qu'ici, ni ailleurs, on imprime rien sur cette matière. Le Pape paroît desapprouver véritablement la témérité de ces *Ecrivains imprudens*. Il a donné des ordres si précis & si rigoureux, que le *Général des Jesuites*, ses *Assistans*, & les autres en sont extrêmement mortifiés. Ils se souviendront long-temps de cette affaire.

Pendant que ceci se ménageoit à Rome, Spada & Richelieu pensoient aux moyens de contenter le Pape. Les deux Cardinaux convinrent que le P. de Berulle Supérieur Général des Prêtres de l'Oratoire en France, chercheroit les expédiens les plus faciles, & qu'il négocieroit secrètement avec les Docteurs de Sorbon-

Sorbonne plus dévoüez que les autres à la Cour de Rome. Je ne fai quelle spiritualité raffinée & mal-entendue inspiroit à Berulle un zèle ardent pour un Evêque qu'il lui plaisoit de regarder comme le Vicaire de Jesus-Christ. Mais cette dévotion n'étoit-elle point mêlée de quelques sentimens secrets d'ambition ? Les dévots n'en sont guères plus exempts que les autres. Berulle avoit la nomination de France pour la première promotion de Cardinaux. Marie de Médicis la lui avoit obtenue, & il reçut le Bonnet rouge vers la fin de l'an 1627. Le bon Père témoignoit un extrême éloignement de toutes les dignitez Ecclesiastiques. Mais étoit-il véritablement au dessus de la tentation du Cardinalat ? On en pourroit douter. Berulle servit si bien la Cour de Rome dans toutes les occasions, que le Pape le plaça volontiers dans son *Sacré Collège*. Après de sérieuses réflexions sur la manière dont le Roi peut honnêtement donner satisfaction au Pape, Berulle propose à Richelieu & à Spada d'engager les Docteurs de Sorbonne à révoquer leur Censure, sous prétexte de nullité, ou de quelque défaut de formalité, & à en faire une autre en termes généraux, sans spécifier aucune des propositions extraites du livre de Santarel.

L'expédient fut approuvé. Richelieu consentit même que les Docteurs de la maison de Sorbonne, où du Val grand

634 HISTOIRE DE

1627. ennemi des sentimens de Richer & Pensionnaire du Pape avoit un nombreux parti, lui écrivissent comme à leur Proviseur, c'est-à-dire à leur premier Supérieur, pour se plaindre des prétendues irrégularitez de la censure du livre de Santarel. Richelieu permit encore à Berulle d'insinuer aux principaux Docteurs de Sorbonne, que tout ce manège se faisoit de concert avec leur Proviseur. Le Cardinal conserva toujours cette qualité. On le regarde comme le second Fondateur de la Maison de Sorbonne. Il la rebâtit magnifiquement, & la superbe Chapelle qu'il y éleva lui fait encore beaucoup d'honneur. Berulle négocie si bien qu'il obtient une lettre signée de vingt-trois Docteurs, entre lesquels étoient le Syndic de la Faculté & le Grand Vicaire de l'Archevêque de Paris. Cette intrigue s'accorde-t-elle avec la droiture & la simplicité dont Berulle faisoit profession? Je ne sai si Messieurs de l'Oratoire approuveront que leur Instituteur se soit tant employé pour empêcher qu'une Doctrine que les plus sages & les plus éclairés d'entr'eux condamnent, ne demeurât solennellement flétrie par la Faculté de Paris. Ceux qu'on nous vante comme des Saints à canonizer, sont toujours hommes par quelque endroit.

Du Val &
les Docteurs
de son parti
en Sorbonne
font révo-

Le 2. jour de Janvier, Cospean Evêque de Nantes vient à l'assemblée de la Faculté de Paris avec une lettre de cachet du Roi. Elle ordonnoit l'enregistrement d'un

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 635

d'un certain Arrêt du Conseil de Sa Ma- 1627.
 jesté, pour arrêter les contestations exci- quer la cen-
 tées à l'occasion de la censure du livre de sure du li-
 Santarel, & pour empêcher l'exécution vre de San-
 d'un règlement fait touchant l'entrée & tarel.
 le nombre des Religieux aux assemblées
 de la Faculté. Le Prélat demande ensui-
 te aux Docteurs ce qu'ils pensent de la
 censure faite ci-devant du livre de Santa-
 rel, parce que Sa Majesté reçoit diver-
 ses plaintes sur la manière dont on y a
 procédé. Tous les Docteurs au nombre
 de soixante & huit, déclarent que le li-
 vre de Santarel est abominable & digne
 d'une sévère censure. Dix-huit approu- Mémoires
 vent celle qui a été publiée; & cinquante pour servir
 trient qu'elle fut dressée d'une manière à Histoire
 subreptice, & s'offrent d'en faire une au- du Cardinal
 tre, s'il plaît à Sa Majesté de leur envoyer de Richelieu.
 des lettres patentes pour cet effet. 1627.
 L'Evê-
 que de Nantes s'en retourne fort content,
 & porte au Roi la délibération des Doc- Mercure
 teurs. Le Parlement de Paris averti de ce François.
 qui se passe en Sorbonne, rend deux jours 1627.
 après un Arrêt qui confirme la censure
 de l'année précédente, & défend à tou- Vittorio Si-
 tes personnes de quelque qualité qu'elles ri, Memo-
 soient, d'écrire, ou de mettre en dispute rie Recondi-
 aucune proposition contraire, sous pei- te. Tom. VI.
 ne du crime de Léze-Majesté. Pag. 247.
 Le 13. du 248. Sc.
 même mois, le Roi dans son Conseil
 défend à la Faculté d'exécuter l'Arrêt
 du Parlement; & le 25. les Magistrats or-
 donnent que leur Arrêt sera ponctuelle-
 ment observé, défendent à qui que ce soit

1627. d'y contrevenir , & aux Docteurs de la Faculté de signer aucun acte contraire à la censure publiée ; commettent enfin deux Conseillers pour informer de ce qui s'est passé dans les dernières assemblées de la Faculté.

Les esprits s'échauffèrent si fort dans le Parlement , qu'on proposa d'aller en corps remontrer au Roi , que les deux Arrêts de son Conseil étoient contraires à la seureté de sa personne , & à l'indépendance souveraine de la Couronne. Louis refuse de recevoir de pareilles remontrances , & défend au Parlement de se mêler en aucune manière de l'affaire de la censure. Les Magistrats ne s'arrêtent pas encore. Le Jai Président au mortier se trouve à l'assemblée de la Faculté le premier jour de Février, exhorte les Docteurs à soutenir la censure, promet la protection du Parlement, & représente l'honneur que la Faculté se fera dans le monde , en s'opposant aux entreprises de ceux qui veulent diminuer l'autorité des Souverains, & étendre celle du Pape au delà de ses bornes légitimes. Le Magistrat déploya vainement son éloquence. Du Val & ses partisans appuyés de la Cour, lui déclarent en face qu'ils soutiendront toujours une doctrine contraire à celle de Richer. Le Roi irrité de la longue résistance du Parlement , mande à Verdun premier Président de venir au Louvre accompagné du Président le Jai , de quelques Conseillers , du Procureur

reur & des Avocats Généraux. On obéit, & Louis défend aux Magistrats sous peine de son indignation, en présence du Cardinal de la Rochefoucaut, de Marillac Garde des sceaux, du Maréchal de Schomberg, & de quelques Conseillers d'Etat, de se mêler davantage des affaires de la Sorbonne. *Simon*, ajoute Sa Majesté, *je saurai vous faire connoître que je suis le maître.* La Rochefoucaut & Marillac représentèrent ensuite aux Magistrats, qu'on ne prétendoit pas donner atteinte aux droits de l'Université, qu'on pensoit uniquement à faire dresser une censure dont le Pape ne pût pas s'offenser, & que le Roi avoit intérêt de le contenter. Ver-
 dun premier Président répond respectueusement que le Parlement n'a pas d'autre vûe que de pourvoir à la seureté de la personne du Roi, & à la conservation de sa souveraineté, & que les Magistrats demandent la permission de faire leurs très-humbles remontrances à Sa Majesté sur cette affaire. *Je ne veux plus que vous vous en mêliez*, repliqua brusquement Louis. *Si vous avez quelque chose à me remontrer, faites-le maintenant.* Sire, reprit le premier Président, nous n'en avons pas la commission. La Compagnie doit délibérer premièrement sur ce qu'il faut représenter à Vòtre Majesté. Et bien, dit le Roi, je vous défends de prendre connoissance de cette affaire. Mon Conseil n'a pas moins d'intérêt que vous à la seureté de ma personne & à la conservation de mon

538 HISTOIRE DE

1627. *autorité.* Le Parlement cède enfin. Du Val & ses partisans plus forts que les autres révoquent la censure du livre de Santarel, & en font une autre à leur manière.

C'est avec peine que je rapporte une si basse complaisance d'un puissant Roi, au regard de la Cour de Rome. Voici encore une aussi grande pauvreté. Le Conseil de France souhaitoit que pour assoupir entièrement ces contestations fâcheuses, le Pape publiât lui-même une condamnation authentique des propositions les plus énormes du livre de Santarel. Herbaut Secrétaire d'Etat en parle au Cardinal Spada de la part de Sa Majesté. Mais le Ministre de France reconnut que la chose n'étoit pas du goût des Italiens. Ils croioient se relâcher beaucoup en imposant silence à leurs Ecrivains sur les dogmes favoris de la Cour de Rome. Herbaut se plaignit ensuite de ce que le Cardinal Barberin avoit accepté la protection des Roiaumes d'Arragon & de Portugal. *C'est se déclarer partisan de la Couronne d'Espagne,* disoit le Secrétaire d'Etat, *Et lui donner trop d'avantage sur celle de France. Les neveux des Papes précédens ont été plus réservés. Aucun d'eux n'a pris un semblable titre depuis l'émulation Et la jalousie formée entre les deux Couronnes.* Spada répondit froidement qu'on ne devoit pas s'alarmer si fort de la démarche du Cardinal Barberin que la protection acceptée regardoit les affai-

affaires bénéficiales & non les politiques des Roiaumes particuliers d'Arragon & de Portugal ; enfin que le Pape étoit surpris que Béthune Ambassadeur de France en eût fait tant de bruit à Rome. *Le Roi , reprit Herbaut , est fort content de la conduite de M. de Béthune. Sa Majesté lui ordonneroit même de témoigner un plus grand ressentiment , si la chose étoit encore à faire. Mais puis qu'il n'y a plus de remède , on n'en dira rien. Les Espagnols tireroient trop d'avantage des plaintes que nous ferions. Je vous déclare seulement , Monsieur , de la part du Roi , que si M. le Cardinal Barberin témoigne encore par quelque nouvelle démarche, un plus grand attachement à la Couronne d'Espagne qu'à celle de France , Sa Majesté défendra étroitement à ses Ambassadeurs de le regarder comme neveu du Pape , & de lui communiquer aucune affaire. J'admire l'adresse des Papes & de leurs neveux. Ils ne sont pas trop blâmables de savoir se faire ainsi rechercher par les plus puissans Monarques, & de leur donner de la jalousie, dès qu'un Cardinal Neveu semble être plus favorable à l'un qu'à l'autre. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus ridicule & la plus extravagante , que les Princes se fassent une grande affaire d'engager un Cardinal à prendre la protection de leurs Etats ; & qu'un Roi de France croie recevoir un affront , si le neveu d'un Evêque se déclare plus pour le Roi d'Espagne que pour lui ?*

1627.
Mort du
premier
Président
de Verdun.

*Mercurus
Francois.*
1627.

*Gramond ,
Historiarum
Gallia
Lib. XVI.*

Nicolas de Verdun premier Président au Parlement de Paris, ne survécut pas long-temps à la mortification que le Cardinal de Richelieu fit recevoir à cette illustre Compagnie dans l'affaire de la censure. Le Magistrat mourut le 16 Mars. On louë sa douceur, son intégrité, son affection aux lettres, & sa bonté pour les habiles gens. Il borna son ambition à remplir exactement les devoirs de sa Charge, & ne se mit pas en peine d'obtenir de nouvelles gratifications de la Cour. Content d'une petite maison de campagne, où il alloit se délasser, Verdun n'acquiesça ni de grandes terres, ni des Seigneuries. Je ne sai si sa modestie ne lui fit point de tort dans l'esprit du monde qui juge du mérite, plutôt par un certain faste extérieur, que par les bonnes qualitez du cœur & de l'esprit. On dit que Verdun fut moins estimé à Paris qu'à Toulouse, où il fut d'abord premier Président. Je ne puis dire pourquoi. Car enfin, Verdun soutint toujours avec beaucoup de courage les droits de sa Compagnie & les libertez de l'Eglise Gallicane. Il ne perdit aucune occasion de parler librement en faveur du peuple. Les vœux du public furent partagez sur le choix de son successeur que le Roi différa long-temps. Les uns souhaitoient Hacqueville, les autres Bellièvre, ceux-ci Le Jai, & ceux-là de Mesmes, tous Présidens au mortier. Molé Procureur Général avoit encore ses partisans. Hacqueville fut enfin plus agréa-

LOUIS XIII LIV. XXIV. 641

agréable à la Cour. Le Roi le nomma 1627.
premier Président quelques mois, après la
mort de Verdun.

Les affaires du Cardinal de Richelieu Basse du
se trouvèrent dans une heureuse situa- Duc de Ven-
tion au commencement de cette année. dôme pour
Louis le considéroit plus que jamais. obtenir sa
Gaillon le ménageoit du moins en appa- liberté.
rence, l'Assemblée des Notables aprou-
voit ses projets & louoit son administra-
tion, le peuple lui applaudissoit, la Cour
de Rome étoit contente de sa conduite, &
ses ennemis déclarés ou secrets n'osoient
rien entreprendre contre lui. Une seule
chose sembloit manquer à son bonheur.
On murmuroit toujours contre les vio-
lences de l'année précédente, & sur tout
contre l'emprisonnement de César Duc
de Vendôme & d'Alexandre Grand Prieur
de France son frère. Les gens d'esprit *Vittorio*
demeuroient convaincus de la fausseté de *Siri, Memo-*
la prétendue conspiration contre la per- *rie Recondi-*
sonne du Roi, & il étoit à craindre que *te. Tom. VI.*
la Reine, le Duc d'Orleans & les autres *Pag. 211.*
personnes envelopées dans cette affaire *212. 251.*
par les artifices & par les calomnies du
Cardinal ne trouvassent enfin le moyen
de desabuser Louis. Le Duc de Vendôme *Lettre du*
las de sa prison fournit basement à Riche- *Duc d'Or-*
lieu de quoi confirmer le Roi dans sa pré- *leans au*
vention, & se disculper dans l'esprit de *Roi en*
ceux qui n'examinent les choses que su- *1631.*
perficiellement : & c'est toujours la plus
grande partie du monde.

La Duchesse d'Elbeuf sœur de César, &
d'Alexan-

1627. d'Alexandre ne vivoit pas extrêmement bien avec eux. La voilà qui fait l'affligée de la disgrâce de ses frères. Elle envoie au Grand Prieur un Gentilhomme, afin de lui persuader de révéler au Roi le secret de l'intrigue. C'étoit un nouvel artifice du Cardinal vers la fin de l'année dernière. *Madame la Duchesse d'Elbeuf*, dit le dissimulé Gentilhomme au Grand Prieur, *est extrêmement sensible à votre malheur. Elle fait tout ce que vous pouvez attendre d'une bonne sœur pour obtenir votre liberté. Mais on ne trouve qu'un seul moien de fléchir le Roi. Il vous accordera votre grâce, pourvu que vous lui dévouiez tout ce qui s'est passé. Au reste, Monsieur, je vous prie de croire que je ne ressemble ni au Commandeur de Valencé, ni au Comte de Louvigni, qui ont trahi Chalais. Je suis homme d'honneur, & je n'ai point d'autre vûe que de vous servir. Je vous suis obligé*, répond Alexandre, *soiez aussi persuadé que je suis un autre homme que Chalais. Il est facile de dire au Roi le véritable secret de l'intrigue. Le Gentilhomme presse le Grand Prieur de révéler les mesures prises pour se défaire du Roi, les propositions du mariage de la Reine avec le Duc d'Orleans, de nommer les personnes de la Cour qui sont entrées dans le complot, & les étrangers qui furent de la confidence. Chalais a dit quelque chose, ajoute le Gentilhomme; & Madame de Chevreuse a déclaré d'autres circonstances. Mais il n'y a personne au monde*
qui

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 643

qui en sache plus que vous. Alexandre proteste qu'il n'a jamais entendu parler d'un si noir complot ; & que ce détestable attentat ne lui est jamais venu dans l'esprit. Il est vrai, poursuit-il, que j'ai tenté d'empêcher que Monsieur n'épousât Mademoiselle de Montpensier. Je ne croiois pas l'affaire avantageuse au Roi & à l'Etat. L'intérêt particulier de nôtre Maison demandoit encore qu'elle ne se conclût pas. Mais je n'y ai point employé d'autres moyens que ceux dont le Roi s'est servi lui-même quand il l'a traversée. Le Gentilhomme demande au Grand Prieur, s'il n'a pas conseillé au Duc d'Orleans de se retirer à Sedan ou à Mets, & Alexandre le nie. Celui qui avoit soin de le garder à Vincennes étant entré dans la chambre, je parlois à M. le Grand Prieur, dit le Gentilhomme, de ce qu'il peut faire pour obtenir sa liberté. Il avouë qu'il s'est intrigué pour traverser le mariage de Monsieur, qu'il est entré dans les cabales qui ont tant fait de bruit, & que le projet auroit réussi, en cas que Monsieur se fût retiré à Mets ou bien à Sedan. Alexandre se met en colère, reproche au Gentilhomme sa perfidie, répète ce qu'il a véritablement dit, & donne mille démentis à l'Emissaire du Cardinal de Richelieu. Il est fâcheux, Monsieur, replique le traître sans s'émouvoir, que vous ne vouliez pas vous aider en cette occasion, & que vous refusiez la grace que le Roi vous offre. Pour moi je ne puis rien faire de plus pour vôtre service.

1627.

On

1627.

On proposa la même chose au Duc de Vendôme, & il répondit comme son frère. Quelques jours après César demande à se confesser, & prie qu'on lui envoie le P. de Berulle. Je ne sai pour-quoi on le refusa. Richelieu craignoit-il la droiture de Berulle ? Se défoit-on d'un homme dont la Communauté naissante avoit des obligations au Duc de Vendôme ? Quoi qu'il en soit, on envoie à sa place un Religieux Feuillant à Vincennes. César se confesse & demande la communion. Le Feuillant dit la Messe dans la Chapelle du Château, & le Commandant y assiste avec quelques soldats. Avant que de communier, le Duc atteste Jesus-Christ qu'il regarde comme présent dans l'Hostie que le Prêtre tient entre ses mains, & jure sur sa damnation, qu'il n'a rien fait de ce qu'on lui impute contre le service du Roi & contre le bien de l'Etat. Le Prêtre & le Commandant du Château tâchent d'interrompre César dont le long discours ne leur plaisoit pas. *Je veux, dit-il alors, publier la vérité. Puis qu'il ne m'est pas permis de la dire moi-même au Roi, je conjure ceux qui m'entendent de lui rapporter les protestations que je fais.*

Il s'en falloit beaucoup que le Duc de Vendôme n'eût autant d'esprit & de fermeté que le Grand Prieur son frère. Sept ou huit mois de prison l'abattent, & il accepte la proposition que la Duchesse d'Elbeuf lui fait de concert avec Richelieu,

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 645

lieu, de se démettre du Gouvernement de Bretagne, & de donner par écrit une confession de ses fautes, moyennant quoi il obtiendra sa grace du Roi. On reçoit la démission de César : mais on lui renvoie son écrit, sous prétexte, qu'il n'est pas assez ample, & que le Roi a en main de quoi convaincre le Duc de plusieurs crimes qu'il n'avouë pas. Après avoir fourni lui-même de quoi se faire condamner, César ne peut plus reculer. Il donne une confession plus circonstanciée au Roi, demande pardon à Sa Majesté, & se soumet à recevoir une abolition par laquelle on lui fait grace de la vie, & de la jouissance de ses biens. Pour ce qui est de la liberté, Louis promet seulement de l'accorder, quand il le trouvera bon. La Duchesse de Vendôme & les domestiques de César eurent alors la permission de l'aller voir à Vincennes. Le Grand Prieur plus constant que son frère ne voulut rien dire contre sa conscience, & la rigueur de sa prison ne fut jamais capable de l'ébranler.

1627.

La réduction de la Rochelle & la ruine du parti Réformé manquoient encore à l'établissement parfait de l'autorité du Cardinal de Richelieu au dedans du Roiaume, & de sa réputation au dehors. Il y pensoit jour & nuit. C'étoit le but de ses négociations dans les pais étrangers, & de ses délibérations dans le Conseil du Roi. On ménage l'Espagne, on évite autant qu'il est possible de rompre avec l'An-

Ligue secré-
te entre la
France &
l'Espagne
contre l'An-
gleterre.

1627. l'Angleterre , on renouvelle les traités faits avec les Etats Généraux des Provinces-Unies. Pour ce qui est des Princes Protestans d'Allemagne , on ne les craignoit pas. L'Empereur les occupoit assez. Il étoit seulement question d'empêcher que Ferdinand n'achevât de les subjuguier , pendant que Louis feroit la guerre à ses propres sujets. Mais quelque grandes que soient les précautions de Richelieu pour n'entrer pas en guerre ouverte avec le Roi d'Angleterre , il juge qu'il faudra enfin s'y résoudre. Le Cardinal donnoit lui-même occasion à la rupture , en ne dissimulant pas assez son chagrin contre le Duc de Buckingham. Plus ce Favori altier menace la Cour de France , plus Richelieu affecte de le braver & de lui témoigner du mépris. Louis & Charles entrent dans les passions de leurs Ministres. On s'aigrit tellement de part & d'autre , que ceux qui proposent des voies d'accommodement , désespèrent d'en venir à bout , à moins qu'un des deux Rois ne rabatte de sa fierté , & ne fasse les premières avances : & c'est de quoi ni Louis, ni Charles ne veulent pas entendre parler. Cependant les Anglois plus puissans sur mer prenoient les vaisseaux de France , & les enlevoient jusques dans les ports de Normandie & des autres Provinces maritimes. Le Duc Amiral d'Angleterre , insulte de tous côtes au Cardinal Grand-Maître & Surintendant du commerce & de la navigation de

*Vittorio
Siri, Memo-
rie Recondi-
te. Tom. VI.
Pag. 255.
256. &c.
283. 297.*

de France. Celui ci plus fin & plus habile ne perd point courage. Il travaille à mettre son maître en état de résister à la flotte qui s'équipe en Angleterre, & à prendre même la Rochelle malgré le secours que le Duc de Buckingham promet aux Réformez.

Cela ne se pouvoit sans une ligue avec quelque Puissance étrangère capable de fournir des vaisseaux à la France, ou de faire une diversion en attaquant l'Angleterre. Richelieu négocie à la Cour de Madrid. Charles avoit déclaré depuis quelque temps la guerre au Roi d'Espagne & celui-ci eût bien voulu se venger des insultes que les flotes d'Angleterre lui avoient faites à Cadix & ailleurs. Le Duc de Buckingham prévoit qu'une ligue avec l'Espagne, seroit la ressource de la France. C'est pourquoi, il faisoit proposer à Bruxelles une trêve pour plusieurs années. On offroit même de sa part d'y comprendre le Roi de Danemark & les Etats Généraux des Provinces-Unies. Mais Buckingham prenoit mal ses mesures. L'Empereur & le Roi d'Espagne n'avoient garde d'accepter une proposition qui empêchoit le premier de profiter des victoires remportées par ses Généraux dans la Basse-Saxe, & l'autre d'avancer ses conquêtes dans les Pais-Bas. Les Espagnols formèrent de grandes espérances depuis la prise de Breda, depuis la mort de Maurice Prince d'Orange, & depuis l'augmentation de la puissance de la Mai-
son

1627. son d'Autriche en Allemagne. C'étoit l'intérêt de l'Empereur & du Roi d'Espagne de faire en sorte que la France & l'Angleterre s'occupassent l'une contre l'autre, pendant que Ferdinand acheveroit de réduire les Protestans d'Allemagne, & que Pilippe attaqueroit les Provinces-Unies.

De là vient que le Comte Duc d'Olivarez écouta volontiers la proposition que le Cardinal de Richelieu faisoit au Marquis de Mirabel Ambassadeur d'Espagne par l'entremise de Berulle. Séduit par sa dévotion & par son zèle ardent contre ceux qu'il regardoit comme des hérétiques, le bon Père eut toujours le cœur autant Espagnol que François. Richelieu offroit une ligue entre les deux Couronnes contre celle d'Angleterre, en vertu de laquelle Louis & Philippe se fourniroient réciproquement des Vaisseaux & attaqueroient conjointement les Etats de Charles. Mirabel hésite quelque temps. Il craint que le Cardinal ne veuille lier les mains au Roi d'Espagne, empêcher qu'il ne s'accommode avec l'Angleterre, & réduire Charles effraié de l'union des deux Rois contre lui, & se jeter entre les bras de Louis & à lui accorder des conditions avantageuses. Mais Berulle représenta si vivement à Mirabel qu'il ne falloit pas perdre une si belle occasion d'affoiblir les Protestans, & de rétablir peut-être la Religion Romaine en Angleterre, que l'Ambassadeur promit d'agir
auprès

auprès du Comte Duc & d'appuyer la proposition. Le Conseil de Madrid la vouloit rejeter : Olivarez l'emporta. Les Ministres de Philippe se désoient de Richelieu. On avoit peur qu'il ne jouât à l'Espagne, lors qu'elle seroit bien engagée contre l'Angleterre, le même tour qu'il venoit de jouer à la République de Venise & au Duc de Savoie dans l'affaire de la Valteline & de Genes. La ligue fut conclue fort secrètement entre les deux Couronnes. Les Espagnols promettoient des merveilles. Ils devoient attaquer l'Angleterre & l'Irlande avec cinquante Vaisseaux de guerre. Mais on reconnut bien-tôt qu'ils ne pensoient qu'à donner de l'occupation à Louis & à Charles, pendant que Philippe & Ferdinand travailleroient de concert à l'agrandissement de leur Maison.

Richelieu voulut que les Etats Géné-^{Traité de la} raux des Provinces-Unies s'expliquassent^{France avec} avant la rupture de l'Angleterre avec la^{les Etats} France. L'Ambassadeur de Louis à la^{Généraux} Haye eut ordre de leur demander, com-^{des Provin-} ment ils en useroient en cas qu'elle arri-^{ces-Unies.} vât, & de les menacer que le Roi rappellerait ses troupes qui étoient à leur service, s'ils refusoient de donner une réponse positive. Les Etats promirent de garder une parfaite neutralité entre les deux Couronnes. C'est tout ce qu'on pouvoit raisonnablement exiger d'eux. Peu de temps après Louis conclut un nouveau traité

1627. d'alliance avec les Provinces-Unies. Il
Vittorio Si- s'engageoit à donner tous les ans un mil-
ri, Memorie lion de livres aux Etats Généraux, & ils
Recondite. promettoient de secourir la France de
Tom. VI. leurs forces maritimes contre qui que ce
Pag. 152. fût, excepté le Roi d'Angleterre, de de-
153. 183. meurer neutres entre Louis & Charles, &
184. de ne faire aucun traité de trêve, ou de
 paix avec l'Espagne, sans en avertir Sa
 Majesté Très-Chrétienne trois mois aupa-
 ravant, ni sans avoir obtenu son consen-
 tement. En cas de contravention de la
 part des Etats Généraux, ils s'obligeoient
 à rendre l'argent qu'ils auroient reçu du
 Roi, & il pouvoit rappeler ses troupes
 qui seroient à leur service. Voilà comme
 le Cardinal de Richelieu se servit habile-
 ment de la nécessité des affaires des Pro-
 vinces-Unies, afin de les engager à fournir
 de quoi réduire la Rochelle & ruiner ceux
 de leur Religion en France.

Mirabel Ambassadeur d'Espagne se plai-
 gnit de ce que Louis renouvelloit son al-
 liance avec des sujets rebelles à la Cou-
 ronne d'Espagne, dans le temps même
 qu'il demandoit le secours & l'amitié de
 Philippe. On appaisa l'Espagnol, en lui
 représentant que le traité avec les Etats
 Généraux étoit avantageux au Roi son
 maître, puis qu'ils s'obligeoient à n'aider
 point l'Angleterre. *Aiez patience jusques*
à ce que cette affaire soit finie, dit Richelieu
 à Mirabel, *Et vous verrez que nous sommes*
disposés à secourir le Roi Catholique contre
tous ses ennemis, sans en excepter les Pro-
vinces-

vinces-Unies. L'Ambassadeur des Etats 1627.
Généraux averti des espérances données
aux Espagnols se plaint à son tour, & Ri-
cheliu tâche de le contenter, en lui disant
le contraire de ce qu'il a promis au Mar-
quis de Mirabel. Ce qui passe dans le
commerce de la vie civile pour une four-
berie indigne & grossière, se nomme
dextérité dans les négociations entre les
Souverains.

Le Roi d'Angleterre cherchoit de son côté des alliez contre la France & pensoit à soutenir le parti Réformé, pendant que sa flotte feroit une décente sous la conduite du Duc de Buckingham. Charles Emmanuel Duc de Savoie promet de donner des troupes au Comte de Soissons pour entrer dans le Dauphiné, & d'attaquer encore la Provence. Le Duc de Lorraine animé par la Duchesse de Chevreuse retirée à Nanci, se dispose à faire irruption en France avec ses troupes & celles que l'Empereur irrité des intrigues du Cardinal de Richelieu en Allemagne, doit envoyer. Rohan s'étoit déjà engagé à prendre les armes dès que les Anglois seroient en France. Afin de mieux concerter ces diverses entreprises, Buckingham envoie Montaigu son confident en Lorraine, en France, & en Savoie. Le Lorrain donne sa parole d'agir dès que les troupes d'Angleterre feront débarquées en France. Le Duc de Rohan persiste dans la même résolution, & cependant il entretient le mécontentement des

Négocia-
tions du
Roi d'An-
gleterre en
Savoie, en
Lorraine, &
dans le parti
Réformé.

*Mémoires
de Rohan.
Liv. IV.
Histoire du
Ministère du
Cardinal de
Richelieu.*

1627. Réformez en Languedoc & dans les Cévennes. Le Savoïard parle sur le même ton. Jamais on ne vid un plus beau projet que celui de Buckingham. Le Roi mon maître, dit Montaigu au Duc de Rohan, mettra trente mille hommes sur trois flotes différentes. L'une viendra du côté de la Rochelle, l'autre en Guienne, & la troisième en Normandie. On débarquera dix mille hommes dans chacun de ces trois endroits, & nous prétendons fermer les embouchures de la Seine, de la Loire, & de la Garonne. On vous prie, Monsieur, de vous tenir prêt à joindre avec un bon corps de Réformez, les troupes d'Angleterre qui doivent descendre par la rivière de Bourdeaux. La chose étoit faisable. Si le Duc de Buckingham eût bien exécuté son dessein, la France attaquée par tant d'endroits & remplie de mécontents, n'auroit pû résister. Le Cardinal de Richelieu informé des différens voyages de Montaigu, soupçonne que cet Agent secret de Buckingham, trame quelque chose d'important. On le fait suivre longtemps, & il est enfin arrêté au mois de Septembre. C'étoit un peu tard. Les Anglois avoient déjà mis pied à terre dans l'Isle de Ré. Mais Buckingham exécutoit si mal ce qu'il avoit promis, que ni le Duc de Lorraine, ni celui de Savoie ne se pressoient pas de se déclarer. De manière que le Roi de France fut encore assez tôt averti de l'intrigue. On la découvrit dans les papiers de Montaigu. Il fut trans-

*Vittorio Siri, Memorie
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 283.*

*Nani, Historia Veneta.
Lib. VI.
1627.*

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 653

transféré à la Bastille, où Richelieu lui fit la peur entière. On le menaçoit de le traiter comme un émissaire envoyé pour soulever des sujets contre leur Souverain. Cependant il fut relâché à la sollicitation du Duc de Lorraine. Louis voulut bien lui donner cette satisfaction en attendant une occasion favorable de se venger. Je ne sai si la Duchesse de Chevreuse n'excitoit point le Lorrain à demander avec de si grandes instances l'élargissement d'un de ses rivaux. On dit que Montaigu augmenta le nombre des amans de cette nouvelle Circé qui enchantoit tous ceux qu'elle vouloit. 1627.

Charles Duc de Lorraine fut élevé à la Cour de France. Louis XIII. l'y traitoit avec beaucoup de distinction, & lui témoignoit une amitié particulière. Mais le Roi & le Duc devinrent depuis ennemis irréconciliables. On croit que les premières semences de cette division funeste à Charles furent jettées par la Duchesse de Chevreuse dont il étoit éperdûment amoureux. Le Cardinal de Richelieu qui se défioit de l'humeur remuante d'un Prince dévoué à sa plus dangereuse ennemie, résolut à la fin de l'année dernière de faire achever une Citadelle commencée à Verdun, afin de tenir le Lorrain un peu plus en bride. Le Duc prévoyoit le dessein du Cardinal, & pensoit à le traverser. L'Evêque de Verdun étoit un cadet de la Maison de Lorraine. Charles l'exhorte à s'opposer au bâtiment de la Citadelle, & 1627.

Le Duc de Lorraine vient à Paris.

Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu. 1626.

654 HISTOIRE DE

1627.
*Mémoires
de Beauval.
Liv. I.*

*Mercur
François.
1626.*

*Vittorio
Siri, Memo-
rie Recondi-
te. Tom. VI.
Pag. 255.
256.*

delle, sous prétexte qu'on l'élève sur les ruines de quelques Eglises démolies exprès. Le Prélat publia un Monitoire le dernier jour de l'année précédente, par lequel il défendoit sous peine d'excommunication de continuer l'édifice. Les Magistrats de Verdun font incontinent arracher les Monitoires affichez par ordre de l'Evêque, & rendant une Ordonnance contraire au nom du Roi. Le Prélat fulmine une excommunication dans les formes contre le premier Magistrat de la Ville: & après avoir laissé des ordres à ses Grands Vicaires pour la conservation de sa Jurisdiction spirituelle, il se retire promptement à Cologne. C'est un article des libertez de l'Eglise Gallicane, qu'aucun Officier du Roi ne peut être excommunié, quand il fait les fonctions de sa Charge. Le Tribunal souverain des trois Evêchez de Lorraine déclare l'excommunication abusive & scandaleuse, ordonne que les exemplaires en soient lacez & brûlez par la main du bourreau, que le temporel de l'Evêque soit saisi, & que cependant il paiera dix mille livres d'amende.

Le Duc de Lorraine se plaignit amèrement de la procédure contre l'Evêque son parent. Une autre chose chagrinoit Charles. Le Duché de Bar est un fief de la Couronne de France. Louis se plaignoit de ce que le Duc s'en étoit mis en possession, sans attendre que Sa Majesté l'en eût investi, de ce qu'il entreprenoit de chan-

changer la nature du fief en le déclarant masculin de sa propre autorité, quoi que les femmes fussent capables de le posséder, & de ce que dans les actes publics, il se qualifioit seul Duc de Bar, sans faire mention de la Duchesse Nicole son épouse, fille & héritière légitime d'Henri dernier Duc de Lorraine & de Bar. Sous prétexte de terminer cette affaire avec le Roi, aussi-bien que celle de l'Evêque de Verdun, Charles prend la résolution d'aller à Paris. L'envie d'examiner de près la situation présente de la Cour de France, & d'y former quelque intrigue secrète avec le Duc d'Orleans & les Seigneurs mécontents du Cardinal de Richelieu, n'étoit-elle point le véritable motif du voyage? Charles avoit déjà pris des engagements avec le Roi d'Angleterre & le Duc de Savoie. Quoi qu'il en soit, on ne veut point le voir à Paris. Marillac Gouverneur de Verdun reçoit ordre d'aller promptement à Nanci, & de le détourner de son dessein. Mais Charles avoit déjà pris la poste, & Marillac le rencontre à une journée de Paris. Il y arrive *incognito*, & loge chez le Duc de Chevreuse qui l'accompagnoit depuis Nanci.

On ne fait pas bien s'il négocia secrètement quelque chose avec les mécontents. Charles parut seulement s'employer en faveur de l'Evêque de Verdun, & demander l'Investiture du Duché de Bar, après en avoir fait hommage au Roi.

1627. On ne voulut la lui accorder qu'en qualité d'époux de la Duchesse héritière légitime de son père. De manière que Charles résolut de s'en aller au plutôt. Le dissimulé Prince affecta de témoigner un grand désir de conserver les bonnes grâces du Roi, & le surprit par un compliment auquel Sa Majesté n'étoit point préparée. Sire, dit Charles d'un air libre & respectueux, *trouvez bon que je vous prie de me déclarer, si vous voulez me regarder comme votre serviteur & votre bon voisin. J'ai une si forte passion d'obtenir de vous cette grâce, que je suis venu vous la demander moi-même. Je me réglerai désormais sur ce que vous voudrez bien me dire.* Le Roi répond en termes généraux & honnêtes qu'il veut vivre avec le Duc en bon parent & en bon ami. *Au reste, ajouta Louis, si nous avons quelque différend à terminer, nous nommerons des Commissaires de part & d'autre afin de les ajuster.* Gaston Duc d'Orleans refusa de donner le pas chez lui au Duc de Lorraine. Il s'en plaignit hautement, & il ne voulut plus rendre visite au frère du Roi. Le Duc de Bellegarde les aiant invitez l'un & l'autre à dîner, on leur prépara deux sièges égaux. Mais Gaston affecte de se mettre sur un pliant parmi les autres Seigneurs sans aucune distinction, & Charles est obligé d'en faire autant. Le Duc d'Orleans fut blâmé d'en avoir usé de la sorte.

Fran-

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 657

François de Montmorenci Comte de Bouteville s'étoit rendu fameux par ses duels avec différentes personnes. La fausse bravoure de ce Seigneur alloit jusques à la fureur & à la brutalité. Pontgibaut cadet de la Maison du Lude étant sur le point de communier le jour de Pâques, Bouteville l'envoie appeller, & l'oblige à se battre contre lui. Le Comte de Torigni de la Maison de Matignon fut tué par Bouteville dans un autre duel. Enfin Bouteville s'étant encore battu contre La Ferté, un de leurs seconds demeura sur la place. L'enragé duelliste fut alors contraint à sortir du Roiaume, pour éviter la peine ordonnée par les Loix. Louis irrité de ce que la Noblesse sembloit les mépriser ouvertement, vouloit qu'elles fussent désormais rigoureusement observées. Le Marquis de Beuvron de la Maison d'Harcourt s'étant mis en tête de venger la mort du Comte de Torigni, va chercher Bouteville à Bruxelles, afin de se battre contre lui. L'Archiduchesse Isabelle informée du dessein, ordonne au Marquis Spinola d'accommoder les deux Gentilshommes François, & ils se réconcilient en apparence. Beuvron aiant témoigné depuis qu'il n'étoit point satisfait, & qu'il vouloit voir Bouteville l'épée à la main, celui-ci résolut d'aller chercher l'autre à Paris. François de Rosmadec Comte des Chapelles avoit je ne fai quel différend avec le Marquis de Bussi de la Maison d'Amboise. Il demanda d'être le second de

1627.

Bouteville & des Chapelles sont condamnés à la mort pour s'être battus en duel.

Journal de Bassompierre. Tom. II.

Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu. 1627.

Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. X.

Mémoires anonymes sur les affaires du Duc d'Orléans.

658 HISTOIRE DE

1627. Bouteville son parent en cette occasion , persuadé que Beuvron prendroit pour second Bussi son bon ami. Sans avoir égard à la foiblesse que lui caufoit une assez longue maladie, Bussi voulut absolument être de la partie, & il fut tué par des Chapelles. Bouteville & Beuvron ne se firent point de mal. S'étant colletés, ils se demandèrent réciproquement la vie, parce qu'ils pouvoient se tuer également l'un l'autre avec le poignard. Ce fameux duel se fit en plein midi dans la place Royale de Paris. Bouteville l'avoit ainsi souhaité, comme pour braver le Roi qui refusoit aux instantes prières de l'Archiduchesse la grace de Bouteville.

*Mercur
Francois.
1627.*

*Gramond,
Historiarum
Gallia Lib.
XVI.*

Des Chapelles & lui négligèrent de s'enfuir avec assez de diligence en Lorraine. Fatiguez d'avoir couru la poste, ils s'arrêtent imprudemment une nuit à Vitri en Partois, dont Bussi étoit Gouverneur. Le Président de Mesmes que la mère de Bussi avoit épousé en secondes noces, envoioit après eux de divers côtez, avec des ordres précis du Roi aux Magistrats & aux Gouverneurs de s'assurer de leurs personnes. Un des gens du Président arrive à Vitri avant que Bouteville & des Chapelles en sortent. Il ne lui fut pas difficile de les faire prendre prisonniers en un lieu, où la mort de Bussi étoit extrêmement regrettée. Le Roi ordonna qu'ils fussent transferez à Paris, & que le Parlement travaillât, toutes autres affaires cessant, à l'instruction du

du Procès. Les deux Comtes, mais Bouteville sur tout, s'étoient fort attachez à Gaston Duc d'Orleans. Il projetta de les faire enlever avant qu'ils arrivassent à Paris. Le Roi averti du dessein de son frère, ordonna que l'escorte fût si bonne que personne n'osât l'attaquer. Bouteville & des Chapelles furent condamnez à la mort. Louis résolu à donner un exemple de sévérité pour arrêter enfin les duels toujours fréquens nonobstant la rigueur des Loix, demeure inexorable aux prières que le Prince & la Princesse de Condé, les Ducs de Montmorenci, d'Angoulême, & de Ventadour lui font pour obtenir la grâce des criminels leurs parens, ou leurs alliez. Le Duc d'Orleans s'intéressa encore fortement en leur faveur. Il agit auprès du Roi & de la Reine Mère, sollicita le Cardinal de Richelieu, & se réduisit à demander que la peine de mort fût commuée en une prison perpétuelle. Bien loin d'avoir égard aux prières du Duc d'Orleans, on lui fit comprendre qu'elles faisoient plus de mal que de bien à ceux, pour lesquels il les emploioit. Nouvelle mortification, qui auroit porté Gaston à témoigner son mécontentement, si ses confidens ne l'en eussent détourné. Bouteville & des Chapelles eurent la tête tranchée dans la place de Grève à Paris. L'appareil fut extraordinaire, soit que le Roi voulût rendre la punition plus solennelle, soit qu'il craignût que les parens, ou les amis des criminels ne fissent quelque violence

1627. afin de les sauver. Ils moururent avec beaucoup de constance. Des Chapelles témoigna de la résignation & de la piété. Pour ce qui est de Bouteville, il semble qu'il y eut plus de cette insensibilité que les faux braves du monde affectent en pareille occasion, que de véritable Christianisme. La Comtesse de Bouteville accoucha peu de temps après d'un fils posthume. C'est celui qui a fait tant de bruit en nos jours sous le nom du Maréchal Duc de Luxembourg.

Conduite & occupations du Duc d'Orléans depuis son mariage.

Mémoires anonymes sur les affaires du Duc d'Orléans.

On fut extrêmement surpris à la Cour, que le Roi eût si peu d'égards pour le Duc d'Orléans. Depuis son mariage, Gaston sembloit renoncer à toutes les cabales & ne penser plus qu'au plaisir & aux divertissemens. Monpinson Gentilhomme de Normandie lui insinua un jour qu'il doit se ressentir des injustices faites au Maréchal d'Ornano, & aux deux Vendômes, l'assure que s'il veut se mettre à la tête d'un parti, plusieurs grands Seigneurs sont disposez à se déclarer, & que les secours étrangers ne lui manqueront pas. Bien loin d'accepter la proposition, le Duc d'Orléans se fait un mérite auprès du Roi, en lui découvrant les offres de Monpinson. Chose honteuse & indigne d'un Prince. Il est surprenant qu'après cela, Gaston ait encore trouvé des gens qui aient bien voulu le servir dans ses fréquens démêlez avec le Roi son frère. Monpinson fut mis à la Bastille ensuite de la révélation du Duc d'Orléans.

Comme

Comme cette affaire arriva vers le temps du voiage du Duc de Lorraine à Paris , il y a de l'apparence qu'il tâcha de lier une intrigue avec quelques Seigneurs, & qu'on tenta d'y faire entrer Gaston. Quoi qu'il en soit , ce Prince étoit alors uniquement occupé du jeu , & de quelques divertissemens , dont les uns n'étoient pas indignes d'une personne de son rang , & les autres lui convenoient fort mal. La Duchesse son épouse le ménageoit avec beaucoup d'adresse , & n'omettoit rien de ce qu'elle croioit capable de le gagner. Quand il avoit perdu son argent , elle lui donnoit de bonne grace une partie des sommes que les Administrateurs des revenus de la Maison de Montpensier , eurent la précaution de réserver pour les besoins extraordinaires de la Princeesse après son mariage. Cette complaisance la rendoit si agréable à Gaston, qu'elle prenoit beaucoup d'ascendant sur son esprit. Le Duc & la Duchesse de Guise faisoient donner de bonnes leçons à la Duchesse d'Orleans par l'Abbé de Foix leur créature. Il lui aprenoit les moïens de se rendre insensiblement la maîtresse. Puilaurens , le Président Le Coigneux & les autres confidens de Gaston qui craignoient la trop grande autorité de la Duchesse, la traversèrent autant qu'il leur fut possible, & obligèrent souvent leur maître à être plus réservé au regard de la Duchesse son épouse.

Il avoit du goût pour la Peinture &

1627. pour les beaux Arts; aimoit les tableaux exquis, les médailles & les antiques; & se plaisoit à s'entretenir d'une question de Politique ou de Morale. On dit que Gaston brilloit dans ces conversations, & qu'il y faisoit paroître beaucoup d'esprit & de pénétration. Je ne trouve pas à redire que les Princes se divertissent & se délassent; mais je voudrois que dans leurs plaisirs, ils observassent du moins les règles de la bienséance & de l'honnêteté. Gaston forma je ne sai quelle assemblée chez lui, qu'on appelloit *le Conseil de la Vauriennerie*. On y dressa le plan d'un ridicule Roiaume, dont on a eu honte de nous marquer le nom. C'étoit apparemment quelque obscenité. Le Duc en faisoit la carte; donnoit des noms aux Villes, aux Fleuves, aux Provinces & aux Officiers qu'il imaginoit. Sa Cour devoit ressembler, disoit-il, à celle de Narlingue, où *les Courtisans ne s'occupent qu'à des sottises*. Le Comte de Moret dernier fils naturel d'Henri IV. fut nommé Grand Prieur du Roiaume. L'Abbé de la Rivière, cet homme dont feu Mademoiselle d'Orleans fille ainée de Gaston disoit plaisamment, qu'il devoit savoir mieux que personne ce que valoit le Duc d'Orleans, puis qu'il l'avoit vendu tant de fois; la Rivière, dis-je, eut la charge de grand *Monacal* du Roiaume; & Patris connu dans le monde par quelques Poésies ingénieuses & par ses bons mots, fut fait Grand Vicaire de l'Abbé.

On

On dira peut-être que ces pauvretes ne doivent pas trouver leur place dans une Histoire sérieuse. Mais n'est-il point autant nécessaire de connoître les vains & honteux amusemens des Princes & des grands Seigneurs, que leurs actions éclatantes? Les Historiens les plus graves ont cru devoir apprendre au public les infamies secrètes de Tibère, de Neron, & de quelques autres Empereurs. Gaston aimoit encore à se déguiser, à courir le Bal dans Paris, & à chercher des aventures plaisantes & bizarres. La Duchesse d'Orleans n'en paroïssoit ni jalouse ni inquiète; soit qu'elle se crût sûre de la fidélité de son époux; soit qu'elle espérât de le ramener enfin avec un peu de complaisance, & de le gagner en ne s'opposant pas trop à ses inclinations & à ses divertissemens.

Le plaisir que Gaston goûtoit depuis son mariage fut bien-tôt troublé. La Duchesse d'Orleans accoucha d'une fille, & mourut quatre jours après. Le Duc en parut extrêmement affligé, on lui entendit dire qu'il ne méritoit pas d'avoir une épouse si vertueuse, & que Dieu la lui ôtoit pour le punir de ses péchez, dont il promettoit de se corriger. Ces bons sentimens ne lui dureront pas longtemps. Cependant il regretta sincèrement son épouse. Lorsque la Reine sa mère lui parla d'un second mariage, il la pria de ne le presser point sur cet article, parce que la perte étoit trop fraîche, & la dou-

1627.

Mort de la
Duchesse
d'Orleans
& ses suites.

Journal de
Bassompier-
re. Tom. II.

Mémoires
anonimes
sur les affai-
res du Duc
d'Orleans.

1627.
*Mercurus
Francois.*
1627.

*Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 263.
264. 265.*

sa douleur trop grande. Le Roi témoigna être touché de la mort de sa belle-sœur ; il ordonna qu'on lui fit des obseques Roiales. Mais le monde crut qu'il y avoit plus de dissimulation que de réalité dans la tristesse de Louis. Il étoit bien-aise de voir son frère veuf , & plus content encore de ce que la Duchesse d'Orleans n'avoit fait qu'une fille. Le mariage de Gaston lui avoit causé tant de chagrin , & la grossesse de sa belle-sœur lui donna de si grandes inquiétudes, qu'il résolut de ne s'exposer pas si-tôt aux mêmes inconvéniens. Louis pria Marie de Médicis de ne penser point encore à marier Gaston ; & les confidens du Duc furent avertis de la part du Roi que Sa Majesté desiroit qu'ils insinuaissent à leur maître , qu'il lui feroit plaisir d'éloigner pour un temps toutes les propositions d'un second mariage.

Louis s'efforçoit de contenter son frère par de grands témoignages d'affection. Mais le Duc d'Orleans ne pouvoit gagner sur lui-même d'y répondre de bonne grace. Il se souvenoit toujours des mortifications essuies depuis l'emprisonnement du Maréchal d'Ornano. Dès que Gaston avoit fait les complimens ordinaires au Roi , il le quittoit & alloit s'entretenir avec quelques Courtisans. Souvent il parut affecter de lui tourner le dos. Le Duc de Bellegarde l'avertissoit en vain d'avoir plus de complaisance pour un frère dont la fortune & le repos de sa
vie

vie dépendoient : Gaston ne vouloit ni surmonter son antipathie, ni dissimuler son chagrin. De peur que le veuvage ne lui fût trop rude, le Roi le convioit à prendre tous les divertissemens honnêtes, & le laissoit jouter autant qu'il lui plaisoit. On lui acheta la maison de Limours, & le Roi y ajouta quelques Seigneuries. Elle appartenoit au Cardinal de Richelieu qui ne demanda pas mieux que de s'en défaire. La situation lui paroissoit mal saine & désagréable. En effet Limours peut accommoder tout au plus un homme qui aime la Chasse. Gaston n'avoit pas grande inclination pour cet exercice. Mais il n'étoit pas fâché d'avoir un endroit à se retirer avec ses confidens.

Ils lui insinuent bien-tôt que si le Roi exige qu'il ne pense pas encore au mariage, cela ne l'engage point à la continence. Le Prince qui ne l'aimoit pas, s'abandonne à la débauche, & n'est pas même exempt de certains maux qui s'amassent avec les plus infames créatures. Le Roi & la Reine Mère lui en faisoient souvent des reproches. *C'est la faute, répondit-il en haussant la tête, de ceux qui ne veulent pas que je me remarie.* Le Jésuite Suffren s'épuisoit inutilement à lui donner de bons avis sur le chapitre de la chasteté. Gaston étoit insensible à toutes les raisons de conscience. Jamais on ne vid deux frères d'une humeur plus différente. Louis étoit bigot jusques au scrupule & extrêmement chaste : Gaston affectoit

1627. fectoit d'être libertin & débauché. Il y avoit quelque chose de singulier dans la dévotion de Louis. La vie déréglée de son frère lui faisoit une peine extrême ; & cependant il ne vouloit point entendre parler de le marier. Le religieux Roi aimoit mieux voir son héritier présomptif exposé au danger d'être éternellement malheureux , que de le mettre en état de devenir plus puissant & plus considéré en France. La Reine Mère se trouvoit étrangement embarrassée entre ses deux fils. Elle eut bien voulu marier le cadet, de peur que la débauche ne le rendit incapable d'avoir des enfans. Mais trouvant une répugnance presque insurmontable de la part du Roi , elle se contenta de recommander aux confidens du Duc d'Orleans, d'empêcher du moins qu'il ne coure indifféremment après toutes les femmes. Marie de Médicis leur témoigna même qu'elle ne seroit pas fâchée qu'on portât Gaston à prendre une maîtresse. Après une permission si positive, bien des gens se mirent en campagne pour contenter la Reine Mère. Un des principaux Officiers du Duc d'Orleans lie des parties de plaisir , & donne des fêtes où il invite plusieurs personnes jolies & capables d'inspirer de l'amour à son maître. Gaston s'apperçoit du piège , & se moque de celui qui veut lui faire prendre une maîtresse.

Nonobstant la prière de Louis à la Reine sa mère , de ne se mettre pas en peine de
de

de remarier si-tôt le Duc d'Orleans, elle ne laissa pas de faire des propositions. Le mariage de son second fils étoit d'une trop grande conséquence à l'Etat & à la conservation de la famille Roiale. Ferdinand II. Grand Duc de Toscane avoit deux sœurs Marguerite & Anne. La première étoit belle & agréable : l'autre laide & contrefaite. Marie de Médicis souhaitoit ardemment d'avoir une belle-fille de sa Maison. Mais le Grand Duc avoit promis Marguerite à Edouard Duc de Parme. Et Gaston bien informé de la laideur d'Anne, rejettoit une personne qu'on lui dépeignoit comme *un monstre*. La Reine Mère se met en tête de rompre les engagements pris avec le Duc de Parme, & demande le consentement de Louis pour le mariage du Duc d'Orleans avec la Princesse Marguerite. Le Roi n'ose le refuser de peur de chagriner trop sa mère. On fit quelques démarches afin d'obtenir le désistement d'Edouard & l'agrément du Grand Duc. Mais le premier demeura inflexible ; soit qu'il fût véritablement amoureux de Marguerite, soit que Louis de concert avec le Cardinal de Richelieu, fit insinuer au Duc de Parme, qu'on ne lui sauroit pas mauvais gré, s'il refusoit de céder Marguerite au Duc d'Orleans. Richelieu jaloux de son autorité, craignoit que celle de la Reine Mère ne devint trop grande, si le Duc d'Orleans épousoit une Princesse de la Maison de Médicis. C'est pour
quoi

1627. quoi le Cardinal traversa l'affaire sous main, autant qu'il lui fut possible.

La Reine Anne d'Autriche ne s'épargnoit pas en cette occasion. Bien-tôt consolée de la mort de sa belle-sœur, & fort contente de ce qu'elle ne laisse qu'une fille, Anne s'oppose au mariage de Gaston, & craint que la Reine Mère ne la néglige entièrement, & ne devienne maîtresse absoluë des volontez de ses deux fils, lorsque le cadet aura épousé une Princesse de Toscane. Je ne sai si Marie de Médicis ne commença point de s'apercevoir que le Cardinal de Richelieu uniquement occupé de l'établissement de sa fortune, oublioit déjà les intérêts de sa bienfaitrice, & ne pensoit plus qu'aux siens propres. Car enfin, peu de temps après la mort de la Duchesse d'Orleans, le Cardinal devint suspect à la Reine Mère. Marillac Garde des sceaux las de vivre dans une entière dépendance de Richelieu, augmente tellement la défiance & les soupçons de Marie de Médicis, qu'elle presse vivement la promotion du P. de Berulle au Cardinalat. Elle prétendoit en faire son principal Ministre, & l'opposer à Richelieu. Mais la partie n'étoit pas égale. Si l'un étoit plus droit & plus religieux; l'autre avoit plus de souplesse & plus de dextérité, qualitez infiniment supérieures à la dévotion & à la probité dans les intrigues de Cour. Richelieu pénétra le dessein de la Reine Mère, & ce fut seulement par façon qu'il s'em-

s'emploia en faveur du P. de Berulle à la Cour de Rome. Le dissimulé Prêlat s'imaginait que les lenteurs ordinaires des Papes dans une promotion de Cardinaux, lui laisseroient assez de temps pour traverser l'élevation du nouveau confident de Marie de Médicis. 1627.

La petite Cour du Duc d'Epéron en Broüilleries Guienne avoit presque les mêmes agitations & les mêmes vicissitudes que celle entre le Duc d'Epéron & le Parlement de Bourdeaux du Roi. Certaines broüilleries en trou- bloient la tranquillité; on y passoit de la joie à la tristesse. Le contentement que le Duc eut du mariage de la Princesse de Montpensier sa petite-nièce, fut mêlé de l'amertume que lui causèrent ses nouveaux démêlez avec le Parlement de Bourdeaux. L'Auteur de la vie d'Epéron semble embroüiller exprès une affaire qui ne fut ni honnête, ni avantageuse à son Héros. On nous raconte l'origine du différend tout autrement que les nouvelles publiques du temps; & quand on en vient au détail des circonstances, on passe légèrement, on s'explique en termes généraux sans rien approfondir. Voici ce que j'ai pû recueillir d'une affaire qui causa un grand vacarme en Guienne, & que la Cour eut beaucoup de peine à terminer. Le Duc aiant fait publier par les *Jurats* de la Ville de Bourdeaux l'Edit de la paix accordée aux Réformez l'année précédente, sans attendre qu'il fût vérifié au Parlement de Guienne, Minuelle premier *Jurat* fut destitué de sa Charge par les

1627. les Magistrats. Ils le condamnèrent encore à quinze cens livres d'amende, & les Collègues eurent ordre de comparoitre devant la Cour de Parlement, afin de recevoir les réprimandes qui leur seroient faites. Le Duc d'Epemon donne incontinent une Ordonnance, par laquelle il défend l'exécution de l'Arrêt du Parlement, confirme Minuëlle dans l'exercice de sa Charge, & se fonde sur je ne sai quel droit prétendu des Gouverneurs de la Province dans la publication des traites de paix. Le Parlement rend un Arrêt, condamne l'Ordonnance d'Epemon, & la traite d'attentat contre l'autorité du Roi commise aux Magistrats. Altier & opiniâtre dans toutes ses démarches, le Duc défend par une autre Ordonnance l'exécution du second Arrêt du Parlement. Et les Magistrats en aiant rendu un troisième, Epemon publie une nouvelle Ordonnance pour empêcher que Minuëlle ne soit privé de sa Charge, & que les *Jurats* n'assistent à la publication de la paix faite par l'autorité du Parlement.

Il est difficile que dans un démêlé si éclatant, on n'en vienne de part & d'autre aux invectives, & que les paroles ne soient suivies de voies de fait. Quelques domestiques du premier Président furent maltraitez ; on le menaça même personnellement. Les Magistrats ferment alors le Palais, & cessent de rendre la justice. Les amis & les serviteurs d'Epemon craignoient de tomber entre les mains du Par-

Parlement, & le Duc maltraitoit ceux qui se déclaroient contre lui. Plusieurs Arrêts demeurèrent sans force & sans exécution, parce que le Gouverneur refusoit d'appuyer les Magistrats de son autorité. Le Roi envoya Leon Brulat Conseiller d'Etat, afin d'arrêter le cours de ces désordres; & de travailler à l'accommodement du Gouverneur de Guienne avec le Parlement. Cette négociation donna plus de peine à Leon que celles de ses Ambassades précédentes. Les Magistrats demandoient une satisfaction dans les formes de la part du Duc, & il vouloit faire seulement un compliment d'honneur & de civilité. Les deux parties refusant de se relâcher de leurs prétensions, le Conseiller d'Etat s'en retourna sans rien conclure. Mais enfin les nouvelles de la flotte d'Angleterre équipée contre la France étant venues, le Roi voulut que le différend fût absolument terminé. Les Magistrats cèdent aux ordres précis de Sa Majesté qui ménage le Duc d'Epéron, tout puissant dans une Province où les Anglois projettent une décente. Le Cardinal de Sourdis Archevêque de Bourdeaux s'entremet de l'accommodement, & les Magistrats se contentent des complimens que le Duc d'Epéron offre de faire. Il vient au Parlement, & parle en termes honnêtes & civils. On lui répond de même sans faire aucune mention du passé.

Epéron se vengea l'année suivante & des Magistrats & de Marc Antoine de Gour-

1627. Gourgues premier Président, & son plus dangereux ennemi. Le Parlement de Guienne le traversa mal à propos, lors qu'il exécutoit les ordres du Roi. Epernon s'en plaint, & obtient un Arrêt du Conseil d'Etat, par lequel le Parlement est interdit, & le premier Président est ajourné personnellement avec quelques autres Magistrats de sa compagnie. Gourgues comparoit devant le Roi qui assiégeoit la Rochelle, & Sa Majesté lui ordonne de parler à genoux. Le premier Président ayant fait quelque difficulté d'obéir, parce que la forme étoit inouïe & inusitée, Louis le prit lui-même brusquement par la robe, & l'obligea de se mettre à genoux. On dit que Gourgues recueillant ses esprits, parla si éloquemment de la sévérité dont le Roi en usoit à son égard, qu'il fut admiré de tout le monde, & que Sa Majesté fléchie ne pût lui refuser quelques paroles de douceur & de satisfaction. Cela n'empêcha pas que la mortification ne fut extrêmement sensible au Président. Il sortit du Conseil déjà malade, & mourut peu de temps après.

Le Duc d'Epernon profite considérablement des débris d'un naufrage.

Avant la fin de ses broüilleries avec le Parlement, Epernon aprit que sa belle-fille de la Valette sœur naturelle du Roi, étoit grosse. La joie du Duc fut extrême. Il craignoit l'extinction de sa famille si prodigieusement élevée par ses soins d'une fortune presque au dessous de la médiocre. Car enfin, la noblesse d'Epernon n'étoit pas ancienne, & quelques-uns la

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 673

la croient douteuse. Candale fils aîné 1627.

du Duc n'avoit point d'enfans & vivoit

separé de son épouse. La Valette son ca-

det devenu Duc n'avoit point encore de

fil. On attendoit que la Duchesse en

donnât un à cette seconde grossesse. Eper-

non veut régaler les Bourdelois d'un Ca-

rouzel & de quelques autres spectacles.

On y accourt de toute la Guienne. La

Valette vient exprès de Mets en Lorrai-

ne, & Candale arrive encore, quoi qu'il

ne vécut pas en fort bonne intelligence

avec son père. Lors qu'Epernon s'occu-

pe de ses divertissemens, il reçoit la nou-

velle qu'une caraque Portugaise fort ri-

chement chargée vient d'échoûer au Cap

de Buch dans le pais de Medoc, ancienne

Seigneurie de la Maison de Foix, dont le

Duc épousa l'héritière. Ce naufrage est

si fameux, que je dois en dire quelque

chose.

Depuis la conquête du Portugal par

Philippe II. Roi d'Espagne, les habitans

du pais jouissoient de l'entière liberté de

leur ancien commerce dans les Indes O-

rientales. Les Portugais stipulèrent qu'ils

ne feroient point obligez à décharger leurs

marchandises dans les ports des autres

Royaumes de Sa Majesté Catholique, &

que leurs vaisseaux viendroient directe-

ment à Lisbonne. Deux caragues parti-

rent de Goa le 4. Mars l'an 1626. chargées

de riches marchandises, avec une quanti-

té extraordinaire de perles, de diamans,

d'ambre gris, de benjoin & d'autres

cho-

*Vie du Duc
d'Epernon.
Liv. IX.*

*Gramond,
Historia-
rum Gallia
Lib. XVI.*

1627. choses précieuses. Une tempête les surprend au commencement de cette année près des côtes d'Espagne, & les oblige de relâcher à la Corogne. Les Officiers du Roi Catholique pressèrent inutilement les Portugais d'y décharger & de ne s'exposer pas une seconde fois aux dangers de la mer. Jaloux de leurs privilèges, ils ne voulurent pas y consentir. Le Roi d'Espagne cède à leur opiniâtreté, & envoie six de ses meilleurs gallions pour défendre en cas de besoin les deux caragues, dont la charge étoit estimée sept ou huit millions. Les caragues & les gallions partent de la Corogne au premier beau temps. Mais une seconde tempête survient & les bat si furieusement durant vingt-deux jours qu'une des caragues & trois gallions échouent à Cap-Breton près de Baïonne, & l'autre caraque avec ses trois gallions au Cap de Buch sur les terres du Duc d'Epemon.

Les règles de l'Evangile & de l'humanité même, semblent prescrire aux Chrétiens de se soulager les uns les autres en de pareilles disgrâces. Mais sous prétexte que selon l'ancien droit, tout ce qui se trouve sur le bord de la mer appartient au premier occupant, bien loin de compatir au malheur des affligés, & de les aider à recouvrer du moins une partie de ce qu'ils ont perdu, les habitans du pais pillent tout ce qu'ils peuvent, & le droit de profiter de la disgrâce d'autrui, est un droit noble & seigneurial en plusieurs endroits.

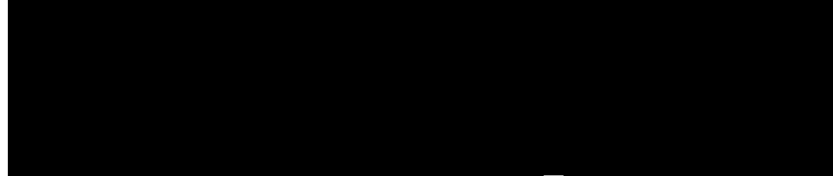
Cela

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 675

Cela seroit supportable & peut-être juste, 1627.
lors qu'il n'y a personne qui reclame les
débris du naufrage, & que les marchan-
dises exposées sur le rivage paroissent
abandonnées par le propriétaire inconnu.
Mais c'est, à mon avis, une injustice
criante & contraire au droit naturel & à
la Loi de Dieu, que d'enlever à des gens
présens leurs ballots, leurs caisses, & les
autres choses qui leur appartiennent, par-
ce qu'ils ont fait naufrage sur vos côtes.
Le Duc d'Epéron averti de l'accident,
court promptement à sa Seigneurie, re-
cueille avec soin les débris du naufrage,
se les approprie, & par une humanité sin-
gulière, se fait un mérite de fournir des
vivres & des habits à ceux que ses gens
ont réduits à la dernière pauvreté. Les
Espagnols & les Portugais furent dépouil-
lez de leurs habits, & plusieurs arrivè-
rent à Bourdeaux enveloppez d'un mé-
chant morceau de linge.

Le Cardinal de Richelieu aussi avide
qu'Epéron, prétend que les débris du
naufrage appartiennent à l'Amirauté,
dont il a tous les droits par sa nouvelle
Charge de Surintendant du commerce &
de la navigation de France. Fortia Mai-
tre des Requêtes vient à Bourdeaux avec
la commission d'informer & de saisir de la
part du Roi ce qui a été recueilli. Eper-
non produit ses titres, & montre que ses
prédécesseurs ont joui depuis trois cens
ans du droit de naufrage sur les côtes de
Medoc, & que les Rois ont accordé aux

1627. Seigneurs de Candale , tout ce qui peut appartenir au Souverain en pareilles rencontres. Richelieu fut mécontent de ce que Fortia prenoit connoissance des prétensions du Duc d'Epemon , dans une affaire où le Cardinal vouloit agir par autorité , & non par les formalitez de la Justice. Le Commissaire parle d'une autre manière , & presse le Duc de remettre incessamment ce qui est entre ses mains. Epemon se moque du Magistrat , & soutient son droit avec tant de hauteur , que Fortia incapable de lui résister , demande d'être rappelé. Cette contestation aigrit davantage le Cardinal & le Duc, déjà mécontents l'un de l'autre. Richelieu ne veut pas céder en apparence. Il fait envoyer Servient autre Maître des Requêtes à la place de Fortia. Et parce que la conjoncture de la guerre, dont la France est menacée de la part de l'Angleterre, ne permet pas d'irriter Epemon , le nouveau Commissaire en use plus civilement. Le Duc feint de consentir que certains restes peu importants soient mis en sequestre. Il délivre une ou deux caffettes de fort petits diamans brutes , un peu d'ambre gris gâté, des pierres de bezoar , & d'autres marchandises d'un prix médiocre. Servient se contente de la déférence d'Epemon, & l'affaire est assoupie. Cependant le monde crut communément que le Duc gagnoit, disons mieux, voloît beaucoup en cette occasion , & que le naufrage de la





ALBERT WALSTEIN
DUC DE FRITLAND.

la caraque Portugaise l'enrichissoit con- 1627.
sidérablement. Dieu parut le punir de
son avarice & de son inhumanité. A
son retour du pais de Medoc, il apprit
la mort de la Duchesse de la Valette ac-
couchée d'un fils quelques jours aupara-
vant. En perdant encore la Duchesse
d'Orleans sa nièce, il fut privé d'un puis-
sant appui à la Cour : & depuis ce temps-
ci, Epernon & ses enfans furent accablez
de disgraces jusques à la fin du règne de
Louis XIII.

Quelqu'occupé que fût son Ministre Marchevil-
des moiens de résister aux efforts de l'An- le est envoyé
gleterre, & de réduire la Rochelle, il tâ- vers les
choit de pourvoir encore à la seureté des Princes
Princes d'Allemagne menacez d'une op- d'Allema-
pression prochaine. Les armées victorieu- gne.
ses de Ferdinand les tenoient tous dans le
respect & dans la crainte. On ne dissi-
muloit plus le dessein d'extirper les Pro-
testans, de subjuguier l'Allemagne, & de
rendre l'Empire héréditaire à la Maison
d'Autriche. Valstein Duc de Fridland
disoit sans façon que les Electeurs seroient
bien-tôt réduits à la condition des Grands
d'Espagne. Les troupes Impériales pre-
noient indifféremment leurs quartiers
chez les Catholiques & les Protestans.
Le Comte de Tilli & le Duc de Frid-
land les laissoient vivre à discrétion par
tout, & tiroient des contributions im-
menses. Leopold Archiduc d'Inspruck
avoit quitté les Evêchez de Strasbourg &
de Passau avec plusieurs autres Bénéfices,

*Histoire du
Ministère
du Cardinal
de Rich-*

1627. pour épouser Claude de Médicis veuve du Duc d'Urbain : l'Empereur en revêtit Leopold Guillaume son cadet. On le fait élire encore Evêque d'Halberstat ; le Pape lui donne des Bulles pour l'Abbaie d'Hirschfeld possédée par le Landgrave de Hesse ; enfin Ferdinand prend des mesures pour le mettre en possession des Archevêchez de Magdebourg & de Breme. C'étoit comme un apennage Ecclésiastique en divers endroits de l'Allemagne, que l'Empereur prétendoit établir pour les cadets de sa Maison. Tous les Princes fremissoient également à la vûe de ces projets, & de la rapide augmentation de la puissance de Ferdinand. Les Protestans implorent le secours de la France, & prient Louis de prendre chez lui & sous sa protection le jeune Prince Electoral Palatin. Le Duc de Bavière craint pour lui-même & pour toute l'Allemagne. N'osant choquer ouvertement l'Empereur, qui le peut dépouiller de la dignité Electorale & des autres choses qu'on lui a données, il sollicite secrètement le Roi de France de s'opposer à l'oppression prochaine de tous les Princes de l'Empire. Enfin l'Electeur de Trèves n'est pas éloigné de se mettre sous la protection de Louis, pour garantir ses Etats de la défolation, dont ils sont menacez par les troupes Impériales.

Toutes ces affaires inquiétoient extrêmement le Cardinal de Richelieu. Les mouvemens du dedans, & la guerre que le

*Nani. Hi-
storia Vene-
ta. Lib. VI.
1627.*

*Mémoires
de Louise
Juliane.
Pag. 289.
&c.*

le Roi de la Grande-Bretagne déclaroit à la France, ne permettoient pas à Louis de secourir puissamment les Princes d'Allemagne. A peine pouvoit-on fournir quelque argent au Roi de Danemarck, que les disgrâces de l'année précédente ne décourageoient pas encore. Cependant il falloit chercher des expédiens afin d'arrêter les progrès de Ferdinand, & de donner le temps aux membres de l'Empire de respirer, jusques à ce que la France délivrée de ses embarras domestiques, & de la guerre étrangère dont elle se voioit menacée, pût s'opposer efficacement aux projets ambitieux de l'Empereur. Le Cardinal de Richelieu s'avise de quelques moïens, mais si foibles, qu'ils furent incapables de nuire beaucoup à Ferdinand. On envoie Marcheville en diverses Cours d'Allemagne, avec ordre de détourner les Princes d'élire si-tôt un Roi des Romains, & de leur offrir la médiation & les bons offices de Louis pour la paix de l'Empire, ou du moins pour une suspension d'armes générale. L'instruction de Marcheville lui recommandoit de flater adroitement le Duc de Bavière de l'espérance de succéder à l'Empire après la mort de Ferdinand, & de représenter au Bavarois & aux autres Electeurs que la prudence vouloit qu'ils jettassent les yeux sur un Prince moins puissant que le chef de la Maison d'Autriche en Allemagne, afin que l'Empereur se trouvant moins supérieur en forces aux autres membres de l'Em-

1627. pire, ils fussent tous plus unis, & que la condition des Electeurs & des Princes demeurât plus assurée. Richelieu voioit bien la faute que le Conseil de France commit, en n'appuyant pas le Duc de Bavière, lors qu'il fut question de donner un successeur au feu Empereur Mathias. Mais il n'étoit plus temps de la réparer. La Maison d'Autriche se trouvoit mieux affermie que jamais en Allemagne, depuis la déroute des affaires de Frederic Roi de Bohême, & la ruine de la Maison Palatine. C'est pourquoi Richelieu prévoyant que le Duc de Bavière & les autres Electeurs, rejetteroient une chose désormais impracticable, ordonnoit à Marche-ville de leur remontrer qu'ils devoient du moins éluder la proposition que faisoit Ferdinand, d'élire son fils aîné Roi des Romains. *L'Empereur, disoit-on à Marcheville dans son instruction, se porte bien encore, & son âge n'est point trop avancé. Rien ne presse d'élire un Roi des Romains. En reculant cette affaire, les Electeurs aqueront une plus grande considération auprès de Sa Majesté Impériale. On les ménagera davantage. Au lieu que si l'Empereur vient une fois à bout de son dessein, il est fort à craindre que n'ayant plus besoin des Electeurs, ni pour lui, ni pour les siens, Sa Majesté Impériale ne néglige les Electeurs, & ne pense à se rendre encore plus puissant à leur préjudice.*

Le Cardinal vouloit que Marche-ville insinuât finement ces choses, sans com-
mettre

mettre le Roi qui ménageoit la Maison d'Autriche. On craignoit que Ferdinand chagrin des intrigues des Ministres de France dans l'Empire, ne fuscitât des affaires du côté de la Lorraine, pendant que Louis seroit occupé à repousser les Anglois & à réduire les Réformez. Richelieu prétendoit seulement faire naître aux Electeurs la pensée de différer d'eux-mêmes l'élection d'un Roi des Romains. Que s'ils étoient déterminez à y procéder, Marcheville devoit leur conseiller de la part du Roi, de se prévaloir du besoin que l'Empereur avoit d'eux en cette rencontre, & de le faire condescendre à l'établissement d'une bonne paix dans l'Empire. *Flatée de l'espérance de profiter de la guerre, Sa Majesté Impériale, disoit-on dans l'instruction, écouterait difficilement des propositions de paix, quand son fils sera une fois assuré de succéder à l'Empire.* Pour ce qui est de la retraite du Prince Electoral Palatin en France, Louis refusoit d'y consentir, de peur qu'elle ne donnât trop d'ombrage à la Maison d'Autriche, au Pape, & au Duc de Bavière. Mais on n'osoit pas alléguer cette raison. Richelieu tâcha de contenter les Princes intéressez à la conservation de la Maison Palatine, en leur remontrant par la bouche de Marcheville, que Louis ne pouvoit recevoir le Prince dans ses Etats, sans se déclarer ouvertement son Protecteur. De manière que le Roi seroit obligé de traverser toutes les propositions

1627. de paix qui se feroient en Allemagne , à moins que la Maison Palatine ne fût rétablie dans tous ses droits : chose que plusieurs Princes ne souhaitoient pas, & sur laquelle d'autres croioient peut-être ne devoir pas tant insister dans la conjoncture présente des affaires.

L'Electeur de Trèves étoit assez porté de lui-même à se lier étroitement à la France. En lui promettant un peu d'argent , on le fit bien-tôt passer sur certaines difficultez qui l'arrêtoient. Il ne restoit plus que la paix de l'Empire, ou du moins une suspension générale d'armes. Le Cardinal prescrivit là-dessus à Marcheville, de proposer aux Electeurs une Diète Electorale , où ils traitassent eux-mêmes des moyens de l'obtenir , parce que la plupart de leurs Ministres & de leurs Conseillers ordinairement pensionnaires de la Maison d'Autriche, s'appliquoient plus à la servir , qu'à procurer le bien & le repos de l'Empire. Louis offroit de s'emploier auprès de l'Empereur , du Roi de Danemarck , & des Princes de la Basse-Saxe , afin de les faire consentir du moins à une suspension d'armes , pourvu que les Electeurs promissent par écrit à Sa Majesté Très-Chrétienne d'obliger l'Empereur de l'accepter , dès que le Roi de Danemarck en demeureroit d'accord , & de tenir ensuite une Diète Electorale , où après la conclusion de l'affaire , ils se lieroient étroitement avec la France. Marcheville obtint seulement le délai de l'élection

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 683

lection d'un Roi des Romains. En toute autre chose, le Conseil de l'Empereur fut ou plus heureux, ou plus habile que celui de France. Les armes de Ferdinand firent de nouveaux progrès. Sa puissance devint plus formidable à toute l'Allemagne. Et pour se consoler d'avoir manqué son coup sur l'élection d'un Roi des Romains, l'Empereur voulut que Ferdinand Ernest son fils aîné, déjà élu Roi de Hongrie, fût encore couronné Roi de Bohême. Il n'y eut point d'élection précédente de la part des États du pais. L'Empereur ordonna seulement de procéder au couronnement de son fils aîné. Tel fut le dernier coup porté à la liberté du Roiaume de Bohême. La Maison d'Autriche ne le regardoit plus que comme un Etat héréditaire. La cérémonie se fit pour donner une voix au Roi de Hongrie, quand il seroit question d'élire un Roi des Romains, ou bien un Empereur.

Christian Roi de Danemarck s'efforça cette année de rétablir les affaires du Cercle de la Basse-Saxe. Mais que pouvoit-il faire contre l'Empereur sans un grand secours des pais étrangers? Le Prince Christian Guillaume de Brandebourg Administrateur de Magdebourg & d'Halberstat en demanda inutilement à plusieurs Puissances de l'Europe de la part de Sa Majesté Danoise. La France occupée chez elle promet tout au plus un peu d'argent. La République de Venise s'excuse

Progrès des
armes Im-
périales
dans la
Basse-Saxe.

1627. fur les dépenses que la guerre de la Val-
teline lui a coûtées, & sur l'obligation où
elle se trouve de se tenir sur ses gardes &
de prévenir les malheurs que les diffé-
rends prochains sur la succession aux E-
tats de Mantoue, peuvent causer à l'Italie.

*Mémoires
de Louise
Juliane.
Pag. 285.
286.*

*Mercur
Français.
1627.*

*Nani, Histo-
ria Veneta.
Lib. VI.
1627.*

*Puffendorf,
Comment.
Rerum Sue-
cicarum.
Lib. I.*

On tenta encore Bethlen Gabor Prince
de Transilvanie. Il avoit conclu un nou-
veau traité avec l'Empereur depuis la der-
nière déroute du Comte de Mansfelt. Ga-

bor ne fut jamais esclave de sa parole.
Mais il ne pouvoit rien entreprendre en
Hongrie sans le consentement & sans le
secours de la Porte Ottomane. Les Turcs

effrayez de la grande puissance de Ferdi-
nand renouvelèrent leur trêve avec lui, &
les avantages que le Roi de Perse rempor-
toit alors sur le Grand Seigneur, obli-
geoient celui-ci à vivre en paix avec tous
ses autres voisins. L'Angleterre donna

quelques troupes au Roi de Danemarck;
& les Etats Généraux des Provinces-

Unies lui accordèrent un secours encore
plus considérable. L'Espagne leur fai-

soit foiblement la guerre, & le Conseil de
Madrid s'appliquoit uniquement aux af-

fares de l'Empire. Le Comte Duc d'O-
livarez se flatoit que les Provinces-Unies

tomberoient d'elles-mêmes, après que
l'Allemagne seroit subjuguée. Le fameux

Ambroise Spinola sembloit devenir sus-
pect aux Espagnols. Depuis la prise de

Breda il fut rappelé à Madrid. Les trou-
pes que les Etats Généraux fournirent au

Roi de Danemarck furent destinées à dé-
fendre

fendre quelques places sur le Vefer. Christian refufa deux mille hommes qu'ils offroient encore pour la garde du Sund. Sa Majesté Danoise craignoit que les Etats Généraux n'eussent trop de peine à quitter un poste si avantageux au commerce de leurs Provinces, s'ils s'en trouvoient une fois en possession.

Supérieur à ses disgrâces passées, Christian prend le Duc de Mekelbourg sous sa protection, & marche à la tête d'une armée de vingt-quatre mille hommes de pied & de dix mille chevaux, & assiége une place. Le Comte de Tilli accourt si promptement, que le Roi de Danemarck est contraint de se retirer avec beaucoup de confusion, & à laisser ses canons & son bagage. Il demande alors du secours aux habitans d'Hambourg, de Brême & des autres Villes anféatiques. On leur représente de sa part que si l'Empereur pousse ses conquêtes plus avant, il se rendra maître de la mer, & qu'elles perdront leur commerce & leur liberté. Le mal étoit déjà trop grand, & la crainte de l'augmenter empêchoit qu'on n'y cherchât des remèdes efficaces. Les Villes anféatiques s'excusèrent auprès de Christian. Intimidées par les Généraux de l'Empereur, elles chassent les Consuls & les Agens d'Angleterre & de Hollande. On y fournit des vivres & des munitions aux troupes Impériales : Et ce n'est pas sans peine qu'elles se dispensent de donner les vaisseaux que Valstein deman-

1637. doit encore. Le Comte de Tilli se rend maître du Duché de Lawembourg, met garnison dans Volfembutel, & dans plusieurs autres places des Duchez de Brunswick & de Lunebourg. Valslein revient de Silésie, entre dans la Marche de Brandebourg, met une garnison Impériale à Francfort sur l'Oder, & oblige l'Electeur d'en recevoir une à Berlin, lieu ordinaire de sa résidence.

Il ne restoit plus aux Généraux de l'Empereur qu'à chasser entièrement le Roi de Danemarck hors de la Basse-Saxe, cela se fait bien-tôt. Valslein s'empare des Etats de Meckelbourg, & exige de grandes contributions des Villes de Wismar & de Rostock. Christian demande alors la paix par l'entremise du Duc de Holstein. Tilli & Valslein ne la veulent accorder qu'à ces dures conditions, que Sa Majesté Danoise renoncera au Généralat du Cercle de la Basse-Saxe; qu'elle congédiera son armée, qu'elle rendra tout ce qu'elle a pris dans les terres de l'Empire, qu'elle abandonnera les Evêchez dont ses fils sont pourvus, qu'elle remettra la Ville de Gluckstat sur l'Elbe; qu'elle paiera une certaine somme pour les fraix de la guerre; & qu'elle donnera caution de sa fidélité à exécuter le traité. Christian refuse de subir un joug si honteux, & Valslein entre incontinent dans le pais de Holstein, s'empare de Sleswick, de Jutland, & de Ditzmar, pendant que Tilli fait tête dans le pais de Brême aux trou-
pes

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 687

pes des Provinces-Unies. L'Empereur 1627.
 enflé d'un si grand succès, pense désormais à se faire une flotte, & à se rendre maître de la Mer Baltique. Valstein est nommé Amiral de l'Empereur, qui lui engage encore les Etats de Mekelbourg, comme pour le dédommager de ce qu'il a dépensé au service de Sa Majesté Impériale. Il s'étoit assez bien païé par ses propres mains, en pillant & en levant des contributions de tous côtez. Ferdinand ne pensoit à rien moins, qu'à brider la Suède, subjuguier les Villes libres, à régler tout le commerce du Nord, & à en exclure les Hollandois. Les Villes anseatiques ayant refusé de fournir des vaisseaux à l'Empereur, les Espagnols lui offrent une escadre des leurs. On proposoit de les joindre à ceux que la Ville de Dantzic accordoit. Sigismond Roi de Pologne obtint cela des habitans; persuadé que Gustave Adolphe Roi de Suède qui l'attaquoit alors en Prusse, seroit obligé de se retirer & d'aller défendre ses propres Etats. La chose paroissoit si certaine à Sigismond, qu'il rompit un traité de paix presque entièrement conclu avec Gustave.

Pendant que les Généraux de l'Empe- Les Ducs de
 reur travaillent de toutes leurs forces à Wirtem-
 chasser le Roi de Danemarck hors de la berg & de
 Basse-Saxe, & à subjuguier l'Allemagne, Lorraine
 Ferdinand amusoit de l'espérance d'un s'emploient
 accommodement les Princes qui s'inté- pour accom-
 ressoient au rétablissement de Frederic moder les
 Roi affaires du
 Palatinat.

1627.

*Mémoires
de Louise
Juliane.
Pag. 286.
287.*

*Mercur
François.
1627.*

*Nani, Hi-
storia Vene-
ta. Lib. VI.
1627.*

Roi de Bohême dans ses Etats héréditaires. Ce n'étoit qu'un artifice pour traverser les intrigues des Agens d'Angleterre & de France dans l'Empire. Les Ducs de Wirtemberg & de Lorraine choisis Médiateurs de l'accommodement proposé par façon, se rendent à Colmar en Alsace, & le Roi de Bohême y envoie deux de ses Conseillers. L'Empereur fier de ses avantages, exigeoit des conditions si dures, qu'on desespéra d'abord du succès de la négociation. Non content de la renonciation de Frederic à ses prétensions au Roiaume de Bohême, Ferdinand demande qu'il cède sa dignité Electorale au Duc de Bavière, qu'il se rende comme sujet de la Maison d'Autriche, & qu'il dédommage Sa Majesté Impériale des sommes, pour lesquelles la Haute Autriche, & la Lusace furent engagées au Duc de Bavière & à l'Electeur de Saxe, la première année de la guerre de Bohême. Les Ministres Palatins offrirent de la part de leur maître, la cession de ses prétensions à la Couronne de Bohême, des soumissions convenables à l'Empereur, & une espèce de partage, ou d'alternative de la dignité Electorale entre lui & le Duc de Bavière, durant la vie des deux Princes, & à condition que tous les droits Electoraux reviendroient à Frederic, ou à son fils aîné, après la mort de Maximilien. La Cour de Vienne refusa d'accorder autre chose que ce qui fut premièrement proposé.

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 689

posé. Ferdinand se plaint avec une extrême hauteur de l'opiniâtreté du Roi de Bohême dans une lettre au Duc de Wirtemberg. On fait un nouveau crime à l'infortuné Prince de ce qu'il refuse de consentir à un traité honteux, par lequel l'Empereur prétend le dépouiller de l'héritage de ses Ancêtres, & le réduire à la dernière pauvreté, en l'obligeant à paier une somme d'argent que ses sujets ruinés par les armées Impériales, sont incapables de lui fournir. Sur quoi quelqu'un dit assez à propos, que Ferdinand en usoit au regard de Frederic, comme ce Romain qui faisoit un procès à son ennemi, parce qu'il ne s'étoit pas laissé paisiblement égorger par un assassin suborné pour lui ôter la vie.

Peu de temps après la rupture des négociations entamées à Colmar, on ouvrit la Diète convoquée à Mulhausen. Tous les Princes d'Allemagne l'avoient souhaitée, afin d'aviser aux moyens de rétablir la paix dans l'Empire. Les Electeurs de Maience & de Saxe s'y trouvèrent en personne. Les autres, & plusieurs Princes y envoièrent leurs Ministres. Le Baron de Stralendorf fit des propositions spécieuses au nom de l'Empereur, & Marcheville envoyé de France exhorta les Princes de l'Empire à la paix de la part du Roi son maître. Ferdinand ne déclara que trop dans cette assemblée, qu'il prétendoit agir désormais & commander en Souverain absolu. On ferma la

1627.

Diète de
Mulhausen.

*Mémoires
de Louise
Juliane.
Pag. 283.
284. &c.*

1627. la bouche à ceux qui retenoient quelque chose de l'ancienne liberté Germanique.

*Mercurus
Francois.
1627.*

*Nani, Histo-
ria Veneta.
Lib. VI.
1627.*

*Puffendorf,
Comment.
Rerum Suc-
cicarum.
Lib. I.*

Si les Ministres Impériaux témoignèrent plus d'égards à quelques Electeurs, ce ne fut que par façon. L'Empereur les ménageoit seulement, de peur qu'ils n'augmentassent le nombre des mécontents. Les Ecclésiastiques demandèrent à la suggestion de Ferdinand, que les Protestans restituassent les Evêchez, les Monastères, & les autres Bénéfices dont ils s'étoient emparez depuis le traité de Passau. Les trois Electeurs Ecclésiastiques & le Duc de Bavière donnent leur consentement sans aucune difficulté. Le Duc de Saxe & le Marquis de Brandebourg s'y opposent. Il s'agissoit de leur ôter de grands revenus & de belles Seigneuries qu'eux ou leurs parens possédoient en qualité d'Administrateurs. On voioit bien encore que le but de Ferdinand, c'étoit d'obtenir un decret de la Diète, afin de mettre l'Archiduc Leopold Guillaume son second fils en possession des riches & puissans Bénéfices qu'il lui destinoit en divers endroits de l'Allemagne. Les deux Electeurs Protestans concurent alors, mais trop tard, les pernicieuses conséquences de la faute qu'ils avoient faite, en consentant que le Bava- rois fût admis dans le Collège Electoral. Il n'y avoit plus d'équilibre. L'Empereur assuré de quatre voix, fait désormais pencher la balance de quel côté il lui plait. Cependant Ferdinand se contente d'avoir mis

mis la proposition sur le tapis. L'exécution du projet se diffère à un temps encore plus favorable. 1627.

La Cour de Vienne s'appercevoit que le Duc de Bavière & quelques autres Princes de la Communion Romaine, n'étoient point tellement dévoués à l'Empereur, qu'ils ne s'efforçassent d'obtenir un décret de la Diète, afin d'arrêter les entreprises continuelles de Ferdinand sur les droits & sur la liberté des Princes d'Allemagne. Sa Majesté Impériale ordonne qu'on termine la Diète le plus doucement qu'il sera possible, & sans aigrir davantage les esprits. Cependant elle met un bon nombre de troupes dans la Suabe & dans la Franconie, afin de tenir les Princes Catholiques dans le respect, & d'empêcher que le Duc de Bavière & les autres ne s'opposent trop fortement aux résolutions de la Cour de Vienne. Un ancien Grec déplorait la victoire que ceux de sa République remportèrent sur un autre Etat de la Grèce. *Nos guerres intestines, disoit-il, nous font perdre plus d'hommes qu'il n'en faudroit pour dompter tous les Barbares.* Plût à Dieu que cette réflexion fût entrée dans l'esprit de Ferdinand II. L'ambition démesurée de ce Prince a mis durant long-temps toute l'Allemagne & l'Italie même en feu. Il périt dans ces guerres plus de braves gens qu'il n'en falloit pour chasser les Turcs de l'Europe.

1627.
Négociation
du Marquis
de S. Chau-
mont auprès
de Vincent,
nouveau
Duc de
Mantouë.

*Histoire du
Ministère du
Cardinal de
Richelieu.*
1627.

*Nani, Histo-
ria Veneta.*
Lib. VI.
1627.

*Vittorio
Siri, Memo-
rie Recondi-
te. Tom. VI.*
Pag. 298.
299. 300.
&c.

Le Marquis de S. Chaumont négocioit en Italie de la part de Louis , en même temps que Marcheville dans les Cours d'Allemagne. Ferdinand Duc de Mantouë étoit mort sans enfans à la fin de l'année précédente ; & Vincent son frère & son successeur ne paroissoit pas devoir vivre long-temps. Ces deux Princes ruinèrent leur santé par des débauches extraordinaires. Et ce n'est peut-être pas sans raison qu'un Auteur judicieux croit que la stérilité & la courte vie des derniers de la branche aimée des Gonzagues fut une juste punition de leurs adulteres, de leurs faux mariages, & du dérèglement extraordinaire de leurs mœurs. Ferdinand Cardinal, & depuis Duc de Mantouë, ayant quitté son Chapeau rouge pour épouser une Princesse de la Maison de Médicis, Vincent son frère fut obligé de le prendre malgré sa répugnance à l'Etat Ecclésiastique. On vouloit l'éloigner & l'envoyer à Rome. Vincent s'excuse du voiage , & dit qu'il n'a pas assez de bien pour soutenir sa qualité dans une Cour somptueuse, où les Cardinaux Princes paroissent toujours avec beaucoup d'éclat. Ferdinand qui ne peut souffrir son frère à Mantouë, lui assigne le Château de Gazzuolo comme le lieu ordinaire de sa résidence. Ce fut-là qu'il devint éperdûment amoureux d'Isabelle mère du Prince de Bozzolo. La Dame étoit belle, engageante, & spirituelle au dernier point. Mais son âge déjà fort avancé

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 693

1627.
 avancé ne permettoit guères d'espérer qu'elle eût des enfans. Le Cardinal épris les charmes & de l'esprit d'Isabelle, l'épouse sans en avertir le Duc de Mantouë, & sans avoir renvoyé premièrement son bonnet rouge à Rome. Ferdinand en fut tellement irrité qu'il contraignit Vincent à se séparer de son épouse. On dit même que dégoûté d'Isabelle dans la suite, Vincent consentit que le Duc de Mantouë travaillât à obtenir la dissolution du mariage, & que les deux frères convinrent d'abréger les procédures en se défaisant d'Isabelle. Mais elle eut l'adresse, ou le bonheur d'éviter ses embûches & les pièges qu'on lui tendit.

Vincent devenu Duc de Mantouë persista dans la résolution de rompre son mariage, & prie le Roi de France, dont il est cousin germain par sa mère, sœur de Marie de Médicis, de l'aider de ses bons offices auprès du Pape. Mais outre qu'une pareille dissolution étoit une affaire longue & difficile, la santé de Vincent devenoit si mauvaise qu'il sembloit hors d'état de survivre long-temps à son frère. On croioit même que ses excès & ses débauches l'avoient rendu impuissant. Charles de Gonzague Duc de Nevers se trouvoit le plus proche parent. Louis son père troisième fils de Frederic II. Duc de Mantouë s'établit en France, & y acquit de grands biens par son mariage avec une héritière de la Maison de Clèves qui lui apporta les Duchez de Nevers

694 HISTOIRE DE

1627. vers & de Rhetel. Charles joignit à ces Seigneuries les Duchez de Maienne , & d'Eguillon , dont son épouse sœur du dernier Duc de Maienne tué devant Montauban , hérita. Le droit du Duc de Nevers à la succession du Duché de Mantouë , fief masculin , étoit indubitable. Il y avoit seulement de la difficulté pour le Marquisat de Monferrat, auquel les femmes sont capables de succéder. Il tomba dans la Maison de Gonzague par le mariage de Frederic II. Duc de Mantouë avec Marguerite Paleologue héritière du Monferrat , Jean-George son oncle étant mort sans enfans. François III. Duc de Mantouë & Marquis de Monferrat, frère aîné de Ferdinand & de Vincent II. laissa de son mariage avec Marguerite fille de Charles Emmanuel Duc de Savoie , comme je l'ai déjà dit , une Princesse nommée Marie , à qui le Monferrat appartenoit légitimement. De manière que la mort de Vincent II. sans enfans , devoit être suivie de la distraction des Etats de la Maison de Gonzague , & causer encore de grands embarras. On ne pouvoit disputer le Monferrat à la Princesse Marie , & le Duc de Nevers succédoit de plein droit au Duché de Mantouë. Mais il étoit à craindre que l'Empereur & le Roi Catholique ne traversassent un Prince que sa naissance & ses grands biens en France attachoient à cette Couronne. On s'apercevoit déjà qu'ils

qu'ils avoient intention d'appuier au pré-
judice du Duc de Nevers, César de Gon-
zague Prince de Guastalla. Il decendoit
de Ferdinand frère de Frederic II. Duc,
& Fils de François I. Marquis de Man-
touë. 1627.

Il y avoit un moien de prévenir ces in-
convéniens. C'étoit de marier la Prin-
cesse héritière du Monferrat à Charles
Duc de Rhetel fils aîné du Duc de Ne-
vers, & que la France protégéât puissam-
ment le père & le fils après la mort de
Vincent, contre la Maison d'Autriche,
& contre Charles Emmanuel Duc de Sa-
voie. Toujours prêt à remuer, il préten-
doit non seulement disposer de la Princesse
Marie, mais encore réveiller au préju-
dice de sa petite-fille sa vieille querelle
pour une partie du Monferrat. Tel fut
le sujet véritable de l'Ambassade extraor-
dinaire du Marquis de S. Chaumont au-
près de Vincent II. nouveau Duc de Man-
touë. Son instruction portoit qu'après
les complimens ordinaires sur la mort du
feu Duc Ferdinand & sur l'avénement
de Vincent au Duché de Mantouë, l'Amba-
assadeur lui offrit la protection & l'ami-
tié du Roi, qu'il lui fit espérer les bons
offices de Sa Majesté pour la dissolution
du mariage contracté avec la Princesse de
Bozzolo, qu'il le dissuadât d'épouser
une fille de l'Empereur qu'on lui pro-
posoit, & qu'il l'exhortât à garder en ap-
parence la neutralité entre la France & la
Maison d'Autriche, à prendre secrète-
ment

1627. ment des liaisons avec Sa Majesté Très-Chrétienne, pour se mettre à couvert des entreprises des Gouverneurs de Milan & du Duc de Savoie, à entretenir une bonne correspondance avec les Princes d'Italie intéressés à s'opposer aux projets du Roi d'Espagne contre leur commune liberté; enfin à se conduire de telle manière au regard de Sa Majesté Catholique & des Princes d'Italie, qu'il ne devint suspect ni à l'une, ni aux autres, mais que cependant il se reposât plus particulièrement sur l'amitié du Roi de France, qui ne désiroit que l'affermissement & la prospérité des Princes d'Italie; au lieu que la Maison d'Autriche pensoit à les tenir dans une entière dépendance & à envahir leurs Etats à la première occasion favorable.

La chose la plus délicate que Chaumont devoit insinuer à Vincent de la part de Louis, c'étoit d'accorder la Princesse Marie sa nièce au Duc de Rhetel, & d'assurer au Duc de Nevers & à ses enfans la succession aux Etats de Mantoue, en cas qu'on ne pût obtenir du Pape la dissolution du mariage de Vincent. Il donna de bonnes paroles à l'Ambassadeur. Mais ne se croiant pas si près du tombeau, & comptant beaucoup sur les sollicitations de Louis à Rome, il témoigna être dans la disposition d'épouser lui-même sa nièce, dès que le Pape auroit prononcé en faveur du divorce. Quant aux Ducs de Nevers & de Rhetel, Vincent

cent promet d'appuier leur droit, & de les 1627.
 déclarer ses légitimes successeurs, en cas
 qu'il ne pût se démarier, ou que Dieu ne
 lui donnât point d'enfans. Comme le
 Duc de Mantouë avoit heureusement
 découvert son dessein d'épouser la Prin-
 cesse Marie, avant que S. Chaumont lui
 eût proposé de la donner au Duc de Rhe-
 tel, l'Ambassadeur n'en parla pas, de
 peur d'entamer l'affaire à contretemps.
 On se contente de gagner le Marquis
 Strigio principal Ministre de Vincent.
 Strigio assure que c'est l'opinion com-
 mune des Médecins, que le Duc son
 maître ne peut vivre long-temps, & s'en-
 gage à bien servir Nevers & son fils. S.
 Chaumont part là-dessus de Mantouë, &
 retourne en France rendre compte de sa
 négociation. Le Duc de Rhetel va in-
 continent en Italie, sous prétexte de voir
 Vincent, & de se faire connoître au chef
 de la Maison de Gonzague. On l'en-
 voioit principalement, afin d'examiner
 de plus près ce qui se passoit à Mantouë,
 de ménager Strigio & les autres Minis-
 tres de Vincent, & de se tenir prêt à fai-
 re valoir les droits du Duc de Nevers &
 les siens, en cas de quelque accident im-
 prévu.

Passons en Angleterre, & voions les ^{Bruit en} préparatifs & le commencement de la ^{Angleterre} guerre que Charles va déclarer à la Fran-^{à l'occasion} ce. N'ayant pû obtenir des subsides dans ^{de quelques} son dernier Parlement, il ne lui resta pas ^{Sermons sur} d'autre ressource que de contraindre ses ^{l'autorité} des Rois.

1627.

Rusworth's
Historical
Collection

sujets à lui donner de l'argent par manière de prêt. Mais une chose qui devoit être volontaire, s'exigeoit avec tant de rigueur & de violence, qu'on crioit hautement contre le Roi & encore plus contre le Duc de Buckingham son Favori. Certains Ecclésiastiques poussez par leur propre ambition, ou excitez sous main par les gens de la Cour, se mirent à prêcher sur l'obligation d'obéir aux ordres du Roi, & de ne lui résister pas ouvertement, lors même qu'il commande des choses injustes & contraires aux loix du pais. Sibthorp Vicaire de Brakley dans la Province de Northampton, se signala plus que les autres en cette occasion. Il prêcha aux *Assises* de Northampton, & pread pour texte l'endroit où S. Paul ordonne aux Chrétiens de Rome, *de rendre à chacun ce qui lui est dû.* Le Prédicateur s'étend fort sur l'autorité souveraine du Roi; soutient que c'est à lui de faire des loix, qu'il peut ordonner tout ce qu'il lui plaît, & que personne n'a droit de lui en demander la raison. Si le Roi, dit-il, commande une chose impossible, ou contraire à la loi naturelle & à la Parole de Dieu, les sujets ne sont pas obligez à la faire: mais ils doivent souffrir plutôt toute sorte de mauvais traitement que de résister au Roi, ou de parler contre lui. C'est ce que Sibthorp nommoit *l'obéissance passive*, due aux commandemens injustes du Prince. En tout autre cas, ajoutoit-il, les sujets ne peuvent se dispenser d'exécuter ce que

que le Roi ordonne. Et cela s'appelloit, 1627.
l'obéissance active.

Le Docteur Manwaring entra dans un plus grand détail en prêchant devant le Roi à Whitehall. Ce nouveau Théologien avança que le Prince n'est point obligé à l'observation des loix qui concernent les droits & la liberté des sujets; qu'il peut leur commander de lui donner de l'argent par forme de prêt ou autrement, sans l'octroi du Parlement; qu'en cette rencontre on doit obéir à ses ordres sous peine de la damnation éternelle; que ceux qui refusoient de prêter au Roi, péchoient contre la loi de Dieu, & qu'ils étoient des impies & des rebelles, que l'autorité du Parlement n'est point nécessaire pour la levée des subsides, & que les délibérations lentes de ces grandes assemblées, sont souvent contraires au bien de l'Etat, & à l'exécution des justes & salutaires desseins d'un Roi bien intentionné. Les bons Anglois se récrièrent contre une doctrine si pernicieuse. On craignit que la plupart des Ecclésiastiques séduits par l'espérance d'obtenir des Bénéfices, ne répandissent parmi le peuple crédule & superstitieux, des sentimens favorables à l'établissement de la tyrannie. La frayeur des gens de bien redoubla, quand on vit la manière dont Abbot Archevêque de Cantorbéry fut traité, parce qu'il refusoit d'approuver les propositions de l'ignorant, & ambitieux Sibthorp.

1627. Ce personnage se met en tête de faire imprimer son Sermon & de le dédier au Roi. Un Prélat présente Sibthorp au Duc de Buckingham, & certaines gens suggèrent au Favori, qu'il faut envoyer la pièce à l'Archevêque de Cantorbery, & lui demander son approbation. Buckingham qui n'aime point la droiture d'Abbot, est bien-aïse de lui tendre un piège. S'il permet l'impression du Sermon, le voilà perdu de réputation auprès de ses meilleurs amis, qui avoient tous du zèle pour la liberté de la patrie. Que s'il refuse son approbation, Buckingham espère que le Roi en saura mauvais gré à l'Archevêque, & qu'il fera facile ensuite de persuader à Charles, d'éloigner de son Conseil & de sa présence, un Prélat qui condamne la conduite de Sa Majesté. Abbot pressé d'approuver le Sermon s'en défend, & donne ses raisons par écrit. Laud Evêque de Bath, lâche & indigne flatteur y répond pour faire sa cour au Roi & au Duc de Buckingham. Abbot persistant dans sa première pensée nonobstant les argumens de Laud, Sibthorp porte son Sermon à l'Evêque de Londres, qui l'approuve sans difficulté. L'Archevêque raconte lui-même une circonstance assez particulière de l'approbation extorquée de l'Evêque de Londres. Il ordonne à un de ses Chapelains de lire la pièce, & de mettre sa souscription au bas, s'il la juge digne d'être publiée. Le Chapelain l'approuve d'abord sans y faire grande attention.

Abbot Archevêque de Cantorbery est interdit de l'exercice de sa Jurisdiction.

*Rydworth's
Historical
Collections.*

tention. Mais venant à réfléchir ensuite 1627.
sur la doctrine de Sibthorp, il envoie la
copie du Sermon à Selden, connu par
les savans Ouvrages qu'il a donnez au
public, & le prie de lui écrire ce qu'il
pense de la pièce. Selden ne voulant pas
donner son sentiment par écrit dans une
affaire où la Cour prend intérêt, répond
au Chapelain qu'il le lui déclarera seule-
ment de vive voix. Le Chapelain va
trouver Selden. *Avez-vous bien pensé à
ce que vous faisiez, lui-dit l'habile Juris-
consulte, lorsque vous avez approuvé une
si étrange doctrine? Selon les principes de
votre Prédicateur, nous ne sommes plus mai-
tres de nos biens. Le Roi nous les peut en-
lever lors qu'il lui plaira. Si le temps
change, l'approbation que vous avez donnée
pourra bien vous causer une affaire fâcheu-
se au Parlement.* Le Chapelain rentre en
lui-même, efface son seing mis au bas de
la copie du Sermon, & se tire d'intrigue.
L'Evêque de Londres moins timide, ou
plus imprudent, approuva hautement le
Sermon. Le monde se moqua de la Théo-
logie du Prédicateur, & les Anglois n'en
prêterent pas plus volontiers leur argent
au Roi. Le bon Archevêque Abbot fut
interdit ensuite de l'exercice de sa Juris-
diction, & Conway Secrétaire d'Etat lui
ordonna de la part de Sa Majesté d'aller
incessamment à Cantorbéry. Il supporta
sa disgrâce avec beaucoup de constance.
Je souhaiterois seulement qu'il n'eût pas
regardé comme un exil le commandement

1627. qu'on lui faisoit de résider désormais dans son Diocèse.

Quelques
Gentils-
hommes
Anglois mis
en prison
pour avoir
refusé de
prêter de
l'argent au
Roi, deman-
dent en vain
d'être élar-
gis, en vertu
des ancien-
nes loix du
païs.

Pendant que certains Ecclésiastiques trahissoient lâchement l'intérêt & la liberté de la patrie, un nombre considérable de Chevaliers & de Gentilshommes la défendoient avec beaucoup de courage. Wentworth & plusieurs autres aiment mieux être relégués hors de leur Province, & souffrir même la prison, que de donner à leurs compatriotes le mauvais exemple d'obéir aveuglément au Roi, quand il exige des choses contraires aux loix. Le Chevalier Elliot prisonnier fit présenter à Charles une requête humble & respectueuse. Il y exposoit les raisons pourquoi il refusoit l'argent que Sa Majesté lui demandoit par forme d'emprunt. Les loix, disoit Elliot de fort bon sens, sont la règle naturelle de l'autorité du Souverain, & de l'obéissance des sujets. J'ai cru, Sire, devoir examiner ce que les anciennes loix du Roiaume prescrivent, avant que de donner la somme d'argent qu'on me demandoit de la part de Votre Majesté; & j'ai trouvé que vos glorieux prédécesseurs ont déclaré eux-mêmes qu'on ne doit faire aucune levée de deniers, sans le consentement du peuple. Si cela est arrivé en certaines rencontres, ils ont voulu que l'exemple ne tirât point à conséquence. Nos loix défendent expressément de contraindre les sujets à prêter contre leur volonté de l'argent au Roi; & la coutume qui s'introduisoit d'exiger un don gratuit de chaque par-

Wentworth;
Historical
Collections.

particulier, a été solennellement condamnée & abolie. La manière d'emprunter de l'argent en vertu des lettres patentes de V^{otre} Majesté scellées du grand Sceau, est à proprement parler une véritable contrainte. Prier de la sorte, c'est commander avec autorité. Vos prédécesseurs n'ont point voulu d'autres subsides, que ceux qui proviennent de l'affection & de la bonne volonté des sujets. Ces Princes dont nous chérissons la mémoire, croioient qu'il leur étoit plus glorieux de se faire aimer de leur peuple, que d'étendre leur domination, & de remporter des victoires au dehors. Quelque raisonnables & quelque respectueuses que fussent les remontrances d'Elliot, elles ne touchèrent ni le Roi, ni son Conseil. Le Chevalier demeura toujours en prison.

Hampden & quatre autres Chevaliers arrêtés pour la même cause, demandèrent leur élargissement en vertu de ce qu'on appelle en Angleterre la Loi, *habeas corpus*. Car enfin, le Roi les faisoit renfermer sans en spécifier la raison. Le savant Selden qui plaidoit pour Hampden, montra aux Juges que selon l'ancien droit d'Angleterre, aucun homme libre ne peut être arrêté, ni mis en prison, sans avoir contrevenu aux loix du Roiaume, & que cet article fut expressément confirmé dans la grande Charte du Roi Jean. D'autres habiles Avocats prouvèrent amplement la même chose. Cependant en conséquence de je ne sai quelles chicaneries

1627. de l'invention de l'*Attorney Général* du Roi, le Chevalier Hyde *Chef de Justice*, & les autres Juges du Tribunal nommé le *Banc du Roi*, deboutèrent les prisonniers de leur demande, & les renvoierent où le Roi les avoit fait mettre.

La Flote
d'Angleter-
re met à la
voile sous le
commande-
ment du
Duc de Buc-
kingham.

*Exburyth's
Historical
Collections.*

*Mémoires
de Rohan.
Liv. IV.*

Bernard,
*Histoire de
Louis XIII.
Liv. XI.*

Ces violences irritoient d'autant plus les Anglois, que la suite de l'expédition du Duc de Buckingham contre la France, ne répondoit point à ses heureux commencemens. Sa Majesté Britannique n'exécuta pas tout ce que Montaigu avoit fait espérer au Duc de Rohan. Elle équipa seulement une flote de cent Vaisseaux. Environ dix mille hommes de troupes de débarquement y furent mis avec une grande quantité d'artillerie, de munitions de guerre, & des instrumens nécessaires à former un Siège, & à bâtir même des forts en cas de besoin. Buckingham Amiral & Général des forces de terre, monta sur la flote à Portsmouth vers le commencement de Juillet, suivi d'un nombre considérable de Seigneurs & de Gentilshommes Anglois. Le Duc de Soubize & S. Blancard, qui contribuèrent beaucoup à l'armement par leurs remontrances & par leurs insinuations, accompagnoient Buckingham. Telles furent les raisons pourquoi Charles déclara la guerre à Louis. Sa Majesté Britannique se plaignoit de ce que le Roi Très-Chrétien sembloit être d'intelligence avec la Maison d'Autriche pour ruiner les Protestans, de ce que bien loin de se join-
dre

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 705

dre à l'Angleterre en faveur de Frederic 1627.
 Roi de Bohême injustement dépouillé de
 ses Etats héréditaires, comme Louis
 l'avoit promis, il refusa passage aux
 troupes Angloises que le Comte de Mans-
 feld conduisoit au secours du Palatinat;
 ce qui fut cause de la ruine d'une belle
 armée, & donna moien à l'Empereur
 d'opprimer les Princes Protestans d'Alle-
 magne; de ce que Sa Majesté Britanni-
 que s'étant rendue médiatrice de la paix
 entre le Roi & les Réformez de France,
 Louis n'observoit aucun des articles du
 traité, & continuoit de violer les Edits
 de pacification; enfin de ce que sans au-
 cune déclaration de guerre précédente,
 Louis avoit fait saisir plus de six vingt
 vaisseaux marchands d'Angleterre. La
 flotte paroit aux côtes de France vers le
 20. Juillet, double le Conquet & la poin-
 te de Brest, & arrive à la rade de la Ro-
 chelle.

Louis informé du dessein des Anglois se Le Roi de
 préparoit à les repousser vigoureusement. France
 Il prétendoit aller lui-même en Poitou tombe ma-
 avec Gaston Duc d'Orleans son frère, & lade.
 prendre les Maréchaux de Bassompierre
 & de Schomberg pour Lieutenans Géné-
 raux de l'Armée que Sa Majesté comman-
 deroit en personne. Avant que de sortir
 de Paris, elle voulut aller au Parlement
 déclarer les raisons du voiage qu'elle en-
 treprenoit, & y faire enregistrer un cer-
 tain recueil d'Ordonnances. Elles avoient
 été dressées par Marillac Garde des sceaux

706 HISTOIRE DE

1627. sur les cahiers des derniers Etats Généraux & sur les avis donnez par les deux assemblées des Notables à Rouen & au Palais des Tuilleries. Les Magistrats du Parlement de Paris n'en furent pas contents. Ils demandèrent au Roi la permission de lui faire leurs remontrances sur divers réglemens contenus dans cette compilation. Le Garde des Sceaux naturellement vif & hautain, est choqué de la difficulté que font les Magistrats ; & ceux-ci donnent tout le ridicule qu'ils peuvent à l'ouvrage de Marillac. On l'appella par dérision *le Code Michau* : le Garde des Sceaux avoit nom *Michel*. Le Roi va donc au Parlement le 28. Juin & s'y trouve mal. *J'ai la fièvre, Maréchal*, dit-il en sortant à Bassompierre qui l'aideroit à descendre. *Je n'ai fait que trembler sur mon lit de Justice. C'est pourtant son endroit, Sire, d'où vous faites trembler les autres*, lui replique agréablement Bassompierre. Louis devoit coucher ce jour-là même hors de Paris. Le Maréchal tâcha de l'en détourner ; mais Sa Majesté voulut absolument se mettre en chemin. Elle s'imaginait que la foule de ceux qui vinrent la saluer avant son départ, étoit cause de cet accident, & que le mal se dissiperoit à la campagne. Il redoubla tellement lors que Louis fut à Villeroi, qu'on ne pût aller plus loin. Les Médecins craignirent quelque temps pour sa vie. Le Cardinal de Richelieu alors mécontent du Maréchal de Bassompierre,

Journal de Bassompierre. Tom. II.

Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. XL.

Mercurius Francicus. 1627.

LOUIS XIII LIV. XXIV. 707

pierre , fit en sorte que le Roi donna au 1627.
 Duc d'Angoulême le commandement
 de l'armée de Poitou , afin de chagriner
 & d'éloigner un Seigneur qui prétendoit
 se soutenir indépendamment du Ministre.

On n'osa dire à Louis la nouvelle de Le Duc de
 la décente des Anglois dans l'Isle de Ré, Buckin-
 de peur que sa fièvre double tierce ne de- gham en-
 vint continué par l'inquiétude que cette voie son Sé-
 affaire lui causeroit. Quand il se porta cretaire of-
 mieux , la Reine Mère & le Cardinal de frir aux Ro-
 Richelieu la lui déguisèrent , & eurent chelois le
 soin de ne lui représenter pas le mal aussi secours &
 grand qu'il étoit. Le Maire de la Ro- la protec-
 chelle & les principaux de ceux qui tion du Roi
 gouvernoient la Ville gagnés par la Cour, d'Angleter-
 fermèrent les portes & leur havre , dès ra.
 qu'on apperçût la flotte d'Angleterre , de
 peur que quelqu'un n'entrât dans la Ville
 de la part du Duc de Buckingham. Le
 peuple souhaitoit de recevoir les Anglois,
 mais il avoit si peu de vigueur & de cou-
 rage , qu'il n'osoit résister au Maire , de
 manière que Soubize fut obligé de prendre *Journal de*
 une chaloupe , & de venir lui-même so *Bassompierre*
 présenter à une des portes de la Ville. La *re. Tom. II.*
 Duchesse Douairière de Rohan & sa fille *Ministres*
 s'étoient réfugiées depuis peu à la Ro- *de Rohan,*
 chelle , de peur d'être arrêtées de la part *Liv. IV.*
 du Roi. On ouvre la porte à la Duches-
 se qui prend son fils par la main & le fait
 entrer dans la Ville avec Beecher Sécre-
 taire du Duc de Buckingham. Le peu-
 ple les reçoit volontiers , & les conduit
 en foule à leur logis. Soubize demande *Memoire*
 incon- *Principale,*
 1627.

1627. *Rushworth's Historical Collections.* incontinent une assemblée de la Maison de Ville, & Beecher parle de la sorte au Maire & aux autres Magistrats. Messieurs, je viens de la part de Monseigneur le Duc de Buckingham Grand Amiral d'Angleterre, vous exposer pourquoi le Roi nôtre maître l'envoie ici avec une flotte chargée d'artillerie, de munitions, & de soldats prêts à descendre s'il est nécessaire. Tout le monde sait que Sa Majesté, dont la prudence est au dessus de son âge, a depuis & mêmes avant son heureux avènement à la Couronne, découvert le danger, dont la Chrétienté est menacée par la puissance de l'ambitieuse Maison d'Autriche. Le Roi mon maître s'est appliqué particulièrement à le prévenir, tant par ses propres forces, que par celles de ses allies. De tous les Souverains de l'Europe, le Roi de France est celui qui a le plus vivement exhorté le Roi mon maître à une si juste, & si nécessaire entreprise. Sa Majesté Très-Chrétienne promet alors de joindre ses forces à celles d'Angleterre dans une cause commune aux deux Couronnes, & de nous donner tout le secours que nous pourrions attendre. L'intérêt de la mutuelle conservation de l'Angleterre & de la France contre leur ennemi, ou du moins contre un Prince toujours suspect, fut le motif le plus puissant qui porta le Roi mon maître à préférer l'alliance & l'amitié du Roi Très-Chrétien à celle de tous les autres. On espéroit de le détourner par ce moien, de travailler à la ruine de ses bons sujets Réformez

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 709

mez. Et de l'engager à prendre des mesures efficaces pour abaisser les véritables ennemis de la France, qui retiennent plusieurs Provinces de son ancien domaine, Et qui ont enlevé à Sa Majesté Très-Christienne des Roiaumes possédez par ses ancêtres, ou par ses prédécesseurs. 1627.

Sans aucun égard à la droiture des intentions du Roi mon maître, qui sacrifioit si volontiers ses intérêts particuliers au bien public Et au repos de la Chrétienté, le Conseil de France a non seulement négligé d'assister l'Angleterre engagée contre l'Espagne, mais il nous a plus traversés, Et fait plus de mal que nos ennemis. On en décore la raison. Le dessein secret du Conseil de France, c'étoit d'extirper la Religion Réformée dans ce Roiaume pendant que nous serions occupés à faire la guerre à l'Espagne. Sa Majesté veut bien croire que le Roi Très-Christien Et la Reine sa mère n'ont pas formé ce projet. A Dieu ne plaise que le Roi mon maître ait si mauvaise opinion de ses plus proches alliés. Mais vous savez mieux que nous, Messieurs, que la cabale des Espagnols Et des Jésuites, est si puissante dans le Conseil de France, qu'elle l'emporte souvent sur les intérêts du Roi même. Ce fut à la sollicitation des pensionnaires de la Cour de Madrid, que le Roi Très-Christien ne tint pas sa parole, d'accorder le passage aux troupes que nous fournîmes l'an 1624. au Comte de Mansfeld. Ce refus a fait périr près de douze mille Anglois, Et a donné moyen à l'Empereur

1627. *d'opprimer la liberté de l'Allemagne. Une pareille conduite auroit dégoûté tout autre Prince que le Roi mon maître, de s'allier avec la France. Mais Sa Majesté veut bien faire encore une nouvelle tentative. Elle ordonne à ses Ambassadeurs de négocier la dernière paix faite avec les Réformez. Du consentement de Sa Majesté Très-Chrétienne, le Roi mon maître engage sa parole, que le traité sera exactement observé, Et vous oblige, Messieurs, à vous contenter des conditions qu'on vous offroit, quoi que la situation de vos affaires vous en promit de meilleures. Sa Majesté se flattoit, que la France délivrée d'une guerre intestine, agiroit puissamment contre l'ennemi commun en Italie. Qu'est-il arrivé? Les confédérations des deux Rois, ont été abandonnées, Et les troupes que Sa Majesté Très-Chrétienne entretenoit en Italie, furent mises en garnison autour de cette Ville, afin de vous réduire à la dernière extrémité, comme Messieurs les Ducs de Rohan Et de Soubize l'ont remontré au Roi mon maître, conjointement avec tout le corps des Réformez de France. Enfin, quand on s'est apperçu que tout cela ne suffisoit pas pour vous ruiner, sous prétexte d'établir une compagnie imaginaire de commerce, on équipe un grand nombre de vaisseaux de guerre; Et pour affoiblir ceux dont vous pourriez attendre du secours, par une injustice inouïe, on nous prend six vingt vaisseaux en temps de paix, Et lors que nous sommes occupés à une guerre dont*

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 911

dont la France tire de grands avantages. 1627.

Ces raisons, Messieurs, & plusieurs autres de même nature, ont porté le Roi mon maître, Prince extrêmement religieux, à négliger tout autre intérêt que celui de son honneur & de sa conscience, & à se rendre aux instances de Messieurs les Ducs de Rohan & de Soubise, & de tous le corps des Réformez, qui l'ont prié d'obtenir l'exécution des articles du dernier Edit de paix. Monseigneur le Duc de Buckingham vient vous offrir de la part de Sa Majesté un puissant secours par mer & par terre, si vous voulez recouvrer votre liberté. Les conditions qu'il vous demandera, seront une preuve évidente que le Roi mon maître ne pense nullement à ses intérêts particuliers, & qu'il ne se propose point d'autre but que votre avantage, & ce que l'honneur & la conscience exigent d'un Prince juste & religieux. Je vous déclare de la part de Sa Majesté que bien loin de vouloir envahir les Etats du Roi son beau-frère, elle est disposée à vivre avec lui dans une parfaite intelligence; pourvu que tous ceux qui professent notre sainte Religion en France, jouissent sereinement de la liberté de leur conscience, & des privilèges qui leur sont justement accordés.

Que si vous demandez, Messieurs, pourquoi Sa Majesté vous offre d'elle-même maintenant un secours qu'elle n'a pas autrefois accordé à vos instances prières, je vous répondrai que le Roi mon maître ne s'étoit

1627. s'étoit pas rendu garant d'un traité fait avec vous, & qu'une alliance étroite avec la Couronne de France, lui faisoit espérer que son intercession vous seroit plus utile que la protection de ses armes. Il n'en est plus de même à présent. Les démarches du Conseil de France ont convaincu Sa Majesté qu'on a juré la perte de ceux de notre Religion. Si vous rejetez les offres que Monseigneur le Duc de Buckingham m'a ordonné de vous faire de la part du Roi notre maître, nous protestons devant Dieu & devant les hommes, que Sa Majesté est pleinement déchargée de tous les engagements d'honneur & de conscience. Monseigneur le Duc pensera pour lors à exécuter les autres commandemens dont le Roi notre maître l'a chargé. Dieu vous rend les arbitres de votre sort. C'est à vous de choisir. Je vous demande seulement une réponse prompte & positive.

Les copies du discours de Beecher distribuées aux Rochelois, les ébranlèrent beaucoup. Ils ne voioient plus d'autre ressource pour la conservation de leur liberté, que le secours de l'Angleterre; & la perte de la Ville paroissoit certaine s'ils rejettoient ces offres avantageuses. Mais le Maire & les autres gens gagnés par la Cour, empêchèrent qu'on ne prit une bonne résolution. Les Rochelois envoient une députation au Duc de Buckingham, afin de remercier Sa Majesté Britannique du soin qu'elle prend des Réformez en France, & de prier le Duc de lui repré-

enter que la Ville de la Rochelle, 1627.
 it qu'un membre du corps entier
 réformez, son serment d'union l'o-
 à ne rien faire que de concert avec
 les autres. Nous croions, dirent
 putez à Buckingham, que notre ré-
 sera plus certaine, & mêmes beau-
 plus agréable à Sa Majesté Britanni-
 quand nous serons appuiez du con-
 sent de M. le Duc de Rohan, & des
 Villes Réformées, à qui nous écri-
 incessamment. Nous supplions Vòtre
 lence de nous accorder ce délai, &
 re agréer au Roi de la Grande-Bre-
 que nous agissions tous de concert en-
 rencontre. Cependant, Monseigneur,
 adresserons nos vœux à Dieu pour la
 rité des armes, & pour l'accomplis-
 des bonnes & saintes intentions de
 ajesté Britannique. Peu s'en fallue
 ette réponse ne fit beaucoup de mal
 us côtez. Les Anglois trouvèrent
 ge que les Rochelois, qui ne pou-
 t se sauver que par une résolution
 pte & hardie, demeurassent encore
 rains. Les autres Villes Réformées
 rent, quand elles virent qu'on les
 ltoit au lieu de leur demander du
 rs. C'est ainsi, dit judicieusement
 ic de Rohan, que dans les affaires
 tantes, les conseils accompagnez de
 de circonspection, sont dangereux.
 indre apparence de crainte encoura-
 ennemis, & retient les amis. Ce-
 nt Soubize rassure Buckingham;

1627. & S. Blancard va dire aux Anglois de la part de Soubize qu'on leur répond de la Rochelle.

*Décence des
Anglois
dans l'Isle
de Ré.*

*Mémoires
de Roban.
Liv. IV.*

*Histoire du
Maréchal
de Tiras.
Liv. I.*

*Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. XI.*

*Lettre du
Duc d'Or-
léans au Roi
en 1621.*

Avant que d'y entrer, il étoit convenu de deux choses avec le Duc de Buckingham, qu'on descendroit dans l'Isle d'Oleron, & qu'on n'entreprendroit rien qu'après le retour de Soubize. Il remontra de fort bon sens au Général d'Angleterre, que la décente seroit plus facile dans Oleron, qu'il n'y avoit que deux cens soldats; qu'aucun fort n'y pouvoit tenir plus de huit jours; que d'Isle abondoit en bled & en vin; qu'elle seroit commode à rallier les Soldats & les matelots, & facile à conserver en y faisant quelques travaux; qu'après l'avoir prise on réduiroit bien-tôt l'Isle de Ré par le moyen des Vaisseaux Anglois à la dernière extrémité; qu'en commençant par celle-ci, le succès de la décente seroit douteux, & la conquête incertaine, puisqu'elle étoit assez bien pourvue de gens de guerre, & capable de faire une longue résistance. Quand S. Blancard vint rendre compte à Buckingham de ce qui s'étoit négocié à la Rochelle, on avoit pris une résolution contraire à la précédente. Le Duc vouloit descendre dans l'Isle de Ré sans attendre le retour de Soubize, & les Anglois se préparoient à exécuter les ordres déjà donnez par leur Général. Craignoit-il que Soubize ne partageât avec lui la gloire de l'action? Vouloit-il seulement hâter la décente, avant

LOUIS XIIL LIV. XXIV. 717

avant que Toiras Gouverneur de l'Isle qui avoit déjà trois mille hommes de pied & deux cens chevaux , reçût de nouveaux renforts ? Quoi qu'il en soit , les Anglois descendent le 22. Juillet à la faveur de la grande marée & d'un temps fort calme. Toiras tâche de s'opposer à l'entreprise avec sept cens fantassins & trois cens cavaliers. Mais la partie étoit trop inégale. Plus de deux mille Anglois avoient déjà mis pied à terre. On se bat de part & d'autre avec beaucoup de courage. Les François inférieurs en nombre & incommodés par le feu continuel des vaisseaux Anglois , sont obligés à se retirer , & à laisser aux ennemis une entière liberté de continuer leur descente. Le combat fut sanglant & opiniâtre. Rabutin Baron de Chantal , dont les Historiens louent la bravoure & la piété , Restinieres Capitaine aux gardes & frère de Toiras , Navailles & plus de soixante Gentilshommes François demeurèrent sur la place. Les Anglois perdirent le Chevalier Heyden & un assez grand nombre de soldats. S. Blancard fut le second qui mit pied à terre , & mourut en combattant avec une extrême valeur. *C'étoit un jeune homme, dit le Duc de Rohan, également recommandable par sa piété, par son courage, & par la solidité de son esprit.*

Si Buckingham eût voulu profiter de son premier avantage, & aller droit au fort S. Martin , comme Soubize arrivé incontinent après l'action , l'en pressoit, les Anglois

1627.
Mercure
Francois.
1627.

Rabutin's
Historical
Collections

1627. ginois l'auroient trouvé dépourvu de vivres & dégarni de gens de guerre. Mais on perdit inutilement cinq jours de temps. Toiras eut le loisir de se reconnoître, de rassurer ses soldats effraiez qui refusoient de se renfermer dans une place foible & mal pourvue; enfin, d'y jeter en diligence tous les vivres qui se trouvèrent dans le Bourg. La décente des Anglois causa une fort grande émotion à la Cour de France; & si la prise du fort de S. Martin Pelt suivie de près, comme tout le monde le croioit, on auroit pu voir du changement dans les affaires; quoi que selon le rapport du Duc d'Orleans, le Cardinal de Richelieu demeurât fort tranquille. Bien loin de vouloir sauver l'Isle de Ré, il souhaitoit que les Anglois s'en rendissent maîtres. Cela paroît incroyable: car enfin, le bon succès des armes d'Angleterre devoit apparemment ébranler sa fortune, & donner de grands avantages à ses ennemis. La maladie du Roi, le mécontentement que les premiers Seigneurs du Roiaume témoignent de la puissance d'un Ministre impérieux, les soupçons & la défiance de ceux qui entrèrent dans l'intrigue contre le mariage du Duc d'Orleans, le séjour du Comte de Soissons en Piémont, les menaces du Duc de Savoie qui cherchoit à se venger du traité de Mouçon: tout cela devoit donner de grandes inquiétudes à Richelieu. Il ne pouvoit ignorer que beaucoup de gens n'attendissent avec impatience le succès
du

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 717

du Siège du fort S. Martin pour se déclarer contre lui. Cependant, on a soutenu hautement qu'il ne tint pas à lui que les Anglois ne le prissent. Ce raffiné Politique avoit-il des ressources, que nous ne pouvons pas découvrir maintenant ?

Quoi qu'il en soit des desseins secrets du Cardinal, dès que le Roi son maître se porta mieux, il ne pensa qu'à sauver l'Isle de Ré. Louis fit entretenir les Rochelois de l'espérance d'un bon accommodement, pourvu qu'ils ne se joignissent pas aux Anglois ; on offrit au Duc de Rohan une somme considérable d'argent de la part de Sa Majesté. Les gens que la Cour avoit gagnez dans le parti Réformé, eurent ordre d'écrire aux Villes Réformées de la Guienne, du Languedoc & d'ailleurs, afin de les engager à donner des déclarations publiques de leur attachement au service de Sa Majesté & de leur refus de se joindre à ceux qui accepteront les offres du Roi d'Angleterre. Rapportons, il en est temps, le reproche que le Duc d'Orleans fait à Richelieu, & laissons au monde la liberté d'en croire ce qu'il lui plaira. *Le premier dessein du Cardinal sur le sujet de la Rochelle & de l'Isle de Ré après la descente des Anglois, dit Gaston dans une lettre au Roi son frère, ce n'étoit pas de prendre alors cette Ville. Il vouloit seulement s'emparer de l'Isle de Ré & de ses forts, après s'être défait de mon cousin le Maréchal de Toiras. Le Cardinal prétendoit que le fort S. Mar-*
tin

1627.

1627. tin fut pris par les Anglois, que celui qui le défendoit y périt, & que l'Isle tomba entre ses mains par la paix qu'il ménageoit avec le Roi d'Angleterre. Je sai les circonstances du projet, & j'en eus sur les lieux des preuves très-claires. L'Evêque de Mende son parent trouvois mille défaites dans le Conseil sur toutes les propositions pour faire passer des vivres dans le fort S. Martin. Il affectoit d'être chargé lui seul de donner les ordres nécessaires à pourvoir la garnison de ce qui lui manqueroit.

Le Duc
de Rohan
prend les
armes en
Languedoc.

Mémoires
de Rohan.
Liv. IV.

Histoire du
Ministre
du Cardinal
de Richelieu.
1627.

Mercur
Français.
1627.

Le premier succès de la décente des Anglois, fit un si bon effet à la Rochelle que les habitans dépêchèrent incontinent des personnes de confiance au Duc de Rohan & aux Villes Réformées de Guienne & de Languedoc, afin de leur donner avis de ce qui se passoit, & de leur demander conseil sur le parti qu'ils devoient prendre dans la conjoncture présente. Extraits de ce que nous aprenions de tous côtez, dirent les Rochelois, qu'on travailloit si ruseusement à nous ruiner, nous avons cru devoir fléchir prudemment la colère de Dieu par un Jeûne solennel, & implorer son assistance par de ferventes prières. Lors que nous vaquions à ces exercices de Religion, une puissante flotte du Roi de la Grande-Bretagne arrive à notre rade sous la conduite de M. le Duc de Buckingham Grand Amiral d'Angleterre. Son Secrétaire demande à nous parler de sa part, & nous lui donnons audience en présence de M. le Duc de Soubise. Outre la lettre de créance qu'il ap-

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 719

qu'apportoit le Secrétaire, il nous montra ¹⁶²⁷
son écrit signé de la main du Roi son maître, ^{Grand,}
par lequel Sa Majesté Britannique promet ^{Historia-}
aux Réformez du Roiaume son puissans se- ^{rum Galles}
cours par mer & par terre, jusques à la ^{Liv. XVII.}
conclusion d'une paix sûre & avantageuse.
On nous laisse une entière liberté de demen-
rer sous la domination de notre Souverain
légitime. La seule condition que le Roi
d'Angleterre exige de nous, c'est que nous
ne fassions aucun traité de paix sans son
consentement, & Sa Majesté Britannique
s'engage à en user de même à notre égard.
Le Secrétaire nous a promis de nous déli-
vrer une copie authentique de la promesse
du Roi d'Angleterre, dès que nous vou-
drons nous joindre à lui. Mais nous n'a-
vons pas jugé à propos de donner une répon-
se positive, sans vous avoir consultez. Nous
vous prions de nous faire savoir au-plûtôt
quelle résolution nous devons prendre. Les
Anglois sont descendus dans l'Isle de Ré &
& nous espérons qu'un si bon commence-
ment de leurs desseins, sera suivi d'un heu-
reux succès.

Le Duc de Rohan profite de l'occa-
sion, anime les gens de la Rochelle à re-
cevoir le secours que Dieu leur envoie &
& les invite à lui donner des assurances
plus précises de leur dessein de se joindre
au Roi d'Angleterre, afin qu'il puisse per-
suader plus facilement aux Villes Réfor-
mées de la Guienne & du Languedoc de
prendre le même parti. Les Rochelois
amusés de l'espérance d'un accommo-
dement

1627. dement avantageux que la Cour leur proposoit, ne répondent pas aussi positivement que Rohan le desiroit. Cela lui causa de l'inquiétude & de l'embaras. S'il communique les lettres des Rochelois aux Villes Réformées en particulier, il est à craindre que chacune ne prenne une résolution différente en voyant l'incertitude des Rochelois. Le plus sûr, c'étoit de convoquer une assemblée générale des Réformez, & d'y faire résoudre unanimement l'acceptation des offres du Roi d'Angleterre. Mais une pareille convocation avant la guerre ouverte, n'étoit guères praticable. Dès que la Cour entendra parler d'assemblées on enverra par tout des défenses de passer outre, & nulle Ville n'osera procéder à la nomination de ses députez, de peur d'attirer sur elle seule toute la colere du Roi. Que fera donc le Duc de Rohan ! afin d'éviter ces inconvéniens, il prie toutes les Villes du Bas-Languedoc & des Cevennes en particulier & sans leur découvrir son dessein, de lui envoyer à Nîmes des gens avec lesquels il puisse conférer sur certaines affaires importantes. Rohan espéroit que la déclaration de ces deux Provinces, où il avoit le plus de crédit & d'autorité entraineroit les autres avec le temps. La chose réussit comme le Duc l'avoit projetée. Il craignoit seulement que la députation d'Uzerz n'étant pas assez ample, on n'eût formé quelque intrigue, afin de lui débaucher cette Ville. Rohan prend avec lui

lui les Députés venus à Nîmes & les mène 1627.
à Uzer, afin d'y former une assemblée.

Ce fut là qu'il leur représenta vivement, combien de fois la Cour avoit manqué aux paroles données depuis la première guerre de Religion sous le règne de Louis XIII; les diverses infractions de l'Edit accordé en conséquence de la paix conclue à Montpellier; la continuation du blocus de la Rochelle, les violences faites aux habitans; les exécutions injustes de plusieurs personnes mises à mort; la seconde guerre de Religion entreprise pour obtenir la réparation de ces griefs; la paix négociée ensuite par l'entremise des Ambassadeurs du Roi d'Angleterre, qui firent condescendre les Réformés aux conditions que la Cour offroit, & qui du consentement de Sa Majesté Très-Chrétienne s'en rendirent garants au nom du Roi leur maître; l'inobservation des articles principaux de cette seconde paix; les nouveaux dangers auxquels la Rochelle se trouve exposée par l'entière perfection du Fort Louis que le Roi avoit promis de razer, les fortifications des îles voisines de la Rochelle; l'antab qui s'y faisoit des provisions nécessaires à un long Siège; les diverses tentatives de surprendre cette Ville, les privilèges des principales du Bas-Languedoc & des Cévennes abolis; la Citadelle bâtie & les autres violences exercées à Montpellier; enfin, la multiplicité des infractions faites aux Edits de pacification en tous leurs articles,

1627. & au regard de toutes sortes de personnes sans aucune distinction. J'ai cru, ajouta le Duc de Rohan, devoir remontrer ce nombre infini de griefs au Roi de la Grande-Bretagne, & le supplier de procurer conformément à sa parole Roiale, quelque soulagement à ceux qui professent sa Religion en France. Après avoir inutilement senté les voies de la douceur, Sa Majesté Britannique a pris la généreuse résolution de nous assister. Elle envoie pour ces offres M. le Duc de Buckingham avec une bonne armée. Mais c'est à condition que vous vous joindrez au Roi d'Angleterre, & que vous n'écouteriez aucunes propositions de paix que de son consentement & de concert avec tout le corps des Réformez du Royaume. La Rochelle n'a rien voulu conclure sans vous. On y attend votre résolution afin de la suivre, & j'espère que les autres Villes Reformées feront de même. Il ne me reste plus qu'à vous exhorter à la prendre promptement, & à vous protester que je n'abandonnerai jamais la cause commune de nos Eglises affligées.

Les remontrances du Duc de Rohan parurent si justes & si pressantes, que l'assemblée le pria de reprendre sa Charge de Général des Réformez, de lever incessamment des troupes, d'entreprendre ce qu'il jugeroit de plus convenable à la conservation des Eglises, & de convoquer au plutôt une assemblée générale, qui subsisteroit durant la guerre, & à laquelle on communiqueroit toutes les affaires.

Les

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 723

1637.
 Les Députés renouvellent alors l'ancien serment d'union , déclarent qu'ils se joignent aux armes du Roi d'Angleterre, & promettent pour eux-mêmes & au nom des Seigneurs, des Gentilshommes & de tous les autres François qui avoient déjà pris, ou qui prendroient désormais les armes, de ne faire aucun accommodement particulier, & de n'écouter aucunes propositions de paix, que du consentement de tous les Réformez du Roiaume & des Princes étrangers avec lesquels ils seront unis. Après cette résolution, le Duc de Rohan délivre des commissions, lève des troupes à ses dépens pour ménager le peuple, & concerte diverses entreprises sur plusieurs Villes. Auguste Galand, un de ces Réformez que l'avarice ou l'ambition rendoient esclaves de la Cour, & que le Roi avoit nommé son Commissaire à des Sinodes & en d'autres occasions, traversoit de toute sa force Rohan dans la Guienne & dans le Haut Languedoc. Il y étoit venu avec une commission du Roi depuis la décente des Anglois. L'artificieux Conseiller d'Etat fit engager Montauban, Castres, Pamiers, & plusieurs autres Villes à faire de solennelles protestations de demeurer fidèles au Roi, & de ne se joindre point à celles qui accepteroient les offres du Roi d'Angleterre. Galand s'applaudissoit à lui-même du succès de ses intrigues. Mais il ne savoit pas que le Duc de Rohan instruit par sa propre expérience des artifices de

1627. la Cour, & persuadé qu'il lui seroit impossible d'empêcher que plusieurs Villes Réformées ne donnaient d'abord de pareilles déclarations, fait en sorte sous main qu'on y ajoutât, que c'étoit à condition que les Edits de pacification seroient exactement observez, & que les Réformez jouïroient des privilèges qui leur étoient accordez. Clause que Galand n'osa rejeter, & qui suffisoit au Duc de Rohan, pour dégager, quand il en seroit temps, les Villes qui donnoient leur déclaration, puis que la Cour également artificieuse & infidèle n'exécutoit jamais les choses promises aux Réformez.

Le Duc de Buckingham assiége mal le fort de S. Martin dans l'Isle de Ré.

Mémoires de Rohan. Liv. IV.

Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu. 1627.

Histoire du Maréchal de Toiras. L. I.

Cependant le Duc de Buckingham assiégeoit le fort de S. Martin dans l'Isle de Ré, place à quatre bastions qui n'étoient pas encore achevez, & sans aucuns dehors. Toiras s'y étoit renfermé avec quelques Gentilshommes dans le dessein de la défendre jusques à la dernière extrémité. Il combattit contre l'ennemi & contre la disette des vivres avec une constance, un courage & une prudence comparables à ce que nous lisons de plus éclatant dans l'Histoire. Si quelque chose peut diminuer la gloire d'une défense que toute l'Europe regarda fort attentivement durant trois mois, c'est le peu d'expérience & d'habileté du Duc de Buckingham, quoi qu'il ne manquât pas d'ailleurs d'esprit & de bravoure. Il commit une faute considérable en allant

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 725

allant à S. Martin, avant que d'avoir 1627-
pris une petite place qu'on nommoit le

Fort de la Prée. Cette négligence fut la *Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. XI.*
cause principale de l'affront que le Cardi-
nal de Richelieu lui fera bien-tôt essuier.

L'endroit étoit un des plus commodés
pour une décente dans l'Isle de Ré; &
c'est par là que le grand secours arriva.

Buckingham résolut d'emporter le fort de *Mercur*
S. Martin par famine, persuadé que la gar- *François.*
nison avoit peu de provisions, & qu'il se- *1627.*

roit facile d'empêcher qu'elle ne reçût des
vivres & des rafraichissemens par la mer.

Mais au lieu de travailler de ce côté-là, le *Rushworth's Historical Collection.*
Général Anglois ferme seulement le port
avec des bateaux & des traverses, ran-

ge ses vaisseaux de guerre autour de l'Isle
de Ré, environne le fort avec ses trou-
pes de terre, & dresse trois batteries si
éloignées de la place, que les assiégés di-
rent en riant qu'on leur vouloit faire plus
de peur que de mal.

Ils ne pouvoient trouver de l'eau pour
boire que dans un puits éloigné de la con-
trescarpe d'environ trente pas. Si les
Anglois s'en fussent saisis, les François
étoient forcez à se rendre faute d'eau.
On se contenta d'y jeter le corps d'un
cheval mort, & quelques pierres pour le
combler. Les assiégés qui savent de quel-
le conséquence le puits est pour eux, le
nettoient promptement & en approchent
un travail, par le moien duquel la
commodité du puits leur demeura tou-
jours. Les Anglois faisoient si négligem-

H h 3 ment

1627. ment la garde du côté de la mer , qu'il entroit de temps en temps quelque bâtiment chargé de vivres dans le fort. Sou- bize pressoit Buckingham de séparer ses vaisseaux & de les mettre au devant des ports des côtes voisines, afin d'empêcher ceux de France d'en sortir & de se joindre. Jamais le Général d'Angleterre ne voulut écouter un si bon avis. Enfin par des civilités à contretemps, il permet- toit tous les jours que quelqu'un lui vint parler de la part de Toiras , sous divers prétextes recherchez exprès. L'Envoïé ne manquoit pas de remarquer exacte- ment l'état de l'armée ennemie , & d'en faire le rapport au Gouverneur de la place assiégée qui profitoit habilement de tout.

Nonobstant la négligence & les fautes du Duc de Buckingham, la garnison Fran- çoïse marqua de vivres & de provisions. Toiras presque réduit à l'extrémité , de- meure environ six semaines sans recevoir aucune nouvelle du Roi, ni du Duc d'An- goulême qui commandoit l'armée aux en- virons de la Rochelle. Les soldats de Toi- ras murmurent , se découragent , & il ne fait comment faire savoir en terre - ferme le mauvais état de sa place. Les Anglois en furent avertis par quelques deserteurs. Buckingham écrivit alors une lettre hon- nête & civile à Toiras. On lui offroit une bonne composition, & le Duc l'exhortoit à n'attendre pas la dernière extrémité, parce qu'on se trouveroit alors dans la fi- chuse

cheuse nécessité d'en user avec trop de rigueur au regard d'un Officier dont Buckingham estimoit le mérite & la bravoure. Nous sommes ici plusieurs braves gens déterminés à mourir pour le service de notre Roi, répondit Tournes au Général d'Angleterre. Le plus timide d'entre nous ne croiroit pas avoir fait son devoir, s'il ne surmontoit encore de plus grandes difficultés, afin de conserver cette place. Ni le desespoir d'être secouru, ni la crainte d'être maltraité, en cas que nous attendions les dernières extrémités, ne sont pas capables de nous faire changer de résolution. En moi particulier, Monsieur, je ne croirois indigne de votre estime, si dans la défense de cette place, j'omettois le moindre des choses que l'honneur & mon devoir me prescrivent. Le succès me sera toujours glorieux : Et le moindre dont vous aurez contribué à la réputation que j'aspire d'acquiescer, m'obligera d'être éternellement votre serviteur.

Les actions braves & hardies des simples soldats méritent autant de trouver leur place dans l'Histoire que celles des Généraux & des Officiers subalternes. Trois soldats Gascons offrirent à Tournes de passer la mer à la nage & de porter ses lettres en terre-ferme. Un d'eux se noia ; le second trop fatigué revint dans l'Isle de Ré, & le troisième nommé *La Pierre*, surnommé *Pierre Lanier*, passa bravement, quoiqu'une barque ennemie le poursuivît long-temps. Louis reçut une lettre qu'apporta le soldat. Sa Majesté promet un

1627. prompt & puissant secours à Toiras. Elle lui répond de la manière du monde la plus engageante & la plus capable d'animer un Gentilhomme qui ne manque ni de courage, ni d'ambition. Mais la lenteur avec laquelle vint le premier secours, est un grand préjugé que le Duc d'Orleans n'étoit peut-être pas trop mal fondé dans le reproche qu'il fit depuis au Cardinal de Richelieu. Les assiégés crièrent & attendirent long-temps avant que l'Evêque de Mende & quelques autres agens du Ministre fissent venir de Baïonne quinze *pmasses*. Ce sont de petits vaisseaux qui vont à la voile & à la rame, dont les habitans du pays se servent à la pêche de la baleine. Leur légèreté les fit passer heureusement par dessus les mâts & les chaînes de fer qui fermoient l'entrée du fort de S. Martin. Tel fut le premier secours que reçut Toiras après six semaines de siège. Il en venoit de plus considérables d'Angleterre au Duc de Buckingham, mais il ne savoit pas en profiter. Toiras a bientôt consommé ses vivres, ses gens n'ont plus qu'un peu de biscuit; les maladies en diminuent le nombre; il n'en est pas exempt lui-même; & le Général Anglois toujours leurré de l'espérance que les assiégés seront enfin contraints à se rendre, les attaque foiblement. L'adroit Toiras l'entretient dans cette pensée & l'amuse de quelques propositions, pour lesquelles S. Surin & Ashburnham neveu du Duc de Buckingham.. furent. dépê-
ches

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 729.

chez en Cour. Mais le Roi qui ne cher- 1627.,
choit qu'à gagner du temps, ne voulut
pas seulement voir le Gentilhomme An-
glois.

Le Duc d'Angoulême Général de l'ar- Le Duc
mée du Roi en Poitou, serra la Rochelle d'Orléans
autant qu'il pût, quoi que les habitans en comman-
qui ne s'étoient pas encore déclarez, pro- der l'armée
testassent qu'ils vouloient demeurer fidé- devant la
les à Louis. On n'eut aucun égard à leurs Rochelle.
paroles, soit que la Cour fût avertie de
ce qu'ils avoient écrit aux Villes Réfor-
mées de Guienne & de Languedoc; *Mémoires*
soit qu'on s'imaginât qu'ils pensoient de Rohan.
seulement à obtenir la liberté de recueil- Liv. IV.
lir leurs fruits & leurs bleds, afin d'avoir
des provisions avant que de se déclarer. *Journal de*
Il paroît cependant que les Rochelois ne Bassompier-
prenoient pas encore de résolution cer- re. Tom. II.
taine. La lenteur de leurs démarches don- *Mémoires*
ne sujet de croire que nonobstant les vi- qu'on a
ves sollicitations de Rohan, de Soubize, sur les affai-
& de la Duchesse leur mère, on auroit res du Duc
été bien-aise à la Rochelle de profiter de d'Orléans.
la décente des Anglois, & d'avoir une bon-
ne composition de la part du Roi. Co- *Lettre du*
minges Commandant du Fort Louis dans même au Roi
l'absence de Toiras, parlant par hazard à en 1631.
quelques habitans de la Rochelle, il les
pressa de rejeter les offres du Roi d'An- *Histoire du*
gleterre, & leur fit entendre qu'en assu- *Maréchal de*
rant Louis de leur fidélité, ils obtien- Toiras. L. I.
droient des conditions avantageuses. On *Bernard,*
tient là-dessus une assemblée de Ville, *Histoire de*
Cominges a la permission d'y venir, & Louis XIII.
ses Liv. IX.

730 HISTOIRE DE

1627.
Mercredi
François.
1627.

ses exhortations ne font pas mal, reçûes. Les habitans résolurent d'offrir d'assister Sa Majesté contre les Anglois, pourvu qu'elle consentît à mettre le Fort Louis entre les mains d'un des deux Maréchaux de la Force & de Châtillon, ou du Duc de la Trimouille, & qu'il plût au Roi d'ordonner l'exacte observation du traité fait à Montpellier, jusques à l'entier accomplissement de ce que Sa Majesté avoit promis touchant la démolition du Fort Louis. Aucun des trois Seigneurs nommez ne devoit être suspect à la Cour. Bien loin d'appuyer le Duc de Rohan & les autres Réformez qui pronoient les armes pour la défense de leur Religion & de leur liberté, la Trimouille, Châtillon, & la Force condamnoient hautement ceux qui se joignoient à des étrangers anciens ennemis de la France. Cependant l'offre des Rochelois ne fut pas écoutée. Il n'en faut pas davantage pour justifier leur déclaration. Pouvoient-ils douter après cela que Louis n'eût formé le dessein de prendre leur Ville & de la dépouiller de ses privilèges?

Gaston Duc d'Orleans arrive ensuite devant la Rochelle, & commence de l'attaquer à force ouverte. Il avoit témoigné un desir extrême d'aller à l'armée, & s'étoit emporté contre Richelieu qui le traversoit secrètement. Le Cardinal s'excusa en disant qu'il ne pouvoit conseiller au Roi malade d'exposer son frère unique aux dangers de la guerre. Louis cède

ensui

LOUIS XIIE LIV. XXIV. 731

enfin aux empressements de Gaston : il 1637.
lui fait expédier la commission de Lieute-
nant Général des troupes qui sont en Poi-
tou, en Saintonge, en Angoumois, & dans
le Pais d'Aunis. Le Duc d'Orleans part
de Paris le plus content du monde.
Mais en arrivant à Saumur, il apprend
que sa commission est révoquée. Louis
jaloux de la gloire que son frère pourroit
acquérir, se repentoit-il de son propre mou-
vement, & sans que personne le lui eût
inspiré, d'avoir envoyé Gaston ? Richelieu
craignoit-il que le Duc d'Orleans & ses
confidens ne s'apperçussent que le
Cardinal vouloit laisser prendre un fort
& une Isle que le Roi avoit fort à cœur
de conserver ? Quoi qu'il en soit, la Reine
Mère agit si puissamment en faveur de
Gaston, qu'elle lui obtint la permission de
continuer son voyage. Avant que d'arri-
ver à Saumur, il avoit député un de ses
Gentilshommes à Bayonne, pour presser
le Comte de Gramont Gouverneur de la
Ville, d'envoyer sur la côte de Poitou
un bon nombre de pinasses sous la com-
mande d'un homme courageux & expert
dans la navigation. Andouille Bayonnois
en amène trente peu de temps après. Dis-
sons ici sur la bonne foi du Duc d'Or-
leans, que l'Evêque de Mende parent &
un des intimes confidens du Cardinal de
Richelieu, chercha des prétextes frivo-
les afin d'empêcher que Toiras ne fût en-
fin secouru de la bonne manière. Gas-
ton irrité des subterfuges qu'il apperçoit

1627. prend lui-même soin de faire charger les pinasses & quelques autres vaisseaux de vivres & de provisions. Il anime encore plusieurs Gentilshommes volontaires qui s'offroient à passer dans le fort S. Martin. Chacun brûloit d'envie de prendre part à la gloire & à la réputation extraordinaire que Toiras aqueroit en défendant si bien une place que Buckingham se vanta d'abord d'emporter en huit jours. Andouins eut le bonheur, ou l'adresse de faire entrer vingt-neuf vaisseaux malgré tous les efforts des Anglois qui s'opposèrent à son entreprise. Ce second secours sauva l'Isle de Ré, & mit Toiras en état d'attendre que le Roi qui s'approchoit alors de la Rochelle, prit les mesures nécessaires pour chasser les Anglois. Si vous voulez, dit un jour Gaston à Louis, n'attribuer pas uniquement à votre prudence & à votre courage la réduction de la Rochelle, vous ne pouvez faire part de la gloire que vous aquies alors, qu'à la bravoure de mon cousin le Maréchal de Turenne, & à l'habileté du Sieur Andouins. C'est alors que le Cardinal publie par tous que vous êtes redevable de cette conquête à sa bonne conduite.

L'empressement que le Duc d'Orléans avoit de se signaler, fut d'autant plus grand, que le Roi sembloit affecter de lui en ôter l'occasion & les moyens. Sa Majesté ordonna de ne rien hasarder. On vouloit seulement que Gaston tint les choses en bon état jusqu'à ce que le Roi

LOUIS XIII LIV. XXIV. 727

1627.

vient lui-même en Poitou. Le Duc d'Angoulême commit quelques actes d'hostilité contre les Rochelois avant l'arrivée de Gaston. Il y en eut de nouveaux depuis que Son Altesse Royale se fut rendue au camp d'Aitrai. Impatient de faire savoir aux Rochelois qu'il a le commandement général de l'armée destinée à les réduire, le Duc d'Orléans s'avance avec quelques compagnies d'infanterie & de cavalerie jusques au fort de Bonnegrève. On le salue de quelques volées de canon, & les soldats du fort sortent & escarmouchent si rudement, que Gaston & ceux de son escorte sont obligés à se retirer promptement. Il perdit environ cinquante hommes dans cette occasion. Le Duc de Bellegarde son Lieutenant Général s'y signala, dit-on. Il fut le premier à tirer le coup de pistolet, & le dernier à la retraite. Louis blâma fort la vivacité de son frère. On le reprit aigrement dans une lettre de ce qu'il exposoit les troupes sans nécessité, & contre les ordres précis qu'on lui avoit donnez. *Peut-être*, dit un Auteur qui paroît écrire avec assez de sincérité, *que le Roi auroit été plus en colère, si Monsieur eût réussi dans sa première action.* Le Roi avoit si grande peur que Gaston n'aquit de l'estime & de la réputation dans l'armée, que Sa Majesté ne voulut pas attendre le parfait rétablissement de sa santé. Elle parut précipiter son voyage en Poitou.

1627.
Les Rochelois déclarent & le Duc de Rohan publiant des manifestes.

Mémoires de Rohan. Liv. IV.

Mercur François. 1627.

Grand, Historien de la Lib. XVII.

Les Rochelois s'étoient alors joints au Roi d'Angleterre, convaincus pleinement de l'inutilité de leurs soumissions, de leurs délais, & de leurs protestations de fidélité. Bien loin de les blâmer de cette démarche, je croi qu'ils attendirent trop long-temps à se déclarer. Leurs ménagemens ne diminuèrent point leurs souffrances, & ne firent rien changer au projet formé de les perdre. Cela ne servit qu'à mettre de la division parmi ceux de leur Religion, & à fournir un prétexte spécieux aux Réformez mal-intentionnez, de crier contre les autres. Les personnes équitables & désintéressées qui liront le manifeste que les Rochelois publièrent en cette occasion, & les réponses pitoiables qu'on y fit, avoueront que ces pauvres gens eurent des raisons légitimes de prendre les armes pour s'opposer à une injustice & violence persécution. Avoient-ils quelque autre moyen de conserver les privilèges que leurs ancêtres acquirent en se donnant à la Couronne de France, que celui d'une naturelle & nécessaire défense ? Le manifeste du Duc de Rohan survint l'autre de près. La pièce parut digne de son illustre Auteur. Si je n'avois égard qu'à moi-même, dit-il, je me contenterois d'opposer la droiture de mes actions aux discours des ignorans, ou des malins. Je saicherois de faire encore mieux, & je laisserois l'envie & la médisance pour échapper à mes calomnieux. Le jugement équitable des gens de bien me tiens lieu de résou-

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 737

récompense & me donne plus de satisfaction, que la malice de mes ennemis ne me cause de chagrin. Mais à la première ouverture d'une chose extraordinaire, chacun en raisonne à sa fantaisie. Les interprétations sinistres l'emportent sur les plus saines opinions : le silence passe pour une confession du crime, & les simples se laissent aisément surprendre, quand on néglige de les instruire. Le monde croit, & je ne le désavoue pas, que nous frère & moi avons procuré la déroute des Anglois en France. Un pareil événement sera long-temps le sujet du bien, ou du mal qu'on dira de nous du dedans & au dehors du Royaume. Je dois donc justifier cette action devant tout le monde, & prouver à nos ennemis qu'elle est fondée sur un droit évident, & à nos amis, que nous y avons été forcés par les plus pressantes loix de la nécessité.

Après un ample détail des injustices faites à tout le corps des Réformez & à lui-même en particulier, je ne prétens pas répondre ici, poursuit Rohan, à ceux qui soutiennent que nous ne devons point repousser la violence par la force, que les supplices & les plus mauvais traitemens ne peuvent justifier notre résistance, & que les Chrétiens n'opposent jamais d'autres armes à leurs ennemis, que la patience & la préparation de leur cœur à souffrir le martyre. Je laisse cette question à décider aux Théologiens & aux Jurisconsultes. Je dis seulement que ce langage est dans la bouche de nos ennemis, tel effet de la passion qu'ils

1627. ont de nous ruiner, & que si quelques-uns des nôtres parlent de même; c'est parce qu'ils ont touché quelque pension, ou qu'ils attendent des gratifications, de la Cour. L'apostasie suit ordinairement de près les sermons de ces zélés Prédicateurs de la patience. Je ne trouve pas étrange que nos ennemis s'efforcent de nous éblouir, & de nous réduire à l'esclavage, sans qu'il leur en coûte rien. Ils connoissent par une longue expérience, que notre résistance leur faisant partager avec nous la crainte & le danger, ils ne peuvent entreprendre sur notre vie sans hazarder la leur, & qu'il est plus sûr & plus facile de nous égorger dans nos lits, ou de nous tirer de la prison au supplice, que de nous forcer sur une brèche, ou dans un retranchement. Mais je suis extrêmement surpris, de l'effronterie de ces gens-là. Tout le monde fait le peu de respect qu'ils ont pour les Puissances supérieures établies de Dieu. Quelles ligue n'ont-ils pas faites, non pour défendre leur Religion, mais pour contraindre le Souverain à extirper celle des autres; non pour obtenir la paix & la liberté de leur conscience; mais pour forcer les Rois à une guerre injuste & barbare contre leurs propres sujets, & pour en déshonorer un, sous prétexte qu'ils ne peuvent obéir à un Prince qui professe une Religion différente de la leur?

Quant à ceux d'entre nous qui tiennent le même langage, je veux bien croire que quelques-uns souhaiteroient de voir l'ancien

zèle

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 737

zèle se rallumer dans nos Eglises, & qu'ils craignent que la piété ne se dissipe trop parmi la licence ordinaire des armes. Mais je sai aussi que la prémonition fait parler les gens de la sorte. La plupart sont si peu disposés à suivre les maximes qu'ils nous débitent, que pour cent écus, ils prendroient volontiers des principes entièrement contraires. Pour moi, qui ai reçu de mes pères la pureté de ma Religion, je tâche d'imiter leur zèle & de suivre leur exemple. L'objection qu'on nous fait, est résolue depuis long-temps par des Théologiens éminens en doctrine & en piété. Ceux de ce siècle ne les surpassent ni en l'une, ni en l'autre. Je croi que si Dieu veut nous délivrer par des moyens humains, comme il a tiré plusieurs fois son Eglise de l'oppression, bien loin de nous opposer à son œuvre, nous devons travailler conjointement avec les instrumens de notre délivrance. Nos saints & braves prédécesseurs en ont usé de la sorte. Ce fut par leur ferme & courageuse résistance, que Dieu procura le repos & la liberté à ses bons serviteurs.

Le Duc raconte ensuite comment le Roi d'Angleterre avoit résolu de secourir les Eglises Réformées de France, & il conclut de la sorte. La guerre que nous commençons aujourd'hui, est juste : car enfin, il n'y en eut jamais de plus nécessaire. La résolution que nous avons prise de nous y engager, ne peut être accusée de témérité, ni de précipitation. Un puissant Monarque se déclare en notre faveur, & nous

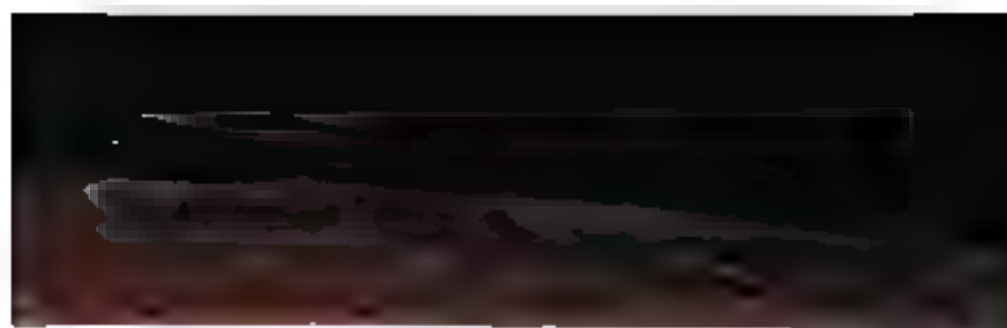
738 HISTOIRE D'E

1627. avous inutilement attendu la fin de la persécution que nous souffrons. Je craindrois de charger ma conscience devant Dieu, & de me perdre d'honneur & de réputation dans le monde, si je rejettois l'occasion qui se présente. La vie m'est à charge parmi tant d'afflictions publiques, je le confesse ingénument; & je ne veux point surcroire à la destruction entière de nos Eglises. Le temps fera voir que je ne pense pas à m'agrandir. Je prévois les dangers auxquels je m'expose. Mais ma conscience me presse tellement, que j'ai résolu de verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour la défense d'une si bonne cause. Si je suis réduit à mendier mon pain chez les Nations étrangères, Dieu me fera du moins la grace de justifier devant tout le monde, que je n'ai jamais eu d'autre volonté, que de sacrifier mes intérêts particuliers, pour bien & ma vie pour la délivrance de l'Eglise. Je ne prétens point m'exempter de l'obéissance & de la fidélité que je dois au Roi mon souverain Seigneur: si je suis la cause ou l'occasion des mauvais traitemens que souffrent ceux de ma Religion, je suis prêt à m'exiler volontairement du Roiaume, à passer le reste de ma vie parmi les étrangers, & à me priver de tous les honneurs & de tous les avantages du monde, pourvu que nos Eglises soient rétablies dans leurs privilèges. Content d'avoir procuré le repos à mes frères, je rendrai de continues actions de grâces à Dieu, de ce que je vois encore une fois son pauvre peuple
- berr

LOUIS XI^{er} LIV. XXIV. 739

*hors de l'angoisse & de la servitude, & de
ce que j'aurai eu le bonheur d'être l'instru-
ment de sa délivrance.* 1629.

Ces sentimens sont dignes d'un Héros Chrétien. S'ils étoient purs, sincères, dégagés de tout mouvement d'amour propre & d'ambition, laissons-en le jugement à Dieu. Le Duc de Rohan a toujours été si religieux & si magnanime, que le soupçonner de dissimulation & d'hypocrisie, ce seroit vouloir sonder avec trop de malignité les replis les plus secrets du cœur d'un guerrier, dont la valeur & la vertu ne paroissent pas inférieures à celles du fameux Maccabée. Rohan & Soubize furent peu de temps après déclarés criminels de Lèse-Majesté. Au commencement de l'année suivante, le Parlement de Toulouse qui n'a point de Jurisdiction sur les Pairs de France, eut l'audace & l'inhumanité de condamner Rohan à être écartelé. Le même Arrêt le déclara déchu de tous ses titres & roquier. Sa tête fut mise à prix, & ces graves Magistrats promirent cinquante mille écus de récompense & des lettres de Noblesse à celui qui l'assassinerait. Dignes successeurs de ceux qui condamnerent autrefois le Roi Henri IV, & qui firent harquebuzer son effigie ! Celle de Rohan fut tirée à quatre chevaux, & brûlée ensuite avec ses armes par la main du bourreau. Car enfin, selon l'Arrêt du Parlement de Toulouse, les quatre quartiers du corps d'un Duc & Pair devoient
être



740 HISTOIRE DE

1627. être brûlez, & les cendres jettées au vent. Afin qu'il y eût du sang répandu dans ce ridicule & indigne spectacle, on fit couper la tête à un Gentilhomme arrêté, lors qu'il portoit certains ordres du Duc de Rohan dans le Pais de Foix.

Le Roi arrive devant la Rochelle. Louis impatient d'ôter à Gaston son frère un commandement donné à regret, part de Paris vers la fin de Septembre, après avoir laissé les ordres nécessaires pour le gouvernement des Provinces en deçà de la Loire durant son absence. Marie de Médicis en fut déclarée Régente.

Journal de Bassompierre. Tom. II. Les Ducs d'Elbeuf & de Longueville reçurent ordre d'aller sur les côtes de Picardie & de Normandie, & de s'opposer aux Anglois, en cas qu'ils tentassent de faire quelque diversion dans l'une ou dans l'autre de ces deux Provinces. Le Duc de Guise eut le commandement de l'armée navale qui se formoit dans les ports de Bretagne. Quarante Vaisseaux du Roi d'Espagne la devoient joindre, en conséquence du traité conclu entre les deux Couronnes. Philippe paroissoit y aller de bonne foi. Don Diego de Mexia neveu du Comte Duc d'Olivarez & Ambassadeur Extraordinaire de Sa Majesté Catholique, vint offrir les Vaisseaux à Louis encore convalescent à Villeroi. On accepta volontiers les offres de Philippe. Il y eut des gens dépêchez à Madrid, afin de presser le départ de la flotte promise. Mais elle arriva justement lors que la France n'en avoit plus besoin; soit que les

Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu. 1627.

Histoire de Louis XIII. Liv. XI.

les

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 741

les vents contraires l'eussent véritablement arrêtée ; soit que les Espagnols fussent bien-aisés que les François & les Anglois s'affoiblissent en se battant les uns contre les autres. Louis se rendit au camp d'Aitrai devant la Rochelle le 10. Octobre. Gaston lui céda son logis , & s'en alla au Château de Dampierre à deux lieues de là. Il y eut d'abord une grande contestation entre le Duc d'Angoulême & les Maréchaux de Bassompierre & de Schomberg. Selon l'ancienne coutume , les Rois qui commandent leur armée en personne, prennent des Maréchaux de France pour Lieutenans Généraux , & ces Messieurs donnent les ordres de la part du Roi à tous les Officiers subalternes, quand même ils seroient Princes du sang Royal. Louis choisit les Maréchaux de Bassompierre & de Schomberg. Mais le Duc d'Angoulême qui commanda l'Armée de Poitou sur une simple lettre de cachet, avant l'arrivée du Duc d'Orléans , & qui fut depuis Lieutenant Général de son Altesse Royale , prétendoit servir sous le Roi dans la même qualité. Bassompierre & Schomberg s'y opposent , & l'affaire est agitée dans le Conseil du Roi. Le Cardinal de Richelieu y appuie Angoulême , & Schomberg cède après une foible résistance , de peur de chagriner un Ministre d'Etat impérieux. Bassompierre fut plus ferme. Il soutint toujours les droits de sa dignité avec une extrême vigueur. Voiant que le Roi favorise Angoulême,

1627.
*Histoire du
Maréchal
de Tournai.
Liv. I.*

*Mémoires
sur les affai-
res du Duc
d'Orléans.*

*Mémoires
François.
1627.*

1627. le Maréchal demande la permission de se retirer de l'armée. Il avoit suivi Sa Majesté à condition que le Duc d'Angoulême n'auroit point un commandement égal à celui des Maréchaux de France. Louis eut beau reprocher à Bassompierre qu'il étoit un opiniâtre, on ne pût le retenir, qu'en lui donnant une armée séparée à commander dans le Fort Louis & aux environs.

Les gens d'esprit & de cœur louèrent la fermeté de Bassompierre, & blâmèrent la basse complaisance de Schomberg qui se laissa éblouir par certaines choses que Vignoles & Marillac lui remontrèrent de la part du Duc d'Angoulême. Je voi bien, dit un jour Schomberg à Bassompierre, que le Roi ne veut pas nous appuyer contre M. d'Angoulême. Un bon Courtisan s'accommode au temps & aux inclinations du Prince. Suivez mon exemple. Voulez-vous que je vous parle franchement ? Le Roi m'appelle à son Conseil secret, & j'ai beaucoup à perdre. Je ne veux point déplaire à Sa Majesté par une résistance trop opiniâtre. Le Roi peut n'abandonner, repiqua Bassompierre indigné d'une si grande mollesse. Mes amis peuvent me trahir, mon Collègue qui a les mêmes intérêts que moi, peut céder avec infamie. Mais le Maréchal de Bassompierre ne s'abandonnera point lui-même ; il ne trahira jamais sa dignité, il en soutiendra toujours les droits avec honneur. Je ne sai comment le Duc d'Angoulême qui ne manquoit pas d'esprit,

prit, s'avisa de dire en défendant ses prétensions dans le Conseil du Roi, une pauvreté que Bassompierre releva d'une manière assez plaisante. Le Maréchal amoureux d'une d'Entragues sœur utérine du Duc, lui avoit fait un enfant, à la faveur de je ne sai quelle promesse de mariage. Il y eut ensuite un grand procès sur ce que Bassompierre refusoit d'épouser la Demoiselle, dont il connoissoit les diverses galanteries. Si M. de Bassompierre me forme aujourd'hui cette contestation, dit Angoulême, c'est qu'il me veut du mal à cause de ma sœur. M. le Duc, répliqua Bassompierre avec son enjouement ordinaire, a grand tort de dire que je lui veux du mal à cause de sa sœur. Au contraire, je dois vouloir du bien à M. d'Angoulême. Je recherche toujours l'amitié des parents des Dames dont je me déclare l'amant. Pour-estre que je voudrois du mal à M. le Duc, s'il avoit fait à ma sœur ce que j'ai fait à la femme. Mais il ne cherche pas volontiers de pareilles aventures, de peur de s'attirer un trop grand nombre d'ennemis. Le Maréchal dit encore un bon mot dans la même occasion. Le Duc d'Angoulême se vantoit de porter les armes depuis quarante ans, & d'avoir commandé des armées. De ces quarante ans, il en falloit du moins retrancher douze que le Duc passa prisonnier à la Bastille; & depuis son élargissement il obtint quelques commandemens passagers. Le feu Comte de Fuentès venant en Flandre, répondit Bassompierre

1627. pierre toujours vif & railleur, pris le Comte Ernest de Mansfelt mon grand oncle à témoin, s'il n'y avoit pas quarante ans qu'il portoit les armes. Oui, repartit M. de Mansfelt, mais il y en a trente-huit qui vous ne les portez plus. Je voudrois bien demander à ce vieux guerrier, ajouta Bassompierre, ce qu'on demande quelquefois à certains chasseurs : montrez-nous le pied de la bête que vous avez prise.

Conseil
tenu sur le
secours de
l'Isle de Ré.

Histoire du
Maréchal de
Toiras.
Liv. I.

Mémoires
anonimes sur
les affaires
du Duc
d'Orléans.

Vie du Car-
dinal de Ri-
shelieu, par
Aubery.
Liv. II.
Chap. 13.

Dès que Toiras sut que le Roi s'approchoit de la Rochelle, il voulut dépêcher un homme de confiance, afin de presser Sa Majesté de secourir l'Isle de Ré. Toiras avoit toujours conseillé à Louis de faire passer cinq ou six mille hommes de pied, & quelques cavaliers au Fort de la Prée, où la décente étoit bonne, & dont les Anglois négligèrent de se rendre maîtres. Cependant on ne voioit point que Sa Majesté pensât à profiter d'un si bon avis. Voilà pourquoi Toiras cherchoit une personne capable de bien représenter au Roi l'état de la place assiégée & les moyens de chasser les Anglois de l'Isle de Ré. S. Preuil donc nous parlerons souvent dans la suite de cette Histoire, s'étoit enfermé dans le fort de S. Martin comme volontaire avec Toiras son ami. Impatient de se signaler & de se faire connoître davantage au Roi, S. Preuil offre d'aller à Sa Majesté. On lui remontre le danger auquel il s'expose en passant sur terre & sur mer au milieu des ennemis : mais on ne le dissuade pas absolument de l'entre-

Pentreprise. L'aventurier s'échape heureusement, & rend compte de tout au Roi. On tint conseil sur les propositions que S. Preuil apportoit de la part de Toiras, & les avis se trouvèrent différens. Marillac Garde des Seaux & quelques autres disent qu'on ne doit rien hazarder, & qu'il est impossible de secourir l'Isle de Ré, & de tenir la Rochelle investie en même temps. *Assiéger une place bien défendue, & sans quitter son premier dessein, former une autre entreprise, qui ne se peut exécuter qu'avec de grands efforts, dit le Garde des Seaux, c'est s'exposer, Sire, à ne réussir ni dans l'un ni dans l'autre projet. Je regarde le secours de S. Martin de Ré, place presque perdue, comme une dépense inutile pour rendre la santé à un malade qui expire. Ce qu'on propose à votre Majesté est grand, & héroïque, je l'avoue: mais l'événement est trop douteux. Outre les dangers de la mer qu'il faut essuyer, l'armée des Anglois est nombreuse & puissante dans l'Isle de Ré. Ils peuvent s'opposer vigoureusement à la descente, & vous faire perdre une partie de vos meilleures troupes. Ne seroit-il point plus à propos de jeter seulement des vivres & du renfort à S. Martin? Nos gens promettent de tenir encore long-temps après cela. Cependant Votre Majesté aura le temps de fermer le port de la Rochelle & de réduire les habitants. Supposons que les ennemis se rendent maîtres du fort de S. Martin & de toute l'Isle de Ré: qu'auront-ils gagné*

Tome V. Part. II. Li

1627. *Si la Rochelle est prise ? Subsisleront-ils long-temps près d'une place importante, dont la conquête vous rendra la mer libre, assurera les côtes de Poitou, & mettra Vre Majesté en état d'employer toutes ses forces, à chasser les ennemis de l'endroit où ils se seront inutilement postez ?*

Marillac prétendoit-il faire sa cour à Richelieu, qui ne se mit pas autrement en peine de secourir d'abord l'Isle de Ré ? Si cela est, le Garde des sceaux se trompa fort. Le Cardinal forme un plan tout différent, dès que le Roi est devant la Rochelle. Soit que Richelieu juge que Sa Majesté témoignant une si grande passion de chasser les Anglois, il s'expose trop à perdre sa fortune, si elle vient à découvrir un jour, que l'Isle de Ré a été prise par la fausse politique d'un Ministre ambitieux ; soit qu'il se flate d'avoir lui seul tout le mérite de l'action, & qu'il se fasse un plaisir d'humilier le Duc de Buckingham son ennemi, & de lui donner à la vue de toute l'Europe, la plus sensible des mortifications ; le Cardinal est désormais plus ardent qu'aucun autre à secourir l'Isle de Ré. J'avoue, Sire, dit-il au Roi, que la réduction de la Rochelle est l'affaire la plus importante au bien de votre Etat. Mais qui peut entreprendre deux grandes choses en même temps, ne doit pas s'arrêter à une seule. Secourir l'Isle de Ré, sans discontinuer le siège de la Rochelle ; cela ne se fera pas sans courir quelque danger. Mais quelle gloire n'acquerrera-

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 747

vous pas en exécutant un si noble projet ? 1627.
 Peut-être qu'il n'est pas si difficile que cer-
 taines gens se l'imaginent. Rien n'empê-
 che Votre Majesté d'envoyer six mille hom-
 mes de pied & cinq cents chevaux dans l'Isle
 de Ré. La chose est faisable, sans aban-
 donner aucun des postes occupez autour de
 la Rochelle. Vous croiez avec raison, Sire,
 que la conservation de Ré vous est d'une
 extrême conséquence. Sa perte entraîne-
 roit celle de l'Isle d'Oleron. Les An-
 glois maîtres de ces deux endroits, s'y for-
 tifieroient & ruineroient tout notre com-
 merce. Dès que l'ennemi a chez nous des
 places & des provisions, il avance aisément
 ses conquêtes. Ne se vengra pas avec éclat
 de l'injure que le Roi d'Angleterre vous a
 faite, ce seroit une flétrissure à la répu-
 tion de Votre Majesté. Toute l'Europe est
 en suspens. On attend que vous fassiez sen-
 tir à vos ennemis qu'ils ne vous attaqueront
 jamais impunément. L'avis de Richelieu
 se trouvoit si conforme à l'inclination de
 Louis, que le secours de l'Isle de Ré fut
 incontinent résolu. S. Preuil retourne à
 S. Martin, & y entre en effuiant le feu
 des vaisseaux Anglois. Toiras embrasse
 son ami avec d'autant plus de joie qu'il
 apporte la nouvelle des préparatifs pour
 le secours. Richelieu passa lui-même à
 Brouage & dans l'Isle d'Oleron, afin de
 tirer des soldats & d'amasser des vaisseaux
 de transport. Quel mérite l'adroit Car-
 dinal ne se fait-il pas en paroissant ne
 craindre point d'exposer sa personne sur

1627. la mer, quand il est question de travailler à la gloire de son maître ?

Le P. de
Berulle re-
çoit le Bon-
net de Car-
dinal.

Mémoires
anonymes sur
les affaires
du Duc
d'Orléans.

Mercur
Français.
1627.

Un nouvel intérêt secret animoit Richelieu à se mettre mieux que jamais dans l'esprit de Louis. Le Pape avoit fait une promotion de sept Cardinaux, & le P. de Berulle en fut un. Marie de Médicis lui donna le Bonnet avec un contentement extrême, peu de temps après que le Roi fut parti de Paris. Cette nouvelle surprit étrangement le Cardinal de Richelieu. Il crut que la Cour de Rome le jouoit de concert avec la Reine Mère; que le Pape avoit précipité la promotion, pour faire plaisir à Marie de Médicis, qui vouloit se servir désormais du nouveau Cardinal & l'opposer à Richelieu. Elle avoit eu déjà d'assez grands démêlés avec celui-ci, & le Roi les accommoda, tantôt par lui-même, tantôt par l'entremise du Jésuite Suffren Confesseur de Leurs Majestez. Quand Richelieu vid la prompt elevation de Berulle, il crut que c'étoit un effet d'un complot entre la Reine Mère, le Garde des Sceaux Marillac, & le Cardinal Spada, & qu'on le perdrait bientôt à la Cour, s'il négligeoit tant soit peu de s'assurer des bonnes grâces & de la protection du Roi. Richelieu réveille avec application l'ancienne jalousie de Sa Majesté; il lui insinue que Marie de Médicis est d'une parfaite intelligence avec le Duc d'Orléans; que c'est le fils bien-aimé, & qu'elle n'oubliera jamais la mort du Maréchal d'Ancre, Louis recommen-

ça dès-lors à se délier de sa mère ; Gaston lui devint plus suspect qu'auparavant ; enfin le jaloux & timide Roi se confirmoit tous les jours dans son préjugé , que sans le secours de son Ministre , il ne seroit jamais à couvert des intrigues continuelles de ses plus proches parens contre sa personne, & contre son autorité. La lettre de remerciement que Berulle écrivit au Pape, ne donne pas grande opinion du nouveau Cardinal à la Cour de Rome. On n'y entendoit point je ne sai quel jargon mystérieux de dévotion que le bon homme affectoit, & dont il remplît sa lettre. Urbain & ses Courtisans qui pénétroient le dessein de Marie de Médicis, jugèrent qu'un si grand contemplatif ne seroit guères propre à traverser le Politique le plus délié de son siècle.

Buckingham dégoûté de son expédition mal commencée & plus mal soutenue, ne témoignoit pas moins d'impatience de s'en retourner en Angleterre, que Richelieu en avoit de le chasser de l'Isle de Ré. Dès qu'Andouins eût heureusement conduit les pinasses & ses vaisseaux au fort de S. Martin, le Général Anglois ne pensa plus qu'à la retraite. On commence de remporter dans les vaisseaux les armes & les munitions mises à terre. Buckingham mande un domestique de Soubise, & lui déclare que le Conseil de guerre des assiégeans voit la place si bien munie, l'armée d'Angleterre tellement affoiblie, la saison déjà si avancée, enfin, les vivres

1627.

Secours de
l'Isle de Ré.Mémorial
de Richelieu.
Liv. IV.

750 HISTOIRE DE

1627. *Histoire du*
Ministre du
Cardinal de
Richelieu.
 1627. si près d'être entièrement consummez,
 qu'on est d'avis de lever le Siège & de se
 retirer. Le domestique représente au
 Duc que la nouvelle flotte équipée par
 le Roi d'Angleterre & qu'on attend tous
 les jours sous la conduite du Comte de
 Holland, remédiera suffisamment à tous
 ces inconvéniens ; que les rafraichisse-
 mens jettes dans le fort ne dureront pas
 long-temps ; qu'en faisant une garde plus
 exacte, on réduira bien-tôt les assiégés à
 leur première extrémité ; que la retraite
 des Anglois fera infailliblement suivie de
 la prise de la Rochelle, qu'il est étrange
 qu'on abandonne les gens après les avoir
 engagés à se déclarer ; que le Duc de
 Soubize accablé déjà d'une longue mala-
 die, mourra de douleur & de chagrin,
 que tout le monde lui imputera la perte
 de la Rochelle ; enfin qu'une entreprise
 soutenue avec si peu d'honneur & de per-
 sévérance, fera un tort irréparable à la
 réputation des armes de Sa Majesté Bri-
 tannique, Buckingham répond froide-
 ment à ces vives remontrances, que ses
 Officiers subalternes rebutez demandent
 à s'en retourner, & que si la flotte du
 Comte d'Holland arrive assez tôt, on
 tâchera de les retenir. Cela fait juger à
 l'homme de Soubize que le retour est ré-
 solu. Il en donne avis à son maître qu'u-
 ne fièvre tierce arrête à la Rochelle. Sou-
 bize arrive incontinent au camp des An-
 glois, & s'efforce de dissuader le Duc de
 Buckingham. On donne de bonnes pa-
 roles :

LOUIS XII^E LIV. XXIV. 751

roles : mais on ne discontinua point l'em- 1627.
barquement.

Louis s'appliquoit cependant aux préparatifs du secours qu'il vouloit envoyer dans l'Isle de Ré. Le Maréchal de Thémines en avoit brigué le commandement. Il mourut environ ce temps-ci dans son Gouvernement de Bretagne , occupé à rassembler des troupes & des vaisseaux pour cette entreprise , & pour le siège de la Rochelle. Thémines batiffoit encore un fort à Morbihan en Bretagne , pour la sûreté de la flotte auxiliaire d'Espagne qui devoit joindre celle de France. Schomberg commanda le secours au préjudice de Bassompierre plus ancien Officier de la Couronne que l'autre. Marillac frère du Garde des sceaux fut nommé Maréchal de Camp sous Schomberg , avec pouvoir de remplir la première place au défaut du Général. On prit huit cens hommes du régiment des gardes Françaises, trois cens de Piémont , autant de Rambure, & deux cens de Chappes. Le régiment de Navarre & quelques autres furent destinés tout entiers. On joignit à cette infanterie un détachement de la cavalerie de la maison du Roi , & quelques compagnies de gendarmes & de chevaux-legers. Louis que son inclination portoit à la guerre , & dont le naturel étoit assez propre aux exercices militaires , choisissoit lui-même ceux qui devoient passer comme volontaires , & chacun lui demandoit à l'envi la permission de servir. Dès qu'il en a

1627. nommé un, *Et moi, Sire*, disoit l'autre, *pourquoi ne passerai-je pas ? Et moi*, répondoit le Roi en souriant, *demeurerai-je ici seul ?* Jamais on ne vid un pareil empressement. Tous ceux qui ne furent pas nommez, se plaignoient de ce que Sa Majesté leur ôtoit une belle occasion de se signaler. On s'imaginait que Buckingham s'opposeroit non seulement à la décente : mais qu'il sortiroit encore de ses lignes, pour combattre les François. Le Comte de Harcourt cadet du Duc d'Elbeuf de la Maison de Lorraine, le Prince de Guimené de celle de Rohan, le Duc de Retz, le Comte de Joigni son neveu, Général des galères, Tomerre, Tavanès, Uxelles & plusieurs autres Gentilshommes distinguez, furent du nombre des volontaires. Le Roi étudioit la carte marine avec application ; il regardoit la boussole sans cesse, & se levoit la nuit pour voir à sa giroüette de quel côté le vent souffloit, & s'il étoit bon à passer dans l'Isle : ou bien à lui amener les vaisseaux de transport & les troupes qu'on attendoit de divers endroits. Tel fut le génie de Louis XIII. habile & actif dans les menus détails ; mais incapable de soutenir le poids des grandes affaires, il s'occupoit des petites choses, pendant que ses Favoris, ou ses Ministres régnoient véritablement sous le nom de leur maître.

Canaples second fils du Maréchal de Crequi arriva le premier au *Fort de la Prée* avec douze cens hommes de pied & quelques

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 153

ques compagnies de cavalerie. Le Duc de Buckingham averti de la venue du secours, abandonne une partie de ses tranchées & part la nuit avec un assez bon corps de troupes, dans le dessein d'empêcher la décente. Il la trouva déjà faite. Cinq cens Réformez François que Savignac commandoit attaquèrent vivement les gens de Canaples. Puysegur alors Enseigne aux gardes & témoin oculaire, avoue qu'ils auroient été défaits, & leurs Vaisseaux de transport brûlez avec les chevaux & les munitions, si le Duc de Buckingham eût ordonné aux Anglois de soutenir Savignac. Mais le Duc que ses fautes précédentes ne rendoient ni plus prévoyant, ni plus habile, se retira dès que le canon du Fort *de la Prée*, lui eût tué dix ou douze de ses gens. Huit jours après le Maréchal de Schomberg aborde avec les troupes embarquées dans l'Isle d'Oleron, & Marillac vient le lendemain.

Lors que le secours arrive de toutes parts, le Général Anglois s'avise mal à propos de faire un dernier effort contre S. Martin. Quelques deserteurs lui avoient rapporté qu'il n'y avoit pas plus de huit cens hommes de guerre presque tous malades, que du côté de la mer la courtine étoit sans fosse & sans rempart, & qu'on pouvoit aisément forcer la place en posant là des échelles. Soit que Buckingham trop crédule se fût laissé prévenir par un faux rapport; soit qu'il se flatât de couvrir sa honte, & sa malhabileté,

954 · HISTOIRE DE

1647. en disant qu'il avoit tenté tous les moyens possibles avant que de se retirer, il proposa aux Capitaines Réformez François, sans autre connoissance, & sans abattre les parapets, de donner un assaut général, & pria ces Messieurs d'y disposer les Colonels & les Capitaines Anglois. Comme il s'appercût que les Officiers François faisoient difficulté de se rendre auteurs d'un avis dont les suites seroient pernicieuses; ne craignez rien, leur dit le Duc, *je vous disculperai en publiant que vous avez fait l'ouverture par mon ordre.* On obéit à l'entêtement du Général; & l'assaut se donna le 6. Novembre. Les Anglois & les Irlandois attaquent du côté de la terre. Les Réformez François & quelques Anglois du côté de la mer. Chacun fit assez bien son devoir. Mais le terrain étoit si gras, & si glissant à cause de la grande pluie de la nuit précédente que les soldats ne pouvoient se soutenir, quel que plusieurs eussent mis des molettes d'éperon sous leurs souliers afin d'être plus fermes. *Entreprendre*, dit le Duc de Rohan à propos de cette action, *de forcer plus de quinze cens hommes par escalade dans une place de quatre bastions, bien munie d'artillerie & de toutes les autres choses nécessaires; c'est vouloir rebuter les soldats, & non pas leur faire acquérir de l'honneur.* Le Duc de Buckingham fut obligé de se retirer, après avoir perdu bien du monde, & en ramenant un grand nombre de blessés.

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 777

Ce mauvais succès & l'arrivée du Maré-
chal de Schomberg avec toutes les trou-
pes destinées au secours de l'Isle de Ré,
obligèrent le Duc de Buckingham à lever
le siège, & à marcher vers un endroit
appelé *la Fosse de l'Oye*, afin de remon-
ter sur ses vaisseaux avec plus de loisir &
de seureté. Le huitième Novembre, les
Anglois partent après midi. Leur Géné-
ral avoit envoyé le jour précédent un Gen-
tilhomme faire des complimens à Toiras,
& l'assurer que l'honneur de la conserva-
tion du fort & de l'Isle entière, lui étoit
uniquement dû. Buckingham voulut-il
donner seulement une marque de son
estime à un Officier, dont il avoit con-
nu par sa propre expérience la valeur &
l'habileté? Ne cherchoit-il point aussi à
rabattre la fierté de Richelieu son enne-
mi? Le Duc pouvoit bien juger que le
Cardinal ne manqueroit pas d'attribuer
la fuite des Anglois à sa prévoyance, à son
activité, & à la justesse des mesures pri-
ses par ses bons conseils. L'armée Fran-
çoise parut, dès que l'Angloise fut hors du
Bourg de S. Martin. Toiras sort incont-
inent du fort, presse le Maréchal de
Schomberg d'attaquer les ennemis dans
leur retraite, & remontre qu'ils seront in-
failliblement taillez en pièces. Marillac
fut d'un sentiment contraire. *L'avantage*
des armes du Roi sur les Anglois forcez à se
retirer, est certain, disoit-il de fort bon
sens: pourquoi engager une action dont le
succès est douteux? Nous sommes supérieurs

1627.
Le Duc de
Buckin-
gham aban-
donne l'Isle
de Ré & re-
tourne en
Angleterre.
Mémoires
de Richelieu.
Liv. IV.
Histoire de
Richelieu
du Cardinal
de Richelieu.
Ann. 1627.
Plu. du
Cardinal,
par
Aubert.
Liv. II.
Chap. 24.
Mémoires
de Puyssieux.
Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. XL.

1627. *en cavalerie, il est vrai. Mais les ennemis ont autant d'infanterie que nous. Combien de fois un nombre inférieur de braves gens réduits au désespoir, & à la nécessité de vaincre ou de mourir, a-t-il défait une grande armée ? Le feu Roi se contenta de reprendre Amiens, & d'empêcher que les Espagnols ne secourussent la place. Il ne voulut point attaquer l'ennemi, quoi que la victoire parût assurée. Sa Majesté nous envoie ici pour chasser les Anglois. Les voilà qui se retirent d'eux-mêmes ; sans que nous ayons besoin de hazarder de bonnes troupes, dont la conservation est importante à l'Etat. Que souhaitons-nous de plus avantageux ?*

Nous, Histoire Il faut, dit-on, pour l'ennemi de l'injure faite à Sa Majesté. N'est-elle pas assez bien vengée de la témérité du Roi d'Angleterre & de l'orgueil de son Favori ? Toute l'Europe se moquera de la fuite du Duc de Buckingham, & de l'insuccès de l'armement de Sa Majesté Britannique. Le

Maréchal de Schomberg prit un milieu entre les deux sentimens opposés. Il résolut de suivre les Anglois en bon ordre, & de les charger s'il en trouvoit une occasion favorable, sans rien hazarder. Elle ne pouvoit guères manquer, à cause de l'incommodité des passages, & de la confusion dont une retraite est ordinairement accompagnée.

A un endroit nommé la Cobarde, les François firent mine de vouloir charger. Mais la contenance des Anglois fut si bonne, que l'ennemi s'arrêta tout à coup, quoi

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 757

1627.
 quoi que le lieu donnât de l'avantage. On
 continue la marche de part & d'autre.
 Les Anglois tiennent la plaine, & les
 François les dunes qui bordent la mer.
 Quand ceux-là furent arrivés à une di-
 gue, qui traversant les marais aboutit au
 pont appelé *de l'Oye*, leurs bataillons
 commencèrent à se presser & à prendre
 leur défense. L'avant-garde & le corps
 de bataille enfilent le chemin étroit.
 Mais l'arrière-garde chargée par le Maré-
 chal de Schomberg fut facilement défail-
 te. Les Anglois perdirent sept ou huit
 cens hommes. Le Duc de Buckingham
 & quelques Seigneurs de sa nation se bat-
 tirent bravement en cette rencontre. Puy-
 ségur étoit sur le point de prendre Buc-
 kingham prisonnier. Mais des soldats An-
 glois l'enlevèrent promptement en l'air,
 & le passèrent de main en main au delà du
 pont *de l'Oye*. Mylord Montjoy Colo-
 nel de la cavalerie, Grey Lieutenant Gé-
 néral de l'artillerie, cinq Colonels &
 plusieurs Officiers demeurèrent entre
 les mains des François. Le Roi paie leur
 rançon à ceux dont ils étoient prisonniers,
 & les renvoie peu de jours après à la Rei-
 ne d'Angleterre sa sœur. Fut-ce pour
 lui donner une occasion de se rendre
 plus agréable à Charles son époux & au
 peuple? Bien des gens crurent que dans
 cette action de Louis assez éclatante au
 dehors, il y eut plus d'envie d'insulter à
 la disgrâce du Roi d'Angleterre, que de
 véritable générosité.

1627.

La nuit étant survenue un peu après le passage de la digue & du pont, les Anglois s'embarquèrent aisément. Le Duc de Buckingham avoit toujours projeté de se retirer par cet endroit, en cas de besoin. S'il eût bâti un fort, ou fait des retranchemens à l'entrée de la digue, cette précaution assuroit sa retraite. La négligence fut suivie d'une autre faute. Quatre-vingt ou cent chevaux postez mal à propos, sont renverser sur l'arrière-garde Angloise, la rompent, la mettent en grand désordre, & en facilitent la défaite. Tel fut le succès d'une expédition que Buckingham vanta si fort, avant que de la commencer. Il y perdit sa réputation & celle des armes du Roi son maître, consumma une grande partie de bleds dont les Rochelois avoient fait provision pour soutenir un blocus, ou un Siège, & mit au desespoir les Réformez de la France qu'il prétendoit délivrer d'oppression. Les véritables motifs de l'entreprise du Duc étoient assez connus en diverses Cours de l'Europe. On s'y moqua du nouveau Paladin qui s'étoit flaté d'obtenir par sa valeur & par ses exploits surprenans, la liberté de voir l'objet de son amour romanesque.

Le Duc
d'Orléans
mécontent
s'en retour-
ne à Paris.

Il seroit inutile de parler ici des applaudissemens & des acclamations que Louis & le Cardinal de Richelieu reçurent en France & dans les pays étrangers. Le Maréchal de Schomberg & Tournay y eurent part. Le Pape félicita l'un & l'autre
par

LOUIS XIII LIV. XXIV. 759

par un bref obligeant. S. Simon eut ordre de porter les drapeaux & de conduire en grande pompe à Paris les canons pris sur les Anglois. Gaston Duc d'Orleans étoit rongé de chagrin au milieu des réjouissances publiques. Le Roi lui ôtoit le commandement de l'armée, sous prétexte de le prendre lui-même, & le donnoit en effet à Richelieu. Il exercera désormais la charge de Connétable, aussi bien que celle d'Amiral. Le Cardinal eut l'insolence d'empêcher que les soldats du régiment des gardes ne fussent mis en sentinelle autour du logis de Gaston, pendant qu'il y en avoit autour du sien. Les confidens du Duc d'Orleans lui conseillent alors de se retirer d'une armée, où il n'est regardé que comme un simple volontaire. Gaston part huit jours après la délivrance de l'Isle de Ré, & vient à Paris dans la résolution de ne retourner plus au siège de la Rochelle, servir sous un Prêtre. Toiras n'étoit pas plus content du Cardinal & des Ministres. La joie qu'il eut de la belle réputation qu'il acquéroit dans toute l'Europe, fut bientôt mêlée d'amertume. Richelieu ne l'aimoit point. Il craignoit même ce brave & habile Officier que le Roi traitoit avec beaucoup de distinction. Marillac Garde des Sceaux crut apparemment faire plaisir au Cardinal, en répondant si brusquement à Toiras qui lui parloit en faveur d'un Gentilhomme dont les services méritoient quelque récompense.

1627.
*Mercure
Francois.*
1637.

*Assemblée
générale
sur les affai-
res du Duc
d'Orleans.*

*Lettre du
Roi au Duc
en 1631.*

*Remontrance
au Car-
dinal de Ri-
chelieu, dans
les diverses
pièces pour
la défense
de la Reine
Mère.*

*Histoire du
Maréchal
de Toiras,
Liv. I.*

de

1627. de Toiras, dit le Magistrat, vous entreprenez bien-tôt de recommander ceux qui vous ont aidé à défendre le fort de S. Martin. J'avoue que vous avez bien servi le Roi. Mais pensez aussi que cinq cens Gentilshommes en auroient fait autant que vous, s'ils eussent été à votre place. Monsieur, repartit Toiras, la France seroit bien malheureuse, s'il n'y avoit pas plus de deux mille Gentilshommes capables de servir aussi bien que moi. Cependant, ils ne l'ont pas fait, & , graces à Dieu, je n'ai pas mal rempli les devoirs de l'Emploi dont le Roi m'a honoré. Il y a en France plus de quatre mille personnes capables de tenir les Sceaux aussi bien que vous : s'ensuit-il de là que vous ne devez pas recommander ceux dont vous connoissez le mérite ? Toiras vid bien alors que sa valeur & sa bonne conduite ne seroient pas aussi amplement récompensées, qu'il devoit l'espérer. Après la prise de la Rochelle, on le déposséda par degrez de son Gouvernement de l'Isle de Ré. Le Cardinal fit résoudre au Conseil la démolition du fort de S. Martin. Sous ce prétexte, il y met une garnison à sa dévotion, & se rend le maître de la place & de l'Isle, aussi bien que de celle d'Oleron. Richelieu prend encore Brouage & Brest en Brétagne. Il veut avoir des passages sur les grandes rivières. Angers, Saumur, & Amboise sont à sa bienveillance, le Cardinal s'en assure. Enfin pour se retirer plus à son aise au Havre de Grace en Normandie, sa place

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 761

place favorite en cas de besoin, il se fait 1627.
donner le Gouvernement du Pont de
l'Arche & de Pontoise aux Portes de
Paris.

Gaston de retour dans la capitale, tâ-
che de dissiper sa mélancolie par diverses
parties de plaisir. Il parut touché du mé-
rite & de la beauté de la Princesse Marie
fille du Duc de Nevers, qui devint à la
fin de cette année Duc de Mantoué. Cot-
te passion naissante déplaisoit à la Reine
Mère. Elle ne pût jamais oublier les
chagrins que le Duc de Nevers lui donna
durant & après la minorité du Roi, lors
qu'elle avoit l'administration des affaires.
Marie de Médicis n'abandonnoit point
le projet de marier son second fils à une
Princesse de Toscane. Ces deux raisons la
portèrent à détourner Gaston de penser
à la Princesse Marie, sous prétexte que les
remèdes d'un Chymiste qui la guérissent
d'une grande maladie, l'avoient rendu
stérile. Comme le Duc d'Orleans crai-
gnoit aussi que l'effet des drogues ne fût
tel qu'on le disoit dans le monde, je croi
volontiers, qu'il ne pensa pas trop sérieu-
sement à épouser la Princesse Marie, &
que la passion qu'il témoignoit pour elle,
ne fut d'abord qu'un amusement, &
puis une collusion avec Marie de Médicis,
pour tromper le Roi plus finement. Gas-
ton mécontent de son frère vivoit fort
bien avec la Reine Anne d'Autriche, au-
tant irritée que lui contre le Cardinal de
Richelieu. Ils en usoient ensemble sans
grande

1627.

grande cérémonie & avec beaucoup de franchise. Il n'y avoit qu'une seule chose sur laquelle ils ne s'accordoient pas. Le Duc d'Orleans souhaitoit que sa belle-sœur demeurât stérile; & Anne d'Autriche faisoit des vœux & des *neuvaines* à tous les Saints du Paradis pour avoir des enfans. Gaston rencontrant un jour la Reine au retour d'une de ses dévotions superstitieuses, *Vous venez, Madame,* lui dit-il en raillant, *de solliciter vos Juges contre moi. Je veux bien perdre mon procès, pourvu que le Roi ait assez de crédit pour cela.*

Commencement du Siège de la Rochelle.

La Rochelle fut plutôt jusques à présent investie & incommodée par certains forts bâtis en divers endroits que bloquée, ou assiégée dans les formes. Immédiatement après la retraite des Anglois, Louis donna les ordres pour une circonvallation entière. On bâtit treize forts avec quantité de redoutes sur les tranchées. Le circuit étoit de trois lieues, ou environ, hors de la portée du mousquet, ou du fauconneau, & non pas du canon. La Ville ne pouvant être secourue par terre, il fut seulement question d'empêcher qu'on n'y portât des vivres & des rafraichissemens. Le Roi espéroit d'autant plus de la réduire par la famine, qu'elle fournit une grande partie de ses provisions à l'armée d'Angleterre. Les habitans dépourvus bien-tôt de tout, se feroient vus forcez à implorer la clémence de Sa Majesté avant la fin de l'hiver, si quelques

Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu. 1627.

LOUIS XIII LIV. XXIV. 763

ques Vaisseaux chargés des choses nécessaires ne fussent pas entrés dans le port. C'est pourquoi le Cardinal de Richelieu s'applique particulièrement à le fermer. Pompée Targon Ingénieur Italien, qui avoit servi les Archiducs des Pais-Bas Catholiques au Siège d'Ostende, tenta d'en venir à bout par diverses inventions. Mais les seules marées emportoient ses ouvrages flottans. Le Duc d'Epemon commandant l'armée du Roi devant la Rochelle, il y a six ou sept ans, jugea fort bien & dit toujours depuis, qu'il falloit bâtir quelque chose de solide, qui résistât à l'impétuosité des flots, & faire une bonne digue à l'entrée du canal. Le Duc d'Angoulême étoit de ce sentiment, & le Cardinal de Richelieu vid bien que c'étoit le meilleur expédient. La digue fut donc entreprise avant la fin de cette année à l'endroit où le canal se trouve large de cent quarante toises, & hors de la portée du canon. Il seroit inutile de copier ici la description de cet ouvrage. On la voit en une infinité d'endroits. Le Cardinal qui en veut avoir tout l'honneur, y donne tous les soins imaginables. Il se fait un grand mérite auprès du Roi, en effuyant, main de loin, le feu des assiégés, pour aller visiter les travaux. Son Capucin Joseph l'avoit suivi au voyage de Poitou. Le Moine s'avise aussi de faire l'homme de guerre, & de vouloir paroitre intelligent à prendre les Villos. Quelqu'un l'ayant averti, ou bien s'étant apper-

1627.

Vie du m^{rs} de Richelieu, par de Berry. L. II. Chap. 15. 16.

Vie nouvelle du m^{rs} de Richelieu. Liv. II.

Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. XII. Mémoires de Pontis.

Vie du Duc d'Epemon. Liv. IX.

La vie de deffendit, paroi les pièces pour Marie de Médicis.

1627.
Gramond,
Historiarum
Galliae. Lib.
XVIII.

cû lui-même , d'un certain égout large & revêtu de pierres , par où les immondices de la Ville s'écouloient , il se met en tête qu'il sera facile de surprendre la Rochelle, en faisant entrer par cet égout des troupes durant la nuit. Joseph en parle au Roi , & dresse je ne sai quelle machine pour servir à son dessein. Mais quand on vint à fonder l'égout, on y trouva une quantité si prodigieuse de bouë, qu'il y avoit de quoi faire périr tous ceux qui tenteroient le passage. Le Capucin s'opiniâtre contre ce qu'on lui représente de l'impossibilité d'entrer & d'avancer dans l'égout : il soutient toujours que la chose est faisable. Mais enfin sa machine se rompt, & son grand projet s'évanouit.

Guiton Maire de la Rochelle , homme de bon esprit & d'un courage extraordinaire , s'appliquoit autant à bien défendre la place, que le Cardinal de Richelieu à la réduire. Le Maire animoit ses Compatriotes par ses paroles & par ses actions à essuier toutes les rigueurs d'un long Siège , plutôt que de perdre leurs privilèges & leur liberté. On l'élut depuis l'arrivée du Roi devant la Ville , & il refusa d'abord d'accepter la Charge qu'on lui offroit. Vaincu par les instantes prières des habitans , il prend un poignard & parle de la sorte: *Je serai Maire, puisque vous le voulez. Mais c'est à condition qu'il me sera permis d'enfoncer ce poignard dans le sein du premier qui parlera de se rendre. Je consens qu'on en use de même*
contre

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 765

contre moi, dès que je proposerai de capituler. Le poignard demeurera tout exprès sur la table de la chambre, où nous nous assemblerons dans la Maison de Ville. Il n'y eut jamais une fermeté pareille à celle de Guion durant le Siége. Un de ses amis lui montrant un jour certaine personne de leur connoissance qui mouroit de langueur & de faim, le Maire lui répondit froidement: *Etes-vous surpris de cela? Il faudra bien que nous en venions-là vous & moi, si nous ne sommes point secourus.* Un autre lui remontrant peu de temps après que tous les habitans périssent de faim. *Et bien,* dit-il du même sang froid, *c'est assez qu'il en reste un pour fermer les portes.*

Difons à la gloire de ce digne Maire de la Rochelle, du Duc de Rohan, de Soubize & de quelques autres Réformez, qu'ils ont été *les derniers François*, comme Cassius Brutus, & leurs illustres compagnons dans la défense de la liberté de la patrie, furent *les derniers Romains*. Tous nos compatriotes avoient entièrement dégénéré de la vertu de leurs ancêtres. Les Officiers qui commandèrent au Siége de la Rochelle sous le règne de Charles IX. n'eurent jamais envie de la prendre. Leurs descendants ont été assez fous, pour ne suivre pas leur exemple: c'est l'expression du Maréchal de Bassompierre. Qu'en est-il arrivé? La France le sent, & en gémit. Le Duc d'Epemont servit lentement, & comme à re-

gros

1627. gret dans cette occasion. Mais ce fut plutôt par envie & par chagrin contre le Cardinal de Richelieu, dont la prise de la Rochelle augmentoit le crédit & la puissance, que par un généreux sentiment de contribuer le moins qu'il seroit possible à l'oppression prochaine des grands Seigneurs & du peuple. Epernon auroit volontiers pris la Rochelle, si le Roi lui eût donné le commandement de l'armée. Je trouve que Richelieu fit reprocher tout publiquement à la Reine Mère & aux Marillacs qu'ils traversèrent sourdement le bon succès du Siège. Peut-être que Marie de Médicis & ses confidens craignirent dès-lors que le Cardinal enflé de cette conquête & maître absolu de l'esprit du Roi, ne voulût désormais éloigner entièrement des affaires, celle qui se donna de si grands mouvemens pour le pousser au Ministère.

Mouve-
mens du
Duc de Ro-
han en Lan-
guedoc.

Mémoires
de Rohan.
Liv. IV.

Histoire du
Ministère

Le Duc de Rohan trouvoit en Languedoc de plus grandes difficultez dans l'exécution de ses projets, qu'il ne l'avoit prévu. Les intrigues de Galand Conseiller d'Etat & Commissaire du Roi, & les insinuations des émissaires que le Duc de Montmorenci Gouverneur de la Province envoioit à Castres, & aux autres Villes Réformées, causoient d'extrêmes embarras à Rohan. Dans nos anciennes guerres de Religion, dit ce grand homme, on trouvoit du zèle, de la fidélité, & du secret. Nos gens se confioient aux Chefs du parti. Sur un de leurs billets, on com-

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 707

commençoit une guerre, on formoit des entre- 1627.
 prises sur les meilleures places du Ro- du Cardinal
 yaume. Aujourd'hui nous avons plus de de Richelieu.
 peine à combattre l'infidélité des Réformez, 1627.
 leur indifférence pour la Religion, & leur
 lâcheté, que la mauvaise volonté de nos Alémands
 ennemis. Le Duc de Rohan tâcha d'enga- du Duc de
 ger le Marquis de Malauze à suivre son Montmo-
 exemple, & la Marquise joignit ses solli- reux.
 citations à celles du Duc. Mais Malau- Liv. III.
 ze témoignoit autant de froideur & de dé-
 guisement, que son épouse avoit de zèle Plr du m.
 & de sincérité. Gagné par les invita- me. Liv. II.
 tions artificieuses & par les promesses du Chap. 10.
 Duc de Montmorenci, le Marquis s'op-
 pose de toute sa force aux bons desseins de Mars
 Rohan. Il feint ensuite de vouloir se ré- François.
 concilier avec celui qu'il abandonne, & 1627.
 promet de se déclarer, dès que les Villes
 de Castres & de Montauban en auront Grand,
 fait la démarche, & qu'il y aura une as- Histori-
 semblée générale des Réformez sur pied. rum Galle
 On le somme de sa parole quand ce qu'il L. XVII.
 faisoit semblant d'attendre, est arrivé :
 Et le Marquis continué d'agir contre les
 intérêts de ceux qui veulent défendre sa
 Religion, & la leur.

Malgré tous ces obstacles, Rohan for-
 me une petite armée de quatre mille cinq
 cens hommes de pied & de deux cens che-
 vaux, & se met en campagne. Mont-
 morenci Gouverneur de Languedoc se
 trouva pour lors embarrassé. Le Prince
 de Condé son beau-frère qui rampoit de-
 vant le Cardinal, afin d'obtenir la liberté
 de

1627. de revenir à la Cour, s'étoit abouché avec lui dans sa maison de Richelieu, & avoit reçu ensuite la commission de Lieutenant Général des armées en Languedoc, en Guienne, en Dauphiné & dans le Lionnois; mais Condé ne pouvoit pas arriver si-tôt. Cependant Montmorenci n'avoit ni troupes, ni la permission d'en lever pour s'opposer aux progrès du Duc de Rohan, qui se trouvoit en état de se faire ouvrir les portes de toutes les Villes Réformées. Montmorenci invite les Gentilshommes à se joindre à lui, délivre sans façon des commissions, & lève incessamment des soldats. Non content d'avoir donné la démission de sa Charge d'Amiral, pour aider Richelieu à se rendre maître des forces maritimes du Royaume, le Duc travailloit imprudemment à l'établissement de l'autorité du Cardinal. Il en sentira le coup funeste & sanglant, quand il voudra s'y opposer trop tard. Montmorenci dépêche un Gentilhomme au Roi, afin de l'avertir de ce qui se passe en Languedoc, & de prier Sa Majesté de confirmer les commissions expédiées & les ordres donnez par le Gouverneur de la Province dans une nécessité si pressante, qu'il ne pouvoit pas attendre ceux du Roi.

On fut bon gré à Montmorenci de sa vigilance & de son activité. Mais l'impérieux Richelieu voulut témoigner au Duc, qu'on lui faisoit grace, en ne le punissant pas de ses précautions pour con-
server

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 769

1627.

server au Roi la meilleure partie d'une Province. *M. de Montmorenci*, dit Herbaut Secrétaire d'Etat à l'Envoïé du Duc, a entrepris en France sans le consentement de Sa Majesté, une chose que le Roi d'Angleterre ne peut faire sans celui de son Parlement. Tout autre Seigneur dont les bonnes intentions ne seroient pas si bien connues n'obtiendrait point de Sa Majesté l'aveu des commissions données, ni des troupes levées. Cependant elle approuve ce que *M. de Montmorenci* a fait. Voilà un Gouverneur de Province bien païé de ses soins & de ses peines. Il doit remercier le Roi & son Ministre de ce qu'on ne le traite pas comme certains Diebstreurs, ou Consuls Romains traitèrent autrefois de braves Officiers qui avoient défait l'ennemi sans la permission de leur Général. Soit que Montmorenci crût devoir soutenir la gageure, soit qu'il se fit un point d'honneur de combattre Rohan avant l'arrivée du Prince de Condé, que le Duc voioit à regret venir dans sa Province lui ôter le commandement des troupes du Roi, il semble ne faire pas attention à la hauteur de la réponse du Secrétaire d'Etat, & marche suivi de la Noblesse Catholique la plus distinguée du Languedoc, du Rouergue & du Comté de Foix avec trois mille hommes de pied & environ six ou sept cens chevaux. Montmorenci vouloit hazarder un combat, afin d'arrêter les progrès de Rohan dans le Rouergue, où il avoit déjà pris Milhaud

1627. & quelques autres places, & d'empêcher qu'il ne se rendit maître de tout le Comté de Foix. On se rencontre près de Revel, on se bat bravement de part & d'autre. Le succès du combat parut d'abord incertain. Mais Rohan plus prudent & plus habile que Montmorenci, eut enfin de l'avantage. Il marche ensuite vers le Comté de Foix, & prend Pamiez & d'autres Villes. Tout paroissoit disposé à se déclarer, si la retraite des Anglois n'eût pas extrêmement refroidi l'ardeur des Réformez qui attendoient le succès de l'affaire de l'Isle de Ré.

Basses du
Prince de
Condé au
regard du
Cardinal de
Richelieu.

Une autre chose obligea le Duc de Rohan à sortir du pais de Foix, après y avoir laissé les ordres nécessaires, & de retourner dans le Bas-Languedoc. Le Prince de Condé s'avançoit de ce côté-là, & il étoit à craindre que tout le Vivaretz ne se rendit à lui. Dès que Son Altesse est dans Avignon, elle envoie un exprès en grande diligence faire ses complimens à l'Archevêque d'Aix, avec un ordre précis de ne voir absolument que le Prélat, & de lui donner bien à entendre qu'on ne vient que pour lui seul. C'étoit le frère aîné de Richelieu. Il avoit autrefois cédé l'Evêché de Luçon à son cadet, pour s'enfermer dans une Chartreuse, où il vécut plusieurs années sous le nom de

*Vie du Cardinal de Richelieu, par Aubery.
Liv. II.
Chap. 17.*

Don Alphonse. Le Cardinal l'en tira, & lui fit donner l'Archevêché d'Aix en Provence. Je ne sai si *Don Alphonse* ennuyé de la vie austère des Chartreux, demanda

le

LOUIS XII. LIV. XXIV. 371

le premier à sortir de son Cloître & à ren- 1627.
 erer dans le monde ; ou bien si son frère
 jaloux d'avancer tous ses parens, le pres- *Mémoires*
 ta de prendre cette dignité Ecclésiastique, *pour servir*
 en attendant l'occasion d'en obtenir une *à l'Église*
 plus grande. Quoi qu'il en soit, l'Ar- *de même.*
 chevêque eut toujours fort peu d'esprit,
 les veilles & les jeûnes des Chartreux
 augmentèrent en lui la disposition natu- *Mémoires*
 relle & héréditaire que ceux de sa fami- *François.*
 le avoient à la folie. On parut surpris 1628.
 des honneurs extraordinaires que Condé
 rendoit au frère d'un homme qui avoit
 fait mettre Son Altesse à la Bastille. Jo
 uice, dit-elle alors, que tout le monde
 sache que j'ai de grandes obligations à M.
 le Cardinal de Richelieu. Il est vrai que
 j'ai eu autrefois quelques ressentimens contre
 lui. Mais enfin, j'ai trouvé sa conduite
 juste & fort estimable. Il a regagné mon
 amitié en me procurant l'emploi que j'ai
 maintenant ; & je lui en témoignerai ma
 reconnaissance dans toutes les occasions qui
 se présenteront. L'Archevêque d'Aix pré-
 sent d'une manière si obligeante, vint
 rendre les devoirs au Prince, avant qu'il
 partit d'Avignon. Dès que Son Altesse
 apprend l'arrivée du Prélat, elle sort de
 son logis & le va chercher au lieu, l'em-
 brasse, & veut que dans l'entretien qu'ils
 eurent ensemble, l'Archevêque ait un
 siège égal à celui de Condé.

Ce n'est pas ici la seule rencontre, où
 le Prince témoigna la facilité à oublier
 les plus grandes injures ; disons plutôt, sa

1627. dissimulation & sa bassesse. A l'ouverture des Etats du Languedoc qui se tinrent deux mois après son arrivée dans la Province, Condé fait une longue harangue. Il y traite les Réformez de *Républicains* & d'*ennemis de tout Etat Monarchique*, & par conséquent son père & son grand-père de fauteurs d'un si méchant parti. Son Altesse s'étend sur les louanges du Roi & du Cardinal de Richelieu, elle donne même de grands éloges à la Reine Mère son ancienne & irréconciliable ennemie. Je veux bien pardonner au Prince ses flateries outrées au regard de Louis qui ne l'aima jamais. Si nous en voulons croire Son Altesse, la gloire des grandes choses faites depuis quelques années n'étoit dûe qu'au Roi seul. *Je le puis dire mieux qu'aucune personne du monde, ajouta-t-elle. J'ai eu l'honneur de servir sous Sa Majesté. Je n'ai point acquis d'autre mérite à l'armée, que celui d'avoir obéi ponctuellement au Roi, & de l'avoir bien conseillé & fidèlement servi.* Mais avec quel front, ce même Condé qui a publié des manifestes si sanglans contre la mauvaise administration de Marie de Médicis, vient-il exalter aujourd'hui la pitié, la prudence, & la patience incomparables de cette Princesse, qui par ses soins & par ses veilles a remis entre les mains du Roi son fils la France paisible & garantie de tous troubles au dedans & au dehors ? Bien des gens baillèrent les yeux de confusion en écoutant

ces paroles. *M. le Prince n'y pense pas, diront quelques-uns. Si ce qu'il avance est véritable, ses deux prises d'armes, sont deux révoltes criminelles. Il n'y a plus de milieu, le voilà convaincu par lui-même d'être, ou le plus grand calomniateur, ou le plus lâche flatteur du monde.*

Le Duc de Montmorenci & les gens les plus distinguez par leur rang, & par leur esprit dans les États de Languedoc, qui connoissoient le génie & les allures du Cardinal de Richelieu, ne purent entendre qu'avec la dernière indignation les éloges que Condé donnoit lâchement à un homme qu'il avoit regardé lui-même, comme l'auteur & le ministre des violences & des injustices exercées contre sa personne par la Reine Mère & par le Maréchal d'Ancre. *Ne craignons point, dit le Prince, que le siège de la Rochelle ne réussisse pas. C'est assez que le Roi laisse à M. le Cardinal de Richelieu le soin de le continuer. La France reconnoît que ce grand Ministre, n'a point d'autre intérêt que de servir utilement l'Etat, ni d'autre but que d'acquiescer de la gloire au Roi. Ses conseils salutaires nous ont délivrez des troubles excitez au dedans par les Huguenots & des dangers d'une guerre étrangère. M. le Cardinal ne l'avoit pas conseillé : mais la trouvant entreprise, il l'a faite avec bonheur. L'étendue de son esprit est admirable. Il dénoue par sa prévoyance les affaires les plus épineuses, dissipe les conjurations formées, soulève le poids des affaires durant la ma-*

1627. *l'adie du Roi ; néglige la haine & les efforts de ses propres ennemis , & préfère la conservation du Roiaume à ses intérêts particuliers.*

Second en-
voi du Mar-
quis de S.
Chaumont
à Mantouë.

*Histoire du
Ministère
du Cardinal
de Richelieu.
1627.*

*Nasi, Hi-
storia Vene-
ta. L. VII.*

*Vittorio Si-
ri, Memorie
Recondite.
Tom. VI.
Pag. 307.
308.*

Les nouvelles que le Roi reçût d'Italie un peu après son arrivée devant la Rochelle, lui donnèrent de l'inquiétude. La santé de Vincent Duc de Mantouë s'affoiblissoit de plus en plus. On craignoit qu'il ne mourût avant la fin de la guerre commencée, & que le Roi d'Espagne profitant des embarras de la France, n'exclût le Duc de Nevers de la succession aux Etats de la Maison de Gonzague en Italie, ne partageât le Montferrat avec le Duc de Savoie, & ne mît le Prince de Guastalla en possession du Duché de Mantouë, sous prétexte de l'Investiture que l'Empereur donneroit. Charles Emmanuel ne dissimuloit pas son dessein de réveiller les vieilles prétensions de sa Maison sur le Montferrat, & de faire épouser la Princesse Marie de Mantouë au Cardinal Maurice de Savoie oncle maternel de la Princesse, & fils de Charles Emmanuel. On avoit déjà signifié à Vincent qu'il ne disposât point de sa nièce héritière du Montferrat, sans le consentement de son grand-père le Duc de Savoie, ni sans l'agrément du Roi d'Espagne à qui elle appartenoit de fort près. Afin de réussir plus sûrement dans ses projets, Charles Emmanuel prend des engagements avec la Cour de Madrid, & sur tout avec Don Gonzalez de Cordouë Gouverneur de

LOUIS XIII LIV. XXIV. 775

de Milan , qui doit l'aider à soutenir ses prétentions à force ouverte , en cas que le Duc de Nevers appuyé de Sa Majesté Très-Chrétienne s'y oppose. 1627.

Le Comte Duc d'Olivarez prévenu que rien n'est désormais impossible au Roi son maître , & que tout doit tourner au gré de Philippe & de ses Ministres , écoute volontiers les propositions du Savoieard. Il offroit de se contenter de la moindre partie du Montferrat, qui l'accommodoit à cause du voisinage du Piémont, & de laisser Casal & le reste du Marquisat à Sa Majesté Catholique. La chose paroissoit faisable au Conseil de Madrid. Le Roi de France embarrassé d'une guerre étrangère avec l'Angleterre & d'une domestique contre ses Sujets Réformez, sembloit n'être point en état de traverser la disposition projetée de la succession d'un Prince dont la mort n'étoit pas éloignée. Les Protestans abattus en Allemagne, & les Hollandois occupez à défendre seuls leurs Provinces, ne pouvoient causer une assez puissante diversion à l'Empereur & au Roi d'Espagne. Toujours remplis de l'agrandissement de leur Maison, ils se flatoient l'un & l'autre de finir dans une campagne par leurs forces jointes ensemble, l'affaire de Mantoue. Que devoient-ils craindre de la part des Princes d'Italie? Le Pape avoit grand intérêt d'empêcher que les Espagnols ne devinssent plus puissans. Mais on espéroit qu'il garderoit de grands ménagemens, & qu'il

17. se donneroit bien garde d'entrer en guerre contre deux Puissances capables de l'accabler. Les Vénitiens étoient encore trop foibles pour leur résister ; & le Sénat dont les délibérations sont toujours lentes & circonspectes, devoit craindre de s'exposer à perdre ce que la République possède en terre-ferme. Le Grand Duc de Toscane gouverné par sa mère de la Maison d'Autriche, vivoit dans une entière dépendance des Cours de Vienne & de Madrid. Enfin, les autres Souverains d'Italie n'avoient ni assez de forces ni assez de courage pour arrêter les entreprises du Roi d'Espagne. Chacun recherchoit son amitié, ou craignoit du moins de l'irriter.

Une conjoncture si favorable relevoit extrêmement les espérances de Charles Emmanuel & du Favori de Philippe. Charles de Gonzague Duc de Nevers retiré à Charleville sur la frontière de Champagne, affectoit déjà par avance une espèce de neutralité entre la France & la Maison d'Autriche. Il avoit ses Agens secrets à Vienne & à Madrid. Mais ses prières & ses soumissions à l'Empereur & au Roi d'Espagne, n'avancèrent nullement ses affaires. Casal & la meilleure partie du Montferrat étoient trop à la bienveillance de Sa Majesté Catholique. On ne prétendoit point souffrir à Mantoué un Duc qui dépendroit toujours du Roi Très-Christien, à cause de ses grands biens en France. L'appui de cette Couronne, & la

LOUIS XIII LIV. XXIV. 777

la bonne volonté du Pape & des Vénitiens intéressés à favoriser les justes prétensions de Nevers étoit sa plus sûre & son unique ressource. Mais le Pape & le Sénat ne pouvoient agir que foiblement. Tout dépendoit des mesures qui se prendroient dans le Conseil de France. La Reine Mère & le Cardinal de Richelieu n'aimoient pas le Duc de Nevers. Celui-ci sage & prévoyant sacrifioit volontiers son ressentiment au bien & à la gloire de son maître ; au lieu que Marie de Médicis trompée par sa passion, va se mettre en tête qu'elle ne doit pas , au préjudice du Prince de Piémont son beau-fils , rendre de bons offices à un Seigneur qui l'a grièvement offensée durant la régence & son administration. Si la guerre déclarée par Charles Roi d'Angleterre & le siège de la Rochelle n'eussent occupé Sa Majesté Très-Chrétienne, le Cardinal de Richelieu auroit fait marcher toutes les forces de France du côté des Alpes malgré les oppositions de la Reine Mère : & il le fit en effet dans la suite. En attendant que les deux obstacles soient levés , Richelieu tente la voie de la négociation , & prend de bonnes mesures afin de mettre le Duc de Nevers en possession du Duché de Mantoue & du Montferrat immédiatement après la mort de Vincent. Le Cardinal espéroit que Nevers capable de bien défendre les meilleures places de ces deux Principautés , donneroit le temps au Roi de prendre la Rochelle , & de la secourir

1617. ensuite. Les choses arrivèrent comme Richelieu les avoit projetées. Rendons-lui justice. Etablir par la dextérité de ses négociations le Duc de Nevers à Mantoue, prendre la Rochelle & marcher incessamment au secours de Casal assiégé par les Espagnols; ces actions bien conduites par Richelieu sous le nom de Louis XIII. étonnèrent toute l'Europe, & méritent l'admiration de la postérité.

Le Cardinal fait envoyer une seconde fois le Marquis de S. Chaumont à Mantoue, avec une instruction de travailler de toute sa force à l'accommodement des différends des Maisons de Savoie & de Mantoue, à la conclusion du mariage de la Princesse Marie héritière du Montferrat avec le Duc de Rétel, & à faire assurer au Duc de Nevers père de celui-ci la succession de Vincent Duc de Mantoue. S. Chaumont passe par Turin, & emploie inutilement son éloquence à persuader au Duc de Savoie de terminer à l'amiable ses démêlés avec la Maison de Mantoue, & de ne donner pas occasion au Roi d'Espagne de s'agrandir davantage en Italie. Charles Emmanuel veut bien s'accommoder, mais c'est à condition qu'on lui cédera la meilleure partie du Montferrat. Quant à la remontrance de l'Ambassadeur de France à Son Altesse, que Louis est surpris qu'elle pense à se lier avec le Roi d'Espagne, & que contre ses anciennes maximes, elle veuille l'aider à étendre sa domination en Italie, le Duc de Savoie se

LOUIS XIII. LIV. XXIV. 779

justifie foiblement des bruits qui cou- 1627.
rent de son intelligence avec les Espa-
gnols, & déclare qu'il croit pouvoir pro-
fiter de la conjoncture, & reprendre ce
qui appartient à sa Maison dans le Mont-
ferrat. *Quand il seroit vrai*, ajoûta
le Duc Emmanuel en souriant, que
vous traitiez avec le Roi Catholique, Sa
Majesté Très-Chrétienne ne devoit pas
vous être étrange que je suivisse son exemple.
N'est-elle pas fait une ligue avec l'Espagne,
lui fournit actuellement ses vaisseaux
pour le Roi d'Angleterre & pour le sub-
sister la Rochelle? Toutes les instances
à Chaumont furent inutiles. Le Sa-
rd persista toujours dans sa résolution
de prendre une partie du Montferrat, & de
mariager la Princesse de Mantoué au Car-
dinal de Savoie. L'Ambassadeur de Fran-
ce persuadé qu'on n'obtiendra rien d'un
Roi qui ne fait que des propositions
raisonnables, s'en va incessamment à
Mantoué.

Il étoit temps que S. Chaumont y ar- Mort de
rât. Le Duc Vincent étoit à l'extré- Vincent
mit. Il mourut à l'âge de trente ans de Duc de
faiblesse, dit-on. Strigio son premier Mantoué.
ministre l'avoit si bien ménagé, qu'il con- Charles Duc
tinua au mariage de Marie sa nièce avec de Nevers
le Duc de Retel, qu'il déclara par un so- lui succéda.
lemnnel le Duc de Nevers son héritier
légitime, & qu'il fit prêter serment aux *Histoire du*
Gouverneurs des Villes & des Places du *Ministère*
du Milan & du Montferrat, de les con- *du Cardinal*
tinuer à Nevers. La maladie de Vincent *de Richelieu.*
1627.

1627. augmentoit, & S. Chaumont attendoit avec impatience la dispense du Pape pour le mariage projeté. Elle arrive enfin.

Nani, Historia Veneta. Lib. VII. 1627.

Vittorio Siri, Memorie Ricordate. Tom. VI. Pag. 309. 310. &c.

On tire incontinent la Princesse Marie du Couvent où son oncle la faisoit élever, le Duc de Rétel l'épouse le soir du 24. Décembre, on les conduit au lit nuptial, & Vincent II. Duc de Mantouë meurt la nuit même. Nevers fut proclamé le lendemain légitime successeur du défunt. Rétel prend le nom de Prince de Mantouë, & l'administration des affaires en qualité de Lieutenant Général durant l'absence de son père, & reçoit le serment de fidélité que les principaux Officiers font au nouveau Duc de Mantouë. Il aprit ces nouvelles à Charleville. Sans perdre plus de temps Charles engage ses terres pour avoir de l'argent, écrit au Roi de France, lui demande sa protection, & se rend dans la Capitale de ses Etats à la fin de Janvier l'année suivante. Jamais Prince ne donna de plus grandes espérances en arrivant à la Souveraineté. Charles s'étoit distingué à la guerre, & dans les affaires sous le règne d'Henri IV. & sous celui de son fils. Tout le monde avoit bonne opinion de sa prudence, de sa valeur, de son expérience, & de son habileté. Cependant il répondit fort mal à ce qu'on attendoit de lui, comme je le rapporterai dans la suite de cette Histoire.



HISTOIRE

DU REGNE

D E

LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE XXV.

LA flotte de France commandée 1628. par le Duc de Guise arriva de Les flottes de France & d'Espagne arrivent devant la Brétagne devant la Rochelle à la fin de Janvier l'an 1628. Elle étoit d'environ quarante vaisseaux. Don Frederic de Toléde Amiral d'Espagne avoit conduit un mois auparavant celle du Roi Catholique à Morbihan en Brétagne. Les Ducs de Guise & de Brissac l'y reçurent avec beaucoup d'honneur & de magnificence. Toléde amenoit trente-sept gros vaisseaux avec lui, & promettoit deux autres Escadres dans

782 HISTOIRE DE

- 1618.** peu de temps, une de Dunkerque, & la seconde commandée par Don Antonin d'Hoquendo. Mais on ne comptoit pas fort sur cette armée navale que le Comte Duc d'Olivarez avoit tant fait valoir. Il sembloit à l'entendre parler, que Louis ne pouvoit assez reconnoître la générosité de Philippe, qui secouroit si volontiers de ses plus grandes forces un rival dangereux. Outre l'affectation apparente d'arriver quand il n'y avoit plus d'ennemi à combattre, les vaisseaux Espagnols mal équipés & en fort mauvais état, donnoient de l'indignation à tous ceux qui les voioient de près. Ceux que le Roi faisoit enfoncer dans la mer pour fermer le port de la Rochelle, étoient meilleurs que la plupart de ceux de la flotte auxiliaire. Louis ordonna que Don Frederic fût traité avec beaucoup de distinction, quand il arriva devant la Rochelle après le Duc de Guise. Mais l'Amiral Espagnol se fâche de ce que le Roi ne le fait pas couvrir après les premiers complimens. Il prétendoit aux mêmes honneurs que le Marquis Ambroise Spínola. Ce fameux Général que le Roi Catholique rappelloit des Pais-Bas en Espagne, se trouvoit pour lors au camp devant la Rochelle, revêtu de la qualité d'Ambassadeur extraordinaire, que le Roi son maître lui donna tout exprès, afin qu'il fût reçu à la Cour de France avec une plus grande distinction. Voilà pourquoi il se couvrit en présence de Sa Ma-
- Vie du Cardinal de Richelieu, par Aubry. Liv. II. Chap. 16.*
- Histoire de Ministres du même. 1618.*
- Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. XII.*
- Mercurius Francus. 1637. § 1618.*
- Vittorio Sogli, Memorie Raccontate. Tom. VI. Pag. 226.*
- jetté

LOUIS XIII. LIV. XXV. 123

Jeûte Très-Christienne. Don Frederic 1628.
 n'ayant point de caractère devoit-il de-
 mander les mêmes honneurs que Spino-
 la? C'étoit au plus un Gentilhomme de
 bonne Maison, & un Officier employé
 par le Roi son maître au service de la
 France. Le mécontentement feint, ou
 véritable de l'Amiral d'Espagne, lui ser-
 vit de prétexte pour demander son au-
 dience de congé, & la permission de s'en
 retourner avec ses vaisseaux. Ne le rap-
 pella-t-on point secrètement depuis l'af-
 faire de Mantoue? Elle fournit à la Cour
 de Madrid une nouvelle raison d'intérêt
 de faire durer l'occupation de Louis con-
 tre l'Angleterre & contre ses sujets Réfor-
 mez. Je ne sai même si Spinola n'insinua
 point encore à Don Frederic de se retirer
 au plutôt. Aussi habile dans le cabinet,
 qu'à la tête d'une armée, le Marquis pré-
 voioit que la réduction de la Rochelle &
 la ruine du parti Réformé en France, se-
 roient d'une pernicieuse conséquence à
 la Monarchie d'Espagne. Quoi qu'il en
 soit, Louis vit sans regret le départ de la
 flotte Espagnole; persuadé que Philippe
 avoit plus d'envie de l'engager dans une
 longue & ruineuse guerre que de l'aider
 à se défendre contre les Anglois.

Spinola étoit arrivé l'onzième Janvier Le Marquis
 à Paris avec le Marquis de Léganez son Ambassadeur
 beau-fils. Les deux Reines firent de Spinola va-
 grands honneurs à un Seigneur d'un si voir le siège
 rare mérite. Gaston Duc d'Orleans prit de la Ro-
 plaisir à s'entretenir avec lui des sièges &
 des

1628.

*Vie du Car-
dinal de Ri-
cheliu, par
Aubery.
Liv. II.
Chap. 16.*

*Histoire du
Ministre
du même.
1628.*

*Bernard,
Histoire de
Louis XIII.
Liv. XII.*

*Mémoires
annoncés sur
les affaires
du Duc
d'Orléans.*

*Mémoires
François.
1628.*

des expéditions, où Spinola commandoit. On dit qu'il parut charmé de l'esprit & des connoissances de Gaston. Les loüanges extraordinaires que Spinola lui donna, furent-elles seulement une réponse honnête & civile aux choses obligeantes que le Duc d'Orléans lui disoit? N'étoit-ce point une flatterie fine & délicate, pour irriter encore plus un jeune Prince déjà fort mécontent, en lui insinuant que le Roi son frère avoit tort de lui ôter le Commandement de l'armée, & de le laisser inutile à Paris, puisque dans un âge peu avancé, il en savoit autant que les plus vieux Capitaines? Spinola devoit passer auprès de la Rochelle en s'approchant des Pyrénées. Il vint au camp rendre ses devoirs au Roi. Le Maréchal de Schomberg eut ordre d'aller au devant de lui; & Louis prit plaisir à distinguer un Général, dont la prise de Breda ensuite d'un long siège, avoit beaucoup augmenté la réputation. Les soldats lui donnèrent d'eux-mêmes, ou bien à la suggestion de quelques Officiers, des marques de leur vénération & de leur joie de voir un si excellent guerrier. Ils font battre le tambour dans tous les quartiers où Spinola passe; honneur qui ne se rend qu'au Roi seul, quand il est présent à l'armée. On leur demande la raison d'une chose si extraordinaire, ils répondent qu'elle est bien dûe au Père des soldats.

Le Cardinal de Richelieu, le Duc d'Angoulême, & les Maréchaux de France mon-

LOUIS XIII. LIV. XXV. 785

montrèrent à Spinola les travaux com- 1628.
mencés autour de la Rochelle, & sur tout *Gramond,*
la digue. Il en parut content. Quand *Historiarum*
on le pria de donner son avis sur les *Gallie*
moïens de prendre plus sûrement la place, *L. XVII.*
il répondit en Espagnol, qu'il falloit
abrir la mano y cerrar el puerto, fermer
le port & ouvrir la main; c'est-à-dire, *Vittorio*
donner libéralement de l'argent aux sol- *Stri. Memo-*
dats, afin de les encoûrager à supporter *ris Ricordi-*
la rigueur de l'hiver. Louis lui ayant *12. Tom. VL*
dit qu'on tâchoit de profiter de ses leçons *Pag. 358.*
au siège de Breda, il répondit en donnant
de grandes lottanges au Roi, & feignit
d'admirer la supériorité du génie de Louis.
Spinola fut plus sincère quand il ajoûta
que la présence de Sa Majesté, rendoit la
Noblesse de France infatigable & invincia-
ble. *Rien n'est plus glorieux à un Gentil-*
homme, dit-il, que de combattre sous les
yeux du Prince. Un de mes plus grands
chagrins, c'est que le Roi mon maître n'a
pû être le témoin de ce que j'ai fait pour
son service. Je mourrois content, si j'avois
eu cet honneur une seule fois. Richelieu
entêté de l'encens que les flatteurs lui
donnoient continuellement, ne se croioit
pas inférieur aux Alexandres & aux Cé-
sars. Il affecte de s'entretenir plusieurs
fois avec Spinola, & de lui rendre des
honneurs que le guerrier n'attendoit pas
d'un Ecclésiastique orgueilleux & fier. Le
Cardinal voulut, dit-on, contracter avec
Spinola une amitié particulière, & une
alliance de fils à père. Cela seroit estima-
ble

1628. ble dans un Général d'armée plus jeune que Spinola. Mais dans un Evêque Cardinal qui ne s'est mêlé que de prêcher, & d'écrire des livres de controverse ou de dévotion, avant que d'entrer dans les intrigues de Cour & dans les affaires d'Etat, c'est une chose extravagante & ridicule. Dès que Spinola fut à Madrid, il parla dans tous les Conseils où Sa Majesté Catholique l'appella, de l'importance & de la nécessité d'empêcher que le Roi de France ne prit la Rochelle. Prévoiant & sage au dernier point, il représentoit dans toutes les occasions, que si le parti Réformé étoit une fois abattu en France, Louis maître tranquille & absolu d'un puissant Roiaume, en emploieroit toutes les forces à traverser l'agrandissement de la Maison d'Autriche, à qui les progrès de l'Empereur Ferdinand en Allemagne permettoient désormais d'aspirer à tout. Philippe eut de fréquentes occasions de se repentir de n'avoir pas suivi le conseil d'un si habile Politique.

Le Roi de Danemarck & les Etats Généraux des Provinces-Unies offrent leur médiation pour la Paix entre la France & l'Angleterre.

Les Puissances ennemies de la Maison d'Autriche pensoient avec application aux moyens de finir la guerre qu'elle s'efforçoit d'allumer encore plus. Christian Roi de Danemarck vivement attaqué dans son propre pays par les Généraux de l'Empereur, & les Etats des Provinces-Unies incapables de résister vigoureusement au Roi d'Espagne sans le secours de leurs anciens allies, offrent conjointement leur média-

médiation pour la paix entre la France & l'Angleterre. Avant le départ des Ambassadeurs extraordinaires que ceux-ci lui envoieient, Louis leur fait déclarer qu'il ne les écouterà pas, à moins que les Etats ne lui promettent par avance que leurs Ministres ne lui parleront point de l'affaire de la Rochelle, parce qu'il est déterminé à n'accorder la paix à ses sujets Réformez, qu'à condition que les Rochelois imploreront sa clémence, & que leur Ville se réduira comme les autres du Roiaume à l'obéissance de Sa Majesté. Quand les Ambassadeurs de Danemarc qui passerent premièrement à Londres, se furent rendus à Paris, Marie de Médicis chargée des affaires étrangères par le Roi son fils, refusa de leur donner audience, à moins qu'ils ne promissent de ne rien proposer en faveur des Rochelois. Les Ministres Danois se défendent de subir cette loi, remontrent qu'ils ne peuvent se dispenser de suivre les ordres du Roi leur maître, & disent qu'il dépend de Sa Majesté Très-Chrétienne d'accepter, ou de rejeter ce qu'on lui proposera de la part de Christian. La Reine Mère consent à recevoir les Ambassadeurs de Danemarc. Ils lui représentent que le Roi leur maître, & tous les autres Souverains alliés de l'Angleterre & de la France, souhaitent la paix entre ces deux Couronnes, parce que la seule Maison d'Autriche profite de leur mesintelligence. Les Danois parlent en passant de la Rochelle, & sans insister

*Vittorio
Siri, Memo-
rie Recondi-
te. Tom. VI.
Pag. 358.
359. 360.*

1629. sifter trop fortement sur une affaire domestique entre le Souverain & ses sujets, ils insinuent que le Roi de la Grande-Bretagne, entrera volontiers en négociation, pourvu que Sa Majesté Très-Chrétienne veuille bien accorder des conditions raisonnables à la Ville assiégée. Marie de Médicis répond honnêtement à la proposition de l'accommodement entre les deux Couronnes, & rejette avec la dernière hauteur l'article de la Rochelle. Il n'y eut point de négociation entamée. L'affaire est remise jusqu'à l'arrivée du Roi qui doit être bien-tôt à Paris.

Les Ambassadeurs de Venise & des Etats Généraux des Provinces-Unies joignirent leurs instances à celles des Ministres de Danemarck en faveur de la paix. Louis instruit par le Cardinal de Richelieu, répond fièrement à Aersens & à Volberg qui lui offroient la médiation des Etats Généraux leurs maîtres, que s'ils ont en main un écrit par lequel il paroisse que Charles demande la paix, Sa Majesté Très-Chrétienne concédera volontiers à des conditions honorables pour elle & utiles au bien commun de ses allies. Mais que les Etats Généraux n'étant fondez que sur ce préjugé que Charles ne doit pas être éloigné d'entrer en négociation, elle n'a point d'autre réponse à leur donner, sinon que c'est au vaincu de demander la paix au vainqueur. Les Ministres Hollandois avoient bien des lettres

LOUIS XIII. LIV. XXV. 789

lettres de quelques Ministres du Roi d'Angleterre. On y marquoit assez clairement que Sa Majesté Britannique consentiroit à un accord raisonnable , & qu'elle vouloit bien que les allies des deux Couronnes en fissent l'ouverture. Mais Louis exige de plus grandes avances. Il prétend que Charles lui demande la paix. Les Ambassadeurs de Danemarck eurent la même réponse , quand ils offrirent la médiation de Christian conjointement avec celle des Etats Généraux des Provinces-Unies. La hauteur du Roi Très-Chrétien fit juger aux allies de France & d'Angleterre, que la paix ne se concluroit pas si-tôt , & qu'il falloit attendre le succès d'un nouveau combat, ou du moins du siège de la Rochelle. Charles ne se croioit pas encore réduit à la nécessité de recourir à la modération du vainqueur. Richelieu inspiroit cette grande fierté au Roi son maître. Le vindicatif Cardinal prétendoit humilier encore plus Buckingham son rival & son ennemi.

Sa Majesté Danoise demandoit encore deux choses ; que Louis lui accordât un secours d'hommes ou d'argent contre l'Empereur Ferdinand , lequel enflé du progrès de ses armes dans la Basse-Saxe , menaçoit les Couronnes du Nord , & méditoit de se rendre maître de la Mer Baltique ; ou du moins qu'il plût à Sa Majesté Très-Chrétienne de s'entremettre efficacement pour une paix qui procurât une entière sûreté au Roi de Danemarck

1622. nemarc & aux Princes d'Allemagne. Que si la France ne vouloit faire aucune de ces deux choses, les Ministres de Christian déclaroient que le Roi leur maître s'accommoderoit le mieux qu'il lui seroit possible avec l'Empereur, sans aucun égard aux intérêts des Souverains autant obligés que Christian à prévenir l'exécution des vastes projets de Ferdinand. On répondit aux Danois que dans la conjoncture présente, le Roi leur maître devoit s'aider le mieux qu'il pourroit, & que Louis auroit soin de le secourir, ou de lui obtenir une paix avantageuse avec l'Empereur. Des promesses si générales ne contentèrent point les Danois. Christian poussé vivement par Tilli & par Valstein avoit besoin de quelque chose de plus positif.

Louis vient à Paris, & laisse le commandement de son armée au Cardinal de Richelieu. Louis étoit revenu de son Camp devant la Rochelle à Paris, afin d'arrêter, disoit-on, les mouvemens de quelques Seigneurs Réformez en Brie, en Champagne, & en Picardie. Le bruit courroit qu'en plusieurs assemblées tenues sous divers prétextes d'un mariage, de l'accommodement d'une querelle, d'une partie de chasse & de plaisir, ils avoient concerté une entreprise sur quelque place. Le Duc d'Elbeuf Gouverneur de Picardie alla lui-même arrêter le Comte de Rouci dans sa maison, en conséquence d'un ordre envoyé par la Reine Mère. Le Maréchal d'Estres en reçut un semblable de s'assurer du Comte de la Suze. qu'on croioit

LOUIS XIII. LIV. XXV. 791

croioit être dans sa maison de Louvigni 1628.
en Brie. Mais il étoit venu à Paris de *Vie du Car-*
mander la permission d'aller aux nœces *dinal de Rich-*
du Comte de Rouci qui devoit épouser à *elieu,*
Sedan la sœur du Duc de Bouillon. Marie *par Aubery.*
de Médicis le fit arrêter au Louvre. Les *Liv. II.*
deux Comtes sont conduits à la Bastille. *Chap. 17.*
Le Maréchal de la Force s'emploie fort *Histoire du*
pour eux, & sur tout en faveur de la Su- *Ministre*
se son neveu. Il demande leur élargis- *du même.*
sement, ou l'instruction de leur procès. *1628.*
Mais ses sollicitations furent inutiles.
Sous le Ministère de Richelieu, on se mit *Bernard,*
plus que jamais sur le pied d'arrêter les *Histoire de*
personnes les plus qualifiées du Royaume, *Louis XIII.*
& de les garder en prison autant qu'il plai- *Liv. XIII.*
soit au Cardinal. Le Roi lui avoit laissé *Mercure*
le commandement du siège de la Rochel- *François.*
le, en qualité de Lieutenant Général des *1628.*
armées de Sa Majesté dans le Poitou, dans
la Saintonge, dans l'Angoumois, & dans
le Pais d'Aunis. Le Duc d'Angoulême,
les Maréchaux de Bassompierre & de
Schomberg, en un mot tous les Officiers
eurent ordre de lui obéir. Louis se sé-
para de son Ministre les larmes aux yeux.
J'ai le cœur si serré, que je ne puis parler,
dit-il à une personne de qualité. *Je quit-*
te M. le Cardinal avec un extrême regret,
Et je crains qu'il ne lui arrive quelque acci-
dent. Recommandez-lui bien de ma part
de se ménager davantage. La plus grande
marque d'affection qu'il puisse me donner,
c'est de ne s'exposer pas si librement au dan-
ger. Je le prie de considérer que mes affai-
res

1628. *res seroient en fort mauvais état , si je venois à le perdre. Beaucoup de gens ont voulu le détourner d'accepter le Commandement. Mais j'estime tant le service qu'il me rend dans cette occasion que je ne l'oublierai jamais. Le simple & crédule Louis se laissoit ainsi tromper par un Ministre artificieux & délié. Richelieu persuada lui-même au Roi d'aller à Paris. Le Cardinal se flatoit que durant l'absence de Sa Majesté , il auroit lui seul tout l'honneur de la prise de la Rochelle.*

Dès que Sa Majesté fut dans la Capitale du Roiaume, le nouveau Général d'armée forme le dessein de faire sauter une porte avec des petards & d'entrer dans la place assiégée à la faveur de la nuit. Il fait tout préparer lui-même , se trouve au temps marqué pour l'exécution du projet , & passe la nuit à une portée de mousquet des murailles. Richelieu n'étoit pas dans une Chapelle à prier Dieu, dit gravement un de ses flatteurs , comme le Cardinal Ximénez à la prise d'Oran. Il demeura toujours dans la posture d'un Général d'armée , qui veut animer les soldats plus par ses exemples , que par ses paroles. Chacun reconnut en cette occasion , qu'il n'étoit pas moins soldat & Capitaine à la tête des troupes, que Cardinal à l'Eglise & dans le Conseil du Roi. S'il se fût jamais trouvé à une bataille , il y eût donné des marques de sa valeur. Les Historiens n'auroient pas eu besoin de l'excuser comme le Cardinal Ximénez , sur la profession Ecclésiastique.

léfiaftique. A-t-on jamais rien lû de plus impertinent ? L'Auteur n'avance point cela fans quelque raifon. Richelieu prenoit Ximénez pour fon modèle : il prétendoit même le furpaffer. C'eft pourquoi il conçût une fi forte paffion d'emporter la Rochelle, & de fe trouver dans une action. Son ardeur martiale ne lui fervit de rien en cette rencontre. *Marillac*, ajoute-t-on, chargé d'amener la plus grande partie des troupes, ne feconde pas l'activité de fon Général, manque au rendez-vous, & rend à valeur & les peines du Cardinal inutiles. Tel eft le fondement de ce que Richelieu publia dans la fuite, que les *Marillacs* traverfèrent la prife de la Rochelle, de concert avec la Reine Mère. Il eft affez vrai-femblable que Marie de Médicis, fes confidens, les Maréchaux de France, & les autres Seigneurs qui fervoient à regret fous un Prêtre, ne vouloient pas qu'il eût l'honneur de prendre la Ville. Une autre entreprise fur le fort *Tadon* manqua encore. Les afiégés reçurent des vivres à la faveur des grandes marées de l'Equinoxe. Enfin, il y eut des mouvemens dans le Poitou & dans l'Angoumois, qui obligèrent le Maréchal de Schomberg & quelques Officiers de quitter le fiége & d'aller les appaifer. J'ofe le dire. La Rochelle n'eût point été prife, fi Louis revenu promptement à l'armée, quand il aprit que le Roi d'Angleterre envoioit une flotte au fecours des afiégés, n'eût animé les Officiers & les foldats par fa préfence.

1629
Collusion
entre la
Reine Mère
& le Duc
d'Orléans
pour dissi-
per les
soupçons
que le Car-
dinal don-
noit au Roi.

*Ministres
amisants
sur les affai-
res du Duc
d'Orléans.*

Dès les premiers jours de l'arrivée de Louis à Paris, Marie de Médicis s'aperçut de quelque changement dans l'esprit du Roi au regard de sa mère. Prévenu par les insinuations malignes du Cardinal de Richelieu, il ne témoignoit plus la même confiance à Marie de Médicis. Après de longues sollicitations, elle l'oblige enfin à s'expliquer, & il lui reproche qu'elle aime plus son second fils que l'aîné. Les inquiétudes de la Reine Mère redoublent. Elle craint que l'ingrat Richelieu n'éloigne insensiblement la bienfaitrice, & qu'il ne se rende entièrement maître de l'esprit d'un Roi jaloux & soupçonneux. Dans l'embarras que cette nouvelle affaire lui cause, Marie de Médicis s'avise de ce stratagème, de faire accroire à Louis que Gaston est absolument broüillé avec sa mère, qui s'oppose ouvertement à l'extrême passion du Duc d'Orléans pour la Princesse Marie. Averti combien il lui est important de dissiper les soupçons que Richelieu réveille insensiblement dans l'esprit du Roi, Gaston convient avec la Reine Mère de rendre de fréquentes visites à la Princesse Marie, & de feindre qu'il en est éperdument amoureux. La Reine Mère promet de son côté de faire la fâchée, & de traverser ouvertement & même avec beaucoup de hauteur & de violence, le dessein que Gaston témoignera d'épouser la Princesse Marie. Par une collusion qui trompa le Roi & toute la Cour, celle-ci devint le

jouer

LOUIS XIII. LIV. XXV. 795

jouir d'une Reine dissimulée , & d'un 1628.
amant trop indifférent.

Le Prince de Condé s'efforçoit alors de gagner les bonnes grâces du Roi & du Cardinal de Richelieu , en faisant vérifier des Edits pécuniaires au Parlement de Languedoc , en obtenant une somme considérable d'argent des Etats de la Province , & en s'opposant aux desseins & aux progrès du Duc de Rohan. Son Altesse arriva les derniers jours de l'année précédente à Aiguemortes. Le Duc de Montmorenci accompagné d'un grand nombre de Gentilshommes l'y reçut , & la conduisit à Toulouse , où les Ducs d'Epemon & de Ventadour se rendirent. Condé n'avoit point eu une si belle cour depuis son voyage en Italie , & son éloignement des affaires. Je ne sai si Montmorenci & Ventadour soutinrent aussi bien qu'Epemon , leur rang & leur dignité. Celui-ci ne voulut jamais recevoir la commission de Lieutenant Général sous le Prince de Condé , quand Son Altesse la lui présenta. Le fief Epemon répondit que sa Charge de Gouverneur de Guienne lui donnoit assez d'autorité pour faire exécuter dans la Province les ordres que le Prince lui enverroit de la part du Roi. Je n'ai jamais servi en qualité de Lieutenant Général , que sous les Rois mes maîtres , dit le Duc. Je vous prie , Monsieur , de trouver bon que je ne parle pas dans les dernières années de ma vie , un privilège que j'ai si long-temps conservé.

Arrivée du Prince de Condé en Languedoc.

Mémoires pour servir à l'Histoire du Cardinal de Richelieu. 1627.

Vie du Duc d'Epemon. Liv. IX.

Mémoires du Duc de Montmorenci.

Mercurius Francicus. 1622.

Grævius , Historiarum Gallicarum Lib. XVII.

1628.

Peu de jours après son arrivée à Toulouse, Condé se rend au Parlement, & demande la vérification de deux Edits pécuniaires. L'un augmentoit le prix du sel; l'autre créoit un plus grand nombre de Thrésoriers de France. Les Magistrats voioient avec peine ces nouvelles impositions, & tous ces Officiers inutiles qui chargeoient extraordinairement l'Etat. On eût bien voulu s'exempter de la vérification des deux Edits. Mais Masuyer premier Président, homme avare & esclave de la Cour, étoit d'intelligence avec le Prince pour faire passer les deux Edits. Le Procureur Général s'y oppose courageusement, & demande que Masuyer ne soit point admis à la délibération de la Compagnie, parce que de notoriété publique, il reçoit des présens de la part des Traitans & des Maltotiers. Le premier Président se défend mal du reproche, & Condé tâche de lui épargner un si sanglant affront. Mais c'est inutilement. Les Magistrats déclarèrent la récusation du Procureur Général légitime & recevable. On résolut encore que la Caminade second Président, feroit une sévère réprimande à Masuyer & qu'il lui diroit en pleine assemblée, que c'est une chose honteuse au premier Président d'un Parlement, d'entrer dans une espèce de société avec des misérables qui s'engraissent du sang du peuple; qu'aucun de ses prédécesseurs n'a jamais rien fait de semblable; & que les Magistrats du Parlement

ment de Languedoc se sont toujours distingués par leur intégrité, leur modération, & leur frugalité. Le Prince de Condé fit de si grandes instances, que la réprimande fut épargnée à Masuyer. Mais la chose devint publique, & la mémoire du lâche Magistrat n'en a pas été moins flétrie. 1622

On vint ensuite à délibérer sur la vérification des Edits. Le Prince aussi intéressé & plus dépendant encore de la Cour, que le premier Président, s'apperçoit que les Magistrats n'y sont pas généralement disposés. Il tâche d'intimider les uns par des gestes & par des regards menaçans, & de gagner les autres par certains applaudissemens tacites à ceux qui opinent à son gré. *Monsieur*, lui dit alors le Président de la Caminade, *la Compagnie levera le siège, si vous continuez d'ôter ainsi la liberté des opinions.* Condé s'excuse sur sa vivacité naturelle, & sur l'ardeur de son zèle à faire exécuter les ordres du Roi; proteste qu'il ne veut contraindre personne, & s'emporte contre la Caminade. N'ayant pu rien obtenir à cette fois, il fait venir une lettre de cachet, par laquelle Sa Majesté défend à tous les Présidens au mortier de se trouver aux délibérations qui se feront désormais sur la vérification des deux Edits. Le Doien des Conseillers de la Grande-Chambre devoit donc y présider, quand l'affaire y seroit portée derechef. Condé prétendit que cette prérogative lui étoit

1628. dévolue. Mais les Parlemens ne firent jamais à leur tête, qu'un mot de la Compagnie, quand le Roi en sent. Le Prince fut obligé de céder de prendre sa place au dessous du plus ancien Conseiller. Chose qu'une perte de son rang n'avoit peut-être jamais. Les Edits furent enfin vérifiés après grandes contestations. Le zèle des principaux Magistrats du Parlement de Toulouse contre l'avarice de leur Président, & pour le soulagement du peuple, mérite autant d'estime & de louange, que l'Arrêt de mort qu'ils donnèrent ensuite contre le Duc de Rohan, est de blâme & d'indignation.

Le Duc de Rohan est lâchement trahi par le Baron de Meslay.

Condé reçut à Toulouse la nouvelle de la lâche trahison du Baron de Meslay dont le Marquis des Fossees Gouverneur de Montpellier avoit fait un mystère à son Altesse. Voici l'affaire. Il en fut beaucoup parlé dans le monde. Meslay Capitaine du régiment de Rohan, ayant épousé une femme qui ou du moins feignit d'être en son service. Il témoigna une disposition à embrasser la fortune de Rohan, & à suivre la fortune de Rohan, soit que l'épouse eût inspiré ces sentimens, soit qu'il fût déjà dans l'espérance d'une récompense ou gratification de la Cour.

Mémoires de Rohan, par le Baron de Meslay, qui ne ressemble point à l'Officier Breton.

LOUIS XIII. LIV. XXV. 799

Rohan & parent de Meslai, fut celui au-
quel il fit la première confiance de son
prétendu mécontentement & de ses dispo-
sitions feintes ou véritables, en faveur
du parti Réformé & du Duc de Rohan.

1628.
*Histoire du
Ministère du
Cardinal de
Richelieu.*

On fortifie Meslai dans cette pensée; on
lui insinue que s'il peut se rendre maître
de Montpellier, comme Meslai le propo-
soit lui-même, il doit aspirer à tout dans
le parti Réformé, en y entrant avec une
place de cette importance. Meslai sem-
ble être tenté, & demande du temps pour
se résoudre, & pour penser aux moyens
d'exécuter l'entreprise. Quelque temps
après Meslai déclare que sa résolution est
prise, & traite des conditions avec les
quelles il veut embrasser le parti Réfor-
mé. On lui offre le Gouvernement de
Montpellier avec la qualité de Lieutenant
Général de l'armée du Duc de Rohan, ou
bien la somme de deux cens mille écus,
au paiement de laquelle Rohan s'oblige-
ra. Quant aux moyens de livrer Mont-
pellier, Meslai dit qu'étant tous les quatre
jours de garde avec sa compagnie dans
la Citadelle & y commandant, il lui fera
facile de faire entrer autant de gens qu'il
voudra. Meslai offre de donner sa fem-
me comme un otage de sa fidélité, & de
venir au temps de l'exécution se mettre
entre les mains de Bretigni avant qu'il
entre dans la Citadelle.

1628.
*Le Duc
de Montmor-
rency. L. II.
Chap. 12.*

*Mémoires
de Ponté.*

*Grandes,
Historia-
rum Gallie.
Lib. XVII.*

Le Duc de Rohan n'avoit pas encore
pris les armes, quand cette intrigue fut
prémièrement liée. Bretigni lui en aiant

1628. parlé, Rohan refusa de donner son consentement, jusques à ce que les murailles de la Ville du côté de la Citadelle fussent abattues, ou du moins qu'il y eût de grandes brèches. Le Duc vouloit surprendre la Ville & la Citadelle en même temps. Cela étoit d'autant plus faisable, qu'on devoit abattre les murailles comme Rohan le souhaitoit, parce que les lignes de communication de l'une à l'autre étoient achevées. Le Duc prend les armes & demeure quelque temps autour de Montpellier, en attendant l'effet des promesses de Meslai. Mais la démolition des murailles ne commençant pas assez promptement, il quitte le Bas-Languedoc, & pense à l'exécution de ses autres projets.

Soit que Meslai désespérant du succès de son entreprise, voulût se dédommager de ce qu'il perdoit du côté des Réformez, en offrant à des Fosseux Gouverneur de Montpellier de lui livrer la meilleure partie de l'armée, & peut-être la personne même du Duc de Rohan ; soit que le Baron n'eût jamais pensé véritablement qu'à tendre un piège à Bretigni & à son Général, afin d'obtenir une récompense du Roi, il découvre l'intrigue à des Fosseux ; & tous deux s'appliquent à tromper Rohan le plus subtilement qu'il sera possible. Meslai écrit à Bretigni que tout est bien disposé à l'exécution de leur dessein, & que le Duc de Rohan doit seulement faire un peu de diligence, parce qu'on chan-

changera bien-tôt la garnison de la Citadelle de Montpellier , & qu'alors Meslai ne sera plus en état de tenir sa parole. Rohan envoie un Ingénieur , & Meslai le reçoit comme soldat dans sa compagnie. On affecte de lui montrer tout ; on abat une partie des murailles dont le Duc attendoit la démolition ; la garde se fait exprès avec négligence ; les lignes de communication de la Citadelle à la Ville ne s'avancent pas beaucoup , afin de tromper mieux l'Ingénieur. Mais il n'étoit pas si facile de surprendre entièrement un Général d'une prudence consommée.

Quand le Duc de Rohan fut de retour dans le Bas-Languedoc , Meslai lui fait proposer d'attaquer la Ville avec deux mille hommes , & d'escalader les murailles de communication au même instant qu'on entrera dans la Citadelle. *Il fait bien du temps pour faire passer quatre mille hommes par une porte , disoit-on , les bourgeois auront le loisir de se mettre sous les armes & de repousser vos gens , quand ils voudront se rendre maîtres de la Ville.* Rohan craignit alors qu'il n'y eût de la fraude & de la trahison de la part de Meslai. Il jugea qu'on pouvoit bien penser à l'enfermer dans l'esplanade qui est entre la Ville & la Citadelle : c'est pourquoi, rejetant la nouvelle proposition , il se tient constamment au premier projet. Bretigni se plaignoit souvent au Duc de ce qu'il n'avoit plus la même ardeur pour une entreprise si avantageuse aux Réfor-

1628. mez. Mais Rohan lui fit comprendre que la seconde proposition ne se pouvoit exécuter sans s'exposer à un fort grand danger ; au lieu que la Ville se prendra infailliblement , dès qu'on sera sûr de la Citadelle.

Des Fossés & Mestai déconcertez à demi par la fermeté du Duc , en reviennent au premier projet. Il arrive le 19. Janvier à cinq lieues de Montpellier, & assemble environ six mille hommes de guerre, pendant que le Prince de Condé fait vérifier ses Edits à Toulouse. Bretigni marche avec l'avant-garde composée de quinze cens hommes , & Rohan suit avec le reste de ses troupes. On trouve au Pont de Salésou un exprès du Baron de Mestai qui assure que tout va bien , & Rohan s'avance jusques au Pont Juvenal à la portée du canon de Montpellier. Bretigni envoie de là un brave soldat à Mestai , qui joue si bien son personnage , que l'homme de Bretigni rapporte que le succès de l'entreprise est sûr & indubitable. Le Duc de Rohan avoit averti Bretigni de n'entrer point dans la place , à moins que Mestai ne vint au devant de lui , & ne se remit entre ses mains , comme il l'avoit promis. Emporté par son impatience & par son ardeur , Bretigni oublie de prendre la précaution que Rohan lui avoit recommandée. Il entre avec près de quarante hommes , car enfin on n'osa pas en recevoir davantage dans la Citadelle. Quand les ennemis virent les fourches

obes posées pour arrêter la herse, ils coupèrent une corde, le Pont-levis se haussa incontinent, un trébuchet s'abaisse, Bretigni & la plupart de ses gens déjà entrecoururent dans le fossé, où ils sont tués à coups de mousquet, & les autres demeurèrent prisonniers. Montredon qui devoit commander au défaut de Bretigni, fit retirer les troupes, & avertit le Duc de Rohan de ce qui étoit arrivé. Il retourne au Pont de Salésou, remet tout en ordre, & se poste entre Montpellier & Lunel, sans que les ennemis paroissent, ni pour le suivre ni pour voir sa contenance.

Pontis, dont le roci ne s'accorde pas entièrement avec le Duc de Rohan, fut tellement indigné de la lâcheté de Meslai son ancien ami, qu'il rompit absolument avec un barbare d'un si méchant cœur. Rapportons de que l'Ecrivain qui a prêté sa plume à Pontis, lui fait dire à cette occasion. La réflexion est judicieuse & instructive. *L'attachement inviolable que j'eus aux intérêts & au service du Roi, ne pût pas me faire approuver dans mon cœur ce que j'eusse soutenu en moi-même. La trahison qu'on vouloit lui inspirer, ne devoit pas l'engager dans une telle. C'étoit entendre jurer mais les règles de l'honneur & de la justice, que de prétendre se faire un mérite auprès de son Roi un trahissant ceux qui portoient Meslai à le trahir. La perfidie ne change pas de nature en changeant d'objet. On est toujours inf-*

1628. *déle, quand on manque à sa parole pour le service du plus grand Prince du monde. Le Baron de Meslai étoit loüable de préférer son devoir aux offres avantageuses du Duc de Rohan. Mais il manquoit à ce même devoir, en surprenant un Seigneur, auquel Meslai donnoit une parole qu'il ne vouloit, ni ne pouvoit légitimement tenir.*

Le Comte de Soissons refuse de se joindre au Duc de Rohan & fait la paix avec le Roi. Rohan se vid ensuite extrêmement pressé dans le Haut-Languedoc & dans le Vivaretz. Condé se préparoit à reprendre dans la première de ces Provinces, les Villes que l'ennemi avoit occupées, & les Emissaires de Son Altesse travailloient fortement à les débaucher. Les affaires du Vivaretz se trouvoient encore dans une grande confusion, & le Duc de Ventadour y traitoit les Réformez avec beaucoup de violence. De manière que Rohan ne savoit pas bien dans lequel des deux endroits, sa présence étoit plus nécessaire. Comme les Réformez du Haut-Languedoc promettoient de résister au Prince de Condé, en cas qu'on leur envoiât deux régimens de cinq cens hommes chacun, le Duc de Rohan les leva promptement. Faucon & Caumette Chambaud furent nommez Colonels. Mais Faucon après avoir voulu débaucher ses Capitaines, refusa de marcher, & Caumette toujours traversé par Faucon, ne peut faire que cinq cens hommes. Ainsi le Haut-Languedoc n'ayant pas eu le secours nécessaire, le Prince de Condé y rem-

Mémoires de Rohan. Liv. IV.

Vie de Montmorency. Liv. II. Chap. II.

Mémoires du même. Liv. III.

LOUIS XIII. LIV. XXV. 307

remporta quelques avantages. Le Duc de Rohan fit arrêter Faucon, & voulut qu'il fût jugé par le Conseil de guerre. Faucon y trouva plus de faveur que de Justice. *Tel est le malheur ordinaire des Chefs d'un parti paucure & volontaire*, dit fort bien le Duc de Rohan. *Ils n'ont ni le moyen de récompenser dignement les bons services, ni assez d'autorité pour punir sévèrement les fautes de leurs Officiers subalternes.*

1639.
Mercure
Francois.
1639.

Vittorio Si-
ri. *Memorie*
Ricordate.
Tom. VI.
Pag. 340.
349.

Comme le Vivarais étoit d'une extrême importance à la seureté du Bas-Languedoc, Rohan y mena quatre mille hommes de pied & deux cens chevaux, dans le dessein de rétablir le bon ordre, de se rendre maître du Rhône, & de conserver un passage aux troupes que le Duc de Savoie lui promettoit. Charles Emmanuel prétendoit occuper tellement le Roi de France dans ses propres Etats, qu'il ne pût secourir ceux du Duc de Mantoue. Mais le chimérique Savoien formoit souvent de beaux projets & n'en exécutoit aucun. Rohan réussit d'abord dans le Vivarais. Si ceux qui lui firent espérer du secours, eussent été aussi exacts à le lui envoyer, qu'il étoit prompt à leur en faciliter les moyens, ce grand homme n'auroit pu moins donner d'exercice à Louis XIII. & à son Cardinal de Richelieu, que Guillaume Prince d'Orange à Philippe II. Roi d'Espagne. Le Duc de Rohan fit même une irruption dans le Dauphiné, & tâcha d'ébranler les

dépêche un exprès au Comte, lui de le joindre avec quatre mille bon de pied & trois cens chevzux, & rendre bien-tôt maître de la meill partie du Dauphiné, s'il y veut an un nombre égal de troupes. Mais sons ne répond que par des paroles g rales & par des remerciemens. Ce juger au Duc que le Comte préféreroit accommodement honteux avec le Cardinal de Richelieu, à une guerre glorieuse qui l'auroit vengé d'un ennemi digne & malin. Rohan ne pût demeurer assez-long-temps dans le Vivaratz, apprit que le Duc de Montmorency, a avoir regalé le Prince de Condé d'un ballet magnifique, où Son Altesse étoit presque toujours, étoit sorti de Toulouse, & amassoit des troupes dans le Languedoc, afin de venir attaquer Rohan dans le Vivaratz, & de l'y renfermer sans aucune espérance de retour. Montmorency avoit de la bravoure & un beau nom pour la guerre. Mais Rohan en

LOUIS XIII. LIV. XXV. 307

évite la rencontre de Montmorenci : & le Catholique chagrin d'avoir manqué son coup , reprend le Pouffin & quelques Châteaux où Rohan avoit mis garnison. 1625.

Donnons un peu plus de jour à ce que je viens de raconter du Comte de Soissons. Il s'étoit fort intrigué avec le Roi d'Angleterre & avec les Ducs de Savoie & de Rohan. On dit même qu'il demanda une des Princesses filles du Roi de Bohême en mariage. Si le Comte mécontent de la Cour de France , ne fut pas tenté d'embrasser la Religion Protestante , il pensa du moins plus d'une fois à s'unir étroitement avec les Réformez , & à suivre en partie les maximes de Louis Prince de Condé son grand-père, dont il reconnoissoit l'utilité. Soissons avoit pris des mesures pour entrer à la tête de six mille hommes dans le Dauphiné , & pour y avoir une place de sûreté. De là il prétendoit publier un manifeste , & intenter des accusations contre Richelieu. Ces mouvemens donnèrent de l'inquiétude à Louis & à son Ministre. Le seul nom d'un Prince du sang fortifie extrêmement un parti en France. C'est pourquoi le Cardinal tenta plusieurs fois de ramener Soissons. La Comtesse sa mère eut de bonnes paroles de Marie de Médicis , & l'affaire fut sur le point d'être accommodée. Le Roi envoyant à Turin cette année, proposer quelque chose au Duc de Savoie sur les affaires de Mantoue, Guion chargé de la commission , reçut un ordre particulier d'in-

1628. d'insinuer comme de lui-même au Comte de Soissons, qu'en faisant quelques avances il rentreroit facilement dans les bonnes grâces de Sa Majesté. On ne fait pas le détail de ce qui se passa entre Soissons & Guron. Je trouve seulement que le Comte fit sa paix peu de temps après avec le Roi, & qu'il vint au siège de la Rochelle à la fin du mois de Juillet. Louis l'y reçut agréablement.

Les Villes
de Castres
& de Mon-
tauban se
joignent au
Duc de Ro-
han.

Le Prince de Condé & le Duc de Montmorenci prirent Pamiez grande Ville & foible, pendant le voiage de Rohan en Vivarez. Beaufort joignit presque toutes les forces du pais aux siennes pour la défendre. Mais chacun s'épouvante dès que la brèche est faite. On résiste foiblement, & les traîtres intimident les autres. Beaufort voulut se sauver avec Auros. Ils furent pris l'un & l'autre. On les conduit à Toulouse, & le Parlement les condamne à la mort. Auros séduit par l'Evêque de Mirepoix renonce à sa Religion, & n'obtient pas sa grace. La Ville de Pamiez fut pillée, & le soldat y exerça toutes les violences qu'on peut s'imaginer sous un tel Chef, dit le Duc de Rohan en parlant du Prince de Condé. Tout le Comté de Foix demeura extrêmement consterné. Mais la résolution & la fidélité de la Rousselière que Rohan avoit fait Gouverneur de Saverdun, rassurèrent les plus effraiez. Le Prince ramène ses troupes dans le Haut-Languedoc, tient les États de la Province

Mémoires
de Rohan.
Liv. IV.

LOUIS XIII LIV. XXV. 309

vince à Toulouse, & le Duc de Montmorenci va chercher Rohan dans le Vivaretz. Condé se remit en campagne quelque temps après, & prit Realmont Ville assez forte par son assiette, & bien pourvue de munitions & de soldats. Elle pouvoit résister & attendre le secours que Rohan lui préparoit. Mais Maugis Gouverneur de la place gagné par le premier Consul, la livra. Les violences qu'on y commit encore donnèrent occasion à quelques Officiers Réformez d'émouvoir le peuple de Castres. La Ville s'unit au Duc de Rohan malgré l'opposition de plusieurs Magistrats & de quelques autres gens dévoués à la Cour. Chavagnac que le Duc de Rohan fit Gouverneur de Castres, fut arrêter le cours des victoires du Prince de Condé. Il prit seulement un Château que le Marquis de Malauze lui mit entre les mains, & une ou deux méchantes places, pour se consoler de sa disgrâce devant Viane. Condé leva honteusement le siège qu'il avoit commencé. Son Altesse ne conquit jamais que des Villes trahies, ou incapables de se défendre. Elle échouoit devant celles qui lui faisoient la moindre résistance. Montauban suivit de près l'exemple de Castres, quoi que les Consuls & les Magistrats contraires au Duc de Rohan, tâchassent de détourner les habitans bien intentionnez de leur résolution. S. Michel cadet de la Roche-Chalais & parent du Duc de Rohan, eut le Gouvernement

1628.
*Histoire du
Ministre du
Cardinal de
Richelieu.*
1628.

*Mémoires
du Duc de
Montmo-
renci.*
Liv. III.

*Mémoires
François.*
1628.

*Goussier,
Historien
Gallois Liv.
XVII.*

810 HISTOIRE DE

1628. de Montauban. Il répondit parfaitement à la bonne opinion que son Général avoit de lui. La paix fut rétablie dans la Ville par ses soins , & il mit encore celle de Caussade en état de résister au Duc d'Epéron qui tenta inutilement de l'emporter.

Traité entre le Roi d'Angleterre & les habitants de la Rochelle.

Durant ces divers mouvemens en Languedoc , les Rochelois pressés par le Cardinal de Richelieu , attendoient avec impatience le secours que Charles Roi de la Grande-Bretagne leur avoit promis. *Le défaut de vivres & l'incommodité de la saison m'obligent à m'en retourner, dit son Favori aux gens de la Rochelle qui étoient près de lui lors qu'il partit de l'Isle de Ré. Mais je reviendrai bien-ôt vous délivrer avec une plus puissante flotte. Cependant on aura soin de vous envoyer les choses nécessaires à soutenir un long siège. Je veux que quelques-uns de vos marchands me suivent en Angleterre & qu'ils soient témoins de mes bonnes intentions.* Parloit-il sincèrement ? Certaines choses que Buckingham fit dans la suite ne répondent pas à ses protestations. Pourquoi emporte-t-il trois cens tonneaux de blé qu'il peut laisser aux Rochelois ? Dès que le Duc est arrivé en Angleterre , il ordonne qu'on décharge le grain & les provisions déjà mises sur des Vaisseaux destinés pour la Rochelle , & qu'on vende ces denrées , sous prétexte qu'elles se gâtent. Fut-ce bizarrerie & mauvaise humeur ? Buckingham avoit-il alors quelque dessein

Mémoires de Richelieu. Liv. 17.

Pls du Cardinal de Richelieu, par

LOUIS XIII. LIV. XXV. 311

dessein secret qu'il quitta dans la suite? 1628
 Les Rochelois qui l'accompagnoient, ne *Aubry.*
 le purent découvrir. Ils se présentent au *Liv. II.*
 Roi dans les derniers jours de l'année *Chap. 15.*
 précédente, lui remontrent humblement *Histoire du*
 le danger de leur Ville, & les grands *Ministère de*
 préparatifs qui se font pour la prendre, *même. 1628.*
 & supplient Sa Majesté de leur accorder
 un prompt secours de vivres, parce que *Mémoires*
 c'est la seule chose qui leur manque, & *François.*
 que si on donne le temps aux ennemis *1628.*
 de fermer le port, la ruine de la Rochelle est inévitable. Charles répond favorablement, & promet de faire incessamment ce qu'on lui demande. *Je bazar-*
derai plutôt toutes les forces de mes Ro-
umes, dit-il, que de laisser périr des gens
qui se sont mis de bonne foi sous ma pro-
tection.

Les Ambassadeurs de Danemarck avant que de venir à Paris, aiant offert la médiation du Roi leur maître à Sa Majesté Britannique, le Gentilhomme François qui conduisit à Londres les Seigneurs & les Officiers Anglois prisonniers que Louis renvoioit à la Reine d'Angleterre sa sœur, s'intrigua fort auprès des Ministres de Charles pour leur persuader de l'exhorter à la paix proposée par Sa Majesté Danoise. Les Députés de la Rochelle au Roi de la Grande-Bretagne crurent alors lui devoir présenter un mémoire. Après avoir très-humblement supplié Charles de se souvenir de sa parole Royale, de leur obtenir l'exécution de ce que le
 Roi

queues , & qu'elles peuvent cauier
ne de ceux que Charles prétend pro
La paix , disent-ils , c'est la chose du
la plus souhaitable. Des gens q
essuié comme nous la rigueur de deux
res consécutives , la doivent désirer
une extrême ardeur. Mais il est q
de savoir si ce qui se propose mainte
est un moien sûr de l'obtenir , &
n'est point un piège tendu pour nou
ner plus facilement. Nous avons ,
de grandes raisons de craindre q
négociation qui s'entame , ne soit
de notre perte , à moins qu'il ne
à Votre Majesté d'y pourvoir. La
gence de Messieurs ses Ministres se
tira sur les espérances que les Média
donneront à l'ordinaire , de la conc
prochaine du traité. Sous prétext
pargner la dépense des préparatifs
guerre qui va finir , la Rochelle ne se
promptement secourue : Et dans l'é
la Ville se trouve , le moindre délai
sa ruïne. Dès qu'on saura en France

LOUIS XIII. LIV. XXV .813

1628.

mencez autour de nos murailles ; on achèvera les lignes de circonvallation ; l'armée navale s'assemblera, & notre port se trouvera fermé par la digue faite sans opposition. Quand toutes les mesures seront bien prises, on rompra la négociation, & nous demeurerons exposés à la vengeance d'un maître victorieux & irrité. Vous prévoiez mieux que nous, Sire, les fâcheuses conséquences de la négociation dont le Conseil de France veut amuser Votre Majesté. C'est pourquoi, nous nous contenterons de la supplier très-humblement qu'il lui plaise d'ordonner que le secours qu'elle a bien voulu nous promettre, parte incessamment, & que les autres préparatifs se continuent. C'est le moyen le plus efficace d'obtenir la paix de ceux qui n'ont pas maintenant intention de la faire.

Soit que Charles fût touché de la solidité de ces remontrances ; soit que la hauteur des réponses données en France aux Ambassadeurs de Danemarck & des Etats Généraux des Provinces-Unies, l'eût sensiblement piqué, il s'appliqua plus que jamais aux moyens de secourir la Rochelle, & de sortir avec honneur de la guerre entreprise contre la France. Cela ne se pouvoit sans de nouveaux subsides. Le Roi convoque son Parlement pour le vingt-septième Mars : Et en attendant que les Villes & les Provinces choisissent leurs Députés, il fait un traité avec les habitants de la Rochelle. Sa Majesté

Bri-

1628. Britannique s'engageoit à les assister d'un nombre suffisant de soldats pour la défense de la Ville, à leur envoyer les provisions nécessaires de vivres & de guerre, à ordonner en leur faveur une quête générale dans ses Etats, à ne faire aucun traité de paix sans leur participation, & sans y stipuler la conservation de leurs privilèges, dont Charles se rendroit garant. Les Rochelois s'obligèrent de leur côté à contribuer de toutes leurs forces à l'heureux succès des armes de Sa Majesté Britannique, à équiper le plus grand nombre de Vaisseaux qu'il leur seroit possible, à fournir des Pilotes, à préparer dans leur Ville des lieux propres à faire des magasins, à recevoir dans leur port les vaisseaux Anglois, à ne conclure aucun traité sans le consentement de Charles, & à s'opposer aux desseins & aux entreprises de Louis contre l'Angleterre. Les Papistes François crièrent étrangement à la nouvelle du traité. On disoit par tout que la Rochelle se donnoit au Roi de la Grande-Bretagne. Mais le Cardinal de Richelieu rendit lui-même ce témoignage aux habitans, qu'ils avoient rejeté constamment la proposition que certains Anglois leur en firent, & que le Roi son maître en savoit bon gré aux gens de la Rochelle. Quand le reproche seroit véritable, les Rochelois n'étoient-ils pas aussi bien fondez que les Catalans, à se sotier le joug d'un Souverain injuste qui les dépouilloit de leurs privilèges, pour se

sot-

LOUIS XIII. LIV. XXV. 815

se soumettre à un autre qui leur en promettoit la conservation ? Charles pouvoit aussi bien recevoir la Rochelle sous sa domination , que Louis reçût depuis Barcelone. Dira-t-on que la Catalogne étoit autrefois un fief de la Couronne de France ? Louis IX. avoit renoncé pour lui & pour ses successeurs à la souveraineté de la Catalogne , moyennant un dédommagement accordé par le Roi d'Arragon. De plus la Rochelle s'étoit soustraite de la domination des Rois d'Angleterre , pour se donner à la France sous certaines conditions. Louis XIII. violant ouvertement les privilèges accordés par ses prédécesseurs , n'étoit-il pas permis aux Rochelois de retourner à leurs anciens maîtres ? Ces pauvres gens eurent la modération de n'user pas de tout leur droit. Ils se contentèrent d'implorer la protection d'un Prince voisin contre leur Souverain qui les opprimoit. La France a-t-elle refusé d'assister les Provinces-Unies, quand elles lui ont demandé du secours contre la violence du Roi Catholique ? Henri IV. & son successeur ont approuvé qu'elles secouassent le joug de la tyrannie des Espagnols.

En ordonnant l'assemblée de son Parlement, Charles fit élargir tous les Gentilshommes prisonniers pour avoir refusé de lui prêter de l'argent. Ces courageux défenseurs de la liberté publique choisis dans leurs Provinces, résolurent de la soutenir vigoureusement, & de se plaindre de la

1628. la violence qu'on leur avoit faite. La conjoncture étoit favorable. Le peuple crioit hautement contre le Duc de Buckingham. On lui imputoit les deux guerres déclarées en même temps à l'Espagne & à la France. L'expédition de Cadix fut inutile, & celle de l'Isle de Ré coûta beaucoup d'hommes & d'argent. Les armes d'Angleterre y perdirent leur réputation. Et par surcroit de malheur, deux puissans voisins unis contr'elle pouvoient ruiner entièrement son commerce. Les Pairs du Roiaume & les Députés des Communes s'étant rendus à Westminster, le Roi leur parla de la sorte. *Seigneurs & Gentilshommes, n'attendez pas de moi un long discours. Il faut maintenant plus d'actions que de paroles. J'espère qu'à mon exemple, vous prendrez de bonnes résolutions, & que vous n'emploierez pas un temps précieux en des harangues inutiles, peut-être contraires au bien public. De longues délibérations causeront autant de mal que de mauvaises résolutions. Vous voyez bien pourquoi je vous ai convoqués & quel doit être le sujet de vos consultations. Il est question de prévenir le danger dont nous sommes tous également menacés, & de trouver les fonds nécessaires pour résister aux ennemis. Je ne m'arrêterai point à vous prouver que vous devez travailler sérieusement à ce que je vous propose. Si la nécessité de soutenir une guerre entreprise à votre persuasion, de conserver la Religion, les loix & la liberté*

LOUIS XIII. LIV. XXV. § 17

1002.

bonté de l'Etat, de défendre nos amis & nos alliez, n'est pas capable de vous ébranler, toute l'éloquence des hommes & des Anges même ne vous persuadera point. Je vous représenterai seulement que mon devoir & le vôtre, nous oblige chacun selon votre condition & le rang que nous tenons, à chercher les moyens de soutenir l'Etat & la Religion. Eut-on jamais des raisons plus pressantes de s'y appliquer ? Je vous ai appelés ici, persuadé que je suis, que la convocation d'un Parlement est le moyen le plus sûr & le plus court d'avoir les subsides nécessaires pour nous conserver, & pour garantir nos alliez de leur ruine prochaine. Si par un malheur que je prie Dieu de détourner, vous ne voulez pas consentir à ce que la nécessité de nos affaires exige indispensablement, je serai contraint pour la décharge de ma conscience, à user des moyens que Dieu m'a mis entre les mains, afin de sauver l'Etat, que la folie de quelques particuliers expose au danger d'être perdu sans ressource. Ne vous imaginez pas que je prétende vous faire ici des menaces. Un Roi menace ses ennemis & non pas ses sujets. C'est un avertissement que vous donne celui que son devoir & son inclination portent à prendre soin de votre conservation & de votre prospérité. J'espère que vous vous conduirez si bien, que j'aurai sujet d'être content d'avoir suivi les conseils que vous m'avez autrefois donnés, & que vous m'accablerez à votre témoignage par reconnaissance.

1528. ce, en vous assemblant le plus souvent qu'il me sera possible. Soiez persuadé que rien ne m'est plus agréable que d'entretenir une bonne correspondance avec vous. Je n'ai plus qu'un mot à dire, & je laisse au Seigneur Garde du grand Seau le soin de vous développer l'énigme : Nous devons nous souvenir aujourd'hui d'une chose, afin de l'oublier pour toujours. Vous pouvez bien juger que la mesintelligence qui se trouva dans le dernier Parlement, doit ne faire douter du bon succès de celui-ci. J'oublierai volontiers tout ce qui s'est passé, pourvu que vous ne formiez plus de contestation à contretemps, & que vous suiviez l'avis qu'on vous a donné, de tendre tous unanimement au bien de la patrie.

Coventry Garde du grand Seau prit ensuite la parole. Voions comment il expose la situation présente des affaires de l'Europe & de l'Angleterre en particulier. Le Pape & la Maison d'Autriche, dit-il, travaillent de concert ; l'un à établir sa domination spirituelle par tout, & l'autre à exécuter le projet de sa Monarchie Universelle. Outre cette vaste étendue de pays que la Maison d'Autriche possède en Afrique & dans les Indes, elle est maîtresse de toute l'Espagne & d'une grande partie de l'Allemagne & de l'Italie. Si la France n'est pas encore subjuguée, elle se trouve du moins comme assiégée de tous côtés. Les Espagnols ont une si grande influence dans toutes les résolutions qui se prennent au Conseil du Roi Très-Christien, qu'ils

trompé par les fausses maximes de Religion 1628.
qui lui sont inspirées par les Emissaires de
la Cour de Madrid, il s'unit étroitement
aujourd'hui à la Maison d'Autriche pour
ruiner les Protestans. Sa Majesté s'est ef-
forcée de le retirer d'une alliance contraire
à ses véritables intérêts, & au bien com-
mun de la Chrétienté. A la sollicitation
de Sa Majesté & par l'entremise de nos
Ambassadeurs, le Roi de France accorda
certaines conditions à ses sujets Réformez.

Ils s'en contentèrent, parce que Sa Ma-
jesté promit d'en obtenir l'exécution. Un
traité si solennel a été rompu ; Et les Ré-
formez de France réduits à la dernière ex-
trémité, seront infailliblement ruinez, à
moins qu'on ne les secoure au plutôt. Le
Roi Très-Chrétien détaché de la cause com-
mune, prend des maximes contraires aux
intérêts de Sa Majesté & des autres Prin-
ces nos allies, facilite lui-même à la Mai-
son d'Autriche l'exécution du projet de
subjuguer la France & le reste de l'Euro-
pe. Tous les obstacles qu'elle trouvoit à
son ambition, semblent être levez main-
tenant. Le Turc a fait la paix avec l'Em-
pereur, & tourne ses armes du côté de
l'Asie. Le Roi de Suède se trouve emba-
rassé dans une guerre contre la Pologne,
& celui de Danemarck est dépoüillé de ce
qu'il avoit en deçà & au delà du Sund. Peu
s'en faut que la Maison d'Autriche ne soit
maîtresse de toute la Côte maritime depuis
Emden jusques à Dantzic. On prétend
envoyer une armée Navale dans la Mer

1628. *Baltique, & les Ministres de l'Empereur travaillent actuellement à mettre les Villes anseatiques dans ses intérêts. Enfin le Roi d'Espagne arme à Lisbonne & dans les ports de Biscaie : de manière que nous sommes en danger d'être engloutis de tous côtes, & de voir notre commerce entièrement ruiné. Coventry prouva ensuite la nécessité d'accorder des subsides extraordinaires au Roi, & conclut en exhortant les deux Chambres à la prompte expédition de cette affaire.*

Le Parle-
ment d'An-
glettre de-
mande la
confirma-
tion des an-
ciennes loix
en faveur de
la liberté
du peuple.

Rushworth's
Historical
Collections.

Le Chevalier Jean Finch ayant été choisi Orateur des Communes, elles résolurent d'examiner premièrement les griefs de la Nation, & d'en demander la réparation. Ils furent d'abord réduits à quatre principaux, le logement des gens de guerre, la levée d'argent par manière d'emprunt, l'emprisonnement de ceux qui refusoient de prêter, & le déni de justice, en n'accordant pas ce qui s'appelle *habeas corpus*, aux personnes arrêtées par un ordre exprès du Roi, ou de son Conseil sans aucune raison spécifiée. Les gens de la Cour pressent inutilement que cet examen soit remis après la conclusion de l'affaire du subside. *Avant que de penser à ce que nous devons accorder au Roi, dit le Chevalier François Seymour, il faut savoir si nous avons quelque chose à lui donner. Car enfin, certains discontens solécient hardiment dans les chaires des Eglises, que tous nos biens appartiennent au Roi de droit divin. Selon cet étrange*

étrange Théologie il est inutile de demander 1628. de l'argent à ceux qui ne sont ni proprié- Sir Philip taires de ce que leurs pères leur ont laissé, Warwick's ni de ce qu'ils ont aquis par leur industrie. Memoirs. Ces Ecclésiastiques flatteurs feroient mieux de s'en tenir à leur profession. Que prétendent-ils prouver ? Qu'ils sont de grands ignorans en politique ? On le sait bien. Qu'ils prêcheront tout ce qu'on voudra, quand il sera question d'obtenir un Evêché ? Nous le remarquons depuis longtemps. Cependant le meilleur Prince du monde peut se laisser surprendre à ces basses flateries. En plusieurs rencontres, un Roi ne voit, & n'entend que par les yeux & par les oreilles des autres. Le Chevalier Wentworth ne parla pas moins fortement. Il dit que le remède le plus efficace au mal présent de l'Angleterre, c'étoit de rétablir si bien les anciennes loix du Roiaume qu'on ne pût désormais y donner atteinte. A quoi le Chevalier Philips ajouta que le Parlement devoit pourvoir à la seureté de la Nation avec autant de soin & d'application que si c'étoit le dernier Parlement qui se dût jamais tenir. Puis venant à la manière violente de garder les gens en prison autant qu'il plaît au Roi & à son Conseil, Est-il donc possible, s'écria Philips, que nos ancêtres qui ont si bien pourvu à nous laisser la propriété de leurs biens, aient eu l'imprudence de négliger la seureté de la personne de leurs enfans ? Ont-ils cru qu'on pouvoit nous enfermer pour le reste de nos jours

M m 3 dans

1628. *dans une étroite prison, sans nous dire pour-
quoi? Si cela est nous avons perdu notre
liberté, & nous sommes réduits à une ex-
trême misère. Il est inutile de se mettre
tant en peine de maintenir les loix & de
conserver la propriété de nos biens. A
quoi nous serviront-ils désormais, si le Roi
peut nous mettre en prison & nous y gar-
der aussi long-temps qu'il lui plaira? Telle
est depuis plus d'un siècle la malheureuse
& déplorable condition de la France. Il
en seroit de même de l'Angleterre, si plus
sages & plus courageux que leurs voisins
les Anglois, n'avoient pas su ôter à leurs
Rois le pouvoir de les réduire à un escla-
vage honteux.*

*Après un long & sérieux examen, la
Chambre des Communes déclare enfin
qu'aucun Anglois, ne peut être arrêté, ni
mis en prison par qui que ce soit, sans
une cause légitime; que l'*habeas corpus*
doit être accordé à tout prisonnier qui le
demande, quand même il seroit arrêté de
la part du Roi, ou de son Conseil, que
tout homme emprisonné de quelque ma-
nière que ce soit, doit être élargi si la
cause légitime de son emprisonnement
n'est pas exprimée; enfin, que chaque
particulier est tellement maître de son
bien, que le Roi ni ses Officiers ne peu-
vent rien exiger de lui par forme d'em-
prunt, de don gratuit, ou sous quelqu'au-
tre prétexte, sans un acte exprès du Parle-
ment qui accorde une pareille levée de
deniers. Comme une résolution de la
Cham-*

Chambre des Communes n'est pas une loi en Angleterre, il fallut obtenir le concours des Seigneurs sur ces articles, & les faire ensuite agréer au Roi selon les formalitez ordinaires. Les Communes trouvèrent ainsi de grandes difficultez à surmonter de la part des Seigneurs & de Sa Majesté Britannique. On étuda les articles aussi long-temps qu'il fut possible. Nonobstant les exemples des prédécesseurs de Charles & les actes des anciens Parlemens allégués dans cette occasion, ce Prince jaloux de son autorité s'imaginoit que la Chambre des Communes donnoit atteinte aux droits & aux prérogatives du Roi. Il tenta inutilement d'interrompre les délibérations en envoiant un état des choses nécessaires pour soutenir la guerre, & en pressant les Communes d'y pourvoir incessamment. Elles persistèrent dans l'examen de leurs griefs. On en trouve deux autres encore, la manière de reléguer ou de confiner les gens en certains endroits du Roiaume, & de les obliger quelquefois à en sortir malgré eux, sous prétexte que le Roi veut les employer à son service dans les pais étrangers. Le savant Selden soutint que c'étoit une chose inconnue dans l'ancien droit d'Angleterre, que de reléguer un particulier dans sa maison, ou ailleurs, sans lui laisser la liberté d'en sortir. A propos de l'autre grief des sujets envoyez hors du Roiaume malgré eux, sous prétexte d'un emploi dans les pais étrangers, *si nous laissons au Roi & à ses*

1628. *Ministres le pouvoir d'en user de la force ; dit le Chevalier Elliot, tous nos privilèges sont inutiles. Quelle différence y'a-t-il entre un emprisonnement, & la nécessité d'abandonner ma maison & ma patrie, parce que Sa Majesté veut m'employer ailleurs ? Cela s'appelle un exil honnête pour quelques années. Le Roi doit exciter ses sujets à le servir en leur proposant une récompense honnête. Etre obligé à quitter son pays contre son inclination, c'est une chose incompatible avec la liberté.*

Le Parle-
ment d'An-
gleterre ac-
corde des
subsidés au
Roi.

Quand les résolutions sur les griefs dont le peuple se plaignoit furent prises, la Chambre-Basse reçut d'autant plus agréablement la nouvelle semonce que Cook Secrétaire d'Etat lui fit de la part du Roi, qu'elle fut accompagnée d'une promesse d'accorder ce que les Communes se préparoient à demander. Sa Majesté, dit Cook, m'a chargé de vous avertir, que toute l'Europe attend avec impatience le bon, ou le mauvais succès de ce Parlement. Le Roi ne trouve point mauvais que vous ayez soin de pourvoir à la sûreté de vos biens & de vos personnes. Il souhaite seulement qu'il ne vous détourne pas de penser au bien commun de la Chrétienté. On peut travailler à ces deux choses en même temps. Accordez-moi donc les subsidés qu'il demande, & je vous assure que sous le règne de Sa Majesté vous vivrez avec autant, & même avec plus de sûreté de vos biens & de nos ancêtres sous les meilleurs.

Rushworth's
Historical
Collections.

gleterre. Prenez vos précautions comme vous le jugerez à propos. Sa Majesté consentira volontiers à tout, persuadée qu'elle est que vous ne manquerez pas d'avoir égard au bien de l'Etat, & à l'honneur du Souverain. Plus vous témoignerez vous reposer sur la clémence & sur la bonté du Roi, plus vous obtiendrez de lui. Les bonnes paroles de Charles donnèrent de si grandes espérances, que la Chambre-Basse lui accorda sur le champ, un de plus grands subsides qui fut jamais donné. Cook remercia les Communes de la part de Charles. Sa Majesté, dit le Secrétaire d'Etat, aimoit d'abord les Parlemens. Elle s'en est dégoûtée depuis sans savoir comment cela est arrivé. La manière dont vous en usez, la fait rentrer dans ses premiers sentimens. Le Roi est si content de conférer ainsi amiablement avec ses sujets, qu'il rendra ces assemblées aussi fréquentes que vous le pouvez souhaiter.

Le Duc de Buckingham qui veut ménager la Chambre des Communes, prend cette occasion de parler en sa faveur dans le Conseil du Roi. Son discours fut même imprimé, afin d'appaiser les cris continuels du peuple contre un Favori plus odieux que jamais. Il me semble, Sire, dit le Duc, que tout le monde doit reconnoître maintenant que vous êtes véritablement le père de votre peuple. L'amour que vos sujets vous ont, est plus puissant qu'aucun des autres motifs qui s'opposent à l'union de l'Etat.

Le Duc de Buckingham tâche inutilement de gagner la Chambre des Communes.

1628.

826 HISTOIRE DE

1628. permettez-moi, Sire, de vous demander très-humblement une grace. J'ai eu l'honneur d'être jusqu'à présent le Favori de Votre Majesté. Trouvez bon que je quitte cette qualité. C'est assez que vous me mettiez au nombre de vos serviteurs. Que votre Parlement soit désormais votre unique Favori. Les Communes sont si bien que vous ne devez les regarder que comme une seule & même personne. Tous les membres dont leur Chambre est composée, sont animés du même esprit. Ils peuvent ne s'accorder pas sur certains cas particuliers ; mais ils conspirent tous unanimement à vous donner des marques de leur attachement à votre personne sacrée. Quelque grand que soit le subsidie que la Chambre des Communes vous accorde, il ne suffit pas à vos besoins présents ; je l'avoue. Mais ce n'est qu'un gage de ce qu'elles veulent faire encore pour votre service. Leur zèle vient de tirer cet agréable aveu de la bouche de Votre Majesté, qu'elle aime les Parlements. J'espère que celui-ci ne vous demandera rien que de juste & raisonnable. Des gens qui savent donner si à propos, ne sont pas capables d'exiger quelque chose à contretemps. Permettez-moi encore, Sire, de vous ouvrir mon cœur. J'ai vécu jusqu'à présent dans la peine & dans l'inquiétude. Je n'ai pu jouir agréablement des bonnes grâces de Votre Majesté, tant que j'ai vu qu'on me regardoit comme la cause de la misérabilite de votre peuple avec vous. J'espère que la Chambre des Communes commencera mieux à l'a-

Rubens
Historical
Collection

Mercure
Français.
1628.

LOUIS XIII LIV. XXV. 377

à l'avenir la droiture de mes intentions. 1628.
 Ma plus forte passion, c'est de la servir. Je
 suis au comble de mes souhaits, puis que je
 vois aujourd'hui tant d'ardeur & de sin-
 cérité dans l'affection que votre peuple vous
 témoigne.

La manière dont une réflexion du Che-
 valier Elliot fut écoutée, fit juger que la
 harangue étudiée de Buckingham n'appai-
 seroit pas la Chambre des Communes
 toujours irritée contre lui. Elliot l'enne-
 mi le plus déclaré du Favori, avoit déjà
 parlé fortamment contre sa mauvaise con-
 duite au regard de la flotte envoyée à Ca-
 dix, & dans l'expédition de l'Isle de Ré.
 Mais le Chevalier porta un coup plus ra-
 de & plus sensible lors qu'il reprit sévère-
 ment Cook Secrétaire d'Etat, de ce que
 dans son rapport de la réponse donnée
 par Sa Majesté à une requête présentée par
 les deux Chambres contre les Catholiques
 Romains, il affectoit de faire autant va-
 loir les bonnes intentions du Favori que
 celles de Charles. *Pour-on s'imaginer,*
dit Elliot, que la manière dont ses particu-
lier, & de quelques autres qu'il puisse être,
impout son délibérations, soit capable de
meu exciter à donner au Roi de plus gran-
des nouvelles de notre zèle & de notre fidé-
lité ? Est-il croyable encore que le Roi nous
témoignera plus de bienveillance à la re-
commandation d'un de ses sujets ? Pour
moi, je ne me mets point de pareilles choses
dans l'esprit. Je connois les bonnes dispo-
sitions de Roi au regard de son peuple. Elles

1628. sont fondées sur quelque chose de plus solide, que sur ce qu'un de ses Courtisans lui peut insinuer en notre faveur. Ce que nous avons fait jusques à présent, prouve le desir sincère que nous avons de contenter le Roi: Mais nous ne pensons nullement à nous rendre agréables à ses Ministres. Au reste, Monsieur, poursuivit Elliot en s'adressant au Secrétaire d'Etat, j'ai un extrême déplaisir d'être obligé de vous donner ces avis. Ce qui s'est passé autrefois dans cette assemblée, devoit vous apprendre qu'elle ne trouve pas bon qu'on mêle ainsi le nom d'un autre avec celui du Roi. Je fais bon gré à tout homme qui emploie son crédit & ses bons offices pour le service du public: je suis prêt à lui témoigner ma reconnaissance dans l'occasion. Mais je ne puis voir sans indignation qu'on introduise parmi nous des manières contraires à celles de nos ancêtres, & à la dignité de cette assemblée. Servons si utilement le Roi & le peuple, que nous n'ayons besoin du secours de qui que ce soit, pour gagner parfaitement les bonnes grâces de S. M.

La Chambre des Communes demande le concours des Seigneurs pour obtenir la confirmation de l'ancienne liberté du

La Chambre des Communes dresse ensuite deux requêtes. Dans l'une le Roi étoit très-humblement supplié de ne charger plus ses sujets du logement des gens de guerre; & l'autre demandoit la confirmation de l'ancienne liberté du peuple, en ce qui concerne la propriété du bien de chaque particulier, & la sûreté de sa personne. La première requête ayant été seulement présentée par les Communes, le Roi

Roi l'écluda en disant qu'il y répondroit 1628.
dans un temps convenable. Charles au-^{peuple}
roit bien voulu se défaire aussi facilement d'Angleter-^{re.}
de l'autre. Mais la Chambre-Basse ne
prit jamais le change, quoi que les Sei-
gneurs & le Roi le lui voulussent donner
en plus d'une manière. Dans une con-
férence entre les deux Chambres, Sel-
den & d'autres habiles Jurisconsultes
prouvèrent au long la justice des deman-
des faites dans la seconde requête. Soit
que la plupart des Seigneurs craignissent
que cette voie d'obtenir la confirmation
des anciennes libertez par un acte bien cir-
constancié, ne fût sujette à de grandes
longueurs, parce que le Roi attentif à
la conservation de ses prérogatives, pé-
seroit tous les articles, & même tous
les mots, & formeroit beaucoup de dif-
ficultez, soit que le nombre de ceux qui
voudoient épargner au Roi une déclara-
tion qu'il évitoit avec soin de faire en ter-
mes trop précis, prévâit dans la Cham-
bre Haute; l'Archevêque de Cantorbery
proposa dans une seconde conférence avec
les Communes, de prier seulement Sa
Majesté de donner les cinq déclarations
suivantes; que la loi communément ap-
pellée *la grande chartre*, & les *fix statuts*
faits autrefois pour l'expliquer, demeu-
reroient dans leur première force, &
sans aucune dérogation; que conformé-
ment à la *grande chartre*, aux *fix statuts*,
& aux anciennes loix d'Angleterre, cha-
que particulier a l'entière propriété de
son

*Rushworth's
Historical
Collections.*

*Philp
Warwick's
Memoirs.*

1528. son bien, & la feureté de sa personne; que le Roi confirme les droits, les privilèges, & les libertez anciennes de ses sujets, & qu'il leur en laisse la jouissance aussi pleine, aussi parfaite que sous le règne d'aucun de ses prédécesseurs; que dans tous les cas qui concernent la liberté du peuple, Sa Majesté entend que l'ancien droit, & la loi commune d'Angleterre se gardent ponctuellement, enfin qu'elle n'usera ni de son pouvoir, ni de son autorité pour empêcher que ses sujets ne conservent la propriété de leurs biens, & la feureté de leurs personnes; & qui si l'intérêt de celle du Roi, ou du bien public, oblige Sa Majesté à s'assurer de quelque particulier, elle en découvrira les raisons dans un temps convenable; ensuite de quoi les Magistrats jugeront si le prisonnier est bien, ou mal fondé à demander son élargissement. Des choses si générales ne contentent point la Chambre des Communes. Elle persiste à solliciter le concours des Seigneurs pour présenter la requête au Roi, & pour le prier d'y répondre précisément.

Charles alla lui-même au Parlement faire les déclarations précédentes; & plusieurs personnes tâchèrent de persuader aux Communes de se contenter des bonnes paroles que le Roi donnoit, de laisser les anciennes loix dans toute leur force, & de s'y conformer exactement. La Chambre Basse toujours inflexible, prie le Roi de se souvenir qu'il a promis
positi-

positivement aux Communes de permettre qu'elles pourvussent à la conservation de leurs biens & de leur liberté, de la manière que la Chambre jugeroit la plus sûre & la plus convenable. Charles avoit une extrême peine à renoncer au pouvoir dont ses derniers prédécesseurs, & la Reine Elisabeth mêmes avoient usé, de faire arrêter, sans en spécifier la raison, les personnes suspectes d'avoir des desseins contraires au repos de l'Etat. Une si grande contrainte paroissoit au Roi contraire aux droits du Souverain. Il tâche d'entrer en composition du moins sur cet article. On porte de sa part une lettre adressée aux deux Chambres. Charles y promettoit de n'envoyer jamais personne en prison que pour des raisons justes & légitimes; & qu'en cas que le prisonnier fait par ordre exprès de Sa Majesté, demandât son *habeas corpus*, elle déclareroit les raisons de l'emprisonnement, dès que la feureté de l'Etat & le bien public le permettroient. La lettre du Roi n'eut pas plus d'effet que ses déclarations verbales. Le Chevalier Wentworth remarqua judicieusement que la lettre étoit conçue de telle manière, que le Roi sembloit accorder une grace en relâchant quelque chose de ses droits; au lieu que la Chambre des Communes prétendoit que certains articles des anciennes libertez des sujets, fussent confirmés par un acte authentique & solennel.

Les

1628.

Les Seigneurs ne pouvant plus reculer, sans s'exposer à la haine & au ressentiment du peuple, promettent enfin de demander conjointement avec les Communes, que les anciennes libertez du Roiaume soient maintenues. Ils changent pourtant quelques mots dans l'acte dressé par la Chambre-Basse, & proposent l'addition de ces deux ou trois lignes. *En présentant cette très-humble requête à Vòtre Majesté pour la conservation de nos libertez, nous ne prétendons pas donner atteinte au pouvoir que Dieu lui a mis entre les mains pour la seureté, la protection & le bonheur du peuple.* On consentit assez volontiers au changement de certains mots. Mais l'addition que les Seigneurs faisoient, fut absolument rejetée. *Je n'y comprends rien, dit un ardent défenseur des droits du peuple, nommé Prim. Nòtre requête tend à maintenir les loix dans toute leur force; & on veut que nous reconnoissions un pouvoir supérieur aux loix. Le Roi n'a personne au dessus de lui dans l'Etat, je l'avoue. C'est pourquoy nous lui donnons la qualité de Souverain. Mais nous ne reconnoissons pas que son pouvoir soit absolu & indépendant des loix. En un mot, la personne du Roi est souveraine : mais sa puissance ne l'est pas. Si nous admettons l'exception proposée, ajouta Wentworth, nous avons inutilement travaillé jusques à present, & nòtre condition est pire qu'auparavant. Nous laissons au Roi le pouvoir*

LOUIS XIII. LIV. XXV. 837

de punir les méchans : mais nos loix ne lui 1628.

attribuent point une puissance souveraine
 Es^e absolue. Puis que nous ne demandons
 rien de nouveau , le Roi ne peut pas nous
 accuser de vouloir diminuer ses prérogati-
 ves. Il faut donc laisser la requête com-
 me elle est conçüe. Tels étoient alors les
 sentimens du Chevalier Wentworth sur
 l'autorité des Rois. Séduit par son am-
 bition , il embrassa depuis ceux de l'E-
 vêque Laud & du Docteur Manwaring.
 Qu'en arriva-t-il ? Le Comte de Strafford
 devint aussi odieux à la Chambre des
 Communes que le Duc de Buckingham,
 & la fin de l'un & de l'autre fut presqu'é-
 galement tragique. On fit encore de
 longs discours dans une troisième confé-
 rence entre les deux Chambres. La fer-
 meté des Communes l'emporta. Les
 Pairs agréèrent la requête. On y chan-
 gea peu de mots , & l'acte passa sans pré-
 face & sans addition.

Charles entre au Parlement & parle Le Roi
 de la sorte. Je viens ici faire mon devoir. d'Angleter-
 On ne dira pas que j'ai demeuré long-temps re confirme
 à m'y résoudre. Je n'ai pas tant employé les ancien-
 de jours à examiner votre requête , que nes loix
 vous avez passé de semaines à la dresser. berté de ses
 Vous devez être désormais convaincus que sujets.
 je souhaite de vous contenter autant qu'il
 m'est possible , en toutes choses. Coven- Rustworth's
 try Garde du grand Seau tâcha d'adoucir Historical
 un peu la secheresse d'un discours qui Collections.
 donnoit assez à connoître que le Roi fai- Sir Philip
 soit la chose à contre-cœur. Sa Majesté Warwick's
 m'a Memoirs.

1523. *ne'a ordonné de vous dire, ajouta-t-il, qu'elle est contente de la déclaration faite dans les deux Chambres; que vous ne prétendez pas donner atteinte à ses prérogatives. Et puisque vous avez justifié de votre part la sincérité de vos intentions, Sa Majesté veut vous témoigner aussi la droiture des siennes. Elle signe aujourd'hui une étroite alliance avec son peuple. Les conditions étant si égales & si avantageuses de part & d'autre, nous devons espérer qu'elle durera toujours. Les bons sujets usent de la liberté raisonnable dont ils jouissent, pour soutenir les prérogatives & l'autorité du Souverain; de même qu'un Roi juste & clément emploie sa puissance pour défendre la liberté de ses sujets.*

Voici ce que contenoit la requête si long-temps débattue. Après quelques citations des anciennes loix du Roiaume, on demande au Roi que qui que ce soit ne puisse être contraint à paier aucuns deniers par forme de prêt, de don gratuit, ou de quelqu'autre manière que ce soit, à moins que la chose ne soit accordée par un acte exprès du Parlement; que ceux qui refusent de paier un argent exigé sans l'autorité du Parlement, ne puissent être emprisonnez, ni molestez en aucune façon, que le peuple ne soit plus chargé du logement des gens de guerre, & qu'il plaise au Roi de révoquer certaines commissions données pour punir les soldats & les mariniers selon les ordonnances & l'usage de la guerre,
parce

partie que conformément à l'ancien droit d'Angleterre, chacun doit être jugé dans les formes prescrites par les loix du Roiaume. Charles répondit ainsi à la requête : *Le Roi veut que droit soit fait selon les loix & les costumes du Roiaume ; que les statuts soient dûement observez, & que les sujets n'aient plus aucun sujet de se plaindre d'aucune injustice, ni oppression contraire à leurs privilèges & libertez, que Sa Majesté se croit obligée en conscience de conserver aussi chèrement que ses propres prérogatives.* Une réponse si concertée ne plût point. On la crut trop longue & sujette à diverses interprétations. Charles pressé par les deux Chambres vint une seconde fois au Parlement, & répondit en peu de mots selon l'ancienne formule Françoisise quand le Roi consent à une chose qui est de droit : *Soit fait comme il est désiré.* Au lieu que si c'est une affaire de grace, on exprime ainsi le consentement de Sa Majesté : *Le Roi la veut.*

Comme il étoit important d'arrêter par une punition exemplaire la licence que se donnoient les Ecclésiastiques flatteurs & intéressez, de prêcher hautement contre les droits du peuple, les Communes résolurent que les Sermons du Docteur Manwaring dont j'ai parlé, seroient examinés, & qu'on en feroit le rapport à la Chambre. Voici quel il fut ; que Manwaring avoit voulu persuader au Roi que son pouvoir n'est nullement borné par

Condamnation du Docteur Manwaring.

1628.

Rusworth's
Historical
Collections.

par les loix ; chose, ajouta-t-on, que le feu Roi Jaques dans une harangue au Parlement, traita de *tirannie*, & de *tirannie accompagnée de parjure* ; que le Docteur s'étoit efforcé de convaincre ses auditeurs que les sujets sont obligez sous peine de damnation, à obéir aux commandemens injustes du Roi, que selon la doctrine du Prédicateur, les sujets ne sont pas propriétaires de leurs biens ; qu'il tâche de rendre odieux les gens qui défendent les droits & la liberté de la patrie ; enfin, que non content de mettre la division entre le Roi & ses sujets, Manwaring renversoit l'autorité des Parlemens. Après un sérieux examen des choses dont cet indigne défenseur de la tyrannie, se trouve chargé, la Chambre des Communes l'accuse dans les formes devant celle des Seigneurs. Prim leur porta les chefs d'accusation, & fit un long discours contre la doctrine contenue dans les Sermons de Manwaring.

La Chambre-Haute condamna le Prédicateur à demeurer en prison tant qu'il plairoit aux Seigneurs ; à paier mille livres sterling d'amende au Roi, & à lire devant les deux Chambres du Parlement une humble confession de ses fautes dans les termes qui lui seroient prescrits. On ordonna encore que Manwaring seroit suspendu de la prédication durant trois ans, qu'il demeureroit incapable d'obtenir aucune dignité Ecclésiastique ; ni d'exercer aucun office séculier, qu'il ne pré-

LOUIS XIII. LIV. XXV. 837

prêcheroit jamais à la Cour, enfin que 1628.
 ses sermons seroient publiquement brû-
 lez à Londres, à Oxford, & à Cambrid-
 ge, & que Sa Majesté seroit suppliée de
 faire expédier les ordres nécessaires pour
 l'exécution du dernier article. Cette flê-
 trissure rendit Manwaring plus agréable
 à la Cour. Charles fit grace à un hom-
 me qu'il regardoit comme le martyr du
 pouvoir arbitraire des Rois, & le récom-
 pensa d'un bon Bénéfice. Le Docteur
 Montaigu, ce grand défenseur de l'Ar-
 minianisme fut nommé en même temps
 Evêque de Chichester, nonobstant les
 plaintes faites contre lui en trois Parle-
 mens consécutifs. Ces Arminiens An-
 glois appuiez par le Duc de Buckingham
 & par l'Evêque Laud, étoient beaucoup
 plus zélés pour leur dogme de *l'obéissance*
passive & de *la non-résistance* aux ordres
 les plus injustes du Roi, que pour la doc-
 trine contraire à celle de S. Augustin &
 de Calvin. Cela n'est pas surprenant.
 Une Théologie purement spéculative ne
 conduit à rien; au lieu que celle qui flate
 l'ambition des Princes, sert à l'avance-
 ment de la fortune.

Une seconde flotte envoyée au secours Requête
 de la Rochelle sous la conduite du Com- présentée au
 te de Denbigh beau-frère du Duc de Buc- Roi par la
 kingham, étant revenue sans rien faire, Chambre
 on se mit à crier plus fort contre le Favo- des Com-
 ri à Londres, & dans le Parlement. Le munes con-
 Docteur Lamb un de ses Confidens, ou tre le Duc
 Conseillers secrets, fut inhumainement de Buckin-
 assassiné. gham.

318 HISTOIRE DE

1628. assassiné par la populace mutinée. Les gens disoient hautement qu'il en arriveroit autant à Buckingham, nonobstant la protection du Roi, & le soin que le Duc prenoit pour la seureté de sa personne. Le Chevalier Elliot avoit déjà parlé fortement contre le Favori sans le nommer. Il proposoit à la Chambre des Communes de remontrer au Roi, que les malheurs presens de l'Angleterre, venoient de la tiédeur & de l'indifférence au regard de la Religion, les Papistes aiant une aussi grande liberté, que si la tolérance leur étoit accordée; des mauvais conseils donnez à Sa Majesté, l'argent & les hommes destinez au secours du Palatinat aiant été inutilement sacrifiez; de la malhabileté & de l'infidélité des Officiers généraux, dont les expéditions de Cadix, & de l'Isle de Ré, le retour de la dernière flotte envoyée à la Rochelle, étoient des preuves évidentes, de l'ignorance & de la corruption des Ministres du Roi, son trésor Royal étant épuisé d'argent, le crédit perdu, l'ancien domaine de la Couronne aliéné, les pierreries & la vaiselle du Roi engagées; enfin de l'oppression du peuple, suivie de la consommation inutile des munitions réservées dans les arsenaux, & de la perte d'un grand nombre d'hommes & de vaisseaux. *Il n'étoit pas de même au temps de nos pères, aussi vertueux que les anciens Grecs de Lacedemone, poursuivait Elliot. On avoit du zèle pour la Religion, de la prudence*

*Rastworb's
Historical
Collections.*

*Es de la maturité dans les conseils, de l'ex- 1628
périence Es de l'habileté dans la conduite
des armées; de l'intégrité dans l'adminis-
tration des Charges publiques. Le Roi
étoit riche, le peuple jouissoit de sa liberté
légitime, les arsenaux demeuroient bien
fournis, la marine se trouvoit en bon état,
Es les troupes se ménageoient avec soin.
Puisque le Parlement est le grand Conseil
du Roiaume, pourquoi négligeons-nous de
représenter ces désordres à Sa Majesté? Ce
que nous devons à Dieu, au Roi, Es à la
patrie nous y oblige indissensablement.*

Ce discours d'Elliot ne remua pas les
esprits d'abord. Il parut fait à contre-
temps, parce qu'on étoit alors occupé à
l'affaire de la requête. Mais le Roi aiant
averti les Communes qu'il étoit temps
de finir les Séances du Parlement, que
Sa Majesté ne souhaitoit pas qu'on enta-
mât de nouvelles affaires, & qu'elle trou-
veroit mauvais que la Chambre-Basse
formât des plaintes contre les Ministres
& les Officiers du Roi, les gens s'échauf-
fèrent plus qu'auparavant. Elliot atten-
tif à chercher les occasions de parler con-
tre le Gouvernement, ne laisse pas écha-
per celle-ci, & s'étend sur la mauvaise
administration de ceux que le Roi em-
ploie. Lors qu'il étoit sur le point de nom-
mer le Duc de Buckingham, que les Com-
munes épargnèrent jusques alors, Finch
Orateur de la Chambre, homme basse-
ment dévoué au Favori, se lève & dit à
Elliot; *j'ai ordre de vous défendre d'aller
plus*

1628. *plus avant.* Elliot s'affied & se tait, persuadé que Finch faisoit plus de mal que de bien à celui qu'il prétendoit servir. La Chambre surprise de l'action de son Orateur, garde quelque temps un morne silence. Elle reprit courage à l'exhortation de quelques amateurs de la liberté. On défend à tous les membres de sortir, sous peine d'être envoyez à la Tour de Londres, & il fut résolu d'examiner sur le champ, ce que les Communes devoient faire pour la seureté du Roiaume. L'Orateur demanda la permission de s'absenter pour une demi-heure, sa présence n'étant pas nécessaire, puisque la Chambre se tournoit, comme on dit, en Comité. On permit à Finch de sortir, personne n'ayant deviné qu'il vouloit aller avertir Charles & son Favori de ce qui se passoit. Les Communes prennent alors la résolution de représenter fortement au Roi la mauvaise administration des affaires publiques : & lors que la Chambre agit, si elle déclarera que le Duc de Buckingham est la cause principale des maux que souffre l'Angleterre, l'Orateur rentre & ajourne les Communes au lendemain de la part de Sa Majesté.

Buckingham se trouva fort intrigué, quoi qu'il affectât souvent de mépriser la Chambre-Basse. Il tâche de l'appaiser en persuadant au Roi de la contenter entièrement sur la réponse qu'elle demandoit à la requête pour la confirmation des anciennes libertez du peuple. Mais cela fut

fut inutile. On revient à l'affaire du Fa- 1628.

vori; les Communes dressent une longue remontrance sur les désordres du Gouvernement, déclarent que le Duc de Buckingham abusant du grand pouvoir que Charles lui donne, en est la cause principale, & supplient le Roi de considérer, si le bien public ne demande point que le Duc soit privé de ses Charges, & éloigné du Conseil de Sa Majesté. Neal Evêque de Winchester, & Laud Evêque de Bath furent nommez dans la remontrance, comme suspects de n'avoir pas des sentimens orthodoxes sur la Religion. Ils étoient Arminiens : cela est certain. Mais en devoit-on conclure qu'ils ne fussent pas bons Protestans ? Je ne puis approuver l'étrange acharnement de la Chambre des Communes contre l'Arminianisme; quoi qu'elle fût composée de gens qui avoient d'ailleurs de l'esprit & de bonnes intentions; ni qu'on ait voulu décrier comme des Papistes déguisez, ceux qui ne donnoient pas dans les dogmes rigides de Calvin. Laud fut un ambitieux, & un zélé partisan du pouvoir arbitraire des Rois : il eut encore d'autres défauts. Mais ce Prélat demeura toujours constamment attaché à la Religion Protestante, & mourut en la professant avec beaucoup de constance & de résignation à la volonté de Dieu. Tout le monde lui doit rendre cette justice. Charles reçut la remontrance des Communes, & n'y eût pas égard. Il en fut de Laud com-

1628. me de Montaigu. Bien loin de l'éloigner & de le croire hérétique , on le fit peu de jours après Evêque de Londres. La Chambre des Communes toujours constante dans sa résolution de presser la réparation des griefs, dresse encore une remontrance contre un Impôt * qui se levait sans la concession du Parlement sur toutes les marchandises qui s'apportoient en Angleterre, droit que Charles regardoit comme héréditaire & inséparable de sa Couronne. Il s'empporte alors contre la Chambre des Communes , vient au Parlement avec une précipitation extraordinaire , & le proroge jusques à la fin du mois d'Octobre.

Le Roi de France retourne à son camp devant la Rochelle.

Mémoires de Roban. Liv. IV.

Vie du Cardinal de Richelieu, par Aubery. Liv. II. Chap. 16.

Histoire du Ministère du même. 1628.

Durant les contestations de Sa Majesté Britannique avec ses sujets, la Rochelle se trouve réduite à de si grandes extrémités , qu'elle auroit été forcée à capituler , peut-être à se rendre à la discrétion du vainqueur, si Charles n'eût soutenu les habitans par l'espérance d'un plus puissant secours , puis que la flotte conduite par le Comte de Denbigh cette année au mois de Mai , étoit revenue en Angleterre sans jeter des vivres & des munitions dans la Ville. Donnons le détail du premier secours envoyé inutilement à la Rochelle. L'affaire fit grand bruit dans le monde. Buckingham y apporta une si grande négligence , que le Duc de Rohan ne craint point de l'accuser d'avoir eu toujours intention de laisser perdre la place.

Je

*. Tonnage & Pondage.

LOUIS XIII. LIV. XXV. 843

Je ne voi pas sur quel fondement. Buc. 1628.
 kingham étoit malhabile, & peut-être *Journal de*
 trompé par des gens qui le servoient mal. *Bassompierre.*
 Mais c'est l'homme qu'on doit, à mon *re. Tom. II.*
 avis, le moins soupçonner de perfidie. La *Bernard,*
 bonne opinion qu'il eut toujours de lui- *Histoire de*
 même, & sa fierté naturelle, lui donnèrent *Louis XIII.*
 une franchise & une ouverture au regard *Liv. XII.*
 même de ses plus dangereux ennemis,
 que les Favoris & les Courtisans du siècle
 présent n'approuveront jamais. Et
 quelle raison pouvoit-il avoir de sacrifier
 la Rochelle ? Le desir d'acquérir de la ré-
 putation au Roi son maître, de soutenir
 celle des armes d'Angleterre, de rétablir la
 sienne extrêmement diminuée depuis le
 mauvais succès de l'expédition de l'Isle
 de Ré, l'envie de se venger du Car-
 dinal de Richelieu & d'abattre la vanité
 d'un ennemi insultant, enfin plusieurs
 autres puissans motifs devoient animer
 Buckingham à sauver la Rochelle. Mais
 il est inutile de recourir aux conjectures.
 Le Roi d'Angleterre n'avoit pas d'autres
 sentimens que ceux d'un Favori maître
 absolu de l'esprit de son maître. Or, en
 examinant sans prévention le procédé de
 Charles dans l'affaire de la Rochelle, on
 ne peut raisonnablement douter qu'il
 n'y allât de bonne foi ; ou bien c'étoit
 le plus fourbe & le plus dissimulé de tous
 les hommes : vices fort éloignés du ca-
 ractère d'un Prince qui se perdit malheu-
 reusement, parce qu'il avoit peut-être
 trop de candeur & de simplicité. Les deux

1628. flotes envoyées consécutivement à la Rochelle, coûtèrent beaucoup d'argent au Roi d'Angleterre qui en manquoit à cause de ses broüilleries avec son Parlement. Pourquoi cette dépense si Charles avoit envie d'abandonner la Rochelle ? Vouloit-il perdre sa réputation par complaisance pour Louis , & servir d'ornement au triomphe d'un rival ? Voici ce qui me paroît de plus certain. Le Roi d'Angleterre, son Amiral & les Officiers Généraux de ses flotes , prirent si mal leurs mesures, qu'ils semblent avoir voulu donner tout exprès à penser au monde qu'il y eut de la collusion entre les deux Rois. Et le Duc de Rohan chagrin de sa facilité à compter sur les promesses de Charles & de son Favori, & jugeant que les autres devoient être aussi habiles & aussi zélés que lui , s'est mis dans l'esprit que la Rochelle pouvoit être sauvée , si les Anglois l'eussent voulu de la bonne manière. Tout ceci se développera dans la suite du triste événement , dont je commence le recit.

Le Duc de Soubize assisté des Députés & des Marchands de la Rochelle , qui se trouvoient pour lors en Angleterre, pressa vivement Sa Majesté Britannique , & obtint un secours de vivres pour la Ville assiégée. Quand tout est prêt, le Duc de Buckingham offre à Soubize le commandement de l'Escadre composée de cinq vaisseaux de guerre. Surpris d'un armement si modique, Soubize s'excuse,

cuse , & craint qu'on ne veuille lui faire recevoir un affront , & le rendre responsable de la perte d'une place mal secourue. Il s'offre seulement d'accompagner Buckingham , en cas que celui-ci aille lui-même à l'expédition. Sur le refus & sur les remontrances de Soubize , on ajoûte cinq autres vaisseaux de guerre , & plusieurs autres bâtimens, jusques au nombre de soixante & dix , que le Comte de Denbigh beau-frère du Duc de Buckingham, reçoit ordre de conduire à la Rochelle. On avoit de grandes raisons d'espérer un bon succès de cette expédition. Depuis la retraite de la flotte d'Espagne , le Roi de France n'avoit pas plus de quarante vaisseaux. Les principaux Officiers de son armée de terre servoient à regret sous Richelieu , & les ennemis du Cardinal, dont le nombre augmentoit à cause de sa mesintelligence avec la Reine Mère, le traversoient secrètement de toutes leurs forces , dans l'espérance que si la Rochelle ne se prenoit pas, il seroit bientôt perdu auprès du Roi. Le Cardinal pénétroit leur dessein. Les entreprises échouées depuis le départ de Louis, font juger à Richelieu que la présence du Roi est absolument nécessaire. Il craint qu'on ne laisse faire les Anglois. Le voilà qu'il conjure instamment Sa Majesté , de revenir promptement aquerir la gloire d'un second avantage sur les ennemis. Persuadé que le Cardinal est le plus fidèle & le plus zélé de tous ses serviteurs, le

1628. Roi se prépare à partir incessamment de Paris.

Dès qu'il eût déclaré sa résolution, Marillac Garde des Sceaux, & quelques autres de ceux qui furent autrefois les plus violens à souffler le feu de la guerre contre les Réformez, travaillèrent de concert avec Marie de Médicis à détourner le Roi d'aller encore à l'armée. *La flotte d'Angleterre est plus puissante que la vôtre, Sire, disoit le Garde des Sceaux. Si elle entreprend de forcer la digue, il en faut venir à un combat, dont le succès sera incertain. Hazarderez-vous d'être le témoin de la victoire que les Anglois remporteront peut-être ?* M. le Cardinal, ajouta le dissimulé Marillac, conduit le siège avec une prudence admirable. Reposez-vous, Sire, sur la vigilance & sur l'activité d'un habile Ministre. Si les Anglois peuvent être repoussés, il en viendra infailliblement à bout. Un Prince sage demeure à la tête de toutes les affaires, il expose la majesté du Souverain le moins qu'il est possible. Elle est plus respectable de loin. Laissez agir vos Généraux & réservez-vous le moyen de leur imputer le mauvais succès d'une affaire difficile & douteuse. D'autres remontrèrent à Louis que l'air marécageux des environs de la Rochelle, étoit capable d'altérer considérablement sa santé durant l'humidité du Printemps. La Reine Mère feignoit d'en être alarmée, & les Dames de sa confidence remuoient divers ressorts pour arrêter Louis à Paris. Un

Histo-

Historien flatteur rapporte que Sa Majesté se souvint alors des paroles du feu Roi, lors qu'il délibéra dans son Conseil, s'il iroit en personne au secours de Calais, ferré de si près par les Espagnols, qu'il n'y avoit presque aucune espérance de les empêcher de le prendre. *Calais est infailliblement perdu, si je ne marche pas moi-même au secours de la place, dit Henri IV. Il peut arriver aussi que ma présence la sauvera. Négligeons notre réputation dans une pareille conjoncture, & préférons le bien public à je ne sai quel point d'honneur, dont il n'est pas toujours à propos de se piquer.* L'Auteur met apparemment ses propres réflexions dans la bouche de Louis XIII. qui se laissoit aveuglément conduire par son Ministre, & ne se soucioit pas autrement de se régler sur les exemples de son père. Quoiqu'il en soit, le Roi part, & arrive devant la Rochelle dans la semaine sainte le 17. Avril. On résolut de sommer les habitans d'ouvrir leurs portes au Roi. Mais il n'y avoit ni Héraut, ni cotte d'armes dans le Camp. Richelieu s'avise de prendre un Commis de l'Epargne, de lui mettre devant & derrière, deux pendans de trompette aux armes de France, & de lui dicter je ne sai quelle formule de sommation dressée par le Cardinal. On envoie le Commis avec cet accoutrement bizarre, & deux trompettes ont ordre de marcher devant lui. Le prétendu Héraut s'en revint sans rien faire. Bien loin de

848 HISTOIRE DE

1628. l'écouter, on ne voulut pas lui permettre d'approcher seulement des murailles de la Ville.

La flotte Angloise envoyée au secours de la Rochelle s'en retourne sans avoir rien fait.

Mémoires de Roban. Liv. IV.

Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu. 1628.

Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. XII.

Cependant la flotte Angloise paroît à la vue de la Rochelle au commencement du mois de Mai. Celle de France leva l'ancre, comme pour venir au devant de l'ennemi & le combattre. Mais elle s'en retourna bien-tôt à l'endroit d'où elle étoit partie. On ne pense plus qu'à défendre la digue, & à empêcher que le secours ne passe à la faveur du vent & des grandes marées. Le Capitaine Bragueau devenu Amiral de la Rochelle par la démission volontaire de Soubize, prend une chaloupe avec deux bons rameurs, & fait si bien qu'il entre dans la Ville. Il y eut de grandes réjouissances, & les habitans donnèrent les signaux qu'on leur demandoit comme une marque de leur bonne disposition, & un avertissement de l'état de la place. Le Comte de Denbigh leur avoit mandé de déclarer par un certain nombre de feux, pour combien de mois ils croioient avoir encore de vivres. Les Rochelois n'en allumèrent aucun : d'où les Anglois jugèrent que la Ville étoit dans une extrême nécessité. On tient différens conseils ; on perd beaucoup de temps à faire des discours inutiles ; on prend plusieurs résolutions, & aucune n'est exécutée. Les Rochelois qui étoient dans la flotte Angloise, pressent le Comte de Denbigh de tenter le passage, ou de combattre l'ennemi. On

LOUIS XIII. LIV. XXV. 849

On répond que cela ne se peut sans hazar- 1628.
 der trop les forces d'Angleterre. Deux *Journal de*
 braves Officiers Anglois ne furent pas de *Bassompier-*
 ce sentiment; & témoignèrent plus de *re. Tom. II.*
 courage & de résolution que les autres.
 Ils condamnoient hautement la fausse
 prudence, ou la lâcheté de leur Vice-Ami- *Mercur*
 ral, car enfin, le vent, la marée, tout pa- *François.*
 roissoit favoriser le passage. Les Réformez 1628.
 François qui s'étoient joints avec plus de
 vingt vaisseaux ou barques à la flotte
 d'Angleterre, s'assembloient pour lors,
 viennent en corps au Comte de Denbigh, *Rushworth's*
 & lui présentent une requête signée d'eux *Historical*
 tous. On y supplioit le Général Anglois *Collections.*
 de donner seulement quatre de ses vais-
 seaux marchands armez en guerre, trois
 brûlots, & des soldats pour mettre sur
 les navires où étoient les vivres. Les
 François promettent de passer avec cela,
 & s'obligent qu'eux, ou les Rochelois
 paieront selon la juste estimation qui en
 sera faite, les vaisseaux Anglois, en cas
 qu'il y en ait quelqu'un de perdu. Den-
 bigh donne diverses défaites, répond
 ensuite par un refus absolu, il lève
 l'ancre après avoir demeuré huit jours
 devant la Rochelle, & retourne en An-
 gleterre.

Les Réformez François choquez de la
 conduite de ce Général, qu'on ne peut
 guères excuser de lâcheté, ou d'intel-
 ligence avec l'ennemi, dépêchèrent un
 nommé Gobert au Roi d'Angleterre. Il
 devoit se plaindre de Denbigh à Sa Ma-

1628.

jesté Britannique, lui montrer la facilité du passage, & remettre entre ses mains une copie des offres faites au nom des habitans de la Rochelle. Charles & son Conseil reconnurent la faute du Comte de Denbigh. Mais le crédit du Duc de Buckingham son beau-frère l'emporta. Les excuses de Général furent reçues. Elles étoient fondées sur la prétendue impossibilité du passage, & sur ce que dans les ordres donnez à Denbigh, les mots essentiels de hazarder le combat, n'étoient mis que dans une entreligne. Cependant, ils étoient écrits de la propre main du Roi. Buckingham Amiral reçut un ordre exprès de faire savoir au Comte de Denbigh, que Sa Majesté vouloit qu'il se disposât incessamment à retourner avec un plus grand nombre de vaisseaux à la Rochelle, & qu'on fit les préparatifs nécessaires à secourir efficacement une Ville que Charles prétendoit délivrer. Bragneau qui étoit revenu de la Rochelle à la flotte d'Angleterre, voyant la retraite précipitée de Denbigh, écrivit aux Rochelois de pourvoir le mieux qu'ils pourroient à la conservation de leur Ville, & de ne compter plus désormais sur le secours des Anglois qui laissoient échaper les occasions les plus favorables. Le Maire Guiton & plusieurs autres ne perdent point courage. Ils s'imaginent que la lettre de Bragneau est supposée, & que c'est un artifice des ennemis. On envoie quelqu'un en Angleterre, implorer de nouveau

LOUIS XIII. LIV. XXV. 871

veau le secours de Charles. Il écrit aux Rochelois, & leur promet de hazarder ses trois Roiaumes pour leur délivrance, & d'envoier dans peu de jours une si puissante flote, qu'ils seront infailliblement secourus. La lettre releva le courage des habitans. On prend la résolution de se défendre jusques à la dernière extrémité. 1628.

Charles dépêcha encore un Gentilhomme François au Duc de Rohan. On disoit en Angleterre que depuis le retour de la flote, les habitans de la Rochelle, avoient envoié deux Députez au Duc de Rohan, afin de conférer avec lui sur quelques propositions de paix faites aux Réformez de la part du Roi de France, Sa Majesté Britannique craignant que ce bruit n'eût quelque fondement, voulut détourner Rohan de penser à un accommodement. La Blacquiére Envoié de Charles, exhorta le Duc à ne s'allarmer point du retour de la flote d'Angleterre, parce que le Roi en faisoit équiper une autre plus capable de sauver la Rochelle. *Que Mémoires s'il ne plait pas à Dieu de bénir les bonnes de Rohan. intentions de Sa Majesté Britannique, ajoûte Liv. IV. ta la Blacquiére, elle promet de n'abandonner point les Réformez de France, nonobstant le mauvais succès de ses pieux desseins. Soiez encore persuadé, Monsieur, que le Roi d'Angleterre, est dans la disposition de hazarder tout pour vous seul en particulier. Il vous prie de lui faire savoir, si vous pouvez compter sur quelque secours de la part du Duc de Savoie & de l'Espagne, afin* *Négociations du Duc de Rohan avec les Rois d'Angleterre & d'Espagne. Vie du Duc d'Eprenon. Liv. IX. Mémoires du Duc de Montmorency. Liv. III.*

1628. *afin que si le Roi de France vient à vous*
Vie du mt. tomber sur les bras , Sa Majesté Britanni-
m. Liv. II. que aprenne de vous-même ce qu'elle peut
Chap. 12. faire pour vous secourir par diversion , ou
& 13. autrement. Rohan répondit que , bien
 loin d'écouter des propositions de paix,
 les Villes Réformées avoient à sa sollici-
 tation , renouvelé depuis peu leur Ser-
 ment d'union , qui portoit précisément
 de ne faire aucun traité sans la participa-
 tion de Sa Majesté Britannique , & qu'il
 lui avoit déjà représenté les moyens dont
 elle pouvoit le secourir.

Le Duc de Rohan entra pour lors en
 négociation avec le Roi d'Espagne. Clau-
 zel revenant de Piémont , avoit proposé
 au Duc l'assistance de Sa Majesté Ca-
 tholique , en cas qu'il voulut la deman-
 der. L'Ambassadeur d'Espagne à la Cour
 de Turin fit la première ouverture de cet-
 te affaire à Clauzel , & lui donna de bon-
 nes espérances. La Maison d'Autriche
 avoit intérêt d'entretenir la guerre ci-
 vile en France , jusques à ce qu'elle pût
 exécuter les projets nouvellement for-
 mez du côté de l'Italie depuis la mort de
 Vincent Duc de Mantoue. L'Abbé Sca-
 glia le plus habile & le plus délié des Mi-
 nistres de Charles Emmanuel , étoit à la
 Cour de Madrid. On ne doutoit pas que
 poussé par l'envie de servir le Duc son
 maître qui remuoit ciel & terre , afin
 d'occuper le Roi de France dans ses Etats,
 & par sa propre animosité contre le Car-
 dinal de Richelieu , dont il avoit reçu de
 fort

fort mauvais traitemens , l'intrigant Abbé ne persuadât au Comte Duc d'Oliva-
rez d'écouter le Duc de Rohan, & d'assis-
ter puissamment les Réformez. La pro-
position de Clauzel paroît un coup du Ciel
à leur Général. Il se trouvoit dans une
extrême disette d'argent. Les Réformez
de France épuisez par une guerre ruineu-
se, n'en vouloient pas fournir assez ; le
Roi d'Angleterre ne paroissoit pas en état
d'en donner ; le Duc de Savoie promet-
toit beaucoup & ne tenoit rien : de ma-
nière que Rohan étoit contraint à cher-
cher quelque moien extraordinaire d'a-
voir de l'argent. Sans cela il ne pouvoit
subsister. Le Duc prend la résolution de
sonder la disposition de la Cour de Ma-
drid. Mais n'osant faire aucune avance
sans le consentement du Roi d'Angleter-
re, de peur de lui déplaire & de le refroi-
dir, Rohan ne donne point de réponse
positive à Clauzel, jusques à ce que Sa
Majesté Britannique ait déclaré ses in-
tentions.

Charles approuva volontiers qu'on né-
gociât avec l'Espagne. Clauzel y va de
la part du Général Réformé, & remontre
à Philippe, que si la continuation de la
guerre civile en France, peut servir aux
desseins de Sa Majesté Catholique, le Duc
de Rohan s'offre de l'y entretenir tout le
temps dont le Roi & le Duc conviendront
ensemble, pourvû que l'Espagne four-
nisse au Printemps prochain une somme
considérable d'argent aux Réformez de

1628.

France. Les fréquens avis du Marquis Spinola sur l'intérêt que la Maison d'Autriche avoit de s'opposer à la prise de la Rochelle & à la ruine du parti Réformé, contribuèrent beaucoup à la réponse favorable que Philippe & ses Ministres donnèrent aux offres du Duc de Rohan. Bien loin que la réduction de la Rochelle dégoûtât ensuite la Cour de Madrid, ce lui fut un plus pressant motif d'assister les Réformez. Mais les Espagnols s'avisèrent trop tard de soutenir un parti, dont une politique fautive & mal entendue leur avoit fait presser la destruction, dans l'espérance d'obtenir la Valteline, & de subjuguier les Provinces-Unies & une grande partie de l'Allemagne, pendant que le Roi de France feroit la guerre à ses sujets.

Les affaires du Duc de Rohan en Languedoc & ailleurs, se trouvoient dans une assez bonne situation, lors que la flotte d'Angleterre se retira. Le Prince de Condé leva le siège mis devant Sainte Afrique, place foible & dominée de toutes parts. Son Altesse perdit un nombre considérable de soldats dans l'assaut qu'elle donna. Venenobre pris à propos par le Duc de Rohan, contraignit Montmorenci à sortir du Vivaretz, où il faisoit de grands progrès. Si le Duc de Rohan fut obligé ensuite à se désister de son entreprise sur Creissel, petite place près de Milhaud, qu'un Gentilhomme Réformé gagné par la Cour, défendit jusques à ce que

que Condé & le Duc de Montmorenci vinssent au secours, Rohan en tira du moins cet avantage, que le Duc d'Épernon abandonna honteusement le siège de Caussade, Ville peu considérable près de Montauban. Il craignoit, si nous en croions l'Auteur de sa vie, que le Duc de Rohan qui rallioit ses troupes, ne voulût faire une diversion capable de détourner le Roi de la continuation du siège de la Rochelle. La manière dont l'habile & expérimenté Général des Réformez secourut autrefois Montauban, le rendoit si redoutable, que ses ennemis toujours inquiets & effraiez dès qu'il faisoit le moindre mouvement, n'osoient plus rien entreprendre; trop heureux de lui fermer les passages, & de l'empêcher d'avancer, en débauchant ceux que l'intérêt de leur Religion & de leur liberté devoit porter à servir un si courageux défenseur de l'une & de l'autre, plutôt qu'en lui résistant à force ouverte.

Pendant que la France & l'Angleterre se font la guerre, & que Louis tourne toutes ses forces contre ses propres sujets, la Maison d'Autriche devient encore plus puissante & plus formidable en Allemagne. L'Empereur Ferdinand entièrement supérieur à ses ennemis, n'auroit eu rien à craindre désormais, si la Ville de Stralsund secourue à propos par Gustave Adolphe Roi de Suède, n'eût enfin arrêté le progrès des armes Impériales. En peu d'années, Ferdinand s'étoit rendu maître

1628.

La Ville de Stralsund arrête le progrès des armes Impériales dans la Basse-Saxe.

Nasi, Historia Veneta, Lib. VII. 1628.

du

1628.
Puffendorf,
Comment.
Rerum Sue-
cicarum.
Lib. I. §
II.

Mercur
François.
 1628.

Conspiration
de Valstein
par Sarrafin.

du Rhin, du Danube, de l'Elbe, & du Vefer. Presque toutes les grandes Villes situées sur ces rivières se voioient subjuguées. Le Duc de Bavière paroissoit lui-même effraïé des garnisons mises à Ulm & dans les autres places voisines de ses Etats. Tilli acheva cette année de chasser le Roi de Danemarc, hors du continent d'Allemagne, par la conquête de Staden, de Glukstad & de Crempe. Valstein Duc de Fridlant vouloit pénétrer jusques dans les Isles du Danemarc: mais le froid n'ayant pas été si âpre qu'à l'ordinaire, son armée ne pût passer sur la glace. Il demandoit que Lubec & Dantzic lui fournissent des vaisseaux. On ne se pressa pas de lui fournir de quoi se rendre maître de la Mer Baltique. Les propositions spécieuses de l'Empereur & du Roi d'Espagne aux Villes anseatiques furent rejetées, ou du moins éludées. Fridlant connut alors qu'il étoit plus aisé de se faire donner une commission d'Amiral, que d'équiper une flotte.

Impatient d'avoir des ports où il puisse exercer sa nouvelle & fastueuse Charge, il prend les Villes de Rolstock & de Wismar, passe dans l'Isle de Rugen, & se prépare à serrer Stralsund de fort près. Christian Roi de Danemarc tâcha inutilement de rompre ce dernier projet, en prenant l'Isle d'Usedom, & la Ville de Volgast en Poméranie. Valstein accourt promptement, défait l'armée Danoise, & oblige Christian à remonter sur ses vaisseaux

seaux avec précipitation. L'absence de 1628.
 Valstein donna le temps aux gens de
 Stralsund, de démolir un fort bâti au de-
 vant de leur Ville, qui les incommodoit.
 Irrité d'une entreprise qui lui paroît une
 bravade & un mépris de sa puissance,
 Fridlant revient sur ses pas, assiége Stral-
 fund dans les formes, & presse tellement
 la Ville, que les habitans demandent à
 capituler par l'entremise de Bogislas der-
 nier Duc de Poméranie. Valstein lui
 laisse le soin de finir cette affaire, & va
 se mettre en possession du Duché de Mec-
 kelbourg, c'étoit l'établissement auquel il
 pensoit alors : l'ambitieux Bohémien por-
 tera ses vûes plus haut dans quelques an-
 nées. Il s'imaginoit que Bogislas n'avoit
 plus qu'à recevoir Stralsund au nom de
 l'Empereur, & à y établir une bonne
 garnison. Mais le Roi de Suède alors oc-
 cupé à faire la guerre aux Polonois dans
 la Prusse & dans la Livonie, craignoit
 que Ferdinand maître des ports de la Mer
 Baltique, ne voulût subjuguier la Suède
 aussi bien que le Danemarc. Gustave
 traite avec les habitans de Stralsund, en-
 voie les provisions de guerre qui leur
 manquoient, & promet de les assister de
 toutes ses forces. Ils rompirent alors la
 capitulation commencée, & se préparé-
 rent à une longue & vigoureuse défense.
 Valstein s'emporte à cette nouvelle, &
 menace de mettre tout à feu & à sang.
 Il ne prévoioit pas que Stralsund étoit la
 première digue que Dieu vouloit opposer
 à l'im-

1628.

à l'impétuosité d'un torrent, dont toute l'Allemagne étoit presqu'entièrement inondée.

Qu'il me soit permis d'insérer ici les remarques d'un Auteur judicieux, & posé sur les moïens que Fridlant employa pour augmenter la puissance de son maître, & pour élever sa propre fortune. *Ainsi, dit-il, que l'Empereur profitât des victoires remportées, & que sur la foiblesse de ses ennemis, il pût affermir pour toujours la grandeur de sa maison, Valsstein relégué premièrement Tilli dans la Frise, sous prétexte qu'il y restoit encore quelque révolte, & qu'il étoit à propos d'y mettre des troupes en quartier d'hiver. Mais le véritable dessein de Fridlant, c'étoit d'empêcher que l'Empereur n'eût plus le Duc de Bavière pour compagnon, de n'avoir plus lui-même de concurrens, & d'être maître absolu de toutes choses. Persuadé que la pauvreté du peuple & l'abaissement des Grands, sont les seules voies pour assujettir une nation libre & peu affectonnée: au lieu de congédier cette multitude épouvantable de soldats, qui ayant toujours vaincu, semble désormais inutile, Valsstein lève encore de nouvelles troupes, & double de nombre des Officiers, pour augmenter par leur dépense, la disette du peuple qui les devoit défrayer. Il donne à ceux qui servent sous lui l'exemple de la profusion & de la somptuosité, & leur permet la rapine & la violence, afin d'y pouvoir fournir. Les amis & les al-*
liez

liez ne sont plus distinguez des ennemis & 1628.
 des neutres. L'insolence du soldat est
 sans bornes , parce qu'elle demeure impu-
 nie , & Valstein que les peuples regardent
 comme l'auteur des maux qu'ils souffrent ,
 devient l'objet de leur haine. La Cour Im-
 périale envoya un Edit sévère , qui déclai-
 roit criminels tous ceux qui se trouveroient
 avoir participé en quelque sorte aux révol-
 tes passées. Par là on s'assuroit des Grands
 qui donnoient de l'ombrage , & des parti-
 culiers dont la faction pouvoit soulever les
 Villes. Les confiscations apportoiént de
 quoi contenter les gens de guerre & ré-
 compenser les Courtisans. Car enfin , il
 est non seulement aisé , mais encore honnête
 en apparence de calomnier ceux qu'on veut
 perdre. De peur que le Roi de Suède ,
 que tant de malheureux regardoient com-
 me leur dernière ressource , ne pût , quand
 il le voudroit , fomenter un parti , qui sans
 lui n'avoit point de force , ni s'opposer à
 la domination absolue de la Maison d' Au-
 triche , que Valstein prétendoit établir ,
 après avoir fait condamner les Ducs de
 Meckelbourg , comme coupables d'intelli-
 gence avec les ennemis , & s'être mis en
 possession de leurs biens & de leurs digni-
 tez , en conséquence du don que Ferdinand
 lui en faisoit , il s'empare de tous les ports
 de la Mer Baltique , excepté de Stralsund ,
 & s'applique à équiper une flotte qui le
 rende maître des mers du Nord , comme
 il l'étoit de l'Allemagne. Valstein pouvoit
 bien alors malgré la haine & l'envie , jouir
 de

1628. *de la gloire de ses services , si son orgueil toujours plus grand que sa fortune, ne l'eût point surpassée de nouveau. Pendant que rempli d'une présomption aveugle de lui-même, & d'un mépris insupportable des autres, il maltraite les Princes; que n'obéissant point aux ordres de la Cour de Vienne, & qu'écrivant à l'Empereur de penser à se divertir, & de ne se mettre en peine de rien, il avilit la majesté du Souverain; que devenu Prince de l'Empire & Duc de Meckelbourg, il veut être traité d'Altesse, manger seul, battre monnaie, & que par ses dépenses énormes, ses équipages magnifiques, & son affectation de ne donner audience que rarement & après de longues sollicitations, il croit ressembler aux Rois, Fridlant corrompit ce qu'il avoit de vertu, & souleva tout le monde contre sa vanité.*

Le Roi d'Espagne & le Duc de Savoie prétendent partager le Montferrat entr'eux.

Des divers corps d'armée que Ferdinand entretenoit dans l'Empire, celui de seize mille hommes que le Comte de Mansfelt commandoit dans la Suabe, sous prétexte d'y observer les mouvemens du Marquis de Bade Dourlac & des Protestans, donnoit une extrême jalousie à la République de Venise, & aux Princes d'Italie qui s'intéressoient à maintenir Charles, nouveau Duc de Mantoué, en possession d'une succession qui lui appartenoit selon toutes les loix du monde. On regardoit ces seize mille hommes comme un corps de réserve prêt à marcher vers l'Italie, à la première demande que le

Roi

LOUIS-XIII. LIV. XXV. 861

Roi d'Espagne en feroit. Il s'étoit ligué 1628.

avec le Duc de Savoie pour la conquête du Montferrat, que Charles Emmanuel partageoit avec Sa Majesté Catholique, comme il avoit partagé, il y a deux ou trois ans, les États de la République de Genes avec le Roi Très-Chrétien. Telle étoit la fausse politique du Savoïard. Entêté de l'agrandissement de sa domination, & incapable d'usurper lui seul le bien de ses voisins, il se lioit tantôt avec la France, tantôt avec l'Espagne, & offroit alternativement à l'une des deux Couronnes de l'aider à prendre ce qu'elle trouvoit à sa bienséance, pourvu qu'on lui laissât une partie des conquêtes. La manière dont il fut joué de tous côtes, ne le rebuta jamais de ses projets chimériques. L'Empereur Ferdinand sembla d'abord n'être pas fort éloigné de consentir que l'affaire de la succession aux États de la Maison de Mantouë, se réglât à l'amiable & par la voie de la négociation. Assez occupé de son dessein de subjuguier l'Allemagne, il auroit laissé l'Italie en repos jusques à l'entier affermissement de son autorité dans l'Empire. Mais la Cour de Madrid opiniâtre dans sa résolution d'enlever la meilleure partie du Montferrat qu'elle trouvoit à la bienséance de Sa Majesté Catholique, pressoit vivement Ferdinand de reconnoître en cette occasion les bons offices que l'Espagne lui avoit rendus en le faisant monter, & en l'affermissant sur le Trône Impérial.

Nani, Historia Veneta. Lib. VII. 1628.

Vittorio Siri, Memorie Recondite. Tom. VI. Pag. 317. 318. &c. 365. 366. &c.

1628.
*Histoire
du Cardinal
de Richelieu.*
1628.

périal. Les principaux du Conseil de Vienne insinuoient encore à l'Empereur, qu'il ne devoit jamais souffrir qu'un Prince né en France & dépendant de cette Couronne, obtint deux Principautez voisines du Duché de Milan. De manière que l'Italie se voioit menacée d'être bientôt le théâtre d'une sanglante guerre. Car enfin, il n'y avoit aucune apparence que le Roi Très-Chrétien abandonnât le nouveau Duc de Mantoue, ni qu'il souffrît que Philippe se mit en possession de Casal & de la plus grande partie du Montserrat. Rapportons les premiers commencemens d'une affaire qui fit passer deux fois les Alpes au Prince dont nous écrivons l'Histoire.

Les Vénitiens attentifs à la conservation de la liberté de l'Italie, & toujours en garde contre les entreprises de la Maison d'Autriche, convenoient unanimement qu'il leur étoit d'une extrême importance d'empêcher l'oppression d'un Etat voisin, & de s'opposer à l'agrandissement du Roi d'Espagne. Mais quand le Sénat vint à délibérer sur les mesures qu'il devoit prendre, les avis se trouvèrent différens. Quelques-uns vouloient qu'on se contentât d'agir conjointement avec le Pape par la voie des remontrances & des bons offices auprès du Roi d'Espagne & de l'Empereur. D'autres convaincus de l'inutilité des négociations dans une affaire où Sa Majesté Catholique laissant à part le droit & la justice, regardoit uniquement

sient ce qui lui convenoit, & ce que la force supérieure de ses armes lui permettoit d'entreprendre, disoient qu'il falloit s'opposer ouvertement aux desseins de la Cour de Madrid, & ne paroissent pas éloignés d'une nouvelle ligue avec la France. Mais on les arrêtoit en les faisant souvenir de l'affaire de la Valteline, où la France en avoit si mal usé avec ses allies. De manière que conformément à son ancienne maxime d'éviter autant qu'il est possible, d'attirer des armées étrangères en Italie, le Sénat résolut de tenter premièrement, s'il y auroit moyen de se lier avec le Pape & quelques autres Princes d'Italie, dans le dessein de maintenir le droit de Charles Duc de Mantouë, & d'arrêter en cas de besoin une usurpation violente. Le Sénat fit part de ses délibérations au Pape Urbain, qui se trouvoit lui-même en grande perplexité. Il ne vouloit pas choquer trop ouvertement la Maison d'Autriche, & craignoit encore plus d'attirer contre lui la force de ses armes. Mais l'agrandissement de la Couronne d'Espagne effraioit le Pontife d'un autre côté. Le seul nom de l'Empereur toujours suspect à la Cour de Rome, quand on le fait intervenir dans quelque affaire d'Italie, donnoit de l'inquiétude à Urbain. Il approuvoit les remontrances que les Vénitiens lui faisoient, & se plaignoit librement à leur Ambassadeur de ce que sur les prétensions les plus injustes du monde, le Roi d'Espagne & le Duc de Savoie

1628.

voie méditoient de troubler le repos dont l'Italie commençoit à peine de jouir. Je veux bien, disoit-il, employer mes bons offices à Madrid & à Turin. Mais que gagnerai-je auprès de deux Princes qui n'ont aucun égard à la raison ni aux loix, & qui se croient en droit de tout entreprendre, dès qu'ils s'imaginent être les plus forts ? Les prières d'un Pape ne sont guères capables d'arrêter des gens bien armés. Ma médiation si mettra pour la forme à la tête d'un traité de paix. C'est la seule marque de respect que je dois attendre maintenant. Il faut recourir à un moyen plus efficace que celui des remontrances. Je trouve fort à propos de travailler à l'union des Princes d'Italie, dans une affaire où nous sommes tous également intéressés. Mais sur qui peut-on compter ? Le Duc de Savoie dans un âge avancé & sur le bord de son tombeau, forme tous les jours de nouveaux projets : il sacrifie tout à son ambition. Le grand Duc de Toscane dépend entièrement de la Maison d'Autriche. Tous les autres Princes n'ont ni le pouvoir, ni le courage de lui résister. Les seules forces de l'Etat Ecclesiastique & de la République soutiendront-elles le Duc de Mantoue contre l'Empereur & le Roi d'Espagne ? Demandons le secours d'une Puissance étrangère, si nous pensons sérieusement à nous conserver. J'avoue qu'il n'y a pas grande sûreté à s'allier avec la France. Mais avons-nous une autre ressource ? On ne peut rien faire sans elle. En mon particulier,

je suis disposé à m'unir dans cette occasion avec la République & avec le Roi Très-Chrétien. 1628.

Urbain , si nous en croions Béthune Ambassadeur de France à Rome , étoit grand parleur , & tâchoit d'en imposer aux gens par son babil. Les Vénitiens reconnurent qu'il promettoit fort au delà de ce qu'il vouloit tenir. Le Pape avoit effectivement bonne envie de voir le Duc de Nevers paisible possesseur des Etats de Mantoue. Mais Urbain évitoit aussi de s'engager de telle manière qu'il fût dans la nécessité de se déclarer & de prendre les armes. Il animoit les Vénitiens, afin d'avoir leur appui & leur secours en cas de besoin, & il entretenoit le Roi de France de l'espérance de s'unir à lui , persuadé qu'il étoit, que les affaires feroient si bien balancées en Italie , que le Pape deviendrait le médiateur de la paix , & auroit la gloire de l'avoir ménagée. Des couriers de Rome & de Venise arrivoient tous les jours en France. Le Pape & le Sénat représentoient à Louis le danger dont l'Italie étoit menacée , & le sollicitoient d'employer son autorité , ses bons offices, & même la puissance de ses armes pour la défense & pour la sûreté de ses alliez. Le Cardinal de Richelieu & les autres Ministres de France avoient que le Roi leur maître perdrait sa réputation & son crédit dans les pais étrangers , s'il souffroit que le Duc de Mantoue fût opprimé. Mais le siège de la Rochelle donnoit

1628. de si grandes occupations à Louis , que tout ce qu'il pût faire dans la situation présente de ses affaires , ce fut de tenter de gagner le Duc de Savoie , & de le détacher des Espagnols , dont les forces diminueroient considérablement dès qu'il ne seroit plus d'intelligence avec eux. Turin étoit comme le centre de toutes les négociations sur l'affaire de Mantouë. Les Vénitiens attaquoient Charles Emmanuel par la force de leurs remontrances. On lui représentoit qu'il perdrait beaucoup plus qu'il ne gagneroit , en aidant les Espagnols à s'établir dans le Montferrat , qui non contents de lui enlever un jour ce qu'ils feignoient de lui céder à présent , tâcheroient d'usurper encore le Piémont. La Cour de France le tentoit de son côté par des promesses avantageuses. On lui offroit la cession de quelques endroits du Montferrat qui l'accommodoient , & de lui faire valoir ses prétensions contre la République de Genes. Le différend du Duc avec elle demeurait indécis , & le Roi Très-Chrétien un des arbitres , pouvoit faire avoir de ce côté-là au Savoien un bon dédommagement de ce que les Espagnols lui cédoient dans le Montferrat. Mais Charles Emmanuel trompé plus d'une fois par la France , n'étoit plus d'humeur à quitter le présent dans l'espérance d'un avenir incertain. Il demandoit *Trino* place considérable du Montferrat , qu'il projettoit d'opposer à Casal.

Don

Don Gonzalez de Cordouë Gouverneur de Milan & les Ministres du Roi d'Espagne, répondoient aux instances du Pape & du Sénat de Venise, que Leurs Majestez Impériale & Catholique, ne pouvoient laisser impunie l'offense, que le Duc de Nevers & le Duc de Rhetel son fils venoient de faire à l'une & à l'autre; que la jeune Princesse de Mantouë proche parente du Roi d'Espagne & petite-fille du Duc de Savoie, n'ayant pas eu le tems d'essuier ses larmes sur la mort récente du Duc Vincent son oncle, avoit été forcée à se marier contre son inclination, & sans le consentement de Philippe & de Charles Emmanuel. On ajoûtoit que le Duc de Rhetel s'étoit intrus au nom du Duc de Nevers son père, nonobstant la défense expresse de l'Empereur, dans deux Fiefs de l'Empire contestez, & sans avoir égard qu'il appartenoit à Sa Majesté Impériale de juger de la validité des prétensions des diverses parties. La Cour de Vienne paroissoit moins échauffée sur cette affaire que celle de Madrid; soit que Ferdinand eût de la peine à s'engager dans une guerre hors de l'Allemagne; soit qu'il voulût user de dissimulation & tromper le Pape & le Sénat de Venise. Le Comte de Verdenberg Chancelier des pais héréditaires de Ferdinand, proposoit au Ministre du Sénat une ligue contre le Turc, & disoit que Sa Majesté Impériale n'ayant plus rien à craindre de la part des Protestans d'Allemagne désormais réduits,

1628.

1628. duits, on pourroit aisément chasser les Infidèles de l'Europe, si la République les attaquoit par mer pendant que les forces de l'Empereur agiroient en Hongrie & ailleurs. L'adroit Vénitien feignoit d'approuver les nobles & religieux projets de Ferdinand. *Mais, ajoutoit-il, peut-on les exécuter sûrement, sans avoir premièrement dissipé la jalousie & les ombrages que cause l'affaire de Mantouë? Avant que d'entreprendre la guerre contre les Turcs, n'est-il pas à propos d'établir la paix dans la Chrétienté?*

La manière dont l'Evêque de Mantouë fut reçu à la Cour de Vienne, découvrit à tout le monde que Ferdinand déguisoit ses véritables sentimens, ou du moins que les Espagnols le tenoient dans une telle dépendance, qu'il ne pouvoit se dispenser de leur complaire en tout. Le Prélat venoit de la part de Charles demander à l'Empereur l'Investiture des Etats de la Maison de Mantouë. On ne voulut recevoir ni les complimens de l'Envoyé, ni les soumissions qu'il apportoit. On eut bien de la peine à lui permettre seulement de demeurer à Vienne comme un Evêque particulier. Le Duc de Mantouë alléguait en vain les cicatrices qui lui restoient des blessures reçues en Hongrie au service de la Maison d'Autriche. Il eut beau dire à l'Empereur & au Roi d'Espagne qu'il se souvenoit des bienfaits dont la Maison de Gonzague étoit redevable à l'Empereur Charles-Quint. On n'eut aucun égard à ses

à ses protestations de reconnoissance & d'attachement à la Maison d'Autriche. Le traité du Roi d'Espagne avec le Duc de Savoie étoit signé. Ils y partageoient le Montferrat entr'eux. Sa Majesté Catholique se réservoit Casal, Pondesture, Nice de la Paille, Aqui, & quelques autres places peu importantes. On permettoit au Duc de Savoie de s'emparer de Trino, d'Albe, de St. Damien & du reste du Montferrat qui étoit à sa bienfiance. Philippe & Charles Emmanuel n'eurent pas de grandes difficultez à s'accommoder ensemble. L'un & l'autre promettoient volontiers : bien entendu que s'il se présentoit quelque occasion favorable, chacun éluderoit en tout, ou du moins en partie, la parole donnée. Le Marquis de Montenegro devoit faire irruption dans le Mantouan pendant que le Duc de Savoie & le Gouverneur de Milan attaqueroient le Montferrat. Montenegro homme judicieux & pénétrant, tâcha d'arrêter l'entreprise. Il remontoit qu'une conquête qui donneroit tant de jalousie au dedans & au dehors de l'Italie, ne demeureroit jamais à la Couronne d'Espagne, & qu'elle causeroit seulement des dépenses extraordinaires & de furieux embarras. Mais Don Gonzalez de Cordoue avoit une si ardente passion d'acquérir de la réputation, & d'obtenir la continuation de son Emploi de Gouverneur de Milan, qu'il fit croire au Conseil de Madrid que Casal & le Montferrat s'em-

1628. porteroient sans peine & en fort peu de temps. Le Comte Duc d'Olivarez toujours disposé à ne se mettre nullement en peine des suites fâcheuses qu'une affaire peut avoir, dès qu'il apperçoit la moindre apparence de profit, envoie promptement la ratification du traité conclu avec le Duc de Savoie, lui fait toucher cent mille écus, & lui écrit une lettre flatteuse. Olivarez y exhortoit Charles Emmanuel de se venger une bonne fois par les armes, des injustices que la Maison de Gonzague avoit faites à la sienne en divers temps.

Le Gouverneur de Milan assiége Casal.

Après l'arrivée de la ratification du traité entre le Roi Catholique & le Duc de Savoie, on ne pensa plus qu'à l'ouverture de la campagne dans le Montferrat. Les troupes Espagnoles du Milanois ne montoient qu'à douze mille hommes de pied & à trois mille chevaux. On les devoit partager en trois corps. Un étoit destiné à garder les passages du côté de la Suisse & des Grisons, l'autre à demeurer près de Cremone sous la conduite de Montenegro, afin de donner de la jalousie aux Vénitiens, & de s'opposer encore au Duc de Mantouë. Avec l'argent tiré de ses biens de France, il avoit levé dix mille hommes. Quatre mille furent mis à Casal & dans quelques autres places du Montferrat. Six mille demeuroient pour la conservation de Mantouë & des environs. Don Gonzalez de Cordouë Gouverneur de Milan aiant ainsi divisé ses trou-

Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu. 1628.

Mercur François. 1628.

troupes, n'auroit pû former le siège de 1628.
 Cazal, si les Genoïs ne lui eussent en-
 voïé leurs meilleures milices. L'affaire *Nani, Hi-*
 de Mantoue ne les inquiétoit pas moins *storia Vene-*
 que les autres Souverains d'Italie. La *ta. L. VII.*
 République voïoit avec une extrême 1628.
 jalousie que le Duc de Savoie son mortel
 ennemi, prétendoit s'agrandir dans le
 Montferrat. Et bien loin de pouvoir *Vittorio St-*
 l'empêcher, elle étoit dans la nécessité *ri, Memo-*
 d'y contribuer indirectement par les trou- *rie Recondi-*
 pes fournies au Gouverneur de Milan. *te. Tom. VI.*
 Outre que les Espagnols la tenoient tou- *Pag. 378.*
 jours dans leur dépendance, le souve- 379. &c.
 nir du secours que Philippe lui avoit
 donné contre le Roi Très-Chrétien &
 Charles Emmanuel unis pour la détrui-
 re, ne permettoit pas aux Genoïs de
 refuser ce que Don Gonzalez leur de-
 mandoit comme une juste reconnoissan-
 ce des bienfaits reçus du Roi son maître.
 Dès que le Gouverneur de Milan s'a-
 vança vers le Montferrat avec le troi-
 sième corps des troupes Espagnoles qu'il
 s'étoit réservé, il publia divers Edits,
 dans lesquels on menaçoit de la der-
 nière rigueur les habitans du Montfer-
 rat qui refuseroient d'obéir à Sa Majesté
 Catholique. Gonzalez promettoit au
 contraire la protection de Philippe à
 ceux qui se rendroient à lui de bonne
 grace.

Afin d'amuser les Vénitiens que les
 troupes commandées par le Marquis de
 Montenegro dans leur voisinage, n'é-

1628. toient pas capables d'arrêter , s'ils eussent voulu se déclarer en faveur du Duc de Mantouë , Gonzalez envoya dire au Sénat que le Roi Catholique avoit seulement intention de prendre le Montferrat comme en sequestre , jusques à ce que l'Empereur décidât auquel des divers prétendans à la succession des Etats de Mantouë , ce Marquisat appartenoit légitimement. On ajoûtoit que Philippe & ses Ministres ne pensoient qu'à maintenir le repos & la liberté d'Italie , & que Sa Majesté Catholique jugeoit à propos de prévenir les François, qui sous prétexte d'accourir au secours du Duc de Nevers, se cantonneroient dans un Etat voisin du Milanois. Le Sénat répondit en termes généraux à l'Envoié du Gouverneur de Milan , que son entreprise alloit mettre toute l'Italie en combustion , bien loin d'y maintenir la tranquillité , que la République redoubleroit ses instances afin d'arrêter ces premiers mouvemens ; & qu'elle ne cesseroit point de représenter que ce seroit une chose glorieuse au Roi d'Espagne , utile à ses sujets d'Italie , & digne de la modération de ses Ministres, que de laisser terminer l'affaire de Mantouë selon les règles du Droit & de la Justice. Les Vénitiens voioient fort bien que leurs remontrances ne seroient pas écoutées. On délibère encore dans le Sénat sur le parti qu'il faut prendre après cette déclaration des Espagnols , & les avis se trouvent toujours partagez. Les uns haranguent

ranguent pour une espèce de neutralité , & les autres tâchent de persuader qu'on doit s'opposer vigoureusement à la nouvelle entreprise de la Cour de Madrid. D'Avaux frère du Président de Mesmes & Ambassadeur de France à Venise depuis le rappel d'Aligre , sollicitoit de toute sa force en faveur de ce dernier avis , & promettoit des merveilles de la part du Roi son maître , dès qu'il seroit débarrassé du siège de la Rochelle. Mais le Sénat ne vouloit point s'engager sans être bien assuré du concours de la France. Il prend un milieu entre les deux sentimens opposez ; de se fortifier , de presser le Roi Très-Chrétien de secourir puissamment le Duc de Mantoué , de se joindre à lui quand ses troupes auront passé les Alpes , & cependant d'agir à Madrid par la voie des remontrances. Le Comte Duc les écoute gravement , & laisse faire le Gouverneur de Milan & le Savoïard.

Gonzalez comptoit beaucoup sur une intelligence dans Casal. Spadino Sergeant Major de la Place lui avoit promis de livrer une porte. La trame fut heureusement découverte sur le point de l'exécution. Le traître s'échape & trouve l'armée Espagnole qui s'approchoit de Casal. Nonobstant son projet déconcerté , le Gouverneur de Milan assiégea la Ville , quoi qu'il y eût quatre mille hommes de pied & quatre cens chevaux de garnison. Comme elle se trouvoit ,

O o 5 .

presque

874 HISTOIRE DE

1628. presque toute composée de gens du pais, le Général Espagnol se flata que la Ville n'étant pas trop bien pourvue de vivres, les soldats & les habitans ne se laisseroient pas réduire à la dernière extrémité, pour plaire à un nouveau Prince, qui n'avoit pas encore eu le temps de se faire aimer de ses sujets. Mais si Gonzalez vouloit forcer la Ville par la famine, il devoit être moins civil & moins populaire. Dans le dessein de gagner les gens du Montferrat & particulièrement ceux de Casal, Gonzalez défend le désordre & le pillage. Il contient son armée dans une si rigide discipline, que le monde s' imagine que le bon Gouverneur vouloit plutôt conserver la place que la prendre. Les ennemis lui savent bon gré de son honnêteté. La Ville se fournit de vivres & de provisions; & le Gouverneur de Milan n'en trouve plus ensuite pour son armée. Il assiége Casal, mais avec tant de négligence & de malhabileté, qu'on y jetta tous les jours du secours & des rafraichissemens. Plusieurs François auxquels S. Chaumont ordonna de la part de Louis, de quitter le service de Savoie, entrent dans Casal. Le Marquis de Beuvron retiré en Italie à cause de son duel avec Bouteville, se signala extrêmement dans ce siège, & y fut tué, après avoir donné des marques éclatantes de sa valeur & de sa bonne conduite. Guron que Louis avoit envoyé négocier à Turin, eut ordre d'aller à Casal & d'y commander.

der. Il fut si bien ménager les habitans, 1628.
qu'on prit la résolution de se défendre
bravement jusques à l'arrivée du secours
que Sa Majesté Très-Chrétienne pro-
mettoit.

Le Duc de Savoie fut plus heureux & Progrès du
plus habile que le Gouverneur de Mi- Duc de Sa-
lan. Avant que de se mettre en campa- voie dans le
gne, Charles Emmanuel écrivit à son Montferrat.
Ambassadeur Extraordinaire en France
une longue lettre en forme de manifeste.
Son Altesse y exposoit les raisons bonnes
ou mauvaises qu'elle prétendoit avoir de
se saisir d'une partie du Montferrat, &
de s'unir aux Espagnols qui l'invitoient
à profiter de l'occasion. Nous sommes
surpris, disoit-il, que le sieur de S. Chau-
mont nous ait reproché, comme de la part
de Sa Majesté Très-Chrétienne, que nous
nous sommes liguez avec le Roi d'Espagne. Histoire du
Car enfin nous suivons en cela l'exemple Ministère
qu'elle nous donne, & les bons Conseils du Cardinal
de ses Ministres qui nous ont toujours de Richelieu.
exhortez à vivre en bonne intelligence 1628.
avec Sa Majesté Catholique. On en use
de la sorte en France. Il y a une liai- Recueil de
son si étroite entre les deux Couronnes, diverses pié-
que celle d'Espagne a fourni ses vaisseaux ces pour ser-
pour le siège de la Rochelle. C'est ainsi vir à l'His-
que Charles Emmanuel ajoutoit la rail- toire.
lerie au mépris ouvert des instances
de Louis. Nous espérons, poursuivoit- Mercure
il, que Sa Majesté Très-Chrétienne François.
prouvera non seulement la résolution que 1628.
nous avons prise; mais qu'elle voudra bien
O o 6 encore

1628. encore l'appuier. Les intérêts de Madame sa sœur qui nous a fait l'honneur d'entrer dans la maison de Savoie, & les nôtres même doivent être plus chers au Roi que ceux de M. de Nevers. Nous avons toujours été très-humbles serviteurs de Sa Majesté, & prêts à exposer pour elle notre vie & tout ce que nous possédons. M. de Nevers ne doit point nous être comparé ni par ses services, ni par son pouvoir. Le Duc de Savoie parut même vouloir chagriner Richelieu qu'il haïsoit, en recommandant à son Ambassadeur, de représenter au Cardinal de Berulle, combien il étoit important au service de Dieu, à la Foi Catholique, & au bien de la France de maintenir la paix entre les deux Couronnes, sur tout en un temps, où il falloit conduire à une heureuse fin les entreprises commencées avec tant de gloire & de prospérité pour le bien commun de la Chrétienté.

Le vieux & malin Savoïard connoissoit bien que Marie de Médicis & Berulle devenu son principal confident, étoient aussi ardens à favoriser secrètement la Maison d'Autriche, que Richelieu à persuader au Roi son maître, de s'opposer dès que ses affaires domestiques le lui permettroient, à l'augmentation de la puissance du Roi d'Espagne en Italie & ailleurs. Charles Emmanuel n'ignoroit pas non plus que la Reine Mère ennemie du Duc de Nevers, aimoit mieux que le Montferrat fût partagé entre Philippe

lippe & le Duc de Savoie , dont elle ménageoit le secours & l'amitié en cas de besoin , que de voir le Duc de Nevers en possession d'une belle Souveraineté par le secours de la France , nonobstant les chagrins que ce Prince avoit donnez à Marie de Médicis durant sa régence & son administration. Voilà pourquoi Charles Emmanuel ordonnoit à ses Ministres d'agir principalement auprès de la Reine Mère , qui traversoit alors assez ouvertement les projets du Cardinal de Richelieu dont elle se défioit. Le Duc raille encore quand il dit , qu'on ne doit pas rompre avec l'Espagne , de peur que le siège de la Rochelle ne réussisse pas heureusement. Charles Emmanuel en traversoit lui-même le succès par ses intrigues avec le Duc de Rohan. Il espéroit que la plupart des grands Seigneurs de France & les principaux Officiers de l'armée , jaloux de la puissance de Richelieu , feroient durer le siège autant qu'il leur seroit possible , & aideroient sourdement les Anglois à mettre le Cardinal dans la nécessité d'abandonner son entreprise. Le Duc de Savoie emploioit le reste de son long manifeste à rapporter les sujets de plainte qu'il croioit avoir reçus de la part du Duc de Mantoue , & à exposer ses prétensions sur le Montferrat.

Il y fit irruption peu de temps après , & emporta les Villes d'Albe , de S. Damien & de Trino. Comme celle-ci résistoit un peu plus que les autres , Don Gonzal-

1628. lez de Cordoué pria le Duc de la laisser pour quelque temps & de venir l'aider à réduire Casal. Mais Charles Emmanuel aima mieux se saisir de ce qui lui devoit appartenir selon le traité conclu avec le Roi d'Espagne, que d'aller perdre son temps & ses troupes devant une Ville fort mal assiégée. Après s'être rendu maître de la partie du Montferrat qui lui écheoit en partage, il prit Moncalvo & Pontesture, places du prétendu lot de Sa Majesté Catholique. Le Savoïard vouloit garder la première pour lui-même : & en remettant l'autre au Gouverneur de Milan, il sembla lui insulter & lui reprocher sa négligence & sa malhabileté. Gonzalez commença pour lors de se défier de l'allié du Roi son maître. Les Espagnols craignent qu'il ne les abandonne. On connoissoit l'humeur de Charles Emmanuel, qui n'aimoit point de si longues guerres. Il se plaisoit à négocier tous les jours de nouveaux traitez, & changeoit volontiers de parti. Le Gouverneur de Milan avoit peur que Son Altesse ne s'accommodât désormais avec le Roi de France, afin de s'assurer la possession de ce qu'elle venoit de prendre. On fortifioit Trino avec une extrême diligence, quoi que le contraire fût stipulé dans le traité. Le Duc gardoit encore Moncalvo qui n'étoit point de son partage, & bien loin d'aider les Espagnols à s'emparer du reste du Montferrat, il paroissoit les traverser.

Une affaire survenue à Genes en ce temps-ci , acheva de persuader le monde que ce vieux Prince étoit l'homme du monde le plus vindicatif , le plus fourbe , & le plus méchant. Son traité de paix avec les Genoïs n'étoit pas encore conclu ; parce qu'on trouvoit je ne sai combien de difficultez à le contenter sur ses prétentions. Les Espagnols le firent convenir d'une trêve avec la République de Genes avant l'entreprise du Montferrat. Cependant , on découvre à Genes une conspiration de quelques scélérats , qui avoient résolu de tuer les principaux de la République , & d'en changer le Gouvernement. Par la déposition des complices il fut évident que tout se tramoit de concert avec Charles Emmanuel. On lui en fait des reproches ; & il répond que le complot étoit formé avant la trêve , & qu'on devoit l'exécuter seulement quand elle seroit expirée. Prétendoit-il donc que le droit de la guerre permet d'entrer dans une intrigue pour faire assassiner les premiers Magistrats d'une République ennemie ? Ce n'est pas tout. Son Altesse oblige le Gouverneur à demander la grace des traîtres. Elle menace même de faire mourir quelques Gentilshommes Genoïs ses prisonniers de guerre , en cas que le Sénat condamne les conjurez à la mort. On trouva fort étrange à Genes que Don Gonzalez de Cordoue intercédât pour des misérables qui vouloient ruiner leur Patrie. Mais il fallut complaire
à l'Es-

1628.

à l'Espagnol, qui craignoit d'irriter le Duc de Savoie, & de lui donner le moindre prétexte de s'accommoder avec la France; contre-temps qui auroit empêché la prise de Casal, & exposé le Milanois à une irruption des François. Gonzalez en avoit si grande peur, qu'il amusa Charles Emmanuel de l'espérance d'attaquer conjointement avec lui les Etats de la République de Genes après la conquête du Montferrat, & de lui faire obtenir la meilleure partie de ce qu'on prendroit sur les Genoïs. Le Gouverneur de Milan n'avoit nulle envie de tenir la parole qu'il donnoit. Cependant, les Genoïs avertis des offres faites à leur ennemi, en conçurent un si grand chagrin contre les Espagnols, qu'ils pensèrent à se tirer de la dépendance du Roi Catholique autant qu'il leur seroit possible.

Comme le Savoïard prévoioit que si la France envoioit une armée au delà des Alpes, on le forceroit à restituer ses prétendues conquêtes dans le Montferrat en lui prenant son propre pais, il tenta de traverser par la plume les desseins que le Cardinal de Richelieu méditoit, en faveur du nouveau Duc de Mantouë. Charles Emmanuel fait courir certains libelles en France & ailleurs. On parla fort d'un qui portoit ce titre : *Avis d'un bon & fidèle François au Roi sur les mouvemens de l'Italie.* Le Comte d'Aglié Ambassadeur de Savoie à Rome avoit sans façon que l'écrit étoit de la façon du Duc

Duc son maître. Erigé sur ses vieux jours en Auteur, Charles Emmanuel prétendoit prouver, qu'en permettant des levées de soldats en France pour le service du Duc de Mantouë, Louis abandonnoit les maximes de la Reine sa mère & des anciens Ministres de Henri IV. de maintenir la paix dans la Chrétienté, & d'établir la Religion Catholique dans toute la France; que c'étoit rompre les traités faits avec l'Espagne & confirmez par un double mariage; que la guerre qu'on projettoit d'entreprendre, étoit sujette à de grands inconvéniens; que l'Empereur y entreroit au grand préjudice de la France qui ne se trouvoit pas en état de résister à tant de forces unies contr'elle, qu'on pouvoit aller de Flandres à Paris sans passer aucune rivière; que le Duc de Savoie se verroit contraint à prendre les armes pour sa juste défense, & à convier ses parens & ses amis à le secourir; que rien n'obligeoit le Roi de France à épouser la querelle du Duc de Nevers & à le protéger; que si Sa Majesté Très-Chrétienne étoit jalouse de conserver son autorité en Italie, elle devoit soutenir plutôt l'affaire de la Valteline; que Casal n'étoit point une place si importante, qu'il fallût faire la guerre pour empêcher qu'elle ne tombât entre les mains des Espagnols; qu'il y avoit des passages fort difficiles à forcer avant qu'd'entrer dans le Piémont; qu'on ne devoit point attaquer le père d'un Prince époux

1628. époux de Madame sœur du Roi ; qu'on ne pouvoit alléguer aucun motif raisonnable de soutenir le Duc de Nevers étranger à la Maison de France contre celle de Savoie tant de fois alliée à la Couronne , & que ce seroit contraindre le Duc de Savoie à s'unir malgré lui à l'Espagne ; que l'argent qui se dépenseroit à maintenir le Duc de Nevers , suffiroit à conquérir des Roiaumes entiers ; que ce Prince feroit mieux d'accepter la proposition d'un échange des Etats qu'on lui contestoit en Italie , avec d'autres voisins de ses terres en France ; qu'après tout le Roi de France se donneroit une peine inutile en établissant le Duc de Nevers à Mantouë & dans le Montferrat , puis que la situation de ces Principautés l'obligeroit d'être , à l'exemple de ses prédécesseurs , toujours bien avec la Couronne d'Espagne. Je trouve en effet que la Cour de Madrid offrit le Duché de Luxembourg en échange de ce que Nevers possédoit en Italie. Cela paroissoit accommoder celui-ci à cause de son Duché de Rhétel & de ses autres terres situées sur les frontières de Champagne. Le Cardinal de Richelieu fit publier une réponse à l'écrit de Charles Emmanuel , & résolut encore de lui prouver autrement que par la plume , incontinent après la prise de la Rochelle , que la France pouvoit secourir le Duc de Mantouë , sans craindre aucun des inconvéniens dont le nouvel Auteur prétendoit effraier le Roi

Très-

Très - Chrétien & son Conseil. 1628.

Charles Duc de Mantouë se trouvoit Procédures
extrêmement pressé de tous les côtez. Il de l'Empe-
se voioit à la veille d'être mis au Ban de reur contre
l'Empire, & d'avoir encore un corps de le Duc de
troupes Impériales sur les bras. Elles Mantouë.
sembloient s'avancer de la Suabe vers la
Suisse. Cela donna de l'inquiétude & de
la jalousie aux Cantons. Ils tinrent plu-
sieurs Diètes pour délibérer sur ce qu'ils
feroient, en cas que Ferdinand entre-
prit de faire passer son armée par leur
pays. Il étoit assez difficile de pénétrer *Navi, Hi-*
les véritables sentimens. Quand on aprit *storia Vene-*
à Vienne que le Gouverneur de Milan se *ta. L. VII.*
vantoit d'assiéger Casal de concert avec *1628.*
l'Empereur, il entra ou du moins il fei-
gnit d'entrer dans une grande colère. Sa *Vittorio St.*
Majesté Impériale desavoua hautement *ri. Memorie*
l'entreprise des Espagnols, témoigna vou- *Recondite.*
loir terminer l'affaire de Mantouë par la *Tom. VI.*
voie de la négociation, & dit que l'in- *Pag. 383.*
ruption de Gonzalez & du Duc de Savoie *384 &c.*
dans le Montferrat, s'étant faite à son *406. 407.*
insçu, elle ne prétendoit pas l'appuyer. *&c.*
Fut-ce feinte & dissimulation? Ou bien, *Mercur*
les Ministres d'Espagne trouvèrent-ils le *François.*
moien d'engager Ferdinand à changer de *1628.*
résolution? Quoi qu'il en soit, le Com-
te Jean de Nassau paroît incontinent en
Italie avec la qualité de Commissaire Im-
périal. Il avoit ordre de se mettre en
possession de Mantouë & du Montferrat.
On assignoit au Duc une pension provi-
sionnelle, & son logement dans le Palais,
jusques

1628. jusques à l'entière décision du procès. Nassau fut regardé comme un Héraut qui apportoit une déclaration de guerre. Car enfin , le Duc de Mantouë n'ayant point envie d'obéir à ce qu'on lui prescrivoit , & l'autorité de l'Empereur se trouvant désormais commise , on ne doutoit plus qu'après certaines formalitez , Charles ne fût mis au Ban de l'Empire , & que les troupes de Ferdinand ne passassent en Italie , sous prétexte de punir un rebelle. Dans cette extrémité , le Duc de Mantouë implore le secours & les bons avis du Sénat de Venise. On l'exhorte à ne se décourager point , on lui donne de bonnes espérances , on permet qu'il tire des hommes & des vivres des Etats de la République. Mais Charles avoit besoin d'argent : ses troupes mal païées se débandoient. Il demandoit encore aux Vénitiens cinq mille hommes de pied & cinq cens chevaux. Avec ce renfort joint à sa petite armée , Charles espéroit de faire lever le siège de Casal. D'Avaux Ambassadeur de France à Venise pressoit le Sénat d'accorder une chose si juste & si modique. Il affuroit que le Roi son maître viendrait lui-même en personne avec une bonne armée immédiatement après la prise de la Rochelle , & représentoit que Casal étant une fois perdu , les affaires du Duc de Mantouë deviendroient si mauvaises , qu'il seroit impossible de les rétablir. Mais le Sénat qui craint toujours que le Conseil de France

LOUIS XIIL LIV. XXV. 885

France n'ait envie d'engager la République à rompre avec l'Espagne, afin de rendre ensuite le Roi arbitre de la paix, au lieu de le faire entrer en guerre ; le Sénat, dis-je, diffère sa dernière résolution jusques à ce que l'armée de France ait passé les Alpes, & promet de s'unir alors au Roi Très-Chrétien. 1628

Cependant le Commissaire de l'Empereur continuoit ses procédures & ses sommations au Duc de Mantouë. On le pressoit de remettre sa Capitale & Casal, afin que la garnison Impériale y entrât. Charles se défendoit de la manière la plus respectueuse & la plus soumise. Mais Nassau ne vouloit accorder aucune composition. Il refusa mêmes un délai de douze jours que le Duc demandoit, afin de consulter ses amis & ses serviteurs sur le parti qu'il devoit prendre. Charles appelle des procédures du Commissaire à l'Empereur mieux informé, & aux Electeurs de l'Empire, en cas que Sa Majesté Impériale refuse d'écouter les justes remontrances d'un Prince opprimé. Nassau se retire à Milan & envoie de là de nouvelles sommations à Mantouë. On les éludoit avec respect, & quelquefois on y répondoit par des protestations de se défendre jusques à la dernière extrémité. Les Espagnols pressoient Ferdinand de mettre enfin Charles au Ban de l'Empire. Mais l'Impératrice son épouse de la Maison de Gonzague, & le Grand Duc de Toscane qui se trouvoit alors à Vienne,

1528. ne , le détournèrent d'une procédure si violente. Il dépêche un de ses Conseillers Auliques avec de nouvelles sommations au Duc de Mantoue, d'obéir incessamment aux ordres que le Comte Jean de Nassau lui a signifiés de la part de Sa Majesté Impériale. Charles si vivement poussé envoie le Prince son fils à Vienne, faire des soumissions à l'Empereur, & lui offrir en demandant l'Investiture, de remettre Casal & tout le Montferrat entre les mains d'un Prince neutre jusques à la dernière décision des différends mis à l'occasion de cette Principauté; pourvu que les Espagnols & les Savoiards se retirent des Villes qu'ils y ont prises. L'Ambassadeur du Roi Catholique à Vienne empêcha que le Prince de Mantoue ne fût reçu selon sa qualité. A peine pût-il obtenir une audience particulière. Mais le Duc son père tira du moins cet avantage de sa démarche au regard de Ferdinand, que tout le monde avoua qu'il n'avoit rien omis de ce que Sa Majesté Impériale pouvoit raisonnablement exiger de lui, & que l'ambition & l'injustice du Roi d'Espagne & du Duc de Savoie devinrent odieuses aux personnes équitables. Ferdinand déclara nettement au Prince de Mantoue, qu'il prétendoit que les troupes Allemandes qui étoient au service du Roi d'Espagne, gardassent Casal au nom de l'Empereur; que les autres Villes prises par le Gouverneur de Milan, demeurassent comme un gage des prétensions du Prin-

Prince de Guastalla; & que le Duc de Savoie conservât ce dont il s'étoit saisi, jusques à ce que ses demandes fussent réglées dans un traité, ou par un arrêt décisif. Le Prince de Mantoué répond à cela, que ses pouvoirs ne sont pas assez amples, & qu'il n'a point ordre d'accepter les conditions défavorables qu'on lui propose. Il prend ensuite congé de Sa Majesté Impériale, & revient en Italie. On ne douta plus alors que la Cour de Vienne d'intelligence avec celle de Madrid, ne voulût faire tomber Casal au Roi d'Espagne, & enlever tout le Montferrat au Duc de Mantoué.

Le Pape Urbain agissoit vivement en sa faveur. Il envoya trois Nonces extraordinaires à Vienne, à Madrid, & à Paris, afin de proposer à l'Empereur, & aux Rois de France & d'Espagne un accommodement amiable de l'affaire de Mantoué. Le Nonce de France avoit un ordre particulier d'exhorter Louis à n'abandonner point le Duc de Mantoué, & à le secourir le plutôt qu'il pourroit. Cependant Urbain qui craignoit que cette contestation ne causât une guerre générale en Italie, fortifioit les frontières de l'Etat Ecclésiastique, & levoit des troupes. Il bâtit près du Duché de Modène une bonne place qu'on nomma le *Fort Urbain*. Le Duc de Modène en témoigne de la jalousie, & se plaint de la Citadelle élevée au devant de ses Etats. Mais cela n'empêcha pas que le Pape ne
fit

1648. fit continuer l'ouvrage commencé. Afin de donner le temps au Roi de France de prendre la Rochelle & d'envoier ses troupes en Italie, Urbain propose tantôt une suspension d'armes, & tantôt une assemblée à Plaisance, sous prétexte d'y négocier l'échange du Montferrat avec un équivalent qui dédommageât le Duc de Mantouë, qui feignoit de vouloir accepter ce parti, afin de gagner aussi du temps. Mais le Gouverneur de Milan répond aux instances de Scappi Nonce du Pape, qu'il a seulement commission de réduire le Duc de Nevers à obéir aux ordres de l'Empereur. Cependant Gonzalez offroit à Charles des avantages considérables, s'il vouloit remettre Casal à Sa Majesté Catholique. Indigné de la duplicité de l'Espagnol, le Duc de Mantouë fait voir à tout le monde, que le Gouverneur de Milan n'avoit nulle envie de maintenir l'autorité de l'Empereur comme il le publioit. Charles envoie à Casal des Enseignes avec les Aigles Impériales, afin qu'on les arbore dans la Ville & dans la Citadelle. Mais Gonzalez averti du dessein, ne veut pas permettre que ceux qui portent les Enseignes de l'Empereur entrent dans Casal. Il le feroit de plus près depuis la prise de quelques postes avantageux aux environs. Mais on y avoit jetté tant de rafraichissemens & de nouveaux soldats que la place pouvoit attendre durant quelques mois le secours de France. Le
Gou-

Gouverneur manquoit davantage de vivres dans son camp. La moisson n'ayant pas été bonne l'année précédente, la disette se trouva grande dans le Milanois. On tiroit difficilement du bled des pais voisins. Le Roi de France défendoit qu'on en transportât de Provence en Italie. Les Vénitiens ne le laissoient pas non plus sortir de chez eux, sous prétexte qu'il étoit à craindre que leur pais ne fût affamé. Enfin le Duc de Mantoué fermoit la rivière du Pô. Cela causa quelque soulèvement dans le Duché de Milan. Gonzalez est obligé d'y venir donner les ordres nécessaires, & de presser moins le siège de Casal. Il l'auroit même abandonné, s'il ne fût arrivé du bled de Sicile qui passa dans le Milanois par la rivière de Genes. Une autre conjuncture fut heureuse aux gens de Casal. Le secours que le Marquis d'Uxelles conduisoit au Duc de Mantoué, aiant été repoussé, comme je le dirai incontinent, Gonzalez se flata tellement que la Ville assiégée ne pouvoit plus lui échaper, qu'il donna quatre mille hommes de son armée au Comte Jean Serbellone pour aller prendre Nice de la Paille. Le Comte de Guiche fils aîné du Comte de Grammont y commandoit, & vouloit défendre la place bravement & aussi longtemps qu'il lui seroit possible. Mais les habitans furent si fort effraiez du fracas d'une mine des ennemis, qu'ils obligèrent Guiche à capituler. On tira du

1628. moins cet avantage , que durant l'absence des quatre mille hommes détachés pour le siège de Nice , on jetta des vivres & des gens frais dans Casal. Les Gouverneurs de Milan dont j'ai parlé depuis le commencement de cette Histoire, ont tous voulu se signaler en faisant la guerre ; & aucun d'eux n'a su bien assiéger , ni prendre une place. Don Gonzalez de Cordouë aprit le métier des armes dans les Pais-Bas sous un grand maître , je veux dire le Marquis Spinola. C'étoit un des meilleurs Officiers Espagnols. Cependant il ne pût prendre Veruë , il y a trois ans , & nous le verrons échouer bien-tôt devant Casal.

Le Duc de Savoie repousse le secours que le Marquis d'Uxelles conduisoit au Duc de Mantouë.

Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu.
1628.

Mercur François.
1628.

Je ne sai si un Prince nouvellement entré en possession d'une souveraineté assez modique , peut rencontrer de plus grandes traverses que celles dont je viens de parler. Doit-on s'étonner après cela que le Duc de Mantouë ait été souvent irrésolu & comme incapable de se déterminer ? Le Roi d'Espagne & le Duc de Savoie l'attaquoient à force ouverte , & lui enlevoient la meilleure partie de son Etat. L'Empereur le poursuivoit par des procédures de Droit , & le menaçoit du Ban de l'Empire & de ses armes par conséquent. Le Pape & le Sénat de Venise tâchent de le soutenir à la vérité. Mais Urbain n'aide que de quelques bons offices , & les autres évitent avec une extrême précaution de faire la moindre démarche qui puisse donner trop de jalousie

LOUIS XIII. LIV. XXV. 891

sie aux Espagnols , avant que le Roi de 1628.
 France ait envoyé une bonne armée en *Nani , H-*
 Italie. Charles n'a point d'autre ressource *Storia Vene-*
 que l'appui de Louis fort embarrassé lui- *ta. Lib. VII.*
 même à prendre la Rochelle, & à repous- 1628.
 ser les Anglois qui armoient une puis- *Vittorio St-*
 sante flotte pour la secourir. Disons mieux, *ri, Memo-*
 le Duc de Mantoué ne pouvoit rien at- *rie Recondi-*
 tendre que du Cardinal de Richelieu. *te. Tom. VI.*
 Sans lui , Marie de Médicis, le Cardinal *Pag. 393.*
 de Berulle , & Marillac Garde des Seaux 394. *Sc.*
 auroient engagé Louis à sacrifier Charles 409. 410.
 aux Espagnols. C'est pourquoi il ména- *Sc. 422.*
 geoit le Capucin Joseph son ancien ami, 423. *Sc.*
 & confident de Richelieu. Le Duc de 453. 454.
 Mantoué & Joseph avoient eu d'étroites
 liaisons en France. Remplis l'un & l'autre de desseins chimériques , ils projet-
 tèrent la conquête de la Morée , & mêmes,
 dit-on , de l'Empire Ottoman. Joseph
 n'eut pas grande peine à convaincre Ri-
 chelieu de la nécessité de protéger le Duc
 de Mantoué. Outre que le Cardinal la
 voioit encore mieux que son Capucin,
 Richelieu haïssoit tellement le Duc de Sa-
 voie , qu'il attendoit avec impatience la
 prise de la Rochelle , autant, & peut-être
 plus , pour se venger des chagrins que
 Charles Emmanuel lui avoit donnez, que
 pour mortifier le Duc de Buckingham,
 & déconcerter en même temps les grands
 Seigneurs jaloux du crédit & de l'autori-
 té que cette conquête donneroit encore à
 Richelieu.

Cependant comme il pouvoit arriver

1628. que le Duc de Mantouë fût dépouillé avant que les plus grandes forces de Louis pussent passer les Alpes, le Cardinal conseilla au Roi de permettre au Marquis d'Uxelles de lever des troupes en France au nom du Duc de Mantouë, d'ordonner au Maréchal de Créquy d'en amasser aussi dans le Dauphiné, & de faire marcher en Italie une armée de douze ou quinze mille hommes qui se trouveroit formée, quand les troupes d'Uxelles & de Créquy se feroient jointes au rendez-vous qu'on leur donnoit dans les Baillia-ges d'Embrun, de Gap, & de Briançon. Le Marquis de Mirabel Ambassadeur du Roi d'Espagne en France desapprouvoit, ou plutôt feignoit de condamner les mouvemens du Gouverneur de Milan. Il fit entendre à Bagni Nonce du Pape que si Louis vouloit demander à Philippe une suspension d'armes dans le Montferrat, jusques à ce qu'on trouvât le moyen d'accommoder l'affaire à l'amiable, Sa Majesté Catholique y consentiroit volontiers. Le Nonce propose cette ouverture au Conseil de France, & le Cardinal de Richelieu est d'avis de tenter la voie de la négociation pour sonder du moins la disposition des Espagnols, & pour avoir le temps de préparer le secours destiné au Duc de Mantouë. On vouloit voir encore s'il n'y auroit pas moyen de mettre une seconde fois le Duc de Savoie entre les deux Couronnes, comme il étoit arrivé au traité de Mouçon, parce

parce que se trouvant seul alors , on fau-
roit bien le ranger à la raison & le faire
demeurer en repos. Louis envoie un
pouvoir à Du Fargis son Ambassadeur en
Espagne d'entrer en négociation pour
une suspension d'armes. Le Comte
Duc d'Olivarez fait mine que la propo-
sition est agréable au Roi son maître , &
donne à Du Fargis certaines conditions
par écrit auxquelles Philippe veut bien
consentir. Le Cardinal de Richelieu les
rejette , & en propose d'autres au Mar-
quis de Mirabel , que le Conseil de Ma-
drid n'accepte pas : manège ordinaire
des Princes & de leurs Ministres, quand
ils cherchent à se surprendre les uns les
autres. Richelieu vouloit amuser les
Espagnols & gagner du temps. Olivarez
cherchoit de son côté à ménager telle-
ment les choses , que le Roi son maître
pût s'assurer de Cazal & de la meilleure
partie du Montserrat , sans rompre ou-
vertement avec la France.

Durant ces feintes négociations , le
Marquis d'Uxelles avoit conduit douze
mille hommes de pied & deux mille che-
vaux dans le Dauphiné , & se préparoit
à marcher au secours du Duc de Man-
touë. Le Gouverneur de Milan allarmé
de cette nouvelle , pense à lever le siège
de Cazal & à mettre les Etats du Roi son
maître à couvert de l'irruption des Fran-
çois dont ils sont menacez. Quelle fut la
joie de Charles Emmanuel quand il se vid
alors également recherché des deux Cou-

1628. rones ! Elles lui offrent à l'envi les richesses & les Etats de la République de Genes ; l'Espagne à condition qu'il s'opposera au dessein que les François ont de venir en Italie ; & la France, s'il veut donner passage aux troupes commandées par le Marquis d'Uxelles. Le fier Savoïard se regardoit déjà comme l'arbitre de la paix ou de la guerre. Après avoir sérieusement réfléchi sur ce qu'on lui demande des deux côtez, il se détermine en faveur des Espagnols, persuadé que Richelieu ne lui pardonnera jamais les intrigues de l'Abbé Scaglia en France, ni ses liaisons avec ceux qui jurèrent, il y a deux ans, la perte du Cardinal. Charles Emmanuel prend quatre mille hommes que Don Gonzalez de Cordouë lui donne, fortifie ses places frontières du Dauphiné ; & marche avec le Prince de Piémont son fils à la tête d'une petite armée dans le dessein de disputer le passage aux François, en cas qu'ils entreprennent de le forcer. On avoit prié le Maréchal de Créqui de prendre le commandement des troupes destinées au secours du Duc de Mantouë. Mais Créqui le refusa opiniâtrement & ne voulut jamais sortir de Grenoble. Soit qu'il y eût de l'inimitié entre lui & le Duc de Mantouë, soit que Charles Emmanuel l'eût gagné avec quelques présens ; soit enfin qu'il voulût complaire à Marie de Médicis qui traversoit tous les desseins du Cardinal de Richelieu, le Maréchal laissa manquer de vivres l'armée

l'armée du Marquis d'Uxelles; & les soldats mal paiez & mal nourris commencent de se débander. Uxelles tâche de les retenir par toute sorte de moyens. Il tire de l'argent de sa propre bourse, & s'avance jusques au fort de S. Pierre dans le Marquisat de Saluces. Mais Charles Emmanuel y étoit si bien retranché, qu'on désespéra de forcer le passage. L'armée d'Uxelles étoit de dix mille hommes de pied & d'environ deux mille chevaux. Le Duc de Savoie n'en avoit pas quatre mille d'abord. Mais il reçût un si bon renfort de la part des Espagnols, que le Marquis d'Uxelles fut vivement repoussé à la tentative qu'il fit de passer au Château Dauphin. Presque tous les soldats désertèrent dès que l'armée Françoisse fut rentrée sur les terres du Roi. Charles Emmanuel, content d'avoir pris du bagage & quelques pièces d'artillerie qu'Uxelles abandonna, ne le poursuit point par respect pour le Roi Très-Chrétien, disoit le Savoïard, & défend aux siens de faire aucun acte d'hostilité dans les Etats de Louis. Nouvelle disgrâce au pauvre Duc de Mantoue, qui auroit succombé avant la chute de la Rochelle, si le Gouverneur de Milan eût su prendre une Ville en huit mois de siège.

Louis & le Cardinal de Richelieu se consolèrent du mauvais succès de l'expédition du Marquis d'Uxelles; dans l'espérance que la famine augmentant à la Rochelle, & que la division s'étant mise en-

Le Duc de la Trimoüille embrasse la Religion Romaine.

1628. tre les Magistrats du Siège Présidial , & Guiton Maire de la Ville , les habitans seroient réduits à implorer la clémence du Roi avant l'arrivée du nouveau secours que Sa Majesté Britannique se disposoit à leur envoyer. Pendant que Richelieu faisoit le métier de Général d'armée , le Duc de la Trimouille lui donna occasion de rappeler ses anciennes méditations sur la controverse. Soit que ce Seigneur d'un génie médiocre , se fût laissé séduire par un Missionnaire Capucin avec lequel il voulut conférer ; soit qu'entêté de certaines prétensions au Roiaume de Naples par Jeanne d'Aragon qui porta les droits de Ferdinand le Bâtard dans la Maison de Laval, dont la Trimouille se trouvoit l'héritier, il espérât de les faire mieux valoir, lors qu'il seroit entré dans la Communion du Pape , dont relève la souveraineté que le Duc reclama depuis la paix de Munster , & sur laquelle son petit-fils s'avisa encore dernièrement de faire d'inutiles protestations au traité de Ryf-wick ; soit enfin que la Trimouille se flattât d'aquerir un plus grand crédit à la Cour de France , & d'obtenir des bienfaits considérables , en se faisant le proselyte du Cardinal de Richelieu, il vint au siège de la Rochelle, & le pria de lui donner quelques éclaircissemens sur la Religion. Au premier entretien , le Duc se récrie que Dieu lui a inspiré de venir chercher un nouvel *Ananias* , & que les écailles lui tombent des yeux. Au second

Bernard,
Histoire de
Louis XIII.

Mercur
François.
1628.

il est pleinement convaincu. L'abjuration se fait solennellement entre les mains du Cardinal, & le profelyte, dit-on, fut fort *consolé* des belles choses que son Catéchiste lui dit alors. Les provisions de la Charge de Mestre de Camp de la Cavalerie légère que le Roi donna quelques jours après au Duc, ne le *consolèrent* - elles pas autant que l'éloquente exhortation du Cardinal de Richelieu ?

La Rochelle ne recevant plus depuis long-temps aucun rafraîchissement par mer, ni par terre, la disette y devint si grande, que le peuple fut réduit à manger les choses du monde les plus mauvaises & les plus contraires à la santé. Cependant le plus grand nombre des habitans ne perdoit point courage. Les vives exhortations de quelques Ministres, la prudence & la fermeté du Maire Guiton, les insinuations & l'exemple de la Duchesse de Rohan & de sa fille, qui vécurent trois mois de chair de cheval, & de quatre ou cinq onces de pain par jour, soutenoient les plus foibles, & animoient merveilleusement les autres. Mais il est bien difficile de retenir toute une populace affamée. Ni les soins, ni la sévérité de Guiton n'empêchèrent pas, que ceux qui avoient moins de constance & de zèle pour la Religion, ne remuassent de temps en temps. Le Roi averti de ce qui se passoit fomenta la division par de fréquentes sommations aux ha-

1628.

Famine & divisions à la Rochelle.

*Mémoires de Rohan. Liv. IV.**Histoire du Ministère du Cardinal de Richelieu. 1628.**Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. XII.**Mercur François. 1628.*

1628. bitans, auxquels on promettoit de sa part d'assez bonnes conditions. Les Magistrats du Présidial s'assemblerent là-dessus, & la plupart furent d'avis d'accepter les offres du Roi. *Nous n'avons pas des vivres pour six semaines*, dit un d'eux. *Ne sommes-nous pas trop heureux, si le Roi veut bien accorder à des gens réduits à de si grandes extrémités, la jouissance de leurs biens, les murailles de leur Ville & la liberté de leurs consciences?* Nous avons grand sujet d'espérer cette grace de Sa Majesté, & nous ne devons plus rien attendre des Anglois, rebutez du mauvais succès de leurs entreprises. Ils n'ont pas eu la résolution de combattre, ni de tenter le passage à la dernière expédition. Et pouvons-nous croire qu'ils le forceront au retour de leur flotte dont on nous amuse? Cela est désormais impossible. La digne est à l'épreuve de tout.

Guiton présent à l'assemblée fut tellement indigné de la perfidie, ou de la lâcheté de ce Conseiller du Présidial, qu'il lui donna un soufflet, en disant que son discours ne méritoit qu'une pareille réponse. Un autre Conseiller ami de celui-ci s'approche du Maire, lui porte quelques gourmades, & Guiton lui rend. Le Présidial en corps se plaint de l'injure faite à un ou deux de ses membres, & donne une Sentence de prise de corps contre le Maire. Les Magistrats commirent trop légèrement leur autorité

Gui-

Guiton anime le peuple contr'eux, & s'en va suivi d'une grande troupe de gens armez, dans le dessein de se défaire des deux Conseillers qui sont désormais regardez comme des traîtres. Mais heureusement ils n'étoient plus à la Rochelle. On les auroit mis en pièces, s'ils n'eussent trouvé le moien de s'échaper, & de se retirer dans le Camp du Roi. De pareils transfuges y étoient bien reçus. Il n'en fut pas de même de ceux qui sortirent de la Ville, parce qu'ils ne pouvoient plus souffrir la rigueur de la faim, ou qui furent mis dehors comme des bouches inutiles. On les forçoit à grands coups de fouet, ou de fourches, à retourner sur leurs pas, après avoir mis les hommes tout nus & les femmes en chemise. Je sai bien que c'est la coûtume de faire rentrer les gens qui s'échappent d'une Ville ennemie qu'on prétend affamer. Mais cela est-il bien conforme aux règles de l'humanité? Car enfin, ceux qui fuient volontairement, semblent condamner l'opiniâtreté de leurs concitoyens. Et les femmes qui sont chassées, ne méritent-elles pas quelque compassion, non seulement de la part de leur Roi qu'elles n'ont point offensé, mais encore des plus grands ennemis de leur nation? Sans entrer ici dans la discussion d'un point qui regarde le droit de la guerre, un Prince qui prenoit le surnom de *Juste*, & qui à l'exemple d'un Empereur Romain croioit avoir reçu du Ciel le don de faire

1628.

des guérisons miraculeuses en combattant contre les hérétiques , ou du moins qui écoutoit les impertinens flateurs qui lui contoient de pareilles fadaïses : Ce Prince , dis-je , à plus grands miracles que ses prédécesseurs qui ont prétendu seulement guérir des écrouelles , devoit-il renvoyer ses sujets mourir de faim malgré eux , & permettre que les hommes & les femmes fussent dépouillés avec tant d'indignité par des soldats brutaux & insolens ? Pour ce qui est des malheureux qui furent pris en fuyant la faim durant la nuit , on les pendit tous sans miséricorde , sous prétexte qu'on en trouva deux ou trois qui portoient des lettres en Angleterre.

La conjoncture de la mesintelligence du Présidial & du Maire de la Rochelle parut favorable. Louis résolut de faire sommer les habitans de la manière la plus solennelle. Breton , Roi d'Armes de France , au titre de *Montjoie Saint Denis* , reçoit un ordre signé du Roi & du Secrétaire d'Etat d'Herbaut , par lequel il lui est enjoint de revêtir sa Cotte d'armes , de mettre sa Tocque sur la tête , de prendre son Sceptre à la main , & de s'en aller précédé de deux Trompettes , faire dans les formes accoutumées une sommation au Maire , & l'autre au même Guiton & à tous ceux qui composoient le Conseil de la Ville. Voici comme la première étoit conçue. *A toi, Guiton, Maire de la Rochelle, Je te somme*

mé de la part du Roi mon maître mon unique & souverain Seigneur, & le tien, de faire présentement une assemblée de Ville, où chacun puisse entendre de ma bouche ce que j'ai à signifier de la part de Sa Majesté. Cela se devoit dire au Maire, en cas qu'il vint à la porte de la Ville comme le Roi d'armes le requéroit. Que si Guiton eût obéi à l'ordre d'assembler la Ville, alors Breton auroit fait la sommation suivante. A toi, Guiton, Maire de la Rochelle, à tous les Echevins, Pairs, & généralement à tous ceux qui ont part au Gouvernement de la Ville. Je vous somme de la part du Roi mon maître, mon unique & souverain Seigneur & le vôtre, de quitter votre rebellion, de lui ouvrir vos portes & de lui rendre promptement l'entière obéissance que vous lui devez comme à votre seul Souverain & naturel Seigneur. Je vous déclare qu'en ce cas, il usera de sa bonté en votre endroit, & vous pardonnera vos crimes de felonnie & de rebellion. Au contraire, si vous persistez en votre dureté, refusant les effets de la clémence d'un si grand Prince; je vous déclare de sa part, que vous n'avez plus rien à espérer de sa miséricorde; mais que vous devez attendre de son autorité, de ses armes & de sa justice, la punition que vos fautes ont méritées; bref, toutes les rigueurs qu'un si grand Roi peut & doit exercer sur de si méchans sujets. Les alliés refusant d'écouter le Roi d'armes, il laisse tomber à terre une feuille de papier où les deux sommations

1628. étoient écrites , fait , ce qu'on appelle en termes de procédure , *son Procès verbal* , & revient au Camp des assiégeans.

Comme il étoit impossible d'empêcher que ces promesses & ces menaces ne fissent impression sur une grande partie des habitans que la faim conformoit , Guition crut devoir contenter ses compatriotes , en leur montrant qu'il ne tenoit pas à lui qu'ils n'obtinsent des conditions raisonnables du Roi. Le Maire parle à Feuquières prisonnier de guerre à la Rochelle : Et celui-ci écrit à Arnaud de Courbeville Mestre de Camp des Carabins , son beau-frère , que s'il veut venir à la Rochelle avec la permission du Roi , on lui enverra un passeport , & que les affaires pourront s'accommoder. Arnaud arrive , confère plusieurs fois avec Guition , & porte au Roi de si bonnes paroles , que Sa Majesté & le Cardinal de Richelieu revinrent au Camp , afin de traiter de plus près. Louis s'étoit retiré à Taillebourg , & son Ministre aux Chateaux , dans le voisinage de Fontenai , à cause des maladies qui incommodoient l'armée. On permet aux Rochelois d'envoyer des Députez au Camp. Ils sont conduits par ordre du Roi au Cardinal , s'entretiennent deux heures avec lui , & se séparent aiséz contents en apparence. On les mène ensuite à Sa Majesté qui donnoit quelques ordres sur la digue. Les Députez se jettent aux pieds du Roi , & implorent sa clémence avec une extrême

me

me soumission. *Vous méritez d'être châtiés rigoureusement*, leur dit-il d'un ton sévère. *Mais puisque vous reconnoissez votre faute, je veux bien vous la pardonner, & vous accorder la vie.* On lui demandoit quelque chose de plus. Entre les propositions des habitans de la Rochelle, il y en avoit une sur laquelle ils ne vouloient point se relâcher, & que le Roi rejettoit absolument. C'étoit la conservation des fortifications de la Ville. Guiton remontre là-dessus vivement au peuple que la Cour veut absolument les dépouiller de tous leurs privilèges & de leur liberté, & exhorte ses concitoyens à préférer la mort à la servitude. Les habitans reprennent courage. On rompt la négociation commencée, & chacun se prépare à une brave résistance jusques à l'arrivée du secours que le Roi d'Angleterre promettoit.

On avoit dépêché quatre personnes immédiatement après la retraite de la flotte commandée par le Comte de Denbigh, afin de représenter à Sa Majesté Britannique le déplorable état auquel les Rochelois se trouvoient réduits, de la faire souvenir de ses bonnes paroles d'envoyer un plus puissant secours, & de l'affirmer que les Rochelois étoient disposés à souffrir les plus grandes incommoditez jusques à ce qu'il arrivât. Charles renouvelle ses promesses. Mais le Duc de Buckingham qui change maintenant de vûes & de sentimens,

Délais affe-
ctez en
Angleterre
au regard
du secours
promis aux
Rochelois.

Pag. 443.
476. S
477.

grande partie.
leur qui nous for
nouveaux cris au
doit être extrême
ser encore de nos
que nous n'y ren
niers soupirs , à
solation de nôtre
pouvons vous le
aux abois, & le
cours que Vôtre
faire espérer , n
Vous avez géné
humble prière qu
la part de nos
som vôtre protec
ils ont reçu à d
tant de la bouche
de Vôtre Majesté
ra point. Par
ont tenu bon un
encore aujourd'
horribles de la f
tre Majesté le loi

rien attendre d'elle , après que vòtre flotte s'est retirée , sans tenter seulement de faire quelque chose en faveur de ceux auxquels vous l'aviez envoyée. Cette retraite inopinée n'a pas ébranlé la fidélité des Rochellois. Ils ont rejeté diverses propositions d'accommodement , que l'extrémité où la Ville se trouve réduite , semble conseiller d'accepter. On a mieux aimé s'exposer au danger d'être ruinés sans ressource, que de manquer aux promesses jurées , Et que de témoigner la moindre défiance de la certitude des vòtres. 1628.

Après cela , Sire , la postérité lira-t-elle dans l'Histoire du règne de Vòtre Majesté, que la Rochelle s'est perduë entre vos mains, Et que bien loin de tirer quelque avantage de la bonne volonté que vous avez eu pour elle, le recours de ses habitans à vòtre protection , n'a servi qu'à les rendre encore plus odieux au Prince , devant lequel ils pouvoient trouver grace. Pardonnez, Sire , à ces gémissemens. Ils échappent à des malheureux qui se voient à la veille d'être ensevelis sous les ruines de leur patrie. Au nom de Dieu , commandez que vòtre flotte mette à la voile, avant que nous achevions d'expirer. Nous répondons sur nos têtes que le secours arrivera encore assez tôt , pourvu qu'on ne diffère pas plus longtemps. Nous osons le dire à Vòtre Majesté : Les impossibilités que certaines gens veulent trouver, n'ont point d'autre fondement, que leur crainte , ou leur mauvaise volonté. L'unique cause de nôtre malheur , c'est la

1628. la lenteur, & les remises continuelles du secours d'une semaine à l'autre. Après le retour de votre flotte, nous nous consolions sur la promesse faite à Votre Majesté, qu'elle seroit en état de remettre à la voile dans quinze jours, & de nous délivrer plus sûrement : Et voici le deuxième mois écoulé. Que ce temps est long, Sire, à des gens qui n'ont pas du pain à manger. Nous sommes convaincus des bons desseins de Votre Majesté pour notre conservation. Nous avons aussi des preuves certaines de l'ardeur avec laquelle Monseigneur le Duc de Buckingham votre grand Amiral s'y emploie, aussi bien que les autres Seigneurs de votre Conseil. Mais ne doit-on pas nous pardonner, si voyant tous ces délais nous craignons que Votre Majesté ne soit mal servie, & qu'il n'y ait quelque main cachée qui arrête ce que le zèle des autres tâche d'avancer ? les malheureux sont sujets à concevoir aisément des soupçons : Et peut-être que les nôtres n'ont aucun fondement. Nous ne les arrêtons sur quoi que ce soit : & nous ne pensons point à rappeler le passé. Puisse-t-il être enseveli dans un éternel oubli. Aiez égard, Sire, à la très-humble prière que nous vous faisons, d'ordonner que votre flotte parte incessamment. Nous vous en conjurons par les larmes & par les cris de mille pauvres gens que la faim dévore ; par l'intérêt d'un million d'autres qui seront écrasés sous les ruines de la Rochelle ; par la gloire de Votre sceptre à l'abri duquel nous nous sommes mis,

mis, par le titre magnifique de Défenseur de la Foi, qui vous engage à protéger ceux qu'on opprime en haine de la Religion qu'ils professent avec vous ; enfin, par la parole Royale qu'il vous a plu de nous donner. Ne permettez pas, Sire, que notre sang innocent rejaillisse sur votre Couronne, qu'il en ternisse l'éclat, & que de là il crie devant Dieu & devant les hommes. Voilà, Sire, ce que nos désolés Concitoyens nous recommandent de remontrer encore à Votre Majesté. Nous espérons de sa charité, de sa magnanimité, & de son inviolable fidélité, qu'elle y aura égard.

Quelle est cette main cachée dont les supplians se plaignent ? Est-ce la Reine épouse de Charles, Catholique Romaine & François ? Est-ce une caballe secrète des Papistes Anglois contre les Réformez de France ? Est-ce enfin Buckingham lui-même, quoi qu'on le ménage fort dans la requête ? Le Duc de Rohan déclare nettement que les Réformez se défioient de ce FAVORI, & nous voions qu'on l'accusoit tout publiquement à la Rochelle de trahison & de perfidie. Voici sur quel fondement. Le Duc auquel on avoit mis depuis peu de nouveaux projets en tête, arrêtoit certainement la prompte exécution de ce que le Roi son maître sembloit ordonner de bonne foi. Par un soudain changement d'intérêt, que causa la mort de Vincent Duc de Mantouë, & la rapidité des victoires de l'Empereur en Allemagne, tous les Princes Protestans ne furent

1628. furent pas fâchez de la prise de la Rochelle, ni de la ruine des Réformez de France. Ils y contribuèrent du moins indirectement; au lieu que la Maison d'Autriche & le Duc de Savoie, souhaitèrent que la Rochelle se conservât, & que les Réformez ne fussent pas opprimez. Le Duc de Rohan s'apperçut fort bien de cette révolution. C'est pourquoi, il négocie peut-être plus maintenant en Espagne, qu'en Angleterre. Les Vénitiens voyant que le siège de la Rochelle étoit la seule chose qui empêchoit le Roi de France d'envoyer la meilleure partie de ses troupes au secours du Duc de Mantouë, firent des propositions de paix à Louis & à Charles. Le Sénat en parla encore au Comte de Carlile & à d'Avaux Ambassadeurs d'Angleterre & de France à Venise. On mit en même temps sur le tapis cette ligue générale si souvent proposée, & jamais conclue, contre la Maison d'Autriche. Les Etats Généraux des Provinces Unies se joignirent aux Vénitiens, & je trouve que la médiation des premiers, aiant été acceptée en France, on nomma des Commissaires pour conférer avec leurs Ambassadeurs. Le Roi de Danemarck & les Princes Protestans d'Allemagne ravis que l'Empereur & le Roi d'Espagne se brouillassent avec la France à l'occasion de l'affaire de Mantouë, pressèrent de leur côté Sa Majesté Britannique & le Duc de Buckingham de laisser à part l'intérêt particulier des Réformez

formez & de penser au bien général de l'Europe, parce que la Maison d'Autriche auroit le temps de subjuguier l'Allemagne & l'Italie, pendant que le Roi de France engagé d'honneur à prendre la Rochelle, seroit occupé à faire la guerre à ses propres sujets. 1628.

Il est encore fort vrai-semblable qu'Elizabeth Reine de Bohême sœur de Charles, désespérant que son époux & ses enfans pussent rentrer en possession des Etats héréditaires de la Maison Palatine, à moins que tous les Princes intéressés à l'agrandissement de la Maison d'Autriche ne s'unissent contr'elle, disposa le Duc de Buckingham qu'elle ménageoit extrêmement, à sacrifier ses chagrins particuliers contre le Cardinal de Richelieu, au rétablissement de la fille & des petits enfans du Roi Jaques auquel ce Favori étoit redevable d'une si grande fortune. Telle fut à mon avis *la main* qui fit arrêter secrètement l'exécution des promesses du Roi d'Angleterre aux habitans de la Rochelle. Quoi qu'il en soit, depuis l'affaire de Mantoue Buckingham écouta volontiers toutes les propositions qui se firent sur la paix entre le Roi son maître & la France. Comme il prévoioit que le traité se concluroit difficilement à moins que le Roi de France ne réduisît la Rochelle, Buckingham négligea de la secourir. S'il eut dessein de monter sur la flotte que le Roi son maître équipoit, ce fut tout au plus, afin d'obtenir des conditions

1628. tions un peu plus supportables à de pauvres gens qu'il avoit engagez lui-même à se mettre sous la protection de la Couronne d'Angleterre. Avant que de partir pour Portsmouth où la flotte l'attendoit, voyage qui fut si funeste à Buckingham, il dit à Vincent un des Députés de la Rochelle, d'écrire aux habitans de se disposer à la paix que Sa Majesté Britannique vouloit leur procurer. L'Ambassadeur du Duc de Savoie qui traversoit de toute sa force la conclusion de l'accommodement entre les deux Couronnes, de peur que Louis ne fît marcher ses troupes au secours du Duc de Mantouë, avertit les Députés de la Rochelle de prendre garde à eux, que le Duc de Buckingham n'avoit pas envie que la flotte d'Angleterre mît à la voile.

Le Duc de Buckingham est assassiné.

S'il dissimuloit de concert avec le Roi, je ne le puis dire certainement. Charles paroît avoir eu un desir sincère de tenir sa parole aux Rochelois. Il y a grande apparence que son Favori tâchoit de le surprendre & de l'amener insensiblement à la conclusion de la paix avec la France. L'armement de la flotte ne s'achevant pas assez tôt au gré de Sa Majesté Britannique, elle s'approcha de Portsmouth, dans le dessein de le faire avancer par sa présence. Le 2. Septembre, le Duc de Buckingham mande les Députés de la Rochelle & leur montre une lettre qui venoit du Camp des alliégeans. On y donnoit avis au Duc que cinquante ou soixante
boeufs

LOUIS XIII. LIV. XXV. 911

bœufs avoient été conduits heureusement 1628.
 dans la Ville avec un rafraîchissement *Mémoires*
 considérable de vivres. Soubize qui se *de Robm.*
 trouva dans la chambre de Buckingham, *Liv. IV.*
 & les Députez de la Rochelle lui dirent *Vie du Car-*
 que la nouvelle étoit certainement fausse, *dinal de Ri-*
 qu'aucun bœuf ne pouvoit entrer dans *obelieu, par*
 la Ville assiégée, à moins qu'il n'eût des *Aubery.*
 ailes pour voler, & que la lettre étoit un *Liv. II.*
 artifice des ennemis, afin d'empêcher que *Chap. 12.*
 les Anglois ne hâtassent le départ de la *Mercur*
 flote. Buckingham s'opiniâtrant à sou- *François.*
 tenir que l'avis étoit véritable, & Sou- *1628.*
 bize lui répondit avec assez de vivacité *Rushworth's*
 pour le desabuser, les Anglois qui n'en- *Historical*
 tendoient pas le François s'imaginèrent *Collections.*
 que ces deux Seigneurs se querelloient.
 La conversation finit pourtant d'une ma-
 nière honnête & agréable de part & d'au-
 tre. Le François pria Buckingham que
 l'avis reçu ne ralentît point l'ardeur avec
 laquelle on équipoit la flote, & l'Anglois *Clarendon's*
 promit que le départ n'en seroit pas re- *History I.*
 tardé d'un quart d'heure. *Book.* *Cependant,*
 ajouta Buckingham, je vous garantis ma
 lettre bonne, & je vas la lire au Roi. Il *Sir Philip*
 étoit à quatre milles de Portsmouth à *Wurwick's*
 Southwick, maison du Chevalier Nor- *Memirs.*
 ton. Le Duc de Buckingham déjeune
 légèrement, & lors qu'il est à la porte de
 sa chambre, il dit deux ou trois mots à
 l'oreille d'un Colonel. En cet instant, il
 se sent frappé d'un coup de couteau qui lui
 coupe la veine du pottmon. *Le coquin*
m'a tué, s'écrie le Duc en retirant le cou-
 teau

1628. teau laissé dans la plaie, & tombe mort. Il y eut tant de bruit & de confusion, que l'assassin se retira sans que personne l'aperçût. Quelques Anglois se souvenant que Soubize & les Députés de la Rochelle avoient parlé à Buckingham avec assez de chaleur, s'imaginèrent qu'un François avoit fait le coup. On parloit déjà de tuer Soubize & les Députés de la Rochelle, qui se trouvoient dans la Chambre du Duc. Mais quelques Anglois plus modérez, arrêterent l'emportement des autres, & dirent qu'il falloit seulement s'assurer de ceux qu'on soupçonnoit, afin qu'ils puissent être examinés selon les formes de la Justice.

Au milieu de la foule de ceux qui accourent au bruit de l'accident, on aperçoit à terre un chapeau. Quelqu'un le prend & trouve un papier cousu à la coiffe. Il contenoit quatre ou cinq lignes de la dernière remontrance de la Chambre des Communes, où le Duc de Buckingham étoit traité d'ennemi de la Patrie; auxquelles on avoit ajouté une espèce d'élevation à Dieu. On ne douta pas que le chapeau ne fût celui du meurtrier. Mais son nom n'étant point marqué dans le papier, on desespéra de le trouver, parce qu'il avoit eu le temps de se dérober. Quelqu'un voit alors un homme sans chapeau, qui se promène gravement devant la porte du logis. *Voilà, dit-il, le misérable qui a tué M. le Duc.* Tout le monde court incontinent, & crie *qui est-ce?*

ce ? qui est-ce ? C'est moi, répondit froidement celui qu'on désignoit , en présentant sa poitrine à ceux qui tiroient l'épée, pour la lui passer au travers du Corps. C'étoit un nommé Felton Lieutenant d'une compagnie d'Infanterie. Son Capitaine ayant été tué à la retraite de l'Isle de Ré ; il remit sa commission , & quitta le service , chagrin de ce que le Duc de Buckingham lui refusoit la place vacante. Cet Officier naturellement atrabilaire & fanatique , conçût une haine mortelle contre son Général qu'il accusoit de lui avoir fait une injustice criante. La Chambre des Communes ayant depuis déclaré que le Duc de Buckingham étoit la cause des maux que souffroit l'Angleterre , Felton se met en tête qu'il peut se venger lui-même en conscience , en tuant un homme que le peuple regarde comme le plus grand ennemi de la Patrie. Lors que l'assassin fut enfermé dans une chambre particulière , quelques personnes de considération se mirent à l'interroger. Un Seigneur feignit que Buckingham n'étoit pas mort , & qu'il y avoit sujet d'espérer que la blessure ne seroit pas mortelle. On disoit cela dans le dessein de rassurer Felton , & de tirer plus facilement de lui l'aveu des véritables motifs & des complices de son crime. *Ne croiez pas*, repliqua-t-il , *que le Duc en réchape. Je sais bien où je l'ai frappé. Vous vous donnez une peine inutile à m'interroger. J'ai fait la chose de moi-même , sans que per-*

1628.

1628. *ne m'y ait exhorté. On trouvera dans mon chapeau les raisons que j'ai eues de tuer le Duc.*

Charles assistoit aux Prières qui se faisoient dans la Chapelle domestique, lors qu'on lui vint dire à l'oreille la triste fin de son Favori à l'âge de trente-six ans. Il attendit tranquillement la fin des Prières. On remarqua seulement que le sang lui monta en si grande abondance au visage, qu'il en parut tout noir. Quand les Prières furent achevées, Sa Majesté s'enquit des circonstances d'un si funeste accident, & se retira gravement. Cela fit penser à quelques gens, qu'elle se consolait facilement d'être délivrée d'un homme devenu l'objet de la haine du peuple; & que les Parlemens n'auroient jamais cessé d'attaquer, jusques à ce que le Roi l'eût éloigné de la Cour. Cependant, Charles fut sincèrement affligé de la perte de son Favori, & la mémoire lui en fut toujours chère. Il cacha sa douleur par bienséance. Mais il se jeta sur son lit dès qu'il fut seul dans sa chambre, & pleura fort amèrement. La Reine son épouse au contraire fut bien-aise d'être débarrassée d'un Seigneur arrogant, qui la traitoit avec une extrême hauteur. Henriette ayant un jour manqué par accident d'aller au logis de la Comtesse mère de Buckingham, qui l'avoit invitée à quelque Fête, le Favori entre brusquement dans la chambre de la Reine, & après des plaintes & des reproches, *vous vous repentirez, Madame,* dit-il,

dit-il, *de l'affront que vous avez fait à ma mère.* Henriette ayant répondu fièrement qu'elle méprisoit les menaces d'un sujet du Roi son époux, *sachez Madame,* repartit le Duc avec la dernière insolence, *qu'on a coupé la tête à des Reines d'Angleterre.* J'ai déjà rapporté ce que les Auteurs Anglois disent des bonnes qualitez du Duc de Buckingham. Je le trouve dépeint à peu près de la même manière dans l'Histoire d'un illustre Chancelier d'Angleterre, donnée depuis peu au public. Il seroit inutile de marquer ici ses défauts. Je crois les avoir suffisamment découverts dans les diverses circonstances de sa vie que j'ai racontées. Il en fut de lui comme des autres Favoris. Deux heures après sa mort on vid avec étonnement son corps étendu sur une méchante natte, & gardé seulement par un Valet de chambre.

Le Roi fit appeller le Duc de Soubize & les Députez de la Rochelle, leur promit que l'accident arrivé à Buckingham n'apporteroit aucun changement à la résolution prise de secourir promptement la Rochelle, & leur enjoignit d'en avertir les habitans. Le Comte de Lindsey fut fait Amiral, le Comte de Morton Vice-Amiral. *On ne changea rien au reste,* dit le Duc de Rohan, *les mêmes Capitaines de la Flote précédente furent renvoiez beaucoup plus forts, mais avec le même courage.* On trouva que les provisions & les munitions nécessaires à la flote, n'étoient

1628. *pas à demi chargées. Le Duc de Buckingham y faisoit travailler si lentement, qu'elle n'auroit pas mis à la voile dans trois mois. On avança plus en dix ou douze jours, par la présence. Et par les soins du Roi, qu'on n'avoit fait auparavant en plusieurs semaines. Tout étant embarqué, la flotte partit vers la fin de Septembre. Soubize en conçût de meilleures espérances que de la précédente. Outre que le Roi prenoit la chose à cœur, il ordonna en présence de Soubize au Comte de Lindsey Amiral de ne rien faire que de concert avec le Seigneur François, Et le soin de l'expédition fut commis conjointement à l'un Et à l'autre. Mais, ajoute le Duc de Rohan, la suite fit voir que ce commandement étoit feint, ou que le Roi étoit mal obéi.*

L'action de Felton a quelque chose de si particulier, qu'on sera bien-aise sans doute de savoir comment cet homme mourut. Il fut amené au Conseil du Roi après le retour de Sa Majesté à Londres. Un des Seigneurs aiant demandé au criminel, si ceux qu'on nommoit alors *Puritains*, ne l'avoient point suborné pour assassiner le Duc de Buckingham, il répondit constamment qu'il avoit tout fait de lui-même, & sans la participation de qui que ce soit. Laud Evêque de Londres qui perdoit un grand protecteur dans la personne du Favori, dit alors au criminel qu'on lui feroit nommer ses complices en l'appliquant à la question. *Je ne sai pas*

ce que la violence de la douleur me pourra 1628.
faire dire, repartit Felton à Laud. *Peut-être que je vous accuserai vous-même, Mylord, ou quelqu'autre des Seigneurs du Conseil.* Le Roi demanda aux Juges si le criminel pouvoit être condamné à la torture. Ils répondirent que cette sorte de supplice ne se trouvoit point dans les loix d'Angleterre. Felton est ainsi exempté de la question, dont un Prélat trop violent l'avoit menacé. Quand l'assassin comparut devant ses Juges, il reconnut son crime avec beaucoup de modestie, en demanda pardon au Roi, à la Duchesse de Buckingham, & à tous les serviteurs du feu Duc. Il pria même les Juges d'ordonner qu'on lui coupât le poing avant sa mort. Le Roi bien-aise que celle de son Favori fût punie d'une façon particulière, étoit d'avis qu'on fît ce que le criminel proposoit lui-même. Mais les Magistrats aiant remontré à Sa Majesté, que les loix d'Angleterre ordonnent le même supplice contre tous les meurtriers sans aucune distinction, Felton fut seulement pendu avec les fers aux pieds & aux mains, selon la coutume du pais.

Sur les nouvelles qu'on reçut en Fran- Le Duc
 ce que bien loin que la mort du Duc de d'Orleans
 Buckingham retardât l'armement de la ^{retourne au}
 flotte, on y travailloit avec plus de dili- ^{Camp de-}
 gence qu'auparavant, le Roi invita Gas- ^{vant la Ro-}
 ton Duc d'Orleans son frère à revenir au chelle.
 Camp devant la Rochelle, prendre part
 à la gloire que Sa Majesté & les princi-

1628. paux Officiers de l'armée prétendoient aquerir en repoussant le dernier effort des Anglois , & en prenant une Ville qui résistoit depuis si long-temps. Gaston & la Reine sa mère continuoient de jouer à Paris leur plaisante comédie. Le Duc d'Orleans faisoit l'amant passionné de la Princesse Marie fille du Duc de Mantouë, & la Reine Mère paroissoit traverser avec tant de chaleur & de violence l'amour prétendu de son fils, que le monde craignoit que Marie de Médicis & Gaston broüillez à cette occasion, n'en vinssent à une rupture ouverte. La Princesse Marie & la Duchesse Douairière de Longueville sa tante furent plus cruellement jouées que tous les autres. L'une persuadée que Gaston pense tout de bon à l'épouser, fait de son mieux pour l'y engager ; & l'autre bien-aîsé de procurer à sa propre maison & à celle de son fils, l'alliance de l'héritier présomptif de la Couronne de France , donne sérieusement au Duc d'Orleans des avis sur la manière dont il s'y doit prendre pour épouser la Princesse Marie, nonobstant les grandes oppositions de la Reine Mère. Louis gar-
doit extérieurement des mesures avec Marie de Médicis. Il paroissoit approuver qu'elle traversât la passion de Gaston. Mais jaloux, & toujours prévenu que son cadet est le fils bien-aimé de sa mère, Louis ne s'oppose point trop à l'inclination de son frère. Il se contente de la parole que le Duc d'Orleans donne, de
ne

*Mémoires
anonimes
sur les affai-
res du Duc
d'Orleans.*

*Journal de
Bassom-
pierre.
Tom. II.*

*Vittorio Si-
ri. Memo-
rie Recendi-
te. Tom. I.
Pag. 398.
399. 432.
433. 494.
495.*

ne se marier point sans le consentement du Roi & de la Reine Mère. Richelieu, nonobstant sa grande pénétration, autant & peut-être plus trompé que les autres, voit avec un extrême plaisir les mécontentemens que Marie de Médicis & Gaston feignent de se donner réciproquement l'un à l'autre. Persuadé que la Reine Mère se dégoûte de lui de plus en plus, le Cardinal est bien-aise que le Duc d'Orleans la chagrine. Il ne paroît pas éloigné de servir Gaston dans le dessein que Son Altesse Roiale feint d'avoir d'épouser la Princesse Marie. Plusieurs personnes de la Cour excitoient sous main le Duc d'Orleans à prendre pour épouse une Princesse belle & spirituelle qu'il paroît aimer éperdûment. Les uns cherchoient à causer des embarras à Marie de Médicis dont ils n'étoient pas contens; & les autres croioient faire plaisir au Cardinal de Richelieu, qui fomentoit secrètement la division qui se mettoit entre la mère & le fils. Quelques-uns y alloient de bonne foi. Ils vouloient seulement faire leur cour à l'héritier présomptif du Roiaume, & souffroient avec peine que la Reine Mère entêtée de donner à son second fils une Princesse de Toscane, voulût le forcer à prendre malgré lui une personne laide & malfaite pour laquelle il avoit la dernière aversion.

Plus le Duc d'Orleans redouble ses assiduités auprès de la Princesse Marie, plus la Reine Mère s'empporte en appa-

1628. rence. Elle dit les dernières injures aux Dames de la Cour qui entrent dans l'intrigue de son fils. Marie de Médicis veut tantôt que la Duchesse Douairière de Longueville emmène sa nièce hors de Paris, & la mette dans un Couvent; tantôt la Reine Mère ordonne à l'Envoié de Mantouë, d'écrire au Duc son maître de prendre sa fille auprès de lui, & menace plus qu'à demi mot, d'arrêter la bonne volonté que le Roi a de secourir le Duc de Mantouë, à moins que la Princesse n'aille promptement en Italie. Gaston s'oppose aux desseins de sa mère, & dit hautement qu'il ne souffrira jamais qu'on lui fasse l'affront de maltraiter une Princesse, à laquelle on ne peut rien reprocher, que d'être trop aimable. Cependant la Douairière de Longueville tourmentée cruellement par la Reine Mère, sort de Paris & emmène la Princesse Marie auprès de sa sœur Abbessé du Monastère d'Avenai en Champagne. Mais on s'arrête en passant à Colomniers belle maison de la Douairière de Longueville. Gaston fait le fâché, part pour Chantilli, & de là va voir la Princesse Marie à Colomniers, qui n'est éloigné que de cinq ou six lieues.

Grand vacarme; nouveaux mécontentemens en apparence entre Marie de Médicis & le Duc d'Orléans. Il dépêche Marcheville au Camp devant la Rochelle, & lui ordonne de se plaindre à Louis de la dureté de la Reine Mère au regard de la Princesse Marie, & de dire au Roi que
Gaston

Gaston a plus de passion que jamais à l'épouser avec l'agrément de Sa Majesté. 1628.
 Marie de Médicis crie de son côté contre l'opiniâtreté de la Douairière de Longueville, & contre tous ceux qui servent Gaston dans son entêtement de se marier à une personne qui ne lui convient pas. Le Roi refuse d'écouter Marcheville, de peur que la Reine Mère ne se fâche, & la Princesse Marie entre dans un Couvent pour éviter la nécessité d'aller en Italie. Le Duc d'Orleans la va voir dans quelques parties de chasse faites exprès. Alors, Marie de Médicis pressa si vivement la sortie de la Princesse hors de France, que Gaston en prit prétexte d'envoyer le Président Le Coigneux au Camp devant la Rochelle, prier le Roi d'arrêter les instances de la Reine Mère, & représenter à Sa Majesté que le Duc d'Orleans recevroit un étrange affront dans le monde, si une Princesse étoit bannie de France, parce qu'il la recherche en mariage. Le Cardinal de Richelieu accommode l'affaire. Gaston promet de ne se marier point sans le consentement du Roi & de la Reine Mère. A cette condition il obtient que la Princesse demeure dans le Roiaume. Las enfin d'une si longue comédie, le Duc d'Orleans part pour l'armée. Le Roi l'invitoit à y venir, non pas tant pour lui donner occasion de se signaler & d'aquerir de la réputation, que pour se délivrer lui-même de l'importunité des plaintes réciproques, dont sa

922. HISTOIRE DE

1628. mère & son frère le fatiguoient de concert. Il ne favoit pas que ce grand bruit ne tendoit qu'à le guérir des soupçons & des fantaisies que le Cardinal de Richelieu lui mettoit malicieusement dans la tête.

Arrivée de
la flotte
d'Angleterre
devant la
Rochelle.

La flotte d'Angleterre étoit déjà devant la Rochelle, lors que le Duc d'Orleans se rendit au Camp. Arrêté par une maladie feinte, ou véritable, il n'y fit pas de grands exploits. Soit que le mauvais air eût réellement altéré sa santé; soit que chagrin de n'avoir aucun commandement, il feignît d'être indisposé, Gaston prend quelques remèdes, se retire à Niort, & ne se porte assez bien pour revenir au siège, qu'après la capitulation commencée. Les Anglois parurent le 28. Septembre à la vue de l'Isle de Ré, & le dernier jour du même mois, ils s'approchèrent de la Ville assiégée. C'étoit une des plus belles armées navales qu'on eût vüe depuis long-temps. Elle étoit composée d'environ 140. voiles. Il y avoit quelques vaisseaux maçonnez de briques en dedans, & chargez par dessus de pierre d'une immense grosseur. On mit douze milliers de poudre dans l'espace vuide entre les deux murailles de brique: le dessein, c'étoit de faire jeter ces mines contre la palissade, & de renverser ainsi la digue. Le Mardi 3. Octobre, *se leve un fort bon vent pour aller au combat*, dit le Duc de Rohan. Deux heures avant le jour, l'Amiral d'Angleterre *niant fait tirer un coup de*

*Mémoires
de Rohan.
Liv. IV.*

LOUIS XIII. LIV. XXV. 923

de canon, tous les vaisseaux mettent à la voile. A six heures du matin, on commence une escarmouche qui dura environ trois heures. Il y eut trois ou quatre mille coups de canon tirez de part & d'autre, & ce fut tout. La chose recommença le lendemain à la même heure, mais plus mollement & de plus loin. Les Anglois ne perdirent pas un seul homme sur leurs vaisseaux dans ces deux jours. 1628.

Le Maréchal de Bassompierre présent *Journal de Bassompierre. Tom. II.* au siège raconte les choses un peu différemment. *Mercur François. 1628.* L'avant-garde ennemie, dit-il, ayant fait plusieurs bordées pour prendre le vent, s'aprocha enfin sur les sept heures & demie à la portée du canon des deux pointes & de nôtre Flote commandée par le Chevalier de Valençai. Tournant le bord ils tirèrent tous les canons de la bande. Puis aiant tourné ils firent de même de l'autre bande. Chaque vaisseau aiant achevé sa décharge, montrait la poupe, & viroit en arrière. La bataille & l'arrière-garde firent leur salve l'une après l'autre, comme l'avant-garde. Les ennemis revinrent trois fois, & toujours la même manœuvre. Nous ne nous endormions pas de nôtre côté, poursuit le Maréchal. Outre que nôtre armée navale tiroit incessamment sur eux, j'avois quarante pièces de canon au Chef de Baie qui faisoient une belle musique, & qui furent fort bien exécutées. Vingt-cinq du côté de Corailles firent aussi très-bien leur devoir pendant deux heures. & demie que cette fête dura.

1628. *dira. On tira pour le moins cinq mille coups de canon de part & d'autre. Les ennemis jettoient inutilement certains feux d'artifice qui nageoient sur l'eau, & qu'on nommoit des mines volantes. Un Vaisseau plein d'autres feux d'artifices que les Anglois croioient devoir faire des merveilles, se consuma avant que d'arriver à notre flotte. Les mines volantes de Bassompierre sont apparemment la même chose que les petards flotans dont parlent les Relations du temps. Voici la description qu'on nous en donne. Le corps étoit de fer blanc plein de poudre, & flotoit sur une pièce de bois de saule, au travers de laquelle il y avoit un ressort, lequel se débandant à la rencontre d'un vaisseau, faisoit joüer le petard. Achéons de rapporter la suite du recit de Bassompierre.*

Au rapport des ennemis mêmes, ils perdirent plus de deux cens hommes, dans leurs vaisseaux. Vingt-sept des nôtres furent tuez. Nous gagnâmes deux chaloupes des ennemis. Une autre fut enfoncée d'une canonnade; & un des meilleurs Capitaines de mer Anglois y fut tué. De nos vingt-sept hommes morts, quatre perdirent la vie à Coreilles d'un même coup de canon tiré de la Rochelle, qui vint mourir jusques-là. Cet accident surprit tout le monde. Aucun canon de la Ville n'avoit encore porté si loin. Les assiégés firent aussi leur devoir. Ils tirèrent beaucoup sur nous, mais avec peu de fruit. Un de leurs coups de canon tua Des Friches, Berlize, Du Lac Commissaire

faire de l'artillerie , & un autre. Le Mercredi 4. Octobre, les ennemis appareillèrent encore à la pointe du jour & en la même forme , excepté que l'Amiral & le Vice-Amiral ne purent approcher parce qu'il n'y avoit pas assez d'eau. Ils firent mêmes bordées jusques à ce qu'ils fussent à demi-portée du canon , & escarmouchèrent ensuite comme le jour précédent , mais non pas si vivement , à mon avis. On craignoit fort nôtre canon de terre. Les Anglois nous envoièrent neuf brûlots , & un vaisseau de mine. Mais nos chaloupes allèrent au devant à la merci des canonnières , & les firent dériver contre la falaise du Chef de Baye , sans qu'ils pussent nous endommager.

N'omettons pas ici une circonstance glorieuse au Prince dont j'écris l'Histoire. *Le Roi étoit à la batterie du Chef de Baye, dit le Maréchal en parlant de la première escarmouche. Plus de trois cens coups de canon qui alloient encore trois cens pas au delà , lui passèrent dessus la tête. Son fils que les adulateurs nous dépeignent comme un Héros plus brave que les Césars & les Alexandres , ne s'est jamais si courageusement exposé. Disons hardiment une chose de notoriété publique. Si ce médiocre ouvrage passe à la postérité , il servira du moins à la desabuser de mille flateries impertinentes & ridicules qui se débitent en nos jours. Bien loin d'admirer la prétendue bravoure de Louis XIV. on doit avoir pitié de sa timidité. Un vi-*

1628. sage nouveau l'effraie. Il craint par tout pour sa vie. Qu'un Prince qui gouverne tyranniquement, & qui fait un nombre infini de malheureux, prenne certaines précautions contre ceux qui peuvent se mettre en tête qu'il est permis de se défai-
 re d'un ennemi public, de quelque ma-
 nière que ce soit, cela est assez pardon-
 nable. Mais il doit prendre garde du
 moins à cacher sa peur & son inquiétude.
 Le feu Roi de la Grande-Bretagne Guil-
 laume III. eut toujours beaucoup à crain-
 dre pour sa vie, quoi qu'il gouvernât ses
 sujets avec toute la douceur & toute la
 modération possible. Bien loin d'entre-
 prendre sur leur liberté, le bon Prince a
 été bien-aïse de l'augmenter & de l'affer-
 mir. Mais la manière dont il fut appel-
 lé à la Couronne, & son application con-
 tinuelle à traverser les projets ambitieux
 du Roi de France, faisoient un nombre
 prodigieux d'ennemis à Sa Majesté Bri-
 tannique. Cependant elle craignoit si
 peu pour sa vie à laquelle on attenta plus
 d'une fois, qu'il falloit lui faire une espé-
 ce de violence, pour obtenir qu'elle souf-
 frit qu'on la gardât avec un peu plus de
 soin & de vigilance. D'où vient cette
 différence entre deux Princes rivaux, qui
 ont fait l'un & l'autre grand bruit dans le
 monde? Guillaume étoit véritablement
 brave & intrépide : au lieu que Louis n'a
 jamais passé dans l'esprit de ceux qui le
 connoissent bien, que pour un fanfa-
 ron aussi timide à Versailles qu'à l'armée.

Les

LOUIS XIII. LIV. XXV. 927

Les escarmouches étant inutiles à la 1628.
délivrance des assiégés, Soubize propo- Adresse du
sa de tenter le passage au milieu de la di- Cardinal de
gue, & offrit de montrer le chemin avec Richelieu
les François, pourvû que les Anglois per les An-
voulussent suivre. Le Comte de Laval glois.
frère du Duc de la Trimouille promit
encore de conduire à la palissade les vais-
seaux destinez à servir de mines, pen-
dant qu'on attacherait le combat. Soit
que le Roi d'Angleterre eût donné des
ordres secrets à son Amiral de tâcher seu-
lement d'obtenir des conditions suppor-
tables aux Rochelois, & de ne hazarder
point la perte d'une flotte, en quoi consis-
toient les forces principales de Sa Majesté Britannique, soit que les Anglois crus-
sent qu'il étoit absolument impossible de Mémoires
passer, ils rejetterent les offres des deux de Roban,
Seigneurs François. Si telle fut la pen- Liv. IV.
sée de l'Amiral d'Angleterre, nous de- Journal de
vons lui rendre cette justice, qu'il étoit Bassompier-
assez bien fondé. Soubize & Laval natu- re. Tom. II.
rellement hardis & entreprenans, avoient Vie du Car-
intérêt à risquer tout pour le secours d'un dinal de Ri-
ne Ville, dont la délivrance étoit leur uni- chelieu, par
que ressource & le salut de leur parti pres- Aubery.
que entièrement opprimé. Quoi qu'il en Liv. II.
soit du véritable motif des principaux Of- Chap. 19.
ficiers de la flotte Angloise. Montaigu dont
j'ai souvent parlé ci-dessus, homme tou-
jours prêt à lier quelque nouvelle intrigue,
va de concert avec le Comte de Lindsey A-
miral, trouver Richelieu, sous prétexte de
lui demander la liberté de quelques pri-
son-

1628. prisonniers Anglois. Le véritable dessein du voyage, c'étoit de sonder le Cardinal & de lui faire comprendre que les Anglois ne refuseroient pas d'entamer une négociation.

En écrivant ceci, une chose me vient assez naturellement dans l'esprit. L'Anglois dont je parle, fort connu en France & ailleurs, sous le nom de *l'Abbé de Montaigu*, & sorti nouvellement de la Bastille, n'avoit-il point racheté sa liberté, à condition d'être l'espion & l'agent secret du Cardinal de Richelieu en Angleterre? Ne contribua-t-il point encore à dégoûter le Duc de Buckingham qui se confioit en lui, de s'opiniâtrer à secourir la Rochelle? Depuis la délivrance & le retour de Montaigu en Angleterre, Buckingham se refroidit tout à coup. Il ne pensa plus à réparer sa réputation perdue dans l'expédition de l'Isle de Ré. Que chacun pense ce qu'il voudra des vûes secrètes de l'intrigant Montaigu. S'il ne s'entendoit pas avec Richelieu, avant que de se commettre, il devoit du moins penser que celui qu'il alloit chercher, étoit infiniment plus fin & plus délié que lui. Le Cardinal qui cherche à desunir des Anglois, les habitans de la Rochelle, & les Réformez François qui se trouvoient avec la flotte d'Angleterre, renvoie dès le lendemain les prisonniers sans rançon, & les charge de dire de sa part à Montaigu, que s'il veut venir conférer avec Richelieu, on pourra trouver des expédiens propres à rétablir l'union & la
bonne

bonne correspondance entre les Couronnes de France & d'Angleterre. 1628.

Le Comte de Lindsey assemble aussitôt le Conseil de guerre, & y appelle Soubize & les Députés de la Rochelle venus d'Angleterre sur la flote. Montaigu propose d'aller une seconde fois au Camp des ennemis avec un Ingénieur, & dit qu'il prendra cette occasion de voir la digue qu'on s'est offert de lui montrer. Ce manège est suspect à Soubize & aux autres François. On craint que ce ne soit un prétexte pour avoir la liberté de conférer avec les Ministres de France. Soubize remontre vivement que les soldats déjà refroidis, acheveront de se décourager dès qu'ils entendront dire qu'il y a des propositions de paix sur le tapis; que Montaigu se flatte en vain de voir la digue, & que les François du moins aussi fins que lui, montreront tout au plus les endroits les plus forts, afin que Montaigu trompé par l'impossibilité de forcer la digue, dissuade ses compatriotes de l'entreprise. Lindsey n'écoute pas ces raisons, & envoie Montaigu avec un Ingénieur Allemand. Il revient sans voir la digue, & propose à l'Amiral certaines choses touchant le bien commun de la Chrétienté, que Richelieu, dit-il, l'a chargé de communiquer à Lindsey. Cela prouve assez clairement que les Anglois se laissoient amuser de l'espérance d'une ligue générale contre la Maison d'Autriche, à l'occasion de l'affaire de Mantoué. L'in-

rèt à
de L.
d'auc
retou
confé
deur c
l'Angl
& il r
de la
me ch
que R
moder
pêche
voir le
propof
fe de l
s'entre
passepc
tres Fr
n'y eût
cée. I
n'ofant
te , ré
ne con

cieux de la nécessité d'une ligue contre l'Empereur & le Roi d'Espagne, ne devoit-elle pas être suivie de la prise de la Rochelle & de la ruine du parti Réformé, que Sa Majesté Britannique avoit si solennellement promis de protéger? Montaigu part pour l'Angleterre, nonobstant les plaintes & les remontrances de Soubize & des autres Réformez de France. 1628.

Richelieu qui pensoit moins à conclure un traité avec l'Angleterre, qu'à engager finement les habitans de la Rochelle, & les Réformez François qui s'étoient joints à la flotte ennemie avec quelques vaisseaux, à recevoir les conditions que Louis voudroit bien leur donner, sans qu'un Prince étranger intervint dans ce qui se passeroit entre le Roi & ses sujets; le Cardinal, dis-je, se fût bon gré d'avoir causé de la jalousie entre les Réformez & les Anglois, en feignant de négocier avec Montaigu. Il fait dire sous main à la Rochelle & sur la flotte d'Angleterre, que dans le traité qui se projette entre les deux Couronnes, le Roi de la Grande-Bretagne ménagera mieux ses intérêts particuliers que ceux des autres, que le meilleur parti que les gens de la Rochelle qui sont dans la Ville ou parmi les Anglois, puissent prendre, c'est de recourir à la clémence du Roi, & que Sa Majesté aura plus d'égard à leurs soumissions volontaires, qu'à la médiation & aux prières du Roi d'Angle-
Le Cardinal de Richelieu engage habilement les Rochelois à implorer la clémence du Roi sans la participation des Anglois.
Vie du Cardinal de Richelieu, par Aubery. Liv. II. Chap. 20.



ecouta rep
eurent au
complime
demander
chelle, &
ment, q
solution d
du Roi.

& fit esp
faveur au

Comme
toujours i
vent tirer
fut bien-a
témoins c
terre, à l
nées au si
surance pe
dit-il, de
devoir ?

parlé, re
te; Mais
leur allég
qu'ils ne s

celui de la flotte qui portoit la parole pour les autres , la meilleure finesse c'est souvent de n'en avoir point , d'aller rondement , & de parler avec franchise. Nous en userons de la sorte d'autant plus volontiers , que nous ne prétendons point vous tromper , & que nous avons tout à espérer & tout à craindre de vous. Conformément aux intentions de ceux qui nous envoièrent l'année dernière en Angleterre, nous n'épargnâmes rien pour obtenir le plus grand & le plus prompt secours qu'il seroit possible. Mais nous reconnûmes dans cette poursuite , que la nécessité de recourir à des étrangers , qui ne prennent à cœur les intérêts de ceux - là mêmes qu'ils engagent qu'autant que le leur s'y rencontre , est quelque chose de bien fâcheux. Nous avons tâché durant plus d'un an de pénétrer les véritables desseins des Anglois , & nous sommes partis de chez eux , aussi incertains que le premier jour de notre arrivée. On nous a donné de belles paroles. Mais les effets y ont si mal répondu , que les Anglois semblent avoir pris plaisir à laisser prendre la Rochelle. Ils nous engagèrent dans leur parti à la veille de la récolte , & consommèrent une grande partie de nos provisions durant leur séjour dans l'Isle de Ré : c'étoit le véritable moyen de nous affamer bientôt. Le Duc de Buckingham nous promit en remontant sur ses vaisseaux , de nous fournir d'autre bled , aussi-tôt qu'il seroit de retour en Angleterre. On n'en voulut rien faire ensuite , quoi que nous sollicitassions

troien
gez.
te en
tard
maur
ment
leur a
soin d
Et qu
avec
Mon
pense
entre
avou
va en
de Sa
cru q
plus a
voir p
Sa M
Princ
té fai
Mon
terced

mez de la flotte d'avoir pris le parti de recourir à la clémence du Roi, dont vous pouvez, leur dit-il, attendre plus de graces, que si un Prince étranger se mêloit de vos affaires. Puis continuant à dissimuler & à faire parler le Député dont il estimoit l'esprit & le bon sens, quelle caution donnerez-vous au Roi, ajouta le Cardinal, que vous le servirez comme vous l'offrez? Nous en avons deux bonnes, Monseigneur, repartit le judicieux Réformé. Outre que c'est visiblement le bien & l'avantage de ceux pour qui nous proposons de traiter, quelqu'un de nous, s'il plaît à Sa Majesté, demeurera dans le camp comme en otage, & répondra sur sa vie, non du succès de la négociation; mais du moins de la bonne foi & de la sincérité de celui qui aura la permission d'aller à la Rochelle. J'espère, reprit le délié Richelieu, que le Roi voudra bien se fier à vous, & vous laisser la gloire d'exécuter vôtre dessein. Pour vous donner plus de lumière sur ce que vous aurez à traiter avec les assiégés, je vous déclarerai franchement les intentions de Sa Majesté. Les affaires d'Italie nous pressent si fort, que les jours sont des années au Roi. Il voudroit, si la chose étoit possible, racheter chaque jour avec beaucoup d'argent. Les Rochelois prétendent avoir de quoi subsister trois mois encore. Si cela est, on leur donnera la carte blanche: ils prescriront eux-mêmes les articles de la capitulation. Mais si la chose n'est pas véritable, seroit-il juste qu'une opiniâtreté vaincue obtint les mêmes



d'exiger
du vainq.
De gr
Député,
cheux me
que l'exp
recherche
nécessité
cacher co
y en aura
Et les C
Après la
Mai des
seulement
Et la R
t-on con
que la m
produit :
avoir qu
se à se fa
chojes.
la Ville
les habit

capables de résister. Combien de flatteurs vous ont déjà dit que la Ville se rendroit au premier jour ? Leurs avis se sont trouvés faux. Est-il vraisemblable que les Rochelois demeurassent toujours fermes, & comme inébranlables dans leur résolution de se défendre, s'ils manquoient absolument de vivres ? Seroient-ils assez imprudens pour attendre à la dernière bouchée de pain, & pour se réduire à une si grande extrémité ? Si vous voulez bien réfléchir là-dessus, Monseigneur, vous nous rendrez porteurs d'une grace plus ample. Car enfin nous avons à traiter avec des gens qui savent bien mourir, quand ils ne peuvent plus vivre. Le Député jeta plusieurs soupirs à ces dernières paroles, & ne pût retenir les larmes qui lui venoient en abondance aux yeux. Richelieu répondit que ces choses méritoient d'être bien pesées, qu'il en parleroit au Roi, & qu'il espéroit que Sa Majesté permettroit aux Députez de la flotte de conférer avec les assiégés. Le Cardinal les laisse alors, & va parler à ceux de la Ville, qui l'attendoient dans une autre chambre avec les Maréchaux de Schomberg & de Bassompierre.

Les Députez de la Rochelle lui demandèrent la permission d'envoyer quelqu'un à leurs gens sur la flotte d'Angleterre, promirent de remettre la Ville entre les mains du Roi, & prièrent Richelieu de leur obtenir des conditions supportables. Voulez-vous m'assurer, leur dit le

938 . HISTOIRE DE

1628. Cardinal, que vous ne parlerez point aux principaux de vos concitoiens qui sont sur la flotte? Je vous les ferai voir présentement. Les Députez de la Ville ayant donné leur parole, Richelieu rentre dans la galerie où il a laissé ceux de la flotte, leur fait promettre la même chose, & leur dit de le suivre. Les pauvres gens s'entre-saluent de loin avec la dernière surprise, & le Maréchal de Bassompierre ramène les Députez de la flotte dans la galerie. Ceux de la Rochelle offrirent alors de rentrer sous l'obéissance du Roi, & prièrent le Cardinal avec plus d'instance d'obtenir leur grace. *Je le veux bien*, répartit-il. *Sa Majesté est allée prendre l'air pour huit jours : je lui parlerai en votre faveur dès qu'elle sera de retour.* Huit jours, Monsieur ! s'écrie un des Députez. Il n'y a plus de vivres pour trois à la Rochelle. Richelieu prit alors un ton plus grave & sévère. Il reproche aux Rochelois leur opiniâtreté. Cependant, ajoûta le Cardinal, j'exhorterai le Roi à vous faire miséricorde. Richelieu dicte des articles, & ordonne aux Députez de la Ville de les porter à leurs concitoiens. Il permet ensuite aux gens de la flotte de parler aux autres. Ceux-là prient les Députez de la Ville de les faire comprendre dans la capitulation. Le Cardinal promet sous le bon plaisir du Roi que cet article seroit accordé.

Les Réformez François de la

Il leur tint parole. Eloigné de cette faulx & pernicieuse politique de nos jours, qui

LOUIS XIII. LIV. XXV. 939

qui a chassé de France un nombre infini
 de bons Officiers, de braves & d'habi-
 les gens, de marchands & d'artisans qui
 ont porté chez les étrangers leurs épées,
 leurs connoissances, & leur industrie,
 Richelieu prit soin de rappeler d'Angle-
 terre les Officiers de terre & de mer, les
 matelots & les négocians qui s'y étoient
 retirez à l'occasion de cette dernière
 guerre de Religion. Il savoit trop bien
 que la Maison d'Autriche s'étoit affoi-
 blie en Espagne, & s'affoiblissoit encore
 tous les jours en Allemagne, nonob-
 stant ses grandes prospérités, par la so-
 re bigoterie des Rois Catholiques & de
 l'Empereur Ferdinand II. en perdant à
 plaisir un grand nombre de leurs sujets.
 Louis XIV. a depuis abandonné les ma-
 ximes du grand Ministre du Roi son père
 pour suivre celles des Espagnols. S'en
 trouve-t-il mieux? Ceci me fait souve-
 nir de la réflexion que faisoit, il n'y a
 pas long-temps, un homme d'esprit & de
 mérite, Ambassadeur des Etats Généraux
 des Provinces-Unies auprès de l'Empe-
 reur, à propos de l'acharnement des
 Princes de la Communion du Pape à se
 priver sans aucune nécessité d'une bonne
 partie de leurs sujets, sous prétexte qu'ils
 ne suivent pas la Religion dominante.
 Il semble, disoit de fort bon sens
 l'Ambassadeur Hollandois à des Minis-
 tres des Princes Papistes, qu'on ne se met
 pas en peine ici, ni en quelques autres pays,
 d'avoir beaucoup de sujets. Nous pen-
 sons

1628.

flote d'An-
 glleterre ac-
 ceptent les
 conditions
 que le Car-
 dinal de Ri-
 chelieu leur
 obtient.

*Vie du Car-
 dinal de Ri-
 chelieu, par
 Aubery.
 Liv. II.
 Chap. 22.*

*Mémoires
 de Pontis.*

...me d
Tro
sement
maître
Cardin
mens
d'hom
de réd
parti l
le cou
plusie
dépen
de bon
les Re
Religi
C'est
sang r
ces tro
ne po
& que
des g
qu'il
les m
grand

bonne foi l'Edit de Nantes, on empê- 1628-
choit les Réformez de remuer & d'écou-
ter les insinuations des Princes ou des
Seigneurs mécontents. Il est inoui que
les peuples qui jouissent tranquillement
de leurs biens, du fruit de leur indus-
trie, de leurs privilèges, & de la liberté
de leur conscience, s'avisent de prendre
de gaieté de cœur les armes contre leurs
Souverains. L'ardeur des Réformez pour
la conservation de leurs places de seure-
té, se seroit insensiblement refroidie, si
le fils de celui qui les leur avoit accor-
dées avec autant de sagesse que de justi-
ce, eût voulu suivre les traces de son pé-
re, & n'eût pas entrepris de ruiner des
gens qu'Henri IV. conservoit chèrement.
Ne valoit-il pas mieux encore laisser
quelques privilèges à la Rochelle, &
des places de seureté aux Réformez,
puisque l'autorité du Roi y étoit fort bien
reconuë tant qu'on ne les tourmentoit
point, que d'épuiser la France d'hommes
& d'argent, pour réduire trois ou qua-
tre Villes disposées à obéir à Louis XIII.
comme elles avoient fait au Roi son
père ?

Telle a été la grande faute en Politique
de l'ambitieux Richelieu. A cela près,
plus prudent & plus habile que Louis
XIV. & ses Ministres, il croioit que
toutes les pertes qui se font dans un Etat
retombent sur le Prince, qu'il y a plus
de profit à guérir qu'à couper, & qu'il vaut
mieux redresser qu'abattre : choses qui

Lou
Roia
qu'au
voit-
bles
puis
clésia
seillé
& ent
doive
tous
si Lon
me,
plus
ce, le
qui fi
Qu
tre ré
rité a
le, q
nie du
me à
côtoi
puissan

de & superstitieux, & d'être gouverné selon l'équité & les loix fondamentales du Roiaume; ce même Richelieu, s-jc, cherchoit jour & nuit, les moyens de se mettre à couvert des effets terribles du pouvoir qu'il établissoit, & de dépendre pas tellement du maître qu'il servoit, que Louis pût le perdre & ruiner lui-même quand la fantaisie en viendroit à Sa Majesté. Le Cardinal savoit fort bien à quoi il s'exposoit en rendant le Roi trop puissant. C'est pourquoi Richelieu pensoit à se précautionner contre le Souverain qu'il mettoit en état de lui ôter au premier jour sans aucune forme de justice, les biens & les établissemens que le Cardinal regardoit comme une récompense due à ses importants services. J'ai déjà remarqué le soin qu'il prit d'avoir en sa disposition de bonnes troupes qui pussent lui servir de retraite en cas de besoin, mais encore de s'assurer un chemin pour y aller sûrement, & de s'y maintenir comme il s'appliquoit à gagner de braves gens & des Officiers capables de le défendre. Je copierai seulement ce qu'un Auteur de Mémoires raconte.

Le Cardinal de Richelieu, dit-on, sous nom de Pontis qui servoit au siège de Rochelle, s'étant approché du quartier du Roi dont il étoit auparavant fort éloigné, demanda à Sa Majesté quelques Compagnies pour faire garde devant son logis,
Rr 4 *parce*

1628. parce qu'il se trouvoit plus exposé aux sorties des assiégés. Le Roi lui destina pour cet effet certaines Compagnies de son Régiment des gardes, & je fus le premier envoyé avec la mienne à la porte du Cardinal. Dans le dessein qu'il avoit de me gagner & de m'attirer à son service, il donna ordre qu'on me préparât une belle chambre où rien ne manquoit. Mais je ne voulus pas seulement me coucher durant la nuit, pour remplir les devoirs de ma Charge. Richelieu prit de cela même occasion de me flater. Il affecta de me louer extrêmement devant quelques personnes de la Cour, afin qu'elles me le redissent. On résolut ensuite de me tenter tout de bon. Le P. Joseph fut choisi pour cela; homme fort propre à exécuter les desseins du Cardinal; n'ayant pas l'esprit moins délié, ni moins pénétrant que lui. Voici pourquoi Richelieu voulut s'assurer de ma disposition. Beauplan Capitaine de ses gardes étant fort malade, on avoit dessein de me gratifier de cette Charge, en cas qu'il mourût, & que je consentisse à l'accepter, & à me donner au Cardinal sans aucune réserve. Le P. Joseph me le fit entendre fort clairement. Richelieu prétendoit que ses Officiers le regardassent comme leur Souverain, & que dans les troubles & les révolutions de la Cour, ils fussent toujours pour lui envers tous & contre tous sans exception. C'étoit la condition sous laquelle on entroit à son service: Et c'étoit aussi, je l'avoue, une chose qui me choquoit au dernier point. Je ne pouvois voir
sans

sans indignation, qu'on obligéât ainsi les gens à renoncer en quelque sorte par un nouveau serment à celui qu'ils avoient fait d'obéir au Roi. 1628.

Le P. Joseph passant donc un jour devant mon logis, ou plutôt faisant semblant de passer, de peur que je ne crusse qu'il venoit exprès, demande assez haut si j'y suis. On m'avertit : je décens au devant de lui. Nous montons ensemble à la chambre. Tout le monde se retire pour faire honneur au Capucin devenu Courtisan, Ministre du premier Ministre, & guère moins redouté que Richelieu. Nous voilà enfermez tête à tête. J'ai parlé plusieurs fois de vous à Monsieur le Cardinal, me dit le Père dans la suite de l'entretien. Il vous estime beaucoup, & j'ai reconnu qu'il est disposé à vous faire du bien. Son discernement à connoître le mérite est exquis, & il récompense la vertu par tout où il la trouve. Mon Père, répondis-je, je ne mérite pas que vous parliez de moi à Monsieur le Cardinal, & je crains que tous les bons offices que vous avez eu la bonté de me rendre, ne tournent à mon desavantage. Un génie supérieur n'estime que les choses éminentes. Et n'y ayant rien en moi que de médiocre & de commun, c'est faire tort en quelque manière au jugement de Monsieur le Cardinal, que de vouloir lui donner de l'estime pour une personne qui n'en est pas digne. Je ne puis me vanter que d'une seule chose. C'est la fidélité inviolable que j'ai toujours gardée au Roi, & je puis dire sans vanité que sur cet article je ne cède à personne du monde.

1628. Voilà justement, reprit le Père, ce que M. le Cardinal estime le plus en vous. Il cherche des Officiers fidèles, & qui soient à lui sans exception & sans réserve. Il ne veut point de ceux qui servent deux maîtres. Ce furent les propres termes du Capucin. M. le Cardinal sait bien qu'on ne peut jamais compter sur la fidélité de ces gens-là. C'est ce qui l'a porté à jeter les yeux sur vous, persuadé qu'il est, lors que vous vous donnez à son maître, vous ne servez que lui seul après Dieu. Qu'il est rare de trouver des hommes de cette trempe dans le siècle présent ! Monsieur le Cardinal les acheteroit au poids de l'or.

On ne pouvoit guères pousser les choses plus loin, ni se déclarer plus ouvertement. Aussi ne croiant pas devoir garder plus de mesures avec une personne qui en gardoit si peu avec moi, je ne craignis pas de parler avec la même franchise au Capucin. Je sai, mon Père, lui dis-je, que ce n'est un trop grand honneur que M. le Cardinal ait jeté les yeux sur moi : Et je suis persuadé que je ne puis entrer à son service, sans être assuré de ma fortune. Mais puis qu'il estime principalement la fidélité dans les serviteurs, ne seroit-il pas le premier à me blâmer d'infidélité, si après l'honneur qu'il a plu au Roi de me faire, en m'approchant de sa personne par la Lientenance d'une Compagnie aux gardes dont il m'a gratifié, je quittois le service de Sa Majesté pour me donner à un autre ? Ce seroit une légèreté & une ingratitude excusable. Il n'y a personne qui ne crût qu'ayant

qu'ayant été si mauvais serviteur d'un Roi de France, je ne fusse fort indigne de l'être du plus grand Prélat de l'Eglise. J'ai tout sujet de penser, mon Père, que M. le Cardinal veut éprouver ma fidélité; & j'espère que vous aurez la bonté de lui en rendre témoignage. C'est une nouvelle grâce que vous ajouterez à plusieurs autres dont je vous suis obligé. Le Père se sauva par l'ouverture que je lui donnois, feignit d'être content de ma réponse. Après avoir loyé ma reconnaissance des bienfaits du Roi, il sortit aussi satisfait en apparence, qu'il avoit de dépit au fonds de l'ame de voir ses complimens si mal payez.

Le Cardinal ne témoigna pas moins de contentement au dehors, de ma réponse. Il releva beaucoup ma fidélité, quoi qu'il dît être choqué de ce qu'un simple Officier oseroit refuser d'entrer à son service. On ne peut s'imaginer combien sa passion de venir à bout de tout ce qu'il entreprenoit, lui fit user d'adresse pour me gagner. Si on parloit de quelques Officiers, il me relevoit au dessus de tous les autres, & affectoit de me louer en présence du Roi & des Grands de la Cour. On me venoit souvent dire que j'étois bien obligé à M. le Cardinal qui rendoit à toute heure des témoignages avantageux de ma conduite. Je recevois ces complimens avec beaucoup de reconnaissance & de modestie en apparence. Mais j'étois dans le fonds insensible aux louanges affectées d'un homme dont je connoissois les prétensions. Richelieu ne le

1628. pardonna pas à Pontis. Après avoir employé toutes les voies de la douceur dont un Courtisan délié peut s'aviser, il en vint enfin à la rigueur & à la violence. Pontis perdit en un jour & ses apointemens & sa liberté. Je reviens à la suite de mon Histoire. Si je m'en suis écarté, ç'a été pour faire mieux connoître le génie, & ce qu'il y avoit de bon & de mauvais dans la politique d'un Ministre d'Etat, qui aquit une si grande réputation par la prise de la Rochelle. De plus, il paroît dans l'action de Pontis arrivée durant le fameux siège de cette Ville, un si beau desintéressement & une magnanimité si rare, qu'elle devoit trouver sa place dans le recit que je donne. Je crains seulement une chose. Certain mélange d'amour propre corrompt presque toujours la vertu la plus héroïque. N'y eut-il point dans le refus généreux de Pontis quelque mouvement secret de vanité, & de chagrin contre la grande élévation du Cardinal.

Perfuadé qu'il étoit de l'intérêt du Royaume de rappeler des sujets qui seroient fort utiles, quoi que des gens moins éclairés que Richelieu, les regardassent comme des hérétiques & des rebelles qui feroient plus de mal que de bien, il conseilla au Roi de donner une déclaration en faveur des Réformez François qui se trouvoient sur la flotte d'Angleterre. Sa Majesté leur accordoit l'amnistie du passé, leur permettoit de revenir dans
les

ses ports avec les prises qu'ils pouvoient avoir faites; vouloit qu'ils jouissent des mêmes graces que ses autres fujets, & du libre exercice de leur Religion; les remettoit en possession de tous leurs biens, excepté des fruits percûs & consommez; accordoit enfin un délai de trois mois aux habitans de l'Isle de Ré & de la Rochelle retirez en Angleterre pour revenir chez eux jouir du même avantage. Vincent porteur de cette nouvelle conféra premièrement avec le Duc de Soubize & quelques autres sur ce que les François de la flotte feroient dans la conjoncture présente. On fut d'avis de les assembler sur le bord du Capitaine Bragueau, & de leur communiquer ce qui s'étoit négocié, afin que chacun eût la liberté de recevoir, ou de rejeter la grace obtenue de Sa Majesté. Il y eut une grande contestation après le rapport de Vincent & la lecture de la déclaration. Les uns étoient d'avis de s'en tenir à l'accommodement, & les autres dirent qu'ils ne trouvoient pas de seureté aux promesses de la Cour.

Vincent prit alors la parole & dit : *J'ai toujours bien pensé qu'il étoit impossible de nous donner à tous une égale & entière satisfaction. Ceux qui se défont de la sincérité des intentions de la Cour, ont des raisons apparentes. Mais j'en trouve de solides & de convaincantes à mon avis, qui me persuadent qu'il n'y a rien à craindre. Quel avantage la Cour trouvera-t-elle à violer le présent traité? Il n'y a plus de*

dire selon que les
chelle seront bien
doute pas que je
repli en Angleterre.
Et que je ne tre
l'amour que j'ap
porte à me soien
acceptent. Je
fortune que la le
vous euez des
moi d'accepter.
Retournant da
vous exposez à
la mendicité ; a
ser le reste de
mise, jouir de
de votre consci
peut faire ce
à son état Et
rai seulement
en Angleterre
conseil. Et
parti.

mandèrent à l'Amiral d'Angleterre la permission de remmener les vaisseaux qui leur appartenoient, il la refusa, sous prétexte qu'il en avoit besoin pour la seureté du retour de la flotte, & pour l'exécution des entreprises qu'il devoit faire sur Brouage, ou sur quelques autres places de Saintonge & de Poitou. Les Anglois étoient extrêmement irrités contre les François. Ils accusoient Vincent d'avoir trahi la cause commune, & les autres de reconnoître fort mal les graces de Sa Majesté Britannique. Mais ces plaintes & ces reproches étoient sans fondement. En négociant avec le Cardinal de Richelieu sans la participation & à l'insçu des Réformez de France, le Comte de Lindsey ne leur donna-t-il pas lui-même sujet de faire un accommodement particulier. Montaignu revenu d'Angleterre avec un plein pouvoir du Roi, crioit plus fort que les autres. Il enrageoit de se voir jouté par Richelieu. Persuadé que Charles brouillé avec son Parlement, & embarrassé de deux guerres contre les deux plus puissans voisins, seroit réduit enfin à demander la paix à Louis, plutôt qu'à Philippe, le Cardinal se moqua de Montaignu, & ne se mit plus désormais en peine de négocier avec lui.

La capitulation de la Rochelle étoit Capitulation de la conclue, lorsque les François de la flotte Rochelle. d'Angleterre reçurent la déclaration donnée en leur faveur. Le Roi accorda seulement aux Rochelois l'ammistie du passé, la

1628. la seureté de leurs personnes, la jouissance de leurs biens, & le libre exercice de la Religion Réformée dans la Ville. Les Privilèges, les Fortifications, la Magistrature, tout fut laissé à la discrétion du vainqueur. Louis ne voulut pas signer les articles de la capitulation : cela lui parut au dessous de la Majesté du Souverain. Le Cardinal de Richelieu & les Maréchaux de Bassompierre & de Schomberg, refusèrent encore de mettre leurs noms parmi ceux des Bourgeois de la Rochelle. Petite délicatesse, à mon avis, de la part de Louis ; encore plus petite dans son Ministre & dans les premiers Officiers de son Armée. Du Hallier & Marillac Maréchaux de camp eurent pouvoir de signer la capitulation au nom du Roi. Le 29. Octobre un nombre choisi des habitans de la Rochelle font leurs soumissions à Louis. Marillac & du Hallier les allèrent prendre à la porte neuve, & les menèrent au Maréchal de Bassompierre. Il leur ordonna de mettre pied à terre trois cens pas avant que d'arriver au logis du Roi, revenu à son quartier de Laleu sur ce que Richelieu lui avoit écrit de la réduction de la Ville. Bassompierre aiant toujours marché à cheval devant les Rochelois jusques à la porte, il les conduisit à l'appartement du Cardinal. Il vouloit les présenter lui-même à Louis. Les pauvres gens se jetèrent très humblement aux genoux de Sa Majesté, & la Goutte Avocat du Roi au

Siège

*Journal de
Bassom-
pierre.*

Tome II.

*Mémoires
de Roban.*

Liv. IV.

*Bernard,
Histoire de
Louis XIII.*

Liv. XII.

*Vie du Car-
dinal de
Richelieu,
par Aubery.*

Liv. II.

Chap. 21.

Siège Présidial portant la parole pour les autres , implora dans les termes les plus soumis la clémence du Souverain. Il le conjura par la mémoire glorieuse de son père , d'avoir pitié d'une Ville qui avoit servi d'azile à Henri le Grand contre la fureur de ses persécuteurs , & qu'il honora de sa faveur & de sa bienveillance durant tout le cours de sa vie. *Dieu veuille* , répondit Louis d'un ton grave & sévère , *que votre cœur soit d'accord avec votre bouche , & que la seule nécessité ne soit pas la cause de votre soumission. Vous avez employé toute sorte de ruses & d'artifices pour vous soustraire de mon obéissance. Cependant ma bonté est si grande, que je veux bien vous traiter avec douceur, & vous faire miséricorde. Soiez plus sages à l'avenir, croiez que je tiendrai ce que je vous ai promis.* Le Garde des Sceaux aiant parlé plus amplement que le Roi , Herbert Secrétaire d'Etat lût les articles de la capitulation. Le Cardinal de Richelieu lût ensuite une requête des habitans. Ils y demandoient à Sa Majesté la permission de traiter pour tous ceux de leur Religion qui s'étoient unis à leur Ville dans cette guerre , & qu'il plût à Sa Majesté de leur laisser du moins le privilège d'élire leur Maire & leurs Echevins. La requête fut rejetée , & Louis dit que les Rochelois devoient se contenter de ce qu'il leur accordoit.

La Duchesse Douairière de Rohan & sa fille ne voulurent point être nommées
parti-

droit d'interpr
acorde, le Con
deux Dames n
les articles, p
tion d'elles.
fût étroiteme
dans le Châte
exemple, pou
qu'une person
de 70. ans, q
avoit souffert
Et les plus
enfermées dan
donner un se
Et sans lui p
ligion. Cela
rage, ni le
tienne pour
tion en Fran
fils de n'ajou
recevroit de
pourroit les
Douairière
considération

1628.

maux qu'elle souffriroit peut-être, ne le portât jamais à relâcher la moindre chose au préjudice des Eglises Réformées de France. *Résolution vraiment Chrétienne*, dit encore le Duc de Rohan, & le témoignage qu'il rend à sa mère ne doit pas être suspect. *La vie de cette Dame est un tissu d'afflictions continuelles. Mais Dieu la soutint tellement de sa grace, qu'elle fut en bénédiction à tous les gens de bien, & qu'elle est un illustre exemple à la postérité d'une vertu rare & d'une piété admirable.* Puis revenant à la capitulation de la Rochelle, voilà, conclut le Duc de Rohan, comment cette pauvre Ville, autrefois la retraite & les délices d'Henri IV. fut depuis l'objet de la colère & le sujet des triomphes de son fils. Attaquée par les François & abandonnée par les Anglois, la Rochelle se vit comme ensevelie dans une âpre & impitoyable famine. Mais elle a mérité par sa constance une plus longue vie dans la mémoire des siècles à venir que les plus florissantes Villes d'aujourd'hui.

Le 29. Octobre, le Roi commanda, dit Pontis, que quatre cens hommes allassent se rendre maîtres de la Rochelle, préparer son logement, nettoier les rues & les maisons, & mettre ordre à toutes choses pour l'entrée de Sa Majesté. Elle choisit quatre Capitaines & quatre Lieutenans dont j'étois un, afin de les commander sous le Duc d'Angoulême, auquel nous devions tous obéir. Le Roi nous défendit expressément de causer le moindre désordre dans la Ville, mena-

Entrée de Louis XIII. dans la Rochelle.

Journal de Bassompierre. Tom. II.

956 HISTOIRE DE

1628.
*Mémoires
de Ponté.*

*Vie du Car-
dinal de Ro-
cheleau, par
Aubery.
Liv. II.
Chap. 21.
§ 22.*

*Mercur
Francois.
1628.*

menaçant d'une punition exemplaire ceux contre lesquels on lui porteroit des plaintes. Entre autres choses, Sa Majesté nous recommanda de ne souffrir point que les soldats vendissent le pain à ces pauvres affamez, qui en manquoient depuis si longtemps, & de permettre seulement de recevoir quelques présens, en cas que les gens en offrissent d'eux-mêmes. Nous voilà dans la Rochelle. On se saisit des portes. Les corps de garde sont placez en divers endroits. La vue de cette Ville nous fit à son horreur & compassion. Les rues & les maisons étoient infectées d'un grand nombre de corps morts, ni ensevelis, ni enterrez. Sur la fin du siège, les Rochelois ressemblant plutôt à des squelettes qu'à des hommes vivans, devinrent si foibles & si languissans, qu'il n'avoient pas le courage de creuser des fosses, ni de porter les corps morts hors des maisons. Le grand présent que nous pouvions faire à ceux qui restèrent, c'étoit de leur donner du pain. Ils le regardoient comme le remède infailible contre la mort : & ce remède même devint mortel à quelques-uns par la grande avidité avec laquelle ils mangeoient & s'étouffoient en même temps.

Le lendemain 30. Octobre, le Maréchal de Schomberg, La Courée, Vignoles, S. Chaumont, Du Hallier, & Marillac entrèrent de grand matin dans la Rochelle, avec quatorze compagnies du régiment des gardes Françaises, & six de celui des Suisses. Richelieu arrive sur les deux heures

heures après midi , accompagné d'un grand nombre de Seigneurs & de Gentils-hommes de la Cour. Quelle fut sa joie en entrant d'une manière triomphante dans la Ville , dont il avoit , si nous l'en croions , médité la conquête long-temps même avant sa grande fortune ! *Il y a plus de trente ans* , dit le Cardinal dans son livre de la Méthode , *qu'étant attaché aux fonctions de l'Episcopat dans le Diocèse de Luçon près de la Rochelle, je pensois souvent dans une profonde paix aux moyens de réduire cette place à l'obéissance du Roi. Ce projet passoit alors dans mon esprit comme un songe, ou une vaine imagination. Mais Dieu ayant voulu depuis qu'on entreprit ce que je regardois autrefois comme une chimère, je m'occupois durant ce siège à retirer de l'hérésie par la raison , ceux que le Roi retiendroit de la rebellion par la force. Recevons, j'y consens , ce que Richelieu nous raconte lui-même de ses méditations durant sa retraite à Luçon. Pouvoit-il mieux nous dépeindre le feu de l'ambition qui l'a toujours dévoré ? Lors que cet homme ne voit pas encore la moindre apparence d'entrer dans le Ministère , & qu'il semble penser tout au plus à aquerir quelque réputation dans le monde par l'étude de la controverse & par la prédication ; dès ce tems-là même , le Prélat confiné dans le Bas-Poitou, cherche à se faire connoître à la Cour, & à s'y avancer en imaginant un plan pour prendre la Rochelle. Avec quel front a-t-il osé dire que durant le*
siège

978 HISTOIRE DE

1628. Siège fameux de cette Ville, il studioit la sainte Ecriture & les Pères de l'Eglise dans le dessein de convaincre les Réformez par la raison ? Supposoit-il que la postérité n'auroit jamais l'Histoire exacte de cette grande entreprise ? Nous voyons à la vérité, que le Cardinal conféra quelquefois avec le Duc de la Trimoüille, homme facile à pervertir sans avoir donné beaucoup de temps à la lecture des livres sacrez & de l'antiquité Ecclesiastique. Mais nous trouvons aussi qu'à cela près, Richelieu fit plutôt devant la Rochelle le métier d'un Général d'armée que celui d'un Prêtre & d'un Théologien.

Ne lui refusons pas une louange qu'il mérite, quoi qu'il y ait peut-être plus d'ostentation & de vanité, dans cette action convenable à un homme de son caractère, que de véritable charité. Le Cardinal fit apporter avec lui à la Rochelle une grande quantité de vivres & de pains de munition. Ils furent distribués gratuitement par son ordre. On publia même au son du tambour, que tous ceux qui manquoient des choses nécessaires à la vie, en demandassent chez lui. Guion Maire de la Ville alla faire la révérence au premier Ministre. Bien-aise de s'entretenir avec un homme dont il admiroit secrètement le courage & la prudence, Richelieu prit plaisir à faire dire au Maire ce qu'il pensoit du Roi de France & de celui d'Angleterre. Ne cherchoit-il point aussi à s'attirer des complimens & des éloges qui

LOUIS XIII. LIV. XXV. 379

1628.

qui flattaient sa vanité? Monseigneur, dit Guiton, il veut mieux se rendre au Roi qui a su prendre la Rochelle, que de se donner à celui qui n'a pas su la secourir. Le Maire dissimuloit son dépit & son chagrin de mieux qu'il lui étoit possible. On lui avoit fait espérer que les marques de sa dignité lui seroient conservées. Un de ses privilèges étoit de marcher dans la Ville précédé d'un certain nombre de Haliebardiens revêtus de ses livrées. Cependant, s'étant présenté à la porte du Cardinal avec cet appareil, on lui vint dire de la part de Richelieu, de renvoyer ses Haliebardiens, parce que tous les droits du Maire de la Rochelle étoient exactement supprimés dans les articles de la capitulation. Cet ordre piqua tellement Guiton, qu'il déclara sans façon quelques jours après, que s'il étoit prévu qu'on dût lui manquer ainsi de parole, il auroit soutenu le siège jusqu'à la fin, & que Louis n'auroit pas trouvé un seul habitant dans son entrée à la Rochelle. En ce cas, le Roi, dit Pomis, se seroit peut-être vu dans la nécessité de lever le siège, à cause de l'hiver, & des tempêtes qui s'élevèrent incontinent après la réduction de la Ville. Le beau temps fut le jour même de la capitulation. Le 7. Novembre suivant, la mer fut si furieusement agitée, qu'elle rompit quarante voûtes de la digue. Et le vaisseau du Chevalier de la Fayette poussé par un coup de vent dans le port, rompit trois ou quatre machines sans s'endommager. De manière que

1628. *que si Guiton se fût entêté de tenir encore un mois, comme il l'auroit pu, nous étions en grand danger de perdre en un jour le fruit de tant de travaux & d'un si long siège. Le mauvais temps joint à la rupture de la digue auroit infailliblement procuré du secours aux assiégés.*

Le 1. Novembre, Richelieu dit la Messe à la Rochelle dans l'Eglise de Sainte Marguerite. Sourdis fait Archevêque de Bourdeaux après la mort du Cardinal du même nom, l'avoit, comme on dit dans la Communion Romaine, réconciliée le jour précédent. Marillac Garde des Sceaux communia dévotement de la main du Cardinal, à la ruine duquel il travailloit sourdement. Le Maréchal de Schomberg reçût aussi le Sacrement, & sa dévotion fut apparemment plus sincère. Après-midi, le Roi étant arrivé à la porte de Cogne, Richelieu lui présenta les clefs d'une Ville conquise à son avis par sa prudence & par ses soins. Le peuple crie incontinent miséricorde, & Sa Majesté entre dans la Rochelle. Du Hallier, Marillac, Effiat & quelques autres marchaient deux à deux devant le Roi, puis les Maréchaux de Bassompierre & de Schomberg avec le Duc d'Angoulême au milieu d'eux. Le Cardinal de Richelieu seul précédoit le Roi immédiatement. On alla dans cet ordre à l'Eglise de Sainte Marguerite. Le *Te Deum* y fut chanté, & le Jésuite Sutfren Confesseur du Roi prononça le méchant Sermon qu'il avoit préparé

paré pour la Cérémonie. Un jour après, Louis ordonne une grande Procession, où le Sacrement est pompeusement porté. Tel est l'aveuglement des Catholiques Romains. Ils regardent comme le triomphe de leur Religion, des choses qui sont une preuve évidente & incontestable de la fausseté de leur opinion sur l'Eucharistie, & de la nouveauté de leur culte. Les expositions & les Processions du Sacrement ont été inconnues aux Chrétiens durant plus de dix siècles. Elles sont même directement opposées à la pratique constante de l'ancienne Eglise. Ces superstitions se sont introduites après l'établissement du dogme monstrueux de la Transsubstanciation, & j'avoue qu'elles en sont des suites naturelles. Si les Chrétiens des huit ou dix premiers siècles croioient la même chose que les Catholiques Romains des derniers, d'où vient que tant de Papes & d'Evêques zélés, ne se sont pas avisez de rendre au Sacrement le culte & les adorations pompeuses que Rome lui rend aujourd'hui? Aimoit-on moins Jesus-Christ dans les siècles les plus purs du Christianisme? *Le Duc d'Angoulême voulut aller voir, dit Pontis, le fameux Guiton qui avoit résisté si long-temps à un puissant Roi. Quelques Officiers du nombre desquels je fus, accompagnèrent le Duc. Guiton étoit petit de corps, mais grand d'esprit & de cœur. Sa maison nous parut magnifiquement meublée. Nous y vîmes un grand nombre d'En-*

Tome V. Part. II. S s seignes,

1628. seignes, qu'il montrait l'une après l'autre, en nommant les Princes sur lesquels il les avoit prises, & les mers qu'il avoit conquises.

Affaire
d'Aimar-
gues & de
Gallargues
en Languedoc.

Mémoires
de Rohan.
Liv. IV.
Et de Mont-
morenci.
Liv. III.
Vie de ce-
lui-ci. L. II.
Chap. XIII.
Et XIV.

Le Duc de Rohan étoit occupé à se battre avec l'épée dans le Languedoc contre le Duc de Montmorenci, & avec la plume contre le Prince de Condé, lors qu'il aprit la triste nouvelle de la prise de la Rochelle. Obligé à lever le siège mis devant la petite Ville de Cresset dans le Rouergue, comme je l'ai dit, Rohan surprend le Duc de Montmorenci, s'en va dans le Bas-Languedoc, & emporte Aimargues Ville assez grande à quatre lieues de Nîmes, d'une assiette plate, dans la meilleure Plaine du pais, nullement commandée, & propre à être avantageusement fortifiée. Montmorenci averti en même temps du siège & de la prise d'Aimargues court au plus vite, rassure le Bas-Languedoc effrayé du retour subit du Duc de Rohan, qui nettoioit les bicoques dont les Villes de Nîmes & d'Uzer se trouvoient incommodées, & qui travailloit à mettre Aimargues en état d'être désormais bien défendu. Montmorenci fit mine de vouloir reprendre cette place. Mais Rohan y ayant jetté douze cens hommes, le Général Catholique tourne du côté de Gallargues Village ouvert, où l'ennemi avoit mis six ou sept cens hommes des milices des Cévennes commandez par la Roque & Valescure braves gens de leur personne. Mais celui-ci trop

opt-

opiniâtre , ne voulut point se rendre sans voir le canon , quoi que Rohan eût précisément ordonné de ne l'attendre pas. Valescure se flatoit de pouvoir se retirer la nuit dans le Lavaunage , pais favorable à l'infanterie , & dont tous les habitans étoient Réformez. Dès que Rohan apprend le siège de Gallargues , il assemble promptement les troupes , & s'avance pour délivrer les milices des Cevennes , enfermées dans un méchant poste. Mais le Duc de Montmorenci avoit tiré toute la garnison de Montpellier. Et le régiment de Normandie & quelques autres l'ayant joint , il s'étoit mis en bataille dans un lieu fort avantageux avec son canon. Rohan va reconnoître l'ennemi , pour voir s'il entreprendra le secours de Gallargues durant le jour , ou bien à la faveur de la nuit ; & trouve que Montmorenci fort de quatre mille hommes & de quatre cens bons chevaux , est si bien posté , qu'on ne peut aller à lui en ordre de bataille , ni sans passer un Valon fâcheux à la portée du pistolet.

Le meilleur parti que le Général Réformé pût prendre dans cette conjoncture , se fut de ne point faire paroître ses troupes , & de tenter le secours la nuit suivante. Il campe à une demi-lieuë des ennemis dans un Valon proche d'un Bois , & laisse un compagnie de cavalerie en garde , pour empêcher qu'on ne découvre son mouvement , & pour observer la contenance de Montmorenci. A l'entrée de la



cinq o
voir à
gues ;
à un p
tenir ;
d'être
& qu'e
vent l
feux a
cute.
jet , d
se préj
cinq o
allarm
remue
ques
soleil
cens b
une fa
connu
le des
ta dep
dit le
cours

*exécution de leurs ennemis, que de passer 1628.
trois ou quatre cens pas l'épée à la main ;
au bout desquels cinq cens hommes les at-
tendoient, Et deux mille à un quart de lieue
au delà.*

Ce fut avec colére & avec un extrême regret que le Duc de Rohan se retira. Il apprit le lendemain la capitulation des assiégés à ces conditions ; qu'ils demeureroient à la discrétion du Duc de Montmorenci, à moins que leur Général ne voulût rendre Aimargues, & que s'il y consentoit, les assiégés sortiroient avec leur bagage. Valescure & un autre se chargèrent d'aller faire cette *belle harangue* au Duc de Rohan. Il les arrête prisonniers. Valescure s'échape, court aux Cévennes, émouvoir les Communautés en cas que le Général des Réformez refuse de tenir la capitulation de Gallargues ; & des gens de Montpellier dévoués à l'ennemi, vont seconder Valescure. Rohan appréhendant quelque émotion dans la Province, s'y transporte, & mène avec lui des Députés de Nîmes & d'Uzès. On tint à Anduze une assemblée du Bas-Languedoc & des Cévennes. Il y fut résolu de ne rendre point Aimargues, & d'user au regard des prisonniers faits, ou qu'on feroit à l'avenir, de la même rigueur dont les ennemis useroient envers les gens de Gallargues. Afin d'avoir sa revanche, Rohan assiége Monts, & oblige la garnison de cent cinquante hommes à se rendre, à condition de subir les mêmes peines



Louis que son
té, ordonna qu
dus, & les Sc
Le Prince de
Sa Majesté, r
ce qui est arri
pendre soien
de Gallargues
pas tous. Or
trouvèrent ni
dirent tels da
traitez, & se v
Le Duc de Ro
de son côté,
peux de la g
garde seulement
tirer ceux qu
de siens.

Lettres ré-
ciproques
du Prince
de Condé &
du Duc de
Rohan.

Je ne dou
aise de trouve
de Condé & h
fut cette affair
ra que si celu

porterai ces lettres mot à mot, dans le lan- 1628.
 gage du temps, afin que le monde juge
 mieux de l'esprit & du cœur de l'un & de
 l'autre. Voici celle de Condé. Monsieur, *V. à la fin*
des Mémoi-
 Les précises volontez du Roi d'entretenir *res de Ro-*
 ceux de la Religion prétendue Réformée en *bun.*
 entière liberté de conscience, m'ont fait jus-
 ques ici conserver ceux qui sont demeurez *Mercur*
 dans l'obéissance due à Sa Majesté, tant dans *François.*
 les places, pais, que Villes Catholiques, en 1628.
 une entière liberté. La Justice a eu son cours
 libre. Le prêche se continue par tout, hor-
 mis en deux ou trois lieux, où il serroit, non
 d'exercice de Religion, mais de moien pour
 s'acheminer à la rebellion. Les Officiers sor-
 tis des Villes rebelles ont continué leurs char-
 ges. En un mot, on a traité les prétendus
 Réformez également aux Catholiques fide-
 les au Roi. Aussi les plus avisez de votre Re-
 ligion ont maudit Votre rebellion, & connu
 que le Roi ne vous a fait & à eux du mal,
 que celui que vous vous êtes procuré vous-
 mêmes, la malediction de Dieu & la juste
 colère du Roi sur vous. J'ai vu par la vôtre
 que vous écriviez au Sr. Edmond, la résolu-
 tion de l'Assemblée d'Anduze. A quel terme
 vous porte le desespoir de vos finesses décou-
 vertes, & la folle résolution que vous prenez
 contre les Catholiques? Ceux qui ont été
 pris à Gallargues, sont pendus par votre or-
 donnance, puisque vous préférez Aimargues
 à leur vie. Par toute règle de guerre, quand
 ce seroit entre deux Souverains, ils périssent
 justement. Mais en ce fait ici, qui est du va-
 let au maître, & du sujet tel que vous êtes, à



largues, comme
outre Savignau
avec lui és priso
niers du Traque
autres pris Et
même traitemen
ceux que vous te
du Roiaume, la
même que ferez
dans les Villes
très-assuré. Et
chelle, à cette
noissant vos tri
né, contentez-
ces rebellions pe
le premier, d'au
ger dans le Roi
vanté par écrit
des Officiers de
fait battre mon
diés au Roi se
selon vos bienfa
amendement.

chose de moins poli , de plus bas , & de plus sotement bigot dans une personne du premier rang. 1628.

Telle fut la réponse du Duc de Rohan. Monseigneur, Comme votre qualité de Prince du sang vous donne des privilèges de m'écrire ce qu'il vous plaît, aussi elle m'empêche de vous répondre avec toute liberté mon sentiment, me contentant de me justifier sur vos principales accusations. J'avoue d'avoir pris une seule fois les armes mal à propos ; pour ce que ce n'étoit pour les affaires de notre Religion ; mais pour celle de votre personne , qui nous promettoit de faire réparer les infractions de nos Edits , & n'en fîtes rien ; aiant songé à la paix , avant qu'avoir nouvelles de l'assemblée générale. Depuis ce temps-là, chacun sait que je n'ai eu les armes à la main que par une pure nécessité ; pour défendre nos biens, nos vies & la liberté de nos consciences. Si les Anglois sont venus à notre assistance , ils y étoient plus obligés que les Allemans que vous fîtes entrer en France ; parce que par le consentement du Roi , les Anglois étoient médiateurs de la paix , & s'en rendirent garants. Si on a battu monnoie parmi nous, ç'a été au coing du Roi, comme il s'est pratiqué en toutes nos guerres civiles. Je me connois assez pour ne prétendre à être Souverain : aussi n'ai-je jamais fait tirer mon horoscope pour voir si je le deviendrois. J'avoue que je suis en exécration parmi ceux qui procurent la ruine de l'Eglise de Dieu, & m'en glorifie. Pour vos menaces, elles ne m'étonnent point. Je



lut. Vous
contre mon
cruel à mes
victimes. Et
menacez, ce
publique, son
ple pour leur
nemi, Et
défense. J'
un jour que
s'apaisera.
dira. J'avo
dont j'ai vu
tre que les
que je n'ajou
ne crains pe
En un mot,
de bon, qu
contre moi
une créance
en cette guer
vos affaires
me donne q
rez en redon

qu'il ne vous traite selon vos œuvres ; mais que vous faisant encore retourner à la vraie Religion , il vous donne la constance d'y persévérer jusques au bout, afin qu'à l'exemple de Messieurs votre père & aïeul , vous deveniez le défenseur de notre Eglise. Et ce sera pour lors que je me pourrai dire de votre personne , ce que je me dis maintenant de votre qualité, que je suis, Monseigneur, votre serviteur.

On voit par cette lettre du Duc de Rohan , ce que j'ai rapporté ci-dessus de la ridicule crédulité du Prince de Condé, aux prédictions des Astrologues , qui lui promirent la Couronne à un certain âge, étoit une chose de notoriété publique. Sans cela, Rohan auroit-il osé la lui reprocher si hautement ? Condé méritoit bien la raillerie sanglante que le Duc lui fait sur son avarice. Non content d'avoir porté sous main le Parlement de Toulouse à rendre son cruel & impertinent Arrêt de mort contre Rohan , le Prince se fit encore donner par le Roi la confiscation des biens d'un Seigneur , dont il devoit considérer la naissance & le rare mérite. Basse, qui flétriroit elle seule à jamais la mémoire du Prince de Condé, quand il auroit eu d'ailleurs la bravoure & les grandes qualitez de ses ancêtres ! Plus habile à s'enrichir , qu'à prendre des Villes & gagner des batailles , il s'en retourna dans son Berri peu de temps après cette affaire, aviser aux moïens d'employer utilement les pistoles pillées en Languedoc, & d'ob-



Départ de la
flotte d'An-
gleterre.

*Journal de
Bessou-
pierre.
Tom. II.*

*Mémoires
de Robur.
Liv. IV.*

*Vie du Car-
dinal de Ri-
chelieu, par
Mabry.
Liv. II.
Chap. 22.*

*Bernard,
Histoire de
Louis XIII.*

Pendant qu'à faire perdre
Roi par de cri-
traignant le G
malgré lui de
à la Rochelle
gleterre. Mo
avec le Cardi
prise de la Vil
y eut un gran
entre les deux
Rohan croit q
au commenç
le voiage d'Is-
zal, Louis t
Charles, qu'il
ce durant cet
jesté Britannic
rances de co
fans y compre
est, commen
d'Angleterre,
indigne d'un

s'étonner pas de cette disgrâce , & à persévérer dans son entreprise. On promit encore au Général Réformé de ne l'abandonner point , & de ne faire jamais la paix avec la France , sans y comprendre Rohan & sa Maison. Je trouve seulement une circonstance , qui servira peut-être à la justification du Roi de la Grande-Bretagne. C'est que depuis cette négociation avec le Duc , il se brouilla encore plus avec son Parlement , & qu'il fut obligé de le congédier aussi bien que les deux précédens. De manière que dénué d'argent , & peu aimé de ses sujets mécontents , Charles se vid comme forcé à s'accommoder avec la France , & à se désister du dessein qu'il avoit conçu de tenter encore de rétablir la réputation des ses armes entièrement perdue. Sans se laisser trop amuser par les négociations feintes ou véritables de Montaigu , le Cardinal de Richelieu bien averti que le Comte de Lindsey Amiral d'Angleterre , s'est vanté de faire quelque entreprise avant son retour , prend soin de mettre les endroits les plus exposés aux décentes , en état de repousser les efforts des ennemis. Il alla lui-même à Brouage , place que les Anglois menaçoient particulièrement , & où ils avoient quelque intelligence secrète ; s'imaginant être devenu déjà un grand guerrier , & un fameux conquérant , le Cardinal , dit un de ses Panegyristes , se prépare à recevoir en personne les Anglois,

1628.
Vittorio Siro, Memorie Recondite. Tom. VI. Pag. 492.

Rusworth's Historical Collections.

1628. *en cas qu'ils tentent une décente à BroUAGE.*

Louis sentit alors quelques atteintes de goutte, quoi qu'il n'eût pas encore vingt-huit ans accomplis, & qu'il fut d'ailleurs chatte & sobre. Peut-être que les fatigues du siège & le mauvais air des environs de la Rochelle, lui causèrent cette incommodité. L'onzième Novembre, il aprit avec une extrême satisfaction que la flotte d'Angleterre s'en retournoit dans les ports de l'Isle, moins forte de vingt-huit Vaisseaux. Outre ceux qui échouèrent sur les côtes de France à cause du mauvais temps, & les brûlots perdus inutilement, le Comte de Lindsey fut obligé à faire mettre le feu à cinq avant son départ. Le Duc de Soubize, le Comte de Laval, & quelques Capitaines Rochelois qui refusèrent d'accepter les conditions accordées par la Déclaration de Louis, aux Réformez François qui se trouvoient sur la flotte ennemie, retournèrent avec elle en Angleterre. Charles perdit autant de son crédit & de sa considération en Europe, que le Roi de France y aquit de réputation & de gloire. Le Monde vid avec le dernier étonnement que la puissance de l'Angleterre si redoutable sous le règne d'Elizabeth, qui non contente d'avoir repoussé Philippe II. Roi d'Espagne, le fit encore trembler à Madrid, en lui prenant le meilleur de ses ports, avoit échoué dans l'Isle de Ré, & que les belles flotes envoyées au secours
de

de la Rochelle, firent seulement beau- 1628.
 coup de bruit & de fumée avec leurs ca-
 nons. Le mauvais succès de ces deux
 expéditions navales, fut rejeté sur la
 désobéissance & la lâcheté de quelques
 Officiers Anglois, & sur le défaut des
 vivres, des provisions, & des cordages
 nécessaires à une grande flotte. Le Roi
 nomma des Commissaires pour examiner
 les relations données par les Comtes de
 Denbigh & de Lindsey, & pour en faire
 leur rapport au Conseil de Sa Majesté.
 Quelques Capitaines furent arrêtez, &
 eurent leur maison pour prison. Mais la
 recherche s'évanouit peu de jours après,
 & les Officiers accusez ne furent pas
 moins bien paiez que les autres.

Richelieu revenu de Broilage à la Abolition
 Rochelle peu de jours après la retraite de de tous les
 la flotte d'Angleterre, fait dresser une am- privilèges
 ple Déclaration, où le Roi règle l'ordre de la Ro-
 & la police qui s'observeront désormais chelle.
 dans la Ville conquise. Le Cardinal dont
 la vanité fut toujours excessive, n'ou-
 blia pas de se faire donner des éloges ma-
 gnifiques dans la Préface d'un Acte si so-
 lemnel. *Les grandes guerres qui ont af-
 fligé cet Etat depuis tant d'années, dit Sa
 Majesté, aiant eu leur fondement, &
 leur appui principal sur les fréquentes re-
 bellions des habitans de notre Ville de la* Vie du Car-
Rochelle, nous avons cru ne pouvoir pro- dinal de Ri-
curer à nos sujets aucun repos assuré, ni chelieu, par
les délivrer de la grande oppression qu'ils Aubery.
souffrent depuis si long-temps, qu'en re- Liv. II.
fran- Chap. 21.



quinze mois
tiges que n
ards de n
fions, les in
Hivers. Et
ou rendu in
appelez par
le conseil,
gilance, Et
très-cher Et
de Richelieu
jetter à nos
corde, Et
le, afin qu
bon nous sen
gu avec les
nel que non
Quand
Paris au co
vante, ch
la pièce.
plaudissem
ordinaires.
que nénéti

sion , que cette Ville faisoit souffrir à tout le Roiaume. Il a été bien plus opprimé , disoit-on , par la levée de quarante millions que coûte un long & inutile siège. On n'avoit qu'à laisser les Rochelois en repos , & à tenir la parole donnée de démolir le Fort Louis. Uniquement appliquez à leur commerce , quand on leur promettoit de jouir de leurs privilèges & de la liberté de leurs consciences , ils n'ont jamais entrepris de faire la guerre à leurs compatriotes. Les Rochelois se sont remuez, lors qu'ils ont vu le Bearn dépoüillé de ses anciens droits. Mais que ne devoient-ils pas craindre pour eux-mêmes & pour ceux de leur Religion , après une infraction si violente des loix & des coutumes d'une Souveraineté, confirmées authentiquement par le feu Roi & par la Reine Jeanne d'Albret sa mère ? On se moqua sur tout de l'orgueil du Cardinal , qui s'attribuoit presque tout l'honneur d'une conquête, à laquelle il n'eut pas si grande part qu'il le vouloit persuader au monde. Qu'a-t-il donc fait de si merveilleux , disoit-on, ce Prêtre soldat durant l'absence du Roi ? Ses entreprises & ses projets ont échoué. Auroit-il pris la Rochelle , si Sa Majesté ne fût pas retournée promptement au siège ? Elle est redevable de sa conquête à l'aveuglement & à la sotte ambition de la Noblesse Françoisse. Leurrez par l'espérance d'obtenir quelque récompense , les grands Seigneurs & les Officiers de l'armée s'entendent de servir le Roi aux dépens de leurs vies



ticles. Ve
roit libre &
Romaine
d'Aunis.
roient rebâ
deffervoi
tières, m
Qu'on a
l'Hôtel de
Cure qui
ni de s'en
Qu'une C
du Château
d'estail fu
que tous le
de Novem
action de
ni à Coreil
dats de l'a
le siège,
bâtiroit ur
prierient
pour le rep
vouloit or

ple des Réformez bâti dans la place du Château, seroit converti en une Eglise Cathédrale ; Sa Majesté aiant dessein de mettre avec la permission du Pape, un Evêque à la Rochelle. Que la Mairie, l'Echevinage, le corps & la communauté de la Ville, l'ordre des Pairs, & celui des Bourgeois, seroient supprimez & abolis à jamais. Que la cloche qui servoit à convoquer les assemblées de Ville, seroit ôtée & fondue. Que les murs, remparts, bastions, en un mot toutes les fortifications du côté de la terre, seroient razées, les fondemens démolis, & les fossés comblez : de manière que l'entrée de la Ville fût entièrement ouverte, & que la charruë pût passer en tous ces endroits, où rien ne seroit rétabli à l'avenir. On excepta seulement trois tours, & les murs du côté de la mer, afin que les habitans ne demeurassent pas exposez aux incursions des pirates. Que la Ville seroit désormais tailable ; & qu'en faveur du commerce, l'imposition n'excéderoit pas la somme de quatre mille livres. Qu'aucun étranger ne s'y pourroit désormais établir, quand même il auroit obtenu des lettres de naturalité. Cette défense s'étendoit encore aux François Catholiques ou Réformez qui n'étoient pas domiciliés avant le siège. Que pour maintenir cette nouvelle Police, il y auroit un Intendant de Justice à la Rochelle, au Pais d'Aunis, & dans les Provinces de Poitou & de Saintonge,

1628. tonge, dont la Jurisdiction s'étendrois depuis la Rivière de Loire, jusques à la Garonne & à la Gironde. Telle fut la fin des privilèges de la Rochelle. Disons mieux: Tel fut le dernier coup mortel porté par l'ambitieux Richelieu à ce qui restoit de liberté en France.

Toiras est fait Gouverneur de la Rochelle.

Journal de Bassompierre. Tom. II.

Bernard, Histoire de Louis XIII.

Vittorio Siri, Memorie Recondite. Tom. VI. Pag. 287. 503. & 504.

La démolition des fortifications de la Rochelle fut suivie de celle de plusieurs autres places. On abattit le Fort Louis, la Citadelle de Saintes, les Châteaux de Mirebeau, de Loudun & de Chinon; enfin les ouvrages faits à Niort, à Fontenaille-Comte, & à Tours furent ruinez. Richelieu prit soin que le fort de S. Martin de l'Isle de Ré, ne fût pas omis en cette occasion. Il insinua au Roi que si les Anglois ou les Espagnols s'emparoisent une fois de cet endroit important, il seroit difficile de les en chasser, & que le fort de la Prée suffisoit pour garder l'Isle. C'étoit un effet du chagrin & de la malignité du Cardinal contre Toiras. Il souffroit impatiemment la noble fierté d'un brave & habile Officier; qui prétendoit se maintenir dans les bonnes grâces du Roi, & s'avancer aux premières dignitez de l'épée indépendamment d'aucun autre. Toiras avoit obtenu le Gouvernement de l'Isle de Ré préférablement au Duc de Montmorenci qui le souhaitoit, après les avantages remportez sur Soubize dans la guerre précédente de Religion. Richelieu eut envie de le prendre pour lui-même lorsque les Anglois furent chassés de l'Isle de Ré, de

de joindre ce Gouvernement à ceux de Brouage & d'Oleron qu'il se fit donner dans le voisinage. Mais Toiras incapable de ramper bassement devant un Ministre arrogant, ne se trouva pas d'humeur à se défaire d'un emploi où il avoit acquis une si belle réputation, en défendant le fort de S. Martin contre le Duc de Buckingham. Le Cardinal n'osa proposer au Roi de le lui ôter d'autorité. Outre que Louis aimoit Toiras, il étoit dangereux de mécontenter un Gentilhomme qui servoit si bien, & qui venoit de perdre deux frères dans l'affaire de l'Isle de Ré. Richelieu se vengea, en détournant artificieusement Sa Majesté de lui donner dès-lors le Bâton de Maréchal de France, dignité que tout le monde croioit justement due à sa valeur & à ses importans services. Après la prise de la Rochelle, la démolition de quelques autres places aiant été proposée dans le Conseil du Roi, le Cardinal parla malignement du fort de S. Martin. Louis qui craignoit d'affliger Toiras, pria Bassompierre de faire trouver bon à cet Officier qu'on razât une place qu'il avoit bâtie lui-même, & où il avoit glorieusement soutenu un siège. Le Maréchal remontre au Roi, qu'une pareille chose doit sortir immédiatement de la bouche de Sa Majesté, & qu'il ne doute pas que Toiras n'obéisse avec plaisir à ce qu'elle souhaitera de lui. Louis parle à Toiras, lui déclare les raisons qu'il a d'hésiter sur la conservation du fort de S. Martin,

&

1628. & feint de lui demander ce qu'il en pense. L'Officier pénétrant & judicieux répond que la place ne court aucun risque tant qu'il y commandera. Mais que si elle vient à tomber entre les mains de quelqu'autre personne moins affectonnée au service du Roi, les ennemis pourront bien la prendre un jour. *C'est pourquoi, Sire, ajouta-t-il, je me rends sans peine aux raisons que Votre Majesté a de prévenir un pareil inconvénient.* Toiras fut récompensé d'une somme d'argent, dédommagé des armes & des munitions qui se trouvèrent dans le fort, & payé de tout ce qui lui étoit dû. On lui confirme le Gouvernement de la Rochelle & du Pais d'Aunis, dont il avoit reçu les provisions dès l'année précédente. Le Roi voulut qu'il y demeurât quelque temps pour l'exécution des ordres que Sa Majesté laissoit, & qu'il conduisit ensuite en Auvergne les troupes destinées au secours du Duc de Mantoué, ou bien au siège de Montauban, en cas que les affaires d'Italie s'accommodassent.

Le Roi retourne à Paris.

Louis guéri de sa goutte partit de la Rochelle le 19. Novembre, & se rendit le 26. à Limours. Les deux Reines, & le Duc d'Orleans, qui avoit pris la route de Paris dès le lendemain de la capitulation des alliés, ou parce qu'il étoit toujours mécontent, ou pour témoigner son empressement de voir la Princesse qu'il feignoit d'aimer à la folie, y vinrent au devant de Sa Majesté. De Limours, elle va chasser tantôt à S. Germain, &

& tantôt à Versailles, en attendant que les préparatifs de la réception que les Parisiens lui veulent faire, soient achevez. *Journal de Bassompierre. Tom. II.*
 Le 23. Décembre, Louis entre en grande pompe dans la capitale de son Roiaume. *Bernard, Histoire de Louis XIII. Liv. XII.*
 Le spectacle étoit beau, mais le mauvais temps le gâta beaucoup. Cela n'empêcha pas le peuple d'y accourir en foule. On avoit dressé des arcs de triomphe, & sept ou huit mille hommes armez & lestement vêtus allèrent une lieüe au devant de Sa Majesté. *Mercur François. 1628.*
 Le Parlement & les autres Cours Souveraines rendirent leurs hommages au Roi victorieux, & les harangues furent remplies de la flaterie la plus basse & la plus recherchée. Les Ambassadeurs des Princes étrangers font ensuite leurs complimens de leurs maîtres sur l'heureux retour, & sur la grande conquête de Louis, dont il avoit eu soin de donner avis au Pape, à l'Empereur, au Roi d'Espagne, & à quelques autres Souverains par des Envoyez extraordinaires. Bagni Nonce du Pape présenta un bref magnifique, & d'un stile aussi ridiculement enflé qu'il en fut jamais. Non content d'exalter le Roi sur la prise de la Rochelle, Urbain, suivant l'humeur sanguinaire de ses prédécesseurs l'exhortoit à consommer au plutôt le projet concerté depuis si long-temps, de l'entière extirpation des Réformez en France.

F I N.





